

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Mémoires du chevalier de Ravanne, page de son Altesse la duc régent, et
mousquetaire [Document électronique] / [Jacques de Varenne]

p1

Je ne pourrais jamais comprendre la
facilité avec laquelle on écrit tant de
mémoires, si je n' étois convaincu que
ce n' est la plupart du temps qu' un jeu
d' imagination. L' effet qu' elle produit sur
le coeur n' est apparemment pas aussi sensible
que la réalité ; autrement je doute fort
qu' on vît un si grand nombre de pareilles
productions.

p2

C' est un abus encore, selon moi, que
de prétendre qu' en racontant ses peines,
on les soulage. Si cela est, ce ne peut être
que lorsqu' il reste assez de douceur et
d' agrémens pour les faire supporter, ou
lorsqu' un meilleur sort en a pris la place.
Pour moi, qui malheureusement ne suis
dans aucun de ces cas, et dont les plaies
mêmes saignent encore, peu s' en faut
que la plume ne me tombe de la main.
On m' alléguera peut-être qu' il y a de
certaines peines chéries où l' on se plaît,
et que c' est ce qui me séduit. Point du
tout. Les miennes sont d' une nature à en
détester jusqu' au souvenir même. Je n' ai
que des reproches à me faire ; un autre
à ma place les garderoit peut-être en lui-même.
Moi, au contraire, je croirois en
mériter un nouveau, si je privois le public
de l' utilité qu' il en peut tirer. Voilà mon
but. Si j' ai' ailleurs quelque grace à demander,
ce n' est pas pour ma conduite,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

que je condamne d' avance ; mais pour mon style, qu' une trop grande dissipation ne m' a jamais permis de bien former. L' histoire de ma vie peut, sur-tout, servir d' exemple aux jeunes gens. C' est à eux

p3

en particulier à qui j' en fais le sacrifice, afin qu' ils apprennent à raisonner de bonne heure, et à tenir en bride leurs passions. Si elles sont capables de jeter dans les plus grands écarts les personnes les plus expérimentées, que n' en ont pas à craindre des coeurs encore novices et incessamment remués ? Enfin, ce ne seroit pas la première fois qu' un bien sortiroit d' une mauvaise cause : c' est ce que j' espère ; ainsi j' entre en matière.

Le lieu de ma naissance ne se trouvant que dans quelque carte particulière, je me contenterai de dire que je suis de la province de Champagne, de cette partie qui tient à la Lorraine. Mes parens, nobles comme le roi, n' en étoient pas plus à leur aise. Ils vivoient, à l' égard des richesses, dans cette heureuse médiocrité, qui fut toujours l' asyle le plus sûr du véritable honneur et de la probité. Aussi tout ce qu' ils eurent jamais de plus fort à se reprocher, fut d' avoir mis au monde un fils, qui s' éloignant de leur noble simplicité, s' est plongé dans un abyme d' égaremens et de misères.

Mon père étoit le meilleur père qui fut

p4

jamais. Ma mère n' avoit pas moins les qualités d' une bonne mère ; mais la mort me la ravit dans mon bas âge, et me laissa avec un frère et deux soeurs. Mon père la voyant sur le point de mourir, lui demanda ce qu' il feroit de nous. Vos filles, lui répondit-elle, se souviendront, j' espère, de mes leçons ; entretenez-les dans la modestie, la frugalité ; et sur-tout ne permettez pas qu' elles s' abandonnent à l' oisiveté. Pour vos fils, ajouta-t' elle, c' est

votre affaire ; transmettez-leur seulement ce que vous tenez de nos ancêtres, l' honneur, et une probité qui montre des moeurs réglées. à ce dernier égard, reprit-elle en soupirant presque pour la dernière fois, veillez sur votre ainé ; je crains de son tempérament les passions vives et volages. Hélas ! C' étoit de moi qu' il s' agissoit. Ma mère au dernier moment de sa vie, sembloit prophétiser mes déréglemens et mes infortunes.

Elle mourut. Le deuil fut extrême dans toute la famille. Mon père le porta le reste de sa vie. Le veuvage auquel il se condamna, quoiqu' à la fleur de son âge, n' en fut que la moindre marque. Il la pleuroit presque

p5

sans cesse, et sur-tout pendant les premières années. Il arrivoit souvent de nous prendre tous quatre, pour gémir avec nous sur sa perte et la nôtre. Plaise à Dieu, s' écrioit-il quelquefois dans ces occasions, qu' aucun de vous ne me donne jamais plus d' autre sujet de pleurs !

Mes soeurs ayant encore besoin d' une gouvernante, il en vint une assez propre à remplir le plan de leur éducation. Mon père se chargea lui-même de la mienne et de celle de mon frère ; c' est-à-dire, pour les principes d' honneur, le maintien et les manières. Du reste, nous avions des maîtres de plusieurs espèces et qui servoient également à mes soeurs et à nous. Nos âges ne différoient pas de beaucoup ; et nos jeunesses se confondoient tellement, que l' on ne reconnoissoit qu' à peine les ainés des cadets.

à peine eûmes-nous appris, mon frère et moi, ce qu' on nous enseignoit de commun avec mes soeurs, qu' on fit venir un précepteur pour nos humanités. Nous nous mîmes donc au latin. J' y fis d' abord assez de progrès. Peut-être en aurois-je fait de plus grands, si je n' eusse été distrait par

p6

l' arrivée d' une cousine de mon âge, dont la mère venoit aussi de mourir. Ce fut-la le premier écueil de mon repos. La vue de cette tendre fille, pleine de mille graces, et vêtue d' un petit deuil charmant, me toucha jusqu' au vif.

Tout ce que je sus d' abord d' elle-même, fut qu' elle s' étoit promise une grande consolation en rendant visite à ses cousines ; mais qu' elle regrettoit déjà de ne la pouvoir pas faire peut-être aussi longue qu' elle le voudroit. Son petit air, sa petite manière de s' exprimer, achevèrent de me pénétrer. Chaque geste en elle paroissoit un petit *in-promptu* ; et soit qu' elle parlât ou qu' elle remuât, j' étois ravi de plus en plus. Comme je ne perdois rien de tout ce qui lui échappoit, je lui demandai comme par instinct, s' il étoit donc vrai qu' elle resteroit si peu avec nous ? Elle me répondit, sans hésiter, que cela n' étoit que trop vrai ; que son père la conduisoit au couvent, et que pour comble de disgrâce, elle ne le reverroit qu' au retour de la campagne qui alloit commencer en Flandres. Cette nouvelle, que j' entendis mieux

p7

que la première fois, me rendit tout-à-coup morne et rêveur. Si l' on m' en avoit demandé la cause, je n' aurois guères su que répondre, excepté que j' aurois voulu qu' elle restât, et qu' elle ne parlât jamais de s' en aller. C' est tout ce que ma jeunesse me permettoit de penser ; mais bientôt je donnai à connoître ce qu' il y avoit à craindre de mon tempérament. Ma petite cousine avoit accusé juste, en disant qu' elle ne nous tiendroit pas long-temps compagnie. Son père, frère de ma défunte mère, et capitaine de cavalerie, ne l' avoit amenée qu' en passant. Obligé d' aller en campagne, et plus embarrassé de sa fille, que mon père ne l' étoit encore des siennes, il la conduisoit dans un couvent à cinq lieues de là. Ni mes instances, qui sembloient ne tirer à aucune conséquence, ni celles de mes soeurs, et de mon père même, ne purent le faire changer de résolution. Mon oncle

avait déjà écrit à l'abbesse. Sa parole étoit donnée ; et tout ce que nous pûmes obtenir, fut qu'il reprendroit sa fille au retour de la campagne, et qu'ils viendroient ensemble passer l'hiver avec nous.

p8

Il fallut me résoudre à voir partir le cher petit objet de mon ame. Je l'embrassai mille fois. Ce n'étoit de son côté et du mien que gestes, que jargon de tendresse. On nous admiroit. Mais que l'on se trompoit grossièrement, de croire que ce petit manège ne fût qu'un effet de la nouveauté ou de la sympathie du sang ! Je n'eus pas perdu de vue mon oncle et sa fille, que je tombai dans l'abattement et la mélancolie. Je ne pouvois plus reprendre mes exercices, qu'on m'avoit permis de négliger pendant leur séjour. L'image de ma petite cousine me suivait partout. J'allois dans tous les lieux où j'avois badiné avec elle, et ne l'y trouvant plus, je pleurois.

Ce désordre, où mon père lui-même me surprenoit à chaque instant, ne put manquer de lui rappeler les dernières paroles de ma mère. Mais comme il savoit que ce que je voulois, je le voulois d'abord fortement, et qu'après je m'en désistois de moi-même, il crut que ce qu'il avoit déjà vu arriver plus d'une fois, arriveroit encore. Tel en effet a toujours été mon caractère, facile à émouvoir,

p9

et trop violent pour que cela durât long-temps. Qu'on ne s'étonne point après cela, si à l'école des pages et des mousquetaires, école aussi brillante que dangereuse, on me voit tantôt dans les bras de l'amour, tantôt au jeu, et quelquefois au cabaret, toujours sans partage, et abandonnant l'un pour courir après l'autre. Aujourd'hui même, revenu de ces désordres, je conserve néanmoins le même fond de caractère. J'en suis encore tous les jours la dupe à l'égard de quelques liaisons d'amitié, où je donne d'abord tête baissée.

Il est vrai que dès que j' y apperçois quelque abus, je me sers de la facilité que j' ai à me détacher, pour rompre et n' y plus penser.

Mon père s' attendoit donc que je me consolerois de l' absence de ma cousine ; mais le moment en étoit plus éloignée qu' il ne s' imaginoit. Jamais je n' avois rien senti qui approchât du plaisir que m' avoit donné sa vue, ni du chagrin que me causoit son départ. On avoit beau vouloir me divertir par de nouveaux objets, aucun ne pouvoit balancer celui dont j' étois frappé. Cependant mon précepteur qui voyoit que

p10

je me négligeois de plus en plus, consulta mon père sur la manière dont il devoit en user. Mon père me remit à sa discrétion ; mais en lui recommandant néanmoins d' user, autant que cela se pourroit, moins de sévérité que de douceur.

Suivant ses ordres, mon précepteur s' avisa d' un stratagème qui lui réussit. Ce fut de me promettre que j' irois voir ma cousine. Alors je fis des efforts incroyables. Il m' amusa le plus long-temps qu' il put de cette promesse ; mais voyant qu' elle ne s' exécutoit point, je me dépitai et fis moins que jamais.

Après le succès qu' avoit eu la ruse de mon précepteur, mon père, qui d' ailleurs ne pouvoit se porter à la rigueur que demandoit le cas, mollit par tendresse, et satisfit mon entêtement. Ah ! Que c' est aimer mal un enfant, que de se rendre ainsi à ses volontés ! Les pères et mères ne savent guères quelquefois ce qu' ils s' attirent par-là. Je les plaindrois, si je ne croyois plus encore qu' ils méritent d' être blâmés.

Un beau matin, lorsque je m' y attendois le moins, mon père me demanda si

p11

je voulois l' accompagner ? J' ai fait seller ton bidet, ajouta-t' il en souriant ; nous

irons voir ta cousine, mais à condition
que ton précepteur ne se plaindra plus de
toi. N' est-ce pas encore une tricherie ;
mon cher père, lui répondis-je la larme
à l' oeil. Non, je t' assure, repliqua-t' il
avec complaisance, pourvu que tu me promettes
ce que je veux de toi. Je le ferai,
m' écriai-je en me précipitant dans ses bras.
Il m' embrassa, et nous partîmes.
Je fus d' une impatience sans égale pendant
tout le chemin. Je ne souffrois qu' avec
peine que nous nous arrêtaissions pour dîner
chez un gentilhomme de nos parens.
Enfin, nous arrivâmes ; et mon père,
avant même que de se débotter, me mena
au couvent où étoit ma cousine. De peindre
ce qui passa chez moi en la voyant,
il me seroit impossible. Je demeurai pendant
quelque temps tout stupéfait et comme
immobile. Je revins peu-à-peu de cet agréable
saisissement ; et mes sens reprenant
leur cours, je lui donnai le mieux que je
pus un baiser au travers de la grille.
Elle n' étoit guères moins émue que
moi. Les religieuses qui l' accompagnoient,

p12

admiroient la sensibilité qui paroissoit des
deux côtés dans cette entrevue. Nous ne
nous quittâmes qu' à la nuit, et jusqu' au
lendemain. La joie que j' avois ressentie,
et celle que j' espérais encore, ne me
permirent presque pas de dormir toute
cette nuit. Je me levai de grand matin,
j' éveillai mon père, et ne cessai de le tourmenter
jusqu' à ce que nous retournassions
où nous avons été la veille. Nous nous y
rendîmes, et pour comble de satisfaction,
j' entrai à la faveur de ma jeunesse, dans
l' intérieur du couvent, tandis que mon père
alla visiter quelques amis.
Me voyant dans le couvent, et presque
aussi-tôt dans les bras de ma chère cousine,
on peut juger de mes transports. Je ne pouvois
suffire à l' excès de ma joie ; et quoiqu' elle
fût troublée par la présence importune
de quelques religieuses, je l' aurois
bien souhaitée de plus longue durée.
Je dînai, et passai tout le jour dans le
couvent ; mais le soir, et mon père arrivant,
il fallut prendre tout-à-fait congé.

Ce ne fut pas sans peine, ni sans promettre
que nous nous reverrions bientôt.
Lorsque nous fûmes sortis, mon père

p13

fortifia cette espérance. Je pris courage,
et nous fûmes nous reposer pour partir
le lendemain.
De retour au logis, il fallut songer à
contenter mon précepteur. Je ne tins pas
si religieusement parole, qu' on eût besoin
d' user encore de quelques artifices. Le
plus efficace de tous, fut de me menacer
que ma cousine, que j' attendois, ne viendrait
pas, si on ne voyoit en moi plus
d' application. Par-là on me tint en haleine ;
je parus avoir quelque ardeur pour l' étude,
et les progrès en auroient été plus
considérables, si mille distractions, dont
je n' étois pas le maître, n' en eussent ralenti
le cours.

Un accident qui survint dans la famille
l' arrêta même tout-à-fait et me priva du
plaisir de voir ma cousine. La petite vérole
nous prit tous quatre presque à la
fois. Quoique cette maladie soit bien moins
dangereuse dans notre province qu' à Paris,
nous en fûmes tous fort mal traités.
Je crois, sauf l' avis de la faculté, que
moins on fait dans la petite vérole, moins
on la rend dangereuse. J' en juge par trente
enfants de paysans qui furent atteints en

p14

même-temps que nous de cette maladie,
et qui malgré la saison déjà assez froide,
et le peu de précaution qu' on prenoit de
les retenir même à la maison, furent plutôt
et mieux guéris que nous, dont on
prenoit un soin particulier. Pas un d' eux
ne parut seulement dans le moindre danger,
tandis que mon père faillit à nous
perdre tous à la fois.

Cependant mon oncle, père de ma
cousine, ayant fini la campagne, arriva
sur ces entrefaites. Voyant notre désordre,
et prévenu du risque qu' il y auroit
pour sa fille en suivant son projet, il aima
mieux la laisser où elle étoit. C' étoit l' unique

enfant qu' il eut d' un tendre mariage,
contracté à la sourdine dans une garnison.
Outre qu' il l' aimoit tendrement, il
eut perdu avec elle plus de revenu qu' il
n' en tiroit de sa compagnie, et il est rare
qu' un officier en ait trop.
Il y avoit déjà près de trois semaines
que mon oncle étoit au logis, sans que
j' en susse rien. On me l' avoit caché, non-seulement
parce que j' étois fort mal, et
qu' étant même aveugle, je n' aurois pu le
voir : mais parce que la connoissance de

p15

son arrivée auroit pu augmenter l' impatience
où j' étois de voir ma cousine, et
rendre mon état plus dangereux. Je n' étois
pas moins chéri de mon père qu' elle l' étoit
du sien. La crainte qui les possédoit
tous deux m' auroit peut-être tenu bien plus
de temps encore dans l' erreur, si commençant
à me lever et mes yeux à s' ouvrir,
je ne l' eusse apperçu d' une fenêtre
de ma chambre qui donnoit sur le jardin.
Je fis un saut en le voyant, qui marquoit
bien le danger qu' il y auroit eu en
effet, si j' avois eu plutôt connoissance de
son arrivée. N' est-ce pas mon oncle, m' écriai-je,
en m' élançant en l' air et frappant
des mains ? Non, non, monsieur, me
répondit un valet qui étoit du secret,
vous vous trompez. Pour cela non, repris-je
en regardant de nouveau, je ne me
trompe point ; c' est lui-même, et je veux
voir ma cousine. Ce valet voyant que la
mèche étoit éventée, se mit à rire, et
descendit pour en donner avis.
Tout étant bien concerté, je vis presque
sur le champ paroître mon oncle et
mon père. Dépêche-toi de te rétablir, me
dit mon père en entrant ; voici ton oncle,

p16

et pour ta cousine, elle viendra quand tu
seras en état de la recevoir. N' est-elle
donc point encore ici, demandai-je avec
empressement ? Vraiment non, reprit mon

père ; voudrais-tu qu' elle y fût au risque de prendre ta maladie, et de mourir peut-être à tes yeux ? Mourir, repliquai-je, non ! Mais je voudrais pourtant bien la voir. Tu la verras, dit alors mon oncle en s' approchant ; puis me prenant par la main et me conduisant devant un miroir, il ajouta tout en riant ; vois, si laid comme tu es, tu oserais jamais l' embrasser, quand même elle seroit ici. En effet, je me trouvai horrible, et je pris alors pour argent comptant tout ce que l' on voulut me faire accroire.

Cependant j' étois un peu trop rusé et trop impatient, pour être long-temps dupe sur ce qui me tenoit au coeur. Je pris à la vérité patience, jusqu' à ce que mon visage, qui demeura toujours extrêmement changé, parut être un peu plus présentable. Comme on m' alléguoit sans cesse que ma laideur ne s' effaceroit pas si-tôt, je dis à mon tour, et du ton d' un homme qui se seroit aperçu qu' on le jouoit, que

p17

si l' on attendoit que je fusse comme ma soeur cadette, je courois grand risque d' attendre toute ma vie. Cette soeur, d' ailleurs assez jolie, avoit été la moins maltraitée de notre accident commun.

Mon père et mon oncle entendant cette espèce de saillie, ne purent s' empêcher de faire des éclats de rire. Le printemps néanmoins approchoit. Mon oncle parloit même déjà de retourner en campagne. Il me dit alors : écoute, je dois partir bientôt ; tâche de devenir joli garçon, que ta cousine n' ait plus peur de toi, et je te l' amenerai en automne, pour ne plus jamais te quitter. En automne, mon cher oncle ! Lui répondis-je ; n' est-ce pas ce que vous promettiez déjà il y a un an ? Sans doute, repris-je après lui : oh ! Je vous jure que je n' attendrai de ma vie jusqu' à ce temps : je vois bien, m' écriai-je tout en larmes, qu' on se moque de moi. Dieu ! Est-il permis qu' on puisse être si cruel ! On voulut m' apaiser ; il n' y eut pas moyen. J' entrai, au contraire, dans une espèce de petite furie. Je frappois des pieds, et criois de toute ma force. Enfin, j' en dis et fis

tant, que mon père, à qui je perdis le

p18

respect, me fit prendre et enfermer à clef dans une chambre. Certainement j' aurois dû essuyer un châtement beaucoup plus rigoureux. Mon oncle même le vouloit ; mais mon père s' y opposa : mon caractère dans le cas vouloit, ou toute douceur, ou toute rigueur. C' est souvent ainsi que faute de bonnes mesures, on échoue dans l' éducation des jeunes gens. On ne devrait jamais manquer de consulter leur caractère, et d' agir avec eux aussi méthodiquement qu' avec des personnes d' âge.

Ne m' ayant jamais vu traiter avec la rigueur qui venoit de se passer, et que je subissois dans ma prison, je ne laissai pas que d' être bien étonné. Revenu à moi, j' essayai mes larmes, et commençai à former mille petits projets. On m' a trompé, disois-je, on s' est moqué de moi ; mais puisque la ruse est d' un si bon usage, qui empêche que je m' en serve, et que je ne me satisfasse ? Ma cousine au bout du compte n' est pas si loin. Je sais le chemin de son couvent ; ne pourrois-je donc pas y aller ? Sans doute, ajoutois-je, et je pourrois-même, comme j' ai lu dans certains livres, l' enlever, et vivre éternellement

p19

avec elle. Ceci me paroissant aussi facile que je le pensois, je m' écriai : oui, ma chère cousine, je vous verrai malgré tous, et vous posséderai plutôt qu' on ne se l' imagine.

Ces paroles, que je prononçai apparemment assez haut, furent entendues d' un domestique, qui rodoit autour de ma prison et qui ne manqua pas de les rapporter aussi-tôt à mon père et à mon oncle. De pareils indices ne marquant pas une simple amitié, mais une vive passion, ils jugèrent qu' il falloit s' y opposer, ne fût-ce que pour le temps de mes exercices, et m' obliger au moins à me former. J' avois alors environ douze ans. Mes humanités étoient fort avancées. Mon père, qui étoit déjà dans le dessein de nous envoyer, mon frère

et moi, à Nancy pour y achever nos études,
le communiqua à mon oncle, qui
l'approuva. Tous deux espéroient que me
mettant dans une espèce de nouveau monde,
ils me feroient oublier l'objet qui
avait allumé cette espèce de passion. Ils se
trompoient. C' étoit la première que j' eusse
jamais sentie, et il n' y avoit que le désespoir
qui pût m' y faire renoncer.

p20

La résolution prise, on ne pensa qu' à
l' exécuter. Elle le fut, même avant le départ
de mon oncle. Comme il devoit aller
cette année en Alsace, il fut arrêté qu' il
prendroit son chemin par Nancy, et il
m' y conduisit avec mon père. Notre précepteur,
dont on étoit content, et qu' on
jugeoit nous être encore nécessaire, surtout
à moi, fut du complot et de la partie.
Ce fut lui qui m' en vint annoncer la nouvelle.
J' en fus désolé ; mais après y avoir
réfléchi, je m' imaginai que le succès de
mon projet n' en seroit pas plus difficile, et
qu' il le seroit peut-être moins.
Mon précepteur revenant à la charge,
fut fort surpris de me trouver tout-à fait
disposé. Il en fit son rapport, et presque
sur le champ on me fit sortir de ma prison.
Je reparus, après dix jours de captivité,
devant mon père et mon oncle, qui jusques-là
n' avoient pas voulu me voir. Ma
soumission les charma : ils la regardoient
comme un effet du châtement qu' ils m' avoient
fait subir ; mais c' est tout au plus,
si l' ennui dont j' étois sorti y avoit quelque
part. Je ne savois pas que mon premier
projet avoit été trahi ; mais le second me

p21

paroissoit si sûr, que j' aurois volontiers
fait mes remerciemens pour la facilité que
je trouvois à l' exécuter.
Au lieu de tirer mon départ en longueur,
comme on auroit du s' y attendre,
je le pressai. Mon oncle, étant obligé
d' ailleurs de se rendre à l' armée, on ne

mit de délai qu' autant qu' il en falloit pour mettre ordre au bagage. Cela fait, nous partîmes. Toute mon attention sur la route, fut de faire des remarques pour l' exécution du dessein que j' avois en tête. Mille questions que je fis, sur-tout à l' égard du nom des lieux où nous passions, m' auroient trahi, s' il eut été permis d' avoir le moindre soupçon de mon projet. Enfin nous arrivâmes le deuxième jour ; et dès le lendemain, mon frère et moi, avec notre précepteur, fûmes nichés dans une pension. Mon oncle prit aussi-tôt le chemin de l' armée, et mon père celui du logis, où les affaires domestiques l' appelloient. Malgré mon impatience, je fus trois semaines ou un mois avant que de faire mon coup. J' allois régulièrement en classe chez les pères jésuites ; je répétois docilement sous mon précepteur. Tout alloit si bien,

p22

qu' il en donna avis à mon père. Je l' appris, et je crus que c' étoit le temps d' agir pour mon expédition. Je ne sais si c' est l' amour qui me donnoit de l' industrie ; mais sans un tour comique que me joua mon précepteur, j' aurois vraisemblablement réussi.

Les adieux que j' avois fait avec mon frère à divers parens, avoient rempli notre petite bourse commune, dont la direction m' appartenoit. Mon oncle même nous avoit presque enrichis, en nous quittant, comme s' il eut été de mon projet. Je pouvois donc compter avoir de quoi m' évader et mettre en liberté ma cousine. L' inquiétude mortelle que cela pouvoit causer à la famille, n' étoit pas ce qui m' embarrassoit le plus : je craignois seulement que ma petite cousine ne fût pas aussi résolue que moi. Après tout, disois-je, je la verrai au moins. Mais le ciel, qui voulut bien suppléer à la foiblesse de ma raison dans un âge si tendre, s' opposa à mes petits desseins, et je n' eus pas même la vue de cette chère cousine. La veille du jour que je devois planter là mon précepteur, j' affectai d' être gai

p23

et de le contenter de mon mieux. Le lendemain au matin, il nous mena en classe, selon sa coutume. à peine nous eut-il laissés, que je fis accroire à mon frère que je me trouvois mal. Je demandai au régent permission de retourner au logis ; il me l' accorda. Me voyant libre, je gagnai la porte de la ville et les champs. Arrivé au premier village, je tirai une liste que j' avois dans ma poche, et demandai le chemin du second. On me le montra. Cependant je ne laissai pas que de me perdre ; et la lassitude m' obligeant même de m' arrêter avant la fin du jour, je gîtai dans un hameau à quatre lieues de Nancy. La crainte de m' égarer de nouveau, jointe à ma lassitude extrême, me firent arrêter un cheval et un guide. Avec ce secours, je fis le lendemain dix lieues ; et comme je me trouvois bien de ma monture, et que je jugeois en avoir besoin pour le succès de mon entreprise, je l' achetai de mon guide, à qui elle appartenoit. Je lui payai si grassement sa bête et ses peines, qu' il s' offrit de me conduire jusqu' à Sténay, où je lui avois dit que j' allois. Ce paysan n' étoit pas si simple,

p24

qu' il ne s' aperçût bien qu' il y avoit quelque chose d' extraordinaire dans mon fait. Il m' avoit déjà questionné ; mais je m' étois tenu sur mes gardes. La réserve dont j' en avois usé, et celle où j' étois encore à l' égard de ses offres, le déterminèrent à me dire : monsieur, vous me paraissez un gentilhomme du pays ; et tout jeune que vous êtes, je soupçonne que vous avez quelque affaire. Ouvrez-vous à moi, ne craignez point ; s' il y a lieu de vous rendre service, je le ferai. La générosité de ce paysan, plus naïve encore dans son air et dans son patois, me porta à accepter ses offres. Venez-vous-en donc avec moi, lui répondis-je ; et si vous me rendez quelque service, vous pouvez compter d' en être bien récompensé. Je ne lui en dis pas davantage. Je pensois bien en effet qu' il pouvoit m' être utile, aussi-bien

que son cheval ; mais j' aurois mieux aimé
encore m' en passer. Nous partîmes. Arrivé
à Stenay, je descendis à la première auberge.
Ce fut-là que réfléchissant de plus
en plus au dessein qui m' amenoit, je reconnus
le besoin que j' aurois de mon paysan.
Je m' ouvris à lui ; il ne sut d' abord que répondre.

p25

J' avois bien prévu son scrupule :
une pistole que je lui donnai l' en guérit
et le détermina à tout ce que je voulus ;
il m' aida même de ses conseils. Nous convinmes
de tout ce que son imagination et
la mienne purent nous suggérer. Que d' efforts
inutiles ! Mon précepteur avoit déjà
mis si bon ordre à tout, qu' il coupa jusqu' à
la racine du mal qui produisoit tant
d' agitations.
Etant venu pour nous reprendre au collège,
et bien surpris de ce que mon frère
lui apprit, il n' en fit point à deux fois. Sans
se donner d' autre temps que celui de remettre
son autre élève à un valet, il prit
la poste ; et au lieu de me chercher en
route, ou de venir avertir mon père, il
se rendit droit au couvent de ma cousine.
Il me connoissoit trop pour douter du motif
de ma désertion, et pour croire qu' il
eût jamais de repos avec moi, tant qu' il
seroit question de ce cousinage.
Le temps que j' avois mis en chemin,
lui en avoit donné de reste pour me prévenir.
Il demanda d' abord la supérieure,
et lui ayant fait le détail de mon histoire,
il conclut par la prier, au nom du bon

p26

dieu et de toute la famille, de feindre,
lorsque je viendrois, que ma cousine étoit
morte, et de conduire si bien cette innocente
et utile tromperie, qu' elle pût avoir
son effet. La supérieure le lui promit, et
lui tint si bien parole, que jamais comédie
ne fut mieux jouée. Mon précepteur ne
doutant pas de me prendre au gîte, se
contenta d' envoyer un exprès à mon père,

pour l' informer de ce qui se passoit, et le prier de le venir joindre en habit de deuil. Cependant il demeura à m' attendre, et il vit bientôt le succès de sa pièce. Mon paysan et moi, bien éloignés de croire que nos mesures fussent inutiles, nous poussâmes notre pointe dans toute la simplicité de notre ame. Je le menai avec moi au couvent, et après l' avoir posté dans un lieu pour m' y attendre, j' entrai au parloir, et demandai ma cousine, par son nom. La tourière qui avoit le mot, me le fit répéter une seconde fois. Qui demandez-vous, monsieur, me dit-elle ? Je demande, lui répondis-je, mademoiselle... ah ! Oui, oui, reprit-elle ; c' est vous monsieur, si je ne me trompe, qui vintes l' année passée. Mais où est donc

p27

monsieur votre père ? Est ce qu' il vous envoie seul pour tenir sa place ? Je fus si déconcerté, que je ne sus que répondre. Quoi, monsieur, reprit la malicieuse tourière, il semble que vous ignoriez que votre chère cousine est morte, qu' elle est déjà depuis deux jours dans le cercueil, et que nous n' attendons que monsieur votre père pour en faire les funérailles ? Je ne sais comment je pus seulement entendre ces dernières paroles. à peine les eut-elle prononcées, que de la surprise où j' étois déjà, e tombai sans connoissance et presque sans vie.

La supérieure accourant à la grille au bruit de la tourière, y passa toutes sortes d' essences pour me rappeler de mon évanouissement. J' en revins ; mais ce ne fut que pour pleurer, sanglotter, et donner des marques de la plus vive douleur. La tourière elle-même en fut attendrie. Elle fit tout ce qu' elle put pour me consoler, sans pourtant se démentir ; remède qui eût été le plus efficace. Je fus plus franc qu' elle. Je lui racontai innocemment ce qu' elle n' ignoroit pas ; que j' avois quitté mon précepteur à Nancy ; que mon père

p28

ne le savoit pas ; et que pour surcroît de malheur, je craignois sa disgrâce. Elle me rassura contre cette crainte. Tranquillisez-vous, me dit-elle, je suis sûre de faire votre paix, et vous n'avez rien à craindre de ce côté. Elle me retint tout le jour avec elle, essuyant mes larmes, et me répétant toujours les mêmes choses. Le soir étant venu, elle me conduisit à mon auberge. J'y trouvai mon paysan, qui las d'attendre, s'y étoit rendu. Il eut assez d'esprit pour ne me rien dire devant elle ; mais quand elle eut fini de me recommander, et qu'elle fut sortie, il me suivit dans ma chambre, et me dit : monsieur, je m'aperçois que vos affaires vont mal. Je crains, et je vous prie de me permettre de m'en aller. Vous le pouvez, lui répondis-je, et qui plus est, emmener votre cheval, car je n'en ai plus besoin. Il me prit au mot ; après qu'il eût été chercher l'hôte, devant qui je répétais la même chose, il me remercia dans tous les termes que lui dictoit sa reconnaissance, et partit. Je demurai à l'auberge, suivant que j'étois convenu avec la tourière, et sur sa parole, j'y attendis tranquillement mon

p29

père qui devoit arriver. Elle l'amena le lendemain à midi. Le sentiment de ma honte se joignant tout-à-coup à ma douleur, je me précipitai dans ses bras, comme pour lui demander miséricorde. Aussi désarmai-je tellement ce qui pouvoit lui rester de colère, que les larmes lui vinrent aux yeux, et il ne fut en rien question de mon équipage. Je ne doute pas même, que touché de tendresse et de pitié, il ne m'eût confessé le tour qu'on me jouoit, si mon précepteur ne lui eût déclaré, comme je l'ai su depuis, qu'il seroit obligé de renoncer à mon éducation, si on ne lui tiroit cette épine hors du pied. Il avoit la comédie si fort à coeur, que dans la crainte de me donner le moindre soupçon, il étoit déjà parti pour retourner à Nancy, me laissant à mon père, et attendant le succès de sa ruse. La tourière s'étant retirée, je demurai

seul avec mon père. Loin de me dire le moindre mot qui sentit la réprimande, il me consola de la prétendue perte que j'avois faite, et me disposa à lui aller rendre avec lui mes derniers devoirs. Mon précepteur avoit si bien su ménager toute

p30

la pièce, qu' on n' attendoit en effet que mon père pour chanter une messe de *requiem* . Nous nous rendîmes donc le lendemain à l' eglise du couvent. J' assistai à une cérémonie, la plus lugubre que j' aie vu de ma vie ; et ce qu' il y a d' original, c' est que ma cousine elle-même y assista, et pria comme moi pour le repos de son ame. Par une espèce de pressentiment, je demandai à la voir au moins dans son cercueil ; mais on me répondit que j' étois devenu trop grand pour entrer dans l' intérieur du couvent ; que cette grace qu' on m' avoit faite l' année auparavant, ne pouvoit plus s' accorder : et qu' outre cela la messe étant finie, ma cousine étoit déjà enterrée. Je m' en tins-là, et cette tragi-comédie n' eut son dénouement que plusieurs années après. Tout jeune et tout passionné que j' étois, je ne laissai pas que de comprendre qu' il n' y avoit plus de remède à la mort. Ce qui ne pouvoit avoir de prise sur moi auparavant, produisit l' effet dont mon précepteur s' étoit flatté. Lorsque mon père m' eut pris avec lui, je me tranquillisai peu-à-peu, et quand je le fus assez, lui-même

p31

me remena à Nancy, pour y reprendre le cours de mes études. Mon précepteur me reçut sans faire semblant de rien. Il adressa seulement quelques mots à mon père touchant ma désertion, et dans la suite il ne m' en parla plus jamais. Un reste de mélancolie traversa néanmoins assez long-temps mes études ; mais les récréations qu' on me procura, et les connoissances que je fis, la dissipèrent peu

à peu. Mon précepteur observoit un grand choix dans nos liaisons, et sur-tout à l'égard du sexe, dont il ne me voyoit point approcher sans crainte. Il redoutoit même tout ce qui pouvoit m'attacher fortement ; et dès qu'il s'appercevoit que je prenois plus de plaisir à un divertissement qu'à l'autre, il tâchoit de m'en sévrer. J'aurois été heureux si j'avois eu, du moins jusqu'à un certain âge, ce précepteur si sage, et qui me connoissoit si bien. Comme sa vigilance se répandoit, surtout hors du collège, et qu'il ne croyoit pas qu'il y eût rien à craindre, c'est-là qu'il pensa être pris à son insu. J'étois en philosophie. Cette nouvelle carrière, et le régent sous lequel j'y entrois, eurent

p32

pour moi tant de charmes, que je ne voulus pas seulement être philosophe, mais jésuite. Mon penchant se fortifia tellement, qu'un jour plus ravi qu'à l'ordinaire d'entendre raisonner mon régent, je résolus de m'ouvrir à lui sur mon dessein. Je le fis dès en sortant de classe, et la manière dont il reçut ma proposition acheva de me déterminer. Ce n'étoit donc plus un fol amour qui m'animoit, mais une belle passion pour la philosophie, et pour le bonnet de jésuite. à tout prendre, mon père auroit certainement beaucoup mieux aimé celle dont j'étois guéri, et pour laquelle on me tenoit depuis près de trois ans éloigné, dans la crainte que quelque indiscretion ne vint à la réveiller. Pendant tout cet intervalle, je n'avois vu mon père que de temps en temps, et jamais mon oncle, qu'on me disoit toujours être à l'armée, ou à Paris. Mon père étant venu nous voir, selon sa coutume, et ayant amené mes soeurs, que nous souhaitions depuis long-temps, je m'ouvris devant tous de mon dessein. Mon précepteur, devant qui mon père se tourna, comme pour lui demander s'il en

p33

savoit quelque chose, demeura tout interdit.
L' un et l' autre se levèrent, et un moment
après mon père revenant à nous,
me dit : qui vous a mis, mon fils, un si beau
dessein en tête ? La philosophie, lui dis-je ;
c' est une si belle science, on parle,
on raisonne. Apprenez, interrompit mon
père, à raisonner sur vous-même et à ne
pas chercher à me déplaire plus que vous
n' avez déjà fait.

L' air grave, et presque déjà philosophe,
avec lequel j' avois exprimé mon
projet, et sur-tout ma dernière réponse,
jeta dans l' esprit de mon père une véritable
crainte. Mes soeurs qui s' imaginoient
déjà me perdre tout-à-fait, se jetèrent à
mon col comme pour m' arrêter. La scène finit
par mon précepteur, qui me pria instamment
de déclarer d' où et depuis quand
cette fantaisie m' étoit venue. Comme il
étoit ecclésiastique, et partisan des jésuites,
il craignoit que mon père ne s' imaginât
qu' il en fût l' auteur, ou du moins
qu' il y eut donné les mains. Il étoit néanmoins
trop honnête homme pour abuser
de la confiance qu' on avoit en lui, et
pour entreprendre ou se prêter à rien qui

p34

fût contraire aux vues qu' on pouvoit avoir
sur moi. J' étois regardé comme le soutien
de la famille, non-seulement en qualité
d' aîné, mais parce que mon cadet étoit d' une
santé si foible, qu' il ne laissoit presque rien
à espérer.

Les mesures que mon père prit avant
même que de partir, marquoient assez
jusqu' où alloit sa crainte. Il fut trouver le
père recteur des jésuites, et mon régent ;
mais au lieu de me recommander
à eux, comme il avoit coutume, il les
pria de me détourner d' un dessein qui
n' auroit jamais lieu. à qui se fioit-il ? Une
lettre qu' il reçut bientôt du recteur même,
et de mon régent, le lui fit connoître ;
et si mon précepteur n' avoit été
plus sincère qu' eux, je ne fusse jamais
sorti de leurs mains.

Lorsque mon père et mes soeurs eurent
repris le chemin du logis, nous reprîmes,

mon frère et moi, celui du collège. Dès le premier jour, mon régent me parla de la visite de mon père, et me racontant ce qui s' étoit passé, il ajouta : persistez, mon fils, et nous trouverons bien moyen de le faire consentir. Mon précepteur,

p35

toujours rusé, ne me traversa pas ici, comme il avoit fait à l' égard de ma cousine. Soit pour se ménager auprès des jésuites, soit pour servir plus efficacement mon père, il feignit d' entrer dans mes vues. Par ce moyen, il apprenoit de moi-même tout ce qui se passoit ; et sans manquer à son devoir, ni aux égards qu' il pouvoit avoir pour les jésuites, il en donnoit régulièrement avis. Malgré cette précaution, il pensa néanmoins être dupe. Un beau jour, plus enthousiasmé qu' à l' ordinaire, je demurai au collège, et de concert avec mon régent, je fus trouver le père recteur, à qui je dis que je ne voulois plus sortir. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Ma chambre étoit déjà toute prête au noviciat, et sur le champ on m' y conduisit. Cependant mon précepteur, qui avoit perdu l' habitude de nous venir conduire et chercher, voyant mon frère seul, prit l' alarme. Il accourut au collège, et parvint bientôt jusqu' à moi. Ce n' étoit plus le temps de feindre. Il se plaignit amèrement au père recteur, au maître des novices, et à mon régent, qui étoit encore là. Il leur dit qu' ils n' ignoroient

p36

pas qu' il falloit le consentement de mon père ; que le moyen de ne jamais l' obtenir, étoit peut-être la manière dont on s' y prenoit ; qu' ils devoient se souvenir d' ailleurs, qu' il étoit obligé de répondre de moi, et qu' il ne comprenoit pas comment on pouvoit lui jouer un pareil tour à lui, qui avoit toujours été un des serviteurs les plus attachés à la société. L' indignation, le dépit, son zèle pour mon père et pour moi, lui donnèrent tant d' éloquence, qu' il persuada ceux qu' il regardoit

comme mes ravisseurs, de me remettre entre ses mains ; sauf néanmoins, ajouta-t' il, à me rendre, après avoir écrit à mon père, et obtenu de lui un consentement libre et dans les formes. Ce fut la seconde folie dont mon précepteur me sauva, et qui ne mérite pas moins toute ma reconnaissance que la première. On peut bien s' imaginer la conduite qu' il tint, après m' avoir arraché du noviciat. Il écrivit d' abord à mon père. Le recteur et mon régent écrivirent aussi de leur côté ; mais jusqu' à ce qu' il eut reçu réponse, il ne permit plus que je retournasse au collège, ni même que je sortisse. Mon père

p37

ne s' en remettant à personne, prit la poste, et arriva bientôt lui-même. Il loua d' abord mon précepteur, le remercia de son zèle et de sa vigilance ; et sans différer, il fit plier bagage et nous emmena. Ni l' un ni l' autre ne prirent congé des jésuites. Pour moi, je voulois à toute force dire adieu à mon régent ; mais à peine m' écoutoit-on. Tout le long du chemin, je me plaignois, comme si l' on m' eut enlevé du paradis. Mes plaintes n' empêchèrent pas que nous n' arrivassions. Si ce n' avoit été l' affaire qui venoit de se passer, le dessein de mon père étoit de me faire faire tous mes exercices à Nancy ; mais dès qu' il apprit la première fois mon ardeur pour la philosophie, et mon plan de jésuite, il changea, et avoit même déjà écrit à Paris. Mon oncle n' y étoit pas, ce qui rendoit la chose un peu plus difficile. Il étoit à l' armée : mais le voisinage de sa fille, qu' on craignoit de voir ressusciter, me fit expédier le plutôt que l' on put. Il fut résolu que mon frère maigrelet garderoit le logis, que j' irois seul avec mon précepteur, et qu' il ne me quitteroit que lorsque mon oncle y arriveroit au commencement de l' hiver.

p38

Tous ces arrangemens pris, mon père,
le jour même de notre départ, me mena
dans une chambre en particulier. Là il m' embrassa,
me fit diverses exhortations, et
la larme à l' oeil, il conclut : que le ciel
ait pitié de toi, qu' il te conserve et te
bénisse ainsi que moi ! Il ajouta à cette bénédiction
quelques louis, et mon précepteur déjà fourni, nous
partîmes.

J' avois tant oui parler de Paris, que
l' idée seule que je m' en faisais m' occupoit
tout entier. Ayant oublié depuis long-temps
le motif qui m' avoit conduit à Nancy,
je ne songeai presque plus à celui qui
m' en avoit fait arracher. Enfin nous arrivâmes ;
et c' est ici que vont commencer
des scènes, dont le souvenir me pèse et
ne cessera jamais de m' accabler.
Parmi les lettres dont nous étions pourvus,
il y en avoit une pour Monsieur Le Comte De J
seigneur de notre province, et ami intime de mon père.
Ce fut chez lui que nous fûmes mettre pied à terre.
Il ne m' avoit vu qu' enfant. à peine me
reconnut-il ; mais il ne m' en fit pas moins
d' amitié et de caresses. Lui-même s' acquitta
de tout ce que mon oncle auroit pu faire

p39

s' il avoit été à Paris. Nous demeurâmes
plusieurs jours dans son hôtel, et je n' en
sortis qu' avec lui dans son carrosse, pour
aller prendre un appartement près du Luxembourg,
et à portée de l' académie de
la Guérinière, où je devois m' exercer tous
les jours. Il avoit déjà fait parler à ce célèbre
ecuyer. L' ayant envoyé chercher
sur l' heure même, il me recommanda fortement
à lui ; et après quelques compliments
qu' il me fit sur ce qu' il attendoit de
mes dispositions, il nous laissa.
La première chose que me proposa mon
nouveau maître, fut d' aller à son académie.
Nous nous y rendîmes. Quelques
leçons qu' il donna d' abord dans son manège
à quelques jeunes gens qui l' attendoient,
me charmèrent. Nous fûmes ensuite
voir l' écurie, et je ne fus pas peu
surpris d' y trouver quarante à cinquante
chevaux magnifiques, et qui sembloient
faire l' éloge de la main qui les avoit dressés.
La Guérinière nous retint à dîner. Si je

me sentois déjà flatté, je ne le fus pas
moins d' une compagnie de jeunes cavaliers
avec qui je dînai, et dont l' air et
les manières ne me laissoient rien à

p40

souhaiter que de pouvoir les imiter bientôt.
Tous s' empressèrent à me faire civilité
et amitié. L' un d' eux, avec qui une certaine
sympathie m' unissoit déjà, me demanda
mon nom et ma province. Je le
satisfis. Il me demanda ensuite ma demeure ;
j' appris la sienne, et nous ne nous
quittâmes point sans nous être réciproquement
visités. Le lendemain, dès le matin,
il vint me prendre. Tout le jour se passa en
promenades et en divertissemens, et nous
en fîmes de même jusqu' à ce que tout fût
prêt pour recevoir ma première leçon. Ce
jour-là, je traitai le maître et ceux avec
qui je m' étois trouvé chez lui à table. La
joie, la gaieté, tout en fut. Quelle différence,
disois-je en moi-même, de ce pays
au mien, et de ce collège à celui de
Nancy !
Mon précepteur, qui ne doutoit pas
que ce train de vie ne me plût infiniment,
et qui craignoit même qu' il n' allât bientôt
sous ses yeux plus loin qu' il ne voudroit,
me prêcha morale dès que nous fûmes
entre quatre yeux. Monsieur, me dit-il :
voici un nouveau genre de vie, qui me

p41

paroît vous plaire assez, pour craindre
qu' il ne vous plaise bientôt trop. Souvenez-vous
que j' ai encore à répondre de
vous, et que tant que vous serez sous ma
direction, vous devez vous laisser gouverner
et suivre mes avis. J' espère cette
grace de vous ; mais je crains bien, lorsque
vous ne m' aurez plus, que vous ne m' oubliez
bientôt tout-à fait, et mes conseils.
Nous nous couchâmes là-dessus. Le
sommeil qui me permettoit à peine d' entendre
cette leçon, me permit encore
moins d' y songer. Je ne m' éveillai que pour

me préparer à aller au manège. Pendant près de six mois, c'est-à-dire tout le temps que mon précepteur avoit à demeurer avec moi, je ne fus occupé d'autre chose, excepté de quelques parties de plaisir, où sa morale revint encore. Elle n'étoit que trop à sa place ; et si je ne fis pas alors toute l'attention qu'elle méritoit, ou si même elle m'ennuyât, je n'en ai eu que plus lieu de connoître dans la suite, le tort qu'ont les jeunes gens en pareil cas. Du plus au moins, tous en sont logés là. Ils dorment, lorsqu'on leur fait prévoir les malheurs qu'ils ont à craindre de leurs

p42

passions. Mais que souvent ils sont cruellement réveillés ! La honte, le repentir, la douleur, ne sont que les moindres choses auxquelles ils puissent s'attendre. Mon oncle, que nous attendions tous les jours, arriva enfin, et mon précepteur prit congé de moi. S'il m'aimoit, je l'aimois aussi. Lorsqu'il vint pour m'embrasser et me dire adieu, je m'attachai si fort à son col, qu'il ne pouvoit se dégager. Non, mon cher, lui disois-je, je ne veux pas que vous me quittiez. Que deviendrai-je après votre départ ? Hélas ! J'avois bien raison, mais non pas dans le sens que mon affection me le dictoit. Consolez-vous, me répondit-il les larmes aux yeux. Souvenez-vous seulement quelquefois de moi. Tout ce que je pourrois vous dire de plus, ne seroit que ce que je vous ai déjà répété mille fois. Je montai avec lui en carrosse, et le conduisis jusqu'au lieu où il devoit prendre la voiture publique. Après l'avoir vu partir, je retournai trouver mon oncle, qui m'attendoit chez moi. Comme il lui étoit indifférent où il logeât, je lui cédaï mon appartement, et pris celui de mon précepteur. Il se renferma

p43

pendant sept ou huit jours, pour se remettre des fatigues qu'il avoit essuyées,

et pour prendre des arrangemens.
Au bout de ce temps, nous sortîmes,
et fûmes faire ensemble quelques
visites. La première fut chez Monsieur Le Comte
De J. Nous y rencontrâmes
Monsieur Le Baron D' H son frère, et
entr' autres Madame La Comtesse De C
depuis Madame La Maréchale De .
Cette dame étoit alors dans tout l' éclat
de sa beauté. Monsieur Le Duc D' Orléans
qui s' y connut toute sa vie, la voyoit souvent ;
et quoique son règne ne fût pas
long, il dura néanmoins assez pour qu' elle
eut le temps de me placer au nombre des
pages de ce prince. C' est donc à elle que
je dois cette faveur. Peut-être m' eût-elle
été plus profitable, si l' inconstance ne s' en
fût mêlée et n' eût changé la face des
choses.
Ce jour-là, Madame La Comtesse
se contenta de dner quelque éloge à
mon air éveillé, et de me marquer de la
bienveillance. Nous dînâmes avec elle. Le
repas fini, chacun se retira ; mais mon oncle
et moi restâmes et passâmes le reste

p44

du jour à causer familièrement avec Monsieur
Le Comte De J et son frère.
Il fut presque toujours question de moi.
J' appris dans cette conversation que mon
père me destinoit à la vie simple qu' il menoit,
qu' il auroit déjà voulu que je retournasse
près de lui ; mais personne n' étoit
de cet avis. Mon oncle m' adressant
la parole, me dit en riant : et vous, mon
neveu, qu' en pensez-vous ? Moi, répondis-je,
mon cher oncle, je n' en pense
pas moins que vous. Six mois ici valent
mieux qu' un siècle en province. Oui,
sur-tout, reprit-il, quand on n' a plus de
précepteur et qu' on s' imagine avoir les
coudées franches. Le soir approchant,
nous prîmes congé et retournâmes au
logis.
Ce que mon oncle venoit de dire de
la liberté dont j' allois jouir, ne pouvoit
être plus vrai. Elevé et nourri à la guerre,
il n' étoit pas ce scrupuleux précepteur,
qui m' étourdissoit sans cesse de sa morale.
L' honneur, la bravoure, étoit tout ce

qu' il me prêchoit. Du reste, ayant ses habitudes,
j' eus bientôt les miennes, et
excepté le soir et le matin, nous ne nous

p45

voyions guères que par rencontre. De la liberté, je passai presque aussi-tôt au libertinage. Je me liai d'abord fort étroitement avec deux ou trois de mes camarades de manège, et sur-tout avec le chevalier D' Arcis, celui de tous qui m'avoit le plus agréé, en dînant la première fois chez La Guérinière.

Ce jeune homme, sous la physionomie la plus douce et la plus pacifique, avoit les passions les plus tumultueuses. Il savoit néanmoins composer quelquefois si bien l'air de son visage, qu'il passoit chez les uns pour un Caton, et chez les autres pour un débauché aussi déterminé qu'aimable. Je ne le connoissois encore qu'à demi, lorsqu'ayant toute la liberté de le pratiquer, je le pénétrai par degrés jusqu'au fond.

La première marque qu'il me donna de son caractère, fut une partie qu'il me fit faire chez des soubrettes joueuses, où il alloit quelquefois se mettre à sec. Il y étoit attiré par l'une d'elles, qu'il aimoit. Un soir, sortant de la comédie, il me dit : venez-vous-en, je veux vous faire souper avec la plus jolie fille de Paris.

p46

C'étoit la première fois que je devois me trouver en pareille compagnie. Je sentis à cette proposition une espèce de frisson ; je ne savois si je devois l'accepter ; mais trouvant un fiacre ouvert devant nous, il m'y poussa, et j'y fus.

C'est quelque chose d'étonnant que le premier pas que l'on fait pour sortir des bornes de l'innocence. La porte du lieu où nous descendîmes, me sembloit devoir tomber sur moi. Je ne montai un escalier fort étroit qu'en tremblant, et quand je fus entré, je crus être en enfer. Une table de Pharaon où l'on jouoit en secret, sembloit assez le représenter. Elle n'étoit presque environnée que de femmes, dont les visages enlumines sembloient autant de furies. Mon ami s'approcha, il parla à l'oreille d'une de ces femmes, et sur le champ il revint à moi, qui n'osoit pour ainsi dire avancer.

L' attention où l' on étoit au jeu, ne permit pas qu' on en fît beaucoup à moi. Le chevalier lui-même s' acquitta des honneurs. Il me prit par la main, et me tirant à travers plusieurs joueuses, mais qui étoient là debout, il me fit voir de

p47

près ce que je n' avois encore vu que de loin. Nous étions derrière sa belle, à qui il donna quelques louis, qu' elle perdit pour lui. Elle eût bien voulu lui en faire hazarder davantage ; mais il lui dit qu' il voyoit bien qu' elle étoit en malheur, et qu' elle feroit mieux de se retirer. La vérité est qu' il n' en avoit pas davantage, puisque pour la contenter il m' en emprunta quatre, qu' elle perdit encore.

Elle se retira, voyant que le malheur la poursuivoit, ou plutôt qu' il ne venoit plus de louis. Nous entrâmes dans une chambre voisine, où la maîtresse du lieu nous conduisit. Le chevalier lui demanda à souper, et elle y consentit sans peine. C' est l' usage dans ces sortes d' endroits, que d' y régaler tous les soirs une douzaine de malheureux à qui l' on a coupé la bourse. Mon ami, qui étoit souvent de ce nombre, n' eut qu' à parler. Le souper se partagea en deux. Une table fut servie au lieu du sacrifice, et l' autre dans la chambre où nous étions. à la nôtre, se joignirent la maîtresse, et un vieux garde-du-corps banquier, qui trouvoit-là de quoi subvenir au défaut de sa paie.

p48

Nous passâmes une soirée trop agréable et trop divertissante pour ne pas s' y plaire. La maîtresse du lieu, bonne amie du garde-du-corps, y mit le comble par une espèce de saillie dont elle s' avisa. Pour cela, dit-elle, en s' adressant au chevalier, j' ai pitié de votre ami. Nous sommes tous pourvus, il n' y a rien ici pour lui : ma foi, continua-t' elle, j' ai envie de lui envoyer chercher une petite soeur,

pour qu' il puisse s' amuser : va, continua-t' elle en se reprenant. Va, répondit le chevalier. Sur le champ on dépêcha un courier, et presque dans le moment la jouvencelle arriva. Si j' avois déjà tressailli plus d' une fois, ce fut bien pis quand je la vis, et qu' elle se fut placée auprès de moi. Je n' osois la toucher ; tous se moquoient de moi. Quoi, s' écria le chevalier, vous êtes si novice ! Je l' étois en effet ; et je puis dire que j' éprouvai alors tout ce que peut l' innocence au point de la perdre.

Mademoiselle Angélique, c' étoit le nom de cette jolie petite soeur, étoit bien plus aguerrie que moi. Jamais je n' en vis qui méritât mieux le nom de diablesse.

p49

Elle s' acquitta si bien de ce qu' elle croyoit de son devoir, qu' elle me fit rougir cent fois, et pensa me faire perdre la tramontane. Je me souviens, disoit-elle, d' avoir été comme cela ; ce ne fut qu' à force de caresses qu' on vint à bout de moi : mais si j' avois été homme, je crois pourtant que je n' aurois pas tant fait de façons. Il ressemble, continua-t' elle, à Hippolyte, que je vis représenter hier. Enfin, comme je n' y pouvois plus tenir, le chevalier par pitié souffla toutes les bougies, et nous fîmes bacchanales.

La nuit étant déjà fort avancée, on les fit rallumer pour nous retirer. Qu' est-ce que ceci, dis-je au chevalier, quand je me vis seul avec lui ? Quel tour m' avez-vous joué, et que dira mon oncle de ce que je me rends si tard ? Bon, bon répondit-il ; monsieur votre oncle n' est pas sans doute votre précepteur. Ces visages d' evangiles s' épouvantent de tout ; mais pour lui, nous lui ferons, j' espère, entendre raison. Nous arrivâmes. Mon oncle m' attendoit encore. Le chevalier monta avec moi, et revêtant sa mine hypocrite, il brocha des excuses telles qu' elles, mais qui pourtant

p50

passèrent, et furent tout-à-fait bien reçues.
Malgré cela, m' étant mis au lit, je
ne dormis non plus qu' un criminel qui a
mérité tous les supplices. Tel fut l' effet
d' une première tache, que plusieurs renouvellent
aujourd' hui, et que je crois ne
pouvoir trop pleurer.
Le chevalier, frais et gaillard, vint le
matin à mon lever pour voir comment
cela alloit. Trois ou quatre ans qu' il avoit
plus que moi, et son air, par-dessus tout,
séduisirent mon oncle au point de me recommander
à lui, comme à un pédagogue.
Fort bien, monsieur, repliqua-t' il ;
je vous répons corps pour corps de monsieur
votre neveu. Bon répondant ! La partie
et la caution allèrent bientôt de pas
égal, et je fis plus de chemin en deux mois
sous cette garantie, que je n' en eusse peut-être
fait en deux ans.
Dès le même jour nous retournâmes
où nous avons été la veille. J' appris à
jouer au pharaon, et je gagnai cinquante
louis pour mon coup d' essai. J' aimois déjà
assez le jeu ; mais cette première amorce
me le fit goûter davantage. En deux jours
je devins tout ce qu' il y a de pis à craindre

p51

pour un jeune homme. Le chevalier
ne voulut pas que nous soupassions ce soir,
comme nous avons fait le précédent. Ce
seroit à vous, dit-il, à régaler, du moins
on vous engageroit à le faire ; et ce sont
des canailles qui ne le méritent point. Il est
encore de bonne heure, continua-t' il,
allons voir la petite pièce de la comédie ;
et pour donner la bonne bouche à monsieur
votre oncle, retirons-nous en gens
de bien chacun chez soi.
Ce plan fut un peu dérangé. Deux amis
que nous rencontrâmes, nous engagèrent
à une partie de souper. Nous en formâmes
une autre pour le lendemain, où devoient
se trouver des comédiennes, avec
qui nous nous promîmes de nous bien divertir.
C' est encore un écueil pour les
jeunes gens que cette sorte de gibier. Il
est d' autant plus dangereux, que l' amour
et les intrigues sont de son métier, et

qu' il possède tout le fin de cet art. Pour moi j' en fus quitte pour les cinquante louis que j' avois en poche. C' est la première sottise dépense que j' ai fait en ce genre, et dont je fus aussi aisément consolé, qu' on peut l' être d' une somme venue du jeu.

p52

Le chevalier que le desir de se mettre bien dans l' esprit de mon oncle pressoit de se retirer, le fit sous prétexte de s' aller reposer pour la partie du lendemain. Il me remena, et monta comme il avoit fait la veille. Mon oncle n' étoit pas encore rendu. Il l' attendit pour ne pas perdre le fruit de sa peine. Lorsqu' il fut arrivé, l' heure n' étant pas encore indue, nous nous mîmes tous trois à causer auprès du feu. Ce fut-là que le chevalier se composant fit le Caton, et le parut en effet. Si sa débauche ne m' avoit été connue, moins parce que j' en avois vu que parce qu' il m' en avoit raconté, il n' y a pas de doute que je n' eusse été sa dupe ; mais sachant de quel bois il se chauffoit, je ne pouvois comprendre d' où il tiroit un système de morale si bien suivi.

Mon oncle lui-même, qui ignoroit que le sentiment n' y avoit que la moindre part, ne pût s' empêcher d' être surpris, et de lui en faire la question. Monsieur, lui répondit-il, c' est une histoire entière : je vous la ferois volontiers ; mais il est déjà si tard qu' elle prendroit sur votre repos. Mon oncle se plaisoit trop à l' entendre

p53

jaser, pour ne pas oublier qu' il dût même se mettre au lit. Bon, bon, reprit-il, nous sommes bien éloignés de l' heure d' hier. Je vais faire apporter une bouteille de canarie, pour vous humecter de temps en temps le gosier. Du reste, songez que vous êtes encore auprès de votre maîtresse. Maîtresse, interrompit mon hypocrite ! Ah, monsieur, que dites-vous-là ! Combien ne m' a-t' on pas rebattu que le

vin, le jeu, et sur-tout les femmes, sont une peste pour les jeunes gens ! Cette tirade pensa m'arracher un éclat de rire. J'eus toute la peine du monde à me retenir, jusqu'à ce que j'eusse pris mon mouchoir pour me cacher, et surmonter par le bruit de mon nez, celui que je ne pouvois plus empêcher. Pour être plus en sûreté encore, je me levai, et sous prétexte d'aller faire apporter le vin, je passai la porte pour rire à mon aise. Un valet paroissant avec la bouteille et les verres, je rentrai avec lui. On mit le tout sur une table, et le chevalier commença son récit. Monsieur, dit-il, après un prélude de quelques soupirs, je suis, tel que vous me

p54

voyez, un de ces malheureux enfans à qui les parens n'ont jamais souri. Je m'appelle ici, vous le savez peut-être, le chevalier D'Arcis. Ce nom n'est pas le mien propre, ni celui d'aucun de ma famille. Je suis petit-fils de M Le Comte De et de Mlle De M dont les amours n'ont été ignorés de personne, ni le mariage de la plupart des seigneurs de la vieille cour. Louis XIV lui-même le sut ; mais outre qu'il ne voulut jamais permettre la déclaration de ce mariage, c'est qu'il en méconnut jusqu'aux fruits. Mon père, aussi malheureux que sa naissance étoit élevée, fut nourri dans l'obscurité et le secret. On pourvoyoit néanmoins largement à son entretien, et dès-lors même Mlle De M épargna de ses revenus pour lui faire un fixe, et jusqu'à sa mort elle ne cessa de l'augmenter. Si mon père ne s'étoit pas flatté malgré le peu d'apparence d'être un jour l'héritier universel de sa mère, et qu'il eût été plus économe, il n'y a point de doute qu'il ne m'eût laissé de plus grands biens. Il dissipa non-seulement le sien, mais celui de ma mère, qu'il épousa à l'âge de

p55

vingt ans. Ce mariage n' eut pas toute l' approbation de Mlle De M. Ma mère étoit néanmoins de la mason de C, mais Mlle De M eût voulu une alliance de robe en crédit, et capable de faire valoir un jour ses droits. Mon père marié, fut dix ans sans avoir d' enfans, ce qui augmentoit les regrets de Mlle De M et lui en fit peut-être naître à lui-même. Enfin ma mère devint enceinte. La joie fut universelle, mais de peu de durée, du moins pour ceux qui devoient y prendre le plus de part. Mon père mourut avant que de se voir revivre. On m' a dit qu' il fut dépêché ; je n' en sais rien. Pour ma mère, elle vécut ; mais soit que le chagrin l' indisposât ou qu' il y eût quelque autre cause, le travail qui lui survint au septième mois la tua, et en me donnant la vie, elle la perdit. Sans père, sans mère, et presque posthume de l' un et de l' autre, je passai du sein où j' avois été conçu dans les bras d' une nourrice. Mlle De M qui vécut encore quelque temps après ma naissance, fit prendre de moi un soin digne d' elle. Elle fit même un effort pour réparer la

p56

brèche que mon père avoit faite aux revenus qu' elle lui avoit assignés, et c' est actuellement le plus clair que j' aie. Les parens de ma mère, d' un autre côté, ne m' oublièrent pas, mais leurs soins ne s' étendirent guères que sur l' éducation, et les instructions dont j' avois besoin à l' égard de mes prétentions. Je fus élevé, je puis dire, en grand seigneur, et conformément à un rang que je n' aurai jamais. Je passai mes plus tendres années dans les mains des femmes. On m' en tira pour me mettre dans celles des maîtres. Outre un précepteur pour m' enseigner le latin, on me choisit un gouverneur capable de remplir le plan et les vues qu' on avoit sur moi. Comme on supposoit que j' avois sur-tout besoin de politique, on me donna pour gouverneur un ecclésiastique napolitain, qui ayant long-temps vécu à la cour de Rome, dans plusieurs

autres d' Italie, et sur-tout à celle de France, ne pouvoit manquer de me bien dresser. Ici le même éclat de rire qui avoit pensé m' échapper avant que le chevalier commençât son récit, pensa m' échapper encore. J' y fis diversion en

p57

me levant, et versant à chacun un verre de vin.

C' est à ce gouverneur, continua-t' il après avoir bu, que je dois tout ce que je pense. Il n' avoit pas seulement une bibliothèque de toutes sortes de livres de politique, de cas réservés de morale ; mais il en étoit une lui-même à tous ces égards. Il avoit éternellement à la poche, au lieu de son bréviaire, le célèbre Machiavel. Souvent il le prenoit, et me disoit : tenez, mon fils, cet homme n' a jamais dit que tout ce que les princes font. Il m' alléguoit ensuite le cardinal De Mazarin, et ses deux maximes : *croyez tout le monde gens de bien ; mais agissez avec tous comme avec des frippons. Paraissez homme de bien, quand même vous ne le seriez brin.* pour cette dernière, le chevalier lui-même ne put la prononcer sans rire. Pour moi qui n' en pouvois plus, je pris le parti de m' enfuir en toussant, crachant, et gagnant la porte. Où allez-vous, s' écria mon oncle ? Je sors pour quelque besoin, lui répondis-je. Dépêchez-vous donc, me cria-t' il encore, et revenez vite. Je rentrai en effet presque aussi-tôt, mais en faisant des efforts

p58

incroyables pour me composer. Le chevalier, de son côté, étoit à peu près dans la même peine. Il avoit déjà eu recours à la bouteille, et la tenant encore, il emplit mon verre et me l' apporta en se pâmant, tandis que mon oncle se chauffoit attentivement le visage au feu. C' étoit quelque chose d' admirable que de voir deux blancs-becs se divertir en quelque sorte d' un vieil officier, qui nous eut sabrés,

s' il avoit pu s' imaginer que nous eussions seulement eu cette pensée. Ce qu' il y a encore de particulier, c' est que moi-même j' étois la dupe du chevalier, comme on le verra bientôt.

Hé bien, dit mon oncle au chevalier, après avoir repris nos places, où en êtes-vous avec votre gouverneur ? Mon gouverneur, reprit-il, m' endoctrinoit sans cesse. Tout ce qu' il me faisoit lire dans Machiavel, étoit, disoit-il, ce que j' avois à craindre pour le but qui devoit m' animer un jour. L' intérêt, selon lui, étoit le thermomètre des actions de tous les hommes, et en particulier des princes. Il me montrait d' un côté, toute la morale qui devoit me servir à jeter de la

p59

poudre aux yeux ; et de l' autre, toute la ruse dont la vertu a besoin pour n' être pas la dupe des autres, et se faire rendre justice, sur-tout dans mon cas.

à ce que je vois, interrompit mon oncle, votre gouverneur étoit un rusé compère.

Plus rusé encore que vous ne pourriez le penser, répondit le chevalier. Mais par malheur pour lui il avoit une physionomie si parlante, et qui mettoit tous ceux qui le voyoient si fort en garde contre lui, qu' il auroit pu difficilement les tromper. Mes parens, quand il se présenta pour mon éducation, furent partagés sur son chapitre. Tous étoient enchantés de ses discours, mais comme sa physionomie les démentoit, plusieurs n' en vouloient point. Ce ne fut qu' à la pluralité des voix qu' il passa à mon service ; et encore le scrutin fut-il si égal la première fois, qu' on fut obligé de recommencer. La seconde l' emporta ; mais seulement d' une voix. Quel fâcheux air avoit-il donc, demanda mon oncle ? Oh, monsieur, repliqua le chevalier ! Imaginez-vous une tête à cheveux crépus, moitié rouges, entassée sur les épaules, un visage maigre et décharné,

p60

de petits yeux enfoncés ; malgré cela vagabonds, louches quand il les fixoit, et décorés d' un sourcil fort épais, de même couleur que ses cheveux, et dont quelques poils sembloient vouloir l' aveugler.

Ajoutez à cela presque point de front, un nez retroussé, un menton de galoche, le tout couvert d' une peau livide et à demi-tannée.

Pour cela, m' écriai-je, cherchant à m' épanouir un peu la rate, voilà un horrible portrait ! Mon oncle, sans rien dire, rioit de tout son coeur. Nous nous livrâmes tout entiers à son exemple ; et pour en avoir le temps, je fus chercher le fond de la bouteille. Nous nous ennuyions si peu à son récit, que nous aurions passé toute la nuit à l' écouter ; mais notre homme, qui étoit bien-aise d' aller se reposer pour la partie du lendemain, ne reprit sa narration que pour la finir de la façon la plus burlesque.

Vous savez, monsieur, dit-il de sang froid à mon oncle, que quand on a la tête enfoncée dans les épaules, on est menacé d' apoplexie. Oui, répondit-il bonnement. C' est aussi par-là que finit mon gouverneur,

p61

et avec lui son gouvernement. Quoi, sitôt ? Reprîmes-nous tous deux à la fois ; ce n' étoit guère la peine de nous rasseoir. Oh ! Je suis sûr, ajouta mon oncle, que vous nous trompez. Point du tout, répondit le chevalier. Il est mort, et vous savez monsieur que les morts ne parlent plus. Dites plutôt ceux qui ont envie de dormir, repliqua mon oncle ; mais auparavant apprenez moi du moins s' il y a apparence de jamais faire usage des leçons de politique que vous a donné votre gouverneur. Non assurément, monsieur, répondit le chevalier ; et je vous prie même de ne jamais révéler ce que je viens d' avoir l' honneur de vous raconter. Je suis content de mon sort. Je ne vivrois pas mieux, ni peut-être si bien, avec tout le revenu de Mlle De M, que je fais avec le mien. Je tâche de profiter des leçons morales de mon gouverneur. Pour les autres,

je crois qu' elles me feroient plus de mal
que de bien. Vous avez raison, dit mon
oncle en se levant : je vous laisse dans cette
bonne disposition, et je crois en effet qu' il
est temps de nous aller coucher.
Le chevalier ne demandant pas mieux,

p62

fit un grand salut et disparut. Moi, je me
retirai dans ma chambre, où mon valet,
qui m' attendoit, fut surpris des éclats de
rire qui m' échappoient. En effet, je n' en
étois pas le maître, quand je me rappellois
la manière dont le chevalier s' étoit presque
peint, et la bonne-foi avec laquelle
j' avois vu mon oncle mordre à la grappe,
lui sur-tout qui se piquoit quelquefois d' être
si connoisseur. Si ce que j' avois vu me
paroissoit risible, ce fut bien pis quand
j' appris du chevalier que toute son histoire
n' étoit qu' une fable inventée sur le
champ pour son plaisir.
Il avoit prévenu mon oncle d' une partie
que nous avions formée, sans lui rien dire
de plus. Il devoit venir me prendre. Il le
fit, mais fort tard, parce qu' il s' oublia au
lit. Il y avoit du temps que j' étois prêt
quand il arriva. Il ne prit que celui de saluer
mon oncle, et de s' informer comment
il avoit passé la nuit. Sur le champ
nous partîmes. à peine me vis-je seul avec
lui, que je tombai sur son histoire. Ce que
vous nous racontâtes hier, lui dis-je,
m' a paru bien hardi et bien extraordinaire.
Je gage, répondit-il en me regardant fixement,

p63

que tu le crois. Comment, si je le
crois ! N' est-ce donc pas la vérité ? Non,
ma foi, me jura-t' il ; et tout ce que j' ai
dit, je l' ai imaginé pour tuer le temps et
amuser ton oncle. Quel conte,' écriai-je !
Oui, repliqua-t' il, ce que je dis hier,
mais non pas ce que je dis à présent. J' eus
toutes les peines du monde à l' en croire,
et ce ne fut qu' en me promettant sa véritable
histoire au retour de notre rendez-vous

où nous étions prêts d' arriver.
En attendant, je me tins plus d' une fois
les côtés à force de rire, et je le priai
de toute mon ame de prendre garde que
mon oncle ne s' aperçût jamais qu' il s' étoit
moqué de lui, parce que sûrement
il n' en auroit résulté rien de bon. Je ne
me suis point moqué de lui, repliqua-t' il,
et il auroit tort de le prendre sur ce ton :
je n' ai prétendu que l' amuser et le divertir.
Soit, lui dis-je : mais quelque don
que vous ayez de persuader, je crois qu' il
vaut mieux encore qu' il n' en sache absolument
rien.
Enfin nous arrivâmes. Nos deux amis
nous attendoient déjà. Les comédiennes
étoient averties, et nous ne fîmes que

p64

les aller prendre. Elles étoient quatre ;
c' est-à-dire, deux comédiennes et deux
de leurs amies. Celles-ci montèrent dans
notre carrosse ; les deux actrices dans celui
de nos amis, et fouette cocher, nous
allâmes descendre à Saint Cloud. Dans
toutes ces premières parties, je n' avois
ordinairement que le rebut de cette vile
marchandise. Plus d' une fois je m' en piquai,
et pensai même me faire des affaires.
Ce jour-là, j' aurois peut-être commencé ;
mais le chevalier qui me voyoit
de mauvaise humeur, me prit en particulier,
et me dit, je vois bien que tu
n' es pas content de ta chance : écoute,
c' est ici au plus offrant et dernier enchérisseur :
tu as le gousset garni, ne te fâches
pas, choisis seulement, et je me
charge du reste.
Mais si je te disois, lui répondis-je,
que c' est à la tienne que j' en veux. Tant
mieux, interrompit-il, alors tu en seras
quitte à bien meilleur prix. Je l' aime pourtant,
à ce que je lui ai déjà dit ; mais n' importe,
viens, et je vais m' en dédire. Non,
non, chevalier, lui répondis-je, tu es
trop généreux. Cette autre, sous la protection

p65

de ce mousquetaire me plaît bien
autant ; garde la tienne, et tâchons d' avoir
celle-là. Tu l' auras, me jura-t' il, mais il
faut observer quelques mesures. Les mousquetaires
ne lâchent pas aisément prise ; il
faut avec eux de la ruse, ou l' épée à la
main. S' il ne s' agit que de l' épée, repartis-je
avec feu, parbleu j' en ai une. Fort
bien, reprit le chevalier, mais garde-là
pour une autre occasion. Tu ne voudrais
pas peut-être que je te reportasse mort à
ton oncle. Mort, m' écriai-je avec colère !
C' est bien moi qui se laisseroit tuer !
Etourdi, me dit-il alors, je vois bien que
tu as besoin de mes leçons. Souviens-toi
qu' il ne te faut que de l' argent, et que
quand il te faudroit du sang, ce n' est pas
ici le lieu de le verser. Il n' appartient qu' aux
foux de se battre pour les femmes. Je
t' en dirai une autre fois davantage. Pour
le présent, suis moi, et prépare seulement
tes louis.
Je m' appaisai, et fis docilement ce que
mon pédagogue m' intimoit. Nous rejoignîmes
la compagnie. Quoique ce ne fût
pas trop la saison de se promener, nous
allâmes pourtant faire un tour dans le parc,

p66

en attendant le dîner. Nous rîmes, nous
batifolâmes ; mais en revenant, le chevalier
céda sa compagne au mousquetaire,
et prit la sienne en badinant. Si j' avois
connu ce mousquetaire, comme j' ai fait
depuis, il ne m' en eût pas coûté mes cinquante
louis pour les faveurs de cette
Lais. Mais mon petit grec, et moi, n' étions
encore que de l' ancienne Grèce.
Arrivés au lieu où nous avions fait préparer
à dîner, le chevalier me tira encore
à part. L' affaire est faite, me dit-il,
tu joueras la comédie ; mais c' est à toi à
régler les scènes. Elles sont un peu chères
à la cour, et la dame en question se trouve
quelquefois à celles des plus grandes
reines. Nous nous mîmes à table. En prenant
nos places, je m' aperçus que la comédienne
commençoit à jouer son rôle.
Elle me donna l' un de ses côtés, et pendant
le repas toutes les attentions furent

pour moi. Le mousquetaire ne s'en formalisoit point. Ils étoient ensemble à pic-nic, et déjà prévenu de son aubaine, il la laissoit faire. Cependant, comme s'il y avoit eu tout à craindre, elle observa le plus grand mystère

p67

pour le tête-à-tête. Elle feignit que la promenade lui avoit donné la colique, et se levant de table la première, elle se retira dans une chambre voisine, sous prétexte d' être libre. Moi qui ne craignois pas le bruit, je la suivis officieusement, et fis d' abord allumer grand feu. Pendant ce temps, le mousquetaire troquoit déjà avec moi. Ma chance étoit pour lui du fruit nouveau, et c' étoit faute de nous mieux connoître, que nous n' avions pas fait troc de gentilhomme. Je parle pour moi ; car pour lui, il y avoit du temps qu' il avoit payé une fois pour toutes. Ayant placé ma malade près du feu, dans un fauteuil, une sottise discrétion me fit croire que je devois faire un tour à la salle. J' enfilai la porte. Elle qui craignoit que ce ne fut-là tout, me cria d' un ton langoureux : quoi, vous m' abandonnez ! Je retournai sur mes pas, et pour être d' un retour plus prompt encore, je lui donnai trois ou quatre baisers que j' avois oubliés.

Si ma discrétion étoit sottise, elle n' étoit pas moins inutile. Entrant dans la salle, je fus tout étonné de n' y plus trouver que

p68

chiens et chats, à qui la colique prit peut-être aussi. Pour mes gens, ils en tenoient déjà et travailloient au remède. Plus content que je n' aurois dû l' être, je ne fis qu' un saut pour rejoindre ma Cléopâtre. C' est-là qu' avec mes louis je trouvai bien-tôt le véritable élixir. Tous défilèrent dix par dix ; c' est le taux que j' y mis. Un de moins, je craignois que le spécifique ne valût rien.

Le mal épidémique étant par-tout bien guéri, on se rassembla par couple au lieu où l' on s' étoit séparé. Comme les plus malades, nous n' y arrivâmes que les derniers.

Chacun s' étoit déjà demandé, comment on se trouvoit. On nous fit la même question, et nous la fîmes à notre tour. Tous parurent satisfaits, et le mousquetaire plus que personne. La colique dont nous nous étions débarrassés, ne nous empêcha pas de retourner à la promenade. Nous y allions

alors pêle-mêle ; tout étoit commun,
et plus de particulier. J' en excepte pourtant
ma malade, qui me demandoit de
temps en temps le bras, pour en cas de
colique être sans doute guérie au même
prix.

p69

Notre promenade ne fut pas longue.
Nous rentrâmes bientôt, et ne sachant
plus que faire, on proposa de jouer. Il ne
falloit plus que cela pour m' achever. De
dix louis qui me restoient, j' en perdis la
plus grande partie au quadrille, et j' eus
à peine de quoi payer mon contingent
de la dépense faite ou à faire. Notre souper
ne fut pas à beaucoup près si jovial que
le dîner. Nous ne laissâmes pourtant pas
de nous égayer, mais sans oublier notre
départ. Nous remontâmes dans nos carosses,
non pas dans le même ordre que
nous étions venus. On s' accoupla, selon
son goût, ou plutôt selon le caprice de
la débauche.
En arrivant, nous remîmes nos maîtresses
chacune chez elle. La mienne paroissoit
si passionnée qu' elle ne pouvoit me
quitter. Cependant il fallut nous séparer,
mais avec promesse de nous revoir, et
même au plutôt. Nous nous rejoignîmes,
le chevalier et moi ; c' est-à-dire, qu' ayant
été séparés, il descendit du carrosse
où il étoit, pour remonter dans le
mien, ou plutôt le nôtre. Il demeurait
dans le même quartier que moi. Le temps

p70

que nous mîmes à nous y rendre, fut
employé à nous faire réciproquement toutes
sortes de questions. Apprenant ce qu' il
m' en avoit coûté, il me dit : diable ! La
sausse est chère : mais passe encore pour
la sausse, pourvu qu' il n' y ait pas certaines
épices. Épices, répondis-je, qu' entends-tu
par-là ?
J' entends, reprit-il, que si j' avois su ce
que je sais, je me serois bien donné de

garde de te servir aussi mal que je crains d' avoir fait. Là dessus il ne m' apprit pas seulement ce que c' étoit qu' épices, mais que Mademoiselle Poussette, (c' étoit le nom de ma comédienne,) étoit une fameuse epicière, connue pour telle ; qu' en ayant déjà oui parler, il avoit été extrêmement surpris et fâché, d' apprendre par les femmes avec qui il étoit revenu, et son nom, et une quantité de poivrades qu' il savoit déjà. La vérité est que cette pauvre Poussette avoit ce méchant renom : mais qu' elle le méritât, c' est ce que je ne crois pas ; car elle étoit beaucoup plus retenue que la plupart de ses pareilles. Son plus grand crime étoit d' être extrêmement jolie et séduisante, préférée par-tout où

p71

elle se trouvoit, et s' attirant par-là la jalousie et la rage de toutes ses concurrentes, qui la déchiroient à belles dents. Cependant, comme je ne savois pas encore toutes ces particularités, je ne laissai pas que d' être fort inquiet, et le chevalier pour l' amour de moi. Il me conseilla d' abord une neuvaine ; et pour me consoler, il ajouta qu' il avoit dans sa manche l' Esculape de Paris, dont il avoit été secouru plus d' une fois, et toujours avec succès. En disant ces mots, notre cocher arrêta. Je descendis, et le chevalier fut en faire autant chez lui. La neuvaine à laquelle il me condamna, eut plusieurs bons effets. Elle retint ma fougue ; je repris tant soit peu de goût pour mes exercices ; je lus comme j' avois coutume de faire sous mon précepteur. Je me reposai enfin, et ce fut toujours autant de pris pour le salut de mon corps, de ma bourse, et sur-tout de mon ame. Si les jeunes gens réfléchissoient qu' il n' y a pas le moindre dérangement qui ne fasse brèche à l' un de ces grands objets, et souvent à tous trois à la fois, ils s' en abstiendroient peut-être, ou du moins ils

p72

éviteroient certains désordres, qui joignent aux inconvéniens que je viens d'indiquer, la perte de la réputation et de l'honneur.

Je sais, et il n'est que trop vrai, qu'à ce dernier égard, la mode renverse tout et met le vice à la place de la vertu. Mais qui ne sait en même-temps que ce renversement d'ordre n'est venu, et ne se soutient que par le dérangement de quelques cervelles, qui se font une occupation et presque un devoir de tourner en ridicule tout ce qui a l'air de vertu ; et que leur nombre, aussi petit que méprisable, ne peut être mis en parallèle avec la multitude de ceux qui protègent encore la vertu ?

Nous étions dans le cas, le chevalier et moi, et nous y fûmes dans la suite bien davantage. Nous n'employions la portion de bon sens que le ciel nous avoit donnée, qu'à nous rendre foux, qu'à ériger le vice en vertu, et en faire parade, comme un homme qui tireroit vanité, et se délecteroit à être aveugle, sourd, et couvert de lèpre. Deux choses en particulier peuvent faire tomber les

p73

jeunes gens dans ce dérèglement d'esprit et de cœur, le tempérament et l'éducation. Quelquefois les passions sont si vives, qu'après avoir été retenues par bien des efforts, elles se répandent ensuite comme un torrent : c'est de quoi je pourrais servir d'exemple. Quelquefois aussi, faute de frein, elles ne se donnent pas seulement carrière, mais elles ramassent à droite et à gauche tout ce qui peut les rendre plus vicieuses. Souvent même certains vices étrangers se mettent de la partie, et deviennent bientôt comme naturels. C'est ce que l'on pourra remarquer par la véritable histoire du chevalier, qu'il m'avoit promise au retour de notre partie, et qu'il eut tout le temps de me raconter, pendant la retraite ou le relâche dont nous étions convenus. S'il avoit eu pour veiller à son éducation un homme aussi sage et aussi surveillant que celui

qu' on m' avoit donné, j' ai lieu de croire
que son tempérament, moins fâcheux encore
que le mien, auroit pû être réglé,
et que des leçons pareilles à celles que
j' avois reçues, ne trouvant pas tant d' obstacle

p74

chez lui que chez moi, auroient vraisemblablement
produit plus d' effet. Ce
qu' il y a de certain, c' est qu' il n' eût jamais
été Tartuffe : caractère le plus détestable,
mais qui étoit plutôt risible en
lui, parce qu' il ne lui servoit qu' à se divertir.
Suivant la résolution que nous avons
prise, il vint me faire compagnie. Dès
le premier jour, je le sommai de me tenir
parole, et de commencer nos récréations
par le récit qu' il m' avoit promis.
Je croyois, me dit-il d' abord, que tu
aurois oublié cette promesse. Je regrette
quasi de te l' avoir faite. Deux choses me
pèsent, mon cher ami, ajouta-t' il, le
passé et l' avenir. Je me suis mis sur le
pied de n' y songer que le moins que je
puis, parce que cela m' empêche de goûter
le présent, où je tâche de trouver
le vrai bien. Cependant, continua-t' il,
je suis prêt à te satisfaire, mais à condition
que tu garderas tout pour toi, et
sur-tout que ton oncle, que je ne veux
pas m' attirer à dos, n' en saura jamais
rien. Tu sais trop, lui répondis-je en
riant, combien je t' aime, et que tu n' as

p75

qu' à vouloir pour être obéi. Comme mon
oncle étoit sorti, et que rien ne nous
empêchoit, nous prîmes chacun une chaise,
et nous approchant d' un bon feu que
j' avois fait allumer, il commença.
Tout ce que tu m' as oui raconter à
ton oncle n' est en effet qu' une fable, mais
qui a néanmoins son origine, comme
toutes les autres. J' en ai bâti sur ma naissance
mille encore plus extraordinaires,
et qui le sont peut-être moins que les vérités
qui me regardent.

Je ne suis pas seulement posthume,
comme il me vint l' autre jour dans l' esprit
de le dire, mais une espèce de Melchisédec,
sans père, sans mère, sans généalogie.
Je dirois même sans commencement
de jours ni fin de vie, si une expérience
journalière ne m' apprenoit que l' on
naît et que l' on meurt. Je ne connus jamais
de parens, ni de loin ni de près. J' en
ignore jusqu' aux noms, et ne sais d' où
m' est venu celui que je porte.
Cependant, si je m' en crois, je suis né
quelque chose. Tout autre que moi tireroit
cette conjecture de la manière dont
j' ai été élevé, et des six cens pistoles que

p76

je reçois régulièrement tous les ans, tantôt
d' une façon, tantôt d' une autre, et
toujours avec l' indication de l' usage que j' en dois
faire.
Outre que l' on prend toutes les précautions
du monde pour me remettre cette
somme, c' est qu' elle est toujours accompagnée
des menaces les plus terribles, en
cas que je marque la moindre indiscretion.
Tu es le seul à qui j' aie seulement osé
jusqu' ici en ouvrir la bouche ; mais je ne
sais, je te regarde comme un autre moi-même,
et c' est moins pour m' acquitter de
ma promesse que je me confie en toi, que
par un penchant invincible qui m' y porte.
Pour ne pas omettre un mot de tout ce
que la mémoire me peut fournir de mon
histoire, je vais la commencer dès l' âge
où il est à peine permis de conserver la
moindre idée d' aucune circonstance.
Je n' ai par exemple qu' un souvenir très-confus
d' avoir été en nourrice dans un
village ici autour, et d' y avoir eu même
trois ou quatre femmes. Je ne me souviens
pas mieux d' en avoir été enlevé à l' âge
d' environ trois ans, par une dame vêtue
de noir, qui me prit dans un carrosse, et

p77

me baisa mille et mille fois, jusqu' à ce

que nous arrivâmes ici dans un faubourg où elle me descendit. Cette époque m' est d' autant plus sensible, qu' en descendant le pied lui glissa, et que tombant avec moi, elle fit des cris terribles, sur-tout dans la maison où elle entra, et où elle me déshabilla elle-même de pied en cap, pour voir apparemment si je n' étois point blessé. Heureusement je ne l' étois pas. Ses baisers recommencèrent. Elle sortit, et jamais je ne la revis plus. Je me suis souvent rappelé cette aventure. Quelquefois j' ai cru que cette dame si tendre ne pouvoit être que ma mère. Mais quelle apparence que m' ayant amené-là, elle n' y eut jamais remis le pied ? C' est ce qui ne s' accorde pas, ce me semble, avec la tendresse d' une mère. Il faudroit, ou qu' elle fût morte, ou qu' on lui eût fait accroire que je le fusse moi-même. Mais cela ne se peut encore : et ne fut-ce que le soin que l' on prend de ma subsistance, je juge le contraire. Quelque précaution qu' elle eût prise, je doute que mes six cens pistoles me parvinssent aussi régulièrement. Et d' ailleurs à quoi serviroit

p78

tant de mystère ? Un père, ou tout autre, ne leveroit-il pas le masque, du moins à mon égard ? Quoiqu' il en soit, cette dame me laissa dans les mains des deux autres. C' étoit bien des dames en effet, les comparant aux femmes que je venois de quitter, mais je ne sus jamais qui elles étoient, pendant quatre ans que je fus avec elles, et qu' elles m' enseignoient elles-mêmes ce qu' un enfant de mon âge pouvoit naturellement apprendre. Elles me montrèrent tour-à-tour à lire, à écrire. Jamais l' une ne me quittoit que l' autre ne prît sa place. Ce n' étoit que soins, qu' attentions. Je faisois tout ce que je voulois, à la réserve de sortir à la rue. J' eus beau le demander, jamais on ne me l' accorda. Il est vrai que la maison où j' étois, petite en elle-même, mais bien ornée, et fournie de tout ce qui pouvoit m' amuser, ne me laissoit que cette seule chose à souhaiter. Un grand et magnifique jardin qu' elle avoit derrière,

avec de belles allées, pouvoit, au lieu de la rue, suffire à me promener. Tout ce qui me manquoit, c' étoit des enfans de mon âge : mais ne connoissant point

p79

cet agrément, il m' étoit facile de m' en passer.
Sachant déjà passablement lire et écrire, un précepteur vint me tirer de-là pour pousser mon éducation. C' étoit un ecclésiastique, le premier de cette robe, et presque aussi le premier homme que j' eusse jamais vu. Les dames avec qui j' étois m' embrassèrent en pleurant, et me livrèrent entre ses mains. J' eus de la peine à les quitter ; et la différence que je trouvai bientôt de la vie douce que je menois auprès d' elles, avec le tourment de la grammaire, augmenta mes regrets au point de chercher à les aller retrouver. Mais comment ? Mon précepteur m' avoit d' abord emmené à Meaux, et de-là prenant avec moi le carrosse public, nous étions arrivés à Paris, comme si nous fussions venus de province. Tout cela s' étoit fait sans doute par précaution ; et dans cette même vue, mon précepteur m' avoit déjà baptisé le chevalier D' Arcis, et s' étoit nommé l' abbé De Fléville.
Nous prîmes un logement dans le collège de Navarre. Mon précepteur m' y occupa d' abord depuis le matin jusqu' au soir.

p80

Il n' y avoit ni pleurs ni gémissemens qui tinssent. Son pouvoir étoit absolu, et si je n' obéissois, le châtiment suivoit. C' est dans un de ces malheureux jours, que rebuté à l' excès, je m' échappai de mon tyran, et me sauvai par la ville. Je savois en général que j' avois été à Paris, et que j' y étois encore. Mon dessein étoit de tant courir, tant chercher, et de frapper à tant de portes, que je rencontrerois à la fin le paradis d' où j' étois sorti. J' eus assez d' esprit pour courir d' abord bien loin. Je savois qu' il ne passoit

presque point de carrosses dans le quartier que je cherchois ; cela pour ainsi dire me servoit de guide. Je traversai cinq ou six fois Paris d' un bout à l' autre. Je heurtai en effet à mille et mille portes. On m' interrogeoit, je ne savois que répondre. Plusieurs touchés de mes pleurs, et jugeant que j' étois un enfant égaré, me prioient d' entrer ; mais voyant que ce n' étoit point ce que je souhaitois, je remerciois et allois plus loin.

Quatre jours se passèrent ainsi, sans presque manger ni boire, et couchant où je pouvois. à la fin, mon précepteur qui avoit fait courir par-tout, et qui étoit lui-même

p81

à mes troupes, m' attrapa dans le faubourg Saint-Marceau, où je cherchois depuis deux jours, et au même gîte où je m' étois retiré la veille. En le voyant, tout mon corps frissonna. Quelque pitoyable que fût mon sort, quel qu' il ait pu être, je l' eusse préféré au chagrin de retourner sous sa discipline. Il s' approcha pour me saisir. Je le repoussai en jetant des cris effroyables. Vous ne m' emmenez pas, lui criois-je, j' aime mieux perdre la vie. Si ce n' eût été le respect qu' imposoit son caractère, je ne crois pas que les bonnes gens chez qui j' étois l' eussent jamais laissé faire ; mais eux-mêmes m' encourageant, me firent monter avec lui en carrosse, et je retournai à mon collège. Soit inquiétude ou fatigue, soit indisposition venue de plus loin, mon précepteur tomba malade. Il se mit au lit, et ne s' en leva plus. Toutes les fois que je réfléchis à cette perte, je crains de ne l' avoir pas assez regretté. Ce sévère ecclésiastique eut, je crois, fait de moi tout autre chose que je ne suis. Il est sûr au moins que je ne serois pas si ignorant, et qu' ayant peut-être à la fin pris du goût pour l' étude,

p82

je n' en aurois pas tant aujourd' hui pour

la vie que je mène : vie qui m'ennuie quelquefois, et qui n'est pas sans remords. C'est ainsi qu'au milieu de la débauche même, la conscience parle et nous presse. On sent, malgré l'ivresse, le tort qu'on a de s'y livrer ; et pour peu qu'elle passe ou diminue, on ne peut s'empêcher de se haïr et de se détester. Malheureuses passions ! Troublerez-vous toujours le repos et la raison !

Pendant la maladie de mon précepteur, continua le chevalier, un autre ecclésiastique vint d'avance occuper sa place. Je ne sais comment cela se fit, et se fait encore. Mais si jamais quelqu'un eut lieu de croire aux génies, c'est moi, par l'impénétrabilité des circonstances de ma vie, qui sont autant de mystères. Ce nouvel ecclésiastique étant entré, comme pour venir consoler mon précepteur, s'approcha de son lit, et lui parla quelque temps à l'oreille. Je crus que c'était un confesseur. Je sortis même ; mais un moment après il vint me prendre par la main, et me conduisit auprès du malade, qui d'une voix mourante me fit ses

p83

derniers adieux. Voilà, ajouta-t'il, le précepteur que je vous laisse. Dieu veuille qu'il n'ait pas à essuyer autant de peines et de chagrins que vous m'en avez donné ! Il rendit l'âme deux jours après.

Sa mort ne me fut pas à beaucoup près aussi sensible qu'elle l'eût été, si cet homme de bien eût acheté, comme font la plupart de ses semblables à l'égard de leurs élèves, mon amitié par une lâche complaisance. La conscience et l'honneur le guidoient ; et je puis dire, que moins je paroissois le regretter, plus en quelque sorte je faisais son éloge. Son successeur sembloit encore avoir été fait exprès pour diminuer mes regrets. C'était l'homme dont j'ai fait le portrait dans ma fable précédente, et que j'ai tiré d'après nature, excepté pourtant sa figure que j'ai un peu outrée. Pour faire la juste comparaison de ces deux ecclésiastiques, il suffira de dire que tous deux, à tous égards, étoient de véritables antipodes.

Ghibelli, c' étoit le nom de mon nouveau maître, prit d' abord avec moi le titre de gouverneur. Il ne pouvoit souffrir qu' on l' appellât précepteur. Je ne sais

p84

pourquoi ; car il étoit aussi peu digne de l' un que de l' autre. Tel il me prit, tel il me laissa ; avec cette différence pourtant, que sans lui je n' aurois jamais si bien su déguiser mes penchans et me donner quelquefois la comédie. Il n' en étoit pas de même sous sa conduite ; tout étoit sérieux et méthodique ; et si jamais je n' eus de bruit pour n' avoir pas été sage, je m' en attirai souvent faute de l' avoir paru. C' est à quoi se réduisoient toutes ses leçons. Du reste, aussi facile, aussi complaisant que mon prédécesseur l' étoit peu, il gagna bien vîte mon amitié ; de sorte que j' eusse donné pour lui mon sang et ma vie.

Je ne sais d' où étoit venu à mon prétendu génie un pareil gâte-jeunesse. Mais celui-là, et ayant d' autres surveillans, notre conduite lui revint. Mon gouverneur en reçut de vives censures. Je le sus, et voici comment. Plus d' une fois je l' avois vu triste et rêveur. En vain je lui en demandois la cause. Suivant sa réponse, c' étoit toujours un mal de tête ou une migraine. Ce mal lui prenoit à la fin si fort et si souvent, que je jugeai

p85

qu' il avoit autre chose. Peut-être m' en serois-je tenu-là ; mais dans un de ces jours de crise, je l' apperçus, sans qu' il me vît, une lettre à la main, et dès-lors je résolus de m' éclaircir. Pour y réussir, je feignis moi-même d' être malade, et d' avoir besoin de dormir. C' étoit le seul moyen de l' éloigner, autrement il étoit toujours avec moi, et peu m' importoit, puisqu' il travailloit lui-même à me procurer toutes sortes de plaisirs. Voyant que je m' étois mis sur le lit,

il sortit comme je l' avois prévu, et fut
voir un ami dans le collège. Moi aussi-tôt
je me lève, j' entre dans sa chambre ;
et soit hasard, soit que n' ayant jamais eu
aucun lieu de se méfier de moi, il négligea
les moindres précautions, je trouvai
la clef de son cabinet, et je n' eus
qu' à tourner. Comme je n' avois que des
lettres en vue, je mis d' abord la main
sur un paquet qui m' en promettoit. J' y
en trouvai en effet, et ce fut-là qu' en
cherchant à satisfaire ma curiosité, je
l' augmentai à un point qui depuis ne m' a
presque laissé aucun repos.
Ces lettres étoient toutes sans nom,

p86

mais de deux mains ; l' un d' homme, à ce
qu' il me parut, et l' autre de femme. Partout
je n' y voyois que le nom de fils et
de cher fils. La matière d' ailleurs me faisoit
assez connoître qu' il s' agissoit de moi,
et sur-tout les premières, qui étoient sans
contredit les dernières que mon gouverneur
avoit reçues, et qu' il avoit mises
par rang l' une sur l' autre. Les premières,
dis-je, ne respiroient que colère et menaces.
Je me suis repenti cent fois de ne
les avoir pas emportées ; mais la crainte
et la hâte où j' étois, me donnèrent à peine
le temps de lire ; je me pressai de sortir,
pour n' être pas pris sur le fait.
Mon gouverneur, qui ne me quittoit
jamais pour long-temps, rentra presqu' aussi-tôt.
J' étois déjà retourné sur mon lit,
mais en proie à tout ce que je venois de
lire, ou plutôt à une curiosité qui me dévorait.
C' est donc-là, disois-je en moi-même,
cet enfant trouvé sous un chou,
ou venu comme un champignon. C' étoit
en effet les réponses qu' on avoit fait cent
fois à mes petites questions enfantines,
mais dont j' étois depuis long-temps désabusé,
sans pourtant être plus instruit de

p87

ma naissance. Cette rencontre me donna

tellement envie d' en savoir davantage,
que j' eus toutes les peines du monde à
ne pas me trahir d' abord à mon gouverneur.
Tout ce que je pus faire, fut de me
contenter ce jour-là ; mais dès le lendemain
je commençai à ne donner à mon
gouverneur non plus de repos que j' en
goûtois. Il ne se méfia jamais de rien, et
prit toutes mes instances pour un effet de
l' âge, qui ne me permettoit plus de m' ignorer
moi-même.

Quelque chose que je fisse, il tint
ferme, et je n' en tirai jamais aucune lumière.
Je suis sûr, lui dis-je, quelques-temps
après avoir lu ses lettres, que vous
pourriez me tirer de la juste et cruelle
démangeaison qui me dévore. Vous ne
le voulez pas, mais comptez que je me
souviendrai éternellement du refus que
vous me faites. Ecoutez, me répondit-il
alors, votre curiosité est à sa place. Je ne
souffre pas moins que vous de ne la pas
satisfaire : mais savez-vous ce qu' il nous
en coûteroit infailliblement et à vous et
à moi ? Quoi, lui repartis-je ? La vie,
continua-t' il en m' ouvrant des yeux et une

p88

bouche comme pour m' avaler. J' avoue que
je demeurai tout interdit. Il s' en aperçut.
Hé bien, ajouta-t' il d' un ton plus modéré,
votre démangeaison se passe-t' elle ?
M' étourdiriez-vous encore ? Vous le pouvez,
si vous êtes las de vivre. Je fus quelque
temps sans dire mot ; mais la parole
me venant avec la réflexion, je fis une
dernière tentative. Qui saura jamais, lui
alléguai-je, ce que vous pourriez m' apprendre ?
Nous ne sommes que nous deux.
Fort bien, interrompit-il ; mais qui me
répondra, si je ne sais me taire, que vous
le sachiez mieux que moi. Encore une
fois, continua-t' il en colère, ne m' en
parlez plus.
Si je lui obéis, ce ne fut que pour le
moment. Dans la suite, et sur-tout à
certains quarts-d' heure, je le démontois.
Mais il étoit italien, et qui plus est napolitain ;
c' est-à-dire, un homme qui naturellement
impénétrable, l' étoit encore
plus par la crainte du fer ou du poison.

Cependant je ne crois pas qu' il y ait échappé.
Sa prétendue apoplexie dont j' ai parlé,
fut le nom qu' on donna à sa mort subite :
mais si l' on eût su comme moi ce

p89

que l' on en devoit penser, et qu' on l' eût ouvert, je suis persuadé que le poison s' y fût trouvé. J' en juge par diverses occasions, et sur-tout parce que ne démordant point de sa conduite avec moi, et se fondant peut-être sur ce qu' on n' oseroit jamais le congédier, il avoit manqué dès auparavant d' être assassiné. L' aventure est particulière. Ce fut moi qui lui sauvai pour cette fois la vie, au risque même de la mienne.

Parmi plusieurs habitudes, nous en avons une sur-tout à l' entrée du marais. De ce quartier, au collège de Navarre, il y a loin. Un soir, lorsque nous nous retirions, et que nous passions par la place de Grève, on arrêta notre fiacre. Il falloit bien que mon gouverneur s' attendit à quelque chose de semblable. Il s' élança aussi-tôt hors du carrosse, porta la main à deux pistolets de poche qu' il avoit, les tira au hasard, et pour surcroît d' accident perça la jambe de notre cocher. Moi, sans savoir de quoi il étoit question, j' étois sauté à bas comme lui, et ma petite épée à la main je tins tête à trois assassins. Prenez garde, cria l' un d' eux, ne nous

p90

trompons point. Pendant qu' ils cherchoient à mesurer leur coup, un autre carrosse avec deux flambeaux survint. Il passoit à toute bride ; mais malgré cela, mon gouverneur qui craignoit tout pour lui et rien pour moi, sauta derrière avec les laquais et me laissa-là.

Il étoit si certain qu' on n' en vouloit qu' à lui, que d' abord qu' il fut échappé, les assassins mirent bas les armes, et me faisant des juremens en forme de prières, me persuadèrent de rengaîner, et de me confier à eux pour me remener. Bon-gré, malgré, je ne pus les empêcher. Ils me prirent à brasse-corps, me jetèrent dans mon même fiacre, et craignant le guet, ils obligèrent le cocher, tout blessé qu' il étoit, de fouetter à tour de bras au collège de Navarre. Eux-mêmes donnèrent l' ordre ; ce qui prouve qu' ils étoient bien instruits. J' étois si ému, et de l' action qui

venoit de se passer, et d' entendre encore
mes grivois jurer, tempêter de ce qu' ils
avoient manqué leur coup, que j' arrivai
sans presque avoir soufflé.
L' un d' eux étant descendu, sonna ; et
le portier qui avoit coutume de nous attendre,

p91

ouvrit, mais sans chandelle, par
bonheur ; car s' il avoit vu mes conducteurs
masqués comme ils étoient, il eût
peut-être refermé, et m' auroit laissé avec
mes scélérats. Comme il étoit à demi endormi,
et qu' il faisoit plus obscur encore
sous la porte que dans la rue, j' entrai sans
qu' il s' apperçut que mon gouverneur manquoit.
Le bonheur voulut que malgré mon
émotion, j' eusse assez de présence d' esprit
pour ne lui rien dire. Je gagnai ma
chambre, et tel que j' étois je me mis sur
le lit, où après avoir repris mes sens,
je m' endormis jusqu' à ce que mon gouverneur
lui-même vint m' éveiller.
Je fus si ravi de le revoir, que je sautai
à son col, comme si je le revoyois des
morts. Lui, de son côté, ne l' étoit pas
tant. Voyez, me dit-il, les risques que je
cours ; mais laissons cela, et apprenez-moi
comment vous vous êtes rendu. Je
le lui racontai. Il m' applaudit de n' avoir
rien dit au portier. Il en avoit fait de même,
et nous convinmes de ne pas lâcher
le moindre mot de notre aventure. Etant
tranquilles de ce côté, il m' apprit à son
tour comment il avoit passé la nuit. Le

p92

carrosse derrière lequel il étoit monté,
s' étant arrêté près de la place des victoires,
il étoit descendu avec les laquais.
Le maître bien étonné l' avoit prié d' entrer,
et entendant son aventure, dont lui-même
avoit eu frayeur, il lui avoit offert,
peut être par respect pour son caractère,
un lit qu' il avoit accepté.
Après nous être mutuellement satisfaits,
mon gouverneur se répandit en plaintes

amères sur son sort. On veut ma mort,
s' écria-t' il, je n' en doute plus. Mais ne
devroit-on pas à présent craindre ma vengeance.
Je crus que c' étoit le temps de tirer
de lui ce que je n' avois pu lui arracher
jusques-là. Pourquoi ces alarmes, lui dis-je ?
Ne pourrois-je donc pas vous mettre
à l' abri, si de vous à moi vous me développiez
ce que je vous ai demandé tant
de fois ? Non, reprit-il, ma perte est jurée,
et tout ce que vous pourriez faire ne la
retarderoit pas, et ne feroit au contraire
que l' avancer. Son affliction, sa tristesse,
étoient si grandes, que ma curiosité se
changea en compassion, et qu' au lieu de
le presser davantage, je me mis à le consoler.

p93

Cependant cette affaire ne le rendit pas
seulement triste et rêveur, mais beaucoup
plus retenu et circonspect. Nous négligeâmes
nos habitudes, sur-tout nous ne
nous retirâmes plus la nuit. Malgré cela,
je n' en crois pas moins qu' il a été dépêché
pour l' autre monde. Outre cette aventure,
qui me fait croire qu' on avoit en
effet résolu de s' en défaire, c' est que
deux heures avant que de tomber, je savois
déjà qu' il devoit mourir. Il est vrai
que je n' y pensai qu' après coup : mais si
j' y avois bien réfléchi d' abord, peut-être
y auroit-il eu encore du remède, et que
je l' eusse sauvé une seconde fois.
Le matin du jour ou de la nuit qu' il
mourut, étant sortis ensemble, nous avons
été arrêtés à dîner. C' étoit chez une femme,
où plusieurs femelles, jeunes et jolies,
nous appelloient souvent. Je ne sais
si c' étoit par pressentiment, mais il résista
à mille instances qu' il n' avoit pas coutume
de faire. Peut-être même eût-il tout-à-fait
résisté, si lui faisant le détail de tout
ce qui pouvoit flatter son goût, on ne lui
eût nommé un petit pain aux champignons.
On savoit qu' il en étoit amateur et friand

p94

par-dessus tout. Enfin, pour son malheur, il demeura, et je crois qu' on se servit de sa friandise, non-seulement pour l' empoisonner, mais encore pour faire croire, en cas de soupçon, qu' elle avoit été seule cause de sa mort. La matrone chez qui je m' échappai un jour pour lui en parler, me paya de cette monnaie.

Quoiqu' il en soit, le ragoût qu' on laissa, je m' en souviens encore, tout entier à Ghibelli, ne se fit point du tout sentir jusqu' à ce qu' il le tua. Le même soir, soupant au collège, il but, mangea à son ordinaire, et paroisoit se porter aussi-bien qu' il eût jamais fait. Après le repas, lui dans sa chambre, et moi dans la mienne, j' entendis ouvrir doucement ma porte.

Je tournai la tête pour voir ce que c' étoit ; j' aperçus un petit homme masqué, qui s' avançant une lettre à la main, me faisoit signe de l' autre, et me disoit *chut, chut* .

Si j' avois été moins accoutumé aux mystères, je serois peut-être tombé d' effroi, ou j' aurois crié. Tout au contraire, je me levai, non pourtant sans un peu d' émotion ; mais n' importe, j' avançai et je reçus la lettre. *bravo*, s' écria doucement

p95

le petit homme en me le remettant, cela va bien. Adieu, j' espère vous revoir demain. Il partit, et me laissa-là. à peine eût-il tourné le talon, que je courus à la lumière pour lire la lettre. Elle n' avoit pas même d' adresse. Je l' ouvris, et je reconnus sans peine la même écriture de femme, que celle que j' avois vue dans le cabinet de mon gouverneur. Je me flattois quasi d' y trouver quelque éclaircissement. Point du tout, je n' y lus pas même les doux noms de fils et de cher fils. Ce n' étoit qu' un simple ordre de me rendre seul à une telle heure dans le jardin de l' hôtel de Condé, et des réitérations de n' y pas manquer. Hélas ! Par malheur pour le pauvre Ghibelli, on ne savoit que trop, comme je le crois, qu' il ne me tiendroit pas compagnie. Je n' eus pas achevé la lecture de ma lettre, ou du moins de réfléchir à la manière dont je l' avois reçue, et à ce qu' elle contenoit,

que je crus l' entendre se débattre et tomber.
Je saisis la chandelle, je courus à sa
chambre, et je le vis en effet par terre
et presque déjà sans vie.
Il est aisé de s' imaginer que si j' avois

p96

eu toute la liberté de penser, et que je
l' eusse fait secourir sur le champ, il en
fût peut-être revenu ; mais je fus si effrayé,
que je tombai moi-même sans connoissance,
et que je ne la recouvrai que
pour le voir tout-à-fait mort.
Nous n' avons jamais eu de domestiques
que le portier du collège, et un savoyard
pour faire nos commissions. Celui-ci étant
venu le matin, selon sa coutume, trouva
nos portes ouvertes, et passant de ma
chambre dans celle de mon gouverneur,
nous trouva tous deux étendus. Il courut
avertir le portier. Tout le collège le sut
bientôt, et s' assembla auprès de nous. Le
médecin qui vint ensuite nous examina,
et jugea d' abord que je n' étois pas mort ;
mais venant à mon gouverneur, il n' y
trouva aucun signe de vie. Pour moi, je
ressuscitai bientôt, quelques essences en
firent l' affaire ; mais quel spectacle ! Lorsqu' ouvrant
les yeux, je vis Ghibelli qui
les avoit fermés pour jamais.
J' ai déjà dit que ce gouverneur m' étoit
cher. Sans examiner alors si j' avois
tort ou raison, je m' abandonnai à la plus
vive douleur. Je fis des extravagances sur

p97

son cadavre, que j' aurois honte de réciter.
Enfin on m' en arracha ; et ce qu' il y
a de particulier, c' est que parmi ceux qui
m' obligèrent à me retirer dans ma chambre,
l' un deux restant le dernier, me mit
un billet dans la main, et s' enfuit avec
les autres. Je n' étois pas en état de le lire.
Je le gardai plus de deux heures tel que
je l' avois reçu, ou plutôt je le mouillai
de mes larmes, comme s' il en eût été la
source. à la fin je l' ouvris, et je vis que

ce n' étoit que pour m' intimer de nouveau le rendez-vous qu' on m' avoit donné la veille. On présumoit sans doute que je pourrois l' oublier. En effet, je n' y pensois déjà plus. Mais malgré un nouveau sujet de mortification, je ne laissai pas que de m' y rendre.

Jusques-là il ne m' étoit pas seulement tombé dans la pensée de m' emparer des papiers de mon gouverneur. Cette idée me vint tout-à-coup, après avoir lu ce dernier billet. Je me levai, et fus me saisir de ses clefs ; mais ouvrant son cabinet, je trouvai les moineaux dénichés. La douleur où j' étois ne m' empêcha pas de sentir ce nouveau coup. De m' imaginer que

p98

Ghibelli les eût brûlés, cela ne se pouvoit. Non-seulement il n' avoit aucune raison pour le faire, mais plusieurs au contraire devoient l' obliger à les garder. Ce que je crois, c' est que mon petit homme n' étoit pas fort loin, quand j' entendis mon gouverneur tomber et se débattre, qu' il attendoit peut-être dans un coin de notre antichambre le moment de la tragédie, pour enlever les papiers, de quelque manière que ce fût ; mais que m' ayant vu moi-même étendu, et jugeant qu' il n' y avoit rien à craindre pour moi, et peut-être que je ne resterois pas si long-temps dans cet état, il avoit fait son affaire, et étoit décampé et revenu. Je dis revenu, parce que je crois encore que c' est lui qui me fourra le dernier billet dans la main, et qui s' enfuit après, comme je l' ai dit. Quoi qu' il en soit, incertain de mon sort, et accablé de mille douleurs, je me rendis au lieu marqué. Arrivé, et déjà assis sur un banc, le même petit homme que j' avois vu la veille, vint presque aussitôt se placer à mon côté. Malgré l' obscurité, il avoit encore son masque. C' est moi, me dit-il, qui vous donnai

p99

hier ce rendez-vous. Il est arrivé depuis un grand changement. Votre gouverneur n' est plus, je le sais ; mais loin de vous en attrister comme il se pourroit, vous devez vous en réjouir. Je pensai le battre, quand j' entendis ce début. Je l' eusse du moins laissé, s' il ne m' eut arrêté, en me prenant par la manche et m' apaisant. Rasseyez-vous, ajouta-t' il, et m' écoutez. Qu' allez-vous faire à présent ? Je vais, lui répondis-je brusquement, tenir compagnie à mon gouverneur, jusqu' à ce qu' il soit en terre ; après le ciel y pourvoira. Il y a déjà pourvu, interrompit-il : tenez, prenez cette bourse, et faites-en l' usage que vous indiquera un billet que vous y trouverez. Vous recevrez la même somme exactement tous les trois mois ; mais prenez-garde, il y va de votre vie si vous ne vous conduisez pas comme on le veut, si vous marquez la moindre curiosité, et sur-tout si jamais vous parlez. Vous n' aurez plus désormais de gouverneur, continua-t' il. Il eut mieux valu que vous n' en eussiez jamais eu, mais on y suppléera par des avis qu' il faut suivre, ou mourir.

p100

Mourir, repris-je, il n' y aura pas grand mal, aussi-bien je ne vis déjà qu' à demi. Je me levai pour m' en aller. Il m' arrêta encore, et tandis qu' il continuoit à m' endoctriner, deux personnes nous joignirent, et s' assirent auprès de nous. Elles étoient masquées comme lui ; mais l' une d' elles levant son masque, m' embrassa avec un transport de tendresse qui n' eut jamais d' égal. Je sentis en même-temps des pleurs couler. Elle exprima aussi quelques paroles d' une voix basse et entrecoupée. Tout ce que j' entendis de plus distinct, fut : *mon fils, mon cher fils, fais ce qu' on exige de toi ; c' est pour ton bien, on t' aime ; tu le sauras peut-être mieux un jour.* l' autre personne qui étoit survenue, se contenta de me prendre la main, de me la serrer, et tous deux se retirèrent, me laissant encore avec mon petit homme. Je crois qu' il n' étoit demeuré que pour m' observer, et empêcher que je ne suivisse

ces tendres personnes pour tâcher de les connoître. J' en juge, parce qu' il ne me dit presque plus mot, et qu' en se levant il marmotta seulement entre ses dents ; ils ont eu le temps de se rendre. Adieu.

p101

Je me levai presqu' en même-temps que lui. Je le suivis des yeux tant que je pus ; mais craignant qu' il ne s' imaginât que je le suivisse en effet, je le perdis bientôt de vue, et repris en droiture le chemin de mon collège. Je trouvai ma chambre et celle du mort remplies. J' en fus ravi ; car s' il n' y eût eu qu' une ou deux personnes comme je m' y attendois, le spectacle eût été trop lugubre pour que j' y eusse résisté. J' aurois cependant bien voulu visiter ma bourse ; mais je me contentai d' en tirer le billet, et de m' éloigner un moment pour le lire. J' y trouvai à peu près une répétition de tout ce que m' avoit dit mon petit homme : outre cela il y avoit une direction pour ma conduite, qui consistoit en ceci : *qu' après avoir rendu les derniers devoirs à Ghibelli, mon gouverneur, j' abandonnerois le collège ; que je ne quitterois pas moins toutes les habitudes que j' y avois, ou celles que je pouvois avoir d' ailleurs ; qu' il falloit, en un mot, que je vécusse d' une tout autre manière, et que je commençasse à me retirer à l' hôtel d' Anspach dans la rue Jacob, jusqu' à nouvel ordre.*

p102

je suivis ponctuellement tous ces ordres. Mon gouverneur mort, enterré, tout le collège l' étoit pour moi. J' étois même bien-aise de m' en éloigner, pour n' avoir pas éternellement sous les yeux des objets qui ne pouvoient qu' entretenir ma douleur. Je fis faire à Ghibelli des obsèques magnifiques, et à mes frais. Tout le collège y assista, comme s' il n' y avoit eu rien à dire sur son compte. Cependant, outre plusieurs scandales que notre

conduite avoit causé, c' est que voulant approfondir qui nous étions, il s' étoit débité diverses calomnies infames et capables de lui faire refuser la sépulture. Mais monnoie fait tout ; plus encore parmi le clergé qu' ailleurs ; et notre argent qui avoit jusques-là couvert nos défauts, servit encore à les enterrer.

La cérémonie faite, j' abandonnai le collège dès le même jour. En passant la porte, je remis les clefs de mes chambres au portier. Je lui donnai en récompense de ses bons services, tout ce qu' il y avoit ; et suivi de mon savoyard, que j' avois chargé de quelques bagatelles, je me rendis au lieu qu' on m' avoit prescrit.

p103

On m' y attendoit déjà. J' eus à peine parlé, que l' on me conduisit dans un appartement magnifique. J' y trouvai même un grand valet qui me salua comme son maître, et que je gardai comme tel sans lui faire aucune question. Pour ne conserver aucune idée de mon collège, et sur-tout pour n' avoir rien qui me rappellât le triste souvenir de mon cher Ghibelli, je récompensai mon savoyard et le renvoyai.

La première action sérieuse que je fis dans ma nouvelle demeure, fut de visiter ma bourse. Je l' avois bien déjà fait, mais seulement pour y puiser ; ce n' étoit pas assez. Mon petit homme m' en avoit promis autant tous les trois mois. Je savois à peu près ce que j' en avois ôté, et je voulois calculer pour savoir quel pourroit être mon revenu. J' y trouvai deux cens louis, et cinquante environ que j' en avois tirés, cela me faisoit par an mille louis. Bon, m' écriai-je, j' aurai-là du moins de quoi me divertir. Cette somme me fut régulièrement payée pendant deux ans que je demurai-là. Toutes les fois que mon petit homme se montrait à

p104

moi, soit le soir à la promenade, soit de bon matin chez moi, c' étoit toujours la même bourse de louis. Il n' en eut rien rabattu sans doute, si j' en eusse fait bon usage ; mais une demoiselle de province étant venue loger dans mon hôtel, je m' en amourachai. Non-seulement je dépensois pour elle tout mon revenu, mais elle me fit faire beaucoup de dettes. J' empruntois à droite et à gauche. Mon génie en fut averti, cela lui déplut, et il m' en fit faire des reprimandes. S' il n' y avoit eu que cela, peut-être ne m' eût-on rien rogné, et qu' on eût payé mes dettes, à condition de n' en plus faire : mais j' étois si occupé de ma passion, que je négligeois tous les exercices qui m' étoient prescrits. Mon génie me fit faire des plaintes là-dessus, plus vives encore que sur tout le reste. Elles me furent réitérées trois, quatre fois. Voyant qu' elles ne produisoient rien, on fit enlever et conduire ma provinciale je ne sais où. On m' ordonna de sortir de mon hôtel ; on m' indiqua celui où je suis, avec des menaces terribles si je ne m' y rendois pas au plutôt, et m' exerçois régulièrement à

p105

l' académie de la Guérinière. J' obéis, et je le fais encore tous les jours, le désespoir dans le coeur, sur-tout quand je me rappelle ma chère provinciale qui m' a été ravie, et que je ne compte plus de revoir jamais.

Je ne sus d' abord qu' une partie de mes malheurs ; c' est-à-dire, que je n' appris la réduction de mon revenu que lorsque je le reçus, six semaines après, de mon petit homme. C' est ici près au jardin du Luxembourg que j' eus sa première rencontre. Il ne m' en parla point. Je ne le connus que trop au poids de la bourse ; et lorsque pour m' en assurer mieux, je voulus la visiter, j' y trouvai un billet avec ces mots ; *pour vous apprendre à être sage.* je n' ai donc plus, depuis ce temps-là, que cent cinquante pistoles tous les trois mois. Je m' en console aisément. C' est même plus qu' il ne m' en faudroit pour vivre content, en attendant mieux, si l' on s' en

fioit assez à moi pour me croire capable
d' un secret qui m' intéresse autant que celui-ci.
Mais au lieu de cela, ce ne sont
que menaces, au cas seulement que je
marque la moindre envie de me connoître.

p106

Cependant rien n' est plus naturel, et
je trouve dans les marques de tendresse
que j' ai reçues, et que je reçois, une
cruauté inouïe qui les dément.
Quelque raison qu' on ait pour le mystère,
c' est me sacrifier que de ne m' en pas
faire part. Supposons que les auteurs de
ma subsistance, et qui le sont sans doute
de ma naissance, viennent à mourir, où
en suis-je ! Me voilà non-seulement pour
jamais sans aucune connoissance de père
ni de mère, mais réduit à ne savoir que
devenir. Quand même je parviendrois à
découvrir mon origine, comment faire
reconnoître mon rang, ou répéter mes
droits, tandis que toute la terre m' aura
ignoré ! C' est l' ouvrage d' un fatal honneur,
dont je serai la victime. Se peut-il
qu' une chimère prévale ainsi sur les
sentimens les plus intimes de la nature !
Ces réflexions m' accablent ; et lorsque
j' envisage l' avenir, je ne cherche pour
m' étourdir qu' à jouir du présent.
Le chevalier finissant ainsi son histoire,
je lui marquai la vive part que j' y
prenois ; et quoique je ne fusse guères
propre au personnage de consolateur, je

p107

ne laissai pas que de le faire en sa faveur.
J' espère mieux que vous, lui dis-je.
Comptez que votre génie ne vous
abandonnera pas plus pour l' avenir que
pour le présent, et qu' il préviendra tous
les malheurs que vous redoutez. Le plus
grand, replica-t' il, seroit de demeurer
éternellement une espèce de Melchisédec.
J' aimerois mieux être savetier et connoître
mes parens, qu' être potentat et ne savoir
d' où je viens. Quand je vous entends

quelquefois dire mon oncle, et que je songe qu' il n' y a pas un être au monde que je puisse seulement qualifier de cousin, cela me navre jusqu' à l' ame. En effet, je ne sache rien de si triste, que de n' avoir aucun parent dont on puisse se réclamer. Le chevalier, quoiqu' issu d' une des maisons de France, les plus illustres et les plus nombreuses, étoit néanmoins comme étranger dans le monde entier. Je laisse à ceux qui le sont, ou qui l' ont été seulement d' une province ou d' un royaume à l' autre, à juger de ce qui en est. Eux seuls le peuvent. Pour moi je vis encore actuellement dans cette disgrâce, je trouve que la mort est préférable.

p108

Il étoit heure de dîner quand le chevalier eut fini, et que nous eûmes fait toutes nos petites réflexions. Comme mon oncle en sortant m' avoit dit qu' il ne rentreroit que le soir, j' avois ordonné le dîner dans sa chambre. Il étoit prêt, et nous nous mîmes à table. J' ai le gosier assez sec, dit d' abord le chevalier, pour boire un coup, et pour te consoler, interrompis-je ; ma foi tu as raison, c' est une bonne chose que le vin. Il s' en versa lui-même, et sur le champ il en fit l' épreuve. Les jeunes gens font aisément divorce avec le chagrin. Nous perdîmes insensiblement son récit de vue, et la gaieté n' en laissa bientôt presque aucune trace. De la table, nous fûmes, malgré le froid, en divertir le reste au Luxembourg. Je ne sais si Mlle De avoit aussi quelque idée triste à dissiper, mais nous l' y trouvâmes accompagnée de deux dames, et je me souviens que le chevalier me dit : *je voudrais que ce fût-là mon génie.* nous la saluâmes en nous croisant ; mais nous étant retournés à quelque distance, nous les surprîmes toutes trois déjà tournées

p109

elles-mêmes et qui nous regardoient

aller.

De quelque part que vienne une certaine attention, l' amour-propre, toujours prêt à juger favorablement, s' y plaît ; mais je remarquai que le chevalier prit un singulier plaisir à celle qu' avoit pour nous Mlle De . Loin que notre action interrompit la sienne, elle ne cessa de nous regarder, et l' on pouvoit même distinguer qu' il y avoit chez elle quelque chose de plus qu' un simple attrait de curiosité.

Hélas ! Tant dans l' un que dans l' autre, c' étoit la nature qui agissoit. Quoiqu' aveugle chez le chevalier, elle ne se faisoit pas moins sentir que chez Mlle De où elle étoit éclairée. Quelques années après les masques tombèrent, les mystères s' éclaircissent ; et comme il arrive presque toujours d' un fruit illégitime, le chevalier fut sacrifié, comme il le craignoit.

Nous passâmes lui et moi le reste de ma neuvaine comme nous l' avons projeté ; c' est-à-dire, à faire trêve avec le plaisir, et à n' en prendre qu' à nos exercices. La vérité est qu' il n' avoit pas le sou,

p110

et que m' étant déjà redevable de quelques louis, il attendoit l' apparition de son petit homme pour me les rendre, et nous divertir à frais communs. Il en usoit ainsi sans que je le susse ; mais lorsque je l' appris, je m' en fâchai, et dans la suite nous fîmes bourse commune. La conformité d' inclinations, qui forme ordinairement les liaisons, nous unit si étroitement, qu' il n' y eut pas seulement entre nous communauté d' espèce, mais que nous ne faisons pour ainsi dire qu' un corps et qu' une ame. Malgré mon changement d' état, qui arriva bientôt, il n' y en eut aucun dans notre amitié. Les noeuds ne s' en serrèrent pas moins ; et l' absence qui arrivoit quelquefois, ne servoit qu' à nous revoir avec plus de plaisir.

Avant que mon espèce de retraite fût finie, mon oncle qui avoit vu plus d' une fois M Le Comte De J avoit appris de lui que Madame La Comtesse De C avoit dessein de me faire page de Mgr Le

Duc D'Orléans. Mon oncle avait goûté
cette proposition. Il s'étonna même qu'étant
assez connu du prince, cette pensée
ne lui fût pas venue aussi-tôt après son

p111

arrivée ; mais il aimoit encore mieux que cela se fit par le canal de madame la comtesse. La première fois qu' il m' en parla, ce fut avec toutes sortes d' avantages. Il me dit, que je n' en ferois pas moins mes exercices, que j' aurois par-là un protecteur, non-seulement déjà puissant, mais qui ayant la perspective de la régence, pouvoit un jour mieux qu' aucun autre m' avancer et faire ma fortune. Tu seras-là, ajouta-t' il encore, avec de jeunes éveillés comme toi ; et Dieu sait comme tu vas te réjouir.

Le parti me parut si beau, que j' aurois déjà voulu que l' affaire eût été faite. Mon oncle avoit écrit sur le champ à mon père pour l' en informer, et nous n' attendions que son avis pour voir Madame La Comtesse De C et la prier de mettre les fers au feu. La manière dont mon oncle s' y étoit pris à l' égard de mon père, les couleurs qu' il avoit donné à ce dessein, comme pouvant être un jour avantageux, et à moi et à toute ma famille ; de plus, l' espérance de me posséder également dans sa vieillesse, le flattoit trop agréablement pour ne pas recevoir bientôt le

p112

consentement que nous espérions. Nous le reçûmes en effet. Le seul obstacle après cela étoit le chevalier, que je craignois de perdre, et qui témoigna pour moi la même crainte, lorsque je lui fis l' ouverture du parti qu' on m' offroit. Il est sûr que j' y eusse renoncé plutôt qu' à lui ; mais nous trouvâmes que ce n' étoit qu' une terreur panique, et qu' à l' exception de nous voir sans cesse, ce qui la plupart du temps fait naître le dégoût, notre séparation n' empiéteroit rien moins que sur notre union.

Nous ne songâmes donc, mon oncle et moi, qu' à profiter de l' heureuse disposition de Madame La Comtesse De C. Comme la proposition nous étoit venue par M Le Comte De J nous passâmes d' abord chez lui. Il offrit de nous accompagner. Nous acceptâmes sa politesse, et sur le champ nous allâmes nous faire annoncer.

Il est inutile de dire l' accueil plein
de charmes et de graces que nous fit Madame
La Comtesse De C. Connue pour
la dame la plus galante de la cour, elle
en eut toujours les manières. Enfin nous
dînâmes chez elle. à la fin du repas, elle

p113

ordonna de mettre les chevaux à son
carrosse, et à l' instant elle partit pour
aller conclure l' affaire.
Elle s' y prit si bien, que dès le lendemain
nous fûmes avertis de nous rendre
chez M Le Comte De J. Nous le fîmes,
sans différer. Un moment après, madame
la comtesse y arriva, et nous prenant dans
son carrosse, elle nous conduisit elle-même
au palais-royal. Elle y avoit alors
les grandes entrées. Comme M Le Duc
D' Orléans étoit déjà prévenu, nous fûmes
d' abord introduits. Il étoit avec l' abbé
Du Bois. Monseigneur, dit-elle, en me
montrant de la main, voici le jeune gentilhomme
dont j' ai eu l' honneur de vous
parler. Avouez, continua-t' elle, qu' il paroît
propre au mystère : ma foi, si vous
n' en voulez pas, je le garderai pour moi.
il te conviendrait mieux qu' à moi, répondit
le prince en riant. *n' est-ce pas l' abbé ?*
qu' en dis-tu ? hélas ! Répondit celui-ci,
le respect, monseigneur, m' empêche de
vous contredire.
Après ce badinage, le prince lui-même
m' ordonna d' avancer. J' obéis. Il me
fit quelques questions, auxquelles je répondis.

p114

Mon oncle, qu' il reconnut, l' empêcha
peut-être d' en faire davantage. J' en
fus ravi ; car tout résolu que je pouvois
être ailleurs, je l' étois fort peu devant
un si grand prince. L' idée remplie de son
rang et de son mérite, je n' étois pas le
maître d' une sottise timidité, qui me coupoit
pour ainsi dire le sifflet. Mon oncle
ayant pris ma place, je me retirai presque
derrière lui. M Le Duc D' Orléans

s' entretint quelque temps avec lui, et sans me jeter dans un nouvel embarras, il lui dit qu' il parleroit à M son ecuyer, et que je n' avois qu' à venir endosser l' habit quand je voudrois.

j' accepte votre page, dit-il à madame la comtesse, qui paroissoit s' échauffer avec l' abbé Du Bois. *je le prends sur votre parole, mais à condition que vous me le dresserez.*

oui, oui, monseigneur, répondit-elle ; s' il ne tient qu' à cela, j' en fais mon affaire. Nous nous retirâmes, mon oncle et moi, et la laissâmes avec monsieur le duc et l' abbé.

Le lendemain nous ne manquâmes pas d' aller la remercier. Elle me tint mille discours égrillardes, auxquels je ne savois

p115

trop que répondre ; et quoique j' eusse voulu déjà être chez l' ecuyer, elle l' envoya inviter à diner, pour ne nous pas laisser aller, et pour, disoit-elle, se recommander à lui, afin qu' il m' envoyât de temps en temps chez elle. Nous demeurâmes confus de ses politesses. Monsieur l' ecuyer vint. Madame la comtesse lui apprit le motif de son invitation. Il la remercia, et me dit à moi qu' il croyoit en effet me voir le matin, que M Le Duc D' Orléans lui avoit parlé, et que je serois page quand il me plairoit. Dès aujourd' hui monsieur, lui répondis-je, crainte de manquer. Bon, dit madame la comtesse, j' aime cette vive ardeur.

Aussi-tôt que nous eûmes quitté la table, nous prîmes congé. Monsieur l' ecuyer nous emmena chez lui. Il envoya sur le champ chercher le tailleur. Je pris possession en attendant, et ce jour même je soupai avec les pages. Me voilà donc dans une nouvelle école. Ciel, que va-t' on voir ! Un jeune homme abandonné à tous ses sens, esclave des plaisirs, et qui court en triomphe à son précipice, comme une victime couronnée de fleurs.

p116

Hélas ! Pouvoit-on s' attendre à rien moins, non-seulement de mon tempérament, ou du commerce libertin de mes camarades, mais plus encore du dangereux exemple de mon illustre maître ?

Si les plaisirs des sens, si la volupté poussée et raffinée à l' excès pouvoit contribuer pour quelque chose au caractère d' un grand prince, aucun ne méritoit mieux ce titre que Philippe Duc D' Orléans. Il est rare qu' un génie aussi supérieur que le sien, ne tombe dans un excès ou dans l' autre. Le tout dépend du penchant, lui seul décide, sur-tout quand il peut se donner carrière, et que rien ne l' arrête.

Philippe avoit du goût pour le plaisir.

Il n' avoit pas moins d' esprit, et savoit d' ailleurs qu' il étoit au-dessus du *qu' en dira-t' on* , et des loix. Il disoit lui-même que celles-ci n' étoient pas faites pour lui, qu' elles n' étoient que pour ceux qui n' osoient ou ne pouvoient se satisfaire. Voilà jusqu' où la raison s' égare, quand le coeur la séduit.

Un autre motif de séduction pour ce prince, c' est l' exemple que l' on suit ordinairement plutôt dans le mal que dans le

p117

bien. Elevé et nourri à la cour du monarque le plus galant qui ait jamais été, il franchit sans peine des bornes que la scrupuleuse ignorance ou le tempérament de ses modèles limitoit. Il se trouva d' abord comme de niveau avec eux, et bientôt il passa des égaremens, déjà légitimes, par l' exemple et la mode, au plus illicites ou illégitimes. Le coeur chez lui sembloit n' avoir été fait que pour dominer sur l' esprit ; celui-ci ne lui servoit que pour approuver celui-là, ou pour s' étourdir, quand le préjugé et les réflexions lui suscitoient quelques remords.

J' ose dire que depuis César, aucun prince n' a mieux mérité qu' on dit de lui, qu' il étoit grand jusques dans ses vices ; que quoiqu' il en eût beaucoup, il avoit tant de qualités, que dans quelque état qu' il fût né, il l' étoit pour gouverner. Mais ses qualités, d' ailleurs si connues et

si rebattues, n' entrent point dans le sujet qui m' oblige à parler de lui. La place que j' occupe dans ces mémoires, ne permet guères que je le peigne en homme de génie ou d' état. Il s' agira plutôt d' amours et de voluptés, je pourrais dire de vices ;

p118

mais s' il y en a qui puissent être ennoblis, tolérés par le rang ou par la manière de s' y livrer, c' est sur-tout ceux que j' aurai à décrire. Jamais on n' en vit dans cette cour de si prêts à s' ériger en vertus. Ils alloient déjà de pair avec elle. Peut-être l' eussent-ils tout-à-fait supplanté, si perdant tout-à-coup leur support, elle n' eût repris ses droits et sa place dans l' ordre naturel.

C' est chose étonnante, que l' influence que les moeurs d' un souverain ont dans tous les états du monde sur celles de leurs sujets. On peut de prime-abord reconnoître leur goût par celui de leur cour. Il ne se borne pas-là ; mais à mesure que le règne est plus long, il passe de la cour à la ville, et de la ville à la campagne. Une mode alors semble justifier pour un temps, ce qu' une autre vient bientôt détruire. Le Duc D' Orléans, pour ne rien omettre de ce que je pense, avoit reçu du ciel un génie et un coeur incapables de médiocrité. S' il n' atteignoit pas au plus haut degré de vertu, il falloit qu' il tombât dans un abyme d' égaremens. Le mauvais

p119

exemple, qu' il suçà comme avec le lait, et le malheur d' avoir eu près de lui un homme de moeurs pourries, firent que ses talents, qui auroient pû se tourner du bon côté, prirent le mauvais. Si le choix des sujets est nécessaire lorsqu' il s' agit d' éducation, il l' est sur-tout à l' égard d' un jeune prince, appelé à être le modèle de tout un peuple.

L' abbé Du Bois, centre du vice, ne pouvoit guères manquer de faire du prince,

son pupille, un autre lui-même, et
de donner lieu à cette épitaphe que quelques
plaisans firent pour être mise sur le
tombeau de son illustre mère : *ci gît
l'oisiveté, ou la mère de tous les vices.*
enfin le libertinage, sous la protection
de ce prince, ne pouvoit malheureusement
être mieux pour prospérer. Son esprit
sur-tout enjoué, plein de graces et
de vivacité, savoit donner à ses passions
le tour le plus propre pour les faire applaudir
et goûter. Tout en imposoit chez
lui, l'éclat du rang, l'agrément. On ne
pouvoit l'écouter sans penser comme lui,
et sentir quelquefois beaucoup plus, surtout
vers les dernières années de sa vie,

p120

où ce n'étoit plus qu'un cours habituel
d'expressions desanimées de passions. Ce
n'est pas, comme on sait, qu'il fût fort
avancé en âge : mais quand on a vécu en
poste, la fatigue fait sur ceux-ci ce que
l'âge fait sur les autres. Je rentre dans ce
qui me regarde. Qu'on me pardonne, si
je me suis peut-être un peu trop écarté.
Le tailleur étant venu m'ajuster un habit
sur le corps, m. L'ecuyer me présenta
au prince. Il prit le temps que Madame
La Comtesse De C étoit avec
lui. Je parus, et je puis dire qu'on n'eut
jamais lieu d'être plus satisfait que je le
fus, dès cette première fois, de l'affabilité
et de la bonté de ce généreux maître.
On me dira, peut-être, que la comtesse
en eut toute la gloire. Je pourrois le
croire, si son règne qui finit bientôt, et
qui ne changea rien à ses nobles qualités,
ne démontroit qu'elles tenoient du naturel.
En effet, tout vicieux qu'il étoit à
certains égards, il étoit à d'autres, comme
je l'ai déjà insinué, des plus grands,
des plus nobles et des plus généreux. Plusieurs
aujourd'hui brillent encore de ses
bienfaits. Si je ne suis pas de ce nombre,

p121

c' est que je n' ai su en profiter à temps,
ou plutôt que la providence se réservoir
à faire de moi un modèle de pénitence
et de châtimens.

Malgré cet abord riant, je n' oubliai
pas mon cher chevalier. Aussi-tôt que je
pus, j' allai le voir en habit de cérémonie,
et prendre en même-temps congé de
la Guérinière, de son manège et de toutes
les connoissances que j' y avois. Le
chevalier voyant que c' étoit tout de bon,
sembloit perdre courage, et n' avoir rien
à espérer après cet adieu. Tu m' abandonnes,
me dit-il, mon cher ami. Si j' avois
cru que ce dût être si-tôt, je me serois
bien donné de garde de me préparer tant
d' ennui et de regrets. Il est sûr que s' il
n' eût dépendu que de lui, au lieu d' avoir
lui-même des pages, comme sa naissance
le demandoit, il eût postulé pour l' être
avec moi. Tel est quelquefois le caprice
du sort, de ne relever ses avantages que
pour nous priver des moindres douceurs,
ou mieux accomplir notre malheur.
D' où te viennent ces tristes idées, répondis-je
au chevalier ? Pourquoi du
moins ne me les avoir pas communiquées,

p122

quand je te fis part de ce qui cause aujourd' hui
ta peine ? Tu sais que je n' eusse jamais
passé outre ; mais si tu le veux encore,
parle et je romps. Non, interrompit-il.

Je n' aurois jamais cru à la vérité
qu' entre dire et faire il y eut une si grande
différence. Jusqu' ici du moins je ne
l' avois pas encore si bien senti. Mais le
sort en est jeté. Tout ce que je te demande,
c' est de continuer à m' aimer,
et de me le prouver en nous voyant le
plus souvent que faire se pourra. Ce marché,
qui n' étoit qu' un renouvellement,
fut derechef conclu, et scellé de mille
protestations, qui ne se démentirent presque
jamais.

On se plaint ordinairement que les vrais
amis sont rares. Je le crois, et j' en ai
souvent fait l' expérience. Mais si on réfléchit
combien les fondemens de la plupart
des liaisons sont peu solides, et par
combien d' endroits ils sont outre cela

ébranlés, on ne s' étonnera pas que le nombre en soit en effet si petit. On pourroit réduire ces fondemens à deux principaux ; l' intérêt, qui est le grand ressort qui remue les coeurs, et l' agrément qui

p123

les chatouille. à l' égard du premier, l' expérience ne prouve que trop combien il est fragile. Pour le second, il le seroit peut-être moins, si l' on étoit toujours dans une égale assiette, et en état de contribuer au plaisir ou d' en recevoir. Mais comme cela ne se trouve guères, et que ce fondement, au contraire, chancelle deçà et delà, il arrive qu' il n' est pas moins sujet à crouler que le premier. Pour peu qu' on mette ensuite ces fondemens en opposition avec ce qui peut les attaquer, l' intérêt, par exemple, qui détruit souvent d' une main ce qu' il édifie de l' autre, la perfidie, la jalousie, le caprice, une foule de tracasseries, et le reste, on ne s' étonnera pas seulement que les vrais amis soient rares, mais qu' il puisse s' en trouver deux, comme on verra peut-être, le chevalier et moi. Il est vrai que le démon de l' intérêt ne nous domina jamais ni l' un ni l' autre, et que l' agrément même n' étoit entre nous deux qu' un accessoire. Quelle que fût notre assiette, gaie ou inquiète, nous nous tolérions. Du reste, jamais de tergiversation. S' il arrivoit que l' un crût avoir lieu de

p124

se plaindre de l' autre, il le faisoit, mais avec cordialité, et sur-tout sans qu' il échappât rien qui sentit la réprimande, ou une certaine supériorité. Enfin, toujours tendres, fidèles et francs, nous n' eûmes jamais qu' une dispute pour nous être un peu relâchés. Nous le reconnûmes, après néanmoins nous être mesurés ; mais cet écart ne servit qu' à nous aimer davantage, et, comme je l' ai déjà dit, pour jamais.

Le chevalier qui ne pouvoit se résoudre à me quitter, et qui connoissoit d' ailleurs un page nommé De Grèves, voulut m' accompagner au palais royal, pour le voir et me lier d' abord avec lui. Mon oncle, que je n' avois pas d' abord trouvé à son logis, s' y étoit rendu, et nous le saluâmes. Après s' être réjoui avec moi du premier accueil que m' avoit fait M Le Duc D' Orléans, lorsque son ecuyer m' avoit présenté en habit de page, il nous laissa pour aller dîner avec M Le Comte De J et lui en faire part. Ce seigneur n' étoit pas bien à la cour de mon maître. Malgré cela je ne laissai pas dans la suite que de le servir, en représailles de l' intérêt

p125

qu' il avoit pris à moi, et des politesses que j' avois reçues de lui. Le chevalier ayant trouvé De Grèves, nous fûmes de notre côté faire une partie de cabaret. Je me liai donc avec ce nouveau camarade. Cela ne me fut pas inutile, parce qu' il me mit d' abord au fait de bien des choses, que je n' aurois pu apprendre qu' avec le temps.

Nous passâmes tout l' après-midi à ne parler que de pages, et de leur routine. De Grèves, déjà ancien, ne pouvoit que bien m' instruire. C' étoit celui de tous que j' eusse préféré, si je me fusse trouvé dans l' embarras du choix, pour consulter quelques camarades sur mon devoir. Ses instructions furent interrompues par un autre page, à qui il avoit donné le mot, et qui vint nous avertir que le prince alloit coucher à Saint-Cloud. Nous vidâmes néanmoins encore maintes bouteilles, en attendant l' heure. Enfin elle arriva, et nous prîmes congé du chevalier, en lui faisant promettre de venir nous voir le lendemain.

Nous avions calculé le temps si juste, que le prince étoit déjà en carrosse, et

p126

que nous eûmes à peine celui de nous botter et de courir avec lui. Arrivé à St Cloud, De Grèves recommença ses instructions. Je n' eus besoin d' en recevoir ni du gouverneur, ni de personne ; et dès que mon tour vint pour servir mon prince, je m' en acquittai si bien, que je m' attirai ses propres éloges. Madame La Comtesse De C que quelques raisons avoient obligée à ne lui pas tenir compagnie, n' arriva que fort avant dans la nuit. Elle avoit trop affaire pour songer d' abord à moi ; mais le lendemain elle s' en souvint, et m' empêcha même de jouir du chevalier comme j' aurois voulu. à peine fut-il arrivé, que sans avoir presque le temps de l' embrasser, on m' avertit de la part du prince d' aller lui parler. J' obéis, sans difficulté. Je gagnai son appartement, et en l' abordant il me dit d' un air riant, *que ce n' étoit pas lui qui avoit besoin de moi, mais madame la comtesse.* je n' étois plus si timide que je l' avois été la première fois. Monseigneur, répondis-je, je suis ici pour obéir, soit à votre altesse, soit à madame la comtesse. Je n' attends que l' ordre, et suis prêt à tout.

p127

parbleu ! dit le prince alors en éclatant, *on ne peut rien de plus. Parle, ajouta-t' il à la comtesse, et vois ce que tu veux.* oh ! Pour le présent, répondit-elle, je ne veux rien que sa bonne volonté ; et j' en profite, monseigneur, pour vous prier que si vous avez jamais quelqu' un à m' envoyer, vous le préféreriez à tout autre. *diable !* reprit ce bon prince, *je ne sais trop si je dois m' y fier.* oui, oui, monseigneur, vous pouvez vous y fier ; c' est moi, au contraire, qui n' oserois, crainte qu' il ne me trahit. Cela ne fut pourtant jamais vrai ; et si elle avoit quelque risque à courir, c' étoit bien plutôt de l' inconstance de mon maître, pour qui la nouveauté fut toujours un des plus grands attraits. Pour qu' une femme l' eût fixé, il eût fallu qu' elle eût été un Prothée, et Madame De P qui est celle qu' il aime le plus, ne le garantit pas de mille infidélités. Ayant passé très-long-temps à répondre

à plusieurs questions, soit du prince,
soit de madame la comtesse, on me donna
campo, et je me retirai. Le chevalier
et De Grèves languissoient après moi. Que

p128

diable avez-vous fait si long-temps, me demanda celui-ci ? Je ne sais, lui dis-je : on m' a parlé, j' ai répondu, et il y a plus de deux heures que j' aurois voulu avoir du pied au cul et me voir avec vous. Mais encore, reprit De Gréves ? Ma foi, interrompis-je, j' ai déjà perdu toutes les questions qu' on m' a faites ; et tout ce que je puis vous dire, c' est qu' on s' est diverti, je crois, de mon air novice. Je ne l' étois néanmoins pas assez, pour ignorer que le mystère où je prévoyois que j' entrerois bientôt, demandoit au moins quelque secret. Mais, sans le savoir, ou si j' eusse été d' un autre caractère, j' en aurois eu besoin sur-tout à l' égard De Gréves, qui étoit l' agent des amours du prince, qui avoit par-là sa confiance, et qui n' étoit si curieux, que parce qu' il craignoit tout à la fois de perdre l' un et l' autre. Son pressentiment ne se vérifia que trop. Je fus même tout prêt, voyant le tort que je lui faisois, de quitter la partie ; mais madame la comtesse accommoda l' affaire. De Gréves étoit depuis long-temps page ; le prince en avoit toujours été content. Elle obtint pour lui une récompense, et

p129

il me laissa le champ libre. Ne sachant encore ni ce qui en étoit, ni ce qui en devoit être, nous fumes paisiblement nous divertir tous trois au même cabaret où nous avions fait, le chevalier et moi, notre partie de comédiennes. Nous la rappellâmes, et la vantâmes beaucoup à De Gréves, qui n' avoit pas été de la fête. Sur-tout nous rîmes à gorge déployée de la colique qui nous avoit tenu tous. Il n' y a pas de doute qu' elle ne nous eût pris encore si les comédiennes y eussent été ; mais nous nous en dédommageâmes à force de boire et de chanter. Au lieu de colique, nous n' eûmes qu' un mal de tête, qui se passa par bonheur, sans avoir besoin de neuvaine. Le prince étant venu pour quelques jours à St Cloud, notre ami le chevalier s' en retourna à son gîte, mais pour prendre mieux ses mesures, et venir passer le

reste du temps avec nous. De retour au château, on dit à De Grèves que le prince l'avoit fait chercher. Il courut recevoir ses ordres. C' étoit pour une commission qu' il devoit faire le lendemain à Paris. à peine fut-il parti, qu' on m' en donna une

p130

autre. Elle regardoit madame la comtesse, et ne pouvoit manquer d' être bien faite, car De Grèves l' avoit reçue ainsi que moi. Comme j' étois parti presqu' en même-temps que lui, que je n' avois qu' une commission, et qu' il en avoit plusieurs, je fus de retour beaucoup avant lui, et sans que nous nous fussions rencontrés.

Le chevalier, que nous attendions et que je surpris mettant pied à terre au lieu où nous nous étions diverti la veille, s' étonna lui-même de me voir à cheval et arrivant au galop. Quoi, me dit-il, déjà aux champs ? Ma foi, aux ailes près, je te prendrois quasi pour le dieu Mercure. Pas encore, lui répondis-je ; mais avec le temps cela pourra venir. Je suis à toi dans l' instant, au revoir. Je piquai, et allai rendre réponse de ma commission. Madame la comtesse en parut si contente, qu' elle promit d' en faire ma cour au prince. Dans le fond le sujet n' en valoit guère la peine, et encore moins de nous faire courir à deux, puisqu' il ne s' agissoit que d' avertir le correspondant du gazetier de Hollande, de ne pas donner avis qu' elle fût venue se délasser de Paris à St Cloud.

p131

Elle craignoit sans doute quelque conjecture fâcheuse. Je n' en vis pas moins dans les gazettes que je lus exprès, qu' elle avoit non-seulement suivi le prince, mais que S A avoit eu quelques accès de fièvre. De Grèves étant arrivé demi-heure après, je l' attendis pour aller ensemble joindre le chevalier. Il ne savoit pas que j' eusse été en commission. Chemin faisant il se plaignit à moi de la fatigue des siennes,

et pesta entr' autres contre celle que j' avois eu comme lui et qu' il avoit trouvée faite. C' étoit bien la peine, me dit-il en maugréant, de me faire courir là pour une pareille fadaise ; encore est-ce un bonheur pour moi d' y avoir été, un autre auroit pris les devans et m' auroit peut-être trahi. C' est pourtant un page, continua-t' il, et sans doute un tel, que nous avons laissé à Paris. Non, répondis-je alors, c' est moi-même ; je ne fais point difficulté de vous le dire, parce que je n' enrage pas moins que vous d' avoir galoppé pour un pareil sujet. Ce seroit bien le diable, reprit-il. à quelle heure êtes-vous donc parti ? Un moment après vous, repliquai-je, et nous arrivons presque ensemble.

p132

De Grèves, qui avoit déjà pris la mouche de ce que j' avois demeuré si long-temps la veille dans l' appartement du prince, l' auroit sans doute pris davantage, si je n' avois ajouté que c' étoit apparemment une suite du divertissement qu' on s' étoit donné avec moi la veille. Comme je pensois en effet à ce dernier égard, je tempêtai de si bonne grace, que De Grèves se le persuada. Nous nous trompions néanmoins tous deux. C' étoit une espèce d' essai que madame la comtesse avoit voulu faire, pour l' usage qu' elle m' avoit promis ; c' est-à-dire, pour en faire ma cour au prince sur-tout. La suite le vérifia bientôt. Cependant nous ne nous divertîmes pas moins avec le chevalier, que si nous eussions eu tout lieu d' être contents. Nous lui fîmes part de nos griefs. Il en rit, s' en moqua, et nous en fîmes autant. Le prince ayant passé à St Cloud le temps fixé, il reprit le chemin de Paris, et nous avec lui. Nul ne fit d' abord plus de commissions chez la comtesse que moi. Elle ne s' en tint pas-là ; mais elle m' établit si bien dans l' esprit de mon maître, que je devins son agent presque universel.

p133

De Grèves ne doutant plus de sa disgrâce,
me fit connoître à sa mine seule que j' occupois
sa place. Comme je ne l' avois ni
briguée ni souhaitée, sur-tout à son préjudice,
je résolu de le prévenir. Ecoute,
lui dis-je un jour, je ne puis souffrir
que tu me regardes plus long-temps
de si mauvais oeil. As-tu quelque chose
contre moi, parle, et je suis prêt à te
satisfaire ? Surpris, il ne savoit quasi me
répondre. Ne sois point embarrassé, continuai-je ;
pour moi, je ne le suis que de
ta moue, et il n' y a rien que je ne fasse
pour ne la plus voir. Moue, s' écria-t' il
après moi ; crois-tu que je n' aie pas bien
lieu de te la faire ? Non, interrompis-je,
et je crois, au contraire, qu' il vaut mieux
que tu t' expliques. Hé bien donc, reprit-il,
sache, si tu ne le sais déjà, que j' étois
ci-devant auprès du prince ce que tu
es aujourd' hui. Prends maintenant ma place
à tous égards, et juge si au milieu de
ta faveur tu serois bien aise qu' on vînt
te damer le pion, et t' envoyer pour ainsi
dire paître.
N' est-ce que cela, m' écriai-je ; je m' en
doutois déjà. Quelqu' autre, sans s' embarrasser

p134

du reste, t' allégueroit peut-être
que chacun est ici pour soi, et que la
faveur est une attrape qui peut. Pour moi
je pense autrement, et pourvu que tu ne
croies pas que j' aie fait le moindre pas
pour te supplanter, ni même que je me
sois plu à le faire, compte que nous serons
bientôt aussi bons amis que jamais.
Il m' assura que non, et que s' il n' avoit
cru le contraire, il n' auroit pas été si retenu,
m' auroit depuis long-temps proposé
de vuidier l' affaire. Là-dessus je l' assurai
que je cesserois plutôt d' être page,
que de continuer à jouir de sa faveur,
et que j' employerois même le peu que
j' en avois pour le faire rentrer dans toute
la sienne.
Piqué de ma générosité, il ne voulut
pas paroître en avoir moins. Je ne permettrai
jamais, me dit-il, que tu te sacrifies
pour moi. Ayant à être supplanté, je me

réjouis de l' être par un aussi brave garçon
que toi. Du reste, je prends mon parti,
et j' attendrai que le prince se souvienne
de moi, pour la récompense qu' il m' a
toujours promise et que j' espère de lui.
Récompense ! Interrompis-je : moi-même

p135

je me flatte de te faire tenir parole ; et si
le prince étoit assez injuste pour y manquer,
je le croirois indigne d' être servi
par des gens comme nous. De Gréves
étoit en effet un brave gentilhomme, et
je l' étois trop de mon côté pour jouir de
son poste, s' il n' en avoit un qui le dédommageât.
Incertain de ce qui pourroit encore arriver,
je fus trouver madame la comtesse.
Je lui communiquai l' entretien que j' avois
eu avec De Gréves, et lui protestai que je
remercierois plutôt, que de continuer à
lui faire tort ou à lui être un obstacle.
Madame la comtesse avoit elle-même
l' ame trop grande pour ne pas m' approuver,
et se porter comme nous à la générosité.
Dès sa première entrevue avec
M Le Duc D' Orléans, elle obtint pour
De Gréves une promesse positive d' une
compagnie de dragons, et deux jours
après il en eut le brevet.
Sa joie, la mienne, et celle du chevalier
qui avoit appris notre démêlé, fut
si complète, que nous la célébrâmes huit
jours entiers le verre à la main. Nous invitâmes
aussi nos maîtresses à venir la partager ;

p136

c' est-à-dire, De Gréves, une vieille
inclination qu' il avoit ; le chevalier, sa
belle joueuse du pharaon ; et moi, poussette,
cette charmante comédienne que
j' avois promis de revoir, et qui gronda
même de ce que le délai avoit été si long.
On peut juger à quels transports nous nous
livrâmes. Bacchus, L' Amour, Cartes ou
Dez, car il en falloir à la maîtresse du
chevalier, se relevoient tour-à-tour. Par
caprice quelquefois, l' un se passionnoit en

particulier aux genoux de sa maîtresse,
l' autre se désaltérait, et le troisième remuait
le Cornet.

On se lasse de tout. De Gréves voulant
d' ailleurs joindre son régiment, et
prendre possession de sa compagnie avant
l' ouverture de la campagne, nous terminâmes
la joie commune par le bal de
l' opéra. Ce plaisir ne m' étoit pas nouveau ;
je me l' étois donné quelquefois,
et j' y avois pris goût. Nous fûmes donc
achever de nous y mettre sur les dents.
Le matin, quoique nous n' eussions besoin
que de repos, nous le renvoyâmes
encore. De Gréves et moi, ayant trouvé
au bal quelques-uns de nos camarades,

p137

nous les emmenâmes déjeuner. Une nuit
de plaisir pour des pages n' est rien. Ceux-ci,
qui étoient frais, nous firent passer
presque tout le jour à rire, chanter et
boire. Enfin, épuisés de toute façon,
nous prîmes congé de nos camarades ;
nous remenâmes nos maîtresses chez elles,
et fûmes nous reposer tranquillement chez
le chevalier.

Comme j' étois dans le voisinage de mon
oncle, je fus le lendemain lui donner le
bon jour, et lui demander à dîner pour
nous. Il me trouva si abattu et si défait,
qu' il me jura qu' il avoit peine à me reconnoître.
Il me fit même une vive mercuriale.
Fi, me dit-il, est-ce-là se divertir ? C' est
plutôt s' assommer. Je ne suis pas, continua-t' il,
ennemi des plaisirs ; mais peut-il
y en avoir quand on les pousse avec excès,
et qu' on risque sa santé et peut-être
sa vie ? Mon cher oncle avoit bien raison.
Les jeunes gens, que les passions aveuglent,
ne ménagent souvent ni corps ni
ame. Ils risquent effrontément l' un et l' autre ;
plusieurs même s' en font gloire. Mais
qu' il est à craindre pour eux d' être un jour
cruellement ramenés de cet abus ! Les infirmités,

p138

la maladie, suites inévitables de
leurs excès, les attaquent. Le corps souffre,
l'ame gémit, et le masque tombant,
il ne reste que la honte, les regrets,
et quelquefois le désespoir.
Quoique je n'eusse pas fait alors toutes
ces réflexions, je ne laissai pas que de sentir
mon tort, et de le reconnoître avec
mon oncle. Je ne doute pas que je ne lui
eusse déguisé la cause de mon air abattu,
s'il ne m'avoit appris qu'il avoit été me
chercher plusieurs fois au palais royal ; et
qu'on lui avoit dit que j'étois à me divertir
avec De Grèves. Il ignoroit encore la
récompense de celui-ci, et son départ. Je
le réjouis de cette nouvelle. Elle le calma,
et il envoya ordonner à dîner pour nous
quatre. Je retournai à mes amis, je les amenai ;
mais ce fût la comédie avec le chevalier,
lorsque mon oncle, qui ne savoit
pas qu'il eût été des nôtres, s'en aperçut
à son air, presque aussi délabré que le mien.
Quoi, vous aussi, monsieur, lui dit-il ?
Moi, répondit le chevalier ; je ne sais,
monsieur, ce que vous entendez par-là.
J'entends, reprit mon oncle, que vous serez
bienheureux tous tant que vous êtes,

p139

si vous ne crevez pas de la débauche que
je vous soupçonne d'avoir faite.
Débauche, interrompit le chevalier ;
assurément, monsieur, vous vous trompez,
du moins à mon égard. Il est vrai,
ajouta-t'il, que ces messieurs m'ont entraîné
au bal, et que n'ayant pas coutume de
passer les nuits, je vous paroissais peut-être
un peu fatigué. Du reste, je ne voudrais
pas avoir à me reprocher ce qu'ils peuvent
avoir mérité. Un éclat de rire qui nous prit
à De Grèves et à moi, auroit démonté
tout autre. Pour lui, il se tourna vers nous,
et nous défiant d'un sérieux à glacer : parlez,
dit-il, si vous osez, est-ce que j'ai
fait le libertin comme vous ? Oh que nenni,
répondit De Grèves, vous êtes un
saint ; et si nous disions le contraire, je
gagerais que monsieur ne nous croiroit jamais.
En effet, si mon oncle n'avalait pas la
pillule, du moins il le parut. Il se servit
de l'exemple du chevalier, pour renouveler

la morale qu' il m' avoit déjà prêchée,
et pour conclure que des plaisirs
capables de donner l' air que nous avons,
nous ouvroient d' emblée les petites-maisons.

p140

En attendant, il offrit à chacun de
mes amis une place auprès du feu, et
nous en approchant, la conversation changea.
De Gréves en fut presque l' unique
objet. Mon oncle le félicita d' être capitaine
comme lui ; mais comme plus ancien,
il lui donna tous les avis que l' expérience
autorise toujours dans un vieil
officier. Pendant ce temps-là le dîner qui
s' apprêtoit fut servi. Nous nous oubliâmes
assez long-temps à table. Mon oncle eut
la complaisance de nous tenir compagnie
jusqu' à la brune ; mais après il fut en chercher
une plus sortable pour lui, et nous
laissa nous trois.

Ne sachant que faire, De Gréves proposa
de retourner au palais royal, de s' y
reposer encore jusqu' au lendemain, de se
préparer ensuite et de partir. Nous fîmes
ce qu' il voulut. J' appris en arrivant que le
prince m' avoit fait demander le même matin.
Il s' étoit souvenu apparemment que le
congé de huit jours qu' il m' avoit donné
étoit expiré, et que je devois être rendu.
Pour me donner un air d' exactitude, je
courus recevoir ses ordres. Ils se bornèrent
à m' envoyer chez la comtesse, qu' il n' avoit

p141

presque pas vue, disoit-il, faute de
moi, et pour lui dire de venir souper avec
lui. Je fis ma commission sur le champ. Madame
la comtesse me suivit de près, malgré
une nombreuse compagnie, qu' elle
congedia sans doute. Je les servis tête-à-tête
à souper. Je demurai seul avec eux
un moment au dessert. Je ne sais si l' on ne
s' étoit pas encore aperçu de mon air harassé ;
mais il n' en fut mention qu' alors, et
il fallut satisfaire à mille jolies questions.
Le prince me demanda si De Gréves

étoit parti ; je répondis que non ; que ce ne seroit que le lendemain, et que si j'osois je supplerois encore pour qu' il me fût permis de le conduire. Oh ! Pour cela non, répondit madame la comtesse. L' air fatigué que je vous vois, me fait craindre que nous ne vous reverrions plus. Cependant ma demande me fut accordée. Sur le champ je me retirai, pour venir en faire part à mes amis, et me reposer, afin d' être en état de célébrer les derniers adieux. Plusieurs pages se joignant à nous, nous fîmes le lendemain cortège à De Grèves. Nous l' accompagnâmes en fiacre jusqu' au Bourget, où il prit la poste pour se rendre

p142

à Mézières, lieu de sa garnison. Avant que de nous quitter, nous dînâmes encore ensemble ; et s' il y eut des larmes répandues, je crois qu' elles ne pouvoient guères être que de vin.

De retour au palais royal, et libre dans mes fonctions, je nageois comme en pleine eau. Je goûtois dans ma faveur tout ce qu' un jeune homme peut trouver de plus flatteur ; mais bientôt elle fut troublée par la disgrâce de ma bienfaitrice, que je supportai peut-être moins patiemment qu' elle. Pendant son bail, mon illustre maître ne laissoit pas que de voltiger çà et là. à la fin madame la comtesse perdit le droit de le fixer, c' est-à-dire, autant qu' il pouvoit l' être. La Desmares, fameuse comédienne, prit sa place. Ce n' étoit pourtant qu' un amour renouvelé des grecs. Il y avoit maintes années que le prince s' en étoit lassé ; mais faute d' autre, il étoit déjà retourné-là plus d' une fois, et c' est ce qu' il fit encore. Ce retour, dont je m' aperçus bientôt, me navra jusqu' à l' ame. Je le trouvois si indigne, que j' en eusse volontiers fait la leçon à mon jupin ; mais je craignois que

p143

cela n' aboutit qu' à m' attirer aussi sa foudre.

Malgré bon gré il fallut changer de route.
Pénétré de l' inconstance qui m' y obligeoit,
je ne pus m' empêcher d' aller marquer
ma douleur à celle que je croyois
devoir être encore plus affligée que moi.
Point du tout. Loin d' être triste, comme
une poule qui auroit perdu son coq, je
la trouvai aussi gaie que si elle en eût déjà
recouvré quatre. Avancez, avancez,
me cria-t' elle de si loin qu' elle m' aperçut.
Pourquoi donc ne vous vois-je plus ?
Ah ! Madame, m' écriai-je. Je sais, interrompit-elle,
ce que vous voulez me dire ;
mais à bon chat, bon rat. Ah ! Madame,
repris-je encore. Quel goût, quel caprice !
Le ciel éclaira-t' il jamais rien de pareil ?
Bon, bon, ajouta-t' elle, je suis
sûre qu' en pareil cas un jeune plumet comme
vous causeroit beaucoup plus de regrets
que je n' en sens et que je n' en sentirai
jamais. Cela est bien flatteur, madame ;
que n' est-il aussi vrai ! Mais il y
a tant de choses qui me disent le contraire,
que je n' en sens pas moins la douleur qui
m' amène. En effet, ce compliment ne servoit

p144

qu' à me rendre plus équivoque ce que
j' en devois penser ; et je ne l' en eusse jamais
cru, si elle n' en fût venue à d' autres
preuves qui ne souffroient point de
difficulté. Plus constant dans ma reconnoissance
que mon maître dans ses feux, je
ne lui en donnai pas seulement alors de
vives marques, mais encore plusieurs fois
depuis.
Ce changement du prince, comme je
l' ai déjà remarqué, n' en apporta aucun
dans la faveur où j' étois auprès de lui.
Bien loin d' y donner la moindre atteinte,
il l' augmenta jusqu' au point de me rendre
le compagnon de ses plaisirs, plutôt que
le messenger. C' est sans doute à mon caractère
facile et prompt à goûter tout ce
qui pouvoit flatter les sens, que j' eus en
partie cette fatale obligation. Le prince
n' eut peut-être jamais trouvé, malgré ma
jeunesse, un page qui se moulât aussi-tôt
et si parfaitement à son goût et à ses manières.
Triste éloge ; malheureuse vanité !
De tant de beaux talens, il ne me reste

aujourd' hui que le regret de les avoir eus.
Le ciel, à qui seul appartient de tirer
du mal un bien, s' y est plû à mon égard.

p145

Mes talens ne servirent qu' à ma ruine.
Le prince me chérissait trop pour m' éloigner
par quelque récompense solide,
et moi trop enivré, je ne laissai pas seulement
échapper les occasions, mais je
dissipai encore follement ses libéralités. Sa
mort ne fut pour moi qu' un premier abyme.
Mille autres s' ouvrirent ensuite sous
mes pas. Tombant enfin dans le plus horrible
de tous, j' y trouvai et trouve encore
la juste expiation de mes égaremens.
L' abbé Du Bois (j' ai tremblé jusqu' ici
à le nommer) ne servit pas peu à me
dresser. Il devint mon pédagogue, à peu
près comme il avoit été celui du prince.
Si ses maximes, fort différentes de celles
que j' avois reçues jusques-là, trouvoient
quelquefois de l' opposition en moi, il
savait me les faire goûter de façon à me
faire rougir d' un reste de retenue qui pouvoit
encore faire ma gloire. La religion,
la morale dans les mains de cet ecclésiastique,
étoient pires qu' un couteau dans
celles d' un furieux. Son caractère ne servant
qu' à relever l' horreur de ses préceptes,
j' en fus plus d' une fois saisi en les
écoutant. Le prince m' eût dit les mêmes

p146

choses, que je n' en eusse pas été à beaucoup
près si frappé. La raison de cela est
je crois que le vice, toujours laid, l' est
infiniment davantage dans un homme vêtu
en défenseur de la vertu. à la fin j' eus
le malheur de m' y accoutumer tellement,
que l' habit même de l' abbé, servoit à
m' en imposer.
Depuis long-temps il avoit l' intendance
des plaisirs ou des voluptés du prince. Moi,
je n' en fus d' abord que le courier ; mais,
graces à mon goût, j' en devins bientôt
comme lui le précurseur, et quelquefois
mon avis prévaloit même sur le sien. Il
fut pourtant toujours beaucoup meilleur
limier que moi, ou plutôt je ne le fus
jamais ; mais lorsqu' il avoit découvert le
gibier, j' allois souvent le reconnoître ;
et si mon rapport s' accordoit avec le sien,
on lui lâchoit le trait, et il alloit l' arrêter.
Combien de jeunes filles, qui peut-être

seroient toujours demeurées vertueuses,
tombèrent dans le vice, attirées
et séduites par cet intrigant ecclésiastique.
Le prince trop constant dans son inconstance,
ne se lassoit jamais de nouveauté.

p147

Quelquefois l'abbé ne pouvant
suffire à lui en trouver, nous allions tous
trois en chercher dans les lieux publics,
bravant les inconvénients. Il est vrai que
le lieutenant de police, toujours averti
par l'abbé, avoit soin de pourvoir à notre
sûreté. Une escouade d'archers, sans
que le prince en sût rien, environnoit
ordinairement le lieu où nous étions ;
pour du reste, nous allions à la garde de
Dieu. Ce manège avoit commencé long-temps
avant mon bail. Jamais le prince
n'y avoit eu aucune mauvaise aventure :
mais cette précaution dont j'ai parlé nous
ayant une fois manqué, il nous en arriva
une qui pensa nous coûter cher, et où le
prince et mon collègue me dûrent en
quelque sorte la vie.

Un soir ayant revêtu nos habits couleur
de muraille, et étant sortis sans
bruit par la fausse-porte ordinaire, nous
nous rendîmes à la porte St Roch, chez
une digne connoissance de l'abbé. C'étoit
sur-tout dans ces sortes de parties où
le prince prenoit le plus de plaisir, parce
qu'il y trouvoit plus de diversité. Comme
l'envie lui étoit survenue tout-à-coup,

p148

le lieutenant de police n'avoit malheureusement
pu être averti. Nous n'en fûmes
pas moins notre train. Arrivés, nous
entrâmes. Tout étoit tranquille dans ce
lieu. On paroissoit n'attendre que notre
pratique ; et nous y fûmes reçus avec
joie. Après la visite de toute la marchandise
qui étoit-là, le prince, qui n'étoit
pas encore content de cette variété, envoya
par la ville. La maquignonne elle-même
sortit. Une demi-heure après elle

revint avec un renfort de quatre, et on
s' en tint-là.
Comme elle avoit apparemment dépeuplé
le quartier, trois officiers cherchant
à prévenir les besoins de la campagne,
et ne trouvant rien à leur gré nulle part,
vinrent à la piste où nous étions. Ils
frappent ; on ne répond point. Ils redoublent ;
mot encore. à la fin ils jurent,
tempêtent et enfoncent la porte. Il n' y
avoit-la ni qualité ni rang qui tint. D' ailleurs
il n' en étoit pas question, et le
prince en avoit laissé toutes les marques
à son palais. Il n' y a point de doute
que nous n' eussions tous ensemble partagé
tranquillement le plaisir, si on ne s' étoit

p149

avisé de vouloir le garder pour nous
seuls. Mais ces officiers, qui n' entendoient
pas raillerie, piqués non-seulement
de ce qu' on n' avoit pas voulu leur
ouvrir, mais de ce que nous avions dix
fois plus de butin qu' il ne nous en falloit,
tombèrent sur nous l' épée à la main, et
vouloient commencer par nous enfiler.
L' abbesse de ce saint lieu, et toutes
ses nones, poussèrent des cris horribles.
Notre abbé, aussi poltron qu' elles, en fit
de même ; mais le prince et moi, sautant
à nos épées, nous nous mîmes en état de
défense. Le danger où je le croyois, et
sur-tout son exemple, m' animèrent tellement,
que du premier coup d' épée que je
portai de ma vie, j' en jettai un sur le carreau.
Ce n' est pas que je fusse alors grand
grec, les armes à la main, ni que je l' aie
même jamais été ; mais, comme dit Rodrigue
dans le Cid de Corneille, on a toujours
assez de force , quand on a *assez de coeur* .
Les deux braves qui restoient admirant
mon courage, ou peut-être craignant
pour eux le même sort que leur camarade,
rengainèrent et me tendirent la main
en signe de paix. Non parbleu, messieurs,

p150

leur dis-je, la partie est à présent égale ;
il faut ou décamper et enlever même votre
compagnon, ou voir ce qui en sera.
Le prince eut besoin de m' arrêter. Comme
je le devançois de deux pas pour le
mettre à couvert, et que j' étois seul pour
ainsi dire à faire face, il me prit le bras,
et me dit : *non, il faut toujours faire quartier
à l' ennemi, quand il le demande. c' étoit
mon maître, j' obéis.*

La paix étant faite, nous en profitâmes
pour nous en retirer. Ce ne fut cependant
qu' après avoir attendu le chirurgien. Je suis
sûr que s' il n' en fût point venu, le prince,
de retour, auroit eu la générosité d' envoyer
le sien ; mais bientôt il en arriva un.

La plaie du blessé fut sondée. Quoiqu' à
deux doigts du têtou, elle fut jugée n' être
pas mortelle. Là dessus le prince sortit,
et nous le suivîmes.

L' abbé revenu de sa frayeur, et plus
content que le prince, lui dit presque en
sortant : que dites-vous de ce brave,
monseigneur ? Ne mérite-t' il pas bien que
nous lui fassions avoir un régiment ? *sans
doute, répondit le prince ; mais poltron
comme tu es, je suis surpris que tu ne parles*

p151

pas plutôt de le garder. fort bien,
reprit-il, gardons-le, et faisons-en un jour
un capitaine des gardes. *passé pour cela,*
repliqua le prince. Mais si les bravoures
les mieux placées sont quelquefois mal
récompensées, il n' est pas étonnant que
celle-ci ait été oubliée.

Cependant elle ne le fut pas tout-à-fait.
Etant rendu, et ayant vu mettre le
prince au lit, je fus chercher le mien. Le
lendemain que j' y étois encore, mon oncle
et le chevalier que je n' avois vu depuis
quelque temps, vinrent m' y surprendre.
Je me levai, et comme j' étois à ma
toilette, on vint me demander de la part
du prince. Ne sachant ce que ce pouvoit
être, je laissai ma compagnie, et me dépêchai
d' aller. En entrant, j' aperçus deux
messieurs qui me saluèrent, et que je crus
reconnoître pour mes officiers de la veille.
C' étoit eux en effet, qui ayant apparemment
été instruits après notre sortie de celui

à qui ils avoient eu affaire, étoient-là pour demander excuse, ou grace. Le prince me l' apprit lui-même. *voilà*, me dit-il, *tes amis d' hier ; qu' en veux-tu faire ?* moi, monseigneur ; rien de plus que ce qu' ils

p152

savent eux-mêmes ; c' est-à-dire, leur montrer, s' il le faut, l' intérêt que je prends à mon prince, et que je sais imiter sa bravoure. *qu' en pensez-vous, messieurs*, reprit-il en s' adressant à eux ? *n' est-ce pas-là un garçon aussi généreux que brave ?* assurément, monseigneur, répondirent-ils. *hé bien*, ajouta-t' il, *puisque il ne vous veut point de mal, je ne vous en veux point non plus. Pour de son secret, j' en suis sûr, et du vôtre aussi ; car je ne crois pas que l' affaire vous fasse assez d' honneur pour que vous en ouvriez la bouche. Allez donc ; mais attendez un moment.* il tira en même-temps une bourse de deux cens louis, qu' il m' avoit déjà préparée. *tenez*, poursuivit-il, *soyez témoins de la récompense que je lui donne, et tâchez cette campagne d' en mériter autant contre l' ennemi.* ils se retirèrent confus, et moi je fus joyeusement, avec ma bourse, rejoindre mon oncle et le chevalier. Voilà de quoi vous donner bien à dîner, leur dis-je en la jetant sur une table, et faisant là-dessus une pirouette. Ni l' un ni l' autre ne savoient ce que cela vouloit dire ; je le leur appris. Le chevalier

p153

m' embrassa et me félicita. Pour mon oncle, peu s' en fallut qu' il ne me battit. Je ne voudrois pas, me dit-il d' un grand sérieux, qu' il vous vint tous les jours une pareille bourse au même prix. Et moi bien, répondis-je un peu trop machinalement. Cela le fâcha à un point qu' il pensa s' en aller, sans que je pusse l' arrêter. Il demeura pourtant, mais en me faisant convenir que j' avois tort, et que si M Le Duc D' Orléans avoit besoin de quelques avis,

ce seroit de ne pas s' exposer ainsi, ni personne avec lui. Je voulus leur tenir parole, et les régaler à dîner. J' envoyai au *mai* dans la rue de Richelieu. Cependant nous fûmes faire un tour de jardin, et l' heure étant venue, nous nous rendîmes au banquet, où nous achevâmes de nous racommoder, mon oncle et moi.

Le prince néanmoins, prenant de lui-même l' avis dont mon oncle prétendoit qu' il eût besoin, rabattit un peu de son goût pour les lieux publics. La Desmares s' en trouva mieux pendant quelque temps ; Poussette de même : c' est ainsi que s' appelloit ma comédienne, qui par un hasard, que je nomme aujourd' hui fatal, se trouva

p154

nièce de celle de mon maître, et par conséquent un peu trop à ma portée. Mes premiers louis m' avoient tellement frayé le chemin de son coeur, que non-seulement il n' en fut plus jamais question, mais qu' elle ne vouloit pas même d' autres présens. Elle congédia aussi pour l' amour de moi son mousquetaire. Elle le fit en ma présence, et d' une façon aussi comique que franche. Ecoutez, lui dit-elle un jour que nous étions ensemble, tu n' es pas vieux, mon pauvre Briquenai, mais pourtant tu es si usé, qu' un vieillard et toi reviennent bien au même. J' aime les jeunes gens, tu le sais ; mais ce n' est pas tout, il me faut aussi quelque chose de plus que l' apparence. Tu conviendras que c' est tout au plus ce qui te reste aujourd' hui. Ainsi contente-toi du passé, et laisse-moi, finit-elle en se tournant de mon côté et m' embrassant, jouir ici de ce que je regrette en toi, et que tu n' as plus.

Briquenai, (c' étoit le nom du mousquetaire) répondit à peu près sur le même ton ! Je suis fâché, ma chère Poussette, de ne pouvoir plus faire ton affaire. On ne sauroit, comme tu le sais, être et avoir été.

p155

C' est ce que je regrette encore plus que toi. Mais que faire ? Je sens trop que tu as raison, et qu' usé comme je suis, il me faut aussi du plus neuf. Enfin quittons nous, puisque le destin le veut ; mais si je ne puis être ton amant, souffre au moins que je demeure ton ami. Oh ! Pour cela oui, repliqua-t' elle. Elle lui tendit la main, et le marché fut conclu.

Poussette, jolie, aimable, étoit encore dans le plus bel âge. Loin de me coûter, elle m' eût donné du sien ; mais avec tout cela, elle n' en faisoit pas moins un fort sot marché. Elle ne pouvoit tout au plus compter sur moi, qu' autant que La Desmares pouvoit compter sur le prince ;

c' est-à-dire, quelquefois en passant, et bientôt point du tout. Mais aimer et raisonner, sont deux choses incompatibles.

En concluant son marché avec Briquenai, nous scellâmes le nôtre. Il fut témoin des protestations que les jeunes gens ne font que trop facilement en pareil cas, si cela se peut dire ici, où il ne s' agissoit que de se voir, de s' aimer ; à plus forte raison quand il s' agit de ce qu' il y a de plus sérieux, et où l' on ne débite pas seulement

p156

des protestations, mais des sermens, comme une monnoie courante. à moins que la mode n' efface le crime, je ne le crois pas moins grand dans le cas d' amour, qu' en d' autres ; et quelquefois bien plus, quand on trompe et séduit par-là de jeunes personnes incapables de l' être autrement. Je sais que cette monnoie est en discrédit ; mais il s' en trouve néanmoins tous les jours qui savent lui donner de la valeur, sans beaucoup s' en enquérir pour la conscience. Le prince, après le risque qu' il avoit couru, ne faisoit diversion à La Desmares, que par les nouveautés que l' abbé pouvoit lui procurer. Comme il n' en étoit pas tout-à-fait alors, comme il fut depuis pendant la régence, le fruit nouveau étoit moins commun au palais royal. C' est ce qui le rendoit plus assidu auprès de sa comédienne, où il trouvoit tout à la fois les charmes de la Grèce, de Rome, et d' ailleurs, ce qui a même fait croire qu' il

l'aimoit alors autant qu'il eut jamais fait. Cependant l'abbé, qui n'étoit pas moins rebuté que le prince, des lieux publics, faisoit tout son possible pour le guérir de

p157

cette envie. Il trottoit et galoppoit de tous côtés, et moi souvent après lui. Quand il étoit bien sûr que le gibier étoit de mise, je n'avois pas cette peine, et il l'amenoit tout de suite. S'il étoit équivoque, alors il falloit ma voix, et on ne tentoit rien que je n'eusse décidé. Ce qui m'avoit attiré ce pénible emploi, c'est que l'abbé, qui n'étoit rien moins que délicat, et qui piquoit toutes sortes de haridelles, avoit voulu plusieurs fois faire passer une laidron pour belle, et une messaline pour une vestale. Moi qui n'avois le goût ni gâté ni usé, et qui devenois tous les jours plus connoisseur, j'étois pris pour arbitre, et par-là on évitoit au prince la dépense et le dégoût.

Parmi celles que l'abbé coucha de ce temps-là en joue, je me souviens d'une grisette assez jolie pour qu'il l'eût amenée d'emblée, si elle n'avoit résisté à toutes ses épreuves. Malgré cela il en étoit tellement enjoué, qu'il ne cessoit presque d'en parler, et toujours avec une espèce de transport. Le prince las de l'entendre, me députa pour aller voir ce qui en étoit, et si elle valoit la peine qu'on passât en sa

p158

faveur le taux ordinaire. Je me rendis donc aux charniers des innocens, où elle tenoit une petite boutique de galanteries. Je la trouvai en effet, non pas belle, mais assez jolie pour que je m'intéressasse à son sort. Mon inspection en avoit déjà sauvé plusieurs, qui avoient même attiré de la dispute entre l'abbé et moi. La pitié m'eût encore fait sauver celle-ci, si notre débat, plus fort qu'à l'ordinaire, n'eût porté le prince à vouloir s'éclaircir par ses yeux. Ce fut le malheur de cette pauvre fille.

L' aventure est singulière, et montre tout ce que peut l' amour, le caprice, ou plutôt la bizarrerie.

Il suffisoit que le prince regardât sa résolution comme un jeu, pour ne penser qu' à l' exécuter. L' abbé ne pouvoit l' accompagner, parce qu' il eût tout gâté.

Pour moi, qui ne m' étois montré à la grisette que pour lui acheter quelques bagatelles, je le conduisis à sa boutique.

Il s' étoit mis à la bourgeoise, et moi en petit-maître, tel que j' avois paru la première fois. Chemin faisant, le prince songea que pour bien jouer la comédie, il falloit nous donner des noms postiches.

p159

Il prit celui de Lucas, avec ordre de ne point m' y tromper ; et pour ne pas tomber dans le cas, il ajouta qu' il m' appelleroit le chevalier. Nous arrivâmes ; je parus le premier ; et la grisette ne me remettoit seulement pas.

Monsieur Lucas qui étoit derrière moi, se montra. Voici, mademoiselle, dis-je à la grisette, un chaland que je vous amène. C' est un bourgeois de mes amis, fort galant-homme. Il a besoin de tout ce que vous avez de plus beau, palatines, manchons, rubans, coëffures de gaze, le tout pour faire présent à sa maîtresse. *non, non, mademoiselle*, répondit le bourgeois Lucas, *monsieur le chevalier est un petit-maître qui se moque ; je n' ai, graces à Dieu, point de maîtresse*. quoi, point de maîtresse, interrompit gaiement la jeune marchande ! Il faut, monsieur, en faire une, et m' acheter, s' il vous plaît, toute ma boutique. *passé pour votre boutique*, répondit Monsieur Lucas, *qui me paroît belle et jolie ; mais pour de maîtresse, à moins qu' elle n' ait vos charmes, ne m' en parlez pas*. voyez-vous, interrompis-je ? Vous ai-je menti, mademoiselle,

p160

quand je vous ai dit que Monsieur

Lucas étoit galant ? Vraiment non, reprit-elle, et d' ailleurs son air le dit assez. Mais ce n' est pas de quoi il est question ; il s' agit, messieurs, de ce que vous souhaitez. *je souhaite*, répondit Monsieur Lucas ; *ma foi, mademoiselle, vous me l' avez fait oublier ; montrez toujours ce que vous avez de plus beau, ainsi que l' a dit monsieur le chevalier ; c' est ce que je veux.* mais encore, reprit-elle en riant, que vous faut-il, à quel usage ; est-ce pour homme, est-ce pour femme ? *non, non ; ma foi*, reparti sérieusement Monsieur Lucas, *pas pour femme, mais pour homme.* là-dessus la petite marchande déploya tout ce qu' elle avoit, tabatières, couteaux, ciseaux, boucles, jarretières, cordons de canne ; et de tout cela, Monsieur Lucas et moi, remplîmes nos poches. La petite marchande n' avoit jamais trouvé de pareils chalands. Pour moi, je lui dis que je n' étois pas Monsieur Lucas, que j' avois une maîtresse, et que je voulois tout au moins lui faire présent d' une palatine, d' une boîte à mouches, et

p161

sur-tout d' une pièce de ruban couleur de feu, pour mettre en désespoir. Tout cela n' étoit que pour allonger le temps, et donner à Monsieur Lucas celui de lorgner tout son saoul, et de faire l' agréable. Personne ne s' y entendoit mieux que lui quand il vouloit s' en donner la peine. La petite marchande lui plaisoit ; et il réussit si bien à plaire lui-même, qu' elle lui demanda, s' il étoit donc marié, puisqu' il n' avoit point de maîtresse, et dans quel quartier il demeueroit. *pour marié*, répondit Monsieur Lucas, *non ; mais pour mon quartier, quoiqu' il soit fort éloigné, cela n' empêchera pas que je vienne quelquefois vous acheter.* acheter, répondit-elle ! Oh monsieur ! Sans même qu' il soit question de cela, vous pouvez, comme bien d' autres, venir quand il vous plaira vous reposer dans ma boutique, ou même y entrer, si cela vous fait plaisir. C' est tout ce que Monsieur Lucas demandoit ; il n' en falloit pas davantage. Cela dit, nous sortîmes, en promettant d' user de

sa courtoisie.

On ne peut s'imaginer à quel point le prince paroisoit satisfait, après avoir quitté

p162

cette grisette ; il en faisoit presqu' autant d' éloges que l' abbé. *où diable avois-tu les yeux*, me dit-il, *pour ne pas voir que cette fille est une des plus jolies de Paris ?* en effet, monseigneur, répondis-je tout capot, je crois que j' avois la berlue. *n' importe*, ajouta-t' il, *la place ne me paroît pas imprenable, et je veux l' attaquer dans les formes*. hélas ! Amateur de nouveautés, c' en étoit bien une pour lui ; et sans une singularité aussi burlesque, peut-être n' eût-il jamais songé à filer le parfait amour. Arrivé au palais-royal, l' abbé nous y attendoit. Ce fut alors qu' il triompha de l' éloge que le prince avoit fait de son goût, en dépit du mien. Mais c' est tout ce qu' il en eut. Il ne pouvoit entrer dans le projet qu' avoit formé le prince ; il eut tout le temps de barbotter dans les rues, tandis que pendant sept à huit jours j' eus la plus facétieuse comédie. Le prince, sans rien démordre du plaisir qu' il avoit résolu de se donner, m' ordonna de me tenir prêt pour retourner dès le lendemain voir sa grisette. Et moi, dit l' abbé, que deviendrai-je pendant ce temps-là ? *tout*

p163

ce que tu pourras, repliqua le prince. *pour moi je pousse mon aventure avec le chevalier, et j' aime mieux en conter à ma grisette, et m' entendre appeler Monsieur Lucas, que de jouir des distinctions et des faveurs de la dame la plus hupée de la cour*. ah ! Ah ! S' écria-t' il, en voilà bien d' un autre ; il ne nous manquoit plus que cela. Hé bien, vous irez donc de votre côté et moi du mien. *oui*, dit encore le prince ; *mais prends garde de ne pas t' aller faire couper la gorge, comme tu sais l' avoir déjà échappé une fois*. le lendemain, sans y manquer, nous courûmes à la même heure que la veille, jouir des offres de la grisette ; c' est-à-dire, nous reposer dans sa boutique, et attendre qu' elle eût auné quelque peu de ruban pour y entrer. L' avantage que nous tirâmes de ce petit retardement, fut d' apprendre qu' elle s' appelloit Gothon. *votre*

serviteur, Mademoiselle Gothon, dit Monsieur Lucas, en mettant le pied dans la boutique ; nous ne négligeons pas, comme vous voyez, de profiter de votre honnêteté. voilà ce que c' est, vous d' avoir tant de charmes, et moi qui ne vouloit point de

p164

maîtresse, de ne savoir à présent ce qui en sera. quoi, répondit-elle, seroit-ce bien-là le sujet de votre visite ? assurément, repliqua mon maître Lucas ; demandez plutôt à monsieur le chevalier. oh ! Pour cela, répondis-je aussi-tôt, je puis vous assurer, mademoiselle, que depuis hier Monsieur Lucas n' a cessé de me parler de vous, et qu' aujourd' hui il ne m' a point laissé en repos que je ne vous l' aie amené. Quel conte, répondit-elle avec un petit air de satisfaction ; je serois trop glorieuse, si je croyois que mes foibles charmes eussent tant de pouvoir. Il ne fut pas difficile à Monsieur Lucas de battre en ruine cette précieuse modestie. Il le fit d' une manière si naturelle et si coulante, que Mademoiselle Gothon ne prit peut-être jamais tant de plaisir à s' entendre contredire. Cependant se croyant obligée de déguiser, elle appella par minauderie une de ses amies de la boutique vis-à-vis. On s' imagineroit quasi que ce mal-à-propos devoit déranger nos affaires. Nous le crûmes d' abord, mais rien au contraire ne pouvoit mieux les accommoder. Je croirois même que Mademoiselle Gothon

p165

l' eût fait à dessein, si son amie entrant ne lui eût dit en approchant de son oreille, mais assez haut néanmoins pour que nous l' entendissions : j' ai promis pour toi et pour moi, et l' on viendra nous chercher. Monsieur Lucas, faisant l' agréable et l' inquiet, voulut savoir de quoi il s' agissoit, Mademoiselle Gothon pria son amie de n' en rien dire ; mais celle-ci, qui étoit une bonne petite réjouie,

et qui ne s' imaginait pas que sa camarade voulût faire la réservée, s' écria : bon, bon ! Plus on est de foux, plus on rit. Nous allons, messieurs, continua-t' elle, ce soir au bal, et si vous voulez être de la partie, je vous dirai où c' est. Tu me le payeras, Babet, tu me le payeras, cria la méchante Gothon ; mais on voyait bien au travers de cette menace, que l' indiscretion la chatouillait.

Mademoiselle Babet (c' étoit le nom de cette petite indiscrette) remarquant comme toute autre auroit fait, que le danger n' étoit pas si grand, acheva, et nous apprit le lieu du bal. Elle s' offrit même de nous y mener. Trouvez-vous, nous dit-elle, vers minuit à la porte du charnier,

p166

vous nous verrez monter en carrosse, et vous nous suivrez. Monsieur Lucas remercia Mademoiselle Babet d' une manière à lui faire approuver encore davantage ce qu' elle avoit osé dire. Je fis aussi de mon mieux pour qu' elle n' eût rien à se reprocher à mon égard, et afin de me mettre assez dans ses grâces pour que je pusse m' amuser avec elle en cas de besoin. La terrible Gothon néanmoins tenoit toujours bon, et paroissoit souffrir mortellement de toutes les avances de son amie. à la fin elle s' appaisa, et faisant la généreuse, elle dit, que puisque le vin étoit versé, il falloit bien le boire.

Monsieur Lucas ne manqua pas de s' épuiser à reconnoître ce grand effort de générosité. Pour y faire paroli, ou plutôt pour n' échapper rien de ce qui pouvoit le signaler, il offrit masques, dominos, carrosses, et le reste. Il se trouva par malheur qu' elles n' avoient besoin de rien de tout cela, et Mademoiselle Gothon moins encore que l' autre ; car elle poussa la sévérité de ses remerciemens, jusqu' à dire qu' elle en avoit trois ou quatre de rechange. Monsieur Lucas fut donc obligé

p167

de renouer, et de recevoir gratuitement l'honneur qu'on vouloit bien lui faire. Sûr de ne le devoir qu'à lui-même, il n'en étoit que plus flatté. Je le dis, parce que dès que nous eûmes quitté nos grisettes, il ne fit aucune difficulté de l'avouer, et de se plaindre, comme d'un malheur, que dans le rang où il étoit né, on ne pouvoit jamais s'assurer sur quoi tomboient les moindres égards, et qu'on perdoit par-là ce qu'il pouvoit y avoir de plus satisfaisant.

Ayant donc pris congé du charnier, et de nos deux innocentes, nous fûmes patiemment attendre au palais-royal, l'heure de les rejoindre. L'abbé étoit sans doute à tenir parole au prince, et à se vautrer dans quelque sale borbier. Du moins nous ne le trouvâmes pas. Faute de lui, que le prince eût peut-être amené sous le masque avec nous, nous prîmes un valet-de-chambre. C'étoit un drôle au poil et à la plume ; l'homme de l'abbé lorsqu'il s'agissoit de quelque coup de main, et que la prudence en quelque sorte obligeoit de prendre. Le prince l'ayant fait venir, je lui fournis un habit de masque,

p168

et il eut ordre de nous suivre. Moi, j'avois déjà pourvu à un carrosse de louage, ou plutôt j'en avois fait arrêter un par mon valet, et ordonné qu'il m'attendît dans le cul-de-sac de l'opéra. Nous l'y trouvâmes ponctuellement. Le prince monta. Je le suivis, après avoir dit au valet-de-chambre où il falloit qu'il fit fouetter.

Je rappelle cette circonstance, parce que le valet-de-chambre étant venu se placer dans le carrosse, le cocher nous mena en effet aux charniers des innocens, mais à une porte au lieu de l'autre. Sans songer à cette méprise, le prince ordonna seulement au valet-de-chambre d'avertir quand il sortiroit quelqu'un. Précaution inutile. Nous demeurâmes-là depuis avant minuit jusqu'à une heure après. Enfin, las d'attendre, le prince me dit de descendre et de voir. Je le fis. à

peine fus-je en bas, que je m'apperçus que le valet-de-chambre, ou le cocher, s' étoit trompé. Je parlai à celui-ci ; il jura qu' il avoit suivi ses ordres. Je remontai, et dis au prince de quoi il étoit question. Il falloit qu' il eût bien cette partie à coeur,

p169

puisque la croyant manquée, il entra dans une colère où je ne le vis jamais. Ah ! Que les grands hommes sont quelquefois petits, quand on les voit de près !

Le prince ne pouvant s' en prendre qu' à son valet-de-chambre, peu s' en fallut qu' il ne le jetât par la portière du carrosse. Je ne l' arrêtai qu' avec bien de la peine, et sur-tout en l' assurant que je trouverois le lieu du bal. En effet, je me souvins que les grisettes avoient indiqué tout près de là l' eglise St Méri, et la rue de la verrerie. Ce fut un bonheur pour le valet-de-chambre. Il en fut quitte pour aller, suivant mes ordres, écouter de porte en porte, et venir dès qu' il entendroit quelques instrumens. Il ne tarda pas de revenir. Le cocher nous mena au lieu qu' il avoit remarqué. Nous entrâmes ; et tout ainsi qu' un enfant qu' un rien fâche et qu' un rien appaise, le prince se calma tout-à-fait.

Comme la foule n' est pas grande dans ces sortes de petits bals bourgeois, et que d' ailleurs on n' y garde guères le masque, nous n' eûmes pas de peine à

p170

reconnoître nos grisettes, et à nous accrocher à elles. Bien m' en prit d' avoir fait le gracieux avec Mademoiselle Babet ; car ne connoissant là ame qui vive, j' aurois couru risque de passer une fort mauvaise nuit. Pour Monsieur Lucas, il s' en donna à coeur joie ; mais cependant sans lever le masque ; car quoiqu' avec des bourgeois, il eût pu être dégradé de sa bourgeoisie, d' où il faisoit avec raison

dépendre son bonheur.
Mademoiselle Gothon aimoit la danse et le bal. Si Monsieur Lucas n' étoit pas aussi danseur qu' elle, elle trouva à s' en dédommager d' ailleurs, et par des choses mêmes qui avoient rapport à son goût. Outre un air libre et aisé, des allures et un jargon de mascarades plus nobles et plus enjouées que tout ce qu' elle avoit encore vu ; outre cela, dis-je, Monsieur Lucas brilloit sur-tout par son ajustement, qui, quoiqu' un de ses plus médiocres, étoit néanmoins le plus riche et le mieux ordonné de toute l' assemblée. Cela ne pouvoit manquer de donner à Mademoiselle Gothon une haute idée de sa bourgeoisie, et de seconder vivement le penchant

p171

qu' elle pouvoit avoir pour lui. Quoiqu' il en soit, Monsieur Lucas avança tellement ses affaires cette nuit, qu' il devint l' idole de son coeur, et qu' il eut déjà tous les vices de ce que l' abbé n' avoit pu lui procurer.
Cependant l' heure étant venue, il fallut se retirer. Mademoiselle Gothon se trouva si traitable, qu' elle ne fit aucune difficulté de laisser son carrosse pour monter dans celui de Monsieur Lucas, tandis que Mademoiselle Babet, rigoureuse à son tour, crioit à tue tête, et j' eus bien de la peine à lui faire suivre son exemple. Ce fut un bonheur, si l' on peut appeller ainsi un malheur tant soit peu différé ; car dès-lors peut-être il eût été consommé. Après les avoir remis à la porte du charnier, le prince m' en fit des vives plaintes. *pourquoi*, dit-il, *ne m' avoir pas laissé seul avec cette fille ? ne voyois-tu pas qu' elle étoit dans son quart-d' heure ?* hélas ! Monseigneur, répondis-je, avez-vous peur qu' elle vous échappe ? Nous rentrâmes, qu' il y songeoit encore. *va te coucher*, me dit-il amèrement, *et prends garde une autre*

p172

fois à mieux jouer ton rôle.

cette réprimande ne m'empêcha pas de bien dormir, et de ne me lever que lorsqu'il me fit appeler. J'ai lieu de croire qu'il n'avait pas si bien reposé que moi ; car n'ayant que son fol amour en tête, il m'envoya sur le champ au charnier, pour lui apporter des nouvelles de sa grisette, et lui faire agréer un bal qu'il vouloit donner lui-même, pour tâcher, me disoit-il, de retrouver le quart-d'heure que je lui avois fait perdre. Il me donna cet ordre en riant, craignant de me voir pester ; mais je ne le fis pas moins, et sur-tout contre l'abbé qui étoit là, et qui pour se venger animoit encore le prince à ne me point laisser en repos. Oui, oui, monseigneur, disoit-il, il faut le faire trotter, ne fût-ce que pour le punir de ce qu'il semble vous envier cette jouissance, et vouloir peut-être la garder pour lui. *est-il vrai, chevalier,* reprit le prince ? Ma foi, monseigneur, si j'avois quelque vue, ce seroit pour la laisser telle qu'elle est ; mais afin de vous prouver que je n'y pense, et que je n'y ai jamais pensé, je m'en vais aussi-tôt

p173

que j'aurai les yeux assez ouverts, m'acquitter de votre commission. Pour peu que la grisette eût été aussi mal disposée que moi, Monsieur Lucas eût été obligé de venir lui-même faire réussir son projet ; mais je la trouvai en si belle humeur, qu'il sembloit qu'elle eût juré son malheur. à peine m'eût-elle apperçu, qu'elle demanda où étoit Monsieur Lucas. Il est malade, mademoiselle, de la fatigue d'hier ; et comme je lui ai dit que je viendrois voir si vous ne l'étiez pas, il m'a prié de vous saluer, et de lui rapporter de vos nouvelles. Malade, s'écria-t'elle ! Qu'a-t'il donc ? Pas grand' chose, mademoiselle ; et sur-tout point de pleurésie. Oh ! Pour de pleurésie, interrompit-elle, il ne s'est pas beaucoup mis en risque. Si peu, repliquai-je, qu'il ne demande que la récidive, et que je vous offre un bal de sa part. Bal ! S'écria-t'elle ;

il est bien honnête ce Monsieur
Lucas. Fort honnête, repris-je assez sèchement ;
sans un grain de paresse, peut-être
seroit-il venu lui-même vous le
marquer : mais ce n' est pas de quoi il est
question, il s' agit d' un bal, et si vous
voulez l' accepter.

p174

Je voyois bien que la chose étoit conclue,
et qu' il ne tenoit seulement qu' à
un petit barguignage. Elle appella Babet,
comme pour se consulter. Babet accourut.
Toutes deux firent encore quelques
simagrées. Enfin elles se rendirent. Fort
bien, mesdemoiselles, dis-je alors, je
me charge de la fête et du lieu ; c' est à
vous à choisir le temps, et à faire avertir
votre monde : car je vous déclare que
ni Monsieur Lucas ni moi n' ameneront
personne. Pourquoi donc, reprirent-elles ?
C' est, répondis-je, qu' outre l' éloignement
de notre quartier, où ce n' est guères
la peine de venir vous égarer, Monsieur
Lucas a des raisons pour que personne
de sa connoissance ne sache qu' il donne
ce divertissement. Mademoiselle Gothon
entra la première dans ce que je disois.
Elle nous laissa les maîtres de tout. Je
leur indiquai un lieu, que j' avois déjà en
vue, et les quittai en leur disant de se
tenir prêtes, elles et leur suite, pour le
lendemain.
En entrant au palais-royal, j' appris
que le prince étoit sorti. Comme je ne
doutai pas qu' il ne fût allé chez La Desmares,

p175

je fus aussi me récréer avec ma petite
Poussette. J' aurois bien pu la mettre
de la fête qui alloit se donner ; mais réfléchissant
qu' il y auroit peut être du risque,
je me contentai d' aller ensuite prendre
le chevalier, dont j' étois sûr, et qui
pouvoit m' aider à ordonner. Je ne pouvois
ignorer que tout rouleroit sur moi.
Sans même en attendre l' ordre, nous

nous rendîmes, le chevalier et moi, au lieu que j'avois indiqué à mes grisettes. Nous y ordonnâmes tout, jusqu'à la musique, et j'y laissai des erres.

Le chevalier se divertit beaucoup, lorsqu'en le mettant du secret de cette partie, je lui en dis la cause. Il n'espéroit pas moins du lendemain. Je le priai seulement de bien prendre garde à lui ; d'entrer en masque, comme s'il étoit du nombre des bourgeois invités, de s'accrocher à qui il pourroit, et sur-tout de ne rien dire ou faire qui put démasquer Monsieur Lucas. Je l'emmenai avec moi au palais-royal, pour lui faire part de ce que me diroit le prince. Il étoit de retour à m'attendre. Mon rapport fut bientôt fait. Tout succède à vos vœux, monseigneur, dis-je

p176

en l'abordant. Jamais on ne vit grisettes mieux disposées. Le bal est déjà ordonné : musique, ambigu, rafraîchissemens, tout sera prêt pour demain au soir, et je doute que pour cette fois Mademoiselle Gothon vous attrape.

En effet, elle se précipita le lendemain dans ses bras, lorsque nous fûmes la prendre à l'heure. Eblouie d'abord du bon ordre que j'avois mis par-tout, et bientôt échauffée de la danse, attendrie par la musique, et le reste, Mademoiselle Gothon qui n'avoit jamais voulu entendre parler de Monsieur Le Duc D'Orléans, se rendit à Monsieur Lucas. Outre la salle du bal, il y avoit à côté une chambre pour l'ambigu, les rafraîchissemens, et plus loin une autre petite chambre où nos amans se glissèrent. C'est-là où Mademoiselle Gothon étala toute sa boutique, et cessa d'être vierge, si elle l'étoit encore. Notre plus grand plaisir au chevalier et à moi, fut l'attention que nous prêtâmes à leurs allures. Dix fois la petite chambre toujours ouverte avoit été manquée. L'un ou l'autre survenoit. à la fin nous y

p177

voyant seuls d'importuns le chevalier et moi, nous décampâmes, et sur le champ elle fut fermée. La seule pitié qui me restoit pour cette fille, fut d'empêcher qu'on ne s'aperçût que le moins qu'il se pourroit de sa disparition. Le chevalier me secondant, nous rassemblâmes tout le bal pour faire une danse en rond, et nous la continuâmes si long-temps, que donnant à la fin un coup d'oeil dans la salle des rafraîchissemens, j'y aperçus Monsieur Lucas et Mademoiselle Gothon, qui, du moins aussi échauffés que nous, s'y rafraîchissoient. J'entrai. Tous les danseurs étant las et altérés, fondirent presque en même-temps, et toute la salle fut remplie sans qu'on sût peut-être qu'il y fut demeuré quelqu'un. Hélas ! à quoi bon tant de précaution ! Cette petite chambre si commode n'en fut pas quitte pour être visitée une fois. Non-seulement Monsieur Lucas y retourna, mais plusieurs de nos bourgeois y entrèrent avec leurs bourgeois. Cela devint même si commun le matin, qu'on ne prenoit plus la peine de fermer la porte, et qu'il n'y eut pas jusqu'au chevalier et moi, qui trouvant

p178

notre tour, bravâmes cette précaution. Tous étant peut-être plus que satisfaits, on se retira chacun chez soi. Le chevalier, qui étoit venu seul, s'en retourna avec la bourgeoise dont il s'étoit amouraché. J'eusse bien voulu quitter tout, et aller plutôt avec lui, pour rire à l'aise de tout ce qui nous avoit réjoui ; mais il fallut terminer la fête en reconduisant Mademoiselle Gothon avec Monsieur Lucas, et je le devois d'ailleurs à Mademoiselle Babet. Notre séparation fut des plus tendres. Les noeuds de la connoissance venoient de s'unir et de se serrer de la façon la plus étroite. Mille baisers la scellèrent encore, et servirent d'erre pour se rejoindre au plutôt.
quelle jouissance, me dit le prince, après qu'elles nous eurent laissé ! *non, de ma vie je n'en eu une pareille. Je ne crois pas que jamais je m'en lasse.* quel conte,

monseigneur, répondis-je : si vous vous tâtiez bien, peut-être vous le trouveriez-vous déjà. *non, ma foi*, reprit-il, *et je ne me sens que plus en goût*. je le félicitai, et lui avouai que pour moi j' avois plus besoin de dormir que d' autre chose. Le

p179

sommeil m' accabloit en effet, et dès en arrivant j' allai m' y livrer tranquillement. Malgré ce que m' avoit dit le prince, et qui me faisoit craindre d' être trop-tôt éveillé, j' eus le temps néanmoins de ne l' être que de moi même. Du matin jusqu' au soir je ne fis qu' une pause. Jugeant qu' il devoit être tard, je me levai pour aller voir comment alloit le prince. Je le trouvai de même humeur qu' en quittant nos grisettes. Peut-être que s' il n' avoit craint de déranger la mienne, il ne m' eût pas laissé si long-temps au lit. J' en juge par le projet qu' il me communiqua d' abord, et qu' il avoit dirigé avec l' abbé.
il faut, me dit-il, à présent que tu es frais, aller voir comment vont nos grisettes. ce n' est pas le tout ; il faut que tu les résolves à venir au bal de l' opéra ; et comme Gothon m' a dit elle-même qu' elle n' y étoit jamais venue, il nous sera aisé de la faire entrer dans le palais. Je l' aime, poursuivit-il ; elle m' aime ; j' ai lieu de le croire. Je veux, quand je la tiendrai une fois, en faire ma sultane, et redoublant son amour me faire connoître à elle. Que diable, ajouta-t' il, si elle m' aime comme Monsieur Lucas,

p180

cas, ce sera bien pis quand elle saura qui je suis ! ce fut bien pis en effet, ainsi que le lui montra bientôt son projet. Je me rendis, suivant les ordres du prince, au charnier des innocens. Je trouvai nos grisettes toutes deux ensemble. Elles m' accueillirent, comme l' instrument de leurs plaisirs et de leur bonheur. Je leur parlai du bal de l' opéra ; je leur en relevai le charme ; et alléguant

que le premier qui se donneroit seroit
le dernier de l' hiver, je les sollicitai à
faire cette partie. Je vous viendrai prendre,
ajoutai-je, avec Monsieur Lucas.
Pour nous venir prendre, répondit la
Gothon, non ; parce que je n' oserois dire
à ma mère que je vais encore au bal, et
sur-tout à celui de l' opéra. Quoi, interrompis-je,
est-ce donc que vous avez une
mère ? Assurément, reprit-elle, Babet,
bien plus heureuse, n' en a pas. Si j' étois
comme elle, je ne serois guères en peine ;
mais il faut que je prenne des mesures ;
et comme je ne sais pas bien l' heure que
je serai libre, trouvez-vous seulement au
bal, et nous nous y rendrons. Fort bien,
lui dis-je. La chose, encore plus facile

p181

pour Monsieur Lucas, fut arrêtée et conclue.
Je vins lui en faire le rapport ; sa
joie fut extrême, et jusqu' au lendemain
au soir je fus me divertir chez ma petite
Poussette avec le chevalier.
M' étant enfin rendu de bonne heure ;
j' allai presque du même pas faire sentinelle
au bal. Bien m' en prit ; car au lieu d' onze
heures ou minuit qu' il commença, il n' en
étoit que dix, ou tout au plus que dix
et demie, quand mes grisettes arrivèrent.
Gothon avoit peut-être donné une petite
dose d' opium à sa mère, pour l' envoyer
bien vite dormir. Sans m' en embarrasser,
je les plaçai toutes deux dans une loge,
et dès que les instrumens commencèrent
à ronfler, je fus les mettre en train de
danser. Pour Monsieur Lucas, il prit si
bien sa commodité, qu' il n' arriva qu' à
minuit passé. Il nous reconnut sans peine,
et nous le reconnûmes de même. Cependant
il étoit obligé de garder-là plus de
mesures que dans nos bals bourgeois. Certains
yeux familiers ne l' auroient pas manqué,
et encore moins ce qui se seroit passé
avec les grisettes. Pour obvier à tout,
il se plaignit à nous en particulier d' un

p182

mal de tête, nous montra une loge, s' y
retira, et nous dit de l' y venir trouver
quand nous serions las de danser.
Il étoit bien trois à quatre heures avant
que Gothon se trouvât lasse et pensât à le
joindre. Elle jetoit seulement de temps
en temps un coup d' oeil sur lui, comme
pour lui demander quartier. Tout dépendoit
d' elle, et il falloit attendre son bon
plaisir. Enfin, elle se trouva non-seulement
lasse, mais altérée, et c' est ce qu' il
nous falloit. Alors elle joignit Monsieur Lucas.
Se plaignant de sa fatigue, et sur-tout
de sa soif, il lui offrit des rafraîchissemens.
On pouvoit en avoir sans
sortir, mais ils ne valaient rien. On lui
dit qu' il y en avoit tout près de bien meilleurs,
et où l' on seroit beaucoup plus à
son aise. Son cher Lucas, qu' elle brûloit
peut-être d' embrasser, n' eut pas grand' peine
à la persuader. Nous passâmes donc
tous quatre du bal dans le palais-royal.
Il falloit qu' elle fût bien lasse, ou bien
occupée d' ailleurs ; car passant par certains
endroits, elle auroit dû naturellement
faire quelques questions. Cependant
elle n' en fit aucune, jusqu' à ce qu' elle

p183

fut assise dans l' appartement même du prince.
Où sommes-nous, dit-elle alors ? Cela
me paroît si magnifique, qu' on diroit un
palais. *c' en est bien un en effet*, dit Monsieur
Lucas, *et que je vous offre, ma
charmante, pour y passer vos jours avec
moi.* quoi, reprit-elle en se levant, c' est
ici chez vous ? Ce mouvement que le
prince regarda comme l' effet naturel d' un
étonnement qui frappe, ne l' empêcha pas
de poursuivre. *oui*, continua-t' il, *ce palais
est à votre cher Lucas, ce Lucas qui
vous aime, et qui ne pouvant vivre sans
vous, vous prie d' y demeurer.* je gage,
dit-elle alors, que c' est ici le palais-royal ?
oui, répondit le prince ; *et moi*,
ajouta-t' il, *le Duc D' Orléans. Ah ! S' écria-t' elle,
que je suis malheureuse ! Je
suis trompée, Babet, et me voilà perdue !*
quoi donc, repliqua le prince bien
étonné ? *pourquoi seriez-vous perdue ?*

oui, s'écria-t' elle encore, je la suis, et
vous n'êtes qu' un fourbe, un trompeur.
trompeur, ajouta le prince ; *si je le suis,*
ce ne sera que pour vous rendre plus heureuse,

p184

*et vous prouver que le Duc D'Orléans
vous aime encore plus que Lucas.*
prince, duc, Lucas, que tous s' en aillent,
et qu' on me laisse aussi aller. Là dessus
elle se leva. Le prince l' arrêta. Cela est
inutile, lui dit-elle, à moins que vous ne
vouliez me faire violence. *pour violence,*
repliqua le prince, *jamais je n' en fis à
personne. Mais au moins dites-moi vos raisons,*
*et que je sache ce qui vous fait tant
d' horreur.* moi-même, interrompit-elle,
après ce qui m' est arrivé. La première
fois que je vous vis, continua-t' elle, vous
me plûtes ; la seconde, je vous aimai ; la
troisième, vous m' avez rendue folle. à
présent que je le reconnois, je veux sortir
de ce lieu, et sur-tout ne vous revoir
jamais. Adieu. Elle prit Babet par-dessous
le bras et décampa.
Comme j' étois seul auprès du prince,
je pris des bougies pour les mieux éclairer.
Elles couroient comme des folles,
et moi après elles. Mes bougies s' éteignirent.
Adieu donc, Babet, criai-je, et
je retournai sur mes pas. Le prince tout
stupéfié me demanda ce que je pensois
de cette aventure. Moi, monseigneur,

p185

répondis-je, j' y trouve, comme chez la
plupart des femmes, un assemblage d' amour,
de caprice et de bizarrerie. Lucas
le charmoit, et le prince lui fait horreur.
Elle aime, elle déteste le même homme
pourtant ; mais n' importe, elle fuit, lorsqu' au
lieu d' un attrait elle en a cent pour
demeurer. Aujourd' hui je croirois qu' elle
auroit eu quelque raison, si déjà couverte
de blâme, on pouvoit s' imaginer qu' elle
ne fût pas venue pour s' en surcharger.
C' est peut-être ce que le prince, qui malgré
ses fougues avoit toujours le sens droit,
entendoit par la réponse qu' il me fit ; que
tout ce qu' on pourroit ajouter à ce que
j' en disois, n' étoit pas capable de la justifier.
je suis pourtant fâché, ajouta-t' il,
*qu' elle m' ait planté là. Il est vraisemblable
que je ne la reverrai plus. Je ne veux pas
même le tenter ; mais j' ai trouvé tant de
charmes dans mon intrigue avec cette fille,*

que je veux m' en dédommager par quelqu' autre semblable.

le prince, en matière de plaisirs, n' en imaginoit aucun qu' il ne fût prêt à se le procurer. Le goût qu' il avoit pris à la grisetete, ne permettoit pas de douter qu' il

p186

ne cherchât à remplacer celle qu' il venoit de perdre. Aussi-tôt que l' abbé se présenta, il ne se divertit pas seulement à lui raconter son aventure, mais il lui ordonna encore de chasser au palais, ou ailleurs, et de lui fournir quelque nouveau gibier digne de le mettre lui-même aux abois. La grisetete prit donc la place de la grivoise ; mais avant que l' abbé eût pris langue, et qu' il eût frayé la route, j' eus le temps de me reconnoître, et de suivre mon goût avec mes amis. Depuis que le prince m' avoit fait présent de cinq cent louis, j' étois riche à ne savoir que faire de mon bien. Faute d' occasion, je ne les avois pas seulement tous dans la même bourse, mais j' étois encore embarrassé de ce qu' on m' alloit pour mes menus plaisirs. Voulant aller voir le chevalier, j' en pris cent dans le dessein de m' en divertir avec lui. Je le trouvai, et je lui dis tout net le sujet de ma visite. Sois le bien venu, me dit-il, car ma foi je suis à sec, et ne savois que devenir. Pauvre garçon ! Est-ce que tu ne sais donc pas me trouver quand cela t' arrive, et

p187

sur-tout quand tu sais que je puis y remédier ? Tu mériterois que je te laissasse mourir d' une aussi vilaine mort : mais non, partageons, et voyons qui de nous deux tirera le meilleur parti de ces espèces. Moi, je suis sûr, repliqua-t' il ; car faute d' en avoir, je viens d' échapper une occasion où je puis encore les faire aller grand train. Voilà ce que je recherche, lui repartis-je ; dis-moi vite ce que c' est, et partons. Il m' apprit qu' il n' y avoit pas demi-heure que

quatre amis, dont Briquenai étoit l' un, l' avoient sollicité pour une partie toute semblable à celle que nous avons faite pour célébrer les adieux de Grèves ; c' est-à-dire, des femmes, du jeu et du cabaret. Bon, m' écriai-je, où sont-ils ? Décampons et allons les trouver. Pitoyable emportement ! Il n' y avoit que deux jours, pour ainsi dire, que je m' étois condamné moi-même de mon dérèglement, et je m' y précipite néanmoins derechef. Le cas est trop commun parmi les jeunes gens, pour ne pas les avertir de mieux employer le retour que leur permet quelquefois le calme de leurs passions. C' est sur-tout le temps de raisonner, et de se fortifier plus

p188

qu' ils n' ont malheureusement coutume de faire. Bien éloigné alors d' avoir reçu cet avis, nous volâmes pour ainsi dire, le chevalier et moi, où il s' imaginoit trouver encore ses amis. J' entrai néanmoins en passant chez mon oncle. J' avois un air si pressé, qu' il ne pouvoit manquer de m' en demander la raison. Je n' avois garde de la lui dire. Un petit mensonge me tira d' affaire. Je lui alléguai une commission que je venois de faire, et dont il falloit promptement la réponse. Loin de me retenir, il me pressa lui-même. Sans me le faire dire deux fois, je le saluai, et d' un saut je joignis le chevalier qui m' attendoit au coin de la rue. Nous galoppâmes d' abord chez Briquenai, à l' hôtel des mousquetaires gris. C' est-là où nous nous imaginions de trouver encore la bande joyeuse, mais elle étoit partie. N' importe, me dit le chevalier, je sais où elle doit se rendre. Tout ce qu' il y a, c' est qu' au lieu d' attendre ici, pour avoir comme eux chacun notre chacune, nous irons les surprendre-là. Où donc-là, interrompis-je ? à Milimontant, reprit-il :

p189

courons seulement chercher nos maîtresses, et nous les joindrons avant même

qu' ils aient eu le temps de se reconnoître.
Nous fûmes donc, lui chez sa joueuse, et
moi chez ma petite Poussette. Ni l' une ni
l' autre ne se trouvèrent. De les attendre,
nous courions risque ou d' arriver
trop tard, ou même de ne pas aller du
tout. Passons-nous-en, dîmes-nous, pour
cette fois, nous irons brochant sur-tout. Ni
plus ni moins nous partîmes.
Plus heureux, en style de jeunes gens,
que nous ne nous y attendions, nous ne
trouvâmes pas seulement nos amis, mais
deux filles de relai, amies des leurs, et qui
s' étoient jointes à elles. La surprise et la
joie se manifestèrent de part et d' autre.
Nous nous accrochâmes sur le champ aux
nymphe que le hasard nous avoit destinées.
Si c' étoit une trouvaille pour nous,
ce n' en étoit pas moins une pour elles.
Tombant sans choix chacun sur la nôtre,
le vuide fut rempli. Bien vous en prend,
dit Briquenai en s' adressant à moi ; car je
ne me sens pas d' humeur à lâcher ma proie,
comme tu te souviens qu' il arriva à St Cloud.
Nous ne nous connoissons que

p190

d' hier, ajouta-t' il à sa dulcinée, et foi de
mousquetaire je l' aimerai encore tout aujourd' hui.
En fidèle page, répondis-je à
Briquenai, je jure pour autant : ainsi tout
ira bien, et ne songeons qu' à nous divertir.
Pour commencer le branle, nous envoyâmes
chercher des violons. Tout mauvais
racleurs qu' ils étoient, nous nous mîmes
à danser, ou plutôt à gambader. Nous
dînâmes, et après le dîner nous recommençâmes.
Echauffés alors, et par le vin
et par les sauts, nous fîmes mettre à nos
maîtresses leurs vertugadins à bas, et nous
les obligeâmes, bon gré malgré, à jouer
à pet-en-gueule. Ce jeu n' est pas moins
burlesque ou polisson que le nom. Ceux
qui savent ce que c' est, peuvent se divertir
de l' idée seule ; mais rien n' approche
du plaisir original que nous y eûmes. Cent
fois nos nez se trouvant au lieu que la décence
ne permet pas de nommer, c' étoient
des éclats de rire à laisser tomber celle
que l' on tenoit au risque de lui casser le
col. La maîtresse de Briquenai pensa sur-tout

avoir ce tragique sort. Soit peur, soit qu' il la pressât trop vigoureusement, il

p191

lui échappa malheureusement une vapeur si bruyante, qu' il la laissa non-seulement tomber, mais qu' il la jeta par terre avec violence. Si la pauvre fille ne se fût retenue sur ses mains, elle eût certainement eu la tête fracassée. Malgré cela, tombant d' un autre côté sur le derrière, elle fut toute mutilée. Cet accident ayant fait cesser le jeu, il donna de lui-même occasion à un autre, où Briquenai ne manqua pas de visiter la contusion que sa maîtresse s' étoit faite, et de nous en divertir encore après.

De l' humeur avec laquelle nous avions commencé, il n' étoit pas apparent que nous quittassions si-tôt la joie. Non-seulement sans la quitter, mais sans y faire la moindre interruption, nous fîmes venir des cartes ; et les uns au piquet, les autres au quadrille, nous la continuâmes jusqu' au souper. Quoique je préférasse le piquet, que je croyois savoir mieux, la plus grande partie de mes louis n' en changea pas moins de maître. Je n' en fus pas moins gai à table. Au lieu de la polissonnerie de mains, nous en commençâmes une de contes et de chansons. Si je n' y faisais

p192

pas chorus comme les autres, c' est que je n' étois pas encore tout-à-fait instruit. Je ne pouvois comprendre d' où pouvoit venir tant de vilénies. Rien n' est plus propre à gâter l' esprit et le coeur des jeunes gens. Y prêter l' oreille, c' est s' exposer au danger manifeste de devenir bientôt aussi véreux que ceux que l' on écoute, et quelquefois autant que les auteurs mêmes de ces puantes productions.

Briquenai tirant un sotisier de sa poche, digne recueil de ses débauches, nous passâmes jusqu' à quatre heures du matin à le feuilleter. Las de chanter, rire et boire,

nous rentrâmes dans Paris. Briquenai nous mena, le chevalier et moi, coucher avec lui. Après quelques heures de mauvais repos, nous nous levâmes, et je les emmenai au palais-royal. Apprenant qu' il n' y avait rien de nouveau, je leur proposai à dîner chez ma petite Poussette. Nous y allâmes. Le soir voulant quitter, elle me dit que le prince devait venir souper chez La Desmares. Restez, ajouta-t' elle, et vous retournerez ensemble. Je fus séduit ; j' oubliai que j' avais besoin de me reposer. Le prince étant venu en effet, je pris congé

p193

à son départ ; et laissant ma Poussette et mes amis, je rentrai avec lui au palais-royal. Comme le prince étoit accoutumé à me faire rendre compte de mes plaisirs, je le divertis de notre jeu de pet-en-gueule. Il ne savoit ce que c' étoit, et il fallut que je lui promisse de le jouer devant lui avec quelques-uns de mes camarades. Dès le lendemain il me fit tenir parole. L' aventure que je lui avois racontée, lui parut alors si comique qu' il pensa étouffer de rire, et qu' il jura de se procurer une pareille scène avec des femmes. L' abbé paroissant sur ces entrefaites, il le chargea de la lui ménager. Quelle diable de fantaisie, répondit l' abbé ! Ne voudriez-vous pas, monseigneur, jouer aussi vous-même ? *que t' importe*, repliqua le prince. Il eut beau s' opposer, il fallut obéir. Il est vrai que pour l' engager, il eut la permission d' amener quelle fille il voudroit. Sa commission devenant par-là facile, et peut-être agréable, il sortit sur le soir, et une heure après il amena deux filles. Ce n' étoit pas le tout. Il n' avoit pas songé qu' il falloit quatre acteurs ; et que

p194

faute d' un de plus, il seroit obligé de l' être lui-même ; sans cela le plaisir n' eût été que de la peine pour moi : mais j' en eus un véritable, lorsque malgré sa résistance, il fut

obligé de se mettre en quatre comme un chat, et une des filles à côté de lui me recevoit avec l' autre sur son dos. Ses reins usés avoient de la peine à nous supporter. Il le fallut pourtant, non pas une fois, mais plusieurs, et par conséquent assez long-temps. Qu' il faisoit beau voir un futur prélat ou cardinal se prêter à une pareille posture ! Quand on songe que c' est encore la moindre chose qu' il fit pour s' en rendre indigne, on ne peut trop applaudir à cette épitaphe qui courut après sa mort. *Rome rougit d' avoir rougi le M qui gît ici.* tandis que le prince paroissoit prendre tout son plaisir à nous voir renverser et culbuter, je n' avois qu' à faire sentir à m. L' abbé tout ce que je pouvois peser. Tombant sur lui, chaque fois je le faisois crier hai ! à la fin, il s' en rebuta tellement, que rien ne put l' obliger à faire plus long-temps le bas dos. Le prince qui n' insistoit plus que pour la durée, le laissa. Pour moi,

p195

qui en vouloit encore, j' éprouvai bientôt que le divertissement mène toujours plus loin qu' on ne pense, et que j' étois réellement fatigué. Le jeu finit, les donselles furent congédiées. L' abbé tout moulu faisoit grise mine. Malgré cela, le prince, qui ne cherchoit qu' à voltiger d' un plaisir à l' autre, lui demanda s' il n' avoit pas encore découvert quelque nouvelle grisette au palais. Le temps au fond n' étoit guères favorable, aussi n' en tira-t' il qu' une brusquerie. Pour dédommager le prince, je m' offris, en cas de disette, de lui procurer quelque chose de nouveau. à peine eus-je lâché le mot, qu' il voulut savoir ce que c' étoit. L' abbé lui-même dérida son front pour m' obliger de parler. Oui, me dit-il, vous nous apprendrez, s' il vous plaît, votre beau projet, ou vous irez tout droit aux arrêts. *là, là,* répondit le prince, *tu es bien méchant ; donne-lui au moins le temps de respirer.* c' est bien tout au plus, si lui-même me le donna. Sans répit, il fallut m' expliquer. En promettant quelque chose de nouveau, dis-je alors, je crois, monseigneur, pouvoir tenir parole, mais

item c' est tout. N' ayant pas les talens de monsieur l' abbé, mon ministère ne produira pas grand' chose. Il s' agit simplement, ajoutai-je, d' une partie de soubrettes. En effet, je n' avois en vue que celle que m' avoit fait faire le chevalier chez sa maîtresse du pharaon. La racontant au prince, il arriva ce quoi je ne pouvois que m' attendre ; c' est qu' il ne me laissa aucun repos que je ne l' eusse mené dans ce noble endroit. L' abbé voulut être aussi de la partie. à cela ne tienne, lui-dis-je ; mais gare que vous, qui êtes connu parmi cette gent, comme le loup gris, ne nous trahissiez. *non, non*, repliqua le prince, *je suis persuadé que se mettant en homme d' épée, jamais personne ne le reconnoîtra. Il le sait ; c' est une métamorphose qui ne lui a jamais manqué. Pour moi, ajouta-t' il, je prendrai sa place ; c' est-à-dire, que je me travestirai en abbé, et je compte de n' être pas plus reconnoissable que lui.* la partie ainsi conclue, c' est tout ce que je pus, que d' obtenir quelque temps pour la rendre aussi riante qu' elle pouvoit l' être. Je fus trouver le chevalier. Repose-toi sur

p197

moi, m' assura-t' il d' abord, et ne t' embarrasse que d' amener le prince demain, entre six et sept heures du soir. Je pouvois me tranquilliser sur sa parole, et je le fis. En attendant, je profitai de l' espèce de vacance que je gagnois par-là, et je vis mon oncle plus à loisir que je n' avois fait depuis long-temps. Il étoit sur le point de partir pour la campagne. Tu viens tout à propos, me dit-il ; je pensois à toi pour mes adieux. L' air et le ton mélancolique dont il prononça ces mots, me surprirent. J' aurois pu croire que c' étoit un effet de tendresse ; mais ne lui ayant jamais vu de pareils symptômes, je lui demandai ce qu' il avoit. Je ne sais, répondit-il ; j' ai un pressentiment que je ne reviendrai pas de cette campagne. Bon, repliquai-je ! Pourquoi moins de celle-ci que tant d' autres ? Ce n' est pas, ajouta-t' il, la crainte d' y demeurer qui m' inquiète ; ce sont certains arrangemens que je n' ai pas pris, et que le

temps ne me permet plus de prendre.
Je combattis de toute ma force une tristesse
si mal fondée ; je la croyois telle
alors : mais outre que ce pressentiment ne
se vérifia que trop, j' ai la preuve de tant

p198

d' autres auxquels l' événement a répondu,
que je ne sais plus que penser. Mon oncle
se sentoit tellement menacé, que quelque
chose que je pusse dire ou faire, il
ne changea ni de situation ni d' idée.
Non, me répéta-t' il, je n' espère plus
de te revoir ; mais tu auras de mes nouvelles
avant, ou même après ma mort.
Après votre mort, interrompis-je ! Songez-vous
bien, mon cher oncle, qu' il y
a là du paradoxe ? Pas tant, reprit-il ; tu
en conviendras un jour ou l' autre ; mais
en attendant, gouverne-toi toujours en
brave garçon. Sous ce mot, continua-t' il,
je comprends tout ; sagesse,
prudence, valeur, et tout ce qui convient
à un jeune homme de ton espèce.
Domine-toi, règle tes penchans, et souviens-toi
qu' il n' y a personne, qui poussé
à un certain point, ne précipite tôt ou
tard celui qui a le malheur de s' y livrer.
Le téméraire ne tombe pas moins dans le
mépris que le lâche, et que le prodigue
dans l' indigence ; l' intempérant, à l' égard
des femmes, du jeu, ou du vin, tout
au moins tombe dans l' infamie, et ainsi
du reste. Voilà comment mon cher oncle,

p199

récapitulant les penchans, attaquoit directement
les miens. Fondé sur l' expérience,
il n' en parloit pas moins juste.
C' est sur-tout dans un vieil officier comme
lui que se trouve l' école du monde, et
les règles les plus approuvées de la société.
M' ayant chapitré en quelque sorte, il
m' embrassa la larme à l' oeil. Quoique je
dusse le revoir encore avant son départ,
et que je ne songeasse à rien moins qu' à
ne le revoir jamais après, je ne laissai pas

que d' être extrêmement ému. Le chevalier que j' attendois, et qui arriva sur ces entrefaites, interrompit cette scène. La conversation changeant, mon oncle parut abandonner ses tristes idées. Mon émotion aussi se dissipa, et bien m' en prit ; car je n' aurois été guères propre à me prêter à ce que le chevalier venoit m' apprendre, et encore moins à la partie qu' il s' agissoit d' exécuter. Je la communiquai à mon oncle, pour achever de le distraire. C' eût été bien autre chose, s' il eût pu en être, mais il étoit trop connu du prince. Le chevalier me fit, en sa présence, le détail de la manière dont il avoit conclu

p200

et arrangé les choses. Il me dit que la maîtresse du jeu avertiroit les banquiers pour qu' ils augmentassent leur banque, qu' elle inviteroit ses plus belles joueuses, et tiendrait un magnifique souper tout prêt. Voilà à quoi cela pouvoit aboutir. Du reste, c' étoit sur moi que le chevalier avoit remis les honneurs. Il avoit prévu que j' y menerois deux amis de province en état de jouer gros jeu ; que le souper néanmoins seroit sur mon compte, malgré le gain que pourroient faire les banquiers ; mais que la compagnie seroit entièrement de mon choix. Après ce détail, mon oncle parla de comédie, et nous y mena. J' y vis ma petite Poussette qui m' invita à souper, mais la partie étoit déjà faite. Nous avions en passant ordonné chacun notre plat chez un traiteur, et sans attendre la fin de la petite pièce, nous sortîmes pour nous y rendre. Le chevalier à qui j' avois donné le mot, mit mon oncle en si belle humeur, qu' il paroissoit parfaitement guéri du funeste pressentiment qui l' avoit agité. Il parla néanmoins de son départ. Nous bûmes au succès de la campagne,

p201

à ses adieux ; et nous ayant recommandé

d' être toujours bons amis, le chevalier
et moi, nous nous levâmes de table,
et fûmes le remettre chez lui. Ravi de
le voir tranquille, je me retirai, et fus
partager le lit du chevalier.

Le lendemain m' étant rendu au palais-royal,
j' instruisis le prince de ce qu' il attendoit
avec impatience. Je lui dis qu' il
n' y avoit qu' à se préparer, qu' on l' étoit
déjà pour le recevoir, ou du moins qu' on
le seroit entre six et sept heures. Il fit
sur le champ appeller l' abbé. On convint
d' abord des noms. Le prince jugea
qu' il n' en avoit pas besoin, et qu' il suffisoit
de celui que lui donneroit son déguisement.
pour toi, ajouta-t' il à l' abbé,
tu m' embarrasses. point, point, monseigneur,
interrompis-je ; s' il n' y a que le
nom, je le tiens déjà. *hé bien*, reprit-il,
voyons, quel nom lui donnes-tu ? le plus
scénique, monseigneur ; et, si je ne me
trompe, Monsieur Du Trot. *fort bien*,
s' écria le prince. *qu' en dis-tu, l' abbé ?*
ma foi, monseigneur, répondit-il, je
m' en rapporte à vous ; vous le savez, et
je ne crois pas que vous puissiez vous y

p202

tromper. Ce nom ayant passé, on n' attendit
que l' heure ; et dès qu' elle fut venue,
on s' habilla et l' on partit.

Nous trouvâmes en arrivant la banque
ouverte, et le banquier des pontes déjà
aux mains. Comme l' on s' attendoit à nous
voir jouer gros jeu, trois personnes qui
occupoient des places pour nous se levèrent,
et nous n' eûmes qu' à nous asseoir.
Monsieur l' abbé s' occupa d' abord à lorgner.
Monsieur Du Trot, et moi, nous
pontâmes. Malgré mes préparations, ou
celles du chevalier qui étoient-là, nous
pensâmes être vendus et entièrement dérangés.
Je ne sais comment le garde-du-corps
avec qui je m' étois trouvé la première
fois, ne nous étoit pas venu dans
l' esprit. Il y avoit cent contre un qu' il
reconnoîtroit monsieur l' abbé, et que
n' étant pas prévenu il pourroit tout gâter.
Par bonheur encore, c' étoit lui qui
tailloit. Trop occupé pour dire mot, il
se contentoit de remoucher de temps en

temps monsieur l' abbé. C' est à ses distractions,
ses regards, que je me rappelai
le danger. Je lui fis d' abord signe de
l' oeil ; mais craignant que cela ne suffit pas,

p203

je me levai et allai le prévenir à l' oreille.
Tranquille, je ne songeai qu' à pointer.
Monsieur l' abbé à la fin prit aussi une
carte, et tirant un rouleau de louis, il
le mit dessus. Le garde-du-corps, banquier,
qui connoissoit le ponté et qui
craignoit qu' un *sept et le va* ne fit sauter
sa banque, demanda quartier. Pardon,
dit-il, à monsieur l' abbé, nous ne tenons
pas si gros. *fort bien*, répondit-il,
que voulez-vous ? vingt louis, monsieur,
tout au plus, reprit le banquier. Monsieur
l' abbé rompit alors son rouleau, et
prenant sans compter, il massa ce qui se
trouva dans sa main. Que diable, dis-je
alors, monsieur l' abbé ! Permettez-moi
de vous dire que vous n' y entendez rien.
Est-ce ainsi qu' on joue chez vous ? Je
pris moi-même les louis, j' en comptai
quinze et les mis sur sa carte. C' est bien
assez, ajoutai-je. Allons, monsieur le
banquier, continuez.
Bien lui prit d' avoir modéré le jeu. Il
n' eut pas tourné quatre cartes, que celle
de monsieur l' abbé vint à gain. Que
faites-vous, monsieur, lui dit-il ? Occupé
à lorgner, il ne l' entendoit seulement

p204

pas. Je lui donnai du coude, faisant le
fâché, et je lui dis ; songez donc à votre
jeu. *quoi ? Quoi ?* répondit-il. Votre carte
a gagné, repris-je, et l' on demande ce
que vous voulez faire. *paroli*, ajouta-t' il
en rajustant sa lorgnette, et sans même
plier sa carte. Je me fâchai alors tout de
bon. Pliez donc votre carte, lui criai-je.
Il revint à lui pour un moment, et tandis
que je perdois tous mes louis, il en
gagna plus de cent de cette seule taille.
Pendant que le banquier mêloit d' autres

cartes, monsieur l' abbé se remit à lorgner. Je craignois que cette affectation qui suppléoit à un défaut généralement reconnu, ne vint enfin à le trahir. Le banquier commençant une nouvelle taille, j' avertis monsieur l' abbé de lui donner revanche. Il étoit si occupé d' une jeune brunette, placée derrière les autres, et qui donnoit son argent à jouer, que je ne pouvois lui faire quitter sa lorgnette. C' étoit précisément la même avec qui j' avois fait apprentissage d' amour. Voulez-vous bien jouer, lui dit Monsieur Du Trot, qui ne craignoit pas moins que moi ?
joue toi-même, repliqua-t' il, et laisse-moi.

p205

le danger ne faisant que croître, je le pris sur un autre ton. Hé bien, dis-je, monsieur l' abbé, lorgnez tant qu' il vous plaira, et moi je jouerai pour vous. Pardonnez, ajoutai-je, mesdames et messieurs, c' est un chanoine provincial qui n' est jamais sorti de son chapitre, et qui est apparemment ébaubi de se voir ici. Chacun rit ; et l' abbé même, malgré sa distraction, rit aussi, et profita de cette défaite.
Je n' ai jamais rien vu de pareil au caprice que montra le sort, ou le jeu, pendant cette soirée. Tout ce que je massois pour monsieur l' abbé, je le gagnois ; et tout ce que je couchois pour moi, je le perdois. S' il eût lui-même gouverné son jeu, la banque eut sauté dix fois. Ce qu' il y a d' étonnant, c' est que m' étant mis à sec, et l' avertissant en riant du bout des dents, que j' allois masser pour moi de ses louis, je rattrapai presque tous les miens. Il n' en étoit pas de même de Monsieur Du Trot. Malheureux, depuis le commencement jusqu' à la fin, il profitoit de son déguisement pour jurer, tempêter comme un

p206

grenadier. Enfin, monsieur l' abbé las

d' être assis, et la partie d' ailleurs prête à finir pour souper, il se leva ; nous nous levâmes avec lui, et je le fis entrer dans une chambre voisine.

Là il me donna l' étiquette de toutes celles qu' il falloir inviter à notre table. Ma brunette fut nommée la première. Il n' étoit jamais frappé à demi. *qu' elle est piquante*, me dit-il ; *la connois-tu ?* mes louis que j' avois rattrapés, les siens mêmes qu' il m' avoit fait empocher, et que je prévoyois bien, quoiqu' il m' eût parlé de compte, qu' il n' en souffriroit guères ; cela, dis-je, me mettant de bonne humeur, je lui répondis en badinant. Dans quel sens, monseigneur, me faites-vous cette question ? *dans quel sens*, reprit-il ; *ma foi n' importe. Je ne la regarde pas comme une vestale. Toi ou un autre ; ses connoissances ne me font rien.* quel goût pour un prince ! Mais j' y étois accoutumé. Cela me paroissoit même du bel air, et ce ne fut alors que la moindre de mes pensées. Cependant je ne jugeai pas à propos de lui dire que c' étoit celle dont je lui

p207

avois parlé dans le récit qui l' avoit mis en goût de cette même partie. C' étoit pourtant ce que j' aurois pû lui apprendre de plus clair ; mais je me contentai de lui répondre, que je ne la connoissois que pour l' avoir vu jouer quelquefois ; et que ce que je pouvois ajouter, c' est que je la croyois une des bonnes breteuses de la Bretagne. Monsieur l' abbé rit de tout son coeur de mon expression. *ah ça*, ajouta-t' il, *voilà donc la mienne ; je compte d' en avoir bien assez ; c' est à vous deux maintenant à choisir celle que vous voudrez.* Monsieur Du Trot jura d' abord que cela lui étoit indifférent. Moi, je ne jurai pas si fort, mais j' en dis néanmoins autant. *je vois bien*, repliqua le prince, *qu' il faut que j' aie la peine de tout.* *Je connois d' ailleurs assez vos goûts. ainsi, si vous m' en croyez, tu prendras toi*, me dit-il, *cette jeune robe de damas vert, que je t' ai vu gracieuser par derrière ; et pour notre ami Du Trot, cette*

*bacchante, avec son air enluminé, et
son nez farcé de tabac d' Espagne. Monsieur
Du Trot et moi applaudîmes au choix.*

p208

Mais ce n' est pas le tout, dis-je au prince.
Je dois, monseigneur vous avertir que
le premier banquier qui nous a taillé, est
un vieux garde-du-corps qui vous a reconnu.
N' avez-vous pas remarqué que je
me suis levé pour lui aller dire un mot ? Je
crois, ajoutai-je, que rien ne pourroit
mieux lui fermer la bouche que de l' inviter.
Il est d' ailleurs facétieux, et je ne doute
pas qu' il ne contribue beaucoup à la
joie. *fais*, me dit le prince. Oh ! Monseigneur,
repris-je encore, graces aussi
pour un gentilhomme de mes amis qui
est-là, et qui sûrement ne gêtera rien.
tout ce que tu voudras, repliqua-t' il.
C' étoit bien tout pour moi. Ne voulant
rien de plus, je fus trouver la maîtresse
du lieu, et lui donnai en mon nom l' étiquette
que je venois de recevoir. Pour
elle, cela alloit sans dire. Elle se réjouit de
ce que j' invitois le garde-du-corps qui étoit
son tenant ; mais au lieu de sa fille, dont le
prince étoit prévenu ainsi que d' elle, je la
priaï de nous donner la maîtresse du chevalier.
La tricherie importoit peu au prince,
et trop à moi pour la satisfaction de
mon ami. J' aurois pu même me l' épargner

p209

si j' avois voulu ; mais sûr qu' elle ne pouvoit
tirer à aucune conséquence, je la préfèrai
à la liberté de demander. Cependant
je dis à la maîtresse de n' en rien faire connoître ;
que j' avois à la vérité prévenu mes
amis pour sa fille ; mais que le chevalier,
sa fidèle connoissance, ayant là sa maîtresse,
il convenoit mieux qu' elle en fût ; que
sa fille sonneroit mal avec lui ; et qu' ayant
chacun notre chacune, elle feroit encore
une plus sottre figure si elle venoit s' isoler
parmi nous.

Cette belle et bonne matrone feignit
d' entrer dans mes vues : mais soit que son
vieux routier de garde-du-corps l' eût instruite
de l' honneur qu' elle avoit dans sa
maison, et que sachant l' humeur galante
du prince, elle s' imaginât que les charmes
de sa fille pourroient le tenter ; soit qu' elle
fut dépitée d' un affront qu' elle croyoit
avoir reçu, elle jura de me trahir et de découvrir

ce beau pot aux roses. L' étiquette
ayant été communiquée à tous ceux qui
en étoient, chacun se rendit dans la salle
où l' on devoit servir le souper. En attendant,
monsieur l' abbé accosta sa brune,
ou plutôt la mienne ; Monsieur Du Trot,

p210

sa bacchante, et moi, ma robe verte.
J' eusse bien voulu, toute digne qu' elle eût
paru au prince, me rendre le service que
j' avois fait au chevalier ; c' est-à-dire, lui
supposer ma petite Poussette ; mais cela
n' étoit pas praticable. Celle-ci d' ailleurs
n' étoit pas assez déchirée pour ne pas souhaiter
d' en tirer parti, et je n' oubliai rien
de ce qui pouvoit la disposer. Pour le
chevalier et le garde-du-corps, ils
avoient depuis long-temps pris les devans,
et nous abandonnèrent toute la besogne.
Enfin le souper servi, nous nous mîmes
à table. Je mis monsieur l' abbé, par honneur
pour le clergé, au plus haut bout.
Tout le reste s' ajusta de soi-même, et moi
avec les autres. Le garde-du-corps connoissant
le prince, et ignorant que le prince le
sût, n' en fut que plus divertissant. Allons,
monsieur l' abbé, crioit-il à tous momens,
vivat ! Le diable m' emporte, je n' ai
jamais vu un si drôle de joueur que vous !
Vous avez gagné pourtant ; mais c' est l' ordinaire
que la fortune favorise ceux qui se
moquent d' elle. Si vous êtes aussi heureux
en amour, parbleu vous trouverez votre

p211

paradis dans ce monde ! *je l' espère bien,*
monsieur du corps, répondit le prince. Du
corps, reprit le garde. Diable, monsieur
l' abbé, vous abrégez bien ma qualité ! Je
ne suis pas seulement du corps, mais de la
manche. *hé bien, monsieur le garde-du-corps*
et de la manche, repliqua le prince,
qu' en dites-vous ? vous n' y êtes pas encore,
s' écria-t' il. Du corps, de la manche,
voilà un pot pourri où le diable ne connoît
rien. *si je manque,* reprit monsieur

l'abbé, *prenez vous-en à ce monsieur,*
parlant de moi, *qui auroit dû m' instruire*
mieux.

c' est donc votre faute, me dit-il en me regardant, et craignant peut-être que je n' eusse dit au prince qu' il l' avoit reconnu. Oui, répondis-je, mais avec un signe de tête qui lui marquoit d' aller son train. En effet, le prince se divertissoit tellement à l' entendre, qu' il l' entreprit de nouveau. *dites-moi donc comment je dois vous appeller ? Et sur-tout répondez à la question que je vous ai faite.* vous m' appellerez, lui répondit le garde, comme il vous plaira, du corps, de la manche, tout coup vaille. Pour votre question, monsieur

p212

l'abbé, ayez la bonté de me la renouveler ; car ma foi je l' ai déjà oubliée. *il s' agit,* repliqua le prince, *du paradis, et si vous n' espérez pas comme moi de le trouver dans ce monde.* oui, repliqua-t' il ; si au lieu de ma paye j' avois quelques bons bénéfiques comme vous : mais chez nous, c' est le diable d' enfer, nous sommes toujours messieurs d' argent-court.

Le prince, à l' air et aux expressions de ce facétieux corps, fit des éclats de rire à n' en pouvoir plus. Il ne les cessa que pour les reprendre au moyen de quelques nouvelles questions. *quoi donc, monsieur de la manche,* lui dit-il encore, *est-ce que ce titre, au-dessus sans doute de celui du corps, ne vous met pas en pied ?* oui, parbleu ! à pied, selon le proverbe ; car je n' ai point de bidet. Il est vrai, ajouta-t' il, que j' ai comme tous les autres trente écus à la masse ; mais mon misérable Tartare seroit bien mal monté, si le pharaon n' y suppléoit. Tartare, reprit le prince. *quel animal est-ce-là ?* c' est, monseigneur, le nom positif de nos animaux de valets, appelés à mourir de faim avec nous. Le prince s' abandonnant derechef à une mortelle envie

p213

de rire, auroit perdu toutes ses forces, si se renversant sur sa brunette, elle ne lui eût peut-être rappelé qu' il devoit en conserver pour elle.

Pour nous, à qui tout ce que disoit le garde-du-corps n' étoit pas nouveau, il ne nous divertit pas tant que le prince, à beaucoup près. Mais notre tour vint, du moins à la plupart. Monsieur l' abbé s' avisant de récapituler toutes les beautés que nous avions à table, s' arrêta à la maîtresse du chevalier. Rien ne pouvoit mieux raccommo-der la matrone pour le tour qu' elle avoit à me jouer. *je suppose*, lui dit-il, *madame, que c' est-là mademoiselle votre fille.* ma fille, répondit-elle ! Vraiment, monsieur, puisque vous me le demandez, je ne crois pas qu' il vaille la peine de vous le déguiser. Je n' en aime qu' une, ajouta-t' elle, mais qui n' est point ici, quoique peut-être elle n' eut rien gâté. *quoi*, repliqua monsieur l' abbé, *ce n' est pas-là votre fille, et nous ne l' avons pas même avec nous ? Cela ne se peut.* non assurément, interrompis-je, et madame se moque.

Piqué du tour malin que croyoit me jouer cette femme, il me vint tout d' un

p214

coup dans l' esprit de la turlupiner, et de me venger, en la prenant pour ivre ou pour folle. Le chevalier sentoit trop le service que je lui avois rendu, pour ne me pas seconder. Le garde-du-corps même se divertit à nous donner la main, et nous la démontâmes. M' entendant dire qu' elle se moquoit, elle répondit brusquement : non, non je ne me moque pas. Quoi, repris-je, ce n' est pas-là votre fille ? Parbleu, regardez donc ! Demandez, si vous ne m' en croyez pas, à elle-même, à son voisin, au vôtre. Le chevalier prenant la balle au bond, dit : pour moi, madame, je jure que je ne vous en vis jamais d' autre. Et vous ? Dit-il au garde-du-corps ; moi, répondit celui-ci ; s' il étoit plus tard, je dirois que madame rêve. Quel courage, repliqua-t' elle en s' en prenant à lui seul. C' est vous qui rêvez, ou qui continuez à faire le fou.

Parbleu, interrompirent à la fois, monsieur

l'abbé et Monsieur Du Trot, *voilà qui est admirable !* nos maîtresses se tenant les côtés de rire, n' étoient pas en état de prononcer le mot. Parlez donc vous autres, parlez, leur crioit la matrone. Que

p215

voulez-vous qu' elles disent ? Répondis-je ; elles voient bien qu' il y a du vin ou un grain de folie sur jeu. N' y pouvant plus tenir, elle se lève avec furie, et jure qu' elle va chercher sa véritable fille. Pendant ce temps, je découvris à monsieur l'abbé, et à toute la compagnie, le dessous des cartes. Comme on ne cherchoit qu' à se divertir, on résolut de pousser la comédie au retour de la matrone, et de se la donner aux dépens de la mère et de la fille. C' est monsieur l'abbé qui en fit la proposition. Un autre que le garde-du-corps s' y fût peut-être opposé.

Enfin toutes deux parurent. La fille, qui s' étoit préparée dès avant le souper pour faire assaut de charmes, et bien aise de rattraper l' occasion qu' elle avoit cru tout-à-fait perdue, entra d' un air triomphant avec une grande révérence, et plusieurs autres à droite et à gauche. Je me levai sur le champ, et courant à sa rencontre la main sous la basque de mon juste-au-corps, je la lui offris pour la faire avancer.

Voyez, messieurs, dis-je en la présentant, si la nature même ne jure pas contre madame ? Quelle différence, je vous

p216

prie, de cette multitude de graces, à une stérilité qu' on n' a jamais guères pu nier ? Parlez maintenant, ai-je tort ou raison ? Monsieur l'abbé prenant la parole, protesta que si la ressemblance y faisoit quelque chose, la matrone perdoit sa cause. Quoi, monsieur l'abbé, lui dit-elle, vous prétendriez que cette demoiselle, en montrant la maîtresse du chevalier, seroit plutôt ma fille que celle-ci ? *pourquoi pas ? Je ne sais même, soit dit sans offenser*

personne, si vous n' y gagneriez pas quelques années. ah ! S' écria-t' elle, vous me la donnez belle ? Prenez, prenez votre lorgnette, je suis sûre que vous changerez bien d' avis. *sans lorgnette*, repliqua monsieur l' abbé, *je vois assez que toutes deux sont aimables, mais qu' il y a pourtant de la différence d' âge.* en effet, elle étoit bien de vingt à trente années. Cependant la matrone soutint effrontément qu' il y avoit parité ; mais comme ce n' étoit pas de quoi il s' agissoit, on revint à la première dispute. Chacun dit son mot ; mais par malheur pour monsieur l' abbé, qu' on auroit à plus d' un égard voulu persuader, il rentra en liste et eut son paquet.

p217

vous avez beau vous échauffer, dit-il à la matrone, *personne ne vous en croira. Pour moi, à votre place, il m' importerait peu qui l' on voudroit me donner pour fille, et j' aimerois mieux croire tout le monde ivre, que de m' exposer à le paroître.* c' est-à-dire donc, monsieur l' abbé, que ces extravagans l' ont emporté ; qu' ils connoissent ma fille mieux que moi, et que vous adoptez avec eux celle qui ne l' est pas ? *je me range toujours du côté du plus fort*, répondit monsieur l' abbé. Fort, tant qu' il vous plaira, repliqua-t' elle : et moi je vous dis que celle qu' ils veulent faire passer pour ma fille, ne l' est pas plus que le diable, ni que vous n' êtes bon ecclésiastique. Monsieur l' abbé fut le premier à rire de cet emportement ; mais le garde-du-corps craignant qu' il n' allât plus loin, se leva, et prenant sa vieille putifar, pardessus le bras, il l' emmena avec sa peneuse de fille. Lorsqu' elles furent disparues, nous perdîmes en même-temps la dispute de vue. C' étoit le tour de l' amour. On en vint aux escarmouches, et de-là au combat. Ce ne fut pourtant pas sans obstacle. La matrone n' étoit pas-là pour régler les

p218

assauts, et donner à chacun en particulier son champ de bataille. Monsieur Du Trot s' y escrima sans façon. Mais les autres n' aimant pas les coups d' éclat, suspendoient leur bravoure. Pour remédier à cette espèce de lâcheté, je criai : souvenez-vous, monsieur l' abbé, que pour faire feu, on l' éteint ici quelquefois. Je ne voulois pas le faire sans sa permission. *le peut-on*, me dit-il ? Oui ; je réponds de tout. Sans balancer, il éteignit la lumière la plus près de lui. D' un souffle je fis le reste, à l' exception d' une pourtant, que je mis sous la table, mais qui ne pouvoit guères troubler le mystère.

La parole nous étant revenue à tous, elle servit de signe pour retirer de dessous la table ma sombre lueur. Je la pris et ranimant toute la salle, nous tâchâmes d' en faire autant, en nous humectant de quelques verres de champagne. Malgré ce spécifique, nous ne parlâmes plus que de nous retirer. Je dis au chevalier de voir après la matrone. Jamais elle ne voulut paroître. Pour le garde-du-corps, il vint se montrer. C' est à lui que nous adressâmes nos bons soirs. Il les reçut pour la

p219

matrone, de ceux qui voulurent l' en charger. Cela fait, et sur-tout après avoir payé la carte qu' il m' avoit apporté, nous gagnâmes l' escalier avec nos maîtresses, que nous reconduisîmes chez elles. Le prince et l' abbé remplissant avec les leurs le carrosse qui nous avoit amenés, je pris un fiacre pour la mienne. Le chevalier y monta seul avec nous. Je dis seul, parce que sa maîtresse, pensionnaire de la matrone, étoit demeurée. Je fus ravi d' être à moi, pour me donner à lui jusqu' au lendemain. Ayant remis ma robe verte à son domicile, nous fûmes chez lui pour reposer. C' est néanmoins ce que nous ne fîmes guères. Nous passâmes la plus grande partie de la nuit à causer et à nous divertir de ce qui s' étoit passé. Rien n' est plus doux que cette ouverture de coeur entre deux amis qui s' aiment. Je puis dire que cent fois ce plaisir m' a ravi avec le chevalier : mais s' il est tel entre deux

amis de débauche, que n'est-il pas entre
deux amis vertueux, ou revenus du vice ?
Je l'ai quelquefois éprouvé ; c'est chose incomparable.
Après avoir savouré, le chevalier et

p220

moi, ce plaisir de la vie, je le quittai le
matin pour me rendre au palais-royal. En
passant, j'entrai chez mon oncle, pour lui
donner le bon jour, et voir comment il
se portoit. Je le trouvai si dispos, que pour
le fortifier encore, je le réjouis du récit
de notre partie. Tou-à-fait en belle humeur,
il s'habilla pour venir prendre
congé du prince. Nous arrivâmes, et le
prîmes à son lever. *bon jour, dit-il, oncle
et neveu. Quel vent vous amène ; sur-tout
si matin ?* la question, monseigneur,
répondit mon oncle, me regarde sans
doute. Je viens, continua-t'il, recevoir
vos ordres, et prendre congé pour la
campagne. *ah ! Ah !* dit le prince, *vous
me faites souvenir que la saison m'invite à
y aller moi-même, mais d'une façon bien
différente. Vous y allez pour acquérir de
la gloire, et moi pour planter des choux.
ainsi le veut le destin,* continua-t'il ;
*mais il changera peut-être, du moins je
l'espère.*
le prince, brave assurément, et qui
auroit pu se signaler à la guerre, gémissoit
du sort qui l'arrêtoit. Chacun sait
pourquoi et comment : ainsi sans en faire

p221

mention, je ne m'arrêterai qu'aux gracieuses
bontés qu'il marqua à mon cher
oncle. *je vous souhaite,* lui dit-il, *tout
l'honneur que je ne puis acquérir : ce sont,
comme vous devez savoir, les occasions
qui font les héros ; vous les avez, et
je ne doute pas que dans votre sphère,
vous n'en profitiez beaucoup mieux que
je n'oserois me le promettre.* que dites-vous-là,
monseigneur, répondit mon oncle ?
Je me croirois insulté, si je ne
savais que vous n'êtes pas moins obligeant

que grand capitaine. *ce n' est qu' en vous suivant, continua-t' il, qu' on pourroit se promettre quelque chose. Toute l' armée le dit avec moi, et j' en ai pardessus la plupart une manifeste expérience.* en effet, mon oncle avoit servi sous le prince, dans le temps qu' une mauvaise politique ne l' empêcha pas de montrer ses talens guerriers. Ce qu' on a vu de lui dans les affaires, on l' auroit certainement vu à la tête des armées. Enfin, jamais comparaison ne fut peut-être plus juste que celle que j' ai fait de Philippe, Duc D' Orléans, avec Jules-César. Ce sont, comme il vient de le dire lui-même,

p222

les occasions qui font les grands hommes. S' il eut eu des Gaules à conquérir, je ne doute pas que l' histoire ne le plaçât à côté de César, tant pour la guerre que pour le cabinet, et malheureusement pour ses vices. Il confirma ce que mon oncle lui disoit de son caractère, par les adieux les plus tendres, et une fraternité véritablement héroïque et guerrière. Il y mit le comble en l' embrassant, et en m' accordant, sans en être requis, un congé jusqu' à ce qu' il partit. Mon oncle, pénétré de l' affabilité du prince, se retira ; et moi, qui n' avois rien de plus doux que de profiter de mon congé, je le suivis. J' étois alors incapable de certaines réflexions ; mais dès que nous fûmes seuls, mon oncle m' en communiqua, que je me suis souvent rappelé depuis. Comment, me dit-il parlant du prince, concevoir tant de haut et de bas, tant de qualités et tant de vices, tant de grandeur d' ame et tant de bassesse ? En effet, cela paroîtroit inconcevable, si l' histoire ne fourmilloit pour ainsi dire de pareils exemples, et si l' expérience ne le démontrait tous les jours. Cela prouve,

p223

selon moi, cette admirable union d' esprit

et de matière. Ces deux parties de notre individu suivent séparément les penchans de leurs domaines, et d' autres où ils se relèvent quelquefois tour à tour. Mon oncle m' emmena avec lui faire plusieurs visites, et entr' autres chez Monsieur Le Comte D' J et chez Madame La Comtesse De C. Mes grandes dissipations me les avoient fait négliger depuis quelque temps. Tous deux m' en firent des reproches, mais particulièrement madame la comtesse, qui m' accusa de tenir un peu de l' inconstance et du goût de mon illustre maître. Je m' excusai sur ce que je ne l' étois pas moi-même ; mais dans le fond je ne crois pas qu' aucune dame se soit jamais bien trouvée des avances qu' elle pouvoit avoir faites. Les hommes sont des animaux si bizarres, qu' ils ne cultivent volontiers que ce qui est de leur choix, ou que ce qu' ils craignent de perdre. C' étoit mon cas avec madame la comtesse. Je l' eusse peut-être aimée davantage, si elle avoit paru m' aimer moins, et vu plus souvent si elle ne m' avoit pas tant fait la guerre. Je crois qu' à moins d' une forte inclination,

p224

le cas est aussi ordinaire qu' il devoit avec raison l' être peu. Après mes excuses et des promesses de réparer le passé, nous sortîmes de chez madame la comtesse. Le soir mon oncle m' emmena chez lui. Son quartier faisoit mes délices ; c' étoit le lieu de mes épanchemens de coeur. Pendant huit jours qu' il différa son départ, j' en avois presque sans cesse, tantôt avec lui, tantôt avec le chevalier, et souvent avec tous deux. Quoique ma petite Poussette ne demeurât pas loin de-là, je ne la vis que pour l' exhorter à la patience, et lui promettre que je la verrois bientôt mieux. Je visitai aussi mes anciens camarades de manège, que j' avois fort négligés. Je n' avois pas même encore remercié La Guérinière, et je le fis avec mon oncle, qui ne voulut pas partir sans joindre ses remerciemens aux miens, et lui dire adieu. Enfin le fatal moment arriva. J' entends celui où pour la dernière fois de ma vie j' embrassai ce

cher oncle, que je ne chérissais pas moins
que je le devois.
La peine qu' il m' avoit vu souffrir en me
communiquant son funeste pressentiment,

p225

l' empêcha de me le renouveler. Je pouvois
voir qu' il se faisoit cette violence,
lorsqu' il me serra dans ses bras, comme
il avoit fait huit jours auparavant. Ce n' étoit
pas quelques larmes prêtes à couler, mais
un torrent, qui m' en fit verser un à moi-même,
et dont nous nous inondâmes. Le
chevalier, témoin, ne put s' empêcher
d' en répandre avec nous. Hélas ! Deux
motifs l' y engageoient. L' intérêt qu' il prenoit
à ce qu' il y avoit de plus sensible pour
moi, et le désespoir de n' avoir rien de pareil
à craindre pour lui. Mon oncle passant
plusieurs fois de moi à lui pour l' embrasser,
il goûtoit en quelque sorte ce qu' il n' osoit
espérer. Prêt à partir enfin, il nous répéta
à tous deux la même morale qu' il m' avoit
déjà prêchée. Pour vous, dit-il au chevalier,
je crois que vous avez beaucoup
moins à craindre que mon neveu. Votre
tempérament m' a toujours paru plus heureux.
Cependant l' avis convient également
à tous les jeunes gens, c' est pourquoi je
vous le donne en commun. Des chevaux
de poste l' attendant à sa porte, il descendit.
Ce fut-là que nous donnant à chacun la
main, je le vis disparaître pour jamais.

p226

Je ne sais comment je dois appeller l' état
où il me laissa. Il y avoit quelque chose
de plus qu' un pressentiment. Ma douleur
étoit si vive, qu' elle marquoit une espèce
de certitude du malheureux sort qui attendoit
mon cher oncle. Le chevalier, quoiqu' affligé
lui-même, s' empressa de me
consoler. Je ne pouvois l' être, et je ne le
fus en effet qu' avec le temps, ou plutôt
par la dissipation, ennemie du chagrin.
Pour y faire divorce, je proposai à mon
ami d' aller faire sceller un cheval, et d' en

demander un pour moi à La Guérinière.
Nous fûmes au bois de Boulogne ; mais
tant en allant qu' en revenant, j' éprouvai
ce que dit Boileau, que
*le chagrin monte en croupe et galoppe
avec nous.*

si mon oncle étoit mort, je crois que
je serois mort avec lui. Mais, soit l' absence
ou ma constance, ou soit qu' un coup venu
de loin ne fasse pas la même impression,
lorsque j' appris trois ou quatre mois après
qu' il avoit été tué, ce départ, quoique
violent et éternel, ne me fut pas à beaucoup

p227

près aussi sensible que l' avoit été
celui-ci.

Le chevalier voyant que cette première
dissipation n' avoit produit aucun effet,
m' en proposa plusieurs autres. Je les rejettai
toutes, sans même excepter ma petite
Poussette. Il n' y a point de doute que je
n' eusse été bien plus de temps à me consoler,
si, retournant au palais-royal, le
prince n' en eût lui-même pris soin. Mon
air triste et abattu le toucha. *qu' as-tu ?*
me dit-il en me voyant ; *il semble que tu
viennes d' enterrer tous tes parens.* autant
vaut, monseigneur, lui répondis-je ; du
moins je ne crois pas qu' on pourroit être
plus affligé. *aurais-tu donc quelque chose
de plus que le départ de ton oncle ?* non,
monseigneur, et je trouve que c' est bien
assez. Il n' est pas seulement parti, continuai-je,
mais je ne le reverrai plus. Il me
l' a dit, et le coeur me le répète sans cesse.
sur quoi fondé ? repliqua le prince, *et ce
qu' il t' a dit, et ce que tu en crois ?*
*est-ce que quelqu' un vous a juré à tous
deux que l' ennemi le tuera ?* non, monseigneur ;
c' est quelque chose de plus qu' une
voix humaine.

p228

*quoi encore ? Est ce l' ennemi qui s' est
révélé à toi ou à lui ?* je le crois. *pauvre
innocent ! Va, va, ce n' est plus le*

*temps où l' on se berse de pareilles fadaïses ;
il faut les renvoyer à ta nourrice.
encore peut-être seroit-elle plus sage que
toi, et qu' elle attendroit le coup pour crier.
crois-moi, il faut mourir, c' est le pire
que j' y sache : mais s' inquiéter de la mort
ou l' avancer, dans la crainte qu' elle n' arrive,
c' est se loger aux petites-maisons.
console-toi, te dis-je, et ne songe à la
mort que pour profiter de la vie.* il ne
manquoit à ces dernières paroles que le
sens pour être les plus justes qu' on ait jamais
prononcées. Je n' ose les envisager
dans celui que les disoit le prince. Heureux
ceux qui en lèvent l' équivoque par une
conduite opposée à la sienne.
Novice à recevoir ces sortes de consolations,
sur-tout émanées de la bouche
d' un grand prince, je commençai à me
tranquilliser. C' est ce qu' il y avoit encore
d' admirable dans mon illustre maître. Tour-à-tour,
il n' étoit pas moins imposant dans
certains cas, que peu en d' autres. Je le remerciai
des marques de sa bonté, et lui

p229

promis d' en faire usage. Cependant un
reste de mélancolie me tracassa encore assez
long-temps. L' abbé ne cessoit de m' en
faire la guerre. Pour le dissiper tout-à-fait,
il me proposa une partie qu' il avoit maquillonnée.
C' étoit enfin une de ses découvertes au palais. Après
lui, le prince m' en parla. Il s' agissoit de démonter,
par la ruse ou de bonne guerre, un riche marchand
de clinquallerie, dont la femme,
plus brillante que tout son clinquant, avoit
frappé les yeux de l' abbé.
Le prince, animé par le plaisir que lui
avoit donné sa conquête du charnier, ne
jugea pas même à propos de m' envoyer
cette fois reconnoître le terrain. Peut-être
craignoit-il que n' étant pas en trop bonne
assiette, je n' eusse, comme à l' égard de la
grisette, les yeux dans la poche. C' est ce
qui seroit certainement arrivé, non-seulement
de l' indifférence que provoquoit ma
mélancolie, mais d' une espèce d' instinct,
qui avant même que d' être appuyé de la
raison, me donnoit une espèce d' horreur
pour l' abus de la femme d' autrui. Malgré
l' air et la mode, je trouve que s' il y a

quatre degrés de crime dans un commerce

p230

d'agens libres, il y en a dix pour ceux qui ne le sont pas.

Le prince ne s'embarrassant rien moins que de cette arithmétique, ne convoitoit que la découverte de l'abbé. Selon son rapport, la belle clinquailière n'étoit pas moins coquette, le mari avare, mais jaloux, ce qui rendoit l'assaut difficile et la victoire fort incertaine. Plus d'obstacles, plus de gloire. Sans se rebuter, on résolut de faire tomber une pluie d'or, non sur la Danaé, mais sur son Argus ; que pour cette effet, le prince se déguiseroit en marchand clinquailier venu de province ; que je passerois pour son neveu ; et que l'abbé, déjà en train de connoissance, nous introduiroit comme pour faire des emplettes. Cette résolution prise, on ne songea qu'à se travestir d'une façon convenable et à s'accorder sur les noms.

Le prince s'étoit si bien trouvé de celui de Lucas, qu'il le prit encore. Ce nom auroit pu me servir également ; mais l'abbé, à qui j'avois donné auparavant celui de Monsieur Du Trot, voulut avoir sa revanche et me baptisa, Galopin...
Galopin, interrompit le prince, je ne

p231

veux pas qu'il se nomme ainsi ? pourquoi pas, monseigneur ? Répondis-je. Permettez seulement qu'il continue le nom que je lui ai déjà donné, s'il en a besoin, comme il est apparent pour peu que l'intrigue dure : Du Bois ne peut jamais aller, sur-tout après une petite aventure que je sais. comment donc, repliqua le prince ? y a-t'il quelque chose de nouveau ! Seroit-il encore plus décrié que je ne le pense ! cela se pourroit, monseigneur ; car je crains qu'il ne se fâche. bon, bon, assura le prince, dis toujours, et je réponds du reste. parlerai-je, m'adressai-je encore à l'abbé ? oui, répondit-il, que m'importe.

écoutez donc, mon cher ami, écoutez, lui répétai-je, combien votre réputation flaire le baume. Il y a trois ou quatre semaines qu'une célèbre poissonnière fit sauter un maquereau, et le plaqua sur sa

porte. Une de ses voisines surprise, lui
demanda à quoi bon ce maquereau-là ?
Hélas ! Lui répondit-elle, tu es bien sottte :
ne vois tu donc pas que c' est Du Bois ?
De bouche en bouche l' histoire
courut dans tout Paris. Tout le monde

p232

sut qu' il y avoit quelque part un maquereau
Du Bois, chacun s' en donna de garde.
Ainsi jugez, continuai-je en m' adressant
au prince, jugez, monseigneur, si
ce ne seroit pas gêter absolument nos affaires,
que de ne pas lui faire changer
de nom. Le prince, éclatant de rire, jura
que oui. L' abbé n' en fit pas moins contre
moi, et sur-tout contre la poissonnière
et l' histoire, qui dans le fond étoit vrai.
Le prince, sous le nom et les habits
de Lucas, l' abbé malgré bon gré sous
celui de Du Trot, et moi, Monsieur Galopin,
nous galoppâmes au palais. Ce qui
m' agréoit le moins, c' est que n' ayant
d' habit convenable qu' un surtout de vinaigre,
je sentis bientôt, quoiqu' à l' entrée
du printemps, un froid mortel. Cela,
avec le reste, ne me dispoit pas trop.
Cependant il fallut encore, chemin faisant,
traiter de notre début. Nous le concertâmes,
et arrivâmes enfin chez le
clinquailier. Je le nommerois, s' il n' étoit
connu au-delà même de la république
du palais, et si je ne craignois de faire de
la peine à lui et à sa chère moitié, qui
peut-être vivent encore.

p233

Nous ne les trouvâmes ni l' un ni l' autre
à leur boutique. Deux filles seulement
étoient pour attirer la pratique, et nous
reçurent. L' une d' elles, apprenant de quoi
il étoit question, s' échappa promptement,
et alla avertir son maître et sa maîtresse.
En attendant, Monsieur Lucas se mit à
en conter à celle qui restoit. Le clinquailier
et la clinquailière arrivant, monsieur
l' abbé Du Trot les salue comme gens

de connoissance. Voici, leur dit-il, deux messieurs, oncle et neveu, que je vous amène. Tous deux m' ont été adressés de province. L' un, en montrant Monsieur Lucas, est un marchand clinquaillier, mais qui non moins étoffé que vous, n' a pas besoin de grand' chose. Pour l' autre, c' est un jeune homme, comme vous voyez, apprentif de son oncle, et qui voulant se marier a besoin d' une grande partie de votre boutique pour lever la sienne. Il a de l' argent, ajouta-t' il, et vous serez payé comptant. à ces mots, l' avare ne fit des questions, que pour demander s' il falloit des assortimens. *oui, oui*, répondit Monsieur Lucas, *et des plus complets même.*

p294

là-dessus le clinquaillier fit apporter, et montra lui-même avec sa femme plusieurs grandes boîtes bien assorties. Je vous défie, messieurs, dit-il, que vous trouviez nulle part ce que vous voyez ici. Admirez, considérez. *oh !* répondit Monsieur Lucas, *je conviens que depuis que je suis dans le négoce, je ne vis rien de pareil. Hé bien*, ajouta-t' il, *que demandez-vous de tout cela ?* un petit moment, répondit le marchand, je vais vous faire voir ma facture ; et comme il faut que vous y gagniez, vous ferez vous-même le calcul, et je me contente de quinze pour cent. Pendant que le clinquaillier alla chercher sa facture, Monsieur Lucas employa le temps à considérer et à faire l' agréable auprès de madame la clinquaillière. J' avouerai qu' elle se croyoit non-seulement une des beautés du palais, où l' on a soin de les ramasser, mais de tout Paris. Quoique l' abbé prétendit qu' elle fût coquette, c' est ce que d' abord je remarquai le moins. Cependant elle l' étoit, et son air et ses manières, comme elle le fit bientôt voir, n' étoient qu' un joug que lui imposoit la jalousie de son mari. Peut-être

p235

se fût-elle démasquée, si son tyran eût un peu plus tardé ; mais pressé par la soif du gain, il ne la laissa pas plus d' un quart-d' heure libre avec nous.

vous voilà déjà, monsieur, lui dit Monsieur Lucas. *vous êtes un homme d' ordre apparemment, puisque vous trouvez sitôt vos affaires*. il faut bien, répondit-il ; autrement que devenir ? Les gains sont si petits, les dépenses si grosses, que pour peu que le désordre s' en mêlât, il faudrait bientôt lever le pied. *bon, pour quelque petit marchand de balle*, repliqua Monsieur Lucas ; *mais pour un homme aussi foncé que vous, je ne crois pas qu' il courût grand risque à laisser aller les choses un peu à l' aventure*. point d' aventure chez moi, reprit-il ; femme, domestiques, affaires, tout doit se ranger : n' en est-il pas de même chez vous ? *ma foi pas tout-à-fait*, répondit Monsieur Lucas. *je tâche seulement de ranger mes affaires ; et pour le reste, je le laisse à ma femme*. Vous êtes marié aussi sans doute ; et si je ne me trompe, c' est-là madame votre épouse ? oui, repliqua-t' il séchement ; mais ce n' est pas de quoi il est question ; voici,

p236

monsieur, ma facture ; examinez, rien de plus juste.

Monsieur Lucas prit, examina, ou du moins en fit le semblant. *fort bien, monsieur*, dit-il ensuite ; *mais quinze pour cent, n' est-ce pas un peu trop ?* je n' en rabattrai pas un liard, jura-t' il ; c' est à vous à prendre ou à laisser. *faisons mieux*, reprit Monsieur Lucas ; *tenez, je n' aime point à barguigner ; que madame votre épouse décide, et j' en passe par ce qu' elle dira*. hé bien, repliqua l' avare, qui sans cela peut-être n' auroit pas voulu qu' elle déserrât les dents ; qu' elle parle, j' y consens. On s' imagine bien quelle fut la décision de l' arbitre. C' étoit un trait de galanterie de Monsieur Lucas, qui remué jusqu' au fond de l' ame, eût sacrifié le palais-royal pour arriver à son but. La belle clinquaiillère, trop instruite pour ne pas s' accorder avec son cher mari,

n' ouvrit la bouche que pour clorre
le marché. Tous trois ne songeoient qu' à
duper, et tous trois le furent en effet.
Monsieur Lucas poussant la générosité à
un point qui auroit dû faire ouvrir les
yeux à tout autre qu' un jaloux, s' il n' eût

p237

encore été plus avare, donna d' abord mille
pistoles d' arrhes. Il est vrai que la marchandise
que nous avons vue montoit au-delà.
Cependant cette somme, au lieu de réveiller
la jalousie du marchand, l' endormit
tellement, qu' il s' oublia jusqu' à nous
inviter à souper. Monsieur Lucas ne se fit
pas plus tirer l' oreille, que l' autre pour
recevoir son argent. De la boutique, le
clinquailier et sa femme nous firent passer
dans leur logis. Là on nous servit des rafraîchissemens ;
et en attendant le souper
on se mit à jouer.

Le digne clinquailier, plein du mérite
que nous donnoient dans son esprit
les mille pistoles, nous laissa sa femme
pour veiller au régal. Ce fut alors que
l' on vit la coquette. Monsieur Lucas s' appliqua
si bien à jouer son rôle, que l' honneur
de notre hôte étoit prêt à lever l' ancre,
avant qu' il s' aperçut seulement du
danger. Je ne doute pas que parmi les attraits
que la coquette trouvoit dans Monsieur
Lucas, elle ne fit un grand cas de
son adresse à ménager le naufrage. C' étoit
l' homme qu' il lui falloit ; et avant
même que de quitter le jeu, les yeux, les
pieds et les mains avoient joué tour-à-tour.

p238

Si l' Argus paroissoit, tout cessoit,
jusqu' aux politesses les plus ordinaires.
Enfin le souper fut servi, et la joie
étoit répandue presque dans tous les cœurs ;
mais l' Argus seul osoit se donner carrière.
Il s' empara tellement de la conversation,
qu' il n' y en avoit que pour lui. L' unique
plaisir qu' il nous donna, c' est que buvant
à la santé de l' épouse de Monsieur Lucas,

celui-ci en remerciant fit de sa prétendue femme, un portrait et un éloge où le clinquailier fut le seul qui ne reconnût point sa clinquailière. Elle-même jetoit sous cappe des oeillades à Monsieur Lucas, où tous les deux trouvoient leur satisfaction.

Entre la poire et le fromage, notre marchand plus gai encore, nous fit perdre un peu de notre retenue. Nous bûmes à ses amours conjugales. Peut-être nous fussions-nous échappé jusqu' à le féliciter sur son bon goût, s' il ne nous eût interrompu pour se féliciter lui-même à Monsieur Lucas de l' honneur de sa connoissance, et lui demander sa demeure. Vive, dit-il, un galant-homme comme vous ! Morbleu ! Je ne veux pas seulement vous aller voir ici, mais si ma correspondance

p239

vous fait plaisir, je vous l' offre à vous, à monsieur votre neveu ; et sans vous donner la peine de venir peut-être de fort loin, je vous enverrai désormais tout ce qu' il y aura de plus nouveau et de mieux travaillé. *cela est fort obligéant*, répondit Monsieur Lucas ; *mais nous parlerons de cela une autre fois*. le délai qu' il demandoit, venoit de ce qu' il ne savoit que répondre, sur-tout sur l' article de sa demeure. En effet, nous n' y avions pas pourvu.

Le clinquailier revenant à la charge, l' embarras redoubla. Qu' y a-t' il donc, dit-il, voyant que Monsieur Lucas bialsoit ? Est-ce que vous ne sauriez pas le nom de votre auberge ? Cela ne fait rien, ajouta-t' il ; dites-moi seulement la rue ou le quartier. Monsieur Lucas poussé à bout, et n' osant s' adresser ni à l' abbé, ni à moi, dans la crainte que nous ne puissions le tirer d' affaire, fit semblant de chercher, et revenant comme à soi, il dit : *ma foi, je ne sais ; c' est-là quelque part ; demain je vous le dirai*. pendant ce temps, l' abbé sur les épines, se tuoit de chercher. à la fin, il trouva, et bien lui en prit ;

p240

car le malheureux clinquailier, qui avoit
comme juré de nous démonter tous trois,
s' adressa à moi, et sur-tout à l' abbé, pour
être satisfait. Je vous attendois, répondit
celui-ci. Pourquoi ne pas vous adresser
tout-d' un-coup à moi ? Il eut été bien
plus naturel, ce me semble, puisque je
suis habitué dans cette ville.
Ces messieurs, continua-t' il, sont logés
à la Croix-De-Fer dans la rue St Denis.
Bon, bon, répondit le clinquailier, je
sais déjà où c' est. Parbleu, ajouta-t' il,
vous avez bien raison, monsieur l' abbé,
c' est à vous sans doute que je devois m' adresser.
Cette faute m' en rappelle une autre,
et pour les réparer toutes deux, je
ne vous remercie pas seulement de m' apprendre
la demeure de ces messieurs, mais
de m' avoir procuré leur digne connoissance.
Il ne faut rien pour cela, répondit
l' abbé, ni même quand il y auroit davantage.
C' est déjà bien assez, repliqua
le clinquailier ; et je m' étonne seulement
que depuis quelques jours de connoissance
vous m' ayez voulu tant de bien. Je n' oublierai
rien pour vous en témoigner ma
gratitude. Peut-être n' ignorez-vous pas

p241

que je sais où se tient la feuille des bénéfices,
et que je pourrois quelquefois
y faire coucher votre nom ; mais, ajouta-t' il,
ma foi je ne le sais pas. Du Trot,
monsieur, m' écriai-je, Du Trot. *Je*
voilà, repliqua l' abbé, *et j' en remercie*
à mon tour Monsieur Galopin. Galopin !
Interrompit le clinquailier. Monsieur,
n' est-il donc pas le neveu de Monsieur Lucas ?
Oui, sans doute, repliqua l' abbé,
mais du côté de madame son épouse. Je
vous avoue, repliqua le marchand d' un
air badin, que Du Trot et Galopin ont
tant de rapport, que l' on auroit moins
de peine à vous prendre tous deux pour
oncle et neveu.
La conversation finissant par cette plaisanterie,
il fut question de se retirer. Le
clinquailier demanda si nous voulions
voir mettre nos marchandises en caisse.
Monsieur Lucas répondit que non, qu' on

s' en fioit bien à lui ; mais que nous viendrions
le lendemain les faire enlever,
ou du moins apporter de nos nouvelles.
Il voulut nous donner un reçu des mille
pistoles ; nous le refusâmes encore. Enfin,
lui pénétré de notre manière d' agir

p242

et Monsieur Lucas des charmes de sa femme,
nous nous quittâmes sur la promesse
de nous revoir. En sortant, Monsieur
Lucas s' émancipa à dire qu' en province,
c' étoit un crime de lèze-mari que de ne
pas embrasser les femmes. Il s' avança,
sans attendre la réponse du jaloux ; et le
mal déjà fait, il y consentit.
Ayant gagné la porte, où il avoit ordonné
de nous attendre, nous nous rendîmes
du palais marchand au palais-royal. Comme
nous nous étions retirés à heure bourgeoise,
le prince voulut avant que de se
coucher, conférer sur la suite de son intrigue.
*dût-il m' en coûter dix mille pistoles
au lieu de mille, je veux, dit-il,
en venir à bout. Tu triomphe, l' abbé,
s' écria-t' il, et te surpasses de jour en jour.
c' est une beauté que cette femme ; mais
comment l' avoir ?* il y a toute apparence,
répondit l' abbé, que demain le mari ira
à la Croix-De-Fer que je lui ai indiquée.
D' y aller attendre, vous ne le pouvez ;
mais ce sera l' affaire du chevalier. Qu' il
y aille dès le matin. Pour le rôle, il n' est
pas si difficile ; laissons-le lui, et venons
au reste.

p243

Le prince et l' abbé, épluchant cette
sublime matière, conclurent que j' arrêteroie
le clinquailier à souper, si je le
pouvois ; que je lui ferois au moins promettre
pour un autre jour ; mais que quoi
qu' il arrivât, j' en donnerois toujours avis ;
que pendant ce temps-là le prince iroit
chez la clinquailière ; et qu' autant qu' on
peut être sûr d' une victoire, il l' étoit
de celle là. Les choses ainsi arrêtées, le

prince se mit au lit, et j' en fus faire autant, sans être trop satisfait.

Le matin l' abbé vint m' éveiller, et m' amena le même valet-de-chambre qui nous avoit accompagné à la conquête de Gothon la grisette. Cette précaution venoit de l' abbé, qui ayant peur que je ne manquasse mon coup, venoit non-seulement m' éveiller, mais encore me donner son homme d' expédition pour les nouvelles qui surviendroient. Je me levai. Obligé de reprendre mon habit de vinaigre, je pestai contre la commission ; mais une pensée qui me vint, me la rendit en quelque sorte plus agréable : ce fut d' envoyer chercher le chevalier D' Arcis pour me tenir compagnie. Consolé par cette

p244

idée, je congédiai l' abbé ; et aussi-tôt que je me trouvai seul, j' envoyai le valet-de-chambre au chevalier, le prier de venir me trouver à la Croix-De-Fer. C' en étoit une à tous égards pour moi. Cependant je m' y rendis, et une heure après mon ami vint l' adoucir. Que diable fais-tu ici, me dit-il en me voyant ? Hélas ! Mon cher, lui répondis-je, j' y suis pour mes péchés. S' étant assis, je lui racontai l' histoire. Vois, ajoutai-je, le beau plaisir pour moi, si tu n' étois venu me dédommager. Il m' apprit d' abord qu' il connoissoit le clinquailier, qu' il étoit même de ses pratiques. N' importe, lui répondis-je, aide-moi seulement à l' attendre et à le supporter. Depuis dix à onze heures du matin jusqu' à six du soir, je ne vis personne. Prêt à perdre patience, mon homme arriva. Le bon ordre que j' avois mis dans l' auberge, fit qu' on me l' amena sans difficulté. Faisant contre fortune bon coeur, je le reçus trop bien pour son honneur ; et le chevalier, loin de rien gêner, contribua beaucoup à ourdir la trame de son infamie. Il n' y a point de doute que si nous y avions bien réfléchi, nous n' eussions craint de nous

p245

déshonorer nous-mêmes ; mais tel est le malheur des jeunes gens, d' être pleins d' idées tortues, et de trouver la plupart du temps une espèce de gloire dans leur plus grande honte.

Le clinquailier appercevant le chevalier, s' étonna. Comment donc, monsieur, lui dit-il ? Je ne croyois pas que votre commerce s' étendit jusqu' en province. Il le faut pourtant, car autrement d' où connoîtriez-vous monsieur ? Point du tout,

répondit le chevalier, notre connoissance vient seulement de nous être trouvés ce matin au café. Monsieur m' a invité à le venir voir, et voilà pourquoi vous me trouvez avec lui. Mais vous, monsieur, continua le chevalier, quel heureux hasard vous amène ici ? Notre connoissance, reprit le clinquailier, est un peu mieux fondée. Hier je fis affaire avec monsieur, et un oncle que je regrette de ne pas voir, comme je m' en étois flatté.

Cela est vrai, répondis-je ; mais je l' attends pour aller ensemble vous trouver, selon notre promesse d' hier. J' en suis ravi, repliqua le clinquailier. Je comptois en effet de vous amener tous deux, ou de régler

p246

ici ensemble, si vous l' aviez mieux aimé. Je ne sais ce qui l' engageoit à parler ainsi ; mais prenant la balle au bond, je lui dis que mon oncle seroit charmé de régler, et sur-tout d' avoir l' honneur de le posséder à souper en représailles de l' honneur qu' il nous avoit fait la veille. Il s' en défendit, mais le chevalier que j' invitai en même temps que lui, sut si bien le persuader, qu' il promit.

Là-dessus, je courus à mon valet-de-chambre, et lui donnai l' ordre. J' en fis autant pour le souper, et rejoignant mon clinquailier, je ne songeai qu' à l' amuser. Je lui proposai d' abord de jouer. Fi, me dit-il, c' est un commerce auquel je ne me livre que le moins que je puis ; c' est pourquoi vous vîtes hier que je vous l' abandonnai, et à ma femme, qui malheureusement ne l' aime que trop. Ah ! Quel trésor, m' écriai-je, que madame votre épouse !

Et que celle que j' ai en vue ne lui ressemble-t' elle !
Diable, monsieur, interrompit
le clinquailier, pour un provincial
vous n' êtes pas de mauvais goût. Savez-vous
que c' est une beauté que la dame
dont vous parlez ? Vous n' êtes que de

p247

jeunes gens : c' est la vertu qui est belle,
et qui seule peut flatter. Ma femme, telle
que vous la connoissez, n' auroit aucun attrait
pour moi, si je ne la croyois encore
plus vertueuse que belle. Pauvre sot ! Sa
femme n' étoit qu' une coquette, la plus
impudente qui ait jamais été, ainsi qu' on
va le voir.
Pour suppléer au jeu, je fis apporter le
meilleur vin, et nous en égayant de temps
en temps, nous fîmes, le chevalier et
moi, mille contes à notre clinquailier.
Malgré l' inquiétude où il étoit, et à l' égard
de mon prétendu oncle, et peut-être
de sa femme, il s' étonna lorsqu' on vint
nous servir à souper. Quoi, dit-il, déjà
si tard ? Et où est donc Monsieur Lucas ?
Mettons-nous toujours à table, répondis-je.
Quelques affaires le retiennent apparemment ;
il viendra. Mais, reprit-il, puisqu' il
songeoit à me tenir parole, ne seroit-il
pas chez moi, par hasard ? Peut-être aura-t' il
été trouver l' abbé, et que tous
deux seront à m' attendre. Non, non, repliquai-je :
s' il n' est pas en affaire, il ne
peut être qu' à l' opéra, où je me rappelle
que l' abbé en effet vouloit le mener.

p248

C' est cela sans doute, interrompit le chevalier.
L' opéra ne finit qu' environ à neuf
heures et demie, et il en sera près de dix
avant qu' il arrive.
Nous nous mîmes à table ; mais l' inquiétude
de notre jaloux m' en donnoit une
mortelle. à chaque minute, pour ainsi dire,
il tiroit sa montre. Dix heures approchant,
mon homme se lève, comme pour
un besoin naturel ; il prend adroitement

son chapeau et sa canne, et gagne la porte.
Oh allez-vous donc, lui criai-je ? Nous
nous levons brusquement, le chevalier et
moi, nous courons pour l'arrêter ; mais
par malheur le garçon de cabaret qui nous
servoit ferma la porte, et nous arrêta
nous-mêmes. Sans songer qu'il ne nous
connoissoit pas, et qu'il pouvoit fort bien
nous prendre pour des escrocs, ou des filoux,
je voulus lui faire violence. à quoi
bon, dit le chevalier ? Tiens mon ami,
ajouta-t'il au garçon de cabaret, voilà
quatre louis ; le reste est pour toi. Sur le
champ la porte fut ouverte ; nous galoppâmes
après notre jaloux, mais en vain.
Il étoit déjà perdu parmi la foule, et nous
ne savions d'ailleurs par quel chemin.

p249

Nous prîmes tout droit celui du palais et
de sa maison. Une minute plutôt nous l'eussions
encore arrêté. Nous vîmes fermer la
porte qu'on avoit ouverte pour lui. Que
faire ? Dit le chevalier. Ma réponse fut le
marteau de la porte ; je frappe de toute
ma force, on rouvre presque sur le champ.
J'entre ; le chevalier me suit ; mais tout
étoit déjà en tumulte.
Le mari avoit pénétré tout d'un coup
dans la salle où nous avions soupé la veille.
Là il avoit trouvé l'abbé en dispute avec
une des filles de boutique. On nous viole,
monsieur, cria cette fille en voyant son
maître. La vérité est que l'abbé ne lui
agréant peut-être pas, elle faisoit la difficile.
Comme ce n'étoit pas ce qui importoit
le plus au clinquailier, il chercha sa
femme, et la trouva dans une chambre à
côté avec Monsieur Lucas. Soit qu'à tout
événement elle eût complotté avec la
fille de boutique, soit qu'entendant son
cri elle profita de sa ruse, non-seulement
elle cria comme elle, mais elle sauta à la
gorge de Monsieur Lucas, appelant le
mari à son secours.
Fonçant presque en même-temps, je

p250

vis mon pauvre maître déjà en proie à tout ce dont l' impudence et la jalousie peuvent être capables. Paix-là, criai-je ! Personne ne lâche prise. Voyant cela, je tombai d' une main sur le mari, et de l' autre l' épée sur le gigier, et je lui dis ; c' est fais de toi, si tu n' es sage. Il me crut. Le chevalier d' un autre côté, tenoit la femme par le chignon. Moins docile encore que son mari, elle résistoit, et ne cessoit de crier. Taisez-vous, lui dit mon ami, et finissez, autrement je vous l' arrache. En effet, il la tira, et son chignon, qui malheureusement étoit postiche, lui demeura à la main ; cependant elle s' arrêta. Hé bien, dis-je alors au mari, de quoi s' agit-il ? Je vous le demande, monsieur, me répondit-il. Est-ce là le trait d' un galant-homme ? Que trop, repartis-je ; mais écoute, c' est ton avarice qui t' a joué le tour. Pour ta femme, tu en croiras ce que tu voudras ; pour mon oncle, ordonne qu' on apporte ici de l' eau, qu' il boive, et mène-nous toi-même paisiblement à la porte. Nécessité ou vertu, il accepta le parti. On apporta de l' eau, dont le prince avoit réellement besoin, tant il étoit ému :

p251

l' abbé encore plus ; car l' ayant abandonné à la fille de boutique, elle avoit pensé l' étrangler. Il étoit tout déchiré de ses griffes, et avoit eu beaucoup de peine à s' en débarrasser. Tout étant coï, c' étoit quelque chose d' original que de nous voir. Chacun, selon sa préoccupation, jouoit son rôle. Le chevalier et moi, comme réparateurs du désordre et soutiens de la paix, nous étions debout l' épée nue. Le prince assis buvoit son verre d' eau avec l' abbé. Le mari, d' un air furieux, se promenoit à grands pas. Mais ce qu' il y avoit de plus beau, étoit la coquette, qui d' un air de Lucrèce se reposoit en femme forte sur son lit d' impudicité. Il est apparent que pour ôter à son mari toute idée de souillure, même involontaire, elle s' étoit d' abord jetée dessus. Il est sûr que les femmes, sur l' article de leur honneur, excellent en présence

d' esprit. Plus d' un exemple le prouve ;
mais dans celui-ci, je n' y trouve qu' une
impudence qui me révolte.

Le prince s' étant remis de son émotion,
se leva. *adieu, mon bon ami*, dit-il au
clinquailier. *souviens-toi qu' une belle*

p252

femme est un animal bien dangereux ; nous en avons tous deux l' expérience. Si tu juges,
continua-t' il, *que je t' aie fait tort,*
garde mes arrhes pour t' en dédommager, et qu' elles servent à nous rendre plus sages.
n' en dis mot, si tu m' en crois, afin que les autres s' y attrapent. Adieu, ma mie,
dit-il aussi se tournant du côté de la clinquaiillère ;
j' admire votre vertu autant que vos charmes ; Dieu vous les conserve.
comme nous n' attendions que son bon plaisir, nous sortîmes avec lui. Je fis prendre néanmoins la lumière à mon clinquaiillier : mais je ne sais ; soit que le compliment du prince lui eût ouvert les yeux à un égard ou à l' autre, soit que les mille pistoles qu' on lui donnoit lui missent le coeur au ventre, il nous conduisit de bonne grace et avec civilité.
Un malheur ordinairement suit l' autre.
L' abbé ayant apparemment mal ordonné, nous ne trouvâmes point de carrosse à la porte du palais. Le prince obligé de marcher à pied, déchargea une partie de sa colère sur lui. Nous gagnâmes, en attendant, la place Dauphine, et trouvant-là un fiacre, nous y montâmes. Le prince

p253

absorbé, ne parla que pour demander.
Descendant en silence, je dis tout bas au chevalier de m' aller attendre dans ma chambre, et que je l' y rejoindrois aussi-tôt que je pourrois. Je ne fus pas long-temps. Le prince nous congédia, et me demanda si le chevalier qui étoit avec nous, n' étoit pas ce gentilhomme de mes amis qu' il avoit déjà vu ? Oui, monseigneur, répondis-je. Comme il étoit encore de bonne heure, l' abbé vint avec moi joindre mon ami. Ayant fait faire bon feu, pour moi sur-tout qui n' avois pas chaud, nous nous mîmes à causer de l' aventure. L' abbé jusques-là n' avoit pas trouvé le moment d' épancher sa bile. Il le fit par toutes sortes de juremens, et de noms qu' il donnoit, tantôt à la clinquaiillère, et le plus souvent à la fille de boutique : voyez, nous dit-il en parlant de celle-ci, voyez comment cette carogne m' a accommodé.

En effet, outre un oeil poché, et plusieurs estafilades, qui l' empêchèrent de se montrer pendant plusieurs jours, il avoit, au défaut de son petit colet tout déchiré, deux contusions à droite et à

p254

gauche, qui prouvoient certainement qu' il avoit dû tirer la langue. Ventrechou, m' écriai-je, vous l' avez échappé belle, monsieur l' abbé ! Cette fille assurément n' avoit point envie de vous nourrir. Ce n' étoit pas ce que je demandois, répondit-il ; franchement, que ne me donnoit-elle seulement le reste. Quoi, repartit le chevalier, vous n' avez eu de cette fille que les faveurs sanglantes que vous portez. Non, jura-t' il, et je voudrois bien même qu' elle s' en fût dispensée. Je le crois, repliquai-je ; mais apprenez-nous comment vous avez conduit vos affaires, et je vous dirai en revanche comment nous n' avons pû empêcher qu' elles ne fussent dérangées. Il nous raconta, que lorsque le valet-de-chambre étoit venu de ma part, le prince et lui, déjà impatiens et tout prêts, étoient partis sur l' heure même pour se rendre au palais ; que la clinquaiillère les avoit reçus au delà de leur espérance ; que le prince l' ayant amenée au point de ne craindre plus que le retour de son mari, il lui avoit fait part des mesures qu' il avoit prises, et que ne songeant qu' à en profiter,

p255

elle les avoit fait entrer où l' on s' étoit déjà vu la veille ; que le prince avant le souper même avoit mis la bête aux abois ; qu' il eût voulu de tout son coeur lui voir lever le pied dès-lors ; mais que ne s' attendant à rien moins qu' à revoir l' Argus de si bonne heure, on s' étoit mis à souper pour reprendre de nouvelles forces ; que par malheur pour lui la fille de boutique, accoutumée apparemment à la confiance, étoit venue se placer à côté de lui ; que la coquette elle-même animant

le prince à un nouveau combat, ils
étoient retournés à leur champ de bataille ;
que ne pouvant mal juger de la fille de
boutique, il avoit voulu en faire un de
sa chaise ; qu' à sa grande surprise, il s' étoit
vu rebuté ; et que lorsqu' il travailloit à
la mettre à la raison, c' étoit alors que le
diable étoit venu s' en mêler.

Ce ne fut pas sans rire que nous écoutâmes
ce récit de l' abbé. L' ayant achevé,
nous lui fîmes celui qui nous regardoit
avec le clinquailier, et comment nous
n' avions pu empêcher qu' il ne vint se voir
coëffer, et troubler les amoureux mystères.
Dites-le au prince, ajoutai-je, si

p256

vous le voyez avant moi, et tâchez de le
tirer de cet air sombre et noir où nous
l' avons laissé. Pardié ! Cela est vrai, répondit
l' abbé ; jamais je ne le vis si capot.
Mais quel diable ne le seroit ; jamais
non plus on ne vit une pareille aventure.
Je crois qu' il s' en souviendra, ajouta-t' il,
mais pas tant que moi ; et peu s' en faut
que je ne vous rende à tous deux ce que
j' ai reçu de ma carogne, et que vous n' avez
pas d' abord empêché. Quoi, repliquai-je,
est-ce que vous auriez voulu que
nous songeassions à vous, non-seulement
à danger égal, mais le prince en proie à
toutes les furies et hors d' état de défense ?
Non, non, repliqua-t' il. Ainsi finit notre
entretien, et nous fûmes nous mettre
au lit.

Le lendemain, j' allai de mon lever à
celui du prince. L' abbé y étoit déjà, et
lui faisoit même le récit dont je l' avois
prié. Le prince, que le sommeil avoit
achevé de remettre, n' écouta et ne parla
plus que pour s' égayer sur l' aventure, et
faire toutes les réflexions dont elle étoit
susceptible. *à propos*, me dit-il, *qu' est
devenu ton second, que le génie de l' abbé*

p257

a fait paroître si à propos avec toi ? oui,

monseigneur, repliqua-t' il, fort à propos pour me laisser étrangler et balafrer de tous côtés. *n' importe*, ajouta le prince, *tu leur dois pourtant quelque marque de reconnaissance*. reconnaissance, répéta-t' il ! Dès hier je voulus la leur marquer, et graver sur leurs visages le même bienfait que j' ai reçu sous leur protection. *tu n' es qu' un ingrat*, dit le prince en badinant. *pour moi qui ne suis rien moins, j' ai là une montre d' or pour le chevalier, et voici une tabatière pour son ami*. cela ne va pas mal, repliqua l' abbé ; deux cent louis pour un petit coup d' épée ; une montre, une tabatière d' or, seulement pour avoir dégaîné ; et qui plus est, je ne sais combien l' autre jour au pharaon, pour rien du tout. Je connois, ajouta-t' il, ces lignes de compte, et je suis persuadé, monseigneur, que vous l' avez déjà oublié. *sans doute*, repartit le prince, *et je l' oublie encore*. je n' en suis pas fâché, monseigneur ; et moi-même, tout petit ecclésiastique que je suis, je me plairois à de pareils oublis. En effet, si l' abbé avoit quelque vertu, c' étoit d' être généreux,

p258

et même un peu trop alors pour son maître. Je remerciai le prince, et plus content que lui et l' abbé je fus chercher mon ami D' Arcis. Prêt à sortir, je retournai et dis au prince : mais, monseigneur, s' il arrivoit que je ne trouvasse plus mon ami pour lui remettre votre libéralité, ne pourrais-je pas la lui porter ? *oh que oui*. ne pourrais-je pas aussi, ajoutai-je, crainte de pleurésie, aller si prudemment que je ne revinsse qu' à gîte ? *assurément ; c' est bien le moins que pour un garçon qui veille si bien à la sûreté des autres, on ait cet égard pour la sienne*. Non-seulement, continua le prince, *je te donne tout le jour pour le chemin que tu auras à faire, mais la huitaine, afin de n' avoir rien à me reprocher*. la huitaine, interrompit l' abbé ! Songez-vous donc, mon prince, que je ne suis point en état de paroître, et que vous en aurez faute ? *n' importe, ce qui est dit, est dit*. *Je ne sors d' ailleurs que pour aller*

*à Saint-Cloud. à tant de graces, je fis
une très-humble révérence, et gagnant
au pied, je courus plein de ma joie en
faire part au chevalier.*

p259

*à peine m'apperçut-il, qu' il connut à
mon air que j' apportois de bonnes nouvelles.
Je te félicite, me dit-il, car je vois
que quelque chose te fait plaisir. Vous me
félicitez, lui répondis-je ; c' est moi,
monsieur, qui vous fais le compliment,
et qui viens vous assurer, non-seulement
de toute la bienveillance de mon seigneur
et maître, mais encore vous en
donner cette brillante marque : en même-temps
je lui présentai la tabatière : elle est
de poids, au moins ; mais je me flatte,
ajoutai-je, que cela n' empêchera pas que
vous ne la conserviez en mémoire d' un
service qu' un grand prince confesse par-là
avoir reçu de vous.*

*Te moques tu, me dit le chevalier ?
Non, ma foi, ajoutai-je, et mon coeur
me le dit trop, pour que ma physionomie
ne vous le démontre pas. Tu as raison,
repliqua-t' il, viens que je t' embrasse, pas
pour la chose, mais pour la part que tu
y prens. Vous n' êtes pas le seul, repris-je,
appellé à récompense. Une belle
montre m' attend, et sans craindre qu' elle
m' échappe, je voudrois néanmoins l' avoir
pour vous en donner le choix. Tais-toi,*

p260

*reprit-il ; est-ce qu' entre nous il est
besoin de complimens ? Non, mais je ne
me tairai pourtant qu' après vous avoir dit
que nous avons encore deux cens louis à
manger ensemble. Deux cens louis, interrompit-il !
Oui, et qui plus est huit
jours de congé pour moi, afin que je
vous aide si bien, qu' il n' en demeure absolument
rien.*

*Le chevalier ne pouvant se contenir,
me sauta derechef au col. Que de joie en
un moment, s' écria-t' il. Profitons-en,*

*mon cher, et dis-moi par où nous commencerons.
Par où tu voudras, repliquai-je,
excepté ton quartier, que je veux
fuir, et ne pas même y songer, crainte
de troubler nos délices. Quoi, reprit-il,
nous ne verrions pas même ta petite
Poussette ? Qui empêche ? Est-ce qu' elle
n' est pas à mes ordres, et moi aux siens
quand je le puis ? Invente seulement pour
le bien commun, et ne t' embarrasse pas
du particulier. Hélas ! Pour deux cens
louis, qu' est-il besoin de tant chercher ?
Je n' ignorois pas que l' hôtel de Gêvres
n' étoit qu' à quatre pas. Je n' y avois pourtant
jamais été ; mais cette connoissance*

p261

*que je voulus faire, me débarrassa de
ce qui nous inquiétoit.
Tout fertile que fût le chevalier en
parties de plaisirs, il ne me proposa d' abord
que ce gouffre de jeu, toléré, comme
bien d' autres, pour la ruine des jeunes
gens. C' est un mal, me dira-t' on, mais
nécessaire, et qui obvie souvent à de plus
grands. Je le nie ; et voici comment. Que
l' on s' y ruine, c' est chose sûre ; car de
cent joueurs qui mettront chacun cent
louis dans une bourse, tout ira au bout
du mois aux amodiateurs ou fermiers, et
de-là à monsieur le prince, Monsieur Le Duc
Brelandier en chef. Quel honneur de
mener grand train, faire grande figure aux
dépens de mille jeunes gens, qui après languissent,
tout au moins, ou se souillent
de mille expédiens auxquels ils n' eussent
jamais pensé ? Mais ce n' est pas tout. Ou
un jeune homme se ruine, ou il ne se
ruine pas. S' il se ruine, le voilà dans le
malheureux cas que je viens de dire,
et qui quelquefois va beaucoup plus loin.
S' il ne se ruine pas tout à-fait, il emploie
souvent son reste, ou en femmes ou en
vin. Ainsi cela s' appelle véritablement*

p262

chasser le diable par Belzébut, ou plutôt

fournir à tous égards du bois d' Andelle
au cabinet de Pluton. Je vais donner dans
mon ami et moi, un exemple de ces victimes,
qui ne le sont pas jusqu' à être absolument
immolées.

Le chevalier ne pouvant rien imaginer
sur le champ, me dit : veux-tu que nous
passions à l' hôtel de Gévres ? Là nous y
trouverons l' un ou l' autre, et peut-être
Briquenai, qui en fait quelquefois ses galeries.
Je le veux, répondis-je ; aussi-bien
c' est une de mes envies, depuis même
assez long-temps. Cependant, au lieu de
nous y rendre par le chemin le plus court,
nous passâmes par le jardin du palais, et
sortant par la petite porte, nous gagnâmes
la place des victoires, et vinmes
heurter où nous cherchions à échouer.
Prêts d' entrer, le chevalier badinant,
m' arrêta et me dit : tiens, regarde ; que
lis-tu sur cette porte ? hôtel de Gévres,
répondis-je. Erreur, répliqua-t' il ; c' est
l' hôtel de tous les diables. il n' y en a pas
seulement un à qui on ne le donne mille
fois par jour ; mais ceux qui font cette libéralité,
sont encore pires. Prends garde,

p263

répliquai je. Je rétrograde. Non, s' il
te plaît. Ce suisse que tu vois a besoin de
se faire faire la moustache, et il faut que
tu en paies la façon. Tout cela n' étoit que
trop vrai, et demi-heure après je pouvois
le certifier en tout point.

Nous entrâmes. Pour se perdre, il sembleroit
quasi qu' on n' auroit pas besoin de
protection. Point du tout. Sans le chevalier,
qui étoit connu, je n' eusse jamais
passé la seconde porte. Enfin nous montâmes
au Toptingue et au Lansquenet. Là
je m' amusai quelque temps à regarder.
Préférant le Lansquenet, je m' y arrêtai. Un
joueur, derrière qui j' étois, tirant à lui
un tas de louis d' un coup de rateau, je
voulus voir si je n' en pourrois pas faire
autant. Je mis dix louis à la réjouissance.
Sonica, je les perdus. Pour courir après,
j' en couchai autant sur une autre carte.
Ceux-ci eurent le même sort. Ouais, dis-je
en moi-même, cela continuera-t' il ? Je
massai la même somme sur une troisième

*carte, elle fut plus heureuse. Le coupeur
amena la sienne, et sur le champ j' eus le
plaisir de jouer du rateau. Hélas ! C' est le
seul que j' eus. Amorcé, quoique j' en fusse*

p264

*encore pour dix, je doublai pour rattraper
ce que j' avois perdu. Et me payai de
ma peine. Je calculai mal. C' étoit le jour
des réjouissances, et cette seconde où
j' avois mis, perdit comme la première.
M' étant mis sur le ton de vingt, je n' en
voulus rien rabattre. Je couchai donc
vingt autre louis sur une nouvelle carte.
Elle perdit. J' en pris le parti, elle perdit
encore. Je changeai tout de même. Enfin
l' opéra fut si complet, qu' avant d' être au
bout, j' étois à sec. Le chevalier, de son
côté, s' échauffant comme moi, perdit
tout ce qu' il avoit. Un tel opéra souvent
fait finir le combat, faute de combattans.
C' est ce qui arriva. Quelques-uns mêmes
trouvant dans celui-ci quelque chose de
surnaturel, crioient, on travaille, on travaille !
c' est-à-dire, en terme honnête,
pour ceux qui ne le savent pas, qu' on friponne.
je ne sais ce qui en étoit, mais à
bon compte le chevalier et moi y trouvâmes
un terrible abrégé aux plaisirs que
nous nous étions promis.
M' abordant, il me dit : avois-je raison,
et m' écouteras-tu une autre fois ?
Ma foi, lui répondis-je, cela te sied à*

p265

*merveille. N' est-ce pas toi, George Dandin,
qui l' as voulu ? Toi, ou moi, repliqua-t' il,
je veux qu' une panthère me
dévore si jamais on m' y rattrape. Ce serment
qu' il me faisoit dans sa douleur amère,
n' étoit assurément que le moindre
qui frappoit mes oreilles. Tout jetant feu
et flammes, l' hôtel ne fut pas seulement
donné mille fois à tous les diables, mais
chacun les psalmodioit avec plus de force
et de grace, qu' un Saint Félix ne fit
jamais le bon Dieu. Ne fût-ce que la*

manière dont on se dégrade dans ces sortes de lieux, on devrait pour l'honneur de tous ceux qui les fréquentent et de ceux qui les entretiennent, les fermer pour jamais. Malgré la tempête, plusieurs néanmoins ne purent s'empêcher de rire de la saillie d'un abbé que son caractère retenoit. Voyant un officier qui escaladoit les cieux, il lui dit : oui, monsieur, faites, et je vous tiens de moitié. Dans l'idée où l'on étoit que l'on avoit travaillé, le coupeur étant parti, et les joueurs ruinés n'ayant rien de mieux à faire, visitèrent cinq ou six cartes de la main, qui étoient restées entières. Ils

p266

prétendirent que c'étoit des cartes ombrées d'Italie ; que le coupeur avoit supposé le jeu dont il nous avoit si mal servi, à celui qu'il avoit pris dans le panier ; et qu'en bon escamoteur, il avoit renvoyé dessous ces trois cartes, l'une après l'autre, lorsqu'elles s'étoient montrées. L'ordre qui régne, sur-tout à l'hôtel de Gévres, et qui n'empêche pas, comme l'on voit, qu'il n'arrive des abus, fit que le gentilhomme qui préside à cette infernale académie, écrivit sur le champ à l'auteur d'un si bel opéra. On en usoit ainsi, parce qu'il étoit homme de qualité ; autrement il suffisoit de lui faire refuser la porte, s'il s'étoit jamais présenté. C'étoit bien une perte pourtant, car j'appris qu'il étoit un des pilliers du Lansquenet ; et peut-être que si l'on se fût tû, il eût rapporté en détail quarante mille livres, qu'il emportoit, disoit-on, en gros. Pour comble de malheur, nous ne trouvâmes, le chevalier et moi, aucun de ceux que nous nous étions flattés de trouver. Leur bonheur sans doute les ayant écartés, nous sortîmes comme nous étions entrés, à l'exception de nos louis. Quelle

p267

lessive ! Me répéta tristement mon ami,

en marchant au hasard dans la rue. Bon, lui répondis-je, ce qui vient de la flûte retourne au tambour, et je suis déjà tout consolé. Pas moi, repliqua-t' il, à moins que tu ne viennes me tenir compagnie, et m' aider à commencer Sénèque sur le mépris des richesses. Non, ton quartier me rendroit ce que je ne suis pas, triste, mélancolique ; retournons plutôt au palais-royal. Allons, reprit mon ami. N' importe où je médite, pourvu que ce soit avec toi.

Nous retournâmes donc. Le chevalier se trouvant au même lieu où deux heures auparavant il avoit été pénétré de la plus vive joie, se mit à faire le folâtre. Vanité des vanités, s' écria-t' il, tout n' est que vanité ou vacuité : vanité dans nos projets, vacuité dans nos bourses ; adieu paniers, vendanges sont faites. Te tairas-tu, lui dis-je : songe seulement à remercier la providence d' une magnifique tabatière d' or qui te reste encore, et dont le seul travail te dédommage de ta perte. La voilà, me dit-il, je crois que c' est elle qui nous a porté malheur : peu s' en faut que

p268

pour nous venger, je ne la réduise aux espèces qu' elle nous a fait perdre. Fi, répondis-je, d' un mouvement comme celui-là ! Il n' y a mouvement qui tienne, interrompit-il. Si tu étois venu chez moi, je l' eusse mise dans mon coffre-fort pour en tirer la valeur ; mais puisque ta volonté m' arrête, vois dans le tien, et si tu n' y trouves de quoi remplacer ce qu' elle nous a fait perdre, j' exerce tout à l' heure ma vengeance sur elle. Quel transport ! Il est d' autant plus grand, poursuivit-il, que je l' accuse encore de m' avoir fait oublier une bisque que je convoite à présent. Ce n' est plus vengeance, mon ami, lui répondis-je, c' est friandise à ce que je vois. Or un jour de malheur comme aujourd' hui, vous ferez s' il vous plaît pénitence, et vous n' aurez à votre dîner qu' une poularde de chez le Guerbois. Elle sera donc au ris, car j' ai besoin de me restaurer. Soit ; mais prenez y garde, car demain sera le tour de votre bisque. Oui, oui, il est trop tard d' ailleurs ; et

*comme j' ai envie de la manger au port à
l' anglois, je vois bien que tu veux que
ta petite Poussette en soit, et que nous*

p269

fassions partie quarrée. Non seulement cela, repartis-je ; mais comme de nuit tous chats sont gris, je puis bien, quoique dans votre quartier, vous donner ce soir à souper chez elle. Ah, s'écria-t' il, nous y voilà. Il n'y a rien tel que d'être ruiné à demi, on ne cherche qu'à s'achever pour se consoler. Rien de plus vrai ; et j'en appelle à tous ceux qui se sont malheureusement trouvés dans le cas.

Après nous être ainsi divertis, mon ami et moi, je remplis ma bourse et fus lui tenir parole au mai. Deux bouteilles de champagne, sur deux de bourgogne, ne nous firent pas seulement oublier notre perte, mais nous animèrent à notre projet. J'envoyai même, beaucoup avant la nuit, avertir ma petite Poussette. Sans aucune idée de vengeance pour la neuvaine qu'elle m'avoit fait faire autrefois, par les calomnies que m'avoit appris le chevalier, il y en avoit bien une bonne que je ne l'avois vue. Je le dis à mon ami. Il prétendit que j'avois tort, et pour le réparer il m'obligea à partir pour arriver au moins avec la nuit. Te voilà, dit en me voyant ma petite Poussette, bras

p270

dessus bras dessous ; c'est-là toute la vengeance qu'elle tira de ma longue absence.

Je me trompe ; car quoique je l'avertisse d'abord qu'elle auroit peut-être huit jours entiers à se mieux venger, elle ne voulut pas même attendre seulement l'après-souper.

Le temps que nous eûmes de reste fut employé à régler notre partie du lendemain.

Je dis qu'il nous falloit Briquenai.

Oh pour cela, s'écria ma petite Poussette, tu es un bon petit coeur. Loin de craindre quelque retour qui pourroit être préjudiciable, tu ne te souviens pas seulement de lui, mais tu le recherches. Dans le fond, ajouta-t'elle, c'est un bon diable ; et quoiqu'il ne soit pas ce qu'il a

été autrefois, il vaut néanmoins encore quelque chose. Pour le conseil, repliqua le chevalier, c'est un homme excellent ; je voudrois bien qu'il fût ici. Si nous envoyions chez lui, ajouta-t'il, peut-être

le trouveroit-on. Nous y envoyâmes en effet ; mais quoi qu' on en dit, je crois qu' il étoit quelque part en exécution ; toujours nous ne le vîmes que le lendemain.

p271

Le chevalier, pour être plus à portée, fut passer la nuit avec sa maîtresse. Le lendemain ils vinrent nous trouver à l' heure du chocolat, et bientôt Briquenai avec un de ses amis. Qu' y a-t' il pour votre service, nous demanda-t' il d' abord ? Ce matin en me rangeant, j' ai appris qu' on étoit venu chez moi de votre part. Il s' agit, répondis-je, de venir prendre part à une bisque dont je suppose que vous avez besoin, puisque vous nous apprenez que vous ne faites que de vous ranger. Cela est vrai, repliqua-t' il, et ne peut aller mieux ; car outre le besoin, je suis tout prêt. Il en est de même, continua-t' il, de l' ami que je vous amène, et je vous crois trop galant homme pour le laisser aller. Vous pensez juste, et nous poussons même la galanterie jusqu' à vous exhorter à retourner bien vite au lieu d' où vous venez, prendre celles que nous jugeons vous avoir mis de si belle humeur. Sans se le faire dire deux fois, Briquenai et son ami décampèrent, et trois quarts-d' heure après nous les revîmes avec leurs tendrons nocturnes. Tous étant prêts, et les carrosses à

p272

nous attendre, nous ne fîmes que descendre et monter. Il étoit déjà tard. Nous ordonnâmes d' aller grand train, et sans presque nous en appercevoir, nous arrivâmes au port à l' anglois. La Briquenai nous confessa que pour être bon à quelque chose, il lui falloit une heure de repos. Toute sa compagnie en dit autant, de sorte que jusqu' au dîner nous fûmes réduits à la nôtre. Pour ne nous point ennuyer, si le cas l' eut voulu, nous fûmes, après avoir ordonné ce que nous souhaitions, nous

*promener le long de l' eau. Las nous retournâmes,
et demi-heure après nous
nous réunîmes tous à table.*

*Briquenai se réveillant à mesure qu' il
se restaurait, commença à nous mettre
en joie. Il débuta par attaquer la petite
Poussette, et lui dit : ma foi tu as raison
de t' être plainte autrefois que j' étois un
peu usé ; je le sens par le besoin que j' avois
de cette réparation, et par le bien
qu' elle me fait. à boire, cria-t' il à son
laquais, et prends garde à ne m' en point
laisser manquer. Sa première rasade fut
à moi, en me pronostiquant que je battois
bientôt de l' aile comme lui. Il en but*

p273

*trois, quatre. Voilà, dit-il après, comme
on doit reprendre du poil de la bête.
Je suis guéri à présent. Que ceux qui se
trouvent mal, en fassent autant.
La joie et les ris s' animant de toutes
parts, nous fîmes bientôt charivari. Je
ne sais où Briquenai avoit accroché sa
compagne. C' étoit une jeune fille de seize
ans tout au plus, jolie, aimable pour ceux
qui aiment un petit air dragon. Aussi nous
dit-il qu' il avoit passé bail avec elle, pour
toute la campagne ; qu' il l' habillerait en
officier, et l' emmeneroit avec lui. Pourquoi
pas en mousquetaire, dit le chevalier,
elle feroit infailliblement le second
tome de l' héroïne. Non, s' il vous plaît,
répondit Briquenai. Le roi n' a déjà que
trop de femelles à son service, et d' ailleurs
le mien vaut bien encore le sien.
Quel charme, ajouta-t' il en l' embrassant,
lorsque d' un assaut je monterai à l' autre,
et qu' en bon mousquetaire je renverserai
tour-à-tour, ennemi, maîtresse et
bureau !
En nous divertissant de cette idée, il
nous en vint une autre ; ce fut de solliciter
la maîtresse de Briquenai à se revêtir*

p274

de ses habits, pour voir un peu l' air que

elle auroit. Elle résista ; mais pressée par nos instances, elle y consentit, à condition que toutes les autres prendroient comme elle les habits de leur amant, et que les amans se revêtant des habits de leur maîtresse, on retourneroit ainsi à Paris. Pour nous, nous consentîmes ; mais les autres femelles, et sur-tout ma petite Poussette, ne voulurent pas se rendre. Tout ce que nous pûmes obtenir, fut que nous nous divertirions de cette métamorphose dans la salle où nous étions. Sur cet accord, nous fîmes servir et desservir ; c'est-à-dire, ôter la table, faire faire grand feu, et apporter du vin en quantité, pour renvoyer nos domestiques, et n' avoir pas besoin d' appeler. J' avertis le lecteur que cette aventure n' a rien de plus obscène, que ce qui peut arriver entre amant et maîtresse, qui se déshabillent même avec précaution l' un devant l' autre. C' est bien assez, et trop, je l' avoue ; mais pourtant fort au-dessous de ce qu' on pourroit s' imaginer.

Au moyen de deux chambres qui communiquoient à la salle où nous étions,

p275

nous fûmes tour-à-tour changer d' habits, et vinmes auprès du feu nous coëffer et achever notre toilette. Le gros de la métamorphose étoit ce qui avoit de plus grotesque. Quand on sortit tout ébauché du particulier, c' étoit des éclats de rire à perdre haleine. à l' égard des hommes, l' un avoit l' air d' une méduse, l' autre d' une mégère ; celui-ci d' une messaline, celui-là d' une fameuse ou prêteuse sur gages. Pour les femmes, elles étoient plus supportables ; le plumet sur leur bichon leur alloit pour le moins aussi-bien qu' à nous. C' étoit tout pourtant ; car par le bas, et aux manches, elles ressembloient à des pourceaugnacs ; et la maîtresse de l' ami de Briquenai avoit véritablement la mine d' un archer-de-l' ecuelle.

Ayant fini de nous travestir auprès du feu, nous nous mîmes à danser des menuets, et toutes sortes de contredanses. Le mouvement ayant provoqué certains besoins naturels, rien de plus comique encore.

Nous craignions, et avec raison, que nos culottes ne s' en ressentissent. En effet, Briquenai, toujours malheureux, eut les siennes toutes perdues. Sa maîtresse prenant

p276

plaisir à un déguisement qu' il vouloit lui donner, s' oublia jusqu' à l' extrémité ; et lorsqu' elle voulut se soulager, croyant le faire à son ordinaire, elle déposa dans ses culottes ce qu' elle pensoit mettre ailleurs. C' est du moins la raison qu' elle donna à Briquenai. Mais comme il n' entendoit rien moins que raillerie sur cette matière, il poussa l' oubli aussi loin qu' elle avoit fait. Il ne se contenta pas de l' appeller vingt fois salope et puante ; mais, si j' ose le dire, il vouloit encore lui faire lécher la doublure. Cependant elle en fut quitte pour la bien laver, nettoyer, et la faire sécher au feu. Cet accident, comme il étoit arrivé au pet-en-gueule, troubla notre divertissement. Briquenai jura que de sa vie il ne se prêteroit à rien de pareil. Nous nous moquâmes de lui. Beau, lui dîmes-nous, un grain de moutarde vous monte terriblement au nez. Ce malheur ne vous est-il donc jamais arrivé ? Oui, bien quelquefois, répondit-il en maugréant ; mais parbleu ! Jamais en pareille quantité. Un peu plus, un peu moins, repliquâmes-nous, voilà belle affaire. Allons, gai,

p277

donnez-nous la main et continuons la danse. Quelque chose que nous fissions, nous ne pûmes jamais le remettre en branle. Faute de lui et de sa maîtresse, la danse ne faisant plus que languir, nous nous mêmes à déclamer et à jouer la comédie. Ma petite Poussette commença. Elle essaya d' abord si elle joueroit aussi-bien un rôle amoureux en homme qu' en femme. Nous joignant à elle, chacun sous sa métamorphose, et voyant que nous y prenions goût, elle courut à sa poche, qu' elle avoit laissée dans la chambre, où nous avions,

elle et moi, changé d' habits. Elle se doutoit d' y avoir un recueil des comédies. L' ayant trouvé, elle l' apporta, et à l' ouverture nous apperçumes le grondeur . Vivat, criâmes-nous tout-à-la fois. Pour cela, Briquenai, tu le joueras. Oui, dis-il, si mes culottes étoient séches. Non, non, repliqua ma petite Poussette, tu commences déjà à perdre du naturel, et si tu étois séchement et proprement culotté, tu le perdrais peut-être tout-à-fait. Va, reprit-il, il n' y a rien à craindre, et jusqu' à ce que j' aie jeté celle-ci, et que j' en aie pris une autre, tu ne me

p278

verras guères de bonne humeur. Si je ne craignois, ajouta-t' il, ce qu' en pourroit dire mon animal de laquais, je l' eusse envoyé me chercher de quoi changer, mais je crois qu' il vaut mieux encore prendre patience. Tel qu' il étoit, nous l' obligeâmes à venir jouer. Bien ou mal, jamais comédie ne donna tant de plaisir ; et sans la nuit qui tint lieu de rideau, je crois que nous l' eussions poussée jusqu' au lendemain. Ce ne fut même qu' en nous promettant de recommencer, que nous fûmes nous remettre chacun dans nos habits. à la chandelle, disions-nous, cela ira encore beaucoup mieux. Mais un plaisir fait souvent oublier l' autre. Celui-ci finit, nous n' y pensâmes plus. Nous étant raccommodés à la grosse morguienne, nous appellâmes pour avoir des lumières et ordonner le souper. En attendant, nos maîtresses tâchèrent de rassembler leurs charmes, mis en dérouté par le déguisement ; et sans nous soucier des nôtres, nous leur prêtâmes la main. Briquenai, crainte de la moindre humidité, avoit attendu jusques-là à se renculotter.

p279

Cette cérémonie fut encore divertissante. Au diable, la puante, disoit-il, en passant

une jambe après l' autre ! Je voudrais que tu fusses pour jamais bondonnée. Il y a moyen, répondîmes-nous ; avec son gros nez, rien de plus aisé. Eût-elle plutôt, repliqua-t' il, et vous aussi, le derrière ouvert pour toute la vie. Là, là, tu recommences, semble-t' il ; ne vois-tu donc pas combien elle est fâchée ? En effet, la pauvre fille, depuis le moment de son incongruité, paroissoit si navrée, qu' elle faisoit peine à voir.

Nos maîtresses rajustées, autant que cela se pouvoit, et nous à la garde de Dieu, nous nous réunîmes pour remplir l' intervalle du souper autour du feu. Ce n' est pas que nous eussions grand besoin ; mais l' ayant fait allumer à tout hazard, nous achevions d' en profiter. Sans beaucoup attendre, le souper arriva. Au lieu de cercle que nous formions auprès du feu, nous fûmes sans peine le former à table. Les premiers momens s' employèrent à réparer les forces que la danse et les ris avoient altérées. Après vinrent les chansons, et toutes les arrhes de la nuit qui nous restoit

p280

à passer. C' étoit déjà une résolution prise. Nous vîmes avec plaisir que Briquenai sembloit le pardonner absolument à sa pauvre délinquante. Qui ne l' auroit cru en effet ? Il ne se dissipoit pas moins avec elle, que nous avec les nôtres. Cependant tout disparut lorsqu' on commença à parler de lit.

Dans toute la maison, il n' y en avoit que trois, que malgré notre préoccupation nous avons déjà récapitulés. Cela n' étoit pas difficile, puisqu' ils étoient de notre département ; deux dans l' une des chambres où nous avons changé d' habits, et le troisième dans l' autre. Cependant, comme nous ne savions pas qu' il n' y avoit que ces lits-là dans le logis, nous fîmes venir l' hôte. C' est tout ce que j' en ai, nous dit-il, messieurs. Voyez, s' il vous plaît, de vous accommoder. Hé bien, répondîmes-nous, c' est assez. Les dames se coucheront, et nous ferons comme nous pourrons. Il savoit bien à quoi s' en tenir, le drôle, et nous aussi.

à peine fut-il sorti, que nous délibérâmes sur le lit qui nous manquoit. Que rien ne vous inquiète de Briquenai ; pour

p281

moi je fais renouveler le feu, et me couche dans un fauteuil. Son ami, soit qu' il partageât l' espèce de ressentiment qu' il marquoit par-là contre sa maîtresse, soit plutôt qu' ils en eussent tous deux par-dessus la gorge, assura qu' il lui tiendrait compagnie. Fort bien, dit ma petite Poussette. Vous deux chacun dans un fauteuil, vous délaissées dans un lit, et nous dans les autres, chacun trouvera son compte. Oui parbleu ! Repliqua Briquenai, et sur-tout notre hôte, car je vuide sa cave. Belle menace ! Interrompis-je. Ne sais-tu pas que c' est moi qui régale, et que s' il ne s' en trouve pas assez, tu peux envoyer à Paris ? Brave, s' écria-t' il, couche-toi donc mon ami, et laisse-moi boire. holà hé, ajouta-t' il à son laquais, écoute ! Qu' on m' apporte ici cent bouteilles, pour me noyer dans le vin. il ne cessa de nous étourdir de cette chanson, jusqu' à ce que nous le laissâmes, avec son ami, pour nous aller coucher. Je jure que de quelque façon que ce soit elle fut remplie, et que pour un tel écho, je n' eus de ma vie tant de vin à payer. En le quittant, nous lui dîmes bon soir.

p282

Point de bon soir, répondit-il ; je veux à chaque quart-d' heure voir comment cela va. Ma petite Poussette qui le connoissoit, chercha la clef de notre chambre pour nous renfermer. Peine inutile, s' écria-t' il lui-même. En effet, sans que nous l' eussions vu, il s' en étoit déjà emparé. Pour y remédier, nous nous barricadâmes en dedans, mais nous n' avions que des chaises, et au premier choc il les culbuta. Autant eut-il valu que nous ne nous fussions point couchés. Il tint si bien parole, que sans cesse il étoit à nous la bouteille et le verre à la

main. Allons, crioit-il, point de vin,
point d' amour. Je sais ce qui en est ; il faut
boire, ou parbleu je vous le verse. Briquenai,
mon ami, lui disois-je, laisse-nous ;
crois-tu que le plaisir du lit ne vaut
pas bien celui de boire ? Tous deux valent
mieux. Je n' en ai qu' un, et encore je
veux le partager. Vois si l' on peut rien
de plus généreux. Non, mais tu le serois
bien davantage, si tu nous laissois dormir.
Ne sais-tu pas que dormir est un temps
perdu ? Allons, allons, point tant de
raison. Le vin s' évente, et alors il ne
vaut rien.

p283

Pour nous procurer un moment de repos,
il falloit boire, ou du moins en faire
semblant. Je dis faire semblant, parce
qu' au lieu d' avaler, je répandois adroitement
le vin dans la ruelle de mon lit. Pour
ma petite Poussette, il ne lui en versoit
que peu, encore avoit-elle la permission
d' en laisser. à la fin, abattu de sommeil
et de boisson, il s' endormit, et nous goûtâmes
alors quelque repos. Il auroit duré
plus long-temps, si lui-même encore n' étoit
venu le troubler. De bout, de bout !
S' écria-t' il ; quoi morbleu à dix heures au
lit ! Il n' en étoit pourtant que sept ou huit,
et malgré cela nous aimâmes mieux nous
lever, que de l' avoir à nous persécuter.
Les autres faisant plus de résistance, il jeta
leur couverture à bas, et les obligea à
faire comme nous. Tous comparoissant,
chacun se mit à déjeuner. Lui et son ami
firent apporter tout le café du logis. Le
chevalier, sa maîtresse, et les deux autres
abandonnées, choisirent du thé. Pour moi
je tins compagnie à ma petite Poussette,
qui aimant le chocolat, s' en étoit pourvue
à tout événement : c' étoit sa vie, ainsi que
le recueil de comédies ; mais l' un pourtant

p284

ne s' étoit trouvé sur elle que par hasard,
et l' autre étoit une précaution expresse de

sa friandise, qui peut-être n' eût pas trouvé
à se satisfaire dans l' endroit.
Pendant que nous étions encore à déjeuner,
la maîtresse de Briquenai qui avoit
déjà fait, et qui étoit près des fenêtres à
mélancoliser, vit entrer des pêcheurs avec
la plus magnifique pêche. Elle nous le dit ;
nous voulûmes voir, et cela nous engagea
à demeurer à dîner. Chacun choisit le
poisson qu' il aimoit. En ayant pris de chaque
sorte, nous appellâmes l' hôte, pour
lui dire d' en faire une matelotte, et de
mettre le reste à toute sauce. Comme il
s' en alloit, je lui criai : faites vite, mais
pourtant n' oubliez pas une soupe à l' oignon,
dont nous avons grand besoin ; et
toi plus que personne, dis-je à Briquenai.
Si tu te voyois ; ton nez, tes yeux, ne
transpirent que le vin, et tes lèvres en
sont toutes teintes. Que dis-tu ? Cela ne se
peut, car je l' ai rendu par seaux jusqu' à la
dernière goutte. Si ce n' est pas le vin, repris-je,
c' est donc la lie. Oh parbleu ! Repliqua-t' il,
entre et vois. En me disant
cela, il m' ouvre une bouche si grande,

p285

que lorsqu' il voulut la fermer, il ne put.
Ce spectacle nous fit d' abord pâmer de
rire ; mais hurlant après sans pouvoir parler,
nous eûmes une frayeur mortelle.
Pas un de nous ne savoit ce que cela vouloit
dire. Nous crûmes, et à ces hurlemens
et à ces gestes, qu' il avoit le diable.
Ce n' étoit pourtant que sa machoire qui
étoit disloquée. Son laquais, qui avoit vu
la même chose chez un chirurgien où il
avoit appris à saigner et raser, entra au
bruit, et d' un coup de poing la lui remit.
Je te remercie, dit-il incontinent, tu me
tires du plus vilain embarras où je me sois
vu de ma vie. Un pareil coup de poing,
ajouta-t' il, vaut bien un écu. Il le tire, le
lui donne, et le laquais tournant le dos
s' en va.
Quel diable de tour nous as-tu joué,
lui dîmes-nous ? Ventrebleu ! C' est bien à
moi que je me le suis joué, répondit-il ;
de ma vie je ne me suis trouvé en pareille
détresse. Il le falloir ; car de tout le vin
qu' il avoit bu, les fumées étoient si bien

dissipées qu' il n' y paroissoit plus. Cet accident néanmoins avoit généralement porté coup à sa belle humeur. Sa maîtresse, par

p286

simplicité ou par vengeance, la réveilla tant soit peu. Pour cela, lui dit elle, j' ai cru, après toutes les injures que tu m' as dites, que ce n' étoit pas moins que le diable qui te mettoit un baillon. Malgré tout, ajouta-t' elle, j' ai fait pour toi plusieurs signes-de-croix. Grand remède, s' écria-t' il ! Bon encore, si c' eût été quelques chastes et pudiques nones. Nones, reprit-elle ! Sais-tu que tous les jours je me bénis les doigts avec plus de dévotion qu' elles. Tu as parbleu raison : j' en ai plus d' une preuve, et celle d' hier sur-tout l' auroit fait faire jusqu' au fond de l' abyme. Ce dialogue fut interrompu par la soupe à l' oignon qu' on vint nous servir. Nous nous jetâmes dessus, et en fîmes l' éloge jusqu' à la dernière goutte. Malgré cela, ni la conversation qui avoit précédé, ni rien de tout ce qui parut avec la soupe, ne put nous égayer comme la veille. Cependant sans tristesse, nous dînâmes, ce qu' on appelle à la bourgeoise. Aussi-tôt après nous partîmes. Chemin faisant, Briquenai, frais comme un poisson, se proposa de nous donner à souper. Nous nous y fussions opposés, s' il n' eût été dans un

p287

carrosse séparé avec son ami, et chacun leur maîtresse. Ce fut même une tricherie galante de sa part ; c' est-à-dire, que tenant le devant, et ayant fait dire à notre cocher qu' il n' avoit qu' à suivre, il fit arrêter chez un traiteur, au lieu d' aller descendre, comme nous l' avions projeté, chez la petite Poussette. Malgré bon gré, il fallut céder à son autorité. Tu es bien entier, lui dîmes-nous ; tu sais que nous n' avons besoin que de repos, et toi plus que personne, et cependant tu nous arrêtes. N' importe, repliqua-t' il,

c' est la clôture du jubilé ; et dussiez-vous descendre chez les morts, vous le ferez. Descendus et entrés, nous voulûmes encore le mettre à la raison, sur-tout entendant qu' il ordonnoit un régal absolument inutile. à quoi bon, nous recriâmes-nous ? Point tant de raison, nous dit-il, et plus d' obéissance. Si vous n' êtes pas contents, mon laquais est déjà parti pour vous aller chercher de la symphonie. C' est mon tour : vous m' avez fait égosiller à danser ; mais vous le ferez au cors de chasse, où le diable vous emportera. En effet, deux cors, violons, hautbois arrivèrent, et il fallut obéir.

p288

Ranimés par ces instrumens, nous fîmes bientôt de gré, ce que nous n' avions commencé que par force. Briquenai, et son ami, se raccommodant avec leurs maîtresses, nous imitâmes leurs transports. De cadence en cadence, nous fîmes à peu près comme la chandelle qui s' éteint. Je parle sur-tout de moi, qui n' étant point accoutumé à la vie que je menois depuis quelque temps, payai bientôt en détail tous les plaisirs que j' avois goûtés, ou plutôt les débauches auxquelles je m' étois livré. Ce qui m' arriva, est le moins qu' on ait à craindre en pareil cas. J' entends un dérangement de santé presque inévitable. Si ce n' est tôt, c' est tard ; mais toujours à propos, quand après tout on écoute ce réveil de la providence. C' est un malheur pour tout le monde en général, et pour les jeunes gens en particulier, que de regarder la santé moins comme un bien, que comme une exemption de peines. J' avoue que c' est sur-tout un de ces biens dont on ne connoît le prix que lorsque l' on cesse de le posséder. Mais est-ce donc que tant et tant d' exemples ne suffiront jamais pour persuader

p289

qu' il n' y a point de pareils trésors ; et que,

ne fût-ce que la crainte de le perdre, on
devroit moins le risquer ! J' en doute. Mais
quoiqu' il en soit, heureux quiconque ne
s' exposera pas à en faire l' expérience ! Un
jeune homme d' un bon tempérament résiste
une fois, deux fois. Cela même,
avec ses passions, le séduit ; mais pour me
servir d' un proverbe : *tant va la cruche
à l' eau, qu' à la fin elle se casse*, et j' ose
dire qu' il n' y a plus de remède.
Briquenai ne cherchant qu' à se ranimer,
et nous avec lui, se mit tellement en belle
humeur, qu' il paroissoit moins finir la
partie que la commencer. Le souper étant
servi, et chacun s' étant placé à côté de
son objet, il attaqua sa maîtresse, mais
d' une façon tout opposée à la précédente.
Il supposa, ce qui certainement n' étoit pas,
c' est-à-dire, qu' elle se ressentoit du passé,
et qu' elle lui faisoit la mine. Je crois que
tu boudes, lui dit-il ? Oui, parbleu !
Elle boude, et je voudrois bien savoir
pourquoi. Baise-moi, ajouta-t' il. Si tu ne
veux pas, laisse-t' en ; mais pourtant je le
veux, et que tu me prouves aujourd' hui
ce que l' on a dit il y a mille ans, que

p290

*la colère des amans n' est qu' un redoublement
d' amour.* dépêche-toi, autrement
je pars, comme tu sais, et je te laisse-là.
Plutôt mourir, lui répondit-elle en se jetant
à son col. Tout méchant que tu es,
je prétends te suivre par-tout. S' accolant,
les voilà à nous donner la comédie, et
bientôt presque la tragédie.
Ce n' est pas le tout, reprit Briquenai
après avoir assez folâtré ; tu m' aimes, à
ce qu' il paroît, mais j' en veux d' autres
marques. Quelles ? Parle, tout est à toi.
Je veux, continua-t' il, te faire un suçon
sur l' oeil ; c' est un témoignage par excellence,
et le sceau que je donne pour un
bail aussi long que celui d' une campagne.
La pauvre fille ne savoit ce que c' étoit,
non plus que la plupart de nous. Elle
lui prête amoureusement son oeil, et
Briquenai se mettant à le sucer, il le tire
à moitié de la tête, et le rend aussi noir
que la cheminée. Ayant lâché prise, nous
tombâmes dans la dernière surprise,

croyant qu' il l' avoit éborgnée. La petite
Poussette, et l' ami de Briquenai, se mirent
à faire de grands éclats de rire. Les
autres ne disoient mot, ni moi sur-tout,

p291

qui me fâchai pour la première fois contre
ma maîtresse, et lui reprochai le plaisir
qu' elle prenoit à cette cruauté.
J' en étois si frappé, que je me fusse
peut-être fait une affaire avec Briquenai,
si Poussette ne m' eût dit que ce n' étoit rien ;
que lui-même lui avoit une fois joué le
tour pour l' empêcher de sortir, et qu' elle
en avoit été quitte pour garder la chambre,
comme il le vouloit. Cela m' appaisa,
mais non pas l' éborgnée, qui se voyant
au miroir, et croyant réellement avoir
perdu l' un de ses plus beaux ornemens,
vint avec furie pour lui sauter à la gorge
et l' étrangler. Briquenai, sur ses gardes,
la repoussa. Démon ! Lui dit-elle, car pour
le coup je vois bien que tu en es un, des
hier tu commences à me faire mourir ; et
parce que j' ai pris patience, tu m' achèves
aujourd' hui. C' est donc pour cela, monsieur
le tigre, que vous avez ce soir si
bien fait le mâtou ? Ne crois pas que tu
m' échappes. Je t' enverrai aux enfers, dussai-je
y descendre avec toi.
Briquenai d' un air grave se plaisoit à la
regarder. Admirez, nous dit-il, ce poing
sur le côté ; cet autre prêt à faire rage ;

p292

un oeil qui marque déjà le fruit de la
guerre ; l' autre une grenade allumée, et
pardessus tout ce visage qui ne respire que
flammes. Cet attirail n' étoit que trop vrai,
et peu s' en fallut qu' il ne causât malheur.
Notre petit démon, repoussé et
enragé, se jeta sur une de nos épées,
qu' elle aperçut à côté, et la tirant elle
fondit sur Briquenai pour l' en percer. S' il
n' eût paré le coup de la main, la tragédie
étoit jouée. Nous sautâmes sur elle,
et l' empêchâmes de redoubler ; mais rien
ne put la calmer, que lorsqu' on lui certifia
que son oeil en reviendrait, et qu' elle
en seroit quitte pour se tenir quelque
temps en papillottes. En effet, ce
n' étoit pas proprement son oeil qui étoit
sorti, mais la paupière gonflée et noircie,
sans le moindre sentiment de douleur.
L' ayant mise à la raison, Briquenai
commença derechef à la turlupiner. Il

lui jura que son courage l' embrasoit plus
que jamais, et qu' au lieu d' un oeil, c' étoit
un teton qu' il vouloit lui ôter, afin
d' en faire une amazône. Ils se raccommoquèrent
pourtant ; mais comme il étoit

p293

déjà tard, ce ne fut que pour se retirer.
Nos carrosses, que nous avions renvoyés,
étoient de retour à la porte.
Nous prîmes à table même congé les uns
des autres. Le chevalier en passant rentra
avec sa maîtresse, et j' en fus faire
autant chez la mienne.
Fatigué, je me mis au lit, et n' en
sortis que le lendemain à midi pour manger
d' un excellent potage que je trouvai
tout prêt. Ma petite Poussette ayant un
rôle à étudier, se retira ; et moi avec
le chevalier, qui étoit venu me retrouver,
nous nous mîmes aussi à déclamer. Nous
passâmes ainsi notre temps jusqu' à l' heure
du souper. à table nous trois, nous n' eûmes
certainement pas moins de plaisir qu' à
la partie que nous venions de faire. Nous
avons peine à nous séparer. Cependant
nous le fîmes, mais pour ne nous pas quitter.
Le chevalier et moi nous couchâmes
ensemble ; et ma petite Poussette,
bien aise aussi d' avoir du repos, sur-tout
ayant à jouer le lendemain, se retira dans
un petit lit qui ne servoit qu' en pareil cas.
Nous étant réunis le matin, nous nous
amusâmes à tout ce que nous pûmes jusqu' à

p294

l' heure de la comédie. Nous y allâmes
ensemble tous trois ; mais je ne fus
pas peu surpris d' y voir arriver le prince,
sur-tout ce jour-là que La Desmares ne
jouoit pas. Le voyant de loin, je courus
et me rangeai en révérence. *te voilà,*
me dit-il ; *c' est une modestie.* assurément,
monseigneur, et je crains une autre fois
de n' avoir plus de congé. *oui, tu l' auras,*
reprit-il, *mais à condition,* ajouta-t' il
en se penchant sur moi et d' un ton plus

bas, *que tu reviendras avec moi, car cet abbé me laisse mourir.* fort bien, monseigneur, je suis prêt à l'ordre. En effet, je le suivis sur le théâtre, et à mon habit près on eût dit que j'étais arrivé avec lui.

Cependant voulant avertir le chevalier et la petite Poussette, je m'échappai à la fin de la première pièce, et les trouvai tous deux ensemble. Triste nouvelle, leur dis-je ; il faut que je me retire avec le prince. Ma foi je m'en suis quasi douté, me dit le chevalier, après ce que mademoiselle vient de m'apprendre. Quoi ?

C'est que La Desmares a fait dire au prince qu'elle étoit malade, et je m'imagine qu'il

p295

n'est ici que par désespoir. Oui, reprit Poussette ; Mademoiselle Desmares feroit beaucoup mieux de s'en tenir au réel, que de courir à l'imaginaire. Ceci étoit une énigme pour moi. Voulant la pénétrer, la petite Poussette l'expliqua. Il s'agissoit de baron, roi de théâtre, que La Desmares, comme tout le monde l'a su depuis, préféroit au prince. Ma gentille maîtresse se plaignoit du caprice de son amie, qui nous arrachoit l'un à l'autre plutôt que nous ne l'avions prévu.

Elle me dit, et je ne sais trop pourquoi, qu'elle voudroit bien savoir si La Desmares auroit eu l'audace de faire le compliment au prince lui-même, ou si elle l'auroit fait à quelqu'un de sa part. Je lui promis de le savoir, et rien en effet ne m'étoit plus aisé. Je les quittai. En rentrant sur le théâtre, j'abordai un des pages qui accompagnoient le prince. C'étoit un jeune homme d'environ onze à douze ans, que la stature renvoyoit encore plus vers l'enfance, mais d'ailleurs espiègle, s'il en fut jamais. Je lui demandai à quelle heure le prince étoit sorti de son palais, et s'il étoit venu en droiture. Oui, dit-il, en droiture

p296

autant que cela se peut. Comment autant que cela se peut ? Sans doute, reprit-il : est-ce que nous pouvions nous empêcher de passer chez La Desmares ? Quoi le prince a passé chez La Desmares, et il n' y est pas demeuré ? Qu' y aurions-nous fait, repliqua-t' il ; lui voir rendre un lavement qu' elle avoit pris ? Mais c' est une carogne, qui, je suis sûr est actuellement à s' en faire donner. Te tairas-tu, lui dis-je. Non pardié ! Et je veux même que le prince le sache. Je connus bien qu' il savoit quelque chose ; mais comme la petite pièce commençoit, je diffèrai à le questionner jusqu' à notre retour.

Je demurai encore un moment près de lui. Aussi-tôt que je le vis attentif, je me glissai, parce que je ne le voulois pas avec moi ; et allant trouver Poussette, qui étoit à m' attendre avec le chevalier, je lui appris ce qu' elle vouloit savoir. Elle conclut, comme elle avoit déjà fait, que La Desmares étoit une fanatique, qu' elle l' avoit jusques-là retenu, mais qu' elle voyoit bien à présent que la folie prenoit le dessus. C' est ainsi que gros Jean remontre quelquefois à son curé. Je crois pourtant que

p297

si la petite Poussette avoit été dans le cas, elle se fût mieux gouvernée ; c' est-à-dire, que quoique comédienne, elle avoit trop de sentiment pour donner à un grand prince je lui souhaitai le bon soir et à mon ami. Buvez à ma santé, leur dis-je, et qu' absent de corps, je vous sois aussi présent à l' esprit, que vous êtes sûrs de l' être au mien.

La comédie finie, je suivis le prince, et fus au palais-royal terminer mon congé. Soit que mon maître s' imaginât que je pouvois avoir quelque regret et qu' il voulût m' en consoler, soit que satisfait de mon obéissance elle lui rappellât la mémoire, il me donna dès en arrivant la montre qu' il m' avoit promise. *va voir l' abbé*, me dit-il après, *soupe avec lui, car il n' ose paroître en compagnie ; et trouvez-vous tous deux de bonne heure à mon coucher.* je fus en effet trouver l' abbé ; mais quoique bien aise de le voir, je le priai de

me laisser aller causer un quart-d' heure
avec mon petit camarade.
J' ai déjà dit que c' étoit un espiègle ;
mais ce n' est pas assez. Par-là on entend,

p298

sur-tout dans un page, une méchante malice,
et quelquefois assez peu d' esprit :
mais dans celui-ci, au contraire, il y avoit
beaucoup d' esprit, et d' ailleurs un coeur
excellent, ce qui le rendoit malin sans être
mauvais. De tous les pages, c' étoit celui
qui me revenoit le plus. Quoique jeune,
il étoit mon ancien ; et si je ne m' étois pas
déjà beaucoup lié avec lui, c' est que nos
âges, et sur-tout son air enfantin, s' y opposoient.
Cependant, comme je commençai
dès-lors à ne plus avoir égard à ces
obstacles, et que bientôt même je le chéris
de la plus tendre amitié, je ne crois pas
seulement devoir dire son nom, mais
éclaircir mieux son portrait.
Il s' appelloit Robillard, gentilhomme
à toute épreuve, mais qui, comme bien
d' autres, n' en étoit pas plus à son aise, et
avoit besoin de protection. Il étoit beau
comme un ange ; bien pris dans sa petite
taille, qui charmoit alors, et ne lui laissoit
rien à souhaiter que de grandir avec l' âge ;
ce qui n' arriva jamais, du moins à son gré.
Pour le coeur et l' esprit, rien ne promettoit
plus. Tous deux portoient les plus
belles semences. Aussi, loin de rien perdre

p299

en germant, elles ne firent qu' acquérir ce
qu' il leur manquoit. Je trouvai toujours
dans ce jeune homme un véritable ami.
C' est aussi ce qu' il trouva toujours en moi ;
et quoique le plus propre à me donner de
l' ombrage, je n' en pris jamais que pour le
servir, et lui procurer un sort beaucoup
plus doux que je n' ai fait pour moi-même.
Ayant donc quitté l' abbé, je fus chercher
mon petit Robillard ; je le trouvai.
Qu' avois-tu, lui dis-je après l' avoir mis
sur les voies, pour parler comme tu as fait

de La Desmares ? Ce que j' avois, répondit-il, le
voici. Le prince avant que de
passer lui-même chez elle, m' a envoyé
voir si elle y étoit. On m' a répondu d' abord
que non ; mais l' ayant apperçue de
l' antichambre où j' étois, par la porte même
que sa femme-de-chambre fermoit, j' ai
fait du bruit, et je lui ai dit qu' elle mentoit.
Malgré elle, je suis entré. Non-seulement
j' ai trouvé La Desmares, mais un
homme qui s' échappoit dans son cabinet
de toilette. Que veut dire cela, madame,
lui ai-je dit ? Que veut dire cela vous-même,
m' a-t' elle répondu ? Est-ce ainsi
qu' on entre, sur-tout quand on vous fait

p300

dire qu' on n' y est pas ? Assurément, je
le vois que vous n' y êtes pas, ni vous ni
personne. Est-ce que vous ne savez pas
que quand une dame est indisposée, elle
n' y est jamais. Assurément, et c' est le médecin
sans doute ou l' apothicaire que j' ai
vu fuir par cette porte. Que vous importe ;
dites seulement au prince que je suis
malade, et que je ne reçois personne.
Moi, me suis-je écrié en levant le pied,
je ne sais pas mentir si impudemment. En
effet, j' aurois fait l' histoire au prince, si
je l' eusse trouvé seul ; mais ayant avec lui
plusieurs seigneurs, il m' a fallu malgré
moi obéir à cette carogne. Sans doute qu' il
n' a pas même voulu m' en croire, et que
c' est pour cela que nous y avons passé :
mais pis encore que la première fois, on a
dit à mon camarade qu' elle avoit pris un
remède. Tu vois bien, m' ajouta-t' il, que
l' honneur de notre prince y est intéressé.
Comme tu peux mieux lui parler que moi,
fais-le, et sois certain que ce que j' avance,
je suis prêt à le soutenir. Hélas ! C' est
de quoi il s' agissoit le moins ; mais il ne
le savoit pas encore, ni moi non plus.
De retour auprès de l' abbé, je n' eus

p301

rien de plus pressé que de lui raconter ce

que je venois d' entendre. Tant mieux, me dit-il, cela me servira peut-être à rompre encore une fois un commerce qui mine le prince. Ce discours me piquant de curiosité, je priai l' abbé de vouloir la satisfaire. Est-ce donc, reprit-il, que tu ne sais pas que cet amour n' est qu' un jeu renouvelé des grecs ? Oui bien, mais le reste ? Le reste, repliqua-t' il, c' est que La Desmares est une vraie messaline, plutôt lasse que rassasiée. Je ne t' en citerai qu' un exemple, mais qui je crois te suffira. Dans le commencement que le prince la vit, ou plutôt au fort de sa première intrigue, elle s' avisa de devenir enceinte. Le prince réjouï, et voyant qu' elle avançoit heureusement, lui dit un jour, frappant sur sa bedaine : *bon, cela va bien.* oui, monseigneur, répondit-elle ; mais il y manque encore les cheveux, et je vous prie de les faire l' un après l' autre. Cette prière que le prince se plût à regarder plutôt comme une marque d' amour que de lubricité, l' embrasa tellement, qu' il voulut la rendre efficace. Mais déjà épuisé, il pensa mourir à la peine. La maladie qu' il eut servit

p302

à faire connoître la messaline. Au lieu de mener deuil, ce n' étoit chez elle que du, et sur-tout avec Baron, ce roi des comédiens. C' est lui que sûrement ton camarade a trouvé encore avec elle : mais comme cette indigne concurrence m' a déjà servi deux fois à faire rompre le prince, j' espère qu' elle me réussira encore. Sur l' ordre que j' avois reçu de nous trouver de bonne heure au coucher, nous ne fîmes, l' abbé et moi, que croquer le souper et nous y rendre. Le prince parut bientôt. Toujours languissant, s' il ne se livroit à ses sens, il avoit l' air le plus ennuyé. *hé bien, dit-il, vous voilà ? Que faire ? Serons-nous toujours en carême ?* en carême, monseigneur, répondis-je ! Hé ! Nous en sortons. *innocent*, repliqua-t' il, *n' est-ce pas toujours carême, quand on fait comme moi pénitence depuis quatre ou cinq jours.* Je croyois le rompre aujourd' hui, et emmener La Desmares à St Cloud, mais elle est malade. l' abbé prenant

l'occasion aux cheveux, se mit à dégoiser. Avez-vous donc, monseigneur, dit-il au prince, oublié ce que

p303

c'est que cette femme ? Une ingrate, une perfide, qui ne vous préfère pas seulement à un comédien, mais qui vous abyme. *oui, oui*, répondit-il, *autrefois, mais plus à présent*. à présent même, repliqua l'abbé ; et le page que vous avez envoyé a encore trouvé cet indigne rival avec elle : c'est même pour lui que vous jeûnez. Voyez le bel honneur, ou, si vous voulez, le beau plaisir. *si cela est*, dit le prince, *elle me trompe ; mais quand tu me dirois vrai, que veux-tu que j'y fasse ? Cela, et le compliment que tu sais qu'elle m'a fait, prouve que son cœur est à Baron et son corps à moi. Il est si beau, que je voudrais actuellement le voir, et que je ne m'embarrasserois guères qui l'a vu*. passe, repliqua l'abbé ; mais comme je ne sais pas moins qu'elle vous fatigue plus en un jour qu'une autre en quatre, vous renoncerez, s'il vous plaît, à ce commerce ; il faut faire vie qui dure. *erreur*, interrompit le prince ; *vie qui dure, est une vie qui ennuie ; et j'aime mieux l'abrèger avec un objet que j'aime, que la prolonger avec un objet que je n'aime pas*. quoi ? Vous aimeriez encore une

p304

femme qui avoue elle-même que son cœur n'est pas à vous ? *que m'importe, si le reste est à moi : mais, crois-moi, cela est bon pour le discours ; et quand nous sommes ensemble, elle sait fort bien dire que je vaud mieux que n'a jamais fait Baron*. justement, reprit l'abbé ; ce n'est pas pourtant ce que vous m'avez fait entendre depuis que vous avez renoué : mais puisque vous me l'avouez, ne croyez pas que je vous laisse continuer. Votre santé, je dirai plus, votre honneur, votre délicatesse que la conduite de cette femme

blesse un peu trop ouvertement, me font
espérer que vous ne la verrez absolument plus.
En effet, quoiqu' en dit le prince, ce
fut ce qui le détermina à abandonner La
Desmares encore mieux qu' il n' avoit fait ;
et s' il la revit, ce ne fut plus jamais qu' en
passant. Pour affermir ce sacrifice, et sur-tout
pour remédier à la disette présente,
il n' y eut rien que l' abbé ne promit. Il
assura même qu' il en avoit trois ou quatre
en vue pour la belle saison à Saint-Cloud ;
que le prince pouvoit partir quand
il voudroit, et que pourvu qu' il me laissât

p305

lui prêter main-forte, il auroit bientôt
lieu d' être content. Le prince lui accorda
tout ce qu' il voulut ; mais la providence
qui veilloit sur moi, me prit sous sa protection.
Je veux dire que me châtiant d' une
bonne fièvre, elle arrêta, non-seulement
le cours de mes désordres, mais elle m' empêcha
encore de me prêter à la manoeuvre
de l' abbé.
Dès le lendemain, le prince alla coucher
à St Cloud. L' ordre néanmoins n' avoit
été donné que pour le jour suivant ;
mais déjà averti, et quasi prêt, chacun
du matin au soir le fut aussi. *je vous laisse,*
nous dit le prince en partant. *songe, abbé,*
à ce que tu m' as promis ; et toi, chevalier,
ne le laisse point endormir. vaine
recommandation. à peine fut-il disparu,
que je commençai à trembler la fièvre.
L' abbé qui étoit déjà à m' entretenir de
ses projets, me demanda ce que j' avois.
Ma foi je ne sais, répondis-je, c' est un
froid qui me tracasse, et dont je n' eus jamais
le pareil. Voyons, reprit-il, donne-moi
ton pouls. Il me tâte, et conclut que
j' avois la fièvre. Ce ne sera rien, reprit-il ;
mais pourtant faisons faire bon feu et
réchauffe-toi. Avant que d' être servi, le

p306

frisson s' augmenta tellement que l' abbé,
changea d' avis, et me fit mettre au lit. Le

médecin qu' il avoit envoyé chercher, arriva. Il ordonna aussi-tôt la saignée pour couper, disoit-il, racine au mal. Malgré cela, je pensai en mourir, et n' en fus bien guéri que plus d' un an et demi après. Voilà les moindres fruits de la débauche. Heureux encore, si j' eusse assez profité de celui-ci, pour n' en mériter jamais d' autres ! Cependant l' abbé, à qui le médecin avoit dit que j' en aurois au moins pour quelques jours, envoya un messenger au prince. Je fis avertir le chevalier. Il accourut, et lui et l' abbé me tinrent compagnie, jusqu' à ce que, par ordre du prince, je partis pour le joindre à Saint-Cloud. Malgré ce qui arrêtoit l' abbé, il vint me remettre pour ainsi dire, dans les bras de mon tendre maître. C' est là, et dans toute la suite de cette maladie, que je reconnus en effet sa tendresse pour moi. *viens, moribond*, me dit-il en me voyant, *et que je prenne moi-même soin de ta santé*. je crois que si j' avois pu être guéri, je l' eusse été rien qu' à ses paroles. Ce n' étoit pas seulement le devoir, mais

p307

un véritable penchant qui m' attachoit à ce grand prince, et qui me rendoit sensible à l' excès à toutes les marques de bienveillance qu' il me donnoit. Il m' ordonna de m' asseoir, et me tâta le pouls. Ce n' étoit pas l' heure de ma fièvre, mais bientôt elle arriva, et il me fit conduire dans l' appartement le plus commode, et le plus à portée du sien. Sur le soir, l' abbé vint me voir. Adieu, me dit-il, je retourne à Paris : prends courage, et que quand je reviendrai, tu sois en état de donner ton avis. J' aurois bien voulu que le chevalier, que j' avois forcé de ne pas venir dans la crainte de le trop gêner, eût été avec moi pour me tenir compagnie ; mais au lieu de lui, ce prince me faisant demander qui je voulois, je choisis le petit Robillard. Il me fut envoyé. C' est alors que je me liai étroitement avec lui, et que le connoissant de plus en plus, je ne fus pas moins charmé de son bon coeur que de son esprit. Je le fis connoître au prince. Il entra dans sa confiance ; mais proportionnellement à

son âge et à sa stature, qui le laissoit fort en arrière.

p308

Le prince me recommandant tous les jours à son médecin, je l'avois presque sans cesse dans ma chambre pour veiller à ses remèdes, et sur-tout à ma diète. Cela n'empêcha pas que ma fièvre continuant et redoublant, je ne me visse bientôt sans force, et presque à l'extrémité. Le prince lui-même ordonna alors de suspendre tout remède, et de laisser agir la nature. Plus sage que le médecin, elle rendit d'elle-même ma fièvre quarte, et par conséquent beaucoup plus commode, puisque je repris des forces, et que j'eus le temps de sortir et de me promener. Ce ne fut pourtant qu'après avoir gardé trois semaines la chambre et perdu toutes mes chairs, comme un squelette. Pendant ce temps-là l'abbé étoit souvent venu me voir. Il avoit même essayé de m'entretenir de ses prouesses ; mais je l'avois toujours remercié, et n'avois rien voulu entendre que de mon petit Robillard et du chevalier, qui venoient me voir de temps à autre. Cependant, lorsqu'on me crut assez ressuscité, il fallut, bon gré, malgré, entrer en connoissance de ce qui se passoit. L'abbé n'avoit pas laissé que de tenir parole

p309

au prince sans moi. De trois ou quatre qu'il avoit promises, il y en avoit déjà deux rendues à discrétion ; une troisième en capitulation ; mais la quatrième, qui seule valoit plus que tout le reste, tenoit bon, ou plutôt ne laissoit rien à espérer. C'étoit une veuve du palais marchand, que l'abbé en rodant avoit découverte, et qu'il eut même proposée au prince au lieu de la clincaillière, s'il n'avoit pressenti en elle beaucoup plus de difficulté. Depuis il n'avoit cessé de la tenter ; et quoiqu'en dernier lieu il lui eût fait des offres plus riantes qu'on ne fit jamais à Laïs, rien ne l'avoit ébranlée. Tant qu'on eut à St Cloud fruit nouveau, cela alla bien, et on ne songeoit à cette veuve que pour la regretter ; mais tout étant devenu pain quotidien, tant les trouvailles de l'abbé, que les dames de la cour qui alloient et venoient, on dressa

contre elle une dernière batterie. Ce fut l'abbé qui en fit tous les frais et qui se prêta de lui-même à une manoeuvre inouïe, mais que je suspens, pour ne pas déranger l'ordre des événemens.

Dans cet intervalle de fièvre, où j'appris

p310

ce que je viens de rapporter, je vis aussi les deux femelles que l'abbé avoit procurées au prince. Je les pris aisément pour ce qu'elles étoient, c'est-à-dire, pour deux petites bourgeoises, jeunes, et assez jolies pour un temps de famine. C'est même la réponse que je fis au prince lorsqu'il me demanda ce que j'en pensois. Trois jours après arriva celle qu'on attendoit. Je sortois précisément de mon accès. Aussitôt on m'avertit. J'allai, et trouvai une des plus aimables filles du monde. On pouvoit remarquer à l'accueil que le prince lui fit, qu'il la trouvoit ainsi. Pour elle, on fit bientôt ce que je n'avois pas encore vu, et que je n'ose presque raconter. Le prince avoit apporté d'Espagne un goût fort original. C'étoit, à l'imitation de ce qu'il avoit fait plus d'une fois avec la Marquise Sancta Maria, de se mettre nu, et de souper ainsi en partie. Il appelloit cela du même nom, qu'autrefois le souper des déesses. Quand il en parla, une répugnance, dont je n'étois pas le maître, me fit féliciter de ma fièvre, croyant qu'elle me garantiroit. Point du tout. Le prince peut-être n'eût pas insisté ; mais le maudit

p311

abbé, qui se piquoit de m'aimer, voulut que je fusse de la partie, et leva toutes les difficultés. Il dit, lorsque le prince même alléguoit le danger, qu'il répondoit de tout. *de l'exposer à l'air*, ajouta-t'il, *non, je l'aime trop* ; mais je lui ferai faire un pourpoint couleur de chair, si naturel et si bien pris, que vous-même, monseigneur, en serez charmé. *fort bien*, répondit le prince, *mais qu'en feras-tu ?* ce

que j' en ferai, repliqua-t' il, un faune,
s' il plaît à Dieu.

Plus piqué de l' expédient qu' il avoit
trouvé, que de sa métamorphose, je répétai,
après lui : oui, un faune ; mais à
condition que vous ferez le satyre. *te
voilà pris*, s' écria le prince, *et ce que tu
n' as jamais voulu faire pour moi, tu le feras
pour le chevalier, où je ne permets pas
qu' il s' expose*. hé bien, monseigneur, sa
vengeance vous en donnera le plaisir. Je
vois qu' il seroit trop aise de n' être pas
faune, mais il le sera, dussai-je moi-même
être diable.

Le plaisir que le prince trouvoit dans
ces sortes de parties, et celui qu' il se promettoit
en particulier de voir sa nouvelle

p312

concubine en déesse, et l' abbé, disoit-il,
dans son naturel, fit qu' il assigna cette
belle fête au premier jour de chaleur. Il
ordonna à l' abbé de pourvoir à tout l' attirail
dont chacun avoit besoin, et sur-tout
à une pomme d' or ; parce qu' il se proposoit
de faire lui-même le berger Paris. Tout
en effet l' y invitoit. L' abbé, et moi, demi-dieux,
ou plutôt démons de forêts ;
les trois concubines, pour représenter
Junon, Minerve et Vénus ; et le petit
Robillard, déjà malheureusement initié
dans ces mystères, pour paroître en Cupidon.
La fête ainsi conclue et arrêtée, l' abbé
se rendit dès le même jour à Paris. Le
lendemain il m' arriva compagnie ; le chevalier,
ma petite Poussette qui l' avoit persécuté
pour l' emmener, et la maîtresse de
Briquenai, celle qu' il devoit mener en
campagne, et qu' il avoit néanmoins laissée.
Comme te voilà fait, me dit ma Poussette
les larmes aux yeux ; mais encore, dieu
soit loué, puisque je te revois. Que viens-tu
faire ? Lui répondis-je. C' est ici à présent
bien pis que chez Briquenai. Crois-tu
donc, repliqua-t' elle, que c' est toujours

p313

l' homme que je cherche ? Non, non, continua-t' elle, redresse-toi là-dessus, c' est tout ce que je veux. Bien t' en prend, repartis-je, car c' est aussi tout ce que je puis, excepté de vous donner à tous trois bien à dîner, et vous tenir sobrement compagnie.

Du château, je les menai à notre cabaret ordinaire. Là ma Poussette se plaignit amèrement de ce que je ne lui avois pas fait savoir que je fusse malade, ni que je partisse pour la campagne. C' est apparemment, me dit-elle, le ressentiment du prince à l' égard de ma fanatique tante qui est retombée aussi sur moi ? Ne voulant ou ne sachant que répondre, je fis semblant de ne pas entendre, et brisai en demandant à la maîtresse de Briquenai, pourquoi elle ne l' avoit pas suivi, le chevalier m' en ayant déjà depuis long-temps fait les adieux ? Je n' ignoras pas ce qui s' étoit passé, mais j' étois bien aise de la faire jaser. Bon, me répondit-elle, demandez à monsieur et à mademoiselle. Il n' en étoit pas nécessaire ; mais sans s' en embarrasser, elle ajouta que Briquenai leur donnant à souper la veille de son départ, il

p314

avoit fait apporter un vieil habit de livrée de son laquais, et que c' étoit là l' uniforme qu' il avoit voulu lui donner. Que dites-vous de cela, termina-t' elle ? Je ne l' aurois jamais cru, répondis-je ; mais c' est apparemment une suite des griefs que vous lui aviez donnés. Non, non, repliqua-t' elle, vingt fois depuis il m' avoit juré en être bien guéri. C' est donc, repris-je, qu' il étoit las de le faire, et que ne voulant pas tout-à-fait vous manquer de parole, il a usé de stratagème pour se débarrasser. Dites plutôt, s' écria-t' elle, que ce n' est qu' un fourbe, un parjure, un démon depuis les pieds jusqu' à la tête.

Je fis ce que le chevalier et ma Poussette avoient déjà fait plus d' une fois. Je l' appaisai, la consolai, et lui promis ma protection, jusqu' à ce qu' elle eût trouvé chaland. Poussette lui réitéra sur-tout de garder le décorum, de ne pas se venger à tout venant, ni faire métier et marchandise de

ses talens. Le ciel, ajouta-t' elle, en nous donnant un certain coeur, nous fait souvent un bien mauvais présent. D' abord on nous trompe, puis venge, venge ; nous poussons si loin la vengeance, que nous

p315

en devenons la victime. Quel triste sort alors que le nôtre ! On ne nous recherche qu' avec mépris, on ne nous possède qu' avec crainte, et sur le champ suit le dégoût. Que ma Poussette eût de l' esprit et du bon sens, il est sûr ; et ce que je viens de dire le prouve. Mais qu' avec cela elle fût tombée dans le même cas où elle étoit, cela me surprit, et je ne pus m' empêcher de lui en demander la raison. Hélas ! Me répondit-elle, le sort des femmes en général est bien triste. S' il en meurt une sage, je crois même que c' est en combattant. Mais un surcroît de malheur, continua-t' elle, c' est qu' elles n' ont pas seulement à se donner de garde d' elles-mêmes, mais de tous les hommes, qui comme autant de Prothées prennent toutes sortes de formes pour les séduire, et sans raison les laissent-là. Tu ne seras pas du nombre j' espère, finit-elle en m' embrassant, parle, et rassure-moi. Par malheur j' étois dans le frisson de ma fièvre, et toute la réponse qu' elle eut, fut que j' y verrois. Tu y verras, s' écria-t' elle : hé bien, je te jure que tu seras le dernier. En effet, bientôt elle me le prouva,

p316

et en véritable madeleine elle se retira aux madelonnettes. Cependant mon frisson s' augmentant, le chevalier me donna le bras, et prenant froidement congé je gagnai avec lui le château et mon appartement. Adieu, lui dis-je, retourne à tes femelles, et à moi le plutôt que tu pourras. Bien différent de ce que je sentoais pour Poussette, je ne souffrois qu' à regret de le voir aller. Cela prouve combien les liens de l' amitié sont au dessus de ceux de l' amour : je ne dirai

pas seulement d' un amour comme celui-ci,
mais de tout autre, qui n' a pas pour base
ce qui pourroit indépendamment faire naître
l' estime ou l' amitié.

Avant que je fusse quitte de cet accès,
l' abbé étoit déjà de retour de Paris. Il
avoit apporté avec lui une partie des agrès
que le prince lui avoit ordonnés : le reste
devoit venir ; et sur-tout un homme pour
coller sur moi une autre peau que la mienne.
Le tout arriva. On m' envoya l' homme,
qui après m' avoir mesuré de pied en
cap, me tailla un habit à la houzarde.
C' étoit tout peau de chien bien colorée,
mais que je fis doubler de fine toile pour

p317

la propreté ; car de la chaleur, dans le fond
je m' en inquiétois le moins. L' habit étant
fait, je le vêtis. Rien au monde n' alloit
mieux. Le prince vint le voir ; et comme
l' abbé l' avoit prédit, il en fut charmé.
Tout étant prêt, on n' attendoit plus que
le chaud. Je souhaitois réellement de ne le
voir jamais. Cependant il arriva, et sans
raisonner il fallut entrer dans l' appartement
destiné au mystère. C' étoit une grande
salle bien boisée, que le valet-de-chambre,
ou ame damnée de l' abbé, avoit
préparée et illuminée. Là chacun se déshabilla,
et se prêta réciproquement la
main pour donner et recevoir les attributs
des divinités. Cela fait, on ne fit plus
que s' admirer jusqu' au souper. Peut-être
se figureroit-on quelque chose d' admirable
si l' on pouvoit faire abstraction de ce qu' il
a de détestable, ou si la fièvre eût obligé
tous les acteurs à se corriger comme moi.
La même pudeur qui souffriroit à lire certaines
remarques, m' empêcha alors de les
faire, et me dispense par cela même d' en parler.
L' heure du souper étant venue, satyre
et faune dressèrent la table ; mais comme

p318

l' un n' étoit pas moins foible que l' autre et
mal-adroit, la fière Junon et la sage Minerve

furent obligées de prêter leurs divines
mains. Cupidon même, je veux dire
Robillard, laissa dans un coin Pâris avec
Vénus sa mère, et mettant bas flèches et
carquois accourut à notre secours. La table
préparée, Pâris s' y plaça avec les trois
déesses. Satyre eut même l' effronterie de
s' y mettre, tandis que Cupidon et moi servions
le nectar et l' ambroisie.

L' un et l' autre alloient le prendre dans
un tour. Le valet-de-chambre dont j' ai
parlé les servoit en dehors, et tournant
nous les recevions en dedans, et les portions
aux divinités attablées. Tout ayant
été pris et servi, nous nous attablâmes
nous-mêmes, et fîmes chorus divin. Après
avoir bu à tous les dieux, on se leva, et
c' est alors que commença le jugement de
Pâris. La déesse de Cythère reçut la pomme,
comme autrefois. Junon n' en pensoit
peut-être pas moins que celle de l' ancien
temps, mais elle fut aussi sage que Pallas ;
et sans bruit ni vacarme, les portes s' ouvrirent,
et l' assemblée se rompit. Ce ne
fut pourtant qu' après nous être dégradés,

p319

et de dieux que nous étions, nous être
rendus plus viles créatures encore qu' auparavant.
Abandonnant tout au valet-de-chambre,
nous ne songeâmes qu' à suivre le
défunt Pâris et sa Vénus. Lorsqu' ils furent
parvenus où ils devoient être, nous les
laissâmes se féliciter du jugement rendu,
et chacun se conduisant soi-même, nous
allâmes achever de nous reconnoître dans
nos lits. Robillard, depuis qu' on l' avoit envoyé
me tenir compagnie, couchoit dans
ma chambre. Que penses-tu, lui demandai-je
quand je fus seul avec lui, de cette
auguste et magnifique cérémonie ? Ce que
j' en pense, répondit-il, c' est à moi de te
faire cette question : tu es le plus âgé, le
plus sage ; et quoique j' aie l' expérience
d' une partie à peu près semblable, depuis
environ le temps que tu entras, je n' ai peut-être
pas tant réfléchi que je fais avec toi
dans ce moment. Quoi, repris-je, la pudeur
ne t' a pas fait souffrir et alors et à
présent ? Assurément. Hé bien que t' a-t' elle
dit ? Que cela est fou et extravagant ? Oui,

et moi aussi. Cependant, ajoutai-je, je
veux garder précieusement mon habit ;

p320

et comme je me doute que je n' en serai
pas quitte pour cette fois, j' espère d' être
toujours assez malade pour ne paroître jamais
autrement.

Ma conjecture ne se vérifia que trop.
Le prince dans le besoin faisoit une nouveauté
de ces renouvellemens, et celui-ci
en fut une pour lui deux et trois fois par
semaine dans le cours du mois. Le lendemain
de cette première cérémonie, il me
demanda *comment j' avois trouvé l' abbé.*
il étoit parlant, monseigneur, répondis-je
à tout hasard ; en effet, je ne l' avois
guères remarqué. Le prince, mais par une
impression je crois bien différente, ne l' avoit
pas mieux remarqué. *il m' est échappé,*
ajouta-t' il, *et pour juger de sa figure satyrique,*
il faut que je la revoie. je me serois
volontiers repenti de ce que j' avois
hasardé, si j' avois pu croire que cela contribuât
de quelque chose à la répétition de
cette partie ; mais je connoissois trop le
terrain, pour n' être pas persuadé qu' indépendamment
de ce que j' avois dis, nous
la recommencerions bientôt. Peut-être
eût-ce été dès ce même jour, si l' accès
que j' attendois, et qui même me surprit,
n' eut été un obstacle.

p321

Aussi-tôt que le prince me jugea en
état, il m' envoya l' abbé pour m' ordonner,
et à Robillard, de nous tenir prêt.
Mon petit camarade, à qui j' avois marqué
un certain dégoût pour cette obscénité,
en avoit déjà pris un réel. Vas-y toi, me
dit-il ; pour moi je reste, et ne me livre
plus à cette prostitution. Il n' est plus temps,
mon ami, lui dis-je ; ou il faut vous déshabiller
pour aller planter des choux, ou
vous mettre en Cupidon. Je n' espère pas
même que vous puissiez jamais avoir mon
privilege, ni vous cacher sous une autre

peau. Ainsi c' est à vous de voir ; mais si vous m' en croyez, vous irez votre train, jusqu' à ce que vous vous soyez tout-à-fait consulté. Il m' en crut pour cette fois, et dans la suite ses parens, qui lui conseillèrent de prendre patience. Pour moi, toujours à l' abri de mes peaux de chien, je fis comme lui, mais pourtant avec cette répugnance qui prépare des regrets. Nous étant soumis à l' avertissement de l' abbé, nous nous rendîmes à l' heure et au lieu marqué. Tout se prépara comme la première fois, se maintint, et finit de même, à l' exception de la pomme qui

p322

avoit été donnée une fois pour toutes, et du satyre que Pâris considéra aux dépens de sa Vénus. Ceux qui ont connu ou seulement vu l' abbé, peuvent aisément se figurer à quel point il ressembloit aux satyres qu' on nous représente. Aussi le prince, ne pouvant se lasser de le considérer et de rire, lui répéta une fois *que c' étoit un satyre tout craché, et qu' il ne doutoit plus qu' autrefois il y en eut*. l' abbé eut besoin de toute sa retenue pour ne pas s' irriter. Peut-être même fut-ce pour ne la point pousser à bout, que le prince se souvint qu' il avoit-là un spectacle aussi beau que celui-ci étoit laid. Dans cette seconde fête, il y eut néanmoins encore une particularité. C' est que prête à finir, Pâris voulut que je dédommageasse Junon ; je remerciai. *prends-donc Minerve*, ajouta-t' il. Elle est trop sage, repliquai-je. Ainsi, grace peut-être à la fièvre, au lieu de suivre ou d' amener l' une ou l' autre, je me retirai sagement avec mon petit Robillard. Le prince répéta trop souvent cette partie pour ne s' en pas lasser bientôt, ou plutôt de sa Vénus même, qui au bout de quelques

p323

semaines ne pouvoit manquer d' être pour lui aussi ancienne que la Vénus des grecs.

Tout l' ennuyant dehors et dedans, il tâcha de se distraire en allant et venant de Saint-Cloud à Paris. Le souper des déesses fut donc pendu au croc, et deux ou trois voyages la semaine en prirent la place. Ceci m' agréoit beaucoup. On me laissoit toujours mon petit Robillard, et pour nous deux tous les maîtres que nous avions coutume d' avoir. Jusques-là je n' avois guères eu le temps d' en profiter. Je tâchai de le faire, et excepté mon ami le chevalier, je me mis sur le pied de ne recevoir personne. Il venoit le plus souvent qu' il pouvoit, et loin de nous déranger dans nos occupations, il les partageoit avec nous. Tu m' étonnes, me disoit-il quelquefois ; il me semble que tu aies déjà renoncé au monde. Que ne disoit-il vrai ! Mais cet heureux calme n' étoit pas de moi. Il venoit d' un mal périodique, qui chaque fois me mettoit à bas, et ne me laissoit en effet que du dégoût pour la vie. Si j' eusse eu alors le bonheur de donner quelque étendue à mes réflexions, elles m' eussent sans doute retiré du précipice :

p324

mais j' étois dans le cas de tous les jeunes gens, de n' être sensible qu' à mon mal, sans songer au bien que la providence les met à même d' en pouvoir tirer. Ce fut dans ce temps-là, et un jour même de grand accès, que je reçus la nouvelle de la mort de mon cher oncle. Mon laquais qui connoissoit le sien, vint me dire qu' il étoit-là, qu' il demandoit à me parler, et qu' il avoit un paquet à me remettre. Quoi, dis-je, la Tulipe, c' étoit le nom de ce valet, est ici ? Oui, monsieur. Et son maître ? Ajoutai-je. Son maître, repliqua mon laquais, je ne sais. Ah ! M' écriai-je, l' oracle est rempli ; fais-le entrer. Te voilà, la Tulipe, repris-je en le voyant ; qu' as-tu fais de ton maître ? Hélas, monsieur, me répondit-il, si mon air ne vous le dit pas, ce paquet vous l' apprendra. Je le sais déjà, repliquai-je ; il est où je voudrois être. Ayant pris le paquet, je le baisai néanmoins, plein d' amertume et de douleur. Mais je me consolai presque sur le champ, en criant : que

vous êtes heureux, mon cher oncle ! Et
que ne suis-je comme vous délivré de tous
maux ! C' est un bien que vous pressentiez

p325

plutôt qu' un mal ; car cette vie n' est absolument que misère. Il ne manquoit à ma réflexion que de partir d' un coeur moins pénétré d' un mal physique que moral : mais plus dur que la roche, j' étois destiné à être martyr de la mauvaise cause, avant que de penser à la bonne.

M' étant assis sur mon lit, et ayant ouvert le paquet que la Tulipe venoit de me remettre, j' y trouvai cinq ou six lettres de mes parens ou amis ; et entr' autres une de mon père, pleine de condoléance sur la mort de mon cher oncle son beau-frère.

J' appris, et la Tulipe me le confirma, qu' il avoit été tué en détachement, et que son corps dégagé des morts avoit été porté à un village près de Valenciennes, où il avoit été enterré. C' est par tes soins, sans doute, dis-je à la Tulipe, que cela s' est fait ? Oui, monsieur ; c' est bien le moins que je dusse à la mémoire d' un si bon maître. Mais ce n' a pas été sans peine, ni risque même de la vie.

La Trompe, continua-t' il, ce scélérat de camarade que me donna mon défunt maître en partant d' ici pour la campagne, vouloit le dépouiller, prendre ce qu' il

p326

avoit, et le laisser-là. Je m' y suis opposé. Nous en sommes venus aux mains, et le pistolet au poing, je lui ai brûlé la cervelle. Moi seul ensuite j' ai pris mon maître ; son cheval étoit au diable : mais outre celui de la Trompe et le mien, j' en avois un de main, sur lequel j' ai lié, et garotté son cadavre, et le portant au village le plus proche, je l' ai fait enterrer noblement. L' argent que je lui ai trouvé m' a servi à cela. Le reste, avec ses équipages, je l' ai apporté à monsieur votre père. Il m' a bien récompensé ; et comme malgré lui je suis venu ici chercher un autre maître, il m' a chargé du paquet que je viens de vous remettre.

La Tulipe prenoit un singulier plaisir à me faire ce détail. Son zèle et sa fidélité me charmèrent ; je le grondai de ce qu' il n' étoit pas resté tranquillement chez mon père. Il me répondit, qu' étant accoutumé

à une certaine fatigue, il n'avoit pu se résoudre à faire le fainéant ; que pourtant il ne vouloit plus servir d'officier, parce qu'entre mille il ne trouveroit pas un maître comme celui qu'il venoit de perdre ; mais qu'il me prioit de le recommander

p327

à quelque jeune homme qui pût le tenir en mouvement. Je lui promis, et lui offris même de le faire entrer au service du prince. Pour cela, monsieur, me dit-il, je vous remercie ; valet petit-maître n'a jamais été mon fait. Un coup de peigne tous les matins ; un coup de rasoir tous les quinze jours, cela m'accommode. D'ailleurs point tant de supérieurs ; je n'aime à répondre qu'à un seul. Tu as peut-être cru, lui répondis-je, que je voulois te faire entrer valet-de-pied ; non, mais chasseur ; et à tous égards c'est ton affaire. Chasseur, monsieur ! Repliqua-t'il ; encore pis. Je n'aurois pas eu besoin alors de quitter la maison de monsieur votre père. Il me l'a proposé ; mais je ne sais chasser qu'au plat, et encore j'aime mieux ma pipe. Quoi ? Repris-je, toi qui tires si juste, tu n'as voulu ni ne veux être chasseur. Non, monsieur, je tire bien, il est vrai, mais à deux doigts du crâne, comme avec mon coquin de la Trompe ; l'épaisseur d'un cheveu de plus, j'y perds mon latin. Hé bien, lui dis-je commençant à me lasser, je verrai à te satisfaire.

p328

En attendant voilà deux louis, prends et va boire à ma santé. De la santé, monsieur, repliqua-t'il encore, je vous en souhaite autant qu'à moi-même ; mais pour de l'argent, je vous remercie. Mon cher maître, d'heureuse mémoire, me devoit, selon mon compte, une pistole sur six années de service. Au lieu de cela, monsieur votre père m'en a donné dix : jugez, monsieur, si j'ai de quoi boire. Fort bien ;

mais va, si la soif te presse, tu viendras
me retrouver.

J' étois seul quand ce valet me fut annoncé ;
c' est pourquoi je le fis jaser assez
long-temps. Robillard, qui étoit allé faire
un tour rentra, et déjà prévenu par mon
laquais, il se mit à me consoler. Le chevalier
arrivant presque sur ces entrefaites,
ce fut bien autre chose. Il savoit la douleur
que j' avois marquée au départ de mon
oncle, combien je l' aimois, et l' alarme
que m' avoit donné le seul pressentiment
de sa mort. Quoique lui-même l' aimât,
il oublia en quelque sorte la part qu' il
prenoit à cette perte, pour n' en prendre
qu' à la douleur qu' il me supposoit. Après
un long et pathétique discours, plus capable

p329

d' augmenter ma douleur, telle qu' elle
étoit, que de la calmer, il fut fort
surpris de m' entendre dire que j' étois déjà
tout consolé, et que j' envois le sort des
morts plus que celui des vivans. Il soutint
merveilleusement cette idée, et moralisant
là-dessus, nous dîmes, lui par complaisance,
et moi par dégoût de la vie, tout
ce que des gens régénérés pourroient
s' imaginer.

J' achevai de lire mes lettres à ces deux
tendres amis. Mon père et mes soeurs sachant
que j' étois malade, m' invitoient à
venir prendre l' air natal. J' irai, dis-je au
chevalier ; mais prépare-toi, car je t' emmène.
Il consentit, quoiqu' il ne sût encore
s' il le pourroit, ni moi non plus.

Pour toi, ajoutai-je à Robillard, il faut
que tu restes. Quand le prince seroit assez
bon pour vouloir se passer de deux pages
à la fois, tes parens gronderoient. D' ailleurs
nous seront bien aises d' avoir des
nouvelles de la cour, et tu seras notre
correspondant. Ceci ne sentoit guères alors
que le château ; mais pourtant, quelque
temps après le médecin me le conseillant,
le prince m' offrit lui-même un congé que
j' acceptai.

p330

Vers le soir, ma fièvre étant sur le déclin, et nous presque les maîtres du château, nous fûmes dans l' appartement du prince, ouvrir et nous promener. Je ne savois trop si le prince reviendrait, mais à tout hazard j' invitai le chevalier à souper. Tu sais, lui dis-je, que nous avons des déesses. Deux sont ici comme sous ma protection, et nous souperons avec elles. Songe pourtant que si Pâris et Vénus reviennent, tu ne souperas qu' avec moi. Fort bien, dit-il, j' accepte le pis aller. Deux heures après, nos déesses qui étoient allées prendre le frais, arrivèrent. N' attendant plus le prince, nous nous mîmes à table. J' en fis les honneurs ; mais le chevalier et Robillard, chacun avec sa déesse, en eurent tout le plaisir. Junon se seroit volontiers vengée sur le chevalier de la pomme qu' il lui avoit passé devant le bec. Cependant il n' en fut rien ; et soit misanthropie ou raison, je mis le holà, c' est-à-dire, qu' à ma représentation, mon ami respecta l' absence de mon maître, et qu' il refusa ce que lui-même peut-être lui auroit offert et permis s' il avoit été présent.

p331

Pour qu' il n' y eût rien à dire, le chevalier voulut de lui-même coucher dans ma chambre avec Robillard. Je lui en sus bon gré. Ce que j' avois déjà fait, étoit assez hardi. J' avois mes jaloux, et pour peu que les choses eussent été plus loin, je n' en aurois peut-être pas été bon marchand. Pour obvier même à tout ce que l' on pourroit dire de la liberté que j' avois pris d' arrêter le chevalier à souper, et le divertir avec les amusemens du prince, je résolus de le dire à l' abbé, et au prince même. En effet ; je retins le chevalier jusqu' à ce qu' il arriva. Je le priai de se trouver à son passage, pour qu' il le remarquât, et que m' en parlant je lui avouasse naturellement ce qui s' étoit passé. Tout me succéda. Le prince arrivant, le chevalier se présenta à sa rencontre. Il lui fit même quelques questions, et répondant pour lui, j' ajoutai ce que j' avois projeté. Il en rit,

et je n' en entendis jamais plus parler.
Le chevalier me quittant dans ce moment,
je suivis le prince dans son appartement.
S' informant avec bonté de ma santé,
je lui dis que j' avois eu un accès terrible,
et que pour comble j' avois reçu enfin

p332

la confirmation du triste pressentiment
de mon cher oncle. *quoi*, me dit-il avec
étonnement, *il est mort !* oui, monseigneur,
et dans le fond je crois qu' il est
heureux. *heureux ou malheureux, tu m' étonnes.*
qui t' a donné cette nouvelle ? mon
père, et le valet même de mon oncle,
qui en est le porteur. Là-dessus je fis presque
au prince le même récit que m' avoit
fait la Tulipe. De tout le soir il ne put
s' en remettre, et se couchant il me dit
encore, *qu' il y avoit là-dedans quelque*
chose de si particulier, qu' il ne pouvoit s' empêcher
d' en être frappé. le prince curieux
de la nature, et de tous les secrets, je
ne doute pas qu' il ne trouvât dans cet événement
de quoi exercer son génie, et le
porter peut-être à bien des réflexions.
Ce qui me porte à le croire, c' est que
le lendemain à son lever, il se plaignit
d' avoir passé une mauvaise nuit, de s' être
livré à mille pensées, et qu' il s' écria,
comme un homme qui sortiroit moins du
sommeil que d' une profonde méditation :
ah que l' esprit de l' homme est borné partout !
soit que cette réflexion, ou celles
qui l' avoient fait naître l' indisposassent,

p333

soit qu' ennuyé déjà, il sentit encore mieux
qu' il n' avoit rien là de propre à le distraire,
il étoit inquiet et fâcheux. L' abbé n' aimoit
pas cette sorte d' indisposition. Toujours
elle menaçoit de quelques attaques.
En effet, le prince s' adressa bientôt à lui,
et demanda, *si donc il passeroit toute la campagne*
avec les trois seules pièces de gibier
qu' il avoit. que faire, monseigneur ?
Répondit l' abbé. *belle raison*, repliqua le

prince, *il faut te remuer*. me remuer, reprit
l'abbé ! Je crois de par tous les diables,
que je me remue bien assez. Soit
dit à vous seulement, monseigneur ; mais
je suis pire cent fois que tous les mercures.
là, là, lui dit le prince, *ne te fâche*
pas, c' est déjà trop que je le sois. *Songe*
seulement, s' il n' y auroit pas moyen d' y
remédier. *Tu sais que j' ai le malheur de ne*
pouvoir tenir contre l' ennui. je le sais,
monseigneur, répondit l'abbé ; mais ce malheur
vous arrive si souvent, et le mal va
si fort en augmentant, que faute de remèdes
je crains à la fin d' être obligé de vous
laisser mourir. *oh !* repliqua le prince,
que ce ne soit pas au moins cet été. *Tiens*,

p334

afin que tu n' aies à songer qu' à moi, je
t' abandonne deux de mes déesses, et ne retiens
que ma Vénus. *Avec celle-ci, et une*
autre dont tu me pourvoiras, je te tiens
quitte pour tout le temps que je demeure ici.
deux pour toi, deux pour moi, ajouta le
prince, *vois si cela n' est pas bien honnête*.
rien de plus, repartit l'abbé. Deux déesses
dont vous ne savez que faire, pour une
que je ne sais où prendre. J' admire, monseigneur,
ce généreux marché. Cependant
je l' accepterois, si de mille, à peu près
semblables, vous en aviez jamais tenu un
seul.
Le prince protesta si bien qu' il tiendrait
celui-ci, que l'abbé lui promit tout ce
qu' il pourroit. *cette veuve*, lui dit le prince,
dont tu me parles encore tous les jours,
est-elle donc absolument inflexible ? Elle m' irrite
cette femme ; retourne à tes offres,
vois un peu si tu ne la trouverois pas plus
favorable. *Cela se pourroit quelquefois ; mais*
si cela n' est pas, je te donne carte blanche :
tu sais qu' il n' y en a guères qui à force
d' en dire, ne se rendent. ma foi, monseigneur,
repartit l'abbé, je doute de celle-ci.
N' importe, je ferai ce que vous voudrez ;

p335

mais pourtant je crois avant que
d'aller plus loin, qu'il seroit à propos que
vous la vissiez, et que vous jugeassiez vous-même
des offres que j'ai faites, et sur-tout
de celles que je pourrois faire.

L'abbé n'eut pas de peine à faire goûter
cette proposition. Le prince l'accepta,
mais il voulut que je fusse de la partie. C'étoit
le jour de mon accès. Il me dit qu'il
attendroit jusqu'au lendemain, et que partant
le soir il iroit coucher au palais-royal,
où nous prendrions nos mesures pour le
jour suivant. Ce délai étoit long pour un
prince aussi impatient. Tout flatteur qu'il
pouvoit être pour moi, j'aurois bien voulu
qu'il en eût été autrement : cependant pour
répondre à cette violence, je m'en fis à
tous égards ; c'est-à-dire, qu'outre la répugnance
que j'avois à me prêter à de pareils
projets, et que ma maladie augmentoit,
je fus obligé de partir presque encore
dans ma crise, et sans avoir le moindre
temps pour me remettre. Il est vrai que le
prince me dédommageoit par toutes sortes
d'attentions. Il voulut que je fusse à
côté de lui dans son carrosse, fit lever les
glaces, et fouetter si doucement, que je

p336

n'aurois guères pu être plus tranquille dans
mon lit même.

Arrivé au palais-royal, le prince n'y
voulut être pour personne. Il ordonna de
renvoyer tous ceux qui viendroient, et se
renferma avec le seul abbé et moi. Dès-lors,
et le lendemain même jusqu'à l'heure
que nous nous rendîmes chez la veuve, il
ne fut question que d'elle. L'abbé réitéra
qu'il désespéroit de la vaincre. Il est vrai
que toutes les offres qu'il avoit faites,
étoient en son nom. C'est ainsi qu'il en usoit
toujours ; parce qu'un marché fait avec
lui, ne pouvoit que se conclure agréablement
avec le prince. Son nom ne s'employoit
qu'à l'extrémité. On délibéra de le
faire dans cette occasion ; mais la négative
l'emporta. La raison, c'est que l'abbé prétendoit
qu'au rebours de toutes les veuves,
celle-ci chérissoit tellement la mémoire
de son défunt mari, qu'une infidélité
de cette volée l'effrayeroit plus que

jamais. De filer le parfait amour, ajouta-t' il,
il est sûr que cela nous renverroit aux calendes
grecques. Tout ce qu' il y a à faire,
c' est de voir, d' offrir, et si rien ne fait,
je sais un moyen qui peut-être réussira.

p337

L' heure approchant, le prince s' ajusta,
moi de même ; pour l' abbé, il l' étoit déjà.
Comme nous n' allions que pour satisfaire
nos yeux, nous résolûmes, pour effaroucher
encore moins la veuve, de ne
tomber dans sa boutique qu' après être entrés
dans quelques autres. Suivant ce projet,
nous entrâmes devant et à côté de
chez elle. Enfin, faisant semblant de ne pas
trouver ce que nous cherchions, nous abordâmes
où nous voulions être. Nous affectâmes
même auparavant de passer ; mais l' abbé
nous cria : ici, messieurs, ici, vous y
trouverez peut-être votre affaire.
Malgré ce mystère, nous pûmes aisément
remarquer que cette vertueuse veuve
s' effarouchoit de voir l' abbé. Une noble
rougeur lui montant tout-à-coup au
visage, on ne pouvoit, j' ose le dire, résister
à son éclat. Il falloit baisser les yeux,
sur-tout saisis du respect que son air de vertu
inspiroit. Voici, madame, dit l' abbé,
des messieurs qui cherchent par tout de
belles vestes brodées ; vous en êtes pourvue,
je le sais ; n' auriez-vous pas de quoi
les satisfaire ? Non, monsieur, répondit-elle,
sans doute pour congédier l' abbé,

p338

dont la vue seule l' offensoit. Mais, madame,
repliqua-t' il, il me semble pourtant
vous en avoir vu autrefois déployer et
vendre. Cela se peut, monsieur, mais je
n' en ai plus.
Le prince déjà trop épris pour lever le
pied à cette réponse, s' attacha aux marchandises
qu' il voyoit, en demanda le
prix et prolongea le temps à en choisir de
toutes les sortes. L' abbé ayant remarqué
qu' il peinoit la veuve, prétextua d' aller en

attendant voir ailleurs pour des vestes ; et que dès qu' il auroit trouvé ce qu' il jugeoit devoir nous accommoder, il viendrait nous reprendre. La veuve en effet parut beaucoup plus tranquille après son départ. Le prince ne la questionna pas seulement sur ses marchandises, mais sur diverses choses, où il ne lui trouva pas moins d' esprit que de beauté. Quoique l' abbé demeurât assez long-temps, il revint néanmoins encore trop tôt. Mais il le falloir, autrement la chaste veuve n' auroit su ce que cela vouloit dire, et peut-être auroit-elle pris quelque ombrage. Allons, messieurs, nous dit l' abbé en entrant, j' ai trouvé votre affaire, mais c' est à l' autre

p339

bout du palais. Ce qu' il disoit étoit à deux fins ; l' une, pour justifier le temps qu' il avoit demeuré ; l' autre, pour nous mettre si bien hors de la vue de notre charmante veuve, que nous n' eussions besoin d' entrer nulle part.

On pouvoit aisément voir que ce n' étoit qu' avec violence que le prince s' arrachoit de ce lieu. Cependant nos petites emplettes empaquetées, il fallut payer et partir. La veuve s' offrit poliment à les faire porter où nous souhaiterions. L' abbé prit la parole, et dit que cela n' étoit pas nécessaire, que lui-même porteroit bien le paquet jusques chez le marchand où nous allions, et que là on joindroit le tout ensemble, pour le faire mettre seulement dans notre carrosse. Cependant je m' en chargeai au lieu de lui, et prenant congé avec de grandes révérences, nous sortîmes.

On peut dire que c' est quelque chose d' admirable, que les égards que la vertu s' attire de ceux mêmes qui en ont le moins. Cette seule prérogative marque assez son prix. Peut-être n' en jouit-elle jamais mieux que dans cette veuve. Non-seulement l' abbé et moi lui rendîmes nos hommages,

p340

mais le prince lui manifesta les siens
d' une manière qu' il n' eut certainement pas
faite avec la première dame de la cour,
qui n' auroit pas eu le même air de vertu.
Le malheur, c' est que malgré le respect
que la vertu inspire, elle n' est point à l' abri
des embûches. Souvent même elle donne
lieu à ce qu' il y a de plus noir ; je vais
à regret en donner un exemple.
Ayant regagné droit notre carrosse, le
prince, dès que nous y fûmes, tomba sur
l' éloge de la veuve. *que de charmes*, nous
dit-il ! *et sur-tout quel air de vertu ! Remarquons*
que si l' air seul de la vertu est mis au
nombre des plus grands charmes, quelle ne
doit pas être la vertu même ! C' est malheureusement
de quoi l' on s' embarrasse le moins ;
ou si quelquefois on s' en inquiette, c' est
tout au plus pour en prendre l' air, et par-là
se rendre encore plus détestable. l' abbé
répondit au prince : fort bien, monseigneur ;
mais cet air qui vous charme tant,
et qui ne vous trompe point, n' abrège
pas nos affaires. Ne croyez-vous pas qu' un
peu moins de vertu seroit encore plus aimable ?
sans doute, repliqua le prince,
autant que la facilité peut l' être, mais une

p341

difficulté comme celle-là a bien d' autres attraits.
premièrement, c' est un plaisir que de
la lever ; et quand on en vient à bout, trouve-moi
quelque chose de comparable. Pour
moi, continua le prince, *je suis si persuadé*
que rien n' en approche, que je te prie de faire
pour celle-ci, ce que tu n' as fait encore
pour aucune autre. ma foi, repliqua l' abbé,
je crois que votre st. Esprit même
n' auroit pas l' efficace de faire cette conquête.
n' importe, tente jusques-là, s' il le
faut ; le reste sera pour ta récompense.
après le charme que le prince avouoit
lui-même qu' il trouvoit dans la vertu de
cette femme, n' est-ce pas une chose étonnante
que l' ardeur qu' il marque pour le
détruire ? Cette extravagance de vouloir,
à quelque prix que ce soit, anéantir ce
que l' on aime, n' étoit pas tant de son goût
que du goût de bien d' autres. Combien de
gens se font une délicatesse de savourer
cette vertu ? Ou tout n' est que chimère,

ou ce sont des monstres hors de nature.
Rentré au palais-royal, le prince ne donna aucun relâche à l'abbé. Il ne lui ordonna pas, mais il le supplia de retourner

p342

dès le même soir à la conquête de la veuve. *fais comme tu voudras*, ajouta-t' il ; *n'importe à quel prix ; mais il faut que je l'aie*. il alla. Pendant ce temps-là le prince paroisoit affollé. Je voulus me retirer. *non*, dit-il, *demeure, et parle-moi de cette femme. Qu'en dis-tu ?* que pourrois-je en dire, mon prince, après le transport que vous marquez ? Cela suffit pour ne pas douter de ses appas : mais pourtant si elle est telle que monsieur l'abbé le craint, moi-même, monseigneur, je crains pour vous les suites. En effet, je l'avois souvent vu transporté de l'aspect de quelque nouveauté, mais jamais au point où il étoit.
Enfin l'abbé revint. *quelle nouvelle*, lui cria le prince de si loin qu'il l'aperçut ? Le royaume de France, monseigneur, n'ébranleroit pas cette femme.
Consolez-vous pourtant. Je vous ai parlé d'un moyen qui pourroit réussir, et j'ai plus que jamais lieu de l'espérer. Sans ces dernières paroles, je crois que le prince ne se seroit plus possédé. Il s'étoit déjà levé avec furie ; et c'est ce qui avoit obligé l'abbé à faire succéder tout d'un coup

p343

l'espérance au désespoir. Malgré cela il demeura comme en suspens, jusqu'à ce que l'abbé lui eut expliqué le moyen dont il le flattoit. Quel moyen, ô ciel ! La plume, en y pensant, me tombe presque des mains.
L'abbé commença par raconter la manière dont la veuve avoit rejeté ses offres.
Quoiqu'ils allassent à un point qui redresse l'injure faite aux femmes sur l'article, elle n'avoit paru sensible qu'à

l' affront que l' abbé lui faisoit de la croire
toujours capable de se laisser séduire. Pour
le coup, lui avoit-elle dit, je vous prie
de ne jamais remettre le pied chez moi.
Là dessus, l' abbé ajouta qu' il lui avoit répondu :
non, madame, je ne reparoîtrai
jamais chez vous, du moins en petit collet :
mais si le quittant vous voulez de moi
avec tout ce que je vous offre, je suis votre
époux quand il vous plaira. à ces mots,
poursuivit l' abbé, elle me parut toute
ébranlée ; et lorsque je lui assurai que rien
ne m' engageoit que quelques bénéfices que
je résignerois, elle m' a remercié d' une
marque d' amour aussi tendre ; et sans me
rien promettre, elle m' a laissé tout espérer.

p344

Le prince au comble de la joie, pensa
sauter au col de l' abbé. Il sentoit bien
son but. Pour moi, j' eus besoin qu' il
s' expliquât un peu mieux. Il le fit ; et
malgré cela j' avois de la peine à comprendre
tant de bassesse ou de scélératessse.
Depuis long-temps, ajouta-t' il au prince,
je médite de réduire cette femme par voie
conjugale. Cette idée ne m' est pas seulement
venue pour vous, monseigneur,
mais pour moi, qui aime cette veuve avant
vous, et peut-être plus que vous. Le tout
dépend de s' en emparer. Puisqu' il n' y a pas
d' autre moyen, je l' épouse ; et sans querelle
ni dispute, du moins entre vous et
moi, nous satisferons nos feux. Dès qu' une
fois je serai son seigneur et maître,
il faudra bien qu' elle obéisse, et la quittant
de sa vertu, qu' elle n' en marque
qu' à vous servir. Peut-on rien de plus lâche
et de plus scélérat ? Mais ce n' est pas
tout : cet abbé avoit déjà une femme
quelque part à le détester : ainsi il ne se
préparoit pas seulement à se couvrir à tous
égards d' infamie, mais du crime de bigamie,
qui par lui-même frise la hard.
Si le cardinal Du Bois, et l' encre qu' il

p345

a répandue sur toute sa vie, n' étoient généralement connus, j' aurois volontiers épargné la mienne sur ce qui le regarde. Deux choses m' y auroient obligé ; le dégoût de prêter ma plume à certains traits, et la répugnance de publier la turpitude d' un homme qui ne m' auroit jamais fait de mal, si sa funeste amitié n' eût souvent servi à m' entraîner dans le vice. Mais outre que tout ce que je puis en dire ne sauroit empirer l' odeur qu' il a laissée, c' est qu' il faudroit supprimer une grande partie de mes mémoires, si je voulois le ménager scrupuleusement. Je crois même que le mariage dont il s' agit, m' ayant donné lieu de parler d' un autre qu' il avoit déjà contracté, le lecteur ne sera pas fâché que je lui en fasse l' histoire : mais pour cela il faut faire une petite digression, et remonter aux premières circonstances de sa vie.

p1

L' abbé, ou cardinal Du Bois, étoit de Brive-La-Gaillarde, né de parens honnêtes, et assez aisés pour faire de lui un méchant ecclésiastique, et d' un frère qu' il avoit, un médecin, qu' il appella dans la suite, et qui par une charge créée exprès, fut fait surintendant des ponts et chaussées. L' abbé, obligé de chercher fortune, quitta la maison paternelle, et

p2

en faveur de son caractère passa pour précepteur chez Monsieur De G, président au parlement de Bordeaux. Là il donna bientôt des marques authentiques de ses grandes dispositions pour le beau sexe. Une femme-de-chambre, par malheur pour elle, se trouva de son goût. Il lui en conta, la persuada, et à la fin lui déranger le tempérament. Le président qui ne l' avoit pas pris pour cette belle oeuvre, le congédia. La femme-de-chambre, qui s' étoit mêlée aussi de ce

qu' elle n' avoit que faire, eut le même sort. Tous deux sur le pavé, ils eurent le temps et la commodité de perfectionner leur ouvrage. Non-seulement cela, mais voulant apparemment le légitimer, l' abbé quitta son petit-collet. Je ne sais si ce fut à meilleure intention que pour la veuve : toujours il se maria avec la femme-de-chambre, et tous deux après cherchèrent condition. Elle, jeune, jolie et bien dressée, trouva bientôt son fait. Pour lui, tout mauvais ecclésiastique qu' il fût, c' étoit encore son mieux. Ne trouvant rien à faire, et sa chère moitié hors d' état de le soutenir, ils résolurent ensemble qu' il reprendroit

p3

son premier métier, qu' elle le verroit comme frère, et s' employeroit pour lui retrouver ce qu' il avoit perdu. L' abbé, quoique rentré dans sa sphère, battit néanmoins très-long-temps le pavé. C' est dans ce temps-là que plusieurs personnes le virent déchauffé, moitié nud, et rat d' eglise. à la fin, madame l' abbesse, sa chère moitié, découvrit, je ne sais comment, qu' il manquoit un lecteur dans la maison d' Orléans. Quoique ce poste fût fort au dessus de ce que pouvoit espérer son cher mari, elle ne perdit point courage. Après je ne sais quels efforts, elle vit jour à l' espérance, et le succès y répondant, elle fit un dernier effort pour équiper son trois fois cher. Il se présenta, et moitié protection, moitié bonheur, il fut accepté. Quoique peu ambitieux, et qu' il ne l' ait jamais été que par occasion, la nécessité où il s' étoit vu lui fit étudier le naturel de son maître, et le flattant, chercher par-là à s' insinuer dans ses bonnes graces, et se mettre à l' abri des injures qu' il avoit souffertes. Je crois qu' il n' eût d' abord d' autre but. Rien ne lui fut plus

p4

facile que d' y parvenir. Il n' eut qu' à suivre

son goût, et observer seulement qu' il ne se trahit, c' est-à-dire, que ceux qui prenoient intérêt à l' éducation du prince, ne s' apperçussent qu' il fortifioit ses penchans, et travailloit même à le pervertir dans ce qu' il avoit de bon. En peu de temps il s' empara si bien de la faveur et des graces de son maître, qu' il n' eut plus rien à craindre à tous égards. La fortune, comme on sait, change souvent le coeur. L' abbé dans la sienne n' oublia pas seulement tout ce que sa chère moitié avoit fait pour lui, mais il méprisa ses noeuds, et la quitta effrontément, la congédia sans façon, comme il eût fait une concubine. Piquée d' une pareille conduite, elle songea moins à s' en venger qu' à le mépriser lui-même. C' est de quoi il s' embarrassoit le moins. Tous deux ne cherchèrent donc qu' à se dédommager. Dans la suite pourtant, les actions venant à baisser chez la femme, elle voulut faire rentrer le mari dans le devoir ; mais avec une somme d' argent elle s' appaisa, et le tint quitte pour jamais. Peut-être ce scandale se seroit-il parfaitement

p5

oublié, si l' abbé dans sa fortune n' eût donné celui de vouloir être archevêque et cardinal. Je dis l' abbé ; mais c' est plutôt le prince qu' on doit en accuser. Tout puissant, il se plut à l' élévation de son favori. Pour peu qu' il eût paru ne pas y donner les mains, l' abbé se fût moqué de tous ces titres pompeux : mais le prince, au contraire, prétendoit qu' il en étoit plus digne que bien d' autres ; *parce*, disoit-il, *qu' on ne pouvoit du moins avec tous les vices ordinaires aux gens d' eglise, lui reprocher l' hypocrisie*. en effet, faute de cette vertu cardinale, il fut tellement jugé indigne des honneurs auxquels il fut promu, que Clément XI creva, dit-on, de dépit, pour lui avoir vendu *un chapeau* prix et somme *d' un million* , que reçurent ses neveux. Il est à remarquer que le pontife avoit pourtant déjà absous l' abbé de mille défauts d' hypocrisie. Malheureusement son catalogue ne portoit pas les *deux mariages*

dont il est ici question. Ils ne lui revinrent
qu' après, et ce fut alors que le scrupule
lui donna si fort la fièvre, qu' il en mourut.
Ce qu' il y a encore de remarquable,

p6

c' est que ce coup mortel lui fut charitablement porté par l' archevêque de V et m. Le cardinal de P qui, disgraciés, et par vengeance contre l' abbé, informèrent de ses actions conjugales, et en envoyèrent les pièces authentiques à Rome. Sans parler du motif qui animoit ces messieurs, je laisse à juger, puisque l' affaire étoit sans remède, s' il valoit la peine de faire mourir d' une si vilaine mort leur père et leur bienfaiteur commun. Quelle charité ! Mais c' est trop m' écarter ; je reviens à ce où j' ai malheureusement eu part.

Le prince ne connoissant d' autre loi que celle du plaisir, n' apprit pas seulement avec joie le projet de l' abbé, mais il l' exhorta même à n' y mettre aucun délai. *demain*, lui dit-il, *je retourne à St Cloud. cependant fais vite, et que je reçoive au plutôt de bonnes nouvelles.* il n' y a point de doute, que si ce n' eût été mon état, le prince m' auroit envoyé avec l' abbé aux troussees de la veuve. Loin de cela, il m' avertit qu' il m' emmeneroit avec lui ; mais que j' eusse à si bien prendre mes mesures avec moi-même, que je fusse prêt,

p7

s' il étoit nécessaire, lorsque l' abbé parleroit. Heureusement qu' il ne parla point, et que nous étant rendus le lendemain à Saint-Cloud, nous ne l' y vîmes que quatre ou cinq jours après, pour l' invitation de sa noce.

J' étois avec le prince lorsqu' il arriva. L' apercevant, il me dit à demi-bas : *je gage qu' il apporte de bonnes nouvelles ; sa mine seule me le dénote. Hé bien* , lui cria-t' il ensuite, *qu' as-tu à nous apprendre ?* il demeura quelque temps à répondre ; mais ce n' étoit que pour donner à quelques importuns celui de se retirer. Ce que j' ai à vous apprendre, répondit l' abbé, c' est, monseigneur, qu' il faut partir dès ce soir pour me voir fiancé et marié à minuit. Les choses en sont-là ; jugez si je me suis endormi. Non, repliqua le prince tressaillant et se levant comme pour partir. Doucement, mon prince, lui dit l' abbé, vos

ordres sont-ils donc déjà donnés ? Vous avez du temps de reste. Ecoutez, s' il vous plaît, comment j' ai employé le mien. Le prince s' étant rassis, l' abbé se mit à lui raconter la manière dont il étoit parvenu à son but.

p8

Ayant quitté le petit-collet, commença-t' il, et m' étant vêtu à la séculière, j' ai été, selon ma promesse, me montrer en sacrifice à la veuve. Voyez, madame, lui ai-je dit, voyez si c' est-là vous aimer. Pénétré et saisie, elle n' a su d' abord que me répondre ; mais revenue à elle, elle est convenue qu' on ne pouvoit une plus grande marque d' amour, que la reconnoissance seule l' engageoit déjà plus qu' elle ne vouloit ; mais qu' elle demandoit néanmoins encore quelque temps pour se consulter. Quoi, madame, me suis-je écrié, tandis que je sacrifie tout pour vous, vous demandez encore du délai ! Non, je souffrirai plutôt la mort ! Cette généreuse veuve, continua l' abbé, touchée, attendrie, m' a prié d' entrer pour la première fois de sa vie. Là elle s' est abandonnée aux sentimens les plus tendres. Elle n' a plus insisté que pour assembler quelques parens, et a pris jour pour le lendemain. Le lendemain, poursuivit l' abbé, je me suis rendu seul, comme je l' avois protesté, jusqu' à ce que toutes choses fussent conclues. Je n' y ai trouvé que quatre

p9

personnes voisines et alliées, et déjà si bien prévenues, que je n' ai paru pour ainsi dire que pour m' entendre faire compliment sur l' honneur de mon alliance. Ne répondant que par mon empressement, on a passé tout le jour à délibérer sur les moyens de le satisfaire. Le notaire est venu ; on a passé contrat. Je voulois, et j' avois même déjà prévenu un ecclésiastique de mes amis ; mais la veuve a voulu absolument se marier à sa paroisse. Je n' ai

consenti que foiblement à cet article, jusqu' à ce qu' ayant été trouver le vicaire, il m' a paru si bon diable, que je ne pouvois mieux rencontrer dans tout Paris. Je l' ai mené chez ma veuve, qu' il connoissoit déjà. Elle et moi nous l' avons chargé de tout ; et pour conclure enfin, on vous attend, monseigneur ; mais vous ne serez-là, s' il vous plaît, que mon ami. *trop heureux*, s' écria le prince. *va ; c' est dommage que tu ne sois pas premier eunuque du grand turc.*

je vous entends, monseigneur, repliqua l' abbé ; vous voudriez que la cérémonie ne se fit que pour vous, ou qu' après elle on m' en fit une autre. J' aimerois mieux,

p10

continua-t' il, que le grand sultan perdît jusqu' à ses oreilles, que de me voir seulement ôter un cheveu. Le prince en belle humeur ne demandoit qu' à railler. Cependant il ne fit que rire de la réponse de l' abbé, et changeant de discours, il lui demanda *où l' on iroit en sortant de l' eglise ?* on ira, répondit l' abbé, non pas me rien retrancher, mais me donner un relief plus commun à la cour et à la ville que l' amputation, terrible même à Constantinople. *comment donc ?* repartit le prince. Oui, poursuivit l' abbé, malgré tout le mal que vous pourriez me souhaiter, j' ai disposé les choses de manière, qu' il arrivera peut-être ce qu' on n' a jamais vu ; c' est-à-dire, qu' une femme par ruse du mari, le coëffe sans le savoir. Pour s' expliquer, il ajouta qu' il avoit ordonné chez une fameuse, où il avoit déjà mené la veuve, comme chez sa parente, un régal pour dix personnes ; qu' on iroit-là en sortant de l' eglise ; qu' il avoit des lits tout prêts ; et qu' à tout seigneur tout honneur, le prince commenceroit à remplir les devoirs matrimoniaux. Quel horrible et funeste projet contre cette

p11

vertueuse veuve ! Je croyois d' en être
quitte pour l' entendre ; mais il fallut que
j' en fusse témoin, et que je prisse part aux
embûches qu' on alloit lui dresser. Le prince
ne s' attendoit pas moins qu' à cette respectueuse
déférence de l' abbé. C' est ce
qu' il aimoit ; non pas seulement en tel
cas, mais dans tout autre, où il se familiarisoit,
s' oubloit, et vouloit être seul
à le faire. Cependant cela n' arriva pas toujours ;
et quoique sa bonté le fit souvent
passer sur bien des choses, il fut plus
d' une fois obligé de redresser l' abus qu' on
en faisoit.

L' abbé ayant fini son narré, je vis
l' heure où je croyois quasi que l' on partiroit
sans songer à moi. Point du tout. Le
prince me demanda bien mon avis ; mais
l' abbé me chassa pour ainsi dire, afin que
j' allasse me préparer. Je fus bientôt prêt,
ayant presque également à la ville et à la
campagne tout ce qu' il me falloit. Tout
l' étant, nous partîmes, et arrivâmes avec
la nuit au palais-royal. Pour m' épargner
néanmoins, l' abbé me fit conduire par
son valet-de-chambre de main chez la
fameuse, où il avoit ordonné son régal.

p12

Tu nous attendras-là, me dit-il. Si quelque
chose manque, tu le redresseras ;
mais renvoie-moi le valet-de-chambre,
parce qu' on ne sait ce qui peut arriver,
et que d' ailleurs ma veuve le connoît déjà
pour le mien propre.

Acceptant avec plaisir cette espèce de
grace qu' il accordoit à ma circonstance,
je me laissai conduire où il voulut. Arrivé,
je renvoyai aussi-tôt le valet-de-chambre,
et me mis à causer avec la
dame du lieu. C' en étoit bien une en apparence
du plus grand air et des mieux
étouffées ; mais, graces à l' abbé, qui en
moins de trois jours l' avoit mise sur un
si bon pied. Il lui avoit fait prendre un
appartement magnifique, laquais, femme-de-chambre :
le tout pour s' en faire honneur, comme d' une parente,
chez qui il vouloit même obliger sa veuve de
venir demeurer.

Il étoit près d' onze heures quand j' entrai
chez cette femme. Entre une et deux

après minuit, toute la noce arriva. La veuve, aussi charmante que tout ce que je vis en ma vie, me pénétra jusqu' au fond de l' ame. J' aurois peine à dire pourquoi

p13

et comment. C' étoit chez elle un mélange de mille attraits, et chez moi une confusion de presque autant de sentimens. Je crois pourtant que la pitié me dominoit le plus. Je jure que si j' avois pu croire qu' elle n' eût produit autre chose que d' accélérer le désespoir de la veuve, et attirer peut-être ma disgrâce, j' aurois tenté de lui ouvrir les yeux, et lui faire éviter le piège qu' on alloit lui tendre. Hélas ! Elle ne le pressentoit guères. Pleine de la confiance qu' inspire la vertu, elle étoit gaie, enjouée, et ne songeoit qu' à donner à son nouveau mari autant lieu d' être content, qu' elle croyoit bonnement en avoir.

Avant que de se mettre à table, l' abbé me tira en particulier, et me dit que je prisse garde de n' appeller le prince que mon oncle ; et lui simplement, monsieur, ou l' abbé, si je voulois. En effet, il avoit fait passer le prince, et moi, pour oncle et neveu, comme chez la clinquailière, et tous deux de ses amis. Pour lui, il avoit pris un nom si abicrac, qu' il ne voulut obliger ni le prince ni moi à le retenir, d' autant plus qu' il s' attendoit

p14

à lever bientôt le masque, faute de pouvoir le garder. L' ambigu étant tout dressé, on fit presque aussi-tôt asseoir l' épouse entre ses deux époux. On n' auroit guères pu distinguer lequel des deux étoit le véritable, à moins qu' aux airs et aux manières galantes on n' eût jugé que le prince étoit l' amant, l' abbé le mari. On ne fit pas longue table. Ce plaisir étoit réservé au jour et à la nuit suivante. Pour celle-ci, on se retira sagement, après s' être seulement

rafraîchis, et avoir fait aux nouveaux mariés tous les complimens qui conviennent.

La veuve étoit prévenue, non-seulement qu' elle coucheroit-là, mais que les amis de l' abbé y coucheroient aussi ; parce qu' il l' avoit avertie qu' ils viendroient *incognito* de la campagne. Tous s' étant retirés, nous en fîmes autant dans un lieu choisi, et où la maîtresse établie nous conduisit. C' étoit une chambre à deux lits, qui communiquoit à celle des mariés, et dont la porte donnoit presque sur leur lit nuptial. Suivant le mot, le prince se déshabilla tout prêt en robe de chambre. La

p15

porte même n' étoit que poussée, sans être fermée. L' abbé ayant fait mettre sa mariée au lit, éteignit les bougies, et au lieu de s' y mettre, il entra doucement dans la chambre où nous étions, et le prince passa à la place. Nous, c' est-à-dire, l' abbé et moi, nous nous couchâmes chacun dans notre lit, en attendant ce qui en arriveroit. La simplicité et la bonne foi de la veuve l' empêcha sans doute de méconnoître d' abord son objet. Plus replet et mieux nourri, il n' y avoit que sa grande crédulité qui pût l' empêcher de sentir une différence aussi palpable au toucher, que son imagination pouvoit la lui représenter. Cependant il n' en fut rien. Mais nous étions malheureusement dans les jours les plus longs de l' année. Il commençoit même à poindre lorsqu' on s' étoit mis au lit. Déjà grand, et revenue apparemment de ses premiers transports, elle fit plus d' attention, tomba dans quelque étonnement, et voulut s' éclaircir. Soit cela, ou qu' ayant ouvert les rideaux, tant du lit que des fenêtres, elle vint naturellement à connoître son erreur ; elle fit un grand cri, se leva, et nous éveilla par son bruit.

p16

Je dis qu' elle nous éveilla, parce qu' à

force d' attendre cette scène, et surpris même de ce qu' elle n' arrivoit pas, nous nous étions endormis. Nous levant brusquement, nous entrâmes. Quel spectacle, ô dieu ! Pour moi du moins je fus saisi d' horreur, et sur-tout de pitié. Cette pauvre veuve tombant aux genoux de son mari, crioit miséricorde pour le crime qu' il lui avoit fait commettre. Suffoquant de larmes et de sanglots, non, juroit-elle, je n' y ai aucune part ; si vous le croyez, faites de moi ce qu' il vous plaira. L' abbé lui-même ne put s' empêcher d' en être touché. Il lui dit, pour l' apaiser au plus vite : de quoi vous alarmez-vous ? C' est moi qui l' ai voulu. Vous, s' écria-t' elle, cela se peut-il ? Oui, et qui plus est je ne vous en aime que davantage. Vous ne m' en aimez que davantage ! Reprit-elle, et moi je vous déteste. Ciel ! Quel monstre, qui ne se contente pas de l' être, mais qui a voulu que je le fusse aussi ! Savez-vous ce que vous dites, repliqua l' abbé, et à qui vous avez eu affaire ? Fut-ce avec Gabriël, répondit-elle ; mais non, c' est avec des Lucifers. Que je suis malheureuse ! Et où

p17

trouverai-je un antre assez sombre pour cacher ma honte ! Quelle folie, repartit l' abbé ! Combien d' antres ne faudroit-il pas s' il en falloit à chacune de celles qui ne sont pas même dans votre cas ! Pendant toute cette scène, le prince, qui étoit demeuré au lit, se leva et vint pour joindre sa rhétorique à celle de l' abbé. Loin de lui sauter à la gorge, comme avoit fait la clincaillière, la veuve se sauva, ne pouvant supporter l' objet de sa honte. Le prince la suivit. Non, crioit-elle, je saute par les fenêtres. Il s' arrêta, et tout stupéfait, il nous dit : *laissons-là, c' est un premier mouvement, sans doute qu' elle en reviendra.* appelant la maîtresse du lieu, il la pria d' aller joindre la veuve, qui s' étoit retirée dans la chambre où nous avions couché l' abbé et moi. Tout habiles que sont ces sortes de femmes à tourner en ridicule la vertu de celles qui en ont, elle ne nous rapporta autre chose, plus d' une heure après, sinon qu' elle n' avoit

jamais vu un pareil désespoir.
Cependant l' heure où les parens devoient
venir voir les nouveaux mariés,
approchoit. Il fut résolu qu' on les renverroit

p18

au temps du dîner, et que si d' ici là
la veuve ne se mettoit pas à la raison, on
s' ouvreroit à l' un d' eux, qu' on l' éblouiroit
par promesses ou par présens, et que de
cette manière peut-être on réussiroit. C' est
le parti qu' on fut obligé de prendre. Le
désespoir de la veuve ne fit qu' augmenter
avec les réflexions. Il alla même jusqu' à en
craindre les effets ; et ce fut alors que, les
parens venus pour la seconde fois, on mit
le projet en exécution.

C' est quelque chose d' étonnant, comment
dans une même famille il se trouve
des vases d' honneur, et d' autres le déshonneur.
Ceux-ci pour l' ordinaire se sentent
les uns les autres. L' abbé avoit flairé
qu' une vieille tante de la veuve n' étoit pas
celle dont elle héritoit, et qu' elle pourroit
bien se prêter à ce qu' elle n' avoit pas
la mine d' avoir jamais donné lieu. En effet,
celle-ci arrivant des premières, l' abbé la
tira en particulier. Il la mit au fait, et la
persuada si bien, que passant devant nous
pour aller sermoner la veuve, nous pouvions
à son seul air nous promettre quelque
chose. Elle entra, et après un débat
assez long, elle parut d' un air grave et

p19

content, pour nous dire qu' elle avoit déjà
obtenu de sa nièce qu' elle paroîtroit comme
si de rien n' étoit.
Quoique ce ne fût pas grand' chose, c' étoit
pourtant beaucoup. Le prince s' en
réjouit, l' abbé de même. Pour moi, si
quelque chose eût pu me divertir, ç' eût été de
voir dès-lors, et tout le jour, la suffisance
et le respect que cette vieille haridelle marquoit
au prince, que l' abbé lui avoit fait
connoître. Comme la veuve n' avoit
jusques-là songé à rien moins qu' à sa toilette,

nous vidâmes la chambre où nous étions,
et y laissant la tante pour profiter encore
de ce temps, nous fûmes joindre les autres
dans la salle où nous devions dîner.
Enfin toutes deux parurent. On a beau
dire : on pouvoit lire sur le front ce que
valoient la tante et la nièce. Pour celle-ci,
rien de plus naturel ; c' étoit la vertu même
choquée et désolée.
Ceux de ses parens, qui ne savoient pas
le dessous des cartes, furent surpris de la
voir. L' une entr' autres, qu' une même trempé
apparemment lui rendoit plus chère,
s' informa curieusement de ce qu' elle avoit.
Quelques larmes qu' elle laissa couler, pensèrent

p20

encore nous troubler ; mais l' abbé ;
soutenu de la tante, en rejeta la source sur
une cause badine, et cela passant, chacun
se divertit comme il put. Le prince lui-même,
à qui la violence ne plût jamais,
paroissoit tout mécontent et comme ennuyé.
Cependant le vin de Champagne à la fin
du repas produisit son effet. Nos bourgeois
et bourgeoises se mirent à chanter
chacun à la ronde ; la veuve donna la sienne,
mais d' une voix de tourterelle, plus
gémissante d' avoir trouvé à son réveil le
coucou dans son nid, que si elle avoit
réellement perdu celui qu' elle avoit cru
digne d' y admettre.
Après le repas, le prince las, ennuyé,
se seroit volontiers retiré. Cependant il
demeura pour voir quelle seroit la fin de
la pièce ; mais sous prétexte de mal de
tête, il passa dans une chambre à part pour
s' y reposer. Nos petits marchands et
marchandes parlèrent de faire un tour à leur
boutique du palais. Nous les laissâmes
aller, à l' exception de la vieille tante, que
l' abbé retint. Ce qu' elle avoit déjà opéré,
le faisoit bien augurer du reste ; mais il se
trompoit grossièrement. La veuve n' avoit

p21

plus pour lui que de l' horreur, et sa vue

seule lui faisoit souffrir mort et passion.
N' y ayant plus là que gens du secret,
l' abbé voulut s' en approcher. Monstre,
lui dit-elle, retirez-vous de moi, et ne
m' approchez jamais ! Que vous êtes
méchante, lui répondit-il ! Savez-vous que
je suis votre seigneur et maître ? Vous,
s' écria-t' elle, vous n' êtes que mon bourreau !
Brutal, il ne se mit pas seulement à
lui chanter pouille, mais encore à lui
vouloir faire violence. Pour moi, je ne sais ce
que je lui eusse fait, si le prince attiré par
le bruit ne fût venu mettre le holà. *qu' est-ce
donc ?* dit-il, à l' abbé ; *que veux-tu ?*
je veux, répondit-il, que madame mon
épouse se mette à la raison, qu' elle m' aime
selon les loix ; du reste, je m' en moque.
Il a bien raison, dit cette vertueuse
affligée. Dieu, s' écria-t' elle, que vous
ai-je fait pour m' avoir ainsi abandonnée !
Le prince, réellement touché, s' approcha
pour la consoler. Jusques-là il n' avoit
pas seulement paru qu' elle sût rien de son
rang, mais elle s' en souvint pour lui dire
qu' elle s' étonnoit qu' un grand prince
comme lui se fût abaissé au stratagème qui la

p22

déshonorait. *je conviens, madame,* lui
repliqua-t' il, *que je me suis oublié ; mais si
vous vouliez, malgré le désordre où vous
êtes, vous considérer dans un miroir, peut-être
m' excuseriez-vous. Cependant, ajouta-t' il,
je ne m' excuse pas à présent moi-même,
et si j' avois pu m' imaginer tant de vertu,
j' eusse tâché d' en avoir assez pour vous épargner
le trouble où vous êtes. La cause ne
dépend plus de moi ; mais si je puis en adoucir
l' effet, parlez, madame, et vous verrez
peut-être que je suis prince.*

l' air grand et naturel dont le prince prononça
ces mots, ébranla la veuve. Je confesse,
lui dit-elle, que si je pouvois encore
être dupe, je la serois des sentimens que
vous marquez. *dupe,* interrompit le prince !
*vous avez raison de craindre après ce
qui vous est arrivé ; mais éprouvez-le, et
vous verrez ce qui en sera.* quelle preuve,
hélas ! Pourroit me consoler ? J' en ai pour
ma vie à me détester. Cependant, à la merci
où je suis, je vais vous demander une

grace. *quelle ?* dit le prince avec ardeur.
C' est, poursuivit-elle, de me mettre à l' abri
des prétentions que monsieur, en montrant
l' abbé, prétend avoir sur moi. Il

p23

m' a épousée, m' a-t' il dit lui-même, pour vous et pour lui. Cela ne sera pas, ou je me donne la mort.

L' abbé, encore furieux, prévint la grace qu' elle demandoit au prince. Je vous l' accorde, ma mie, lui cria-t' il avec colère. Croyez que quand on me méprise, je le rends au centuple. *pour cela*, dit le prince, *tu es bien un méchant homme ; je l' avoue, madame, puisqu' il m' ôte de lui-même la satisfaction de vous accorder la première grace que vous m' ayez jamais demandée. voyez quelle autre, après celle-là, pourroit vous faire plaisir ?* je ne sais, répondit-elle, excepté, que n' osant jamais reparoître chez moi ni aux environs, je vous prie de me laisser ici. C' est ce qui m' a déjà été offert, ajouta-t' elle, et que je ne croyois guères d' accepter par une aussi fatale nécessité. Elle dit ces mots fondant en larmes, et se lamentant comme une Madeleine. Le prince se félicita de cette résolution. C' étoit l' ouvrage de la tante ; mais qui pour l' achever avoit eu besoin de quelque-temps, et peut-être de la circonstance qu' avoit fait naître la dispute de l' abbé.

p24

hé bien, madame, lui dit le prince, *comptez qu' il ne dépendra pas de moi que vos pleurs ne se changent en satisfaction et en douceur. non-seulement vous pouvez demeurer en ce lieu, mais choisir quel autre il vous plaira. par-tout vous y trouverez vos commodités, et un homme qui vous y adorera.* ce lieu, reprit-elle, n' est en lui-même que trop bon pour moi. Cependant, si j' ai mon choix, je le quitterai volontiers, tant pour l' horreur qu' il m' inspire, que pour m' éloigner, et faire, s' il se peut, qu' on n' entende jamais parler de moi. Parler de vous ? Dit la tante. Qu' en pourroit-on dire qui ne vous fit honneur ? Cela lui échappa, moins pour faire la cour à sa nièce qu' au prince. Cependant, Dieu qui ne permet pas toujours que les vicieux trouvent ici-bas leur compte, elle ne le trouva pas mieux que l' abbé. Les convives, qui nous avoient quitté, et que la fête, quoique languissante, rappelloit,

arrivèrent sur ces entrefaites. On changea de ton. Le prince, au comble de ses vœux, le mit lui-même sur la joie. Il n' y avoit que l' abbé et la veuve, qui chacun en soi-même faisoient bande à part.

p25

Quoique mornes tous deux, on distinguoit aisément leur motif. L' un avoit l' air d' un loup frustré de sa proie, et l' autre d' une brebis offensée, mais pourtant échappée à sa dent gloutonne. S' étant mis à table, on ne laissa pas que de se divertir beaucoup mieux qu' au dîner. Peut-être trouva-t' on les mariés un peu froids ; mais sans beaucoup s' en expliquer, on se sépara, et nous nous retrouvâmes une heure ou deux après le repas.

Le prince, occupé de ce que lui avoit dit sa charmante veuve, lui demanda *dans quel quartier elle souhaitoit de se retirer ?* n' importe, lui répondit-elle, pourvu que j' y sois parfaitement ignorée. *sur ce pied-là,* repartit le prince, *la ville ou la campagne vous sont égales.* oui, repliqua-t' elle ; mais j' espère que quelque part que ce soit, ma tante, que voici, me tiendra compagnie. *elle, et tout autre. Faites-vous une cour, si vous voulez ; je ne m' embarrasse que de la loger, et de l' augmenter quelquefois moi-même.* quel charme flatteur, s' écria-t' elle ! Il ne lui manque que de s' accorder un peu mieux avec le devoir. *si je pouvois lui donner ce mérite,* repliqua le prince,

p26

je vous jure, madame, qu' il l' auroit peut-être déjà, ou du moins tout-à-l' heure. C' est aussi tout ce que jamais il y manquera. adieu, je me retire, et vais donner mes ordres pour être éternellement à vous. si le prince n' avoit été animé que d' un plaisir brutal, il est certain qu' il eût moins songé à l' avenir, qu' à la nuit qu' il alloit perdre. Cependant il l' embrassa, et m' ordonnant de rester pour lui faire compagnie, il seroit parti sur le champ, si l' abbé

ne l' eût arrêté. Où allez-vous, monseigneur ?
Lui dit-il ; attendez au moins qu' on
ait été chercher un carrosse. Que ferez-vous
d' ailleurs jusqu' à ce qu' il soit jour ? Autant
et mieux vaudroit que vous passassiez
ici la nuit. *non ; madame, n' a besoin
que de repos, et moi je ne veux m' occuper
que du soin de lui complaire.* belle passion,
repliqua-t' il ! Ma foi il semble que la
mienne vous soit allé trouver, et que les
deux n' en fassent plus qu' une. Le prince
s' étant rassis, eut encore le temps de
baiser cent fois les mains de la veuve, de
l' assurer de toute sa tendresse, et qu' il
la consoleroit par tout ce qui seroit en
son pouvoir. Enfin, le valet-de-chambre

p27

étant venu avertir qu' il avoit-là un carrosse,
le prince, comme s' il eût eu affaire à une reine,
prit congé par un dernier baiser, et partit avec
l' abbé.

Cet égard que le prince marquoit à la
veuve, étoit certainement à sa place. Elle
avoit besoin de se remettre du triste état
où son aventure l' avoit jetée. Seule avec
sa tante et moi, elle me demanda : et
vous, monsieur, qui êtes-vous, je vous
prie ? Le monstre qui a tramé et conduit
tout ceci, ne m' a pas sans doute moins
trompée à votre égard que sur tout le
reste. Je suis, madame, lui répondis-je,
un jeune homme qui vous plains du fond
du coeur, et qui vous eût sauvée s' il avoit
cru le pouvoir. Avant vous, j' ai frémi du
tour qu' on vous a joué. Qui êtes-vous donc,
reprit-elle encore ? Hâtez-vous de m' apprendre
comment et par quel hasard,
après les sentimens que vous marquez,
vous tenez lieu ici d' un méchant garnement.
Je le suis, repliquai-je, mais pourtant
pas assez pour prendre plaisir à des
embûches telles que celles-ci. Vous vous
en étonnerez, peut-être, si je vous ajoute
que je suis page. Je me le suis presque imaginé,

p28

répondit-elle ; mais comme il m' a paru en effet à votre air et à vos manières que vous ne vous plaisiez pas à tout ce qui vient de se passer, je me loue d' avoir une compagnie telle que la vôtre. Puisque vous êtes si bien né, ajouta-t' elle, que de prendre part à mon sort, vous permettrez que je le déplore. à quelle honte ne suis-je pas réservée ! Non, monsieur, la vie ne sera plus jamais pour moi qu' un supplice, et ma folle simplicité un reproche éternel. C' est à elle seule que je m' en prends ; et quand Monsieur Le Duc D' Orléans me feroit sa duchesse, je n' en serois pas moins à charge à moi-même. Elle acheva ces mots en se baignant de larmes ; et suffoquant presque de sanglots, elle ajouta : où êtes-vous, ma petite boutique ? Hélas ! Qu' y avois-je à souhaiter, que de n' y voir jamais le démon qui m' en a tirée ?

La tante et moi fîmes ce que nous pûmes pour la consoler. Quoiqu' animés de sentimens biens différens, nos expressions s' accordoient assez. Je l' assurai en particulier, que dans son malheur elle ne pouvoit jamais être mieux tombée qu' à mon

p29

seigneur et maître ; qu' elle en avoit déjà un échantillon, et qu' elle verroit bientôt que tout ennemi qu' il ait été de sa vertu, il en faisoit cas, et la mettroit sur le trône, s' il le pouvoit. Là-dessus nous fûmes nous mettre au lit ; elle sans doute en proie à sa douleur, et moi bientôt à ma fièvre. Soit émotion d' esprit et d' idées, soit disposition naturelle, mon accès retarda considérablement ; mais je payai cruellement cinq ou six heures de grace qu' il m' avoit fait. Il me prit comme un torrent ; jusques-là qu' un domestique que j' avois fait demeurer près de moi, à tout événement, se crut obligé d' éveiller toute la maison. La veuve, moins endormie, arriva une des premières à mon secours. Elle fut assez bonne pour croire que la part que je prenois à sa disgrâce, en avoit à mon état. Je la désabusai, et lui dis que si cela étoit, ce n' étoit que du plus au moins. Tout le logis étant accouru, chacun s' empressa à me donner son assistance et

son remède. Je m' en tins à celui que j' avois coutume, c' est-à-dire, à celui de bien boire. Me trouvant plus tranquille, je priai qu' on me laissât reposer, s' il y

p30

avoit lieu. Accablé, je m' endormis si bien, que je ne m' éveillai qu' à quatre heures après-midi, et pour recevoir des belles mains de la veuve un bouillon qu' elle tenoit tout prêt. Elle s' assit à côté de mon lit ; nous y causâmes quelque temps ; ensuite je me levai et fus à mon tour lui tenir compagnie.

Sur le soir, le prince arriva ; il parut avec les plus vifs transports. S' informant sur-tout *comment la veuve avoit passé la nuit* ; elle lui dit, en affligée, de toute façon : comment donc, monsieur ? Ajouta-t' elle en m' indiquant, a pensé me laisser seule à gémir et me devancer en l' autre monde. *oui*, repliqua-t' il, *il me paroît en effet qu' il a été étrillé ; je suis fâché de vous avoir laissé une si triste compagnie.* point du tout, reprit-elle, les affligés ne sont jamais mieux qu' ensemble. *je crois pourtant*, ajouta-t' il, *que vous et lui n' en auriez été que mieux si je l' avois emmené.* je ne sais, pour monsieur ; mais pour moi, protesta-t' elle, je vous en remercie, comme d' une grace particulière, et je serois même très-fâchée d' en être privée. *fort bien, madame ; il sera de votre cour, si vous le voulez,*

p31

à Surenne, où j' ai déjà envoyé vous préparer une retraite.

le prince, plus formaliste que je ne l' avois jamais vu, pria et voulut pour ainsi dire se faire prier à souper. Voyant l' embarras de l' un et de l' autre, je pris la parole et dis : oui, mon prince, faites-nous cet honneur, car sans vous nous courrions risque de ne nous repaître que de larmes. Il me prit au mot. Pendant le souper, et tout le temps que le prince demeura avec sa veuve, je puis assurer qu' on

ne pouvoit rien voir de plus tendre, de plus galant ; en un mot, de plus glorieux pour la vertu. Il la quitta comme la veille, la suppliant de se tranquilliser, et lui jurant qu' il n' oublierait rien pour lui procurer les jours les plus doux et les plus agréables. Il est sûr que si quelque chose eût pu consoler la veuve, c' eût été les manières que le prince avoit dès-lors pour elle, et qu' il eut dans toute la suite. Mais le poison répandu sur sa vie, la rongea jusqu' à la mort.

Le prince nous ayant quitté, nous fûmes un peu moins tristes que la veille chercher dans nos lits un repos que nous

p32

n' y avions guères trouvé. Le mien fut si complet, que me levant le matin, il sembloit que je ne me fusse jamais mieux porté. Pour user de représailles, je fis préparer, au lieu de bouillon, du meilleur chocolat pour en fortifier la veuve. Aussi-tôt qu' elle fut visible, j' entrai dans son appartement, et elle nous le fit verser. Depuis ce moment jusqu' au soir, nous nous entretenmes de mille bonnes choses. La tante, incapable de les goûter, nous laissa, et fut avec la maîtresse du lieu s' entretenir à leur manière. Son absence me donna occasion de faire entendre à la veuve que cette femme ne m' agréait pas. Comme c' étoit sa tante, je ménageai d' abord les termes ; mais les siens me donnant pied, je lui déclarai tout net, qu' elle me déplaisoit souverainement. Pour vous l' avouer, me dit-elle, quoiqu' elle soit ma tante, je ne l' en ai jamais plus aimée. Mais que faire ? C' est encore une consolation pour moi. J' ignore, ajouta-t' elle, par quel hasard on s' est adressé à elle. De toutes mes parentes, c' est la seule peut-être qui auroit voulu me tenir compagnie. Tant pis, repliquai-je ; je souhaiterois,

p33

s' il vous en faut une, que cette

autre que vous appelliez cousine, et qui hier à dîner me parut si touchée de votre air, fût à sa place. Plût à Dieu, répondit-elle ! Elle m'aideroit bien mieux à supporter la rigueur de mon sort.

Quoi donc ? Repris-je, est-ce que vous croyez qu'on ne pourroit pas l'engager ? J'en fais mon affaire ; et pour peu qu'elle vous aime, je me flatte de réussir. Pour m'aimer, me dit-elle, j'en suis sûre ; mais qui sait, si apprenant la honte qui m'est survenue, le mépris ne prendra pas la place de son amitié ? Il faudroit, répondis-je, qu'elle ne fût guères raisonnable, ou qu'elle ne fit guères usage de son jugement, pour qu'appréciant ce que vous appelez votre honte, elle ne s'en fit pas une de vous abandonner. J'ai meilleure opinion d'elle ; et si vous me le permettez, je vous promets de la résoudre à venir pour ne jamais vous quitter. Vous feriez plus, repliqua-t'elle, que tout ce que je puis espérer de monsieur le duc ni de personne. Allez quand il vous plaira, je vous instruirai même de la manière dont vous devez vous y prendre : mais que je crains

p34

bien que cela n'aboutisse qu'à la désespérer pour l'amour de moi, et à me faire de nouvelles peines ! Le penchant que j'avois à la servir, mon aversion pour sa tante, et par conséquent ma satisfaction propre, pour peu que j'eusse à vivre avec elle, ne me portoient que de reste à un échange que tout homme désintéressé eût naturellement souhaité. Cependant je ne voulus rien entreprendre que du su et de l'aveu du prince. Nous l'attendions. Il arriva : avant que de la laisser engager dans quelques transports, je lui communiquai notre projet. *fais*, me répondit-il, *et si quelque chose m'importe, c'est que tu réussisses. Tâche même que ce soit dans vingt-quatre heures ; car demain tout sera prêt à Surenne, et je viendrai à pareille heure chercher madame pour l'y conduire.* quoique je m'attendisse à l'agrément que je recevois, je pensai sauter de joie. Si je ne réussis, répondis-je, ma foi, monseigneur, ce ne sera pas manque de bonne volonté.

Malgré la déception et le dépit de l'abbé,
c' étoit lui néanmoins qui faisoit aller
les choses si grand train à Surenne. Le

p35

prince nous le dit, et demanda même à la veuve *grace au moins pour la voir quelquefois. C' est tout ce qu' il se réserve,* ajouta-t' il, *et qu' il se flatte même de mériter par le soin qu' il prend de pourvoir à toutes vos commodités.* hélas ! Repliqua-t' elle, c' est bien pour moi la plus petite de toutes les réparations. Ce n' est point par-là, ni par rien que je sache qu' il peut jamais mériter quelque chose de moi, mais par votre seule volonté. Le prince fut charmé de cette réponse. Celle-là, et plusieurs autres, où la veuve, revenue de son grand trouble, ne marqua pas moins de sentimens que d' esprit, firent que le prince la quitta cette soirée plus content et plus amoureux que jamais.

Après son départ, nous nous retirâmes aussi chacun dans nos appartemens, plus tranquilles et plus satisfaits que nous ne l' avons encore été. Pour moi, cela étoit sûr. Peut-être que me trouvant tout-à-fait bien, malgré la violence de mon dernier accès, cela y contribuoit ; mais je crois pourtant que ma plus grande satisfaction venoit de pouvoir me délivrer avec la veuve, de sa tante, dont la figure me déplaisoit

p36

de plus en plus. J' avois tellement cette délivrance à coeur, que je me levai de grand matin, et que selon que nous étions convenus, je fis éveiller la veuve, qui laissant sa tante au lit, vint prendre le chocolat avec moi, et me donner les instructions qu' elle m' avoit promises. Dès qu' elle m' eut dit qu' il étoit temps, et que je trouverois infailliblement sa cousine dans sa boutique, je partis.

En effet, arrivé au palais, je la trouvai sans beaucoup chercher, et qui plus est seule, comme je m' en étois flatté. Elle fut extrêmement surprise de me voir, et sur-tout de si bon matin. Mais ce fut bien autre chose, lorsque je commençai à m' acquitter de ma commission. à mesure que j' avançois, elle se pétrifioit. J' achevai pourtant, et terminai enfin par le sujet qui m' amenoit. Avant que de prononcer un seul mot, elle baigna un mouchoir de ses

larmes, puis elle me dit avec peine : voilà donc ce qui rendoit ma pauvre cousine si éplorée, lorsque je m'attendois, au contraire, à la trouver toute gaie. Cela même, dis-je, et dont elle n'osoit s'ouvrir à personne. Avouez, monsieur, poursuivit-elle,

p37

qu' il y a là quelque chose de bien noir. De si noir, interrompis-je, que les voûtes de l' abyme ne le sont pas plus ; mais avouez aussi que votre chère cousine, plus malheureuse que coupable, ne mérite pas qu' on l' abandonne. à dieu ne plaise, s' écria-t' elle ; je me ferois même un crime de ne pas retourner avec vous-même pour la consoler. C' est tout ce que je demandois ; parce que la tenant une fois, il y avoit tout à parier qu' elle nous demeurerait. Toute la grace qu' elle me demanda, fut d' attendre que sa fille de boutique vint prendre sa place. Elle arriva presque aussitôt. Nous décampâmes sans différer, et montant dans le fiacre qui m' avoit amené, nous arrivâmes en diligence. Quand la veuve vit sa cousine, elle pensa s' évanouir, sans qu' on sût de quoi. J' aurois dit de joie, si la prenant ensuite dans ses bras elle n' eût pensé l' étouffer en pleurant, gémissant, et s' abandonnant aux plus vifs symptômes de tristesse et de désespoir. Cette scène se calmant peu à peu, on entra en matière. Je craignois l' article de la demeure. Outre que je n' en avois parlé

p38

qu' en glissant, c' est qu' étant à demi morte de ma narration, elle pouvoit fort bien ne m' avoir entendu ni compris. Cela se trouva vrai ; mais, comme je l' avois prévu, elle se laissa gagner. Je ne doute pas que l' amitié qu' elle avoit pour la veuve sa cousine n' y eut beaucoup de part ; mais faisant-là le petit abbé, je crois que je ne gâtai rien. J' étois sûr que quelque chose que j' avançasse, le prince l' approuveroit. Je dis de mon chef à la

cousine, qu' elle pouvoit abandonner sa boutique, et être sûre de n' en avoir jamais besoin. Vendez-là, ajoutai-je, ou plutôt remettez-là à madame, en parlant de la tante de la veuve ; qu' elle réunisse à la sienne, la vôtre et celle de sa nièce ; ce sera sa récompense, et je suis assuré que le prince ne me dédira point. Pour vous, répétai-je encore à la cousine, la vôtre n' aura point de bornes. Si vous m' en croyez, attendez le prince, écoutez-le, et comptez qu' il ne vous promettra rien que sa générosité n' aille encore au-delà. Les choses demeurèrent sur ce pied, jusqu' à ce que le prince arrivant les confirma. Il parut même de très-bonne heure,

p39

et avant que nous nous y attendissions ; mais outre que son amour le pressoit, c' est qu' apparemment il avoit réfléchi qu' il y auroit quelque chose à régler avant le départ. Non-seulement il ratifia ce que j' avois dit à la cousine, mais pour arrhes il lui tira un diamant de son doigt, qui valoit peut-être plus que toute sa boutique. Ce présent acheva de la terminer. Pour la tante, le prince s' en tint au règlement que j' avois fait. Contente ou non, elle n' eut rien de plus. à l' heure du départ, la maîtresse se présenta. C' étoit apparemment pour avoir aussi son aubaine ; mais le prince la voyant, me fit signe du doigt. J' approchai, et il m' ordonna de lui dire *que l' abbé régleroit avec elle* .

Cela fait, nous ne songeâmes plus qu' à partir. La tante et la nièce s' embrassèrent, en pleurant pourtant. Le prince, pour les consoler, leur dit, *qu' il ne tiendrait qu' à elles de se voir quand elles voudroient, et qu' il ne prétendoit rompre aucune des liaisons de celle qu' il emmenoit ; moins encore la vôtre, ajouta-t' il à la tante. venez voir votre nièce ; donnez-lui de vos nouvelles, et sur-tout ménagez bien sa délicatesse dans*

p40

vos quartiers. Rien n' est plus aisé que de donner un bon tour, tant à sa retraite, qu' à celle de sa cousine. c' est quelquefois dans les moindres choses que se remarque l' étendue du génie. Qui voudroit le disputer, en trouveroit ici une preuve. Le prince nous supposant aussi avisés que lui, ne prétendoit appuyer que sur ce que nous avions déjà tramé ; mais nous n' y avons pas seulement pensé.

Enfin nous partîmes, et sans bruit nous nous rendîmes à Surenne. La maison où nous descendîmes n' avoit au dehors rien de plus apparent que bien d' autres ; mais en dedans c' étoit un vrai bijou, ou plutôt un enchantement. Les appartemens étoient d' eux-mêmes parfaitement bien taillés et disposés ; il n' y avoit eu qu' à les orner ; et outre que cela s' étoit fait par gens entendus et de bon goût, le prince lui-même s' étoit donné la peine d' y venir donner son avis. Il avoit fait prendre, non-seulement de St Cloud, mais du palais-royal, ce qu' il y avoit de plus magnifique et de plus galant, tant en meubles qu' en ornemens.

Tout d' ailleurs étant bien illuminé, la

p41

veuve et sa cousine furent éblouies de cet éclat. Grand dieu ! S' écria la veuve, je prendrois ceci pour un paradis, si j' y entrois aussi pure que ce séjour le demande. *c' est le moins*, repartit le prince, *que je prétends faire pour vous. Si vous n' êtes heureuse, comptez, madame, qu' il ne dépendra pas de moi. Outre ce que vous voyez, il y a ici, par provision, dix domestiques à vos ordres, et moi que certainement vous trouverez toujours le plus dévoué.* je m' étois attendu de trouver-là l' abbé ; mais pour ne pas troubler cette première entrée, le prince l' avoit éloigné. Ne voulant pas que la veuve ignorât rien de l' agrément de ce séjour, il proposa, en attendant le souper, un tour de promenade. Nous n' eûmes qu' à descendre quelques degrés, et nous nous trouvâmes dans un magnifique parterre de fleurs, dont l' odeur assuroit qu' il ne manquoit que le jour pour que les yeux fussent aussi agréablement

recr  s que le nez. Plus loin nous trouvâmes
un bosquet ; mais c' est ce qu' il nous
falloit le moins, parce que dans nos dispositions
de mélancolie, nous n' avons
besoin de rien qui pût la flatter. Cependant

p42

comme il y étoit, il y demeura, et
devint notre plus douce galerie.
Le souper étant prêt, on vint nous l' annoncer.
Gagnant la table, nous n' y trouvâmes
pas moins de magnificence et de
galanterie que dans tout le reste. J' y reconnus
presque toute l' argenterie de St Cloud.
La veuve l' admirant, le prince lui dit :
*c' est la vôtre, madame, et s' il vous manque
la moindre chose, vous n' avez qu' à parler.
comme vous êtes servie aujourd' hui,
vous la serez toujours ;* c' étoit à dire qu' elle
auroit ce qu' il y avoit de plus délicat et
de mieux apprêté ; car tout étoit du choix
de son maître-d' hôtel, et du goût de son
chef de cuisine, qui encore, je crois,
avoit eu ordre de se surpasser. En un mot,
le prince enchanté de sa veuve, n' avoit
cherché et ne chercha toujours qu' à
l' enchanter elle-même. Cependant il n' y réussit
jamais. Quand on a pris une certaine
habitude, un certain goût pour la vertu, le
charme, la douceur qu' elle répand dans
l' ame, ne trouvent jamais à se remplacer.
De la table, le prince conduisit la veuve
au lieu que son amour avoit sur tout
fait préparer pour en donner et pour le
satisfaire.

p43

Témoin de tout ce que sa vertu avoit
souffert jusques-là, je le fus encore de
l' effort qu' elle se fit, pour commencer comme
de gré un commerce contre lequel son
coeur se r  voltoit. J' avoue pourtant que la
nécessité n' étoit pas si grande, qu' elle n' eut
pu s' y soustraire ; mais il y a certains pas
maudits, qui étant faits font fermer les
yeux sur tout ce qui pourroit les redresser,
ou du moins qui abattent tellement qu' on

n' en a plus la force. La veuve éprouva l' un et l' autre. D' abord elle ne vit d' autre route que celle du précipice ; et dans la suite, accablée de l' avoir pris, elle succomba plutôt que d' y remédier.

Prête à se retirer avec le prince, elle s' épouvanta, frissonna, comme s' il se fût agi d' aller à la tuerie. Prince, s' écria-t' elle, vous méritez, je l' avoue, plus de reconnaissance que vous n' en aurez de moi.

Toute autre, animée de vos bontés, s' affermiroit et prendroit courage. Moi, tout au contraire, je le perds, je chancelle, et si je me soutiens, ce n' est encore que par le désespoir. *c' est peut-être aussi ce qui m' anime*, repliqua le prince. *il est sûr que vos charmes, dénués de vertu, n' en auroient*

p44

pas tant pour moi, à beaucoup près ; mais les sentimens qu' ils m' inspirent, sont si fort au dessus des loix, que cela même doit vous y mettre. Ajoutez qu' il n' y en a pas de plus sûre et de plus naturelle, que d' aimer qui nous aime. Cela posé, vous y êtes plus tenue envers moi qu' envers tout autre. dans le cas où étoit la veuve, les moindres choses plausibles déterminent. Elle tendit au prince une main tremblante, et le suivit.

Trop passionné pour lâcher si-tôt prise, il passa sans interruption huit jours avec la veuve. Les momens qu' il ne lui donnoit pas s' employoient à ordonner, et à régler tout. Enfin il nous quitta, pour aller se montrer à St Cloud et à Paris. Je dis se montrer, parce qu' il ne coucha qu' une nuit dans chaque endroit, et qu' il vint aussi-tôt retrouver cette veuve avec l' abbé. Elle le vit, et revit, suivant la volonté du prince, comme elle l' avoit promis, mais toujours avec une horreur qu' elle ne pouvoit dissimuler.

Malgré le peu de temps que le prince étoit demeuré absent, nous ne laissâmes pas que de voir arriver le lendemain un

p45

attelage, et un carrosse magnifique, avec mille denrées pour la veuve et sa cousine. Tout étoit du dernier goût. La veuve le dit : et le prince, pour faire auprès d' elle la cour de l' abbé, lui en donna l' honneur. Ce même jour il acheva de régler ce qu' il n' avoit pas encore fait ; c' est-à-dire, sa marche, et les nouvelles qu' il vouloit donner et recevoir. Il arrêta qu' il viendrait trois fois par semaine, à moins qu' il n' arrivât quelque chose d' extraordinaire, et que les autres jours ne se passeroient pas, sans qu' on envoyât réciproquement savoir comment on se portoit.

que feras-tu, toi ? me dit-il, en m' adressant la parole. *je serois d' avis que tu retournasses à Paris ou à St Cloud. Là tu seras plus à ton aise, et tu n' incommoderas personne.* quoi, mon prince, répondit la veuve, ne vous souvient-il plus qu' il doit me rester ? Pour ses aises, il sait combien je m' empresse à les lui procurer, et cela même prouve qu' il n' incommode point. Hélas ! Poursuivit-elle, je sens que je ne serai pas long-temps sans avoir plus besoin de ses soins qu' il n' aura des miens. Le prince ne regardant ses dernières paroles que comme

p46

des sons, répondit seulement, *que ce qu' il en avoit dit, n' étoit que pour s' assurer si nous persistions dans le même dessein ; que cela étant, il y consentoit avec joie.* la veuve charmée, autant que la circonstance le permettoit, remercia le prince. Dès qu' il fut parti, nous fîmes, elle, sa cousine et moi, un réglemeut à part. Nous arrêtàmes que les jours que le prince ne viendrait pas, nous profiterions de notre équipage, pour nous promener au bois de Boulogne, ou ailleurs : et que les jours qu' il viendrait, nous l' attendrions en mélancolisant dans notre bosquet. J' ajoutai à cela, que quoiqu' elle ne voulût voir personne, je me flattois néanmoins qu' un de mes bons amis, dont je lui fis en même-temps l' éloge, pourroit venir quelquefois se concentrer avec nous. C' étoit de mon cher chevalier qu' il s' agissoit. Elle ne consentit pas seulement sur le bien que

je lui en dis, mais elle le souhaita. J' étois sûr en effet qu' avec le coeur bien fait et compatissant, il mélancoliseroit volontiers avec elle. Son amitié d' ailleurs me répondoit de tout. Il y avoit un siècle, me sembloit-il,

p47

que je ne l' avois vu. Inquiet de lui, et persuadé qu' il ne l' étoit pas moins de moi, je lui dépêchai vite un courrier, et il accourut encore plus vite. Arrivé, nous nous prîmes tendrement au collet, et nous nous serrâmes comme on feroit après une absence de dix ans. Le premier quart-d' heure se passa entre lui et moi. Il m' apprit qu' il avoit été me chercher plusieurs fois au palais-royal, à St Cloud ; et moi je lui dis en gros, pourquoi et comment il ne m' y avoit pas trouvé. Consolons-nous, ajoutai je, puisque nous ne nous en verrons que mieux et plus à notre aise. Viens, et vois celle dont le sort s' intéresse déjà. Elle t' attend, et sachant que tu es-là, elle languit, je suis sûr, de voir si tu répons à ce que je lui ai dit de toi. Nous allâmes. Voici, madame, dis-je à la veuve en lui présentant le chevalier, voici l' ami dont j' ai eu l' honneur de vous parler. Elle le reçut comme le sien propre. Si ce fut d' abord à ma considération, bientôt ce ne fut plus que pour lui-même. Il confirma si bien ce que j' avois avancé de lui, que la veuve me remerciant de sa connoissance, s' en flatta comme d' un bonheur.

p48

Le chevalier commença dès cette fois ce que nous lui fîmes promettre de venir régulièrement exécuter, c' est-à-dire, à nous tenir compagnie en l' absence du prince. Nous résolûmes même d' en solliciter l' agrément, et ne doutâmes pas de l' obtenir. En attendant, il soupa avec nous, et je le menai coucher dans mon appartement, jusqu' à ce qu' on réglât le sien. Jusques-là nous ne nous étions

presque pas entretenus en particulier. Nous passâmes la moitié de la nuit à goûter ce délice d'ami. Le chevalier pénétré de l'histoire de la veuve, dont nous nous étions occupés tout le jour, commença encore par-là. Nous convinmes qu'il n'y avoit au monde qu'un abbé du bois capable des circonstances qui le regardoient. Nous nous réjouîmes sur-tout de ce que la plume lui étoit passée devant le bec ; et quoique la veuve nous répondit assez qu'il n'en tâteroit jamais que d'une dent, nous résolûmes d'entretenir au moins le mépris et l'horreur qu'elle avoit pour lui. Le chevalier m'apprit après cela comment il avoit passé son temps depuis que je l'avois vu, et me donna des nouvelles

p49

de tout son quartier. Ta poussette, me dit-il, est au désespoir. La visite qu'elle t'a rendue à St Cloud, l'avoit déjà mise aux champs ; mais n'ayant depuis reçu de toi aucun signe de vie, elle jure qu'elle va quitter le monde et se retirer dans un couvent. Qu'elle le fasse, répondis-je, tu peux même l'y exhorter de ma part. Du diable, repliqua-t'il ! Quoi, tu es si indifférent ? Ce n'est pas par indifférence, repartis-je ; mais parce que je crois qu'elle ne peut mieux faire que de se retirer du vice. Prends garde au moins, répondit le chevalier ; ma foi je ne lui tairai pas un mot de ce que tu me dis. Loin de cela, repliquai-je, ajoute-lui dans ce sens tout ce qu'il te plaira. à force de babiller, le sommeil nous prît, et nous tint jusqu'à ce qu'un laquais vint l'interrompre à l'heure que je lui avois marqué. Etant levés, nous fûmes trouver la veuve et sa cousine. Le prince nous surprit, et arriva même avant le dîner. Le chevalier et moi nous étions retirés au premier bruit. Il voulut partir ; mais je l'arrêtai, souhaitant auparavant de le voir agréer. La chose fut faite à mon insu et

p50

sans que je m' en mêlasse. Nos amans étant ensemble, et nous à nous promener, le prince nous apperçut par les fenêtres qui donnoient sur le jardin. *comment diable,* s' écria-t' il en badinant ! *qui vois-je donc là avec votre ami ?* c' est un des siens, répondit-elle, qui l' est venu voir, et dont le commerce me paroît si accommodant, que je présenterois volontiers requête pour lui. Le prince se doutant qui ce pouvoit être, avoit pris sa lorgnette, et reconnut celui qu' il avoit vu autrefois. *requête, madame !* reprit-il après ; *c' est moi qui vous la présente ; car c' est aussi un de mes amis.* là-dessus le prince nous fit appeller, et disant plusieurs choses obligeantes au chevalier, il termina par le prier de venir nous voir le plus souvent qu' il pourroit. Nous nous retirâmes tout joyeux. Mon ami partit presque sur le champ, et promit de prendre ses mesures de façon que je n' aurois rien à lui reprocher. Ce dernier réglément mettant le comble à tout, il me sembloit que nous allions jouir de la plus douce tranquillité. Mes accès périodiques m' obligeant chaque fois de me replier sur moi-même, je détestois

p51

le tumulte, et toutes les parties dont je n' avois pas même été exempt à St Cloud. à présent, disois-je, le prince au moins est fixé pour quelque temps. Il aime son objet, et d' une manière qui nous met à l' abri de ses ragoûts. S' il en cherche, ce ne sera pas avec nous ; et d' ailleurs, j' espère que je n' en serai point. Je raisonnois juste. Non-seulement le prince goûta toujours assez sa veuve, pour n' avoir pas besoin de réveiller son appétit ; mais tant qu' elle vécut, il s' en tint à elle seule, et renonça à tout autre plaisir que celui qu' il pouvoit se procurer avec elle. On peut dire que cet amour fut peut-être le plus chaste et le plus rangé qu' il ait jamais eu dans ce genre. Tel est le pouvoir de la vertu, lors même qu' on ne fait qu' en approcher. Elle ne fixe pas seulement, elle bride pour ainsi dire les passions, et les renferme par sa présence dans certaines bornes.

Le prince étant parti, et le chevalier de retour, nous commençâmes à remplir le plan que nous nous étions formés. Dès le même jour nous fûmes nous promener au bois de Boulogne ; et tantôt là, tantôt ailleurs, nous cherchâmes par-tout

p52

à nous distraire. Les jours que nous ne sortions pas, c' est-à-dire, ceux auxquels nous attendions le prince, nous passions le temps, ou à mélancoliser dans le bosquet, ou à recevoir un concert de la veuve, qui chantoit et jouoit également bien du clavessin. Quel dommage qu' une vie si tranquille ne durât pas plus long-temps ! Ce fut sur-tout une perte pour le prince, qui peut-être se fut habitué, et auroit évité les désordres où il tomba dans la suite.

La veuve, malgré les attentions du prince, malgré les nôtres, conserva à Surenne le poison qu' elle y avoit apporté. L' abbé, sur-tout, chaque fois qu' il y paroissoit, lui en communiquoit une nouvelle dose. On pouvoit aisément le remarquer, ou dans le temps même, ou après. Elle en avoit toujours pour vingt-quatre heures à ne vivre, s' il est permis de le dire, que d' amertumes et de douleurs. Cependant elle résista les six premières semaines ; mais elle en fut surmontée à la fin, par le chagrin qui la rongeoit, et nous la perdîmes en moins de quinze jours. Ce fut pendant ce temps-là, et sur-tout

p53

tout vers la fin, qu' on pouvoit voir à quel point le prince l' aimoit. Il ne la quittoit presque pas d' un moment. Lui-même en prit soin, jusqu' à ce que les médecins lui disant qu' il n' y avoit plus rien à espérer, il désespéra en effet, et partit. Je demurai, par ses ordres, pour lui porter la nouvelle de sa mort. On l' attendoit d' un transport de cerveau, que ni saignées, ni vésicatoires n' avoient pu détourner. Enfin

elle mourut, et je vis moi-même passer
de cette vie à l' autre, une femme que je
placerois volontiers dans le martyrologe.
Ne demandant qu' à fuir, moi-même je
montai dans le carrosse, qui servoit à nos
douces promenades, pour aller m' acquitter
de la triste commission que le prince
m' avoit laissée. Témoin de toutes ses foiblesses,
je le fus encore d' un torrent de larmes
qu' il répandit à la nouvelle que je lui
apportoïis. L' abbé paroissant sur ces entrefaites :
c' en est fait, lui cria-t' il : *va au*
moins achever ton ouvrage, et faire rendre
les derniers devoirs à cette innocente victime.
il alla, et ne fit pas seulement ce que
le prince lui commandoit, mais il régla

p54

tout, et jamais nous n' entendîmes plus
parler de Surenne.
Le chevalier, qui pendant la maladie
de la veuve et le séjour du prince, avoit
presque tous les jours fait le chemin de
Paris à notre campagne, y alla pour la
dernière fois. Apprenant qu' elle n' étoit
plus, et que j' étois parti pour en donner
la nouvelle au prince, il vint me trouver
au palais-royal. Nous nous affligeâmes
ensemble de la perte que nous venions de
faire. à celle-là, il en ajouta une autre.
C' étoit Poussette, qu' il n' avoit vue depuis
assez long-temps, et chez qui étant allé,
on lui avoit appris qu' elle s' étoit retirée
aux madelonnettes. Dieu soit loué, lui
dis je, voilà en moins de rien deux grandes
ames qu' il tire à lui. Consolons-nous,
mon cher ami, puisque cela même nous
prouve qu' il n' y a en lui aucune exception
de personnes. Tu me fais rire, repliqua
le chevalier. Peu s' en faut que je
ne m' imagine entendre Xavier, apôtre
des Indes, qui fit plus de conversions
qu' il n' y avoit de pécheurs. Cette plaisanterie
me fit rire à mon tour. Le chevalier
néanmoins vouloit que nous allassions voir

p55

Poussette, nous édifier, disoit-il, et nous régénérer avec elle. Je m' y opposai, alléguant qu' il ne falloit pas la troubler, mais attendre, s' il se pouvoit, que ses cheveux fussent assez crus pour que nous lui en vissions essuyer ses larmes.

Au lieu d' aller, nous restâmes. C' étoit d' ailleurs mon jour de fièvre. Bientôt elle me saisit ; mais cet accès, malgré tout, fut si doux, que je n' en continuai pas moins la conversation avec mon ami. Depuis quelque temps, je n' étois pas, à beaucoup près, si maltraité qu' à l' ordinaire. Je m' en réjouissois, espérant sur-tout d' en être quitte pour l' hiver. Vois-tu ? Dis-je au chevalier, le bon Dieu m' aime pourtant, puisqu' il semble vouloir me délivrer.

S' il t' aime ! Assurément, repliqua-t' il : le châtement qu' il t' a envoyé, n' est que pour te rendre ses bienfaits plus sensibles, pour te faire mieux goûter la santé et tous les plaisirs de la vie. Belle morale, monsieur le chevalier ! C' est un reste apparemment de Monsieur Guiballi votre défunt gouverneur. Vous feriez bien mieux de songer à Poussette, et, charmé de sa retraite, imiter sa pénitence. N' es-tu donc

p56

pas content, repliqua-t' il, de celle que je fais depuis si long-temps ? Pour ses beaux yeux, je me concentre, et vis en véritable fiévreux. D' ailleurs, si tu trembles, je frissonne, si tu brûles, je me consume ; et pour ton régime, je l' observe du moins aussi rigoureusement que toi. Qu' as-tu à dire à cela ? Parle. La chose étoit trop vraie pour que j' eusse le moindre mot à y opposer. J' en convins, et ajoutai seulement, qu' outre que cela ne se pouvoit sans un plaisir qui ne tenoit rien de la pénitence, j' étois persuadé que rien au monde ne pouvoit lui être plus salutaire. à peine avions nous fini cette conversation, que Robillard entra et me dit que le prince avoit déclaré qu' il iroit dès ce même soir coucher à St Cloud. Depuis ma maladie je n' étois tenu à aucun service régulier. Mon petit camarade n' ayant rien de particulier pour moi, je demeurai tranquille. Le prince partit, et accablé de douleur,

alla s' absorber dans la retraite. Il ne fut pas seulement près de trois semaines sans retourner à Paris, mais il ne voulut même voir que les personnes qui lui étoient les plus familières. S' appercevant que je manquais,

p57

il me fit ordonner de joindre. Sans cela, peut-être serois-je demeuré au palais-royal à l' attendre de jour en jour ; mais ses ordres arrivans, j' obéis sans délai. Il y avoit quelque temps que je n' avois paru à St Cloud. Ce séjour, enchanté par lui-même, n' étoit pourtant plus ce que je l' avois laissé. Le deuil répandu par-tout n' inspiroit que tristesse. Du prince, il se communiquoit jusqu' au dernier des esclaves. En un mot, je fus si frappé de la modestie qui régnoit dans tout le château, que je ne l' aurois peut-être jamais cru, si je ne l' avois vu. Pour donner lieu à cela, on peut aisément s' imaginer jusqu' où il falloit que le prince fût accablé. Aussi l' étoit-il à un point, que le voyant je pensai verser des larmes. Il s' aperçut de l' émotion que son état me causoit. *si tu m' en crois*, me dit-il, *tu prendras garde de n' être jamais amoureux. Mais comment ferois-tu ? Moi-même, quoique je sentisse bien que j' aimois cette femme*, parlant de la veuve, *je ne croyois pourtant pas l' aimer à ce degré, où la perte réduit presque au désespoir.* l' abbé présent, et qui avoit déjà plus d' une fois employé sa rhétorique à calmer

p58

la douleur du prince, le fit encore. *tai-toi*, lui dit-il, *je trouve cent fois plus de satisfaction et de douceur à m' affliger qu' à t' entendre.* ces sortes de guérison en effet ne s' opèrent guères par l' éloquence, mais seulement avec le temps ; et c' est ce qu' il fallut au prince. Peu-à-peu il s' ennuya lui-même de son état, et rentrant dans une assiette tranquille, il passa bientôt au tumulte des plaisirs, que sa passion pour la veuve avoit interrompus. Heureux dans un sens et malheureux dans l' autre, je perdis de vue tout ce qui en arriva ; c' est-à-dire, que ma fièvre, loin de me quitter comme je m' en étois flatté, continuoit toujours, et que sur l' avis des médecins, le prince m' offrit congé pour aller respirer l' air natal. Il m' en parla, lors même que je ne m' y attendois pas. Il le fit d' une manière si tendre et si obligeante, qu' il paroissoit moins que ce fût une grace qu' il m' accordoit,

qu' une faveur qu' il me demandoit,
pour aller au plutôt recouvrer ma santé,
et en venir jouir sous sa protection. L' abbé
présent à cette offre, m' exhorta aussi par
amitié d' en profiter. C' est ce que je promis
de toute mon ame, ayant d' ailleurs un véritable

p59

desir de revoir ma famille.
Me retirant sur le champ, je fus du même
pas prendre mes arrangemens. Le premier
fut d' envoyer au chevalier lui donner avis
de ce qui se passoit. Je craignois, malgré la
convention déjà faite de l' emmener avec
moi, qu' il ne se trouvât des obstacles.
C' étoit ma seule inquiétude, mais dont je fus
bientôt guéri par l' arrivée de mon ami.
Aussi réjoui que moi d' aller voir mes parens,
et une campagne dans un pays qu' il n' avoit
jamais vu, il me dit qu' il étoit prêt, ou
le seroit du moins quand je voudrois. Quoi,
lui répondis je, et ton génie ? Mon génie,
répliqua-t' il, est déjà prévenu. C' est ce
qu' à tout hazard j' ai fait faire par mon petit
homme, dès la première fois que nous en
parlâmes ; et il m' a rapporté depuis, que
sachant que je serois en bon lieu, on y
consentoit. Tout ce qu' il y a de plus embarrassant,
ajouta le chevalier, c' est de joindre
mon petit homme, pour lui dire qu' en
effet je pars : mais avant que tous tes arrangemens
soient pris, je compte de le trouver
dans un lieu ou l' autre, et de ne te
causer aucun retardement. Dépêche donc,
lui dis-je, va, cours et reviens.

p60

Mon ami me quittant sur le champ, je
commençai à disposer tout. Si j' eusse été
en santé, rien de plus court et de plus
facile. Mais étant indisposé, et la saison du
froid commençant déjà à se faire sentir,
j' eus besoin de plus de précaution. J' avois
même résolu de faire acheter une chaise
de poste ; ou, sous prétexte de prendre
congé, d' écrire à Mr Le Comte De J
et lui emprunter la sienne, mais j' appris par

Robillard que mon généreux maître m' en destinoit une. J' avois alors deux domestiques, c' est-à-dire, mon laquais ordinaire, et la Trompe, le fidèle valet de mon oncle, qui n' ayant pu trouver de maître, s' étoit venu réfugier auprès de moi. Tous deux s' attendoient à me suivre ; mais n' en voulant qu' un, je gardai la Trompe, et plaçai mon plus ancien au service du prince. Celui-ci, par parenthèse, est aujourd' hui un petit seigneur, jouissant de plus de vingt mille livres de rente, tandis que son pauvre maître, par le caprice d' un sort bien différent, se soutient à peine sous le poids de ses malheurs. Je n' avois pas fini tous ces petits arrangements, que le chevalier arriva. Il n' avoit pas

p61

seulement reçu du petit homme son passe-port, mais encore une somme considérable pour ses menus plaisirs, et sous la seule condition de donner deux fois par semaine de ses nouvelles. L' adresse qu' il avoit reçue étoit originale, et mérite que je la rapporte : à *Monsieur Gabriël L' Ange, rue de la Monnoie, à Paris.* nous en rîmes, mon ami et moi ; mais en y réfléchissant, nous jugeâmes que ce n' étoit qu' une adresse en l' air, et que le petit homme iroit lui-même chercher ses lettres au bureau général des postes. Le chevalier, et moi, étant entièrement prêts, je ne songeai qu' à prendre mon audience de congé. Tout me le permettant, je fus trouver le prince. Je crois que quand j' eusse eu l' honneur de lui appartenir par le sang, il n' eut pu me témoigner plus de tendresse et de regrets. Sur le point de me retirer, il me donna une magnifique tabatière, enrichie et ornée de son portrait. *c' est, me dit-il, pour te souvenir de moi. va, ne songe qu' à te rétablir, et à venir au plutôt me retrouver.* faisant une profonde et dernière révérence, je sus tout de suite trouver l' abbé, et ceux de qui le devoir

p62

ou l' amitié m' obligeoient de prendre congé.
Cela fait, je fus joindre le chevalier
et Robillard, qui m' attendoient ; et sur
l' heure même je partis pour Paris. Je ne
trouvai pas seulement une chaise de poste
prête à m' y mener, mais encore deux
magnifiques chevaux de main, dont le prince
me faisoit aussi présent. Robillard, qui avoit
obtenu la permission de me conduire, prit
les devans. Le chevalier et moi entrâmes
dans notre chaise, la plus commode qui se
soit jamais trouvée pour deux.
Arrivés au palais-royal, nous y fîmes
notre premier gîte. Le lendemain de bon
matin, nous nous rendîmes à la première
poste. Là nous embrassâmes tendrement
Robillard, et il nous quitta, avec promesse
de nous donner régulièrement de ses nouvelles.
Quoique nous n' eussions dessein
d' aller qu' à petites journées, je laissai à la
Trompe mes deux chevaux de main, que
je savois n' être pas les moindres de l' écurie,
et lui ordonnai de les ménager si bien,
qu' il me les rendit tels que je les lui
remettois. D' ailleurs, le chevalier avoit son
laquais, et un seul nous suffisoit. Enfin,
nous entrâmes dans notre chaise, et en

p63

gouverneurs de province, nous nous mîmes
à faire route. à l' exception de la fièvre,
je n' en fis peut-être jamais de plus
agréable. Mon ami, enjoué, ne cherchoit
qu' à me divertir ; et moi, dans l' attente
d' embrasser bientôt père, soeurs et amis,
je ne demandois qu' à l' être. Quoique
prévenus que je pourrois les aller voir, ils
n' en étoient pourtant pas assurés, et je me
faisois sur-tout une fête de les surprendre.
Prêts d' arriver le cinquième jour, je fis
prendre les devans au laquais du chevalier.
Va, lui dis-je, et annonce-nous comme
deux seigneurs qui demandent le gîte en
passant. Cela fut si bien exécuté, qu' en
arrivant nous trouvâmes mon père à la porte
de sa basse-cour, qui nous attendoit pour
nous recevoir. J' avois résolu, en cas que
nous n' y trouvassions qu' un domestique, de
lui faire d' abord introduire le chevalier ;
mais voyant là mon père je sautai le premier

en bas de la chaise, et me précipitai dans ses bras. Il avoit peine à en croire et son coeur et ses yeux. Persuadé à la fin, il me pressa de toutes ses forces, et s' écria : mon fils, mon cher fils, c' est donc toi que je revois ! Malgré l' attention que demandoit

p64

le cavalier que j' amenois, il ne fut capable de lui en prêter aucune, jusqu' à ce que son amour fut satisfait. Alors il se tourna vers mon ami, l' embrassa, et nous mena tous deux au lieu où la nature me préparoit une nouvelle scène de tendresse. Grand dieu ! Qui à ma place se seroit jamais imaginé autre chose ! J' avois dessein de surprendre, mais quel spectacle frappant ne me surprit pas moi-même ! On s' étonnera peut-être que je n' en sois pas mort. Parvenu au corps de logis, nous fûmes tout droit à l' appartement de mes soeurs. Elles se levèrent au bruit. Je me cachai derrière mon père, et me montrant tout-à-coup, elles pensèrent de tomber de frayeur et de joie. Toutes deux m' ayant embrassé avec transport, une demoiselle que je n' avois pas même encore apperçue, se présenta, et me sautant au col, m' embrassa avec autant d' ardeur pour le moins et de tendresse que mes soeurs. Il commençoit à faire obscur. Etonné, je pris galamment cette demoiselle par la main, et la conduisis près des fenêtres, pour voir qui elle pouvoit être. Cependant j' entendois mes soeurs qui chuchilloient et rioient. J' examinai

p65

cette belle personne ; je la considérai, mais inutilement. Honteux en quelque sorte, je lui dis : pour cela, mademoiselle, qui que vous soyez, je découvre bien en vous mille attraits, mais rien qui me rappelle l' honneur de vous avoir vue. Mes soeurs s' approchant, me prièrent d' examiner encore. Je le fis, avec la dernière attention, et si fixement, que la demoiselle ne put y tenir. Elle s' échappa, et

courut se jeter à l' obscurité sur un sofa.
Je galoppai après. Pardon, lui dis-je, si je
vous ai obligé de vous éloigner ; mais pardon
mille fois, si ayant jamais eu le bonheur
de rencontrer tant de charmes, il se
peut qu' il ne m' en soit demeuré aucune trace.
J' avouerai pourtant que le coeur me dit
bien quelque chose : ce que c' est je n' en sais
rien ; mais pour peu que vous l' aidiez, je
suis persuadé qu' il s' expliquera. Mon père
étoit à divertir le chevalier de l' embarras
qui m' occupoit. Mes soeurs y prenant un
singulier plaisir, me railloient, ou plutôt
me désoloient, en me reprochant d' avoir
laissé si absolument effacer de mon esprit
un objet qui avoit même su me charmer autrefois.
Charmer, leur repliquai-je ! J' ai dû

p66

l' être, puisque je le suis encore ; mais c' est
trop d' énigmes ; expliquez-les, je vous en
conjure. Quoi, s' écria ma soeur cadette,
vive et enjouée, tu ne reconnois pas Ferdinand,
ta chère cousine de jadis ? C' est elle,
elle est ressuscitée. Frappé jusqu' au fond
d' une vérité que le coeur me dévoiloit,
malgré les obstacles de ma raison, je tombai
presqu' immobile sur le sofa même où elle
étoit. Oui, mon dieu ! C' est elle, m' écriai-je
en levant les mains au ciel. Je n' eus pas
la force d' en dire davantage. J' allois m' évanouir,
si chacun prenant son flacon d' essence ne m' en eût
secouru.

Revenu de ma première émotion, je me
tournai vers l' objet qui l' avoit causée. Miraculeux
à tous égards, je me jetai à ses
genoux, et les mains jointes j' achevai de
convaincre ma raison par mes yeux. Forcé
de les en croire, je m' écriai derechef : oui,
c' est vous, ma chère cousine ! Je ne puis
méconnoître ces traits qui m' ont déjà
percé : mais quel miracle ! Apprenez-moi, je
vous prie, le mystère de tout cela. Mon
père voulant abréger une scène qui m' épuisait,
et dont il craignoit les suites à cause
de mon état, me prit par la main. Lève-toi,

p67

me dit-il, on t' apprendra à loisir ce qui t' inquiète, et ton précepteur qui va paroître le pourra mieux que personne. Ce fut un malheur que lui, qui me connoissoit aussi mieux qu' aucun, ne fût point-là pour ménager cette circonstance. Il étoit allé avec mon frère cadet guetter le lièvre à la rentrée. Avant qu' ils arrivassent, la fièvre que je n' attendois pas me surprit avec violence, et je ne les vis que le lendemain au lit. Mon accès ne fut pas seulement accéléré d' un jour, mais à peine m' eût-on conduit malgré moi dans un lit, que je fus attaqué d' un transport qui me dura toute la nuit. Mon imagination frappée de mort et de résurrection, ne voyoit autre chose. Je mourus, et vis mourir après tous mes parens et amis. Je les fis tous enterrer, et m' enterrai moi-même avec ma cousine. Ensuite nous ressuscitâmes, et me trouvant à la vallée de Josaphat, j' aperçus ma mère dans la foule, qui nous cherchoit, me sembloit-il, et à qui je criois de toute ma force : ici, ma chère mère, ici ! Vivat ! Nous ne mourrons plus. Voilà les sottises que mes gardiens, qui les avoient entendues, m' aidèrent à rappeler à mon réveil, et qui

p68

prouvent ce que peuvent sur l' esprit les sens affectés. Soit en veillant, soit en dormant, ils portent par-tout le dérèglement, si on ne s' applique à les moriginer. La première visite que j' eus le lendemain, fut du médecin que mon père m' amena. Cet homme étoit sur-tout expérimenté dans les fièvres, et habile à les guérir. Il jugea la mienne des plus tenaces, et promit néanmoins de l' extirper, si je voulois suivre ses conseils. J' étois si rebuté de tant de pareilles promesses, qui n' avoient point eu de succès, que je remerciai mon médecin. Je le congédiâi même, lui disant que par une bonne consulte, et de l' avis de Monsieur Le Duc D' Orléans, j' étois résolu de laisser agir la nature, sans la fatiguer d' aucun remède. Saisi de respect pour mes autorités, il me fit une profonde révérence, et se retira. Cependant dans la suite, obéissant à mon père, je me mis entre les mains

de ce médecin, et par le quinquina, bien préparé, il me tira d' affaire.
Après cette visite, j' eus celle de mon frère et de mon précepteur, que j' embrassai tendrement. C' est là que celui-ci m' apprit le tour qu' il m' avoit joué à l' égard de

p69

ma cousine. Est-il possible ? M' écriai-je !
Oui, repliqua-t' il ; et après ce qui arriva hier, et que j' eusse prévenu si je m' y étois trouvé, je crains bien que vous n' ayez encore besoin de mes conseils. Cela se pourroit ; mais jamais, s' il vous plaît, rien qui approche du service que vous avez prétendu me rendre. Qui sait, comme vous le voyez, s' il ne me sera pas mortel ?
Mais en tout cas, je ne crois pas que je résistasse à un autre de pareille nature.

On avoit exprès envoyé mon précepteur seul avec mon frère, pour causer et m' entretenir. Jugeant qu' il pouvoit m' avoir tout dit, le chevalier entra galamment avec ma cousine et mes soeurs. C' est ce que j' attendois, pour me dédommager un peu de la mauvaise nuit que j' avois passée. Ranimé et réjoui sur-tout à l' aspect du cher objet de mon ame, ils n' eurent pas besoin de s' informer de ma santé. J' en marquois tant, qu' ils en furent étonnés, et que mon précepteur, toujours prudent, m' avertit de me modérer. De pareils conseils d' un homme grave et expérimenté, à un jeune homme vif et sans expérience,

p70

sont, je l' avoue, bien plus aisés à donner qu' à suivre. Mais que la jeunesse seroit heureuse, si elle savoit mettre à profit les acquis de la maturité et de la vieillesse !
Le chevalier, à qui l' on avoit fait l' histoire de mon amour enfantin pour ma cousine, se mit à plaisanter sur la ruse dont mon précepteur s' étoit servi pour m' en guérir. C' étoit bien, dit-il, le meilleur spécifique, et peut-être le seul efficace.

Hélas, que ne disoit-il moins vrai ! Mais l'avenir ne le prouva que trop, et je n'étois pas même à sentir que la crise qui m'avoit mis au lit, n'étoit pas tant l'effet d'un étonnement subit, que d'un feu mal éteint et caché sous la cendre, et brûlant plus que jamais. Ferdinande, c'est ainsi que je nommerai cette cousine dans toute la suite, n'étoit pas seulement née pour charmer mon enfance, mais encore pour m'enchanter toute sa vie, et faire de la mienne un tissu de traverses, d'alarmes, et finalement de regrets qui me consomment. C'est le terme ordinaire d'une passion qui ne consulte point la raison. Quoique dans mon lit, et fort mal à mon aise pour la contempler, je m'étonnai

p71

néanmoins de l'avoir méconnue la veille. En deuil de son père, comme elle l'étoit de sa mère la première fois que je l'avois vue, c'étoit précisément en grand ce que j'avois vu en raccourci. Toute la différence n'étoit qu'un développement, qui à la vérité l'avoit formée ou changée en divinité. Comment, disois-je en moi-même, ne pas la croire immortelle, plutôt que morte ou ressuscitée ? Hors d'elle l'univers ne peut avoir rien de pareil. S'il y avoit de l'hyperbole là-dedans, je n'en ai pas été seul coupable : et plutôt à Dieu de l'avoir été ! J'aurois du moins goûté une sorte de paix que je n'eus jamais. Ayant reçu toutes ces visites, je me levai, et allai moi-même chercher et jouir des douceurs que m'offroient le sang et l'amour. Je m'y livrai tout le jour, à l'exception d'un quart-d'heure que je ménageai pour l'amour seul, c'est-à-dire, pour m'entretenir avec Ferdinande, qui déjà ne pouvoit douter de m'être aussi cher que lors qu'elle n'étoit pas ma petite cousine. Il n'en étoit pas de même de moi. Non-seulement tous les témoignages de tendresse que j'avois jamais reçu d'elle m'étoient

p72

équivoques, mais une certaine retenue que j' avois remarqué depuis le matin, m' intriguait encore tout-à-fait. M' aimer, disois-je, ce n' est pas le tout, il faut que je saches sur quel pied.

Pour cet effet, je proposai sur le soir une partie de promenade. Nous fûmes dans le jardin. Au bout étoit un verger, et ce fut-là que je m' expliquai.

De tous, j' étois le seul qui eût quelque dessein. Chacun s' égarant, sans y penser, pour cueillir les fruits que laissoit encore la saison, je fis comme les autres, mais sans perdre de vue ma chère Ferdinande. La voyant seule, et même à rêver, je m' avançai. J' étois à ses côtés avant qu' elle m' eut entendu. M' appercevant, elle fit un cri. Vous m' avez fait peur, me dit-elle. Où sont les autres ? Allons, cherchons-les. Ce n' étoit que pour éviter ce qu' elle prévoyoit. Mais quelle apparence ! Cette fois ou une autre pouvoit-elle m' échapper. Trop inquiet pour différer, je lui pris la main, lui passai le bras sous le mien, et sûr d' elle, je commençai d' entrer en matière. à peine eus-je ouvert la bouche, qu' elle voulut se dégager. Non, non, lui

p73

dis-je, je ne suis pas si foible que vous le pensez, ou si je le suis, ce n' est pas de ce côté. Il faut m' écouter, et qui plus est parler vous-même, et décider de mon sort. Quel langage, me répondit-elle ; vous badinez sans doute ? Moi, badiner ? M' écriai-je. Sur quoi fondé cette conjecture ? Est-ce sur le danger où je suis encore de mourir, percé de vos traits ? C' est ce qui va arriver, non-seulement si vous ne m' écoutez, mais encore si j' apprendis que vous ne m' êtes pas favorable. Quoique je ne l' observasse qu' en profil, je ne laissai pas de remarquer un embarras de bon augure. Voulant la déterminer, je me tournai tout-à-fait vers elle, et la conjurai de m' éclaircir sur les sentiments qu' elle m' avoit marqués jusqu' alors. Que veut dire cela ! Me dit-elle. Je vous prie, laissez-moi aller. Je n' en ferai rien, repliquai-je, lui tenant toujours la main,

et la lui baisant avec ardeur. Elle faisoit encore de nouveaux efforts pour s' échapper. Je me plaignis amèrement, et lui dis : n' ai-je pas raison de douter que vous m' aimiez, du moins de la manière que je vous aime, puisque vous ne demandez qu' à

p74

fuir ? Prenez y garde. Ceci, que vous appelez badinage, l' est si peu pour moi, qu' il deviendra tragique si vous ne le finissez. Le temps presse, continuai-je : au nom de Dieu, Ferdinand, apprenez-moi si vos sentimens répondent aux miens. Après ce qui lui étoit revenu de mon ancienne passion pour elle, ce qu' elle en avoit vu elle-même, et ce qu' elle en voyoit, elle jugea bien qu' il y auroit en effet du danger à ne pas satisfaire l' inquiétude que je marquois. D' ailleurs ce n' étoit que violence de sa part. Cette violence se changeant tout-à-coup en pitié et tendresse, elle franchit les loix que le sexe impose en pareil cas. Que voulez-vous savoir, me dit-elle, si je vous aime ? Dieu le sait, et que bien différente de vous, vous n' avez jamais été un seul moment, pour ainsi dire, absent de mon esprit. Ces paroles et l' air dont elle les accompagna, me pénétrèrent si vivement, que je tombai à ses genoux pour les embrasser, en signe de reconnoissance et de remerciement. Levez-vous, reprit-elle, j' entends la troupe. En effet, chacun s' étant réuni, on alloit nous surprendre, si le bruit ne nous

p75

avoit prévenu. L' entendant comme elle, je me levai, et remettant cet entretien à une autre fois, nous allâmes au devant de la compagnie, et la joignîmes. Content au-delà de toute expression, chacun s' en aperçut, et mon père lui-même, dès que nous fûmes rentrés. Toute la crainte qu' avoit donné ma crise se dissipant, nous commençâmes à goûter mieux que nous n' avions encore fait le plaisir de

nous revoir. Pour moi, je m' abandonnai sans réserve à la joie commune. N' étant pas en état de procurer moi-même au chevalier les plaisirs de nos cantons, je le remis aux soins de mon père, de mes soeurs et de toute la famille. Il protesta que sans souhaiter rien de plus, il s' en tenoit à ceux qu' il goûtoit depuis son arrivée. Mes soeurs n' étoient point déchirées. La cadette, sur-tout, malgré mon inquiétude amoureuse, m' avoit paru dès ce jour-là être assez du goût de mon ami. C' est ce qui contribuoit à le rendre si honnête et si poli : nous l' en remerciâmes néanmoins, comme si tous avoient eu la même part à son compliment. Cependant comme il m' importoit de ne l' avoir pas toujours-là,

p76

et que je voulois même qu' il servit à me débarrasser des importuns qui pouvoient retarder le desir que j' avois d' un second entretien avec ma chère Ferdinande, je lui dis de se préparer pour aller le lendemain reconnoître les environs. J' aurois eu de la peine à obtenir ce que je proposois, si le conduisant moi-même à son gîte, je ne lui avois appris de quoi il étoit question. C' est donc, monsieur, me dit-il, pour servir à vos amours que vous m' avez amené ? Et les miennes, que deviendront-elles pendant ce temps-là ? Les vôtres ! M' écriai-je. Quoi, déjà ! Oui sans doute, repliqua-t' il ; et à moins que tu ne promettes de me servir à ton tour, je te laisse dans l' embarras. Voyons, lui dis-je, pourvu que ce ne soit pas contre moi, je suis tout à toi. Il finit le badinage, en m' apprenant ce dont je m' étois aperçu, que ma soeur cadette lui revenoit fort, et que, rien n' en déplaît aux environs, il étoit très-assuré de n' y rien trouver d' aussi charmant qu' elle. Fort bien, repliquai-je ; mais si vous me croyez capable d' opérer quelque chose à votre bonheur, pour m' y engager, vous vous prêterez, s' il vous

p77

plaît, dès demain à ce que je vous demande
pour le mien. Il me le promit, et
je le laissai se mettre au lit pour aller en
faire autant.

Le lendemain, je lui fis tenir parole ;
mais pour la lui tenir moi-même, je disposai
si bien les choses, que mes soeurs, et
par conséquent la cadette, furent de la
partie qu' on forma. Plus j' éloignois de monde,
et plus j' accommodois mes affaires. J' obtins
donc que toute la maison, excepté
Ferdinande, qui réellement ne se trouvoit
pas bien, sortiroit, et iroit dîner
chez un gentilhomme, parent, qui étant
venu nous voir la veille, nous avoit invités.
Il faisoit le plus beau temps du monde.
On partit, et les malades demeurèrent
pour se tenir compagnie. Quelle satisfaction !
Quelles délices !

N' ayant d' importuns que les domestiques,
qui encore ne pouvoient l' être,
nous nous retirâmes, Ferdinande et moi,
dans notre particulier. Là nous commençâmes
une scène inépuisable de protestations
et de tendresse. De quoi m' avez-vous soupçonnée,
me dit-elle, de ne vous aimer qu' à la mode,
apparemment ?

p78

Hélas ! J' eusse été heureuse, non pas de
vous croire au tombeau, mais d' y avoir
été réellement pendant tout le temps que
vous le pensiez. Mon père seul pourroit
rendre témoignage des inquiétudes que m' a
causé votre absence, de la part que j' y ai
pris, des larmes que je versai lorsque
j' appris de lui pourquoi je n' entendois plus
parler de vous, et le cruel stratagème dont
on s' étoit servi pour m' effacer de votre
esprit. Chaque fois que je le voyois, c' étoit
toujours à recommencer ; et lorsqu' en
dernier lieu il me dit qu' il alloit à Paris
passer l' hiver auprès de vous, je voulois
le suivre et vous aller trouver avec lui.
Je vous fais tous ces aveux, continua-t' elle,
à présent que le ciel nous a rejoints,
comme je l' en ai cent fois prié.
Ma crainte là-dessus étoit mortelle. J' ai
voulu plus d' une fois vous écrire, mais
on m' en a toujours empêchée. Qui sait,

disois-je, s' il ne s' habituera pas tellement à me croire hors de ce monde, que je ne lui paroîtrai plus à tous égards qu' un phantôme lorsqu' il s' agira de nous revoir ? Qui sait même, si tandis que je ne vis que pour lui, quelque autre n' occupe point ma

p79

place, et ne me bannit pas plus mortellement de son coeur, que je n' aurois jamais eu à craindre de la ruse de son précepteur ? Voilà les inquiétudes qui me déchiroient, sur-tout depuis quelque temps, et dont vous êtes venu enfin me délivrer. C' étoit, poursuivit-elle, ce qui me travailloit encore hier au moment que vous me surprîtes dans le verger ; et la résistance que je marquai, n' étoit qu' une violence, dont la tendresse, comme vous vîtes, prit bientôt la place.

Quoi, m' écriai-je après l' avoir écouté, et ravi pour ainsi dire de corps et d' esprit, quoi est-ce bien vous, est-ce bien moi ? Se peut-il un bonheur si parfait ? Je n' ose quasi le croire. S' il ne faut que vous en convaincre, interrompit-elle, tenez, ouvrez cette lettre qui s' adresse à vous et lisez. Je l' ouvris en effet, et reconnus d' abord le caractère. Il étoit de mon oncle, son cher père. Je lus, et ne trouvai pas seulement dans cette lettre la confirmation de tout ce que Ferdinande venoit de me dire, mais encore une tendre exhortation d' en user avec elle comme il en avoit usé avec moi ; que sachant à quel point elle

p80

m' aimoit, et que son bonheur dépendoit de moi, il me la recommandoit à jamais. Je ne pus achever cette lecture sans verser un torrent de larmes. Ferdinande s' inondoit aussi. J' employai pour la consoler, et moi avec elle, tout ce que l' amour et le sang purent me suggérer. Je lui jurai un attachement éternel. J' offris de lui sceller cette promesse de tout mon sang ; mais nous nous en tînmes réciproquement aux pleurs

que nous versâmes, et que nous n' interrompîmes
que par l' entrée d' un laquais qui
vint nous annoncer le dîner.

Après nous être essuyés et remis, nous
allâmes tête-à-tête nous mettre à table.
Seuls au dessert, Ferdinand m' apprit
pourquoi et comment son père lui avait laissé
la lettre que je venois de lire. L' étant
venu voir, selon sa coutume, avant que
d' entrer en campagne, et toujours frappé
de son triste pressentiment, il l' avait tirée
du couvent pour la mettre avec mes soeurs,
où elle se souhaitoit depuis long-temps.
Prêt à partir, et après l' avoir recommandée
à mon père pour en faire un jour sa
bru, il l' avait prise en particulier. J' ai
promis, lui avoit-il dit, de donner, quoi qui

p81

arrive, de mes nouvelles à votre cousin.
Voici une lettre que vous lui remettrez de
ma part, selon les circonstances. Je suis
persuadé qu' il y aura égard, du moins elle
sert à ma satisfaction, et peut être utile à
la vôtre et à la sienne. Alors je me ressouvins
de ce qu' il m' avoit dit, que je recevrois
de ses nouvelles, même après sa
mort : je le dis à Ferdinand, dont les
larmes recommencèrent. Dans le fond ce
père avoit toujours eu pour elle une tendresse
au-dessus de l' ordinaire. Elle alloit
même jusqu' à la foiblesse, et on en trouvera
peut-être une marque dans cette précaution
qu' il prit en faveur de l' attachement
que sa fille avoit pour moi. Ce fut un
véritable malheur, qu' après avoir échappé
à tant de campagnes, il périt à celle-là. Il
eût pu, par la paix qui survint, vivre assez
long-temps pour diriger les choses au bonheur
qui nous échappa.

Quittant la table, nous fûmes nous
récréer à la promenade. Il sembloit quasi que
j' aurois dû être épuisé. Point du tout. Je
recommençai avec Ferdinand un entretien
qui ne fut guères moins vif et tendre
qu' il l' avoit été jusques-là. Si quelqu' un

p82

s' en étonne, c' est qu' il n' aura jamais éprouvé que lors même que la nature affoiblie ne laisse aucun goût, aucune sensation, ni force pour la spéculation même du vice, elle en fournit abondamment aux transports que permet la vertu. Je dirai même que plus on s' est écarté du droit sentier, et plus quelquefois l' ardeur est grande quand la providence nous y remet. Quelle différence des doux charmes de la conversation de ma chère Ferdinande, avec les plaisirs grossiers qui m' étoient revenus du commerce de Poussette ! La seule vue d' un chaste objet que l' on aime, remue, satisfait plus que la possession de tout autre, qui faisant métier de plaire, plairoit en effet. Voilà ce que j' éprouvai toujours à l' égard de Ferdinande. Après nous être assez promenés, nous rentrâmes. Bientôt nous vîmes paroître mon père et sa suite, dont l' absence avoit été pour nous si agréable. Pleins de joie, de part et d' autre, nous ne cherchâmes qu' à la continuer. La Trompe, qui arriva presque en même-temps avec mes deux magnifiques chevaux, mit mon père au comble de la sienne. Il parut plus sensible à ce témoignage de la bienveillance

p83

de mon maître, que je ne l' avois été moi-même. Occupé de mon amour, c' est de quoi je l' avois le moins entretenu. Voyant le plaisir que cela lui faisoit, j' en pris un singulier à lui raconter toutes les marques que j' avois reçues de la bonté du prince ; je n' oubliai pas, sur-tout, de tracer son portrait. Lorsque mon père l' examina, je le vis prêt à verser des larmes de joie. Ceci, me dit-il, surpasse tout, et confirme plus que je n' ose en croire. Tâche de te rendre digne d' une faveur si distinguée. Hélas ! S' il eût su ce qui jusques-là me l' avoit le plus mérité, une juste horreur, au lieu de la satisfaction qu' il y trouvoit, la lui eût sans doute fait détester. Je n' avois garde de toucher cette corde ; ma vanité n' en auroit pas été trop flattée. C' est cette malheureuse vanité qui perd en partie les jeunes gens. Elle les empêche, non-seulement d' ouvrir le coeur aux bons avis qu' ils

pourroient recevoir, mais elle ferme encore ordinairement les oreilles à ceux qu' on leur donne. Pour peu qu' un mauvais train ait de brillant, c' est un double penchant qui les entraîne et les aveugle sur le précipice.

p84

Mon arrivée se publiant dans tous les environs, et ma maladie m'empêchant de sortir, j'eus successivement la visite de tous les gentilshommes de ma connoissance. Pendant quinze jours, ce ne fut que fêtes et banquets au logis. J'en étois las, et sur-tout de ce que cela me privoit de mille douceurs que j'aurois pu goûter avec Ferdinand dans le particulier. Pour me les procurer, j'engageai le chevalier à rendre pour moi toutes les visites que j'avois reçues. C'est ce qu'il fit, tantôt avec mon père, tantôt avec mon frère, et quelquefois même avec mes soeurs. Comme on savoit que Ferdinand me tenoit lieu de tout, on me la laissoit sans difficulté : je dis sans difficulté, parce que mon père lui-même se plaisoit à voir notre union, que du vivant de mon oncle ils avoient ensemble résolu d'accomplir. Ferdinand, fille unique, n'étoit pas moins favorisée de la fortune que de la nature. Elle auroit pu prétendre aux partis les plus distingués de la noblesse : mais nos pères, par amour pour nous, s'étoient donné réciproquement parole de ne chercher notre bonheur qu'en nous-mêmes. Si je

p85

n'avois pas déjà été informé de ces flatteuses dispositions, c'est qu'on ne vouloit pas que je négligeasse ce que je pourrois acquérir d'ailleurs. C'est à quoi Ferdinand n'étoit pas insensible. Il le falloit ; puisque malgré ses craintes, c'étoit toujours par là qu'on l'avoit empêchée de me donner de ses nouvelles. Pourquoi ne le fit-elle pas ? Pourquoi céda-t-elle toujours à cette idée ? C'est que le sort vouloit sans doute que nous ne fussions jamais heureux qu'en perspective. Pendant que le chevalier s'acquitta de la commission à laquelle je l'avois engagé, j'eus tout le temps de me satisfaire, si j'avois pu l'être avec Ferdinand. Cependant nous entrâmes dans l'hiver, et mon ami qui ne trouvoit pas meilleure compagnie qu'au logis, s'y renferma. Pour la divertir, et nous avec lui, j'envoyai inviter, tantôt l'un, tantôt l'autre, à nous venir voir.

Il n' y avoit personne qui ne s' empressât à répondre à mon invitation. Attirés par la bonne compagnie, le chevalier, mes soeurs, Ferdinande, et le reste, chacun vint bientôt de soi-même, et notre gentilhommière, fut le rendez-vous des ris et

p86

des jeux de toute la noblesse du quartier. à peine trouvions-nous le temps, mon ami et moi, de répondre à nos correspondans de Paris. Ce n' étoit, pour ainsi dire, que bals, fêtes et cadeaux. Enfin nous passâmes le plus agréable hiver du monde ; et malgré ma fièvre, je ne fus pas un de ceux qui goûtèrent de moins bons intervalles. C' est beaucoup dire ; car ma soeur ainée trouva dans toutes ces assemblées un amant qu' elle épousa, et ma cadette prit tant de goût pour le chevalier, et lui pour elle, qu' ils en eussent volontiers fait autant, s' il avoit plû aux destinées. Pour moi, toujours malheureux, et appelé à payer au centuple les plaisirs même les plus innocens, je ne trouvai qu' un rival, qui bientôt me causa les plus grands troubles. Le printemps offrant de nouveaux plaisirs, chacun profita de la variation, et s' arrêta chez soi à la goûter. Le chevalier, pressé par son petit homme, fut aussi obligé de retourner à Paris y faire une apparition. C' étoit quelque chose de pitoyable, que de voir la peine avec laquelle il s' arracha du sein de notre famille. Il pleura,

p87

sanglota, plus qu' il n' avoit fait dans toute sa vie. Nous de même ; car du petit au grand, chacun l' aimoit. Mes soeurs même souffroient qu' à mon imitation il les qualifiât de ce doux nom. C' étoit bien en effet une douceur pour lui, et telle qu' il ne l' avoit jamais trouvée nulle part. Prêt à partir, nous l' embrassâmes tous. Adieu, lui dîmes-nous. Consolez-vous, et pour nous consoler nous-mêmes, revenez le plutôt que vous pourrez. J' en étois sûr, et

ma soeur cadette pour le moins autant,
quoiqu' elle ne pût le voir partir, et
qu' elle s' étoit retirée quelque part, peut-être
pour le pleurer.

Ne sachant que faire, pour ainsi dire,
après son départ, et ennuyé d' ailleurs de
ma fièvre, ce fut alors que je cédaï aux
instances que me faisoit tous les jours mon
père, pour user des remèdes de son médecin.
On l' envoya chercher ; il vint, et commença
à m' administrer son quinquina.

Malgré le discrédit où ce frébri-fuge est
tombé depuis long-temps, il me tira
d' affaire en moins de six semaines, et sans
aucune suite mauvaise. Je crois que si cela

p88

s' étoit opéré tout d' un coup, je serois
mort de joie. J' en juge par celle que me
causa par degré la diminution de mes accès.
Chaque prise de mon remède y portoit
coup. à la fin j' en fus quitte, et jamais de
la vie je ne donnai cinquante louis de
meilleur coeur, qu' au médecin auteur de
ma délivrance.

Mon père, qui marquoit pour cette
fièvre plus d' inquiétude encore que moi,
ne se réjouit pas moins de ma guérison.
Toute la famille y prit une véritable part,
et sur-tout Ferdinande, qui s' imaginoit à
chacun de mes accès de me voir partir pour
l' autre monde. On proposa, en signe de
réjouissance, une fête solennelle. Elle fut
résolue ; mais comme nous attendions le
chevalier, et que nous nous étonnions
même qu' il ne fût déjà arrivé, on jugea
d' une commune voix de différer jusques-là.
Huit ou dix jours après il arriva. Ce
cher ami, transporté de nous revoir, et
sur-tout d' apprendre que j' étois guéri,
nous fit craindre lui-même pour sa santé.
Après nous être abandonnés réciproquement
à une joie peu ordinaire, je lui
demandai des nouvelles de Paris, et principalement

p89

de la cour de mon maître où

je l' avois prié d' aller. J' ai vu, me dit-il,
par les discours de l' abbé, que jusqu' au
prince même s' étoit informé de toi avec
soin et tendresse. Il a voulu que je lui
racontasse jusqu' aux moindres circonstances.
Apprenant que l' air natal ne te faisoit
rien, il m' a ordonné de te ramener en
quelque état que tu fusses. Voici un paquet,
ajouta-t' il, où tu trouveras une
lettre, qui, je crois, fait mention de ses
volontés. En effet, ouvrant le paquet j' y
trouvai entr' autres une lettre de l' abbé,
qui pressoit mon retour. Je la communiquai
à mon père, et ensuite à toute la compagnie.
Qu' en dites-vous ? Leur dis-je. Là,
là, répondit Ferdinande, il n' y a rien qui
presse. Elle eût pensé bien autrement,
si elle avoit su le malheur qui m' attendoit,
et dont elle-même devoit être la cause.
Le chevalier ne pouvant se lasser de me
féliciter, et admirant même le changement
qu' il trouvoit déjà dans mon air,
nous donna occasion de lui parler de la
fête que nous avions résolue. Je veux,
lui dis-je, te dédommager une bonne fois
de toutes les abstinences que tu as faites

p90

avec moi. Si tu n' étois venu en poste, je
commencerois dès demain ; mais j' aime
mieux que tu te reposes, et cependant je
préparerai tout ce que je sais qui peut
flatter ton goût. En effet, je me piquai, pour
célébrer ma convalescence, d' enchérir
sur tous les divertissemens qui nous avoient
aidé à passer l' hiver.
Je fis venir, de tous les endroits, de
quoi perpétuer pendant huit jours la fête
la plus magnifique, la plus galante qu' on
ait vu depuis long-temps dans la province.
J' y invitai, non-seulement tous mes
parens et amis, mais toute la noblesse de
l' un et de l' autre sexe. Chacun s' étant
rendu au jour marqué, nous commençâmes
à nous en donner au coeur joie. Que
de folies, que d' extravagances ! Excepté
le plaisir du repos, ou du lit, du moins
pour les hommes, il n' y en eut point
qu' on ne portât au dernier excès. Voilà
comment les jeunes gens changent souvent en
dissolution les actions de grâces qu' ils

devroient rendre. Ils n' en sont pas toujours punis sur le champ ; mais cela se trouve. Pour moi je ne le portai pas loin. Parmi mes convives, il y en avoit deux

p91

familiers depuis long-temps. L' un étoit l' amant de ma soeur ainée ; l' autre un gentilhomme, camarade dès l' enfance, que je n' avois vu depuis maintes années, mais qui depuis mon retour avoit étroitement renoué. Je l' aimois. Chez moi cela a toujours suffi, c' est-à-dire, qu' aimant, j' ai cru qu' on ne pouvoit que m' aimer ; et quoiqu' à cet égard j' aie mille fois été trompé, je le suis encore tous les jours. Mon vieux camarade fut un des premiers qui me fit faire cette fâcheuse expérience. J' avois pris jusques-là ses fréquentes visites pour belle amitié ; mais rien moins. C' étoit ma chère Ferdinande qu' il convoitoit et m' envioit. J' aurois dû m' en appercevoir depuis long-temps, si j' avois été moins de bonne-foi. Pour elle, elle le savoit, mais dans la crainte de nous brouiller, ou peut-être de ce qui arriva, elle ne m' en avoit jamais ouvert la bouche. Tous s' étant retirés, l' amant de ma soeur, et ce prétendu ami, demeurèrent pour clorre le jubilé. Dans cette espèce de particulier, il sembloit que nous reprenions de nouvelles forces pour rire et batifoler. Mon gentilhomme plus ivre, soit

p92

de vin ou d' amour, qu' il n' avoit encore été, s' oublia avec Ferdinande, et en présence de tous prit une liberté si galante, qu' elle lui appliqua un fier soufflet. Un soufflet sur la noble joue d' un gentilhomme, on le sait, c' est un péché qui ne se pardonne ni dans cette vie ni dans l' autre. Fut-il de la vierge Marie, les anges en répondroient. Dans le fond, mon gentilhomme méritoit celui qu' il avoit reçu. L' étoffe fut si bien mesurée sur son insolence, que sagement je crus n' avoir

rien à dire. Pour comble, chacun l' accabla de blâme. Moi seul je ne dis mot. Cependant ce fut moi qui en payai la folle enchère.

Mon gentilhomme, appris à être discret, m' imita et sortit. Je le conduisis, comme si de rien n' étoit ; mais me quittant, il me serra la main de manière à me faire comprendre qu' il laverait avec moi son affront. Qu' y pouvois-je ? S' il avoit fait cette réflexion, peut-être eût-il évité son funeste sort, et moi mille chagrins et mille fâcheux embarras. Appuyé sur mon innocence, je n' en fus que plus gai. Personne ne s' aperçut que je fusse

p93

menacé, et je ne le fis même connoître au chevalier que par le cartel que m' envoya le lendemain mon extravagant ennemi.

Sans considérer qu' il n' étoit qu' un impertinent, et l' unique auteur de l' offense qu' il prétendoit avoir reçue, il m' accusoit d' en être seul la cause, et le seul par conséquent à qui il pût s' adresser pour en tirer satisfaction. à cela, il ajoutoit le temps, le lieu, et les armes pour nous battre et nous tuer. J' avoue que voyant cela, je fus si transporté de colère, si fâché même de ma retenue, que je me repentis de n' avoir pas été le premier à lui demander raison de l' impertinence qu' il avoit eue à l' égard de Ferdinand. Oui, disois-je, je devois sur le champ ajouter à son soufflet ce qu' il sembloit chercher.

Le chevalier au désespoir du danger où j' allois m' exposer, vouloit à toute force le prévenir. Il s' offrit d' aller parler au gentilhomme, et tâcher de le ramener à la raison. Non, lui dis-je. Foible comme tu es, reprit-il, j' irai donc me battre pour toi. Encore moins. Oh bien, ajouta-t' il,

p94

je vais avertir père, frère, soeurs, Ferdinand

même, et nous t' enchaînerons.
Garde-toi bien de remuer, repliquai-je,
autrement je te jure que toute ma juste
colère tombera sur toi. Tout ce que je
te demande, et que j' espère comme de
mon meilleur ami, c' est qu' à tout événement
tu me serves ici comme un autre moi-même.
Que je succombe ou non, tu auras
besoin de tous tes talents pour calmer le
trouble que cette affaire va causer. Quoi,
me dit-il encore tout triste et pénétré,
tu ne veux donc point m' écouter ? Au
nom de Dieu, cher ami, poursuivit-il en
m' embrassant, permets que je voie
d' accommoder cette affaire. Songe, si
malheur t' arrive, à ce que deviendront ton
père, ta chère Ferdinande, et toute ta
famille.
Cette pensée dans le fond me désarma ;
mais le faux honneur qui règne sur
cet article, l' emporta bientôt. Jusqu' à
quand, grand dieu, ces maximes, si
contraires à toute bonne religion, prévaudront-elles !
Jusqu' à quand substituera-t' on
aux idées les plus claires de la raison,
de la nature, et du but général

p95

du créateur, les idées sottes et perverses
d' une fatale mode ! Ce qu' il y a
d' étonnant, c' est que ceux qui savent
réformer leur jugement là-dessus, sont
souvent incapables d' y régler leur conduite.
Un éclair de mauvaise odeur, chez qui ?
Chez des foux, les rend foux eux-mêmes,
et pis que tout cela, malheureux quelquefois
pour jamais.
Quel bonheur, si dès-lors le ciel m' eût
porté à faire ces justes réflexions. Je ne
me fusse pas seulement garanti du présent,
mais de l' avenir, où j' éprouve enfin sa
vengeance dans sa miséricorde.
Les représentations du chevalier, toutes
sortes qu' elles pussent être, ne furent
donc pas capables de m' apaiser.
Loin de m' y rendre, je me bouffis de mon
faux-honneur, et ne songeai qu' à lui aller
sacrifier le véritable, mon repos, et celui
de tout ce que j' avois de plus cher au
monde. Quelle horreur ! Quel renversement
de bon sens ! Mon ami voulut en

avoit le spectacle, puis, dit-il, que rien ne peut t'arrêter, permets au moins que je t'accompagne. Qui sait si nous n'allons pas être séparés pour jamais ? Sachant que

p96

c' étoit-là mes endroits sensibles, il les reprenoit, et alloit continuer ; mais ne pouvant entendre des choses qui n'aboutissoient qu'à m'assommer d'avance, je l'arrêtai. Cesse, je te prie, lui répondis-je, et demeure ; car tu sais que mon cartel porte encore que je ne menerai qu'un valet. Tu es bien étrange, repliqua-t'il. Est-ce donc que je ne puis attendre à une certaine distance le sort des armes ? Au fond rien n'empêchoit, et cela même accommodoit mes affaires. De sortir seul, je ne l'aurois guères pu sans subir quelques questions, et peut-être donner lieu au soupçon. Avec lui, tout alloit de suite, et je pouvois terminer mon affaire avant qu'on en eût le moindre vent. Je cédaï à ces raisons. L'heure approchant, nous montâmes à cheval, et sous prétexte de promenade, je me rendis au lieu marqué. Mon gentilhomme y étoit déjà à m'attendre. Moins scrupuleux que moi, il avoit avec lui un second, mais pour spectateur, ainsi qu'il m'en avertit d'abord ; sur sa parole, je ne voulus pas même faire avancer le chevalier. Cependant, mon ami en voyant trois au lieu de deux, s'avança

p97

pour rendre la partie égale, et pied à terre, comme l'autre, il se mit à observer. L'affaire fut bientôt décidée. Pleins de courage, mon ennemi et moi, nous mîmes juste-au-corps bas, et l'épée à la main, nous nous abordâmes. Quand on y va de bonne-foi, ces sortes de combats ne durent guères. En deux coups de lames je jetai mon ennemi sur le carreau. Je suis mort, s'écria-t'il. Tant pis, répondis-je, je voudrois pouvoir vous rendre la vie aussi aisément que je vous l'ai ôtée.

êtes vous content ? Oui. Adieu. Je priaï son ami d' en avoir soin, et je gagnai au pied avec le mien.

Le chevalier, qui n' avoit craint que pour ma vie, ne se possédoit pas la voyant hors de danger. Ce n' est pas le tout, lui dis-je ; que faire à présent ? Je suis d' avis, ajoutai-je, de ne pas seulement rentrer au logis, mais de me retirer droit en Lorraine. Après mûre délibération, je suivis ce parti. Va, dis-je, à mon ami, embrasse pour moi mon père, toute la maison, et sur-tout Ferdinande. Calme, appaise-les autant que tu pourras. C' étoit ce qui m' empêchoit principalement de me montrer,

p98

sachant tous les assauts que j' aurois eu à soutenir. Enfin j' embrassai mon ami, qui promit de me joindre bientôt, et suivi de la Tulipe, je me rendis à Nancy. Tout le long de la route je fis les plus tristes réflexions. Je maudis cent fois le point-d' honneur qui m' arrachoit pour ainsi dire à moi-même, et m' éloignoit de mon centre. Pourquoi, disois-je, n' avoir pas été plus docile aux remontrances du chevalier ? Pourquoi ne l' avoir pas laissé agir ? Le pis qui m' en fût arrivé, eût été de fuir comme je fais. Qui sait à présent quand je pourrai retourner ? Peut-être jamais. D' ailleurs, ajoutois-je, voilà un homme qui est présentement je ne sais où. Mon dieu, ayez pitié de moi ! J' arrivai sans presque faire autre chose que gémir et me plaindre. Qu' eût-ce été, si j' avois joint à toutes ces réflexions celles que je ne fis pas ; et sur-tout si une fraîche maturité me les eût fait goûter comme elles doivent l' être ! Malgré l' amertume de mon ami, je me souvins que je n' avois laissé au chevalier aucune adresse où il pût me trouver. Mettant pied à terre, j' envoyai la

p99

Tulipe à la poste, avec ordre de dire

que dès qu' il arriveroit un chevalier fait de telle manière, on l' envoyât à l' auberge où j' étois descendu. J' étois venu sur mes propres chevaux, et presque tout d' une traite, dont je perdis le meilleur des deux que j' avois reçus en présent. Mon ami se fit attendre quelques jours. Je m' en étonnois, mais il étoit retenu par mon père, qui vouloit partir avec lui, et voir néanmoins auparavant le train que mon affaire prendroit. Tous deux enfin arrivèrent par la poste, comme je l' avois prévu, mais dans la chaise qui m' avoit amené de Paris ; mon père n' étant plus d' âge à soutenir autrement une pareille fatigue. Ne m' en fiant point à l' adresse que j' avois donnée, j' envoyois de temps en temps la Tulipe. Il se trouva à leur descente, et les amena. Mon père paroissant le premier, je me jetai à son col, le suppliant de me pardonner. Il le faut bien, me dit-il, comme d' une chose sans remède ; mais gare qu' il ne s' en trouve qui ne te pardonnent jamais. Pour toute réponse, je saisis un siège, et le lui offris. Il s' assit, et pendant qu' il prenoit haleine, j' embrassai mon ami. Faisant

p100

face ensuite, il reprit. Qu' avois je besoin à mon âge du trouble que tu me donnes ? Mes jours ne sont-ils donc pas assez avancés, sans que tu te mêles de les abréger ? Debout, confus, je demeurois toujours en silence. Oh que cela est beau, ajouta-t' il ! Je gage que c' est ce que tu penses, malgré ce que j' en dis. Mon père, répondis-je alors ! Mon cher père, répétais-je en tombant à ses genoux ! Le chevalier ne vous a-t' il donc pas raconté cette affaire ? Oui. Hé bien, poursuivis-je, que falloit-il que je fisse ? Il falloit... il falloit... c' est à la lettre tout ce qu' il put me répondre. Le chevalier se prêtant à l' embarras de mon père, l' en tira à ma grande satisfaction, et vraisemblablement à la sienne. Il falloit, monsieur, lui dit-il, ce que je me suis déjà tué de vous répéter, qu' il fît ce qu' il a fait, ou qu' il tachât le sang dont il est. à dieu ne plaise ! S' écria-t' il. Qu' il périsse plutôt mille fois ! Puis

m' embrassant, comme pour m' y exhorter, il ajouta : que Dieu et le roi te pardonnent, ainsi que moi. Ravi autant qu' on peut l' être, je me levai. Mais, que dira-t' on, que

p101

l' on remarque dans mon propre père la force du préjugé, dont j' ai en passant touché l' abus ? J' en conviens, et c' est ce qu' il y a d' étonnant, que l' âge même, loin d' en guérir, le fortifie souvent.

Si ma paix fut aisée avec mon père, les apparences ne promettoient rien moins du côté qu' il craignoit. On sait combien Louis XIV, sur-tout vers la fin de sa carrière, étoit inexorable sur l' article. Mon affaire n' étoit nullement gracieable ; et ce qui la mettoit dans tout son danger, c' est que la famille de mon ennemi avoit juré de la pousser sans miséricorde. J' appris que le oui qu' il m' avoit prononcé, avoit été le dernier de sa vie ; que son cadavre, enlevé par son ami, avoit été porté chez lui ; qu' animé par ce spectacle, tous les siens en armes étoient venus fondre chez mon père, et qu' ils m' y avoient cherché comme pour me massacrer, ou tout au moins se saisir de ma personne. Si je m' y fusse trouvé, dieu quelle tuerie ! C' est lui sans doute qui, malgré tout, m' avoit inspiré de ne pas rentrer.

Enfin, ces perquisiteurs, plus furieux encore, étoient sortis, jurant ma mort de

p102

manière ou d' autre. Tous s' étoient d' abord dispersés pour courir sur mes traces. Plusieurs même avoient pris la route de Nancy ; mais étant bien monté, ayant quelques heures d' avance, et la nuit survenant, c' étoit plus qu' il n' en falloit pour être en sûreté. Aussi mon père ne s' en étoit-il pas beaucoup inquiété. Il trembloit bien plus de voir commencer des informations. C' est ce qu' on avoit déjà fait, malgré les amis communs qui s' en étoient mêlés, et qui n' espéroient pas même

de pouvoir jamais les arrêter.
Mon père et la famille, assemblés sur le cas, avoient déjà résolu d' avoir recours à la protection du prince mon maître, et d' obtenir ma grace par son moyen. Le parti étoit excellent ; c' étoit d' ailleurs le seul à prendre ; mais réfléchissant que mes ennemis ne trouveroient pas de protections moins puissantes, et plus même par l' espèce de disgrâce où mon maître étoit dans l' esprit du roi son oncle, nous désespérions quasi du succès. Cela redoubla l' alarme de mon père, et avec raison ; car si les choses n' eussent changé de face, j' eusse dès-lors été proscrit pour toute ma vie.

p103

Cependant ne voulant rien négliger, mon père avoit déjà résolu d' aller lui-même implorer pour moi la protection et la bienveillance de mon prince. C' est ce qu' il me confirma, et qu' il exécuta, malgré moi pourtant, avec le chevalier. Je prétendois que sans s' exposer à une fatigue si dangereuse, mon ami seul opéreroit tout ce qu' on pouvoit espérer. Non, répondit-il, une telle affaire mérite bien ma présence ; et dût-elle terminer mes jours, je me croirai trop heureux si elle réussit. J' insistai encore, mais inutilement. Dès le lendemain il prit la poste, retourna au logis, et sans différer se rendit à Paris. Ce qui me consolait, c' est que le chevalier l' accompagnant, j' étois sûr qu' il en prendroit soin comme de son propre père.
à peine me trouvai-je seul après leur départ, que je tombai dans la plus grande consternation. Cela ne se pouvoit guères autrement, d' une séparation si chère et si rapide : mais ce qui mettoit le comble à mon affliction, étoit l' incertitude de sa durée. Arrive ce qui pourra, disois-je, je l' abrège, et même au plutôt, puisque déjà je n' y puis plus tenir. On juge bien que

p104

Ferdinande avoit la meilleure part à tout

ceci. J' étois à son égard pire encore que je ne me rappellois l' avoir été autrefois dans le même lieu. L' espérance que le chevalier ne m' apporterait peut-être pas de si fâcheuses nouvelles, m' avoit auparavant soutenu ; mais la voyant évanouie, et les choses prenant le plus mauvais train, je ne projettois que désespoir.

Je passai plusieurs jours dans cette situation. Un matin que ma crise étoit plus forte qu' à l' ordinaire, j' appellai la Tulipe. Va, lui dis-je, à la poste, amène moi ici des chevaux, et que je parte. Partir, monsieur, me dit-il, et pour où, s' il vous plaît ? Que t' importe : obéis, et ne t' embarrasse pas du reste. Ma foi, monsieur, me repliqua-t' il, je juge sans peine où le coeur vous appelle ; mais qu' il me soit permis de vous remontrer qu' il n' y fait pas bon. Tu juges sans peine, repris-je après lui ; et qui t' a donné un jugement si aisé ? En effet, je pouvois bien croire qu' il avoit par-ci par-là reconnu, entendu que je m' intéressois à Ferdinande ; mais qu' il en sût davantage, c' est ce que je ne m' imaginois pas. Cependant il ne m' apprit pas seulement pour qui

p105

et pourquoi je m' étois battu, mais encore toute mon ancienne histoire avec Ferdinande. Bourreau ! M' écriai-je alors, d' où vient donc que tu ne m' as jamais révélé la supercherie dont j' étois la dupe ? Il me répondit, qu' il n' avoit eu garde ; que son défunt maître le lui avoit trop bien défendu ; et que quand ce mystère eût duré jusqu' à la fin des siècles, il n' eût jamais été tenté de le révéler ; qu' il étoit pour cela trop fidèle et trop obéissant. Fort bien, interrompis je ; mais puisque tu sais si bien obéir, fais donc au plus vite ce que je te commande.

Plus sensé qu' on ne pourroit le croire d' un valet, il me repliqua, que mon oncle ne l' avoit jamais mis à l' épreuve d' une pareille obéissance ; mais que s' il s' y fût trouvé, il lui auroit hazardé auparavant un expédient qui lui tomboit dans la pensée. Quel ? Lui demandai-je. Ce seroit, me répondit-il, de prendre seul la poste, et d' aller représenter à Mademoiselle Ferdinande

le danger où je vois que vous voulez
vous exposer. Il y a toute apparence
qu' elle aimera beaucoup mieux venir elle-même
ici, et par-là le prévenir. Dans le

p106

fond je trouvai cet expédient plein de sens ; je m' étonnai même qu' il ne me fût pas venu dans l' esprit. Enfin l' approuvant, j' y consentis.

La Tulippe partit donc avec un billet, que je me donnai à peine le temps d' écrire. Il fit si grande diligence, que de retour dès la même nuit, je le trouvai le matin à mon lever. Je ne fus pas trop aise de le voir ; je ne l' attendois qu' avec Ferdinande, et je craignois que ce prompt retour ne signifiât rien de bon. Cependant j' appris tout le contraire. On ne s' étoit dépêché de me le renvoyer, que pour soulager l' impatience que l' on me supposoit, et empêcher qu' elle ne me fit tenter ce que la Tulipe étoit venu annoncer. Dans la crainte où l' on est, me dit-il, comptez, monsieur, qu' on est déjà en route, et que vous verrez bientôt toute la famille. En effet, à l' exception de mon père, déjà peut-être à Paris, tous arrivèrent le lendemain au soir.

Comme il étoit tard, et que je ne comptois plus sur eux ce jour là, ma joie en les voyant n' en fut que plus sensible. Je les embrassai tous avec une espèce de transport.

p107

Je commençai et finis par Ferdinande : que dis-je ! L' amour et le sang m' unissant à elle, je pensai la dévorer dans ces premiers instans. La joie n' étoit peut-être pas moins grande de sa part ; mais elle s' exprimoit d' une manière bien différente. Autant mes transports tenoient de sa gaieté, autant les leurs sembloient tristes et lugubres. Je ne voyois que larmes. Mon frère, mon précepteur même, en laissèrent échapper. Enfin, c' étoit comme si j' eusse été perdu, plutôt que retrouvé ; et j' eus presque à soutenir le même assaut que si je fusse rentré droit au logis.

Cependant peu-à-peu nous goûtâmes un plaisir uniforme. Tous, ainsi que moi, ne marquèrent bientôt plus que satisfaction et contentement. Ferdinande, sur-tout, quoiqu' elle parut d' abord la plus désolée, fut la première consolée. On s' entretint de mon affaire. Il fallut, quoique peut-être

le chevalier l' eût racontée vingt fois,
que j' en fisse encore le récit tout du long.
Ce récit causa comme un nouvel effroi.
Il m' attira de mon précepteur une mercuriale
d' ancien droit. Du reste, tâchant
de bien espérer, chacun se calma. Ferdinande

p108

commença à nous mettre en joie.
Pourquoi, dit-elle, ne m' a-t' on pas jugé
digne de répondre pour moi ? Que me
manquoit-il ? Un chapeau ? Hé bien, j' en
eusse bientôt trouvé un. Nous badinâmes
sur son courage, et dans tout cela, je
remarquai qu' elle n' étoit que la moins
fâchée d' une querelle qui me rendoit plus
que jamais digne d' elle. Ainsi se passa cette
première soirée. Nous l' abrégâmes,
parce que fatigués, les voyageuses sur-tout
avoient besoin de repos.

Plein de la plus douce espérance, je
me retirai, avec mon frère et mon précepteur.
Je les pressai de se mettre au lit,
ne souhaitant que d' y être moi-même à
goûter l' heureuse situation où je me
trouvois. Je me livrai tellement aux idées
qu' elle me fournissoit, qu' à peine je
fermai l' oeil de toute la nuit. Brûlant de
revoir Ferdinande, je me levai de grand
matin. Je fus au même lieu où je l' avois
quittée la veille, comme si elle eût dû y
être déjà, ou se hâter d' y venir. Cependant
il fallut attendre ; et ne voulant pas
interrompre son repos, je soulageai mon
impatience à force de me promener. Elle vint

p109

enfin la guérir tout-à-fait. Pressentant
à son réveil que je ne devois plus être au
lit, elle s' étoit levée, ajustée, et précédant
mes soeurs, elle étoit venue me trouver.
Seul avec elle pendant près de demi-heure,
ce fut-là que mon coeur se dilata. Ni
elle, ni moi, ne pouvions nous lasser de
nous revoir, nous embrasser, et nous dire
mille choses tendres, que les amans seuls
savent exprimer.

L' arrivée de mes soeurs, et bientôt de mon frère et de mon précepteur, interrompit notre doux entretien.

Devenant général, on parla du temps qu' on demeureroit, et de la manière de le passer. J' obtins en premier lieu, que tous attendroient avec moi les nouvelles que mon père m' avoit incessamment promises ; que selon ce qu' elles nous apprendroient, nous aviserions, et qu' en attendant je promettois de faire en sorte qu' on ne s' ennuyeroit pas. Jusques-là je n' étois presque point sorti de mon auberge. Je proposai dès le même jour une partie de promenade. Nous l' exécutâmes, Ferdinand, mes soeurs et moi, tandis que mon frère et mon précepteur allèrent visiter

p110

plusieurs connoissances, et les préparer en quelque sorte à nous recevoir. De retour de notre promenade, ils nous dirent qu' on nous attendoit en divers endroits, et qu' il ne s' agissoit que de voir par où il nous plairoit commencer. Cet embarras fut bientôt levé. Nous donnâmes la préférence à ceux qui ne tardèrent pas à nous la venir demander galamment. D' autres succédant journellement à ceux-ci, nous ne pûmes jamais y fournir. Il falloit nous errer, et par-tout nous ne trouvions que banquets et fêtes galantes. Quelques amis se plaignant de ce que nous n' étions pas venus tout d' un coup prendre appartement chez eux, voulurent nous y obliger. Nous les remerciâmes ; et tant pour notre liberté que pour n' incommoder personne, nous préférâmes constamment notre auberge. Au milieu de tous nos divertissemens, nous reçûmes de mon père les nouvelles que nous attendions. Loin de les interrompre, elles nous portoient à les continuer. Nous apprîmes que mon père jouissoit d' une santé, meilleure même que lorsqu' il étoit parti ; qu' il avoit été parfaitement

p111

bien reçu du prince ; *qu' il s' intéressoit
fortement pour moi, mais qu' il
ignoroit encore à quoi cela aboutiroit.* le
chevalier, de son côté, m' écrivoit mille
choses divertissantes. Dans la lettre, il
y en avoit une pour ma soeur cadette,
qu' il ne croyoit guères auprès de moi. Il
me prioit de la lui envoyer, et de faire
en sorte qu' elle lui tombât en main-propre.
Je fis cette lecture en commun. L' article
de main-propre, qui m' échappa sans
le vouloir, ne fit pas seulement rougir
ma pauvre petite soeur, mais elle donna
encore à tous une démangeaison curieuse,
qui servit à la désoler. Pour m' acquitter
de ma commission, je lui remis sa lettre.
Elle la fourra subitement dans sa poche.
Malgré bon gré il fallut l' en tirer. Vous
la lirez tout haut, lui dit-on. Plus elle
s' en défendoit, plus on s' opiniâtroit. On
alla même jusqu' à vouloir la lui arracher.
Elle tint bon ; mais voyant qu' on prétendoit
qu' il devoit y avoir quelque chose
de terrible, elle la prit, et la jeta avec
dépît au milieu de la compagnie. Comme
lecteur, je la ramassai, j' en fis la lecture
tout haut, mais en sautant ou déguisant

p112

autant que je pouvois certaines
tendresses, dont sa modestie auroit peut-être
souffert. Cela fait, je la lui rendis,
et on la laissa tranquille.
Ces lettres nous donnant une nouvelle
dose de belle humeur, nous n' eûmes
garde d' y porter la moindre atteinte. Laisant
les choses sur le pied qu' elles étoient,
c' est-à-dire, nous divertissant sans parler
de retour, on résolut seulement de répondre
à mon père, et de lui marquer que
nous étions tous à Nancy, en aussi bonne
santé que lui. Cette affaire me regardoit.
Je m' en acquittai sur le champ, et presque aussi-tôt
nous fûmes à une fête où nous
étions attendus. Nous pouvions nous assurer
d' en avoir à perpétuité, si nous avions
voulu ; mais quoiqu' il ne fût pas apparent
que ma compagnie me demeurât si long-temps,
je ne voulus pas néanmoins qu' il
fut dit que nous recevions toujours sans

rien donner. Je prétendis même de réparer du premier coup le défaut où j' avois été jusques-là. Pour cet effet, j' ordonnai une fête splendide et magnifique autant que je pus. J' y invitai tous ceux de qui nous en avions reçu, et j' eus tout lieu de penser

p113

que je n' avois plus rien à me reprocher. Cependant les beautés que j' avois avec moi faisoient extrêmement du bruit. La ville ne retentissoit que de leurs charmes ; et j' appris bientôt qu' ils avoient même pénétré jusqu' à l' intérieur de la cour. Ferdinande, sur-tout, avoit une foule d' admirateurs. Le bruit de ce qui l' avoit amené, et moi aussi, se répandit. Je recevois de toutes parts des complimens sur l' objet de ma bravoure. On me juroit qu' elle ne pouvoit être mieux placée ; mais craignez, ajoutoit on en badinant, quelque nouvel essai. Cela auroit pu se faire, si mon père arrivant contre toute attente, n' eût coupé dès-lors racine au danger. Aucun de nous n' étoit au logis quand le chevalier et lui mirent pied à terre. Il n' y avoit pas même un seul de nos domestiques. Mon hôte sachant où nous étions, vint lui-même en donner la nouvelle. Je la reçus en particulier. La communiquant à tous, et la bienséance le permettant, nous prîmes congé, sortîmes, et transportés de joie, nous fûmes où le coeur nous appelloit. Nous avions peine à concevoir cette arrivée imprévue, d' autant

p114

que les dernières lettres que nous avions reçues n' en faisoient aucune mention. Nous fûmes bientôt instruits. Mon père voyant paroître tout d' un coup sa famille entière, pensa s' évanouir de joie. Nous l' embrassâmes tour-à-tour, sans presque qu' il eût la force de nous dire un seul mot. Le chevalier y suppléa. Sa joie s' exprima de toute manière ; la nôtre de même. Enfin nos transports finis, et

mon père revenu de son espèce de pamoison tendre, nous apprîmes la raison de son retour inattendu.

Le prince s'employant pour ma grace, avoit pressenti une espèce d'impossibilité à l'obtenir. Cependant, ne voulant pas effrayer mon père, il lui avoit fait dire le jour même, par l'abbé, qu'il nous avoit écrit la dernière fois, *qu'il étoit inutile qu'il demeurât plus long-temps à Paris pour cette affaire ; qu'il prévoyoit qu'elle tireroit en longueur, et présumoit, d'un autre côté, que son chez lui l'accommoderoit beaucoup mieux ; qu'il pouvoit y retourner, et s'assurer sur sa parole, qu'il ne négligeroit rien pour ma grace, puisque de-là dépendoit la satisfaction qu'il auroit de*

p115

me revoir ; que s'il acceptoit ce parti, il le dit à l'abbé, et qu'il vint le lendemain recevoir ses ordres. mon père se rendit à cette proposition : il promit de suivre ponctuellement les volontés du prince, et le lendemain il fut prendre congé.

Dès que mon père parut, le prince ne lui réitéra pas seulement tout ce que l'abbé lui avoit dit de sa part, mais il lui ajouta des choses si obligeantes, qu'il en étoit encore tout pénétré. *je partage avec vous, lui avoit-il dit, la tendresse que vous avez pour votre fils. Soyez surs, vous et lui, que dans toute occasion vous me trouverez disposé à vous faire plaisir. J'ignore le temps que je pourrai rappeler votre fils auprès de moi. En attendant, voici une lettre, que vous lui remettrez. Elle est pour ma soeur, à qui je le recommande, et qui le gardera, j'espère, comme je l'en prie. Là, je le compte aussi-bien qu'avec moi.* mon père acceptant avec révérence et remerciement la lettre que le prince lui offroit, sortit, et ne songea plus qu'à nous rejoindre promptement. Le chevalier même, chez qui il logeoit, avoit déjà tout disposé, de sorte qu'il n'avoit

p116

eu presque qu' à monter en chaise et galopper.

Finissant ce récit, mon père me remit la lettre de mon maître pour sa soeur la duchesse de Lorraine. Ceux qui savent l' amour fraternel qui régna toujours entre ces deux illustres personnes, ne doutèrent pas du poids qu' auroit cette recommandation. Je fus dès le lendemain à la cour.

Je donnai en main-propre à la princesse la lettre du prince mon maître. Je ne sais ce qu' elle contenoit, mais dix fois la princesse, interrompant sa lecture, jeta les yeux sur moi. *vous êtes donc page*, me dit-elle à la fin ? Je l' étois, ma princesse, répondis-je ; car je crains bien que ce ne soit de ces choses passées. *oh que non*, repliqua-t' elle. *mon frère du moins ne l' entend point ainsi : il me prie de ne vous recevoir qu' en dépôt, et en dépôt sacré*, reprit-elle en souriant, *que je dois lui remettre fidèlement*. de l' air dont la princesse s' énonça, je ne pus moi-même m' empêcher de sourire. J' allois lui commencer ma réponse par mes excuses, lorsqu' elle ajouta : *cela mérite bien qu' on y pense ; allez, et venez demain me retrouver*.

p117

prêt à passer la porte de son appartement, elle me rappella. D' un saut de page je fus à elle. *vous êtes bien leste*, me dit-elle ; *mais n' êtes-vous pas ici en compagnie ? N' est-ce pas vous, ou les vôtres, dont le bruit m' est parvenu ?* je ne sais, ma princesse : j' ai ici mon père, qui arriva hier avec la lettre que j' ai eu l' honneur de remettre à votre altesse, mon frère et mes soeurs. *oui, oui*, interrompit-elle ; *c' est cela. La charmante pour qui vous êtes en affaire, n' en est-elle pas aussi ?* c' est ce que j' allois ajouter, ma princesse. Une cousine que je chéris comme soeur, ou plutôt comme quatre. Elle rit, et me renvoya, mais avec ordre précis de ne pas manquer au lendemain. De Lunéville, où se tenoit ordinairement la cour de Lorraine, je revins à Nancy. Mon père, tous étoient à m' attendre, pour être instruits de la manière dont son altesse m' auroit reçu. Ferdinande

et mes soeurs, crièrent d'abord en me voyant ; hé bien ? Hé bien, mesdemoiselles ? Leur répondis-je, apprenez en premier lieu le tapage que font vos charmes. Il est si grand, que son altesse même en

p118

est imbue. Parbleu, je le crois, repliqua le chevalier, le monde entier doit en être rempli. Laisant les galanteries, j'approchai de mon père, et racontai ce qui s'étoit passé. La princesse m'ayant remis au lendemain, nous remîmes aussi à juger. En attendant, nous goûtâmes le plaisir de revoir mon père. Il étoit si satisfait du chevalier, que nous nous divertîmes à lui faire faire le journal des manières qu'il avoit eues pour lui. à chaque article, nous demandions à mon père, s'il étoit vrai ? Oui. Là-dessus nous l'embrassions, badinant, folâtrant ; mais pourtant lui marquant notre reconnoissance. Le lendemain, selon l'ordre que j'avois reçu de son altesse, je me rendis à la cour. On ne m'introduisit pas dans le même appartement que la veille, mais dans un autre, où elle n'avoit avec elle que des personnes familières. *vous voilà*, me dit-elle ; *c'est pour vous que je suis dans le particulier. Cela ne vous étonne pas, sans doute, puisque mon frère m'apprend que vous étiez du sien, et que malgré votre jeunesse, vous en savez bien user. Ah çà,* poursuivit-elle, *dites-moi donc un peu,*

p119

avant toutes choses, comment tout va là-bas. princesse, répondis-je, oserois-je auparavant m'informer si mon maître marque aussi que vous me fassiez cette demande, et que je doive y répondre ? *hélas*, repliqua-t'elle, *tu ne peux rien m'apprendre, mon cher enfant, que je n'en sache encore plus. Est-il sage, réglé au moins dans sa conduite ? Non, sans doute.* sans attendre ma réponse, je la vis fondre en larmes.

Ne sachant ce que cela vouloit dire,
j' étois inquiet du tour que prendroit cette
scène. Je croyois dans le fond qu' il s' agissoit
des désordres de mon maître auxquels
je pouvois avoir eu part. J' étois résolu,
supposé même qu' elle levât le scrupule
que m' imposoit le respect, de les cacher
comme beau meurtre, et par égard
pour lui et pour moi. Enfin la princesse
elle-même me tira d' embarras. Ses larmes
n' aboutirent qu' à des nouvelles domestiques ;
c' est ce que je savois le moins.
Cependant je tâchai de la satisfaire. Dans
la suite j' appris le véritable sujet de ses
pleurs. C' étoit la malignité qui avoit pris
en scandale l' attachement que le prince

p120

son frère avoit marqué pour elle, et
porté jusqu' à vouloir la suivre en Lorraine.
Je pourrois dès ici, si je voulois, détruire
cette affreuse calomnie, je le pourrois,
dis-je, si je ne me réservoïs à le
faire avec d' autres plus affreuses encore,
que de vils ennemis ont eu la lâcheté
de publier.
Cependant le frère, la soeur sur-tout,
victimes de ces langues criminelles, ne
s' entretenoient plus qu' avec mesure, et
souvent en secret. La princesse sur-tout
l' exigeoit, condamnant l' emportement de
son frère, qui avoit donné lieu à de tels
bruits, et voulant absolument y obvier.
C' est ce qu' elle appelloit sa conduite. Du
reste, l' amour fraternel subsistant toujours,
il ne passoit rien de part ou d' autre qu' ils
ne se le communiquassent. Admis à la
confiance de celle à qui mon maître m' avoit
recommandé, j' en sus peut-être plus à la
cour de Lorraine, que je n' en eusse jamais
appris au palais d' Orléans.
Dès ce moment, la princesse, sensible
à la bienveillance que son frère lui avoit
sans doute marquée pour moi, promit de
me tenir lieu d' un autre lui-même. Elle

p121

m' offrit gratuitement un asyle auprès d' elle, sans charge ni emploi ; mais comme un véritable dépôt confié, et toujours prêt à rendre. Charmé de cette proposition, je l' acceptai, pénétré moi-même de sensibilité. Ce fut un malheur que je n' insistai pas pour un emploi. Je l' aurois obtenu ; et peut-être que me fixant, j' aurois évité tous les désastres qui m' ont accueilli dans la suite. Avant même que je sortisse, la princesse, qui avoit déjà prévenu le duc son époux, me présenta à lui. Il ratifia tout ce qu' elle m' avoit offert ; et pénétré des bontés de leurs altesses, je retournai en faire part à mon père. Ma satisfaction étoit trop grande, pour qu' elle ne sautât pas aux yeux. Lorsque je rentrai, chacun s' en aperçut, et je fus félicité d' avance sur ce que l' on ne savoit pas. Mon père seul attendit que je m' approchasse. Je le fis, et lui racontai ce dont il avoit lieu de se flatter en quelque sorte. Il s' en réjouit, autant que cela se put, c' est-à-dire, bien moins que de ma grace, s' il l' eût apportée, ou qu' il n' eût eu aucun doute là-dessus. Cependant, comme il ne la croyoit pas non plus tout-à-fait

p122

désespérée : Dieu soit loué, me dit-il : il prit courage, et dit ; prions, espérons pour le reste. Mon père n' attendant que cette décision pour son départ, songea d' abord à le régler. Il craignoit, par rapport à moi, de toucher cette corde, et ne le fit même qu' avec mesure. Il représenta les inconvéniens qu' il y auroit à demeurer plus long-temps : d' ailleurs, me dit-il, nous viendrons te voir de temps en temps, et cela te paroîtra bien meilleur. Je consentis, avec plus de facilité qu' il ne se l' étoit imaginé. Peut-être crut-il que je cédois à ses raisons. Rien moins, c' étoit aux miennes. Sur le point de me rendre à la cour, où il falloit d' abord quelque assiduité, je craignois de ne pouvoir jamais l' accorder avec mon amour. Quelle apparence, disois-je, que Ferdinande demeure, sans que je sois incessamment près d' elle ? Où il faut rompre ce que je viens d' arrêter,

où il faut la laisser aller. De rompre, reprenois-je, ce seroit se moquer, et je mériterois de l' être. Vainquons-nous donc, puisqu' il le faut. Adieu, Ferdinande, partez.

p123

Cette résolution prise, je souhaitois qu' elle fût déjà exécutée. Je le dis, et profitant de cette heureuse disposition, on ne songea qu' à plier bagage. Cependant je pris le chevalier en particulier. Ce cher ami, partagé entre l' amour et l' amitié, ne savoit lui-même à quoi se résoudre. Je le déterminai. Ecoute, lui dis-je ; les raisons qui me pressent à l' égard de Ferdinande, peuvent aussi t' être appliquées. Quand tu demeurerois, à quoi cela aboutiroit-il, qu' à me gêner, sur-tout si je te voyois passer mal ton temps pour l' amour de moi ? Va plutôt, continuai-je, jouir d' un bonheur qu' un sort différent t' offre et m' arrache. Pense seulement quelquefois à moi, fais-y penser Ferdinande ; et en attendant qu' il plaise au ciel de nous rejoindre, donne-moi régulièrement de tes nouvelles et des siennes. Mon ami se rendit, promettant d' être souvent lui-même le messenger des nouvelles que je lui demandois. à peine finissions-nous cet entretien, que je crus voir l' heure où ce départ seroit différé. Ma soeur ainée, toute ma soeur qu' elle étoit, n' en étoit pas quelquefois moins sucrée. Son amant, lorsqu' il

p124

s' étoit agi de me venir voir, n' avoit jamais pu obtenir d' elle la permission de l' accompagner. Tout navré, ce pauvre gentilhomme étoit demeuré. à la fin pourtant ennuyé, inquiet, sur-tout après avoir écrit plusieurs fois sans recevoir aucune réponse, il avoit pris le mord aux dents, et arriva qu' on étoit prêt à lever le pied. Il ne parut qu' en tremblant, sous prétexte même d' affaires importantes, au nombre desquelles il mit l' honneur de me voir. En effet, depuis ma fatale dispute, je ne

l' avois point vu, et cela lui servit à merveille pour engager son compliment. Mais ce qui nous prouva bientôt que l' amour seul l' avoit talonné, pourchassé hors de son manoir, c' est que toutes ces affaires furent faites dès qu' il apprît qu' on s' en retournoit. Nous en rîmes, et fûmes fort aises d' être dégagés des raisons de bienséance qui eussent peut-être voulu qu' on l' attendit. Il eut à peine le temps d' aller reprendre ses bottes pour venir servir d' escorte. Plus heureux que moi, il recouvroit ce que je perdois, et ce qu' au fait et au prendre je ne pouvois consentir de voir aller. Mon père m' ouvrant les bras, me

p125

dit adieu. Tous firent de même ; mais lorsqu' il s' agit de Ferdinande, les bras qu' elle me tendit furent pour moi pire que la croix. Je m' y attachai avec plus de douleur que ceux qui en souffrirent jamais le supplice, et je n' avois pas plus de vie qu' eux lorsqu' on m' en arracha. Tombant réellement évanoui, on me dégagea, et profitant de mon état, (le sien étoit à peu près de même) on nous sépara. Revenu à moi, elle étoit partie, et je ne trouvai plus que mon père et mon précepteur, qui étoient demeurés pour me secourir. L' un et l' autre s' empressèrent à me consoler. Enfin, mon père par sa tendresse, mon précepteur par ses raisons, me ranimèrent assez pour les embrasser encore, et les voir partir dans la chaise qui leur étoit demeurée.

Si je ne fis pas cette route en personne, j' en eus tout le plaisir, ou plutôt le regret en idée. C' est ce que je sentois à la fois, me représentant dans une même voiture, Ferdinande, mes soeurs avec mon frère, le chevalier, et notre gentilhomme, escortant chacun leur trésor avec le mien. Quand même je ne me serois pas

p126

fait un devoir de répondre avec empressement

aux bontés que la princesse m'avoit marquées, il m'eût été impossible de demeurer plus long-temps à mon auberge. Tout m'y rappelant l'objet de mes pleurs, je délogeai sans différer. Je me rendis à la cour, où si quelque chose eût pu me consoler, c'eût été l'accueil obligeant qu'on m'y fit.

La princesse apprenant que je venois me rendre aux généreuses offres qu'elles m'avoit faites, s'en réjouit comme d'une grace que je lui aurois pour ainsi dire accordée. Elle avoit avec elle plusieurs dames de ses confidentes quand je parus. *c'est ici*, leur dit-elle, *le dépôt dont je vous ai parlé. S'il m'est sacré*, ajouta-elle en riant, *j'espère qu'il ne vous le sera pas moins, et que lorsqu'il s'agira de le rendre, il n'y aura pas plus de difficulté qu'à le recevoir.* ces dames équivoquant sur le mot de sacré, en firent un jeu. Je le soutins de mon mieux, et leur protestai, en badinant comme elles, que si elles me jugeoient trop digne de la rigueur du terme, je prendrois la liberté d'en écrire au prince, mon maître, pour les en dispenser.

p127

Le sérieux succédant au badinage, la princesse me dit ; *que quoiqu'elle eût eu du temps de reste, elle n'avoit néanmoins donné qu'un seul ordre à mon égard, qui consistoit à me procurer tout ce qui m'accommoderoit le mieux ; que je n'avois qu'à voir, parler, et qu'elle ne doutoit pas que, conformément à son ordre, on ne remplît mes desirs : que tant que je demeurerois à sa cour, il en seroit ainsi ; que je serois le seul tenu à rien, tandis que chacun le seroit à m'y faire plaisir ; qu'elle l'entendoit du moins ainsi ; et qu'en un mot, si je n'étois pas bien, elle vouloit que je n'eusse à m'en prendre qu'à moi.* pénétré de tant de bontés, c'est tout ce que je pus faire que de protester à cette généreuse princesse que je ferois mon possible pour ne m'en pas rendre indigne. Elle et ses dames s'apercevant que le sentiment m'ôtoit pour ainsi dire la parole, passèrent à des questions qu'elles présumoient devoir m'en rendre le libre usage.

*croyez-vous, me dit immédiatement la
princesse, que cette cour, une cour de
dames, telle que la mienne, puisse vous
faire prendre en patience l' exil de celle où*

p128

vous étiez ? princesse, répondit officieusement l' une de ses dames, galant comme il le paroît, il n' y a aucun lieu de douter qu' il ne se trouve bien ici. D' ailleurs le pied de volontaire sur lequel votre altesse veut qu' il soit, ne sauroit lui être que fort agréable. Madame La Marquise D' A c' est la lettre initiale d' un nom trop marqué chez moi pour m' échapper, n' eût rien pu dire de plus vraisemblable, si ce n' est que la complaisance avec laquelle elle s' énonçoit me présageoit bien des tracas. La vivacité, les graces s' en mêlèrent même si fort, que le titre de volontaire dont elle me qualifia à la volée, plût tellement à la princesse, qu' elle l' adopta, et que dans toute la suite je fus appelé *le volontaire de la cour* . Cette conversation ayant fait mon entrée, j' éprouvai sans délai tout l' effet de l' ordre obligeant que la princesse avoit donné à mon sujet. Je n' eus pas même la peine de voir, ni de parler. On m' assigna un appartement magnifique, commode, et le plus à portée. J' en pris possession. Tout le reste alla de soi-même, et à ma satisfaction. Si j' eus à me plaindre de quelque

p129

chose, sur-tout dans les premiers jours, ce fut des honneurs que je reçus, des attentions que l' on me marqua, et qui ne pouvoient que me fatiguer, quoique je m' en tirasse assez en page. La princesse elle-même, et Madame La Marquise D' A ne cessoient de me demander, *comment je me trouvois ?* le mieux du monde, répondis-je dès la première fois ; mais il fallut le répéter plus de cent fois, avant qu' on me fît la grace de m' en croire. Cependant je ne négligeois rien pour répondre à ces attentions gênantes, et me les attirer même. Je faisais assiduellement ma cour à la princesse. Elle prenoit plaisir à m' entretenir du prince son frère. Je n' en avois pas moins à entrer dans le secret de cette illustre et fraternelle union. J' y fus bientôt admis intimement. Quelques lettres, où mon généreux maître confirma celle que j' avois rendu moi-même à la

princesse, m' attirèrent une confiance entière. Outre les bruits qui couroient alors de la paix, elle m' en montra le plan, que mon maître lui avoit envoyé, et qui ne fut pourtant pas celui qu' on suivit. Il est vrai qu' elle-même le tenoit un peu suspect, et

p130

que sachant l' injuste et mauvaise politique qui règnoit à la cour de France contre son frère, elle doutoit qu' il fût bien instruit. De tout le temps que la princesse ne pouvoit donner à son particulier, j' en faisois le mien. Je me retirois, pour m' entretenir de Ferdinand, et répondre quelquefois aux nouvelles que j' avois reçu d' elle et du chevalier, et où j' en trouvois ordinairement de toute la famille. Si mes rêveries amoureuses me tracassoient trop, j' allois les distraire ; c' est-à-dire, faire de côté et d' autre le volontaire. Les dames de la cour étoient ordinairement ma ressource. Parmi elles, Madame La Marquise D' A comme je l' ai déjà remarqué, ne me voyoit rien moins que de mauvaise oeil. C' étoit sans doute ce qui m' attiroit là plutôt qu' ailleurs. Une certaine joie qui se monroit toujours sur son visage en même temps que moi, m' en donnoit d' abord à moi-même ; et comme je ne sortois que pour cela de mon particulier, je la préférois machinalement à toute autre. Ce n' est pas que par elle-même elle ne méritât cette préférence, mais le coeur rempli de Ferdinand, je ne la lui donnois que pour me servir de remède.

p131

Cependant j' usois, sans le savoir, d' un remède pire que le mal. La marquise n' ignoroit pas mon attachement pour Ferdinand ; mais elle ne savoit pas moins qu' elle avoit de quoi captiver les coeurs : qu' elle étoit encore jeune, jolie, pleine de graces, qu' elle avoit un titre, un rang, et tout ce qu' il falloit, en un mot, pour donner du dessous à une rivale. Quoique

je me piquasse dès-lors de n' être plus novice, je le fus néanmoins assez pour juger de son but par le mien ; c' est-à-dire, qu' elle ne cherchoit, comme moi, qu' à se distraire et se divertir. Ce jugement pouvoit être d' autant mieux fondé, que nos circonstances étoient toutes semblables. Je savois, sur le témoignage de toute la cour, qu' un seigneur qualifié s' étoit depuis long-temps déclaré pour elle ; qu' elle en avoit, disoit-on, reçu la foi, et qu' on n' attendoit que son retour d' une négociation, dont l' avoit chargé son altesse, pour voir cette union. Je croyois donc, que séparé de ce qu' elle aimoit, un certain rapport d' humeur, de circonstances, lui faisoit chercher chez moi ce que je trouvois chez elle. Rien moins. Tous en étoient la dupe, sans

p132

en excepter le prince ni la princesse. Madame La Marquise D' A trop à l' abri du soupçon, ne nourrissoit que plus à son aise des sentimens auxquels je me prêtois innocemment. Amoureux de Ferdinand au point où on ne le fut jamais, et prévenu de l' engagement de la marquise, il est aisé de croire que je n' avois pas la moindre vue sur elle. Loin de-là, je la félicitois quelquefois de sa prochaine union, et sur-tout avec un seigneur dont j' entendois dire mille biens. En effet, ceux qui ont connu le Comte De R savent qu' il avoit hérité de toutes les qualités de ses ancêtres ; qu' il étoit plein d' esprit, brave, et par-dessus cela, beau et bien fait. Je ne fais aucune difficulté d' avouer qu' il n' y avoit guères qu' un caprice d' amour qui pût seulement nous mettre en concurrence. Quoiqu' il en soit, la marquise alla beaucoup plus loin. Son coeur décida en ma faveur ; malgré elle, peut-être, mais certainement malgré moi ; car le même caprice qui la soumettoit à mon empire, m' enchaînoit irrésistiblement à Ferdinand. Tout ce qu' il y a, c' est qu' on jugera peut-être par ce qui va suivre, qu' il y avoit

p133

de mon côté un peu plus de raison
que du sien.
Dans la bonne foi où j' étois, je goûtai
assez long-temps avec la marquise toutes
les douceurs d' un commerce agréable et
poli. Je ne dirai pas que je n' y mêlasse
quelquefois du tendre et du galant. Cela
ne se pouvoit guères autrement, avec une
dame dont le mérite auroit même été
au-dessous du sien. C' est ce qui sans doute la
flatta d' abord ; et comme il est rare en
pareil cas de bien apprécier cette monnoie
courante, il y a lieu de croire qu' elle
l' évalua au dessus de son prix. Elle auroit dû
songer, qu' outre qu' un jeune cavalier n' a
quelquefois des manières tendres et galantes
que machinalement et par habitude,
pour peu qu' il trouve de retour, il fait le
passionné et entre en feu, souvent sans la
moindre étincelle d' estime ni d' amitié.
Pour moi, j' avois au fond l' un et l' autre
à l' égard de la marquise ; mais elle y
trouva peut-être l' amour que je n' avois pas.
Mes sentimens, quels qu' elle pût se les
imaginer d' abord, ne laissèrent pourtant
pas avec le temps que de lui devenir
suspects. Je la vis peu-à-peu perdre cette joie

p134

avec laquelle elle avoit coutume de me
recevoir. Sa gaieté, son enjouement, sa
vivacité, dégénérèrent en mélancolie,
languueur, indolence ; et dans cet état,
elle négligeoit même de paroître à la
cour. Aimée, chérie de la princesse, son
absence lui étoit trop sensible pour qu' elle
ne s' en plaignit pas. Témoin de toutes ses
plaintes, j' allois avec plaisir les raconter à
la marquise. Je l' exhortois, par la part que
la princesse prenoit à elle, de ne pas tant
s' abandonner elle-même, de se ranimer,
et de venir jouir de la faveur. Plusieurs
fois je l' avois questionnée, avec plus de
tendresse que jamais, sur ce qui pouvoit la
chagriner et la réduire à cet état. Cette
question sembloit chaque fois la mettre aux
abois, et sans me rien répondre, elle détournoit
les yeux de dessus moi. Vous me
désolez, lui dis-je un jour qu' elle faisoit
ce manège ; M Le Comte De R vous

est-il donc infidèle ? Touchant, sans y penser, les bords de sa blessure, elle fit un soupir capable de me confirmer dans cette idée. J'allois même lui parler conséquemment, lorsqu'elle la détruisit tout-à-fait. Infidèle ! Repliqua-t'elle ; non, non :

p135

la circonstance cent fois malheureuse où je suis, demanderoit, au contraire, que tous les hommes justifiassent ce qu'on dit d'eux à cet égard. Le bandeau que j'avois sur les yeux ne tomba point encore. Je voulus seulement éclaircir cette réponse ; mais quelque chose que je fisse, je ne tirai rien de plus de mon aimable et tendre marquise.

Cependant sa mélancolie, loin de diminuer, ne fit que croître. S'absorbant plus que jamais, on ne la vit plus à la cour, ni même chez elle, c'est-à-dire, qu'excepté quelques amis ; moi, sur-tout, qu'elle auroit dû exclure le premier, elle n'y étoit pour personne. La princesse, et toute la cour, soupçonnoient si peu le vrai motif de sa langueur et de sa retraite, qu'on prit l'alarme sur les indispositions qu'elle avoit toujours alléguées pour excuse. Les médecins néanmoins n'y connoissoient rien. Le premier de tous qui mit le doigt sur le mal, fut le chevalier, qui arriva et me questionna sur un air d'inquiétude que me donnoit réellement l'état de la marquise. Ce cher ami m'étoit déjà venu voir plus

p136

d'une fois, mais presque toujours sans se débotter. N'ayant aucun plaisir à lui procurer, et ne voulant pas le voir languir auprès de moi, j'avois toujours beaucoup mieux aimé le voir aller, après nous être embrassés, et avoir appris de lui les nouvelles qu'il m'apportoit. Il en eût été cette fois comme des autres, si sa question sur l'air qu'il me trouvoit, ne m'eût fait naître le dessein de l'arrêter. L'ayant satisfait, je

lui dis : parbleu, l' ami ! Toi qui as le coeur si bon, demeure et aide-moi pendant quelques jours à divertir cette malade. Je te promets que tu seras dédommagé, si par ta gaieté tu peux lui rendre celle qu' elle a perdue. Le chevalier cédant volontiers à ma prière, je fus demander visite à la marquise. Je l' obtins, et étant venu le reprendre, nous nous rendîmes chez elle. Mon ami, quand il vouloit se donner la peine d' être gai, enjoué, divertissoit, malgré qu' on en eût. à peine eut-il fait sa révérence à la marquise, qu' il fit pour elle ce qu' il avoit cru auparavant ne faire que pour moi. Je ne dirai pas qu' il fut excité par ses charmes, la mélancolie les avoit trop altérés ; mais un air de cour,

p137

des manières fines, délicates, le disposèrent d' abord. Ensuite remarquant assez d' esprit, il répandit avec économie toute sa belle humeur. La marquise obligée de répondre à mille traits d' enjouement, le fit, et même avec un goût que je n' avois vu depuis long temps. Le chevalier remarquant lui-même ses progrès, les poussa. Il se mit à lui faire la guerre sur sa mélancolie, mais avec tant d' agrément et d' esprit, qu' elle nous retint à souper pour la lui voir continuer. Pendant tout le souper, mon ami, inépuisable, se soutint. Jusques-là je ne lui avois pas servi de grand' chose. Il s' en plaignit, la marquise l' appuya. En vérité, madame, lui répondis-je, j' ai tant et tant de fois essayé de vous ranimer, et j' y ai si peu réussi, que je laisse volontiers cette affaire à monsieur, qui me paroît plus heureux que moi. Je connois depuis long-temps ses rares talens auprès des dames. Jamais je ne les lui ai enviés, et peut-être ne les lui envierai-je jamais qu' à cette heure, où je voudrois pouvoir contribuer selon vos desirs à ce qu' il a si heureusement commencé. Bon dieu, s' écria-t' elle, que

p138

d'abus dans le monde ! Elle dit cela en fixant ses regards sur ses mains jointes, puis les tournant sur moi, elle ajouta : vous me parlez de talens, ce n'est pas d'en manquer que vous devez vous plaindre, mais de savoir n'en pas faire un bon usage. Voyez, monsieur, dit-elle tout de suite au chevalier, ne diroit-on pas qu'il veut nous en faire accroire ? Assurément, madame, repliqua-t'il. Monsieur ne manqua jamais de ce qu'il vante tant en moi : mais l'esprit qui suit toujours le coeur, fait que l'on est plus où l'on aime qu'où l'on est. La marquise en possession de soupirer, soupira encore : c'eût peut-être été toute sa réponse, si le chevalier s'y fût tenu.

Déjà prévenu par quelques symptômes qu'il avoit remarqués, il ne cherchoit qu'à en provoquer d'autres pour conclure. C'étoit le but de ses dernières paroles. Un soupir lui paroissant trop équivoque, il pressa pour une réponse en forme. Vous ne dites mot, madame ? Dit-il à la marquise. Est-ce donc que je n'ai pas raison ? Que trop, monsieur, repliqua-t'elle. J'ai quelquefois voulu en douter ; mais

p139

vous le voyez, et il en est toujours de même. Quel reproche, madame, repliquai-je ! Judicieuse comme vous êtes, je m'étonne que vous ne vous le fassiez pas plutôt à vous-même. Il se peut qu'aujourd'hui je paroisse plus absent que vous ; mais rappelez-vous, madame, combien et depuis quel temps vous l'êtes en effet. Moi, s'écria-t'elle ? ô ciel ! Le sentiment, le regard dont elle accompagna cette exclamation, achevèrent de confirmer le chevalier. Ce fut-là l'époque, ou du moins le premier soupçon d'un mystère qui éclata bientôt. à l'heure que nous primes congé de la marquise, marquant de part et d'autre une égale satisfaction de la soirée que nous avions passée, à peine me vis-je seul avec mon ami, qu'il me dit ; voilà une aimable madame. Quoi, les médecins, ni toi sur-tout, ne connoissent rien

à son mal ? Moi ? Répondis-je. Oui, toi,
repliqua-t' il ; et ne t' en déplaie, je ne te
crois pas si niais. Niais toi-même, repartis-je.
Depuis quand voudrais-tu que
je fusse devenu membre de la faculté ?
Si tu l' étois, interrompit-il, je te le pardonnerois ;

p140

mais toi, disciple de l' amour,
tu ne sais pas le distinguer. Belle découverte,
monsieur le chevalier, lui répondis-je !
Demain assurément je vous fais
appeller en consulte. Je veux que produisant
vos rares connoissances, vous
fassiez la nique à tout le monde. Notre
récipe sans doute sera Mr Le Comte De R...
grande trouvaille ! Le moindre palfrenier
de la cour prononce sans vanité comme
vous. Je suis bien aise d' ajouter pourtant
que ceci ne paroît rien moins que probable ;
que madame la marquise sait à quoi
s' en tenir avec Mr Le Comte De R ;
qu' il presse plus qu' elle son retour ; qu' il
doit arriver incessamment pour lui donner
la main, et que par conséquent cela
devroit l' égayer. Point du tout ; il semble,
au contraire, qu' elle craigne ce retour,
et que son mal vient de là plutôt que d' ailleurs.
Justement, repliqua le chevalier ;
voilà mes bouriques. Peu s' en faut, ajouta-t' il,
que je ne te prenne par les oreilles,
et que je ne te prouve, en les bien frottant,
que tu es la première de l' Europe.
Le chevalier, pour finir toutes ses tirades,
prit son sérieux, et me dit : tiens,

p141

mon ami, si cette dame n' est pas amoureuse,
et si son mal ne vient pas de t' aimer,
je veux être aussi malheureux qu' elle.
C' est jurer fort, ajouta-t' il, car les
démons de l' enfer ne brûlent pas plus qu' elle.
J' en juge, non pas sur ce que j' ai pu
connoître par ses manières, mais de ce que
prouve son état, et dont je m' étonne que
tu ne te sois pas encore reconnu l' auteur.
Son mal est si grand, poursuivit-il, qu' il

ne peut plus durer long-temps. Il faut que la bombe crève, et gare les éclats. Que la marquise eût de bons sentimens pour moi, je le croyois ; mais qu' elle les portât au point que prétendoit le chevalier, cela me paroissoit une chimère. C' est ainsi que je traitai d' abord ce qu' il me dit ; mais nous rappelant ensemble les circonstances du jour, et y joignant toutes celles que la mémoire put me fournir, je commençai à douter. Si je savois, lui dis-je, que cette conjecture fut vraie, je croirois ne pouvoir assez plaindre cette pauvre marquise. Son amour, que je comparerois à celui que j' ai pour Ferdinande, la rendroit malheureuse pour jamais. Moi-même, je me croirois malheureux, et

p142

regretterois toute ma vie de l' avoir vue. Donne-moi, ajoutai-je à mon ami, quelques bons conseils ; que ferois-tu si le cas t' arrivoit ? Ce que je ferois ? Reprit-il ; entendons-nous d' abord. S' agit-il du galant-homme, ou de l' homme d' honneur ? En galant-homme, continua-t' il, tu peux bien des choses pour la marquise ; mais en homme de probité et d' honneur, tu n' as qu' un parti à prendre. Quel ? Lui demandai-je. C' est de lui confirmer avec franchise, si le cas y échoit, l' idée qu' elle peut avoir de l' état de ton coeur. Je sais que ce sera un caustique sur sa plaie : mais qu' elle use de sa raison, et tâche encore de l' y porter. Cette conversation nous ayant conduit insensiblement jusques fort avant dans la nuit, nous nous mîmes au lit, mon ami et moi. Là je m' abandonnai à mille réflexions. Les yeux dessillés, je ris de plus en plus, et pensai bientôt comme lui. Rien de plus vrai, disois-je, mais rien de plus triste. D' une amie je cours risque d' en faire une ennemie, et le coeur me dit que je ne l' éviterai jamais. N' importe pourtant, espérons, et ne nous rendons pas

p143

malheureux avant le temps. Le chevalier, ajoutois-je, m' a donné un bon avis, je le suivrai ; mais je crois que la même probité qui le dicte, m' oblige d' en user au plutôt. Pourquoi laisser empirer le mal ? Il n' est déjà peut-être que trop inaccessible à la raison, et le temps d' ailleurs ne sauroit être mieux employé qu' à le guérir. Faisons-le donc. C' est ce que je résolu, et que je communiquai le matin à mon ami. Consultant ensemble sur la manière de m' y prendre, nous ne laissâmes pas que d' être embarrassés. Le chevalier, tout fertile qu' il étoit en expédiens, n' en trouvoit aucun. à la fin il me dit ; va chez elle. Persuadé qu' elle ne demande qu' à se déclarer, ne t' embarrasse seulement que de la mettre sur les voies. Je crois que pour peu que tu entre après dans ses vues, cela suffira : mais prends garde de n' y pas trop entrer, car cela quadreroit fort mal avec les sentimens que tu te réserves à lui marquer. Ce parti pris, je ne songeai qu' à l' exécuter. J' envoyai sur le champ, à mon ordinaire, voir comment la marquise avoit passé la nuit, et lui faire demander l' heure qu' elle seroit visible. On me rapporta

p144

qu' elle n' avoit pas trop bien reposé ; mais que malgré cela l' heure de la voir seroit toujours l' heure accoutumée, et qu' elle me prioit même de n' y pas manquer. Diable ! Me dit le chevalier, il semble que le mal presse. Je t' ai déjà dit que cela ne pouvoit aller loin. Peut-être n' auras-tu pas besoin de ce que nous venons de préméditer. En effet, hasard, pénétration, ou expérience, le chevalier pensoit juste jusques dans cette dernière circonstance, et l' événement le prouva bientôt. M' étant rendu chez la marquise, je ne fus pas peu surpris, après l' air serein où nous l' avions laissée la veille, de la trouver plus accablée encore que de coutume. Le visage pâle, tiré, les yeux plus abattus que je ne croyois jamais les avoir vus, ne me certifioient que trop qu' elle avoit fort mal passé la nuit. Suivant mon projet,

je m' écriai en l' abordant : grand dieu,
madame ! Pardon ; mais je vous trouve
si différente de vous-même, que vous me
faites pitié. J' en suis bien aise, répondit-elle.
Asséyez-vous, et nous allons voir
si vous dites vrai. Obéissant, elle reprit.

p145

Je vous fais pitié : hélas ! Je le crois ; mais
ce sentiment est bien peu de chose pour
ma douleur. Jusqu' ici j' ai tâché de la surmonter,
mais en vain, je n' y puis plus
tenir. Cette nuit encore j' ai combattu, et
ce combat n' a pas seulement produit l' effet
que vous voyez, mais une défaite totale et
de ce que je suis, et de ce que je me
dois.

Seroit-il donc possible, continua-t' elle,
que vous qui m' avez tant de fois demandé
la cause de mon état, ne l' ayez jamais
pénétré ? Plus d' une fois cela m' a surprise.
Je m' y suis néanmoins toujours attendue ;
mais hier vous me parûtes encore si éloigné
du but, que j' ai résolu de franchir
toutes les bornes et d' abréger tout délai.
D' ailleurs le temps presse à tous égards.
Mr Le Comte De R est sur le point
d' arriver, et il faut que je sache auparavant
la manière dont je dois le recevoir.
Cela dépend de vous, ajouta-t' elle en me
présentant la main. C' est vous qui êtes
l' objet de mes peines. Je doute que femme
au monde en ait jamais senti de pareilles,
et vous en pouvez sur-tout juger par la
démarche que je fais. Je vous offre ma

p146

main, ma fortune, et un coeur qui ne
demande qu' à être éternellement à vous.
Pendant tout ce discours, je demeurai
comme immobile. Je fus même quelque
temps après comme si je n' avois su que
répondre. à la fin, la parole me revint,
et suivant mon plan je dis à la marquise :
que ne suis-je, madame, digne de tout
l' honneur et de toutes les bontés que vous
me marquez ! Je me le crois si peu, que

cela seul auroit suffi pour éloigner de mon esprit toutes les idées flatteuses par lesquelles vous prétendez m' avoir provoqué.

Mais à ce motif permettez que j' en joigne un autre : c' est que plus indigne encore que vous ne le pourriez croire, l' objet dont vous avez oui parler, et pour lequel je suis ici en exil, me captive, m' occupe tout entier ; et que lié par mille sermens que le coeur a dictés, je n' ai non-seulement pensé à autre chose, mais que je ne pourrais sans horreur les sacrifier à l' honneur et aux avantages que vous m' offrez. Par-là je mettrois le comble à mon indignité. Vous-même, madame, me retrancheriez jusqu' à l' estime et l' amitié que j' ai cherché en vous. Heureux

p147

de m' y borner, je vous prie seulement de me les conserver.

La marquise aussi sensible à cette réponse qu' on peut l' attendre d' une femme, et sur-tout d' une femme vive et hautaine, ne se modéra que pour me dire d' abord : quoi ? Une bégueule de provinciale vous tient assez au coeur pour la préférer à moi ? Je le craignois, sans pourtant le croire : mais puisque cela est, je vous proteste avec la même franchise que vous me l' avouez, que ce sera tant pis pour elle, tant pis pour vous, ou tant pis pour moi. Avant que d' avoir achevé ces mots, ses yeux déjà étincelans ressembloient à deux grenades allumées. Moi qui depuis long-temps, et sur-tout ce jour-là, la croyois plus morte que vive, je ne fus jamais plus étonné que de la voir se lever avec furie, et prête à me sauter au collet, jurant qu' après la honte dont je la couvrois, elle auroit ma vie, ou moi la sienne. Je voulus la rappeler à la raison, mais j' y perdis mes peines. Enfin ne voulant pas augmenter le bruit, et attirer par-là les domestiques, je me retirai. Le chevalier étoit à m' attendre ; je fus

p148

le trouver. L' oracle est rempli, lui dis-je ;
ou pour me servir de tes propres termes,
la bombe a crevé, et gare les éclats. Ce
seroit bien le diable, me répondit-il. Il est
vrai que je te l' ai prédit ; mais un oracle,
comme tu sais, ne dit pas toujours ce
qu' il semble dire. N' importe, repliquai-je,
tu es donc pire qu' un oracle, et tout
ce que tu m' as prédit est arrivé à la lettre.
Là-dessus, je lui racontai comment la
marquise m' avoit elle-même prévenu ; son
préambule, ma réponse, et finalement la
fureur où elle s' étoit mise. Par lieux,
repliqua-t' il, mes anecdotes sur le caractère
général des femmes portent bien cela ; mais
l' exception qui confirme ordinairement la
règle, me faisoit espérer pour l' amour de
toi, que celle-ci en seroit. Point du tout,
repartis-je, et si j' en crois les apparences,
je n' ai qu' à me bien tenir. Bon, bon, me
dit-il, que cela ne t' embarrasse point.
Sais-tu ce qu' il faut que tu fasses ? Non. Il faut
que tu ailles trouver la princesse, que tu
lui racontes, sous le sceau du secret, ce
qui se passe ; et je suis sûr qu' ayant le bon
droit de ton côté, elle mettra le frein à
la marquise. Je goûtai l' expédient, et

p149

sans différer, je fus trouver la princesse.
Quoiqu' elle n' eût avec elle que quelques
dames devant qui j' aurois pu m' ouvrir,
je demandai néanmoins à lui parler
en particulier. *qu' y a-t' il donc ?* me
dit-elle. Les dames se retirèrent en même
temps, je lui racontai le fait. *bon dieu,*
s' écria-t' elle, qui l' aurois jamais cru ! Va,
va, poursuivit-elle, *dors en repos ; avant*
que le jour se passe, je lui parlerai. la
princesse rappella les dames ; et soit qu' elle
ne voulut pas leur faire part de ce mystère,
soit qu' elle jugeât de ne le faire
qu' en mon absence, on parla de choses
indifférentes. Aussi-tôt que la bienséance me
le permit, je fus rejoindre mon ami. Il
apprit avec plaisir ce que m' avoit dit la
princesse. Fort bien, lui dis-je ensuite,
mais pars ; et sans plus t' embarrasser de
moi, va te réjouir au logis, et sur-tout
veiller à Ferdinande. Quoique je le pressasse,

il ne voulut point partir qu' il ne
sût auparavant le train que la princesse feroit
prendre à cette affaire. Je n' en doute
presque pas, me dit-il ; mais pourtant je
suis bien-aise de voir.
Le lendemain, je ne manquai pas de me

p150

rendre à la cour à l' heure la plus congrue.
Les mêmes dames que j' y avois trouvé la
veille, fidelle compagnie de la princesse,
étoient encore avec elle. à peine m' apperçurent-elles,
qu' elles se mirent à rire,
d' où je conclus qu' elles étoient instruites
de l' histoire. Cependant je ne fis semblant
de rien. Elles, de leur côté, défilèrent,
et me trouvant seul avec la princesse,
elle me dit : *je vis hier la marquise. Dans
le fond elle est à plaindre. Ce n' est pas un
amour qu' elle a pour toi, c' est une rage.
pourquoi donc ne l' aimes-tu pas ? moi,
princesse ?* Repartis-je, je l' aime, je la chéris
de toute mon ame, mais comme amie,
et rien plus. D' ailleurs je crois que c' est
bien le meilleur pour elle. *oui*, interrompit
la princesse ; *mais si tu y penses,
ce seroit bien aussi le meilleur pour toi.
elle est de bonne qualité ; riche, jeune
encore, et aimable, comme tu sais, lorsqu' elle
n' est pas folle. Que veux-tu de plus ?*
rien, princesse ; c' est même trop pour un
simple gentilhomme comme moi ; c' est
pourquoi je laisse le tout à M Le Comte
De R... qui sait même, si la lui ôtant, il
ne faudroit pas me couper la gorge avec

p151

lui ? Or c' est ce que je ne suis pas d' humeur
à faire tous les jours. *poltron*, s' écria
la princesse ; *mais que cela ne t' inquiette
point encore. La marquise n' a aucun
engagement qu' elle ne puisse rompre, et je
te réponds du reste.*
ne sachant pas que la princesse ne cherchoit
qu' à se divertir, je pris mon sérieux,
et la suppliai instamment de me croire
indigne du bien que me vouloit la marquise.

Je le serois, ajoutai-je, en l' acceptant.
Je la tromperois, et sur-tout une autre,
qui certainement ne le mérite point. *ah !*
je t' entends, répondit en riant la princesse.
voilà m. Le volontaire, ce qu' il falloit me
dire d' abord, et j' aurois répondu que tu as
raison ; qu' il faut être fidèle, inviolable,
fut-ce même à son dam. C' est ce que j' ai
représenté à la marquise, à ton égard
pourtant, et non au sien ; car entr' elle et
le comte, il n' y a rien de pareil, à ce
que tu m' a révélé de toi-même avec ta maîtresse.
en effet, cette princesse m' avoit mis
plusieurs fois sur l' article de Ferdinande,
et s' étoit plû à me faire raconter jusqu' aux
moindres circonstances de mes amours.

p152

Elle ajouta, *qu' elle n' avoit pas seulement*
représenté à la marquise l' amour et les
sermens qui me lioient, mais qu' elle l' avoit
forcée à m' estimer par mon refus même, et
à convenir, les larmes aux yeux, qu' elle
auroit tort de m' en vouloir du mal ; qu' elle
ne devoit s' en prendre qu' à son étoile, et
ne songer qu' à faire usage de sa raison,
pour vaincre l' ascendant qui la surmontoit.
c' est par-là, ajouta la princesse, *que j' ai*
jugé à propos de la prendre ; car, de son
côté, j' ai d' abord senti qu' il n' y auroit rien
sur quoi elle ne passât, et qu' elle infirmeroit
tout. Du reste, elle consent de te voir
comme auparavant : cela même convient,
pour éviter le caquet : retournes-y à ton
ordinaire, mais dans la suite je te conseille
d' en user sobrement, et petit-à-petit d' y
renoncer tout-à-fait. je remerciai la princesse
dans les termes que la reconnoissance pût
me suggérer, et promettant de suivre ses
conseils, je me retirai.
Le chevalier, à qui j' allai faire part
de tout ceci, s' en réjouit. Voilà, me dit-il,
tout ce qu' on pouvoit espérer ; mais
mon art prophétique ne me laisse pas sans
inquiétude. Ni le mien, répondis-je. Ce

p153

qu' il y a de bon, c' est qu' ayant une fois la princesse de mon côté, je crois que je l' aurai toujours : cela me suffit. Nous passâmes le reste du jour à réfléchir et à causer sur cette aventure. Je priai mon ami de n' en rien dire à Ferdinand. Il jura, au contraire, de lui en faire un trophée. Cela ne peut manquer, me dit-il, de lui revenir, et personne ne peut mieux que moi obvier à l' inquiétude que tu crains de lui causer. Enfin, il partit le lendemain, et je recommençai mon train. Immédiatement après son départ, je fus à la cour. La princesse m' intima de nouveau de retourner chez la marquise. Elle m' y envoya même, et j' obéis. Qu' on s' imagine un peu la figure que nous devions faire. Gens plus aguerris que nous auroient payé d' effronterie ; mais nous en étions l' un et l' autre également incapables. Paroissant, elle ne savoit si elle devoit demeurer ou se cacher ; et moi, si je devois avancer ou reculer. Cependant, faisant de nécessité vertu, nous nous abordâmes. Le dépit et la honte se lisoient, malgré elle, sur son visage ; et je ne doute pas que le mien ne marquât pour le moins autant

p154

de timidité et d' envie d' être bien loin. Quelques domestiques étant-là fort à propos, la marquise trouva le secret de les employer. J' en fus fort aise ; car si elle craignoit le tête-à-tête, je le redoutois encore plus qu' elle. Quoiqu' il y eût apparence qu' elle l' éviteroit jusqu' au bout, je ne laissai pas que d' abréger ma visite. Dans la suite, reprenant le chemin de la cour, et recevant compagnie chez elle, nous fûmes beaucoup moins embarrassés. Mr Le Comte De R qui arriva aussi bientôt, mit le comble à tout. Ce fut alors que je me dispensai de la voir. Plût à Dieu qu' elle eût été après aussi tranquille que moi ! Malgré la réserve dont je me piquai, par égard pour elle, sur son aventure avec moi, cela n' empêcha pas qu' elle ne transpirât. J' ai déjà dit que les confidentes de la princesse m' avoient paru en être informées, je ne sais comment, mais elles l' étoient

en effet. Celles-ci la sifflant à d' autres,
il n' y eut guères d' oreille à la cour
qui n' en fût remplie. Plusieurs, en badinant,
m' en glissèrent quelque chose, mais
j' affectai d' être sourd. Cette conduite,

p155

qui revint à la princesse, lui plut extrêmement. Je sus même que la marquise s' en louoit, cependant cela ne me mit point à l' abri du ressentiment qu' elle me conservoit. Le chevalier, qui ne passoit guères la quinzaine sans me venir voir, reparut environ vers ce temps, et m' amena mon frère. C' étoit pour m' apprendre que le mariage de ma soeur ainée, que j' avois paru depuis long-temps souhaiter, alloit se conclure. Mon frère, et mon ami, me remirent des lettres de mon père, de ma soeur, du gentilhomme son futur, et de Ferdinande même, qui m' apprenoient toutes la même chose. J' y lus aussi qu' on étoit bien fâché que je n' y pusse assister, mais que pour s' en consoler, on viendrait immédiatement après me voir, et se réjouir avec moi. Cette nouvelle me charma. Pour récompense, j' embrassai derechef mes couriers, et je commençai par les fêter. Mon ami, qui ne manquoit rien moins que de mémoire, sur-tout pour ce qui me touchoit, me demanda des nouvelles de mon aventure. Je lui dis qu' il n' y avoit

p156

rien de plus que ce qu' il savoit, excepté que j' avois vu la marquise, et que son embarras et le mien, ou plutôt notre air sot, n' auroit pas manqué de le divertir la première fois. Vous étiez donc bien déconcertés ? Me répondit-il. Assurément. Je le crois, reprit-il ; mais encore que vous êtes-vous dit ? Rien : parbiaux repliqua-t' il, on ne pouvoit moins. Et d' où diable venoit donc ce grand embarras, cet air si sot ? De nous voir, repartis-je. Juge, si nous étions entrés en matière, ce qu' il en eût été. Des domestiques, poursuivis-je, s' étant trouvés-là, nous n' avons eu que la peine de nous voir et de nous entretenir assez mal de choses indifférentes. Depuis je ne l' ai vue assiduellement à la cour ni chez elle, mais en campagne, et j' espère qu' il en sera toujours de même. Après ce récit, le chevalier m' apprit la façon dont Ferdinande avoit reçu celui de mon aventure. Loin d' en être inquiète, me

dit-il, elle en est ravie ; mais pour ton père,
ainsi que ton frère et moi, voudrions
qu' elle ne fût jamais arrivée. Bon, bon,
repliquai-je, imitons Ferdinande ; et puisqu' elle
ne s' inquiète point, que rien non plus

p157

ne nous embarrasse. Cette nouvelle,
à la suite de celles qui me réjouissoient
déjà, me mit en si belle humeur, que je
retins mon frère et mon ami deux jours
entiers. Je ne cessai de leur recommander de
veiller à la teneur de mes lettres, et de
remplir eux-mêmes la promesse qu' ils me
faisoient d' amener Ferdinande immédiatement
après la noce de ma soeur. Pour
qu' ils y assistassent, il falloit les laisser
aller. Je les embrassai donc ; et chargés
d' autant de réponses qu' ils m' avoient rendu
de lettres, ils partirent.

Les réjouissances qu' alloit partager le
chevalier, nous avoient fait convenir que
je ne le reverrois qu' avec tous les objets
que convoitoit mon ame. Dans cette
heureuse attente, je pris toutes les mesures
que je crus nécessaires.

Le pied sur lequel j' étois à la cour m' y
obligeoit plus qu' on ne pouvoit le penser.
Le carnaval approchoit. Volontaire, et
trop utile au plaisir, je n' avois pas seulement
besoin, en cas d' absence, de l' agrément
de la princesse, mais pour ainsi dire
aussi de toute la cour. Cela étoit si vrai,
que prévenant la princesse publiquement,

p158

toutes ses dames (j' aurois peut-être la
marquise à excepter si elle y eut été) s' écrièrent
d' une commune voix que je me
moquois ; que c' étoit les abandonner au
besoin ; qu' elles n' ignoroient pas que le
coeur m' appelloit en effet là plutôt qu' avec
elles ; que cela même paroissoit naturel ;
mais qu' *item* il leur falloit quelque chose.
hé bien ! repliqua la princesse, *il ne sera
pas perdu. Vous l' aurez à portée, et je suis
sûre que pour vous faire plaisir, il voudra*

bien se dérober quelquefois au sien. D' ailleurs, ajouta-t' elle, je m' imagine qu' aucune de vous ne seroit fâchée de voir ces beautés, qui ci-devant ont fait tant de bruit. Invitez-les avec lui, c' est un moyen sûr pour qu' il ne vous manque pas. toutes applaudirent ; et moi, avec elles, je remerciai la princesse. Flatté au dernier point, mes remerciemens tombèrent ensuite sur les dames. Je les fis de manière, que répondant à tout ce qu' elles marquoient d' obligeant pour moi, ma reconnoissance n' éclatoit pas moins pour les bontés de la princesse. Elle ne les borna pas seulement à ce qu' elle venoit de dire, mais elle ajouta encore en particulier,

p159

c' est-à-dire, retirée avec ses confidentes, *que si cela me faisoit plaisir, il y auroit pour ma compagnie des appartemens à la cour.* déjà ému, je pensai me troubler à cette offre si gracieuse. Princesse, m' écriai-je, il me seroit bien plus aisé de mourir, que de vous marquer combien je suis sensible à tant d' honneur et de bontés. Souriant, elle me répondit ; *c' est tout plaisir que d' en faire à un joli garçon comme toi ; ne vois-tu pas comme chacun y applaudit ?* oui, princesse ; mais tout vient du chef. *tais-toi,* interrompit-elle, *et parle d' autre chose.* j' obéis, et changeant elle-même la conversation, je m' y conformai. Aussi-tôt qu' il fut heure de retraite pour moi, je gagnai mon appartement. Joyeux, comme on le pense, je ne manquai pas de dépêcher la Tulipe pour donner avis à mon père, et par lui à toute la compagnie, des honneurs qui les attendoient. Je les exhortois sur-tout à se hâter d' en venir profiter ; parce qu' outre le plaisir de les voir, des divertissemens qui valoient bien les leurs, étoient prêts à commencer. Cependant, j' eus encore le temps de voir arriver avant eux Mr Le Comte De R que je regardois

p160

comme le libérateur des devoirs

pénibles que je continuois à la marquise.
Ce seigneur, attaché personnellement au prince, l' étoit de coeur à la cour de la princesse ; je dis de coeur, parce qu' outre le penchant qu' il pouvoit avoir pour la Marquise D' A, il en avoit un invincible pour le commerce des dames. Son arrivée répandit une joie presque universelle. Il visita, et fut visité d' un chacun. Moi-même j' eus cet honneur, et il ne me fut pas difficile de me confirmer dans l' éloge que j' en avois souvent oui faire. Prévention, ou sympathie, je ne l' eus pas plutôt vu que j' inclinai pour lui ; et j' eusse été très-fâché, quelque peu d' amour qu' il ait eu pour la marquise, de l' avoir traversé. Il faut croire, que plus malheureux, je ne lui revins pas tant. Du moins il ne se fit pas difficulté de me traverser, et de se prêter contre moi à la plus indigne manoeuvre. On s' étonnera, après ce que j' en ai dit, du reproche que je lui fais : mais un homme n' est pas sans mémoire, pour en avoir manqué une fois. D' ailleurs il fut induit, et sa faute en elle-même peut passer dans ce siècle pour une peccadille

p161

héréditaire dans les grands hommes. Quoiqu' il en soit, je me liai avec Mr Le Comte De R, comme si je n' en avois eu rien à craindre. Il me gracieusoit même au-delà de mon attente, sur-tout ayant disposé moi-même la marquise à lui ouvrir les bras, et y étant fort assidu. Je la négligeois alors totalement, et n' en avois vraisemblablement rien de bon à espérer. Malgré ses mauvaises insinuations, supposé qu' elle n' y mit point de délai, son amant ne m' en montrait rien. Il se pourroit bien qu' elle ne lui en donnât d' abord aucune. Les femmes, piquées du côté qu' elle l' étoit, mesurent ordinairement leur coup ; et pour n' en pas faire à deux fois, elles attendent que l' occasion leur promette une victime. Alors elles perdent toutes mesures, et dûssent-elles se sacrifier elles-mêmes, n' importe. C' est ce qu' on verra dans la marquise. Voulant se venger de moi, elle se perdit ; et toute perdue qu' elle étoit, elle voulut le faire encore,

et ne réussit pas mieux.
Enfin, les réjouissances du mariage de
ma soeur étant finies, j' appris par un
exprès qu' il ne s' agissoit plus que de venir

p162

me trouver. Mon père qui m' écrivoit, me
représentoit entre autres choses, qu' il ne
croyoit pas qu' on dût aller en si grande
compagnie ; qu' il falloit user avec discrétion
des bontés de la princesse ; et que
puisqu' il s' agissoit de prendre des appartemens
à sa cour, il ne laisseroit aller que
les mariés, ma soeur cadette, Ferdinande,
et le chevalier ; qu' il en excluait mon
frère, à cause de la délicatesse de sa santé,
et lui-même, parce qu' il aimoit mieux le
repos ; qu' il viendroit me voir, mais
lorsqu' il jugeroit pouvoir être plus tranquille
avec moi ; que ce seroit au retour des autres,
et sans délai.

Dans tout cet arrangement, je ne trouvois
à redire que mon père. Tout âgé,
tout amateur du repos, et tout peu courtisan
qu' il fût, j' aurois néanmoins souhaité
ardemment qu' il eût été de cette
partie. C' est ce que je lui répondis, en
approuvant le reste, et lui renvoyant sur le
champ son messenger. Cependant, comme
je jugeois assez que je n' obtiendrois rien,
je fus trouver la princesse, et lui rappelant
civilement ses offres, je ne lui annonçai
que cinq personnes, dont l' une, l' ami

p163

qu' elle n' ignoroit pas être souvent venu
me voir, logeroit, à son ordinaire, avec
moi. *comment*, me dit-elle, *c' est-là toute
la noce ?* princesse, répondis-je, je n' ai
pas cru qu' il s' agit d' une noce, mais d' une
discrétion. Elle rit de ma réponse, et me
dit *que j' étois si aisé à satisfaire, que cela
ne valoit quasi pas la peine. J' ordonnerai
pourtant*, ajouta-t' elle, *et tu peux, quand
tu voudras, faire paroître ta discrétion.*
brûlant du même zèle que moi, repliquai-je,
dans deux jours, princesse, elle arrive,

et elle aura l' honneur de vous faire
sa très-humble révérence.
Tranquille, et sans m' embarrasser de
rien, j' appris le lendemain qu' on préparoit
à mes chères convives un pavillon
entier. Toutes les dames, excepté sans
doute la marquise, se réjouissoient de
leur arrivée. Elles me pressaient d' aller
au-devant, comme pour la hâter encore.
Cependant je ne le fis qu' au temps marqué.
Ne voulant pas même risquer les
frontières, je ne fus qu' à quelques lieues.
C' est-là qu' appercevant de loin le convoi
de ce que j' avois de plus cher, je fendis
l' air, pour ainsi parler, ne pouvant résister

p164

à quelques minutes. Sans m' arrêter
au chevalier et à mon beau-frère qui précédoient
à cheval, je me précipitai dans
la voiture où étoient mes soeurs et Ferdinande,
auprès de laquelle je trouvai
une place. Je laisse aux amans, à ceux
qui jamais ont aimé véritablement, de juger
de mes premiers et délicieux transports.
Je n' aurois non plus songé à féliciter
ma soeur sur son mariage que j' avois fait
son époux, si celui-ci venant me parler à
la portière, ne m' eût fait souvenir que
j' avois ce devoir à remplir. Je m' en acquittai,
ainsi que du reste ; et approchant
insensiblement, je descendis pour remonter
mon cheval que menoit mon valet.
Quoique j' eusse prié la princesse de me
laisser faire, et que je lui eusse dit que je
suffirois à prendre soin de mes voyageurs,
je trouvai néanmoins en descendant au
pavillon deux gentilshommes pour les recevoir.
Cela fit que presque aussi-tôt je fus
annoncer à la princesse l' arrivée de ma
compagnie, et lui présenter ses respects,
en attendant qu' elle vînt s' en acquitter.
Fatiguée de la route, il lui falloit quelque
repos. La princesse y entra si bien, que

p165

fixant elle-même le jour de son audience,

elle la renvoya jusqu' au surlendemain.
Mes voyageuses apprirent ce délai avec plaisir. Par-là elles avoient le temps de se remettre, de reprendre la fraîcheur de leur teint, et de se préparer, en un mot, à soutenir la réputation de leurs charmes. Le jour et l' heure étant venus, je fus moi-même leur introducteur. Comme Ferdinand et mes soeurs m' avoient marqué qu' elles seroient bien aises de ne pas se trouver tout-d' un coup au milieu de tant de monde, la princesse que j' avois prévenue, m' avoit accordé de les recevoir premièrement dans son particulier. Je les conduisis donc au lieu où elle se tenoit. Son altesse s' y trouvant, avec quelques dames seulement, ce fût-là qu' elle reçut ma chère petite compagnie, avec cette politesse, cette affabilité qui lui gagnoit tous les coeurs. J' eus bientôt la satisfaction de voir qu' elle ne se déplaisoit pas à l' audience qu' elle donnoit. Ferdinand, sur-tout, attiroit ses regards et la plupart de ses questions. Timide, elle parut d' abord embarrassée. Cependant elle se rassura, et rattrapant peu-à-peu cette

p166

liberté qui donne l' agrément au maintien et au discours, elle s' attira tant de louanges de la princesse, que cela plus que le reste pensa la déconcerter. Pour la ménager, son altesse en train d' éloges tomba sur mes soeurs, de-là sur mon beau-frère, et mon ami le chevalier. Enfin elle se leva, et tous également contens nous la suivîmes au milieu de toute la cour. Quoique je m' imaginasse bien que la curiosité la rendroit ce jour-là plus nombreuse qu' à l' ordinaire, je fus néanmoins surpris du monde que j' y trouvai. Non-seulement toutes les dames, sans en excepter la marquise, mais presque tous les seigneurs de la cour étoient à nous attendre. Par bonheur que Ferdinand venoit de s' enhardir un peu, et que la princesse encore la prit pour ainsi dire sous ses ailes : je ne crois pas qu' autrement elle eût jamais pu tenir aux regards des dames, et aux complimens galans dont chaque cavalier l' accabloit. Parmi la foule des messieurs,

je remarquai que Mr Le Comte De R n' étoit pas un des moins empressés. Hélas ! Je ne prévoyois guères que l' ardeur qu' il marquoit, et dont je

p167

recevois même un certain plaisir, dût bientôt
me jeter dans les plus grands troubles.
Cette entrée s' étant ainsi passée, nous
nous retirâmes, et allâmes, ma compagnie
et moi, nous féliciter dans notre
particulier de tout ce qu' elle avoit eu de
flatteur et d' agréable.
Cependant, Ferdinande faisant autant
de bruit à la cour qu' elle en avoit ci-devant
fait à la ville, on ne demandoit qu' à
la voir chez elle ou ailleurs. Autant qu' elle
pouvoit, ce n' étoit que chez la princesse.
Nombre de cavaliers, dont les uns n' y
paroissoient auparavant qu' une fois le
mois, les autres une fois l' an, devinrent
si assidus, que les dames en murmurèrent
hautement. Dès-lors la Marquise D' A
jalouse, plus qu' aucune, et qui outre cela
me gardoit tout son fiel, machina ce que
l' on auroit peine à croire, si dans son cas
une femme pouvoit quelque chose d' incroyable.
S' appercevant que le Comte De R prenoit
un singulier plaisir à faire le galant auprès
de Ferdinande, et qu' il la négligeoit même pour
elle, elle fit taire sa jalousie pour n' écouter que
sa vengeance, ou plutôt pour les satisfaire

p168

l' un et l' autre. Loin de marquer à son
amant le moindre mécontentement, il
sembloit que ce qu' il prodiguoit à sa
rivale s' adressoit à elle. Quand même elle
se seroit opposée au comte, peut-être
n' y auroit-elle pas gagné grand' chose ;
mais voyant le contraire, il garda si peu
de mesures, que chacun en causa, et
que j' aurois pris l' alarme, si Ferdinande
m' avoit paru moins sûre.
Au milieu de tout cela commencèrent
les divertissemens du carnaval,
c' est-à-dire, les bals, qui pendant un mois
devoient se donner deux fois par semaine.
Ardent à me nuire, sans pourtant le penser
ni le vouloir, j' avois fait venir de
Paris pour mes soeurs, et en particulier
pour Ferdinande, les habits les plus
galans, et tout ce que je m' étois imaginé
de plus propre à relever leurs charmes.
Elles ne parurent jamais avec le même
ajustement, et chaque fois je puis dire

qu' elles l' emportoient, sinon en magnificence, du moins en bon goût. Il est sûr que Ferdinande, dont la parure relevoit encore les attraits, ne pouvoit que fortifier et augmenter le penchant que

p169

Mr Le Comte De R avoit pour elle. Tout le monde s' étoit attendu, pendant ce même carnaval, à la conclusion de son mariage avec la Marquise D' A. Voyant qu' il n' en étoit pas même question, que le comte, au contraire, changeoit tout-à-fait d' allure, et que Ferdinande sembloit lui faire oublier la marquise, on ne balançoit pas de croire qu' il n' y eût de la révolution dans ses sentimens, et d' en craindre beaucoup de lui à moi.

Soit bienveillance ou bonté de coeur de la part des dames, soit jalousie, plusieurs communiquèrent leur crainte à mon beau-frère et au chevalier, et prétendirent qu' il seroit de la prudence que Ferdinande se retirât de la cour. Nous n' avons pas été jusques-là à délibérer sur le cas. Nous le fîmes encore, et malgré tous, Ferdinande sur-tout, je voulus qu' elle restât. Cela, lui dis-je, ne feroit honneur ni à vous ni à moi. On ne manqueroit pas, si vous disparoissiez, de dire que j' y ai part, et de m' accuser par-là de jalousie, et d' être par conséquent le premier à vous croire capable

p170

d' inconstance. Demeurez, ajoutai-je ; n' en faites ni plus ni moins que vous avez fait jusqu' ici. Rendez à Mr Le Comte De R les honnêtetés et les politesses qu' il mérite. Je ne crois pas que l' amour lui fasse jamais oublier qu' il est homme d' honneur. Cela étant, je n' ai pas plus à craindre de lui que de vous. Ce raisonnement étoit beau et bon. Il ne me manquoit que de faire un peu plus d' attention à la marquise, et de songer

qu' elle seule étoit capable de le renverser.
C' est à quoi néanmoins aucun de nous ne
songea. Il est vrai qu' elle paroissoit
tranquille, joyeuse même de la route que
prenoit le Comte De R ; mais nous en
rejetions la cause sur l' espèce de petite
vengeance qu' elle trouvoit par-là. Loin de
nous alarmer, elle servoit, au contraire,
à nous tranquilliser ; nous imaginant quelquefois
que l' empressement du comte n' étoit
qu' un jeu qui se faisoit de son consentement,
et qu' elle savoit d' ailleurs à
quoi s' en tenir. Hélas ! Elle ne le savoit
que trop.
Persuadé que M Le Comte De R étoit
l' homme du monde le plus propre à

p171

me ravir ma proie, cette proie qu' elle
accusoit lui avoit fait manquer la sienne,
et causé l' affront le plus sanglant,
elle animoit elle-même son amant, et
lui avoit généreusement rendu sa foi,
pour épouser Ferdinande, s' il le pouvoit.
C' étoit là ce qui faisoit que son mariage
avec le comte étoit pendu au croc.
Peut-être ne songeoit-elle pas seulement à se
venger, mais à me rappeler, si Ferdinande
flattée par toutes sortes d' avantages
pouvoit m' être infidelle. Quoiqu' il en
soit, elle ne réussit qu' à faire éclater sa
honte et à l' obliger d' aller se cacher.
Le Comte De R amoureux, n' oubliant
rien pour charmer, et voyant qu' il
n' avançoit pas plus un jour que l' autre, résolut,
poussé sans doute par la marquise,
d' éblouir enfin ma chère Ferdinande par tous
les avantages de son alliance. Il les lui
offrit ; mais à pure perte pour lui, et par
gain pour elle. Charmée de l' occasion,
elle me rendit ce qu' en pareil cas j' avois
fait pour elle avec la marquise ; et par un
refus honnête, elle me prouva qu' elle
n' étoit ni moins généreuse, ni moins
attachée et constante que moi.

p172

Glorieuse d' une preuve de cet éclat, elle n' eut rien de plus pressé que de me la communiquer. Le comte lui fit sa proposition dans un bal, après l' avoir attirée et fixée dans un coin pour autant de temps qu' il lui en falloit. J' aperçus ce manège. Loin de m' en embarrasser, je ne m' en mis pas plus en peine que de la voir voltiger. Cependant la voyant ensuite occupée à chercher, et jugeant que c' étoit moi, j' allai à sa rencontre. Bon, me dit-elle ! Venez, j' ai quelque chose de curieux à vous apprendre. Elle me tira à son tour dans un coin du bal, et m' étala avec joie le sacrifice qu' elle venoit de me faire. C' en étoit bien un en effet, et tel qu' on n' en vit guères ; car outre que le comte n' avoit rien que de beau et de bien fait, c' est qu' il étoit riche, qualifié, et en passe de tout espérer. Indifférente à tout cela, et à l' amour même, brochant pardessus tout, Ferdinando n' avoit répondu au comte que par une profonde révérence, le remerciant de l' honneur qu' il lui faisoit, et protestant que si son coeur étoit à elle, il seroit à lui, mais qu' il avoit déjà trouvé maître. C' est tout ce qu' elle me dit. Malgré une

p173

violente démangeaison de lui sauter au col et de l' embrasser, je différai jusqu' à la fin du bal et notre retour chez elle. C' est alors que la prenant dans mes bras, je me félicitai mille et mille fois du bonheur de sa préférence ; je l' en remerciai par autant de baisers, et nous jurâmes derechef de nous être fidèles, au mépris des trônes mêmes et des couronnes. Cependant tous les nôtres étant là présents, et apprenant de quoi il étoit question, nous en félicitèrent comme d' une chose finie, et qui vraisemblablement n' auroit pas d' autre suite. Qui ne l' auroit cru ? Mais tandis que nous nous réjouissions, le comte étoit peut-être à faire à la marquise le triste récit de son refus, et à l' écouter sur une machination diabolique, que sa vengeance tramoit et fit bientôt éclore. Quelque penchant que j' aie toujours eu à justifier le comte, je ne le puis à présent. Le projet a dû lui déplaire

d'abord ; mais si l'on ajoute la part qu'il avoit dans le mépris qu'on faisoit de lui, il est inconcevable, même impardonnable, qu'il s'y soit prêté. J'avoue qu'il prétendit n'avoir jamais su le motif qui

p174

faisoit agir la marquise. Mais ne devoit-il pas le pressentir, ou tout au moins juger qu'une conduite aussi peu naturelle ne pouvoit avoir sa source dans le désintéressement et l'amour chimérique dont se paroît la marquise.

Quoiqu'il en soit, Ferdinande, moi, et tous les nôtres, jugeant que nous n'avions rien à craindre, ne songeâmes qu'à nous divertir mieux que nous n'avions encore fait. Il ne restoit plus que deux bals.

J'avois prévenu la princesse d'un déguisement dont je voulois lui donner le spectacle.

C'étoit de paroître en France, comme j'avois fait dans les soupers de mon illustre maître. Pour cet effet, j'avois écrit à Robillard, le priant de s'informer à l'abbé où il avoit eu autrefois ses peaux de chiens colorées, et de m'en envoyer quatre habits. Justement ils arrivèrent.

Suivant mes ordres, je les trouvai décorés ; l'un pour représenter le dieu Pan, deux des satyres, et le quatrième un faune.

Dans le fond, je n'en avois besoin que de trois ; mais j'en avois mandé un de plus, pour qu'au cas qu'ils n'allassent pas bien, il put servir à raccommo-der les autres.

p175

La précaution fut inutile. Robillard m'avoit si bien servi sur la mesure que je lui avois envoyée, que le tailleur, qui nous l'avoit prise au chevalier, à mon beau frère et à moi, n'eut presque rien à y retoucher. La princesse, ni personne, ne savoit en quoi consistoit le déguisement que je voulois me donner. Je n'avois d'ailleurs parlé que de moi ; parce que si mes habits n'étoient point venus du tout, ou à temps, je voulois tenir parole avec l'ancien que

m'avoit procuré l'abbé, et que j'avois retrouvé dans mes coffres.

Le jour du bal étant venu, nous nous habillâmes ; c'est-à-dire, que le chevalier prit l'habit du dieu Pan que je lui avois destiné, mon beau-frère celui d'un satyre, et moi, comme anciennement, celui d'un faune. Ferdinande en Diane, mes soeurs en chasseuses, s'équipèrent aussi magnifiquement, et de manière, que faisant plus que jamais assaut de grâces et d'attraits, nous pussions ce jour-là étonner, frapper, et faire, en un mot, qu'en gros et en détail il n'y en eût que pour notre troupe. Quoique préparés de bonne heure, nous affectâmes de ne nous rendre

p176

que lorsque leurs altesses et tout le monde le seroient déjà. Enfin nous partîmes. Pan et Diane paroissant les premiers, produisirent d'abord l'effet que nous attendions. Satyre ensuite avec sa chasseuse, et moi, faune, avec la mienne, nous mîmes le comble à tout. Il n'y eut point de dames qui voyant Pan, satyre et faune, ne voulussent fuir, croyant qu'ils étoient réellement nus. Cependant la chaste Diane et sa suite, les rassurèrent. Quelques messieurs aussi crédules, mais pourtant moins timides qu'elles, nous touchèrent, et sur leur rapport, elles ne pensèrent, au lieu de fuir, qu'à s'attrouper autour de nous, et nous considérer. Malgré l'obstacle de la foule, nous perçâmes jusqu'à leurs altesses. Le premier mouvement de la princesse fut de se mettre la main devant les yeux, et il n'y eut jamais que le prince qui pût la lui faire ôter.

Pendant plus d'une heure, on ne fit que nous examiner. Depuis le prince, jusqu'aux officiers qui servoient les rafraîchissemens, il n'y en eut point qui ne voulût lever son doute en nous touchant. Les dames mêmes s'enhardissant tout-à-fait,

p177

eurent leur tour ; et c' étoit quelque chose de risible que de voir la manière dont elles promenoient leurs mains blanches du haut en bas de nos espèces de nudité. Je ne sais si je dois le dire, mais la marquise qui ne quitta son masque de tout le bal, revint sur moi plus de dix fois ; et fatigué, je fus obligé de lui dire : *beau masque, ne laisserez-vous donc jamais les faunes en paix ?* pour le comte, il changea d' allure avec Ferdinand. Au lieu de la suivre comme il avoit coutume, et de la tracasser, il se contenta de quelques complimens qu' il mêla à ceux de la foule.

Leurs altesses furent si contentes, et du déguisement de ma troupe, et de plusieurs danses convenables auxquelles nous nous étions exercés à tout hazard, qu' avant de se retirer, elles nous prièrent de leur donner à la clôture des bals le même spectacle. Nous le leur promîmes, et se retirant, la fatigue nous obligea presque aussi-tôt de les imiter. Comme le temps étoit court, nous l' employâmes tout entier à nous préparer pour donner à leurs altesses quelque chose de nouveau dans la répétition de notre

p178

mascarade. Nous nous exerçâmes à de nouvelles danses, mais à huit, parce que nous invitâmes deux gentilshommes, qui se joignirent avec plaisir à nous, pour paroître sous les deux habits qui me restoient. L' un étoit neuf, l' autre vieux. Tous deux avoient besoin de grandes réparations, sur-tout le vieux, qui outre la taille à réformer, demandoit un nouveau coloris. Nous envoyâmes donc sans délai chercher tailleur et peintre, et tout fut prêt à temps. Cependant l' habit vieux nous désoloit un peu. Sa couleur étoit bien réparée, mais n' ayant pas eu le temps de sécher, il exhaloit une odeur assez désagréable. N' importe, dîmes-nous, peut-être cela passera-t' il : en tout cas, ceux qui s' en trouveront fatigués, n' auront qu' à se boucher le nez.

Le parti étant pris, et l' heure nous pressant, nous nous habillâmes. Outre un satyre et un faune, le dieu Pan s' en trouvoit

pour sa suite deux de chaque espèce.
Nous sentîmes encore mon camarade le
faune ; il ne nous parut pas si puant. Comme
les dames étoient le plus à craindre,
nous le fîmes aussi sentir à Ferdinande et

p179

à mes soeurs. Elles avouèrent bien qu' il
puoit un peu plus que de raison, mais que
pourtant cela pourroit passer, et qu' il
falloit seulement prendre garde de ne pas
trop s' échauffer. Enfin nous allâmes.
Etant attendus, cette seconde fois nous
ne fîmes pas un abord si divertissant que la
première. On s' étonna seulement de voir
la troupe grossie, et sans songer que
j' avois des habits de relais, on ne pouvoit
comprendre d' où et comment ils s' étoient
trouvés en si peu de temps.
Avant que de pénétrer jusqu' à leurs
altesses, j' entendis à regret que mon
faune fraîchement coloré se faisoit déjà
sentir. Quelques nez délicats furent dans
l' instant frappés de son odeur. Cependant
cela ne nous empêcha pas d' aborder, et
de nous présenter à leurs altesses, qui
ne parurent pas moins charmées qu' elles
l' avoient été la première fois. Comme il
ne s' agissoit plus de nous examiner, nous
nous mîmes bientôt à danser. Ce fut alors
que mon faune, ne pouvant pas bien avoir
égard à l' avis qu' on lui avoit donné de ne
pas s' échauffer, exhala une puanteur
insupportable. Elle étoit si marquée, qu' on

p180

ne pouvoit s' y tromper. Quelle odeur,
crioit-on ! Quelle peste ! Fi, messieurs
les sylvains, retirez-vous, ou nous allons
le faire nous-mêmes. Quelques-uns s' approchant
de plus près, démêlèrent l' auteur
du mal. Que celui-ci, crièrent-ils,
s' en aille seulement ; c' est un bouc qui a
eu l' audace de se glisser parmi nos dieux
et demi-dieux. Nous-mêmes étant infectés,
nous priâmes notre confrère de
se retirer. Il le fit ; mais cela n' empêcha

pas qu' une fois troublés, nous ne le fussions
tout le reste du bal, et qu' au lieu de
plaisir je ne sentisse que de la mortification.
Hélas ! Ce n' étoit peut-être pas
tant l' effet de ce chétif accident, que le
pressentiment de celui qui étoit prêt à
m' accabler.

J' ai déjà dit que ce bal étoit le dernier.
Leurs altesses, pour se préparer au temps
de pénitence qui succédoit immédiatement,
se retirèrent de meilleure heure
que de coutume. Toute la cour en fit de
même, et nous par conséquent. Ayant remis
à l' ordinaire Ferdinand, mes soeurs
et mon beau-frère dans leur pavillon, nous
gagnâmes, le chevalier et moi, notre gîte.

p181

Le gentilhomme, qui nous étoit
demeuré, nous y conduisit, et de-là il alla
chercher le sien. Malgré les accidens
passés et à venir, je ne laissai pas que de
bien reposer. C' étoit sans doute un bienfait de
la providence, qui vouloit par avance me
dédommager de tout le repos que j' allois
perdre. N' ayant ni parties de plaisir, ni
autre chose en tête, je dormis jusqu' à ce
que La Tulipe vint me réveiller. Quel
réveil, grand dieu ! C' étoit pour me dire
que Ferdinand et ma soeur cadette étoient
disparues, et qu' on ne savoit comment ni
par où.

Foudroyé pour ainsi dire, ou plutôt
extravagant, je demandai à mon valet, si ce
n' étoit pas lui qui extravaquoit. Non,
parbieux, monsieur, me répondit-il ; ou si
j' extravaque, ce n' est qu' après le laquais
de monsieur votre beau-frère, qui vient
de paroître, et qui s' en est retourné sur le
champ. Je me lève avec transport, je saute
à bas du lit, et courant moi-même au
chevalier qui couchoit dans une petite
chambre à côté de la mienne, je lui criai :
alerte, mon ami, alerte ! Nous sommes perdus.
quoi donc, me dit-il en sursaut, qu' y

p182

a-t' il ? Lève-toi, dépêche, allons et voyons. Sans lui en dire davantage, je le laissai, et allai vite passer un habit. Revenant sur mes pas, il étoit déjà debout, et presque aussi avancé que moi. Bon, lui dis-je, je retourne encore ! Et lui prenant ce qui lui manquoit encore, il vint achever de s' habiller auprès de moi. Qu' as-tu donc ? Me demanda-t' il derechef ; parle au moins, et que je sache quel désastre t' anime, et doit m' animer avec toi. *bon dieu, m' écriai-je, comment ne le sens-tu pas ? Ferdinande et ma soeur sont disparues ! Quelle autre chose pourroit me transporter au point où je le suis !*

le chevalier presque immobile s' arrêta, et alloit peut-être me faire le même compliment que j' avois fait à la Tulipe, si je ne l' avois prévenu. Vite donc, morbieu ! Lui criai-je, ce ne sont pas des fariboles que je te compte. Enfin nous sortîmes, équipés comme il plût à dieu, et bientôt nous ne fûmes que trop persuadés de la vérité du fait. Entrant au pavillon, l' air seul de mon beau-frère et de ma soeur, toute explorée, nous le certifia. à peine l' un et l' autre purent-ils ouvrir la bouche pour

p183

nous dire que s' éveillant et s' étant levés, ils étoient entrés et n' avoient trouvé personne ; que cependant ils n' avoient entendu aucun bruit, et que n' ayant trouvé ni brèche, ni portes, ni fentes ouvertes, ils ne pouvoient comprendre comment cela s' étoit fait. La vérité est qu' il falloir qu' ils dormissent très-pesamment, et qu' un maudit laquais qui y couchoit encore plus près, fût pire qu' une marmotte pour n' avoir pas entendu le bruit qu' elles durent naturellement faire.

Ces impitoyables dormeurs ne pouvant nous donner la moindre instruction, je tombai réellement dans le désespoir. On les a enlevées, dis-je au chevalier ; mais qui ? Le comte, sans doute ; je jure qu' il périra. Oui, m' écriai-je, tu périras traître, et fut-ce au fond des enfers je t' y découvrirai, pour t' y laisser à jamais. Ferdinande, ajoutai-je, ma chere Ferdinande, où êtes-vous ? Encore si je savois la route

qu' on vous a fait prendre, mais non. Ce que je sais néanmoins, et qui me console, c' est que vous me serez inviolable, et que si le lâche pousse l' insolence à un certain point, vous ne m' attendrez point pour l' en

p184

punir. Faites, et le ciel, loin de vous en vouloir, vous en saura gré. Cependant, poursuivis-je au chevalier, c' est ici, cher ami, qu' il faut faire voir ce que nous sommes. Allons, suis-moi, et qu' au plutôt l' univers en parle.

Le chevalier me voyant tout en furie, crut qu' il n' étoit pas temps de marquer lui-même ce qu' il ressentait. Au lieu de se prêter à mon transport, il ne me suivit que pour m' arrêter, lorsque j' étois déjà prêt à sortir, et à courir peut-être en vrai maniaque. Où vas-tu ? Me dit-il : écoute ; ce n' est pas en nous emportant que nous remédierons le plus promptement ni le plus sûrement à cette affaire ; c' est en raisonnant, et en prenant des mesures justes. Or, je crois que la prudence, le devoir même t' oblige d' aller d' abord trouver la princesse, de lui apprendre l' attentat commis dans son palais, et de lui en demander provisionnellement justice ; moi, de mon côté, je vais envoyer à tous les passages, dépêcher des gens sur toutes les routes, pour qu' à leur rapport nous puissions en prendre une sûre, ou tout au moins ne pas courir tout-à-fait au hasard comme des forcenés.

p185

Malgré le peu de raison qui me restait, j' en eus néanmoins assez pour goûter cet avis. Mon beau-frère et ma soeur l' appuyant de toute leur force, je m' y rendis ; et au lieu d' aller inutilement battre la campagne comme j' aurois fait, je fus donner avis à la princesse de ce qui se passait.

Le désordre où j' étois, et auquel je n' avois pas même fait attention, me fit

regarder avec étonnement de toute la cour. Demandant à parler à la princesse, on me dit qu' elle n' étoit pas encore visible. Je priai d' y voir, et de m' annoncer pour une affaire pressée. La princesse étonnée, et jugeant qu' il falloit qu' il y eût en effet quelque chose de bien extraordinaire pour demander audience à cette heure, ordonna de me faire entrer. Voyant mon air, mon équipage, son étonnement redoubla. *bonté* , s' écria-t' elle, *comme te voilà fait !* pardon, princesse, lui répondis-je, la circonstance où je suis est encore pire que tout cela. *quoi donc ? Qu' y a-t' il ?* je viens me jeter aux pieds de votre altesse, pour lui demander justice d' un attentat commis dans son palais, sous ses auspices, que dis-je !

p186

Sous ses yeux, sans respect, ni pour Dieu, ni pour votre illustre personne, ni pour l' innocence même. Effrayée pour ainsi dire, elle me pressa d' achever. Ferdinande, poursuivis-je d' un ton lamentable, Ferdinande et ma soeur cadette sont disparues ; on les a enlevées. La princesse et les dames qui assistoient là à sa toilette, frappées au dernier point, ne savoient si elles devoient m' en croire. Il n' est que trop vrai, m' écriai-je, mes yeux l' ont vu, et je soupçonne sans peine le coupable téméraire. *qui ?* demanda subitement la princesse. M Le Comte De R, répondis-je avec la même promptitude. *oh ! Pour cela* , repliqua-t' elle, *c' est ce que je ne puis croire. La pensée m' en est bien venue d' abord, mais j' ai tout lieu de la combattre. Cependant, ajouta-t' elle, soit lui, soit un autre, tu peux compter, si la chose est, si Ferdinande et ta soeur ont été enlevées, que je te ferai rendre justice, et que j' en aurai aussi raison .* Quelque zèle que me marquât la princesse à vouloir me rendre service, mon amour étoit trop alarmé pour que je m' en tinsse à ses promesses. J' avois d' ailleurs

p187

l'esprit si égaré, que j' étois incapable de faire quelque judicieuse réflexion. La plaie sensible qu' avoit fait à mon coeur un si lâche attentat, ne put souffrir que j' en différasse la vengeance. Ma chère Ferdinande enlevée, ciel ! Pouvois-je survivre à cette cruelle idée !

Je sortis du palais comme un écerelé, sans savoir où j' allois, quoique mon dessein confus ne fut autre que de rejoindre au plus vite le chevalier, pour l' entraîner avec moi à travers plaines et montagnes, sans autre guide que mon amour irrité. Hé bien, me dit-il au premier abord, y a-t' il quelque espérance de revoir les tristes objets qui causent notre inquiétude ? Morbieu ! Lui répondis-je d' un air furieux, ce n' est que du ciel et de notre valeur que nous devons attendre du secours : allons, mon ami, courons, volons, suis-moi ; et si l' enfer ne retient point les objets qui nous ont été ravis, je me fais fort de les trouver et de les rendre à notre amour. Mais réponds moi, je te prie, à ce que je te demande, repliqua mon ami. Le sang froid avec lequel il me fit cette repartie, ramena quelque sérénité dans mon esprit ;

p188

je sentis qu' un peu moins de vivacité seroit plus propre à l' exécution de mon dessein ; et ayant pris subitement un ton plus doux et plus tranquille ; que veux-tu que je dise ? Lui repartis-je. La princesse m' assure bien de sa protection dans cette affaire, avec la même candeur qu' elle me l' a accordée dans celles qui me retiennent à sa cour. Elle m' a promis de tirer vengeance contre qui que ce soit, de l' insulte qui vient de m' être faite. Mais en sera-t' il temps quand nos maîtresses auront été les victimes de la brutalité des lâches coquins qui les ont en leur pouvoir.

Cette réflexion le jeta dans une profonde rêverie, où mon amour impatient ne le laissa pas longtemps. à quoi rêves-tu ? Lui dis-je ; nous ferions bien mieux de ranimer notre ardeur, et de la suivre où le destin nous conduira. Il me répondit d' un air triste et accablé, qu' il n' avoit d' autre

réponse à me donner, que celle que
j' avais reçu de la princesse. Comment ?
M' écriai-je. Mais oui, reprit-il ; ne vaut-il
pas mieux s' en tenir à la parole de la princesse,
que d' aller battre les champs inutilement ?
C' est courir à un but qu' on ne voit

p189

point. D' ailleurs, continua-t' il, si les
lâches ont résolu d' assouvir leur brutalité,
il n' est plus temps de tenter de les
empêcher. Attendons au moins à avoir un point
fixe pour arriver à coup sûr au but que
nous nous proposons. Le meilleur conseil
que j' aie à te donner, c' est, ajouta-t' il,
d' importuner la princesse à tenir sa parole.
Elle ne pourra jamais blâmer ton impatience,
dès qu' il s' agit de l' honneur et de
la gloire de ta famille.
La bile qui m' avoit d' abord enflammé,
ayant eu le temps de s' éteindre, je me
trouvai assez calme pour goûter le
raisonnement du chevalier. Il n' étoit pas moins
amoureux que moi, mais il étoit plus maître
de ses passions. Je me rendis à ses
conseils, et avant de les aller mettre en
exécution, je lui en donnai un à mon tour.
Il faut, lui dis-je, que tandis que je
solliciterai la princesse à ordonner une exacte
recherche des coquins, tu la fasses toi-même
avec la dernière exactitude. Prends
langue de tous côtés, furette dans tous
les coins et recoins que tu t' imagineras,
parcours alternativement tous les chemins
qui aboutissent à la cour : que fait-on ?

p190

Un buisson, un mur, peuvent quelquefois
révéler ce qu' il y a de plus secret.
C' est ainsi que nous prîmes l' un et l' autre
notre parti. Je trouvai la princesse
occupée à donner des ordres propres à
contenter ma vengeance et mon amour. *je*
travaille pour toi , me dit-elle dès que je
me présentai. Ne voulant pas l' interrompre,
je me bornai à lui marquer ma
reconnaissance par une révérence profonde.

j' ai fait , continua-t' elle, des réflexions qui me paroissent assez justes : le tour qu' on t' a joué, ne seroit-il pas un effet de l' amour rebuté de la Marquise D' A ? Je l' ai ainsi conclu, après avoir combiné plusieurs circonstances que je me suis rappellées, et je n' en ai négligé aucunes de celles que tu m' as apprises en plusieurs occasions .

Oui, certainement, princesse, lui répondis-je, votre altesse a trouvé la source du mal ; mais à quoi bon, si elle n' y applique un prompt remède ? *c' est à quoi je travaille efficacement* , reprit-elle : *il y a déjà trois troupes en campagne pour découvrir le lieu où les ravisseurs ont mené leur proie : voici des ordres qui pourront*

p191

bien te rendre le calme. Je sais à peu près où est le Marquis De R. La femme-de-chambre de la Marquise D' A n' a pas eu le front assez épais, pour me cacher ce qu' elle sait. Elle m' en a assez appris, pour que je sois fondée à te promettre positivement que tu reverras ta soeur et ta cousine avant la fin du jour. Je ne doute pas , ajouta-t' elle, tenant une lettre à la main, que cette lettre ne fasse l' impression que je desire. tiens , me dit-elle en me la présentant, lis combien peu je garde de ménagement, et sur quel ton je prends cette affaire . Je pris la lettre des mains de son altesse avec le plus profond respect, et j' y lu ces mots.

les deux étrangères qui ont disparu de ma cour depuis cette nuit, sont sous ma protection. Vous devez compter, marquis, que je les aurai quelque part qu' elles puissent être. Il vous est aisé de les ramener à la cour. Je m' assure que je les recevrai de votre main. la duchesse de Lorraine.

L' adresse étoit au Marquis De R. Il ne sera pas difficile de juger de la situation de mon coeur après la lecture de cette lettre, que je remis à la princesse en

p192

me jetant à ses genoux. Elle s' en aperçut bien vite, et me dit en me relevant, *que je lui paroissois un peu moins furieux que lorsque j' étois entré le matin dans son appartement* . J' étois au désespoir, lui dis-je, madame ; mon coeur ne pouvoit jamais recevoir de blessure si sensible, que celle que m' y a faite le marquis ; et je veux bien avouer à votre altesse, que si j' avois su où le prendre, nous ne serions plus de ce monde lui ou moi. *je te crois assez vif* , dit-elle, *pour expédier bien vite une affaire de cette nature ; mais je te prie de modérer ta vivacité, et de me laisser le soin de te venger. J' ai lieu de croire que m' ayant remis tes intérêts, tu ne t' en mêleras plus. Va, sois tranquille,* ajouta-t' elle, en entrant dans son cabinet, *et exerce-toi à dissimuler ton chagrin et mon zèle officieux, pour prévenir tout éclat* . Ces dernières paroles me parurent un coup de foudre. Elles étoient assez claires pour que j' en comprisse le sens ; et quand même il m' eût été moins sensible, le ton décisif et absolu dont elle les avoit prononcées, auroit été suffisant pour me faire sentir que je devois souffrir avec patience,

p193

et ronger mon frein dans une entière inaction. Mais que nature pâtissoit ! Le diable n' y perdoit rien assurément ; j' avois le coeur déchiré par mille aiguillons de vengeance ; il me sembloit qu' il étoit piqué par un million de vipères. Mon espérance me soutenoit à la vérité dans cet état, si proche du désespoir. Je comptois sur les promesses de la princesse ; je n' avois pas long-temps à attendre pour revoir mon incomparable maîtresse ; mais il manquoit encore quelque chose à la satisfaction de mon coeur. Hé ! Pouvois-je laisser impunie l' insulte qui étoit faite à Ferdinand ? Faux principe du vain honneur ! Influez-vous encore dans ma conduite ? Ce fut la seule réflexion que je fis en sortant du palais pour chercher mon ami, qui du caractère dont je le connoissois, ne se seroit pas plus arrêté dans ses recherches, que

le juif errant.

Je n' eus pas fait vingt pas dans la rue,
que je l' aperçus venant à moi assez vite ;
je doublai le pas pour le joindre plutôt. Il
étoit un peu essoufflé ; mais c' étoit autant
de joie que de lassitude. La sérénité de son

p194

visage, ses yeux rians, et toutes ses manières, m' en donnoient un juste pressentiment. Dès que nous fûmes à portée de nous entendre : courage ! Me cria-t' il d' un ton fort haut, il n' y a rien de désespéré. Tout beau, lui dis-je en lui serrant la main ; le silence et la patience me sont trop fortement recommandés, pour que je te permette de faire éclater ta joie. Cependant, repris-je, de quoi s' agit-il ? Suis-moi dans le parc, lui dis-je en le prenant par la main, nous y repaîtrons nos espérances sans témoins. En entrant dans la première allée qui s' offrit à nos yeux, il me raconta toutes les courses inutiles qu' il avoit faites depuis que je l' avois quitté, et qu' il avoit questionné plusieurs personnes qui venoient en ville, sans avoir ni vent ni fumée des perdreaux qu' on nous avoit enlevés. Mais enfin, continua-t' il, ne sachant plus à qui m' adresser, j' ai rencontré une jeune fille d' environ dix-huit ans, qui sortoit de la ville. Je puis dire l' avoir jointe sans aucun dessein, ou du moins sans espérance d' en retirer quelque consolation. C' est néanmoins de cette naïve et bonne fille que j' ai appris tout ce que nous pouvons

p195

espérer jusqu' ici de plus consolant. Pour répondre à plusieurs questions que je lui ai faites, elle m' a dit qu' elle étoit nièce de la femme-de-chambre de la Marquise D' A que sa tante envoyoit porter un billet de la part de sa maîtresse au Marquis De R dans une de ses terres à trois lieues de la ville, avec ordre de s' en revenir même de nuit, avec la réponse qu' elle attendoit. Tu peux bien croire qu' à ce discours, j' ai été saisi d' un chatouillement de curiosité, et que je n' ai pu résister à ses aiguillons. Mon imagination est à l' instant devenue si féconde en politesses, en minauderies caressantes, et ma langue en a été l' écho si fidèle et si éloquent, que cette bonne Lorraine s' est enfin rendue aux instances que je lui ai faites d' accepter un rafraîchissement dans un cabaret qui s' est trouvé sur notre route. Je l' ai caressé de

mon mieux. Elle n' a pas été insensible, mais elle a encore été plus complaisante au troisième verre de vin que je lui ai fait boire. J' ai pris la lettre qu' elle avoit dans sa poche, sans qu' elle ait fait beaucoup de résistance ; et voyant que je la décachetois

p196

avec mon couteau, sans rompre l' empreinte du cachet, *holà*, dit-elle, *mon beau monsieur, vous m' avez l' air d' un dénicheur de fauvettes ! Je gagerois bien que vous êtes de la compagnie du Chevalier De Ravanne, qui avec ses belles donzelles fait tant de bruit à la cour* . Je la laissai dire, sans répondre un seul mot ; ma curiosité étoit trop impatiente pour ne pas profiter au plutôt de l' occasion que j' avois de la satisfaire.

Mon espérance n' a pas été vaine ; j' ai lu la lettre de la Marquise D' A qui m' a paru être dans un grand embarras. Elle prie le Marquis De R de ramener au plutôt nos demoiselles, pour ne pas l' exposer et s' exposer lui-même à toute la disgrâce de la princesse. Elle lui avoue qu' elle n' auroit jamais pensé à lui inspirer le dessein qu' il avoit exécuté, si elle eût cru que son altesse s' en fût mêlée. Elle m' a fait, ajouta-t' elle, de si sanglans reproches, que je n' ai pu me dispenser de lui révéler toute l' intrigue. Il faut absolument, dit-elle en finissant, que ces indignes créatures paroissent aujourd' hui de nuit ou de jour dans son appartement.

p197

Comme cette lettre ne pouvoit faire qu' un bon effet pour notre amour impatient, je n' ai pas voulu la garder. Je l' ai recachetée si proprement, que la bonne fille à qui je l' ai rendue, n' a pu s' empêcher de dire *que le plus fin se donneroit au diable pour assurer qu' elle n' avoit point été ouverte* . Ne doutez pas que si j' avois cru pouvoir en faire un meilleur usage, je ne l' eusse retenue pour la remettre à la

princesse : mais ayant lu qu' elle savoit déjà toute l' intrigue, j' ai regardé la lettre de la marquise comme un meuble fort inutile. Cette découverte acheva de me tranquilliser ; je me trouvai sur le champ dans ma situation ordinaire ; il ne me restoit plus que la crainte que ces filles n' eussent souffert quelque violence. Mais n' est-il fait mention dans cette lettre que du marquis, dis-je, mon ami ? Ne parle-t' elle point du cavalier qui en veut à ma soeur ? Car enfin, il n' en faut pas deux au marquis, il n' en veut à coup sûr qu' à Ferdinande ; qui diable est donc l' autre égrillard qui en veut à ma soeur ! Il me répondit, que content de ce qu' il

p198

avoit appris, il n' avoit pas fait cette réflexion. J' étois si aise, reprit-il, d' apprendre de si bonnes nouvelles et si inespérées, que mon coeur a imposé silence à mon esprit. Mais toi, ajouta-t' il, qu' as-tu fait ? J' ai fait, lui dis-je, tout ce qu' on peut de mieux dans une occasion si délicate ; et lui ayant rendu compte de l' entretien que j' avois eu avec la princesse, je lui dis que nous devons nous reposer entièrement sur ses bons offices, qu' elle soutiendrait de son autorité. Quoiqu' une bonne partie de la matinée se fût déjà écoulée, le reste du jour me parut très-long. Nous en passâmes, le chevalier et moi, une partie dans l' appartement de mon beau-frère et de sa femme, dont nous calmâmes les alarmes. L' espérance qu' ils eurent de revoir le reste de leur compagnie avant la fin du jour, prit la place du désespoir accablant où ils s' étoient livrés depuis le moment qu' ils en avoient appris la cause. On dîna ensemble avec moins de tristesse que je n' eusse cru, et nous les quittâmes, mon ami et moi, pour aller nous mettre en embuscade sur le chemin par où devoit passer le convoi,

p199

que nous attendions avec l' amour du monde
le plus impatient.
La nuit approchoit sans qu' il eût paru
personne. L' inquiétude commençoit à me
saisir, et mon ami n' en avoit pas moins
que moi, dans la crainte que le marquis
n' apportât quelque retardement dans l' exécution
des ordres de la princesse. Avec
les mêmes idées, nous nous entregardions
sans dire mot, et les yeux toujours fixés
sur le chemin à toute la portée de la vue.
Il sembloit à nous voir, que nous
craignons l' un et l' autre de rompre le silence.
Mon ami le rompit le premier, par un
profond soupir qu' il laissa échapper. C' en
fut assez pour me faire perdre patience. Me
levant du gazon où j' étois assis sur l' éminence
d' un fossé, morbieu ! Lui dis-je,
le lâche préférera peut-être sa passion
brutale à tout ce qu' il doit à sa souveraine.
Suis-moi, ajoutai-je, et que l' amour nous
serve de guide. Où veux-tu donc aller ?
Repliqua-t' il. Chez le marquis, lui dis-je,
mettre le feu à son château, l' y brûler
lui-même, ou le massacrer s' il échappe aux
flammes. Bon, reprit-il, voilà en vérité
un beau projet. Est-ce ce que tu as promis

p200

à la princesse ? Attendons au moins que le
terme qu' elle a pris soit expiré avant de
rien entreprendre ; notre vengeance ne
sera pas moins à propos demain qu' aujourd' hui.
Il n' eut pas articulé le dernier mot,
qu' il aperçut la jeune fille qu' il avoit vu
le matin. Ho pour le coup, s' écria-t' il,
nous aurons des nouvelles. Regarde,
dit-il, à cent pas de nous à la gauche de la
chaussée, voilà la bonne fille dont je t' ai
parlé. Notre impatience ne nous permit pas
de l' attendre, nous allâmes à elle à grands
pas, et d' un air si empressé, que la pauvre
enfant effrayée de notre marche précipitée,
rebroussa chemin en courant de toutes ses
forces. Quoiqu' il ne fût pas encore nuit,
il faisoit si brun qu' elle ne pouvoit reconnoître
le chevalier. Cours donc après elle,
lui dis-je, puisqu' elle doit te connoître si
tu lui fais entendre ta voix. Mon conseil
réussit. Dès qu' il eût crié, la fille s' arrêta.
Il l' aborda, l' exhortant à ne rien craindre,

et l' assurant que sa personne et sa vertu étoient en toute sûreté ; de sorte que quand je les joignis, elle me parut tout-à-fait rassurée.

p201

La peur que nous lui avions fait disparoissant, céda la place à sa naïveté et à sa belle humeur. *ha ! Je vous connois, monsieur,* me dit-elle ; *je vous ai vu entrer quelquefois dans la maison de la maîtresse de ma tante ; je crois bien que vous n' alliez pas-là pour enfiler des perles ; car vous autres messieurs de Paris, vous savez tous les tours raffinés pour prendre les dames au trébuchet.* hélas, lui répondis-je, ma belle enfant, vous vous trompez très-fort ; ce n' est pas à la Marquise D' A que je pense à offrir un cierge ; j' aimerois mieux en brûler cent devant votre joli minois, que la plus petite bougie à son honneur. *qui vous croiroit ?* repartit-elle : *vraiment, vraiment, elle croit pourtant bien mériter les plus gros cierges.* je ne suivis pas cette conversation, qui en tout autre temps m' auroit fait un plaisir sensible. Je voulois apprendre d' elle quelque chose de plus sérieux et de plus intéressant. Le chevalier, qui n' en avoit pas moins d' envie que moi, la remit sur la voie de la matinée. Il leur avoit fallut peu de temps pour faire connoissance, car il n' eut aucune peine à la déterminer à prendre avec

p202

nous du rafraîchissement dans un cabaret assez près de la ville où nous nous arrêtâmes. Il la mit en train de jaser sur le sujet dont il l' avoit entretenue le matin. Elle nous dit tout ce que nous voulions savoir. Elle avoit vu les deux demoiselles en question fort tristes, malgré les attentions qu' avoient pour elles le marquis et son neveu. Je les ai pourtant vu rire une fois, reprit-elle, sur quelque chose que leur a dit le marquis. Je ne saurois vous dire ce que c' est ; mais la grande lui a répondu, qu' un

honnête-homme, un véritable amant ne s' y prenoit pas de cette façon. à quoi sa compagne a ajouté, qu' elle n' auroit jamais cru qu' en Lorraine les cavaliers voulussent avoir par force le coeur des dames. Le marquis, ajouta-t' elle, a répliqué quelque chose, mais je n' ai pas bien entendu ce qu' il a dit. Cette bonne fille, la plus naïve que j' ai vu de ma vie, nous en avoit dit assez, pour que notre imagination suppléât au reste. Aussi tombâmes nous tous deux dans le même sens. Ce court entretien ramena un petit calme dans nos coeurs, qui, comme on se l' imaginera bien, avoient été fort agités.

p203

N' étant pas content de ce que je venois d' apprendre, quoique très-favorable à mon repos, je lui demandai si ces deux demoiselles seroient encore pour quelques jours dans le château du marquis ? *non vraiment*, répondit-elle avec beaucoup de vivacité, *car elles sont peut-être revenues en ville ; on se dispoit à partir quand j' ai quitté le château .* Mais quoi, lui dit le chevalier, ne vous a t' on point chargée de quelque lettre pour la Marquise D' A ? Elle répondit qu' on lui avoit seulement ordonné de lui dire, *que ce qu' elle souhaitoit alloit être exécuté à l' instant* . Je n' en demandai pas davantage, et m' étant levé brusquement, je sortis pour faire la guerre à l' oeil. Mon ami ne tarda pas à me suivre ; et comme il sortoit avec cette fille, qui n' avoit pas voulu s' arrêter plus long-temps, j' entendis un carrosse qui, selon mon estime, étoit encore assez loin. Je ne pus m' empêcher d' en avertir le chevalier. Notre officieuse fille ne m' eut pas plutôt entendu, qu' elle se mit à courir de toutes ses forces en nous disant adieu, et en nous criant qu' elle risquoit d' être bien grondée.

p204

Les voici assurément, me dit le chevalier.

Je lui dis, que je n' en doutois point.
La nuit, qui étoit déjà fermée, étoit
très-favorable au dessein que nous avions de
les voir passer et de les entendre sans en
être apperçus. Nous nous rangeâmes sous
un arbre, planté parmi quelques autres,
sur le bord du chemin, qui n' étoit point
pavé, parce que c' étoit un sable ferme.
Nous choisîmes cet endroit-là, pour que
le bruit que le carrosse auroit fait sur le
pavé, ne nous dérobat rien de ce que nous
serions à portée d' entendre.
Malgré cette précaution, notre curiosité
fut très-peu satisfaite. Tout ce que nous
entendîmes, fut que le marquis pria
Ferdinande de dire à la princesse ce dont il
l' avoit priée ; mais le carrosse passa avec
tant de rapidité, que nous ne pûmes
entendre la réponse que lui fit Ferdinande.
Nous rentrâmes en ville à grands pas, afin
de me trouver dans mon appartement, en
cas que la princesse, tenant sa parole à la
lettre, m' envoyât chercher, pour me
remettre ma soeur et sa compagne entre
les mains.
La chose arriva comme je l' avois prévu.

p205

Il n' y avoit qu' un moment que j' y étois
arrivé, qu' un valet-de pied de son altesse
vint me chercher. Dieu sait si j' eus les
jambes engourdies ; je ne marchois pas,
je volois. Dès qu' on m' eut annoncé, je
fus introduit dans le cabinet où étoit la
princesse, avec nos demoiselles. J' avoue
que mon premier coup d' oeil fut pour
Ferdinande ; nos yeux se rencontrèrent, et
quoique je ne la regardasse pas long-temps,
j' en eus assez pour appercevoir
une ou deux larmes que ma présence lui
arracha.

*tu vois bien, chevalier , me dit son altesse,
que je suis exacte dans mes promesses.
voilà ta soeur et ta cousine qui
reviennent de prendre l' air dans une terre du
Marquis De R. C' est une pièce de carnaval,
ajouta-t' elle. bien que ce temps-là soit fini
depuis hier, je crois que tu as assez d' esprit
pour penser, aussi-bien que moi, que tout est
encore de carême-prenant .*

Je répondis à son altesse, que son goût

seroit toujours la règle du mien, et que je déféreroit si aveuglement à ses idées, que je les adopterois toujours comme les plus raisonnables et les plus plausibles. *non*,

p206

non, reprit-elle, *ce ne sont point là mes idées, c'est la vérité toute pure* ; et se tournant vers Ferdinande : *parlez, je vous prie, mademoiselle, et apprenez à monsieur, parlant de moi, les circonstances de votre aventure, comme vous me les avez racontées*. Ferdinande obéit, et tourna la chose selon les vœux du marquis. Il nous proposa, dit-elle, en sortant du bal, de prendre dans le palais de son altesse quelques rafraîchissemens, ou si vous voulez, une espèce de réveillon. La condition étoit que nous ne dirions mot à votre beau-frère, ni à sa femme ; encore moins à vous ; que nous ferions même semblant de nous coucher ; et qu'enfin nous nous déroberions pour monter dans le carrosse du Marquis De R, qui nous attendoit à la porte. Il est vrai que le marquis nous a trompées, en nous menant dans son château, au lieu de nous conduire au palais dans l'appartement de son neveu. Il nous y a retenues jusqu'à ce moment, qu'il vient de nous ramener à son altesse, très-mortifié d'ailleurs de ce qu'un de ses domestiques n'étoit pas venu à notre pavillon pour en avertir ma cousine et son époux,

p207

comme il l'en avoit chargé. Voilà, mon cher cousin, dit-elle en finissant, la fidèle relation de notre aventure. *tu vois bien*, reprit la princesse, en m'adressant la parole, *que ta vivacité te met aux champs mal-à-propos. Si tu aimes toujours de cette façon, l'amour m'a bien l'air de te tailler de la besogne*. Ma foi, princesse, lui repartis-je, s'il me taille de la besogne, j'en coudrai ce que je pourrai, et je laisserois le reste à coudre à de plus fiers ouvriers que moi.

Son altesse se mit à rire de tout son
cœur ; Ferdinande même et ma soeur ne
purent tenir leur sérieux. Pour moi, j' étois
si content de revoir la souveraine de mon
ame, qu' à mon air tout le monde auroit
jugé que je donnois dans le panneau. Je ne
sais si j' en eusse été la dupe, quand même
je n' aurois pas été aussi-bien instruit. Mais
j' affectai de l' être si peu, que ma cousine
et ma soeur s' étant consultées toute la nuit
pour se déterminer à me dire la vérité,
faillirent à prendre le parti de me la cacher.
Nous passâmes ensemble le reste de
la soirée dans l' appartement de mon beau-frère.
Le chevalier qui n' avoit pas manqué

p208

de nous y joindre, ne savoit que penser
de la dissimulation qu' il voyoit de tous côtés.
La joie qu' affectoient nos deux pèlerines
forcées, l' étonnoit si fort, qu' il auroit
dit tout ce qu' il savoit, si je ne lui
eusse fait signe du coin de l' oeil de se taire.
Tout le temps, jusqu' au coucher des dames,
se passa en affectation et en dissimulation,
ou pour mieux dire chacun mentoit
de son mieux.
Nous trouvâmes, le chevalier et moi,
cette scène si plaisante, que nous en rîmes
bien avant dans la nuit. Je lui rendis
compte avant de nous coucher, de la manière
toujours gracieuse avec laquelle la princesse
m' avoit remis nos demoiselles. La
relation que Ferdinande m' avoit faite, par
ordre et en présence de son altesse, ne
fut pas oubliée. Je lui dis sur quel ton
j' avois pris toutes choses, et il conclut
qu' assurément la princesse ne me croyoit
pas assez bête pour avoir rien cru de tout
ce que j' avois affecté de croire. Il avoit
pensé juste ; car le lendemain assez matin
son altesse me fit appeller, pour me dire
*que si je faisais quelque cas de sa protection,
et de quelque chose de plus, elle s' attendoit*

p209

que je lui promisse une chose qu' elle avoit

à exiger de moi. je ne balançai pas à l'assurer de mon respectueux dévouement pour ses ordres. *j' y compte donc*, me dit-elle, *et c' est sur ce pied-là que je te défends toutes les voies de fait avec le marquis.* car ne crois pas, reprit-elle, que je m' imagine vainement que tu sois persuadé de sa droiture et de sa bonne-foi dans cette affaire : tu n' es pas un novice en ce genre, non plus qu' en bien d' autres ; mais néanmoins crois-moi, et laissons tomber cette affaire d' elle-même : tes parentes s' en retourneront bientôt, selon les apparences : la Marquise D' A n' ayant plus ces objets présens, n' y pensera plus, et j' espère que ma cour sera tranquille. je lui promis, foi de gentilhomme d' honneur, qu' il n' en seroit jamais parlé, et qu' il me suffisoit même que son altesse souhaitât la paix, pour que j' apprisse à dissimuler jusqu' au point de vivre avec la même franchise avec la marquise et le marquis. Il est certain que malgré ma vivacité, soutenue de mon juste courroux, je me rendis sans peine aux desirs de la princesse ; c' étoit le moins que je pouvois faire pour

p210

lui donner des preuves de ma reconnoissance ; et quelque attaché que je fusse aux principes du faux honneur, j' aurois cru être le plus ingrat des hommes si je ne leur avoit imposé silence. Il se tût donc ce vain honneur ; mais ce ne fut pas pour long-temps. à peine eus-je commencé d' entretenir mon ami des engagemens que j' avois pris avec la princesse, qu' il me dit assez brusquement, que si j' avois livré à si bon marché les intérêts de ma maîtresse, si ignominieusement insultée, il vouloit qu' on lui payât plus cher les insultes qu' on avoit fait à la sienne. Si je succombe dans mon juste dessein, ajouta-t' il, on dira du moins que j' ai eu assez de coeur pour oser l' entreprendre. Quelque étonné que je fusse de voir échouer la prudence du chevalier sur un aussi léger écueil, je ne laissai pas de sentir renaître dans mon coeur les sentimens de vengeance, que la bienveillance de la princesse y avoit éteints. Mais mon amour

pour Ferdinande s' étant enflammé dans ce moment plus que jamais, y ralluma avec plus de violence le feu de ma colère, qui me paroissoit juste. Toutes les circonstances

p211

de l' enlèvement de nos demoiselles, me représentèrent le marquis coupable du plus noir de tous les attentats, et moi le plus lâche de tous les hommes si je n' en tirois une vengeance aussi prompte que sévère.

Hé bien, dis-je au chevalier, puisque tu as médité la vengeance, que tu en as formé le dessein, je veux te prouver que je suis digne d' en entreprendre l' exécution. Je n' en doute nullement, reprit-il, et je t' avoue que j' ai été fort étonné de te voir sacrifier un juste point d' honneur à un faux principe de reconnoissance. Saches, mon ami, que ce n' est pas pour nous-mêmes que les grands nous accordent leur protection ; ils idolâtrèrent en cela leur vaine-gloire. N' en est-ce pas en effet une brillante pour eux, que de soutenir la réputation qui vole de nations en nations, que les honnêtes gens malheureux trouvent chez eux un asyle ? Je crois que comme ils doivent s' en tenir à cela, ceux à qui ils l' accordent n' en sont que plus dignes, en faisant des actions qui prouvent la délicatesse de leur honneur. Frappé de ce raisonnement, ma vengeance

p212

s' irrita si fort, que je ne voulois pas attendre un moment à la satisfaire. Non, me dit-il en m' arrêtant, ce n' est pas à toi à essayer notre ennemi commun. Ta soeur est insultée, le sang et l' amitié te parlent plus en sa faveur que l' amour ne doit te presser pour Ferdinande : laisse-moi cette occasion pour lui prouver mon amour ; elle y reconnoîtra également des preuves de ta tendresse, et toute ta famille y trouvera des preuves de la pureté de leur sang qui coule dans tes veines. De plus,

ta maîtresse pourra peut-être être vengée du même coup. Si cependant le sort des armes ne m' est pas favorable, l' honneur que tu auras de suppléer à mon défaut n' en sera pas moins grand, quoique tu ne sois pas entré en lice le premier.

Le chevalier avoit ce jour-là le talent de me persuader. Je m' admirois de me voir si docile à ses avis, moi qui n' en avois jamais reçu aucun sans repliquer, et qui trop malheureusement n' en avois presque suivi aucun. Tu es le maître, lui dis-je en l' embrassant, je te laisse la conduite de cette affaire. La gloire de ma soeur, celle de ma maîtresse, et mon honneur ne sauroient

p213

être en de meilleures mains. Je lui représentai néanmoins que nous devions avoir un entretien particulier avec ces demoiselles avant de rien entreprendre, et qu' il falloit tirer de leur propre bouche un aveu des manières dont elles avoient été traitées. Il en convint, et nous sortîmes à l' instant pour apprendre ce que nous souhaitions. Nous les trouvâmes dans leur chambre, où leur attitude et leur morne silence nous confirmèrent dans l' idée que nous étions, que la pure complaisance leur avoit fait prendre le soir précédent l' air gai qu' elles avoient affecté dans le cabinet de la princesse. L' aveu qu' elles nous en firent, fut accompagné de tant de larmes et de si vifs regrets, que nous en fûmes transportés de rage et de fureur. Nous vomîmes à l' envie, mon ami et moi, tout ce qu' il y a de plus exécration contre les lâches auteurs de la juste affliction de ces demoiselles. Ce transport de colère sembla apporter quelque calme dans leur coeur, et rétablir la sérénité sur leur visage. *apaisez votre courroux, messieurs*, dit Ferdinande ;

p214

votre amour et notre honneur seront vengés plutôt que vous ne pensez ; ne vous en mêlez pas, s' il vous plaît, c' est assez que je

vous en garantisse une pleine et prompte vengeance.
une saillie si peu attendue nous déconcerta ;
le chevalier me regarda d' un air interdit, et j' étois dans la même situation en le regardant moi-même. Je rompis enfin le silence. Est-ce, lui dis-je, votre amour, votre fidélité, ou le soin que vous avez de votre gloire, qui vous font parler avec tant de valeur ? *l' un et l' autre,* me répondit-elle avec une noble vivacité ; *tout anime mon courage, et fortifie mon bras, pour vous prouver que nous ne souffrirons pas impunément une pareille insulte. ma chère cousine peut vous attester, qu' avant que vous entrassiez dans notre appartement, la résolution étoit prise de punir le lâche marquis, et de le faire périr avec honte de la main d' une fille. Elle et moi nous avons long-temps débattu qui de nous deux auroit ce doux plaisir. Elle me l' a cédé ; j' en jouirai, quoiqu' il en puisse arriver, dussai-je perdre cent amans, et mille coeurs. Nous l' avons ainsi conclu,* ajouta

p215

ma soeur ; mille raisons nous l' ont inspiré de même ; et si quelque cavalier du monde vouloit y mettre des obstacles, ou être lui-même acteur dans cette scène, nous ne le regarderions de nos jours ; si nous pensions seulement à lui, ce seroit pour l' abhorrer comme l' ennemi de notre gloire. Eh quoi ? ne sentez-vous pas que celui qui prétendrait nous venger, mettroit nécessairement notre gloire en compromis ? Ne diroit-on pas, avec raison, que nous sommes à vous à des titres criminelles, si nous vous permettions de punir ceux qui ont tenté de vous enlever nos coeurs et nos personnes ? Non, non, messieurs, il ne vous convient pas, je le répète, de paroître sur la scène ; vous serez vengés et nous aussi ; soyez aussi tranquilles que nous le sommes sur-ce projet, ainsi que sur son exécution.

qui fut le plus étonné du chevalier ou de moi, c' est ce qu' on ne sauroit décider. Il eut beau leur représenter à quoi elles s' exposoient ; elles lui imposèrent silence plus de dix fois, et voyant qu' il continuoit ses réflexions, elles se mirent à

chanter à pleine voix, pour ne pas
l' entendre, ou pour l' obliger à se taire. Il se

p216

tut enfin : mais comme j' allois le relever,
pour continuer le discours qu' il avoit
commencé, Ferdinande prit un air que je ne
lui avois vu de ma vie. D' un ton dédaigneux
et fier : *allez, dit-elle, demander la
permission à la princesse de nous venger ; et
si elle vous l' accorde, nous nous déchargerons
sur vous du soin que nous impose notre
vertu.*

le coup qu' elle me portoit me parut
violent ; je fus sensible de tous les côtés
où elle me frappoit. Dieux ! Pensai-je,
quelle nouvelle façon de reprocher une
lâcheté à un amant ! C' étoit en effet l' idée
que j' avois de la promesse inconsidérée que
j' avois faite à la princesse ; je ne lui eus
pas plutôt donné ma parole que je m' en
repentis, et peu s' en fallut que je n' allasse
la retirer. Je répondis néanmoins à l' incomparable
Ferdinande, que ce n' étoit
que parce que j' étois coupable que je
cherchois à laver ma faute dans le sang des
coquins qui en étoient l' infame occasion.
Elle alloit me repliquer, quand on
frappa à la porte de la chambre où nous étions.
J' en étois le plus près ; il fallut que je
l' ouvrisse. Mais de quel étonnement ne fus-je

p217

point saisi voyant mon père me tendre les
bras ? Certainement je ne saurois dire si
cette surprise me fut agréable ou non. Je
l' embrassai cependant, avec mon respect
et ma tendresse ordinaire. Il étoit accompagné
d' un gentilhomme de ses voisins,
que je n' avois vu depuis long-temps, et
que j' eus de la peine à me remettre. Les
demoiselles coururent à l' envie embrasser
mon bon père, qui pour tout compliment
cria, *victoire !* ce cri se fit avec une joie
si marquée, que par une communication
inexplicable, elle se répandit en même-temps
dans nos coeurs et sur nos visages ;
nous comprîmes tous que ma grace en étoit
le sujet.

En effet, à peine mon tendre père se
fut-il assis, que tirant de sa poche une
grande *pancarte* , où pendoient plusieurs
sceaux ; *voilà*, dit-il en me la présentant
les larmes aux yeux, *voilà le fruit de mes*

travaux. c' étoient effectivement des lettres du grand sceau de la chancellerie de la cour de France. En les recevant des mains de mon père, je me jetai à ses genoux, que je baignai de larmes. Il me fut impossible de m' énoncer pour lui exprimer

p218

ma reconnoissance. Ferdinande, qui me considéroit en cet état, en versoit déjà, et sûrement elle en auroit versé plus que moi, si le chevalier ne les eût ménagées, en la tirant par sa robe, comme s' il eût voulu lui parler. Cette distraction fut sans doute capable de sécher ses yeux. Mon beau-frère et sa femme, ayant oui répéter plusieurs fois le tendre mot de père, accoururent pour lui donner à leur tour des preuves de leur tendresse. On s' imaginera sans peine, qu' après avoir remercié mon père de ses tendres soins pour moi, je ne manquai pas de lui demander s' il avoit rencontré beaucoup de difficulté à obtenir ma grace. Il répondit succinctement qu' elle ne lui avoit coûté ni peine ni argent. J' ai, dit-il, été parfaitement bien reçu du Duc D' Orléans, qui après m' avoir écouté, m' a ordonné de me tranquilliser, et dit *qu' il se chargeoit de tout. Je vais,* continua-t' il, de l' air gracieux qui lui étoit ordinaire, *mettre cette procédure en bonnes mains, et recommander qu' on la finisse promptement. Je ne veux pas,* ajouta-t' il, *que vous vous consumiez en dépense à Paris. vous pouvez compter que vous retournerez*

p219

incessamment chez vous. Pour votre chevalier, reprit-il, *je suis charmé qu' il ait de l' honneur ; mais je voudrois qu' il eut un peu plus de discernement et moins de délicatesse sur cet article.* voilà, dit mon père en finissant, le précis de toute la conversation que j' ai eu avec le prince, et je n' ai vu personne que lui au palais-royal. à ce récit, si intéressant pour moi, je renouvellai à mon père les sentimens de la

plus vive et de la plus sincère reconnaissance.
Il me répondit gracieusement, en me disant qu' il n' en avoit jamais douté. Cependant cette bonne nouvelle ne fut pas capable d' effacer l' impression que m' avoit fait le reproche de mon adorable Ferdinande. Comme je remettois mes lettres-de-grace dans leur étui, nos yeux se rencontrèrent avec notre tendresse ordinaire ; et je trouvai le moment de lui dire, sans qu' on s' en aperçut, qu' il étoit plus facile d' avoir du souverain la grace d' un crime, que d' obtenir la sienne pour la moindre faute. *vous savez mieux que vous ne dites*, me répondit-elle ; *je n' attends pas qu' on me la demande ; je prévient même ceux qui s' exposent à en avoir besoin.*

p220

il semble que l' arrivée de mon père eût dû nous faire oublier ou mépriser tout ce qui s' étoit passé, puisque dès ce moment notre départ fut fixé au surlendemain. Mais Ferdinande avoit trop fortement pris sa résolution pour ne pas l' exécuter. Elle vint dès le soir même dans mon pavillon, accompagnée de ma soeur, qui m' amusa par ses caresses, et par l' espérance des plaisirs qu' elle me proposoit quand nous serions de retour dans notre campagne. Cependant Ferdinande profitant de ce moment, prit deux pistolets de poche que j' avois, et qu' elle avoit déjà vu plusieurs fois négligemment posés sur un sofa parmi quelques pipes. Elle les prit assez subtilement, pour que je ne m' en aperçusse pas. Dès qu' elle les eut mis dans sa poche, elle nous rejoignit, après avoir fait deux ou trois tours de chambre. *hé bien*, dit-elle en s' asseyant auprès de moi, *la présence de Mr. Votre père ne vous a-t' elle pas apporté le calme que je n' ai pu vous donner ? Vous paraissez content, et vous devez l' être, si les apparences ne sont pas trompeuses.* je lui répondis, que quelque tranquille que je fusse sur plusieurs

p221

choses qui me regardoient uniquement, je ne pouvois l' être sur ses propres intérêts. Vous ne me jugez pas sans doute digne de votre confiance, repris-je, puisque vous avez refusé de me les remettre. *en voilà de reste*, dit-elle en m' interrompant ; *mais vous vous trompez fort. Je ne pense qu' à ménager ma gloire, en vous assurant la fidélité de mon coeur. Quel lieu avez-vous de vous plaindre ?* je me plains, repliquai-je, que vous trouviez mauvais que j' accorde ce que je ne dois pas refuser à la délicatesse de mon amour. *dans les termes où nous sommes ensemble*, reprit-elle, *pouvez-vous en bonne-foi vous servir des expressions d' un novice de Cythère ? Croyez-moi, n' usez point de ces sortes de ménagemens pour vous conserver mon coeur. Je vous charge seulement de me conserver votre aimable personne, vous n' aurez jamais de rival à craindre. M' assurerai-je d' un retour égal ?* oui, oui, je vous le jure, lui repartis-je en l' embrassant. Qui que ce soit, toute beauté portant sceptre ou houlette, ne dépossédera jamais l' incomparable Ferdinando du coeur du fidèle Ravanne. *j' y compte*, dit-elle en me disant adieu, *et*

p222

elles s' en allèrent avec une gaieté dont je ne pourrois pénétrer la cause. un moment après qu' elles furent sorties, le chevalier entra fort rêveur, et tout occupé de la scène qui s' étoit passée dans l' appartement de nos filles. Je ne sais, me dit-il, quel est le dessein de nos demoiselles. Je ne comprends rien aux sentimens qu' elles nous ont étalés avec tant de précision. Qu' en penses-tu, toi-même ? Reprit-il. Ma foi, lui dis-je, mon cher, je suis aussi-bien que toi au bout de mon latin. Tout ce que je puis comprendre, c' est qu' elles ne veulent absolument pas que nous nous exposions. Car de quelque façon que la chose tournât, ce seroit toujours à notre désavantage. Il est vrai que si notre combat se décidoit en notre faveur, nous serions bien chez nous en lieu de sûreté ; mais la princesse étant choquée, y a-t' il lieu de douter que le régent ne le

fût peut-être plus qu' elle ? Notre situation n' en seroit pas certainement meilleure. Au bout du compte, nous partons après-demain ; il me semble que nous quitterons la Lorraine avec plus d' agrément, quand nous en emporterons l' estime de la princesse.

p223

J' en conviens, reprit-il ; mais il est bien dur d' abandonner ainsi le champ de bataille à un lâche coquin. Qui nous répondra que nous ne serons pas nous-mêmes regardés comme des lâches ? J' arrêtai toutes ses réflexions, quelques plausibles qu' elles fussent, en lui disant que la réputation que nous y avons, rendroit tout le monde sourd au bruit que l' indiscrete renommée s' aviseroit d' y répandre. *soit fait comme il est requis*, dit-il en se levant ; ne pensons donc plus qu' à divertir ton père, et à lui cacher l' insulte qui a été faite à sa fille et à sa nièce. Ha, par ma foi, dis-je, si le bon homme en avoit le moindre vent, tout vieux qu' il est, il ne consulteroit que son courage pour en tirer une prompte vengeance.

Nous primes donc le parti d' étouffer les justes ressentimens que nous en avons, et le dessein de divertir mon père prévalut sur celui que nous avons formé contre le Marquis De R. Quant à la Marquise D' A nous nous fîmes tous un principe de l' honorer d' un souverain mépris. On ne pensa plus qu' à disposer toutes choses pour notre départ, et à substituer aux plaisirs de

p224

la cour de Lorraine, ceux de la campagne que nous nous proposons de goûter avec nos voisins.

Comme nous avons passé une partie de la nuit à table, nous nous levâmes assez tard. Je fus le premier debout. Ayant ouvert ma fenêtre, je vis d' assez loin deux demoiselles se donnant le bras, la tête enveloppée dans une coëffe. Elles m' avoient tout l' air de Ferdinande et de ma soeur. Je

descendis au plus vite pour les reconnoître ;
mais dès que je fus dans la rue, je
les perdis de vue. Je courus tout de suite
à leur appartement, et ne les trouvant pas,
j' eus lieu de croire que je ne m' étois pas
trompé. J' entrai dans celui de mon beau-frère
pour m' en informer. On ne put m' en
donner d' autre nouvelle, sinon que Ferdinand
avoit dit le soir qu' elle sortiroit
le matin pour acheter certaines babioles,
qu' elle vouloit distribuer à de jeunes
demoiselles de notre campagne.
C' en fut assez pour suspendre les petites
alarmes qui s' étoient élevées dans mon
coeur. Cependant je ne laissai de courir
les rues pour tâcher de les rencontrer.
J' eus beau faire, je ne pus jamais les voir.

p225

Mille réflexions qui s' entrechoquoient,
me roulèrent dans la cervelle sans pouvoir
en fixer aucune, et moins encore découvrir
le motif qui leur avoit fait quitter le
lit si matin. Un valet-de-pied de la
princesse, que je trouvai dans mon chemin,
me dit de les avoir vues se promener dans
le parc avec le Marquis De R. Qu' on
juge s' il en falloit tant pour me faire naître
de la jalousie. Un amant moins délicat
que moi n' auroit pu s' empêcher d' en prendre
dans un cas pareil.

Je courus éveiller mon ami, pour lui
faire part de ces nouvelles. Il ne fallut
pas le secouer pour le faire lever. Il fut
habillé dans le moment, et nous nous en
allâmes galoper le parc à dessein de les
chercher. Toute notre vengeance s' étant
enflammée, nous étions dans le dessein de
la satisfaire, si nous rencontrions le
marquis avec elles. Après avoir fureté tout le
parc sans avoir trouvé personne, nous
prîmes le chemin de l' appartement de nos
dames. Nous n' en étions qu' à cent pas,
que nous rencontrâmes mon père, qui
nous dit avoir reçu la visite des deux
demoiselles que nous cherchions, et qu' elles

p226

l'avoient quitté pour s'en aller à la messe. Ce que nous apprenions ramena le calme dans nos cœurs. Nous crûmes que le valet-de-pié s'étoit mépris. Allons voir, dis-je à mon ami, si à leur air nous ne pourrions pas découvrir leur intrigue, supposé qu'il y en ait dans leur conduite. Nous arrivâmes à leur appartement comme elles y entroient. Nous eûmes beau les étudier et tâcher de lire dans leurs yeux, nous n'y vîmes rien que de fort enjoué. Par Dieu, mesdames, leur dis-je, vous avez bon matin *la puce à l'oreille !* où diable alliez-vous donc avec la rapidité des biches ? à moins que d'être porté sur les ailes de l'amour, je ne puis comprendre qu'on aille si vite. *tout ce que vous dites est vrai,* répondit Ferdinande ; *votre comparaison est juste, et vous avez deviné le motif qui nous donnoit l'agilité des biches. Vous voyez bien, mon cher cousin, ajouta-t'elle, que nous ne cachons pas la vérité, quoiqu'il nous fût aisé de soutenir un mensonge. Oui, c'est l'amour qui nous guide ; mais je vous laisse à deviner quels en sont les objets.* quels qu'ils puissent être, dit le chevalier d'un air sérieux, ce sont d'heureux

p227

mortels. *hé bien, monsieur,* lui dit ma soeur, *commencez donc à croire que vous n'êtes pas malheureux.* je le croirai quand il vous plaira, lui repliqua-t'il. *il y a long-temps,* reprit-elle, *que vous devez être convaincu qu'il me plaît.* Pour moi, dit Ferdinande, *je laisse croire tout ce qu'on veut, et je fais tout ce que je puis pour qu'on croie juste.* on seroit donc bien niais de s'y méprendre, dis-je à mon tour. *je vous l'avoue,* repliqua-t'elle ; *il n'y auroit pas seulement de la niaiserie, mais une stupide insensibilité.*

enfin, je ne sais comment la matinée s'écoula, mais il ne nous fut pas possible de trouver à placer un mot du Marquis De R ni de son insulte. Il sembloit que l'éponge eût été passée sur un sujet qui me paroissoit intéresser si fort leur gloire et notre amour. Ce ne furent que des discours coupés, des entretiens peu suivis.

On alloit, on venoit, sous prétexte de disposer toutes choses pour notre départ. Elles nous congédièrent même, nous disant d' aller ramasser nos hardes et de faire nos malles, tandis qu' elles s' occuperoient à arranger leurs nippes dans leurs coffres.

p228

Le chevalier et moi nous prîmes le parti d' aller nous promener au parc, pour y ronger notre frein. Je n' eusse jamais cru que ces deux filles eussent été capables de nous désorienter, et nous faire si fort perdre la boussole sur leurs démarches. Cependant nous donnâmes nos ordres pour que tout fût prêt dès le soir, afin que rien ne nous retardât, quand nous serions le lendemain sur le point de partir. Cette précaution n' eût pas été prise plus à propos, quand elle auroit été concertée avec nos demoiselles ; elles secondèrent leur dessein de leur mieux.

En sortant de table, mon père me proposa d' aller voir la princesse à l' issue de son dîner, pour la remercier des bontés dont elle m' avoit donné tant de preuves. Le chevalier, qui en avoit été aussi l' objet, souhaita de nous y accompagner. à peine fûmes-nous annoncés à son altesse, qu' elle nous donna l' audience du monde la plus gracieuse. Elle nous retint long-temps auprès d' elle. Et avant que nous prissions congé, elle me chargea de lui écrire tous les mois une espèce de *mercure* de la cour, où je ne devois pas manquer d' insérer

p229

toutes les *aventures du palais-royal*, sans oublier la moindre démarche du régent ; et je sentois bien que c' étoit ce qui l' intéressoit le plus. Je lui promis de satisfaire ses desirs. *j' y compte*, dit-elle ; *mais écris-moi*, ajouta-t' elle, *de ton style cavalier, et avec la même franchise dont tu me parles*. ma foi, madame, lui répondis-je, fussiez-vous cent mille fois princesse, votre altesse ne

sauroit me résoudre à me contrefaire ; je ne parle jamais que comme je pense. *c' est fort bien*, reprit-elle ; *il ne s' agit plus que de savoir l' art de bien penser*. je l' étudie tous les jours, repartis-je ; j' y emploie la moitié de mon temps ; fasse le ciel que ce ne soit pas un temps perdu ! *je le souhaite*, dit-elle en nous souhaitant un *bon voyage* . Mon père, qui fut charmé d' avoir entendu la princesse me parler avec tant de bonté, ne put attendre plus long-temps à me marquer sa joie. à peine son altesse eut disparu, que le bon homme colla son visage contre le mien, et le baigna de ses larmes. Le ciel soit béni, me dit-il, je viens d' avoir une consolation à laquelle je ne me serois attendu de ma vie. Je

p230

mourrois content, ajouta-t' il, si j' osois m' assurer que vous ne vous rendrez jamais indigne des bontés qu' ont pour vous de si puissans protecteurs. Je l' assurai de mon mieux que je serois attentif à m' en rendre digne de plus en plus ; et que si je n' étois pas heureux de ce côté-là, ce ne seroit pas ma faute. Nous ne pensâmes plus qu' à mettre les dernières dispositions à notre départ, qui étoit fixé au point du jour du lendemain. Comme nous n' avions lié aucune société particulière à la cour, ni en ville, nous n' eûmes pas besoin de beaucoup de temps pour faire nos adieux. Nous nous proposions seulement, le chevalier et moi, de voir les femmes de deux officiers qui servoient dans les troupes de France, lorsque Ferdinande et ma soeur nous joignirent comme nous quittions mon père pour aller faire ces deux visites. Nous ne les avons jamais vues d' un si beau coloris. Les robes les plus vermeilles auroient paru pâles en comparaison de leur visage. J' y remarquai cependant une altération qui marquoit celle de leurs coeurs. Mon étonnement fut des plus grands,

p231

lorsque Ferdinande me dit pour tout compliment
en me présentant deux pistolets de
poche, que je reconnus d'abord être à moi,
*qu' elle venoit de faire usage de mes propres
armes, et qu' elle n' avoit pas voulu en
employer d' autres pour se venger, afin que
j' eusse en quelque façon part à sa vengeance.*
je viens, reprit-elle, *de tuer le Marquis
De R de laver dans son sang l' insulte qu' il
a fait à nos personnes, à notre gloire et à
votre amour, et de vous prouver que le nôtre
est tendre, fidèle et constant.*
ciel ! Nous écriâmes nous comme de
concert le chevalier et moi, vous avez
tué le marquis ! Et ne sachant que dire de
plus, nous gardâmes le silence. *oui*, dit
ma soeur, *il est couché sur la poussière.*
*c' étoit de nos mains seulement qu' il méritoit de
périr, pour apprendre à tous les hommes
qu' on ne ravit point les coeurs, qu' on ne fait
point violence aux personnes qu' on aime sans
retour, et qu' il faut attendre que les dames
se livrent elles-mêmes. Ferdinande,*
ajouta-t' elle, *a tué le coquin : et si son coup eût
manqué, le mien auroit porté à coup sûr.*
nous les écoutâmes, tout stupefaits,
sans leur pouvoir répondre. *il faut, messieurs,*

p232

*reprit Ferdinande, que notre procédé
soit bien juste, puisque vous n' y trouvez
pas à redire. Nous regardons avec raison
votre silence, comme un applaudissement
que vous donnez à notre courage. N' en
parlons plus, mais pensons à la retraite. Nous
avons tout le temps qu' il faut pour être en
sûreté avant qu' on ait trouvé le cadavre.*
*il est dans une espèce de taillis derrière le parc
que personne ne fréquente. C' est-là,*
ajouta-t' elle, *où il m' avoit donné rendez-vous ;
j' ai été aussi exacte que lui, et je n' ai
manqué ni le lieu ni l' heure.*
après cela, elle nous quitta brusquement,
et s' en alla avec ma soeur pour faire
porter incessamment leurs coffres avec les
nôtres. Je priai le chevalier de les suivre,
tandis que j' irois prévenir mon père, non
du coup de Ferdinande, mais d' une autre
affaire que je mettrois sur le compte de mon
ami. Je trouvai mon père endormi dans un

fauteuil, et n' ayant pas balancé à l' éveiller
je lui fis entendre qu' il falloir partir sans
délai, pour prévenir une affaire d' honneur
que le chevalier auroit infailliblement
avec un officier de la cour de Lorraine,
si nous passions la nuit dans la ville. L' histoire

p233

que je lui fis étoit si naturelle, que
mon sage père louant ma prudence, se
donna tous les mouvemens pour hâter
notre départ. Il étoit venu dans le carrosse
d' une dame de nos voisines, et il y avoit
justement quatre places. Les demoiselles
arrivant avec mon beau-frère, sa femme
et le chevalier, trouvèrent les chevaux
au carrosse et y montèrent avec mon père.
Le gentilhomme, qui l' avoit accompagné,
et mon beau-frère, ne partirent
qu' avec nous. Le cocher fouetta, avec
ordre de les mener bon train. La Tulipe,
que j' avois envoyé chercher des chevaux
de poste, ne se fit pas attendre, et nous
partîmes tout de suite. Le chevalier me
fit un grand plaisir de me dire qu' il avoit
prévenu nos demoiselles, et que j' avois
inventé un prétexte spécieux pour que mon
père précipitât notre départ.
Ayant le carrosse à demi-lieue de la
ville, nous nous présentâmes aux portières,
afin de prévenir toute inquiétude. Je
suis bien-aise de vous voir, nous dit mon
père, car votre retardement commençoit
à m' inquiéter. Je lui dis que nous ne ferions
point mal de prendre le grand chemin de

p234

Verdun, qui étoit droit, bien pavé, et
bordé presque par-tout de cabarets et de
villages, où nous pourrions nous arrêter
quand il nous plairoit. Il applaudit à mon
avis. Il étoit effectivement le plus sûr et
le plus propre à voyager de nuit. Mais ce
n' étoit pas là ma principale vue : c' étoit
précisément parce que nous n' avons que
deux postes à faire pour sortir des états du
Duc De Lorraine, et qu' il y avoit sur la

frontière en France un gros cabaret, où nous pourrions nous reposer tranquillement une bonne partie de la nuit. Le cocher, suivant cette décision, enfila au premier carrefour la chaussée que je lui montrai, en lui renouvelant l'ordre d'aller le meilleur train, dût-il fatiguer les chevaux, jusqu'à l'endroit que je lui nommai. Reposez-vous sur moi, me dit-il, monsieur, nous irons vite, puisque nous n'allons pas plus loin. Je rejoignis ma troupe, et nous quittâmes la compagnie pour former une espèce d'arrière-garde à cent pas du carrosse. La nuit étoit déjà entièrement obscure. Nous en fûmes d'autant plus aises, qu'elle nous déroboit à la vue des endroits par où

p235

nous passions, et que nous rencontrerions moins de voyageurs. Nous nous entretenîmes pendant la route de l'action de nos demoiselles, dont nous admirâmes le courage qui se trouve rarement dans leur sexe. Mon ami me dit, sans pouvoir être entendu des deux autres qui étoient dix pas devant nous, que Ferdinande et ma soeur étoient résolues de se brouiller sans retour avec nous, si nous avions entrepris de rompre leurs mesures ; et qu'en se vengeant du même coup elles avoient voulu nous donner des preuves d'un amour aussi fidèle que sincère ; qu'elles avoient même ajouté, qu'elles seroient mortes de chagrin si nous avions hasardé de nous battre avec le marquis et avec son neveu, parce que nous ne pouvions exécuter ce dessein sans risquer nos vies, et par conséquent toute leur félicité ; au lieu que n'étant pas obligées à certaines règles de l'honneur, elles ne risquoient rien. C'est, dit-il, tout ce que j'ai eu le temps d'apprendre. Le reste de l'histoire nous est réservé pour la première occasion où elles auront la liberté de nous entretenir. Nous fîmes notre route le plus heureusement

p236

du monde, malgré la pluie qui nous accompagna jusqu' au gîte. Nous y arrivâmes après trois heures de marche. Je trouvai le moment, en aidant Ferdinande à descendre du carrosse, de lui dire que nous étions en France, et qu' elle étoit à l' abri de toute poursuite. *je vous assure, dit-elle, que j' ai exécuté mon dessein avec tant de confiance, que je ne suis point du tout embarrassée des suites qu' elle pourroit avoir : mon amour et ma gloire étoient mes seuls garans.*

tout le monde s' étant trouvé de belle humeur en entrant dans l' auberge, chacun avoua avoir grand appétit. Le chevalier se chargea d' ordonner le souper, et tandis qu' il en faisoit la disposition avec le cuisinier, nous nous amusâmes à raconter les divertissemens du carnaval de la cour de Lorraine. à entendre parler et rire nos demoiselles, il étoit aisé de juger qu' elles ne se repentoient point du coup qu' elles venoient de faire. L' espérance qu' elles avoient d' être pleinement justifiées dans nos esprits de n' avoir eu aucune complaisance pour nos rivaux, leur causoit un plaisir marqué dans toutes leurs manières.

p237

Ferdinande me donnoit à tout moment des coups d' oeil, qui ne tendoient qu' à m' en donner des preuves ; ils me disoient éloquemment, tout ce que sa bouche auroit pu m' énoncer de plus tendre ; et mes yeux lui répondoient d' une manière à lui faire comprendre que je n' y étois ni sourd, ni insensible.

Le souper étant servi, tout le monde y fit honneur ; on mangea avec un appétit charmant ; la gaieté fut le plus piquant assaisonnement des mets qui nous furent servis. Mon bon homme de père y paya son écot par cent jolis mots qu' il plaçoit très-à-propos ; il sembloit qu' il remontât au période de sa plus verte jeunesse. Hé bien, mes enfans, nous dit-il à la fin du souper, qui ne laissa pas que d' être long, vous sentez-vous assez éveillés pour continuer notre route ? Il eut à peine parlé, que nous applaudîmes tous d' une voix à

son dessein.

On fit monter le cocher, pour lui
demander s' il pourroit bien résister au
sommeil, et nous mener sûrement à trois
lieues de l' endroit où nous étions. Il nous
répondit qu' on pouvoit compter sur lui.

p238

Je n' en voulus pas savoir davantage pour aller ordonner les chevaux de poste dont nous avons besoin. Le cocher se trouva prêt quand ils nous furent amenés. La poste étoit justement à vingt pas de notre auberge. Tout est prêt, dis-je, en rejoignant la compagnie. Partons, dit mon père ; je veux vous mener chez un gentilhomme de mes amis où nous irons déjeûner ; nos chevaux y reposeront trois heures, et nous aurons assez de temps pour arriver au logis avant le soleil couché. Ce projet redoubla notre belle humeur ; et pendant le reste de la route on ne parla de rien de sinistre.

Nous étions si surpris, le chevalier et moi, de la bonne contenance de nos demoiselles, que nous eûmes la curiosité d' examiner si elles se soutiendroient. Nous voltigions continuellement aux portières du carrosse, nous étudions leurs yeux, leurs manières, leurs discours, et nous les trouvions toujours égales. Parbieu, me dit le chevalier avec étonnement, je ne les aurois jamais cru capables d' un pareil héroïsme ! On voit bien, lui dis-je, que l' amour n' est pas moins habile

p239

que Mars à former des héros. Je le comprends maintenant, repliqua-t' il, mais je ne l' aurois jamais conçu.

Notre cocher fit si grande diligence, qu' en moins de trois heures nous fûmes rendus chez le Marquis De B... il fumoit sa pipe à la fenêtre, quand nous entrâmes dans la cour du château. Ma foi, ma vieille guerre, lui dit mon père, je vous amène bonne compagnie et gens de grand appétit. Il descendit, et nous reçut à bras ouverts. Vous arrivez à propos, nous dit-il ; vous vous trouverez à la dissection d' un sanglier, qui va se faire dès que deux de mes voisins que j' attends seront arrivés ; et après avoir fait mille politesses aux dames, il les introduisit dans l' appartement de la marquise, qui les caressa de son mieux. On leur offrit des lits ; mais elles répondirent d' un air franc et libre, qu' elles avoient plus d' envie de déjeûner que

de dormir. Elle se leva pour leur faire compagnie, et nous allâmes avec le marquis voir dépecer le monstrueux sanglier qu' on avoit pris depuis deux jours. Les gentilshommes du voisinage qui avoient été de la chasse, étoient gens de bonne

p240

façon, et encore de meilleure humeur. Nous passâmes agréablement trois heures dans cette maison, d' où nous partîmes après avoir bien déjeûné et regalé la marquise du récit du carnaval de Nancy. Quelque agrément que nous eussions trouvé à la cour de Lorraine, il n' y eut personne de la compagnie qui ne respirât un air de liberté en arrivant au logis. De nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse avec un délicieux enchaînement. L' amour s' y donna carrière, et prit un libre essor, et bien plus tranquille qu' il ne l' avoit eu à Nancy. Dès qu' on eut appris mon retour, la compagnie de nos voisins se renouvelloit chaque jour au logis, sans que notre liberté souffrît aucune contrainte. Je me prêtois si à propos aux dames et aux cavaliers, que je me trouvois toujours libre ; et ne mettant jamais Ferdinande ni ma soeur d' aucune des parties de jeu que j' avois soin de lier, elles n' étoient pas moins libres que le chevalier et moi, et nous mettions cette liberté à profit. à la faveur de ces heureuses dispositions, il nous fut facile de nous dérober tous quatre, sans que notre absence se fît

p241

remarquer. Nous avions laissé plusieurs cavaliers à table ; j' avois enfilé les autres au jeu pour faire la partie des dames ; et tout étant ainsi réglé, je suivis nos demoiselles et mon ami, qui étoient disparus insensiblement les uns après les autres sans aucune affectation. Comme nous traversions le grand chemin de Lorraine pour aller joindre un vallon où le soleil se faisoit agréablement

sentir, il passa deux cavaliers, qui nous ayant salués très-poliment, me donnèrent lieu de les aborder et de leur demander des nouvelles. Ma compagnie suivit d' assez près pour nous entendre. Un des cavaliers me répondit, qu' il n' y avoit en Lorraine aucune nouvelle qui intéressât le public, mais qu' il avoit appris en passant par Nancy, que le Marquis De R avoit été cruellement blessé, sans qu' il eût jamais voulu avouer de qui il avoit reçu le coup. Apparemment, leur dis-je, messieurs, c' est la suite de quelque affaire d' honneur. Mais, repris-je, la blessure est-elle mortelle ? On dit que non, me repliqua-t' il. Et comme j' allois lui repartir, j' entendis Ferdinande dire bien haut

p242

sans aucun ménagement ; *tant pis, tant pis ; il n' est pas digne de vivre.* je fus si déconcerté, que les paroles me rentrèrent dans le ventre. Heureusement que les cavaliers ne firent pas bien des façons en nous quittant. Je leur en sus bon gré, et les en tint quittes avec plaisir. Assurément, dis-je à Ferdinande en lui redonnant le bras, vous êtes résolue à chanter vous-même votre victoire, pendant que nous nous efforçons de l' ensevelir dans le silence. *pourquoi me tairois-je ?* me dit-elle ; *pourquoi cacherois-je ma vengeance, puisque le lâche a bien osé m' offenser à la face du ciel et de la terre ?* mais en serez-vous mieux vengée, repris-je, en faisant claquer votre fouet ? *oui, sans doute,* me repartit-elle ; *je n' ai pas fait un coup d' étourdie dont je doive rougir ; et si j' ai eu du plaisir dans ma vengeance, il ne m' est pas moins doux de me la rappeler : d' ailleurs, on sait peut-être déjà qu' il m' a outragée : il faut donc que je publie que je l' ai puni de sa lâcheté, afin qu' on ne doute pas de mon innocence.* *pour moi,* dit ma soeur, *je suis du sentiment de ma cousine, et je crois que nous*

p243

*ne devons perdre aucune occasion de sonner cette grosse cloche. je penserois assez comme ces demoiselles, dit le chevalier ; je ne vois pas que les suites en soient à craindre dans aucun sens. Ha, par ma foi, me voilà bien payé de mes avis, repris-je ! Taisez-vous morbieu petit chevalier de Ravanne, ajoutai-je en badinant ; visitez bien les archives de Cythère ; feuillotez-en bien le *code* et le *digeste* avant de prendre place dans le barreau de cette tendre cour. Ferdinande affectant un air sérieux ; *que j' aime, dit-elle, qu' on se rende justice.**

ce badinage nous conduisit insensiblement à l' endroit où nous allions nous reposer ; il me tarδοit d' y être ; j' avois ménagé ce moment pour entendre de Ferdinande elle-même tout le récit de cette héroïque aventure. Elle fut assez complaisante pour ne se faire pas long-temps prier. Elle ne doutoit pas que je n' eusse une impatiente curiosité de l' apprendre ; peut-être aussi ne me trompois-je pas, en pensant que son amour n' étoit pas moins impatient de me la raconter. Mr. Le chevalier, dit-elle en regardant

p244

mon ami, n' a pas sans doute oublié ce que je lui dis avant de partir de Nancy, au sujet du principal motif qui nous a engagées à punir le lâche qui nous a offensées, sans que nous l' ayons jamais regardé qu' avec une extrême indifférence : c' est vous, messieurs, que nous voulions ménager uniquement. Un moment avant de sortir du bal, le marquis, de qui je ne me serois jamais défiée, trouva, par je ne sais quelle fatalité, le moment de me parler. Le carnaval finit, me dit-il ; mais continuons-le en sortant d' ici : mon neveu qui a son appartement dans le château, y doit régaler trois demoiselles, il faut absolument que vous soyez de la partie : le voici qu' il vient vous en prier. Il nous accosta à cet effet, et nous pria de si si bonne grace, que nous n' aurions jamais pensé qu' il y entendit

finesse.

Ils vinrent donc nous prendre au logis,
d' où nous sortîmes si furtivement,
qu' il étoit impossible de s' en appercevoir.
Mais malheureusement nos chers

p245

voisins, qui étoient couchés dans la
chambre à côté de la nôtre, nous
entendirent. Nous voyant découvertes,
nous n' aurions pas sans doute persisté
dans notre dessein. Quoiqu' il en soit,
nous montâmes dans le carrosse du
marquis avec la dernière confiance. Ils
tâchèrent de nous amuser par des
contes, afin que nous ne nous apperçussions
pas de la trahison. Mais malgré
le train où nous étions de rire, et d' écouter
tout ce qui pouvoit nous y exciter,
je pensai qu' il y avoit long-temps
que nous étions en chemin, et que
nous devons être rendus à l' appartement
où l' on feignoit de nous conduire.
Nous n' en demeurions pas fort loin,
bien qu' il fût à l' extrémité du jardin
dans un corps de logis du vieux château.
Il ne s' agissoit que de faire le tour
du palais et des murs du jardin.
Ma cousine m' ayant touchée deux
ou trois fois du pied, me fit comprendre
qu' elle s' appercevoit bien de la tricherie.
Pour seconder son intention, je
dis au marquis qu' assurément il ne nous
menoit pas chez Mr. Son neveu, et qu' il

p246

me paroissoit que nous étions déjà fort
loin hors de la ville. Il me répondit
fort ingénument que nous en étions
éloignés d' une lieue, et nous exhorta
en même temps à nous tranquilliser. Ce
n' est pas chez mon neveu, dit-il, que
je vous mène, c' est chez moi que je
veux avoir l' honneur de finir le carnaval
avec vous : nous sommes partie
quarrée, c' est autant qu' il en faut pour
passer agréablement le temps. Je lui

repartis, qu' il s' y prenoit très-mal pour nous procurer du plaisir, et qu' il ne devoit pas s' en promettre en notre compagnie en en usant avec nous de la sorte. Apprenez, ajoutai-je d' un ton fier, que nous sommes demoiselles, et que nous appartenons à gens qui pourront bien vous faire repentir de votre insolente témérité : et si vous ne nous ramenez tout de suite en ville, vous devez vous attendre à toute l' étendue de notre courroux.

Il repliqua, qu' il n' auroit pas cru que nous prissions si sérieusement une entreprise qu' il traitoit de pièce de carnaval, et dont il avoit formé le dessein

p247

sans penser au crime ; mais que nous étions trop près de son château pour ne nous y pas rafraîchir, et nous reposer jusqu' au lendemain ; qu' il promettoit de nous ramener saines et sauvées où il nous avoit prises ; et qu' enfin nous ne devions avoir aucune inquiétude au sujet de nos parens, puisqu' il avoit donné des ordres pour qu' ils fussent informés de notre partie au petit point du jour. Tous vos discours sont inutiles et frivoles, lui repartis-je, et nous n' y ajoutons aucune foi. Nous sommes entre vos mains, jusqu' à ce que quelqu' un nous en arrache, ou que vous nous relâchiez. Mais prenez garde de vous oublier, et ménagez vos discours et vos manières, si vous voulez éviter un éclat qui ne pourroit que vous être funeste. Ce discours lui fit faire quelques réflexions. L' effet qu' elles eurent, fut la parole qu' il nous donna que nous serions chez lui en toute sûreté. Nous y arrivâmes enfin. Nous y fûmes traitées avec la dernière politesse. Nous ne pûmes même nous dispenser d' y prendre quelques rafraîchissemens, et même

p248

de nous reposer sur un lit sans nous déshabiller.

Mais voici la noirceur de leur dessein, qu' il ne nous fut pas mal aisé de connoître. Le marquis nous avoit fait préparer deux lits dans la même chambre ; il vint nous y conduire, accompagné de son neveu, qui donnoit la main à ma cousine, qui étoit sans doute la proie que son oncle lui avoit destinée. Un instant après que nous y fûmes entrées, ils prirent congé, et se retirèrent pour nous laisser en liberté.

Nous nous entrecardions dans un triste silence, ma cousine et moi, également surprises de notre aventure. Elle nous parut en ce moment beaucoup plus équivoque que nous ne l' avions pensé. Que faire ? Lui dis-je enfin, ma chère cousine ; il n' est plus temps d' éviter le danger, nous y sommes engagées ; il est question de nous y soutenir avec courage, et d' en sortir avec honneur. Je vois, me répondit-elle, que c' est l' unique parti que nous ayons à prendre.

Nous le prîmes bien vîte, et nous

p249

remarquâmes en examinant la porte par où nous étions entrées, que nous ne pouvions nous renfermer, et qu' on en avoit enlevé tout fraîchement les verroux : nous en avions effectivement entendu le bruit pendant que nous nous reposions dans la salle où nous fûmes introduites. Ce n' est pas tout. Le marquis ayant prévu que nous pourrions bien barricader la porte dans quelque chambre qu' il nous eût donnée, il avoit choisi celle-là, où il y avoit encore deux fausses portes que la tapisserie couvroit avec beaucoup d' artifice.

Mais nous nous aperçûmes qu' elle avoit été détendue, et lâchée d' une manière à pouvoir être levée fort aisément. Nous la levâmes, nous trouvâmes la porte, et entendîmes enlever les verroux, comme de la première. Toutes ces circonstances étoient plus que suffisantes pour nous prouver le

mauvais dessein de ces lâches coquins.
Nous en frémîmes, et la rougeur qui
nous enflamma le visage, nous fut une
preuve réciproque que nous craignons
le danger. Nous nous mîmes à frapper

p250

de toutes nos forces, pour être plutôt
entendues. On nous entendit en effet,
et une femme qui avoit l' air d' être la
concierge du château, vint aussi-tôt
nous demander si nous avons besoin
de quelque chose. Je lui dis de prier le
marquis de venir. Elle n' y manqua pas,
et le marquis ne se fit pas attendre. Il
vint avec son neveu ; mais il ne nous
parut pas qu' il se doutât du motif qui
nous le faisoit appeller.
En vérité, monsieur, lui dis-je lorsqu' il
fut entré, vous me permettrez de
vous dire que vos manières répondent
peu à votre naissance. Pensez-vous bien
à l' injure que vous vous faites à vous-même,
en traitant aussi indignement
des demoiselles, dont le sang est aussi
noble que le vôtre ? De quoi vous plaignez-vous
donc ? Répondit-il. Vous
manque-t' il quelque chose dans votre
appartement, ou vous a-t' on fait quelque
insulte ? Hé quoi, repartis-je !
N' est-ce pas nous en faire des plus
inouïes, que de nous donner un appartement
où nous ne sommes pas en
sûreté ? Comment pallierez-vous le mauvais

p251

dessein que vous avez sur nous,
après avoir fait arracher les verroux des
portes de cette chambre, où nous en
avons heureusement découvert deux,
que la tapisserie couvroit ? Fi, fi, monsieur ;
si vous avez formé le dessein de
faire violence à notre vertu, vous dérogez
indignement à celles de vos
ancêtres, et vous attendez à leur gloire
en flétrissant votre front par une action
aussi lâche que celle que vous méditez.

Au reste, sachez, lui dis-je d' un ton fier, que nous ferons un éclat, dont la Lorraine et les provinces voisines retentiront à votre confusion, et que vous nous arracherez la vie plutôt que d' obtenir de nous la plus petite faveur. Cette fermeté l' étonna. Il pâlit et rougit presque à la fois, et il nous laissa penser qu' il étoit fort embarrassé de nous répondre. Nous n' eûmes pas de peine à comprendre qu' il se repentoit déjà de son entreprise. Ayant néanmoins repris ses esprits, il nous dit, après avoir donné le meilleur sens qu' il put aux choses que je lui reprochois, qu' il

p252

alloit nous conduire dans plusieurs appartemens, et que nous n' avions qu' à choisir celui qui nous conviendrait. La deuxième chambre qu' il nous montra, fut de notre goût. Elle étoit petite à la vérité, mais elle étoit sûre. Elle se fermoit en dedans d' une manière à ne pouvoir être ouverte sans être enfoncée. Celle-ci, lui dis-je, monsieur, est de notre goût ; nous y passerons la nuit tranquillement, si vous nous le permettez, et si vous vous désistez du dessein d' y troubler notre repos. Je suis charmé, repliqua-t' il, que vous vous y trouviez bien ; il ne tiendrait pas à moi que vous n' y passassiez la nuit plus agréablement. Mais puisque vous refusez nos coeurs et notre compagnie, je vous prouverai que je sais autant observer les loix de la politesse et de l' hospitalité, que vous violez les douces et tendres loix de l' amour, qui bannissent une si étrange sévérité. Vous serez autorisés à nous faire ces reproches, repris-je, messieurs, quand après vous avoir donné nos coeurs, nous vous refuserons ce que l' amour veut bien

p253

qu' on accorde en ce cas. Attendez

du temps et de vos soins que nous vous mettions au nombre de nos amans, et nous vous forcerons à avouer que bien loin d' être cruelles, nous savons distribuer à propos les récompenses dues à un tendre et fidèle amour. C' est, ajoutai-je, tout ce que vous avez jusqu' à présent à espérer de plus gracieux ; c' en est même peut-être beaucoup plus que ne devrions vous accorder. Nous vous souhaitons le bon soir ; il est temps que nous nous reposions, pour rendre à nos esprits et à nos coeurs le calme que vos manières suspectes en ont chassé. Ils se retirèrent couverts de confusion, et on n' oublia pas néanmoins de nous envoyer la concierge pour faire notre lit. Dès qu' elle l' eut mis en état, nous la priâmes de nous apporter deux chandelles pour avoir de la lumière dans la chambre pendant la nuit. Cette femme, à qui il tarde d' être dans son lit, revint très-prompement avec les chandelles, un pot d' eau, une bouteille de vin, des verres, et elle se retira au plus vite.

p254

Nous fermâmes notre porte aux verroux et à la serrure, dont nous avons mis la clef en dedans, et nous la barricadâmes encore avec la table, que nous chargeâmes de deux ou trois fauteuils très-lourds, et d' un foyer de fer très-massif. Toutes ces sûretés étant prises, nous nous mîmes entre les draps, vêtues d' une partie de nos habits. Il y avoit toute apparence que nous dormirions peu. Nous ne pensions effectivement qu' à reposer, et n' espérant pas que le sommeil nous saisisse, nous nous entretenions de notre aventure. Mais nous étions si fatiguées, que nous nous endormîmes en parlant, et même bientôt après que nous fûmes couchées. Notre sommeil fut si profond, que nous ne nous éveillâmes qu' à midi. Les cavaliers ne l' interrompirent point, voulant sans doute compenser par cette complaisance les impolitesses qu' ils nous avoient faites.

Dès qu' ils nous entendirent remuer
dans la chambre, ils vinrent nous
souhaiter le bon jour, et nous demander
si nous souhaitions prendre quelque chose

p255

avant dîner. Nous leur répondîmes avec la même politesse, que nous espérions aller dîner à la ville. Ho parbieu, mesdames, repartit le marquis, vous accepterez, s' il vous plaît, le dîner qui se prépare ici ; car quand vous partiriez tout-à-l' heure, vous n' arriveriez certainement à Nancy qu' à une heure indue pour dîner. Nous eûmes beau insister pour notre départ, il fallut le différer jusqu' après le dîner, qui fut assez long.

Après qu' on eut servi le fruit, et renvoyé les domestiques, le marquis commença à s' étendre beaucoup sur l' épreuve qu' ils avoient voulu faire de notre vertu. Il rapporta toutes les circonstances de leur action à cette unique fin ; et après nous avoir accablées d' éloges, il nous proposa en satisfaction, disoit-il, de leur prétendue crime, de recevoir leur coeur et leur main. Je ne sais si je ne rougis point à cette impudence ; mais ayant jeté les yeux sur ma cousine, je lui vis un teint plus vif que l' écarlate.

Ce stratagème, que je n' aurois su prévoir,

p256

me jeta dans un désordre que j' eus bien de la peine à cacher. M' étant néanmoins remise assez vite, je lui répondis brusquement, qu' il y avoit de l' effronterie d' oser aspirer à la possession d' un coeur, après avoir marqué un mépris si insultant à la personne à qui on le demandoit. Il rougit, et prenant encore un ton plus doux, il dit que si je regardois son action dans le sens qu' il l' avoit faite, je n' y trouverois qu' un amour violent, qui ne lui avoit pas permis de faire des réflexions qui auroient pu l' arrêter. Si vous appelez amour, repris-je, ce qui n' est qu' une pure brutalité, vous nommez très-mal les choses. N' en parlons plus, je vous prie, ajoutai-je ; car l' action est si noire, que vous ne pourriez jamais la blanchir : laissons au temps le soin d' y passer l' éponge ; et pour commencer

à la réparer, ordonnez je vous prie
qu' on nous ramène à la ville.
Ce discours le déconcerta ; mais
rompant le silence qu' il lui avoit
imposé, il nous pria d' oublier leur
innocente temérité. Le plus grand plaisir,

p257

dit-il, que je puisse recevoir de la vie,
c' est de me donner vos paroles d' honneur,
que vous tournerez cette aventure
dans le sens qu' elle a été
formée. Vous l' avez prise d' une façon
toute opposée à nos desseins ; nous n' avons
jamais pensé qu' à faire une partie de
carnaval ; et ayant l' honneur de vous
connoître fort enjouées, je n' ai nullement
douté que vous ne lui donnassiez le même sens.
Après lui avoir fait comprendre que
plusieurs circonstances lui en donnoient
un très-ignominieux pour eux et plus
offensant pour nous, je lui promis de
tourner la chose comme il le souhaitoit,
et d' en imposer même jusques-là
à la princesse, si elle me faisoit l' honneur
de m' en demander compte. Ma
chère cousine, aussi touchée que moi
de l' état repentant où ils paroissoient,
ratifia par sa parole d' honneur ce que
je venois de promettre, et promit elle-même
de s' y conformer.
Elle n' avoit pas achevé de parler,
qu' on vint remettre au marquis une lettre
de la part de son altesse. Il sortit de

p258

table pour la lire, et il resta assez
long-temps dehors pour nous faire juger qu' il
en avoit besoin pour se remettre du
désordre qu' elle lui avoit causé. Il
rentra enfin, affectant beaucoup de
sérénité. Mais je n' en fus pas la dupe, et
profitant de ce moment que je crus
favorable, je lui renouvelai mes instances
pour notre retour.
Je vous ai prévenue, me dit-il : tout
se dispose pour vous ramener, non chez

vous, mais dans l' appartement même de la princesse, où j' espère que vous soutiendrez le caractère d' honneur dont vous m' avez donné des preuves auxquelles je ne m' attendois pas. Quelques rares qu' elles soient de cette espèce et dans pareille occasion, je pourrai en rendre par-tout un sincère témoignage. C' est du moins un avantage que je retire de l' action que vous trouvez si noire.

Telle est la scène qui se passa à table. Nous partîmes dès que le carrosse fut prêt ; et ces messieurs n' eurent pour nous que des politesses très-déliçates pendant toute la route. Le marquis revint

p259

encore à la charge pour nous sommer de notre parole quand nous fûmes à même d' entrer dans la ville : nous la lui renouvelâmes, et il parut content.

Nous n' avons pas lieu de l' être, ne sachant comment vous prendriez cette affaire. Nous craignons que de quelque manière vous la prissiez, que vous n' en fussiez la victime. C' est ce qui m' a fait prendre le parti de vous venger, en me vengeant moi-même, sans être exposés ni vous ni nous à aucun sinistre événement.

J' étois contente de mon coup, croyant qu' il lui avoit ôté la vie, et mis par conséquent dans l' impossibilité de se vanter de m' avoir eue en sa puissance ; mais ma satisfaction a pris fin, en apprenant qu' il pouvoit encore renouveler son impudence.

Quelques raisons que nous lui alléguassions, le chevalier et moi, pour lui faire sentir que nous devons être bien aises qu' elle ne l' eût point tué, nous ne pûmes jamais lui en faire goûter aucune. Nous eûmes beau lui faire entendre qu' elle

p260

étoit assez vengée, et qu' il n' oseroit

de la vie se vanter d' une action, qui dans aucun sens ne pouvoit lui faire honneur, et qui lui avoit coûté si cher ; elle ne nous écouta seulement pas : elle se contenta de nous répondre d' un ton ferme, qu' elle pensoit bien autrement pour sa gloire, que nous en faveur de notre amour. De retour au logis, nous le trouvâmes plein de monde, qui y avoit été attiré par le bruit qui s' étoit répandu que le prévôt, à la tête de quelques brigades, se disposoit à me venir prendre chez mon père. Plusieurs gentilshommes de nos voisins m' y vinrent offrir leurs bras et leurs armes. Je les remerciai, me contentant de leur dire que je n' avois rien à craindre, sans leur donner néanmoins aucune connoissance de la grace que j' avois obtenue. Je sentis bien que les parens du défunt étoient gens à obliger le prévôt à faire cette démarche, s' imaginant me faire un affront sanglant dans l' esprit des gens de province. Cependant je ne laissai pas de prendre mes précautions. Je convins même, avec mon père et avec mes amis, de partir le

p261

lendemain pour Ste Ménéhoud, qui étoit mon tribunal naturel et ordinaire, pour y faire entériner ma grace. Mon départ étant ainsi décidé, nous nous mîmes à table en bonne compagnie, à dessein de la tenir long-temps, et d' y varier les plaisirs. Mais à peine nous y étions-nous mis, qu' ils furent troublés par l' arrivée du prévôt, à la tête de son monde, qui demanda à parler à mon père. Quatre de mes voisins, le chevalier et moi, nous courûmes d' abord aux armes, et nous étant renfermés dans une chambre propre à la défense, nous résolûmes de leur résister jusqu' au dernier moment : mais mon père étant remonté, vint nous joindre pour nous exhorter à mettre armes bas. Notre premier feu s' étant évaporé, nous suivîmes ses sages conseils. Mon affaire étoit bonne ; je n' avois rien à craindre ; il eût été fort imprudent d' une bonne affaire d' en faire une mauvaise ; nous primes donc tous le parti de descendre. Le premier que je vis dans la

troupe du prévôt, étoit un gentilhomme,
cousin-germain de celui que j' avois

p262

tué. Sa présence m' ayant échauffé la bile,
je le regardai d' un oeil menaçant
en joignant le prévôt, qui me demanda
fort poliment de lui remettre mon
épée. Je l' otai et la lui donnai, en lui
disant que je voyois dans sa troupe un
visage qui me déplaisoit fort. Ce n' est pas
ma faute, me dit le prévôt ; il m' a suivi
comme un espion, pour examiner si je
ferois mon devoir, et si je n' userois point
de connivence en votre faveur.
Cette cérémonie faite, je priai le prévôt
d' entrer et de se rafraîchir avec bonne
compagnie, tandis que je me pourvoirois
de ce qui m' étoit nécessaire pour
la route et pour mon séjour à Sainte-Ménéhoud.
Il ne fit aucune difficulté
d' accepter mes offres, après avoir
disposé ses gens autour du logis, pour
faire voir à son espion qu' il prenoit
toutes les précautions que lui prescrivait son
devoir.
Cependant mon père, qui étoit homme
de train et de prévoyance, fit vite
seller trois chevaux. J' embrassai les dames,
et je donnai mille baisers à ma

p263

tendre Ferdinande. Etant monté à cheval
et rangé auprès du prévôt, le chevalier
et mon père m' accompagnèrent.
Les quatre gentilshommes qui étoient au
logis, voulurent à toute force être de
la partie. Il sembloit que nous allions à
une partie de plaisir. La nuit étant fort
obscur, le prévôt me demanda si j' étois
d' humeur à marcher toute la nuit,
ou si j' avois sur la route quelque maison
ou quelque cabaret où j' aurois envie
d' attendre le jour. Il me donna le choix.
Nous profitâmes de sa politesse ; et pour
n' être à charge à personne avec une si
grosse troupe, je proposai de nous arrêter

à demi-lieue de l' endroit où nous étions
dans une grosse auberge à la poste, dans
un assez gros village. Mon père et le
chevalier, qui n' étoient pas moins
piqués que moi du personnage du parent
du mort, ayant pris les devans, furent
arrêter tous les lits de cette auberge, et
prirent les clefs de toutes les chambres ;
de sorte que ce maroufle n' en ayant point
trouvé pour lui, il fut obligé d' en aller
prendre une mauvaise assez loin dans le

p264

village. Le prévôt ne le voyant plus, quand
nous fûmes entrés dans la cuisine de l' auberge,
se mit à sourire, en nous disant
que ce gentilhomme s' étoit avisé
de le suivre pour faire une très-mauvaise
figure.

Quoique nous nous fussions mis à table
au logis, nous n' en avons pas le ventre
plus plein. On ordonna donc un bon souper,
qui nous fut promptement servi, et
le vin se trouva si bon, que nous
passâmes le reste de la nuit à table. Les gens
de l' auberge comprirent bien que le
prisonnier avoit le coeur trop gai pour avoir
quelque chose à craindre. Effectivement,
je fus d' une gaieté extraordinaire, et,
jusqu' au prévôt, la compagnie tâcha de
m' imiter. L' espion ayant envoyé pour examiner
ce qui se passoit, en reçut un rapport
qu' il eut de la peine à croire. Il
vint lui-même jusqu' à la porte de l' auberge,
et ayant entendu nos bacchanales,
il en fut si estomaqué, que dès la pointe
du jour il monta à cheval pour s' en retourner
chez lui. Ne le voyant point le lendemain,
après avoir fait une lieue : ha parbieu,

p265

monsieur, dis-je au prévôt, vous
voilà délivré de votre espion, et moi de
mon chevalier de la triste figure ! Il
auroit mieux fait, dit le prévôt, d' aller
assassiner quelque lapin dans sa garenne,
que d' être venu s' exposer aux nazardes

de ses voisins et de toute ma troupe. Tant il est vrai que pour prendre les intérêts de ses proches, on ne doit pas pour cela adopter leurs passions : mais ce bon gentilhomme n'avoit pas appris à faire cette distinction ; l'éducation ne lui avoit pas formé un juste discernement.

p1

Le reste de la route se fit aussi gaiement que nous l'avions commencée ; nous arrivâmes à Sainte-Ménéhoud, où mon père s'étoit rendu avec le chevalier deux heures avant nous, pour prévenir le lieutenant-général de la cour. Il avoit si bien pourvu à tout, que je trouvai chez le geolier une chambre à deux lits toute prête, et peu après y être entrés on nous y

p2

servit un magnifique souper, auquel le prévôt fut prié, avec mon avocat, et le reste de ma compagnie.

Je parus le lendemain sur la sellette ; la procédure me fut lue, après quoi on me lut ma grace, et je me retirai. La politesse voulut que je séjournasse le surlendemain pour aller remercier mes juges. J'employai la matinée à cette cérémonie, et celle de la table prit le reste de la journée et la meilleure partie de la nuit.

Tout étant fini, nous partîmes pour retourner au logis, où nous célébrâmes une fête bachique, avec son octave. Ce fut un abord de toute la noblesse de plus de six lieues à la ronde. Il y parut même des gentilshommes, qui me croyant perdu sans ressource, s'étoient déjà éloignés de nous pour se rapprocher de mes ennemis. Leur foiblesse me tint lieu d'excuse valable. Je ne leur en témoignai pas la moindre apparence de ressentiment. Il n'y eut que Ferdinand, qui ne pouvant digérer leur lâcheté, leur repartoit si brusquement quand ils lui parloient, qu'ils n'eurent plus d'envie de lui adresser la parole.

Outre les plaisirs communs, dont je ne

p3

perdois pas une syllabe, je trouvois assez de temps pour avoir celui de la compagnie de mon adorable maîtresse. Elle me renouvela cent fois sa plus vive tendresse, et je ne fus pas en reste pour le retour. Le chevalier ne laissa pas non plus de travailler à ses affaires ; il les avança même jusqu' au point où il aspirait. Il aimait ma soeur, et il se contentoit d' une dote assez médiocre, qui lui fut accordée. Leur mariage fut fait en quinze jours de temps ; et la solennité de ce mariage donna naissance à une seconde fête, qui ne fut ni moins longue, ni moins gaie que la première. Il me tarδοit d' en fournir une troisième avec Ferdinande ; mais le destin ne l' avoit pas ainsi décidé.

J' en fus en quelque manière dédommagé par le moyen que je trouvai d' engager mes parens à lui permettre de suivre ma soeur à Paris, où son mari l' emmenoit. Pour moi, j' étois de ce voyage le premier en date. Ma reconnaissance m' y conduisoit pour remercier le duc régent de ses bontés, et pour apprendre mon sort de sa bouche même. Le voyage se fit avec autant d' agrément qu' on puisse se l' imaginer.

p4

Que me manquoit-il pour être heureux, ayant le plaisir d' être avec mon incomparable Ferdinande ? à mon arrivée, je fus faire la révérence à mon prince au milieu de toute sa cour. Il m' aperçut, et malgré les audiences qu' il donnoit, il trouva le moment de me dire en propres termes : *je te vois bien ; je t' attends ce soir pour apprendre des nouvelles.* je n' en demandai pas davantage, et ayant volé à notre appartement, je réjouis nos dames et mon beau-frère, en leur consacrant tout le reste de la journée. Nous la mîmes à profit, et nous nous promenâmes tout le jour dans Paris, nous réservant, mon ami et moi, à leur faire voir les dehors le lendemain sans plus tarder. Il falloit satisfaire au plus vite leur curiosité, pour qu' elles ne s' occupassent plus que de l' amour. Je me rendis au palais-royal au temps marqué ; j' entrai chez le prince comme

l'abbé Du Bois en sortoit. Heureusement
qu' il avoit un air content, sans quoi
j' aurois passé tout près de lui sans dire mot.
Je m' arrêtai brusquement quand je fus sous
ses yeux. S' arrêtant lui-même ; hà, hà,

p5

te voilà donc, me dit-il en jurant à son
ordinaire ! Tu es ma foi plus gras qu' un
chapon nourri à la pâtée ! Je crois que les
filles les plus dodues de ton village se sont
liquéfiées pour t' engraisser. J' en aurois
grand besoin, ajouta-t' il ; mais où en trouver
dans Paris d' un sang pur et d' une bonne
graisse ? Ces carognes ne m' ont
pas laissé une once de chair sur les os.
Là, là, Mr. L' abbé, lui dis-je, ne
murmurez pas tant de votre sort. Quelque
desséché que vous soyez, vous serez
toujours d' un grand mérite dans la faculté.
Elle vous regarde d' avance comme le
meilleur sujet sur lequel elle ait jamais
exercé ses démonstrations anatomiques.
Va, va, si elle me destine à être un
monument d' ostéologie après ma mort, elle
s' attend à travailler sur toi pendant ta vie,
pour pratiquer la myologie sur ton
cadavre demi pourri. Hasard, lui repartis-je,
j' aurai du moins la consolation de me voir
perfectionner, par la séparation qu' on fera
du pur d' avec l' impur dans mon corps vivant.
Au reste, repris-je, comment ménage-t' on
ici les plaisirs ? Belle demande !
Toujours à l' ordinaire, mon ami, toujours

p6

à l' ordinaire. La diversité des mets et
l' inconstance du goût en font tout
l' assaisonnement. Adieu, je suis pressé ; on vint
hier au soir m' avertir de l' arrivée d' une
beauté provinciale par le carrosse de
Rheims ; il faut que je me dépêche pour
la raccrocher, de peur que quelqu' autre
ne s' en empare.
Ces dernières paroles m' ayant frappé au
coeur, me donnèrent un pressentiment que
ma chère Ferdinande étoit la beauté qu' il

couchoit en joue. Elles étoient les seules dames, ma soeur et elle, qu' il y eut dans le carrosse de Rheims. Il n' en falloit pas tant pour m' alarmer ; aussi parus-je en présence du prince d' un air inquiet et embarrassé. J' eus beau faire des efforts pour le lui cacher, ma foi rien ne lui échappoit. *qu' as-tu donc ?* me dit-il en l' abordant ; *tu ne parois pas dans ton état naturel.* la fatigue du voyage fut toute ma ressource. Il n' insista pas davantage sur cet article : mais me ramenant aussi-tôt à la cour de Lorraine, il me demanda compte des plaisirs qu' on y goûtoit. *la princesse,* ajouta-t' il, *ne m' a-t' elle pas oublié ?* je lui répondis,

p7

qu' elle n' avoit pas de satisfaction égale à celle que je lui procurois quand je lui parlois de son frère. On voit, monseigneur, repris-je, que le seul nom de votre altesse royale lui inspire un contentement qu' elle ne sauroit cacher ; tous ses sens et les facultés de son ame sont dans une agréable émotion. Ce n' est qu' aux entretiens que j' avois souvent avec son altesse, que je suis redevable de la protection qu' elle m' a accordée : j' en ai reçu des politesses au-dessus de toute expression. *je n' en doute pas,* repliqua-t' il : *elle aime tout ce qui lui vient de ma part.* il passa ensuite à l' affaire que j' avois eue en Champagne ; il m' en demanda le récit ; et après le lui avoir fait avec beaucoup de naïveté, il m' exhorta à éviter les occasions, parce qu' il pourroit s' en présenter où il ne lui seroit pas aussi aisé d' obtenir ma grace. *à propos,* reprit-il sans attendre ma réponse, *as-tu vu l' abbé ?* oui, monseigneur, lui dis-je ; le hasard me l' a fait rencontrer sur le degré du palais, où il m' a fait un plaisant compliment ; et je lui répétais mot à mot tout ce qu' il m' avoit dit. *tu l' as donc trouvé,* repartit-il,

p8

aussi scélérat à ton retour qu' avant ton départ ? je crois, monseigneur, repliquai-je, que c' est le seul caractère dans lequel il est constant.

que veux-tu devenir désormais ? me dit le prince ; *il ne te convient plus d' être au nombre de mes pages ; quel parti prendras-tu ?* je lui répondis, que je souhaiterois en prendre un qui ne m' éloignât pas de son altesse royale, et que je savois bien ce qui me conviendrait dans ce goût, si la fortune secondait mes desirs. *quoi ?* repliqua-t' il. C' est d' entrer dans les mousquetaires. *oui da*, me répondit-il. *ce parti est fort de mon goût. Va-t' en trouver Canillac de ma part, il te recevra, et ne t' embarrasse de rien ; j' ordonnerai que tu y sois soutenu avec honneur.* je remerciai le prince, en lui baisant la main, et lui ayant fait la révérence, j' allai me présenter tout de suite au Marquis De Canillac, qui commandoit alors une des compagnies de mousquetaires du roi.

Ce seigneur me reçut très-bien, et m' admit dans sa compagnie. Je suis mortifié, me dit-il, qu' il n' y ai point à présent d' appartement vuide dans l' hôtel ; mais

p9

vous pouvez compter que le premier qui le sera vous est destiné. Je me retirai, comblé de ses bontés, et je m' en fus rejoindre ma compagnie. Honneur au mousquetaire du roi, dis-je en entrant. Ferdinande, qui avoit oui faire quelques histoires des mousquetaires, se récria beaucoup de ce que j' avois pris ce parti. Quoi, dit-elle, vous vous êtes donc incorporé avec ces mauvais garnemens ? Fi, je ne veux plus vous aimer. Comment, ajouta-t' elle ; qu' on dise dans ma province que j' aime un mousquetaire, à combien de traits malins ne serai-je pas en but ? Erreur, lui dis-je, ma chère cousine ; je n' apprendrai dans cette école qu' à vous aimer avec plus de constance. Le chevalier s' étant mis à rire, la railla sur son préjugé ; ma soeur la badina un peu ; elle vit bien qu' elle étoit mal prévenue.

Cependant le discours que m' avoit tenu l' abbé, me tenoit au coeur. Je m' ouvris à

mon fidèle ami, qui étoit d' un très-bon conseil. Il m' en donna un que je saisis sans peine. De peur, me dit-il, qu' on ne nous ait suivis pour apprendre où nous logeons, il n' y a qu' à déloger, et aller prendre un

p10

appartement dans le marais, où il y a le moins d' étrangers. Ce qui fut exécuté le lendemain.

Mais nous n' y restâmes pas long-temps cachés. L' abbé, dont les espions étoient de vrais furets, auroit déterré un diable dans Paris. Ferdinande y fut découverte, et notre hôtesse fut le mercure ou l' iris dont il se servit pour la séduire. Je revenois de remercier le prince, très-satisfait de sa générosité, qui avoit rempli ma bourse, avec promesse de la remplir quand elle seroit vuide. J' avois l' air content en entrant au logis ; mais la nouvelle que m' apprit Ferdinande, troubla cet agréable calme. Elle me reprocha d' abord l' imprudence qu' elle m' imputoit d' avoir parlé d' elle au prince. Connoissant, dit-elle, son caractère, vous auriez dû vous taire, quand même il vous auroit pressé de parler. Il faut que vous ne m' aimiez guères, ajouta-t' elle, puisque vous avez la témérité de vous exposer à perdre mon coeur et ma personne.

Je la retirai de son erreur, en lui protestant que je n' avois jamais parlé d' elle au prince ; mais lui ayant avoué que l' abbé

p11

à ma première entrée au palais-royal, m' avoit parlé d' une beauté nouvellement débarquée par le carrosse de Rheims, et que j' avois eu d' abord un pressentiment que c' étoit d' elle-même qu' il me parloit ; j' ai voulu vous le cacher, lui dis-je, pour ne pas vous alarmer. J' en ai averti le chevalier, et c' est pour prévenir ce qui en arrive que nous avons changé de quartier. Mais tranquillisez-vous, ma reine, ajoutai-je ; nous ferons en sorte que nous vous

déroberons aux yeux de cet Argus. Comment savez-vous tout cela ? Repris-je. Elle me répondit que notre hôtesse l'avoit félicité de sa beauté, et de la conquête qu'elle lui avoit fait faire du plus grand et du plus généreux prince de France. Elle m'a proposé, dit-elle, de me faire parler à l'abbé Du Bois pour qu'il me produisit au prince ; et après plusieurs autres traits séduisants, elle m'a demandé ma protection. Voilà qui est pressant, lui dis-je ; mais nous allons tout-à-l'heure y mettre bon ordre. Il s'agit d'en informer ma soeur et le chevalier, afin que de concert nous prenions des mesures pour votre sûreté, ou plutôt pour la mienne. Ciel ! M'écriai-je,

p12

aurai-je sans cesse des rivaux de ma félicité ! Charmante Ferdinande, n'avez-vous donc tant d'attraits, que pour m'exposer au dernier des malheurs ! Non, non, tendre cousin, me dit-elle en laissant couler quelques larmes, mon coeur et ma personne sont à vous. Quelque violence qu'on puisse me faire, je ne serai jamais à d'autres. Ayant appelé ma soeur et son mari, je leur fis répéter ce que Ferdinande venoit de me dire. Ils en furent émus : mais s'étant rassis, nous consultâmes ensemble sur les expédiens qui nous restoient pour éclipser la souveraine de mon coeur. Ma chère soeur qui auroit été au désespoir d'être privée de la compagnie de Ferdinande, trouva le plus sûr moyen de se la conserver. Je suis d'avis, dit-elle, que ma chère cousine déguise son sexe jusqu'à ce qu'on puisse l'avoir oubliée ; et pour que tout réponde à cet expédient, il nous faut prendre deux appartemens en deux différentes maisons : j'en occuperai un avec elle, et mon frère et mon mari occuperont l'autre. Il n'y a qu'à chercher ces appartemens dans deux maisons contigues

p13

si cela se peut, et nous serons tous tranquilles.
Cet expédient nous plût ; il n' y en avoit
pas de meilleur dans la conjoncture.
Ferdinande qui m' aimoit véritablement, le
trouva fort de son goût ; l' amour qu' elle
avoit pour moi imposoit silence à la vanité
qui lui auroit pu donner l' envie de plaire
à d' autres. Ne tardons pas, dit-elle d' un
air satisfait, à assurer mon coeur à mon
cher cousin.

Les fers furent aussi-tôt mis au feu.
Ferdinande fut revêtue d' un habit du chevalier,
qui étoit exactement de la même taille,
et nous allâmes, lui et moi, faire emplette
d' un habit et de tout l' assortiment
chez un gros frippier des halles. Cet
équipement fut porté cacheté dans une enveloppe
chez un de mes amis, à qui je confiai
le paquet comme un dépôt précieux.
Du même pas nous allâmes louer des
appartemens. Nous en trouvâmes deux tels
que nous les souhaitions, vis-à-vis l' un
de l' autre, dans la rue Quinquenpois,
assez étroites pour que nous puissions nous
entendre de nos fenêtres, et même voir
tout ce qui se passoit dans nos chambres.

p14

La promptitude est ordinairement le
noeud de ces sortes d' affaires. Nous dinâmes
fort vite, et à l' issue de table nous
sortîmes à pied pour aller prendre un fiacre,
qui nous mena d' abord chez mon ami,
où j' avois déposé l' équipement de Ferdinande.
Nous nous étions pourvus de linge,
de bas, de souliers, d' une perruque et d' un
chapeau : et continuant notre route, nous
nous fîmes mener aux porcherons, et
nous renvoyâmes le fiacre, pour en
prendre un autre. Toutes ces précautions nous
parurent nécessaires.

Dès qu' on nous eut servi la collation,
nous fûmes libres. Ferdinande fut travestie.
Jamais cavalier ne fut si beau. Elle fut
charmée d' elle-même en se regardant au
miroir. N' ayant pu aisément porter une
épée pour elle, nous lui en destinâmes une
seconde, que mon ami avoit dans son
coffre. Elle n' en avoit pas besoin ce
jour-là, parce que nous étions résolus de ne pas
paroître dans Paris de toute la journée.

Nous quittâmes les porcherons dès que le fiacre que nous avons fait appeler fut arrivé. Ferdinand et ma soeur prirent possession de leur appartement, et nous du

p15

nôtre. Il ne s'agissoit plus que d'aller payer ceux que nous quittions, et en retirer nos coffres. Nous renvoyâmes pour cet effet notre fiacre, et nous allâmes en prendre un autre dans la rue Saint Denis. Il nous mena dans le marais, où nous fîmes charger nos hardes ; et de peur que quelqu'un du logis n'eût fait le bec au cocher, nous conduisîmes nos coffres chez un ami de la rue Aumère, et nous renvoyâmes encore ce fiacre, pour mieux dépayser les espions et interdire tous les échos. Demi-heure après qu'il fut parti, nous en envoyâmes chercher un autre, qui chargea nos affaires, et nous mena à nos nouveaux appartemens. Après tant de précautions, qui diable auroit pu découvrir Ferdinand sous l'habit et le nom de *chevalier du conseil* ?

Nous passâmes le reste de la journée et toute la soirée à exercer le nouveau cavalier dans les allures et les attitudes qu'il devoit prendre. Il étoit si charmé de sa métamorphose, qu'il apprit dès le même jour à en soutenir le personnage. Nous ne laissâmes pourtant pas de le perfectionner, en lui donnant leçon tous les jours pendant

p16

plus d'un mois. L'habit de hazard lui seyoit si bien, que nous en fîmes faire un second sur celui-là, que nous envoyâmes au tailleur pour lui servir de modèle, sous prétexte qu'il étoit pour un gentilhomme de province. On voit bien par ces précautions que nous ne voulions rien risquer.

Me voilà donc tranquille. Possédant ma chère Ferdinand, je n'avois plus lieu de craindre les entreprises de quelque rival, ni les perquisitions de l'abbé, tout subtil

qu' il étoit en ce genre. Ferdinande, de son côté, en avoit plus de liberté. Je l' amenois avec moi, avec si peu de façon, que si elle eût été réellement ce qu' elle n' étoit qu' en apparence. J' eus même la malice de lui faire parler à l' abbé, un jour que je la conduisois dans la galerie neuve du palais royal.

Je ne pensois donc plus qu' à faire ma cour au prince, et à tâcher de mériter ses attentions pour mon avancement. Quoique je ne fusse plus auprès de sa personne, je m' en approchois le plus souvent qu' il m' étoit possible, pour entretenir par mon assiduité la bonne volonté qu' il avoit pour

p17

moi. Il me prouva dans une occasion qu' il m' honoroit encore de sa confiance. Un jour que je me promenois dans le parterre, qui n' est séparé du jardin que par une grille, il m' aperçut d' une fenêtre de l' appartement neuf, d' où il lorgnoit une dame qui se promenoit le long de la grille avec une de ses amies. Il m' appella ; dieu sait si j' eus des ailes : oui assurément ; car en trois ou quatre enjambées je fus au haut du degré, où je le trouvai me venant au devant. *as tu remarqué*, me dit-il, *cette jeune personne habillée de satin bleu qui se promène dans le jardin ?* je lui répondis que je lui avois déjà jeté deux ou trois coups d' oeil ; que je l' avois même vue plusieurs fois à l' opéra ; mais que je ne la connoissois point du tout. Il me chargea de la suivre, pour apprendre qui elle étoit et lui en rendre compte. Je me mis aux champs pour exécuter ses ordres. Je fis comme elle cent tours de jardin. Mais comme elle n' y étoit avec sa compagne qu' en attendant l' heure du spectacle, elle y entra et s' en alla dans une loge, dont elle avoit pris toutes les places, que je vis remplies un moment après par deux

p18

officiers que je ne reconnus point. Je me

rendis au parterre du côté opposé à sa loge, pour examiner sa contenance, et ne pas la perdre de vue. Je croquai le marmot en vain jusqu' à la fin de l' opéra ; je la perdis dans la foule.

Je fus si mortifié d' avoir manqué mon coup, que j' osai à peine rendre compte au prince d' une si malheureuse issue. Mais le hasard me procura le lendemain l' occasion de relever mon défaut. Je

rencontrai cette dame au moment que j' y pensais le moins. Elle sortoit de l' eglise des petits-pères de la place-des-victoires. Je me proposai bien de ne la pas perdre à ce coup, et je me tins parole. Je la suivis jusques chez Mr. Le chancelier, où elle entra. J' attendis plus d' une heure en me promenant dans la place de Vendôme ou de Louis Le Grand, vis-à-vis de l' hôtel de ce premier magistrat ; et voyant qu' elle ne sortoit pas, et que l' heure du dîner étoit passée, j' attendis le moment qu' il paroîtroit quelque domestique. Je n' attendis pas long-temps à en voir un qui marchoit à grands pas pour rentrer dans l' hôtel ; et l' ayant joint, je le priai de vouloir

p19

bien satisfaire ma curiosité, et de me dire qui étoit la demoiselle que j' avois vu entrer, dont je lui fis le portrait tout au plus naturel. Vous avez peut-être cru, me dit-il, monsieur, que c' étoit quelque chose, mais ce n' est rien qu' une des femmes de-chambre de madame la chancelière. à la beauté près, c' est une bête. Je ne demandai pas mon reste, et l' ayant remercié, je m' en allai au plus vite en faire le rapport au prince.

Il étoit dans sa galerie quand j' arrivai. De l' empressement dont il me vit, il crut que j' avois quelque agréable nouvelle à lui donner. Mais dès que j' eus parlé de l' hôtel du chancelier ; *en voilà bien assez*, dit-il en me coupant ; *je sais ce que c' est ; l' abbé m' en a parlé il y a plus de six mois, mais je n' ai pas de penchant au péché de bestialité.* ma foi, monseigneur, lui repliquai-je, c' est pourtant une jolie bête ; si elle n' est pas propre pour les esprits, il est peu de corps qui ne s' en accommodassent

bien. J' en aurois dit davantage sur le même ton, si l' arrivée de deux ou trois seigneurs ne m' eussent coupé le sifflet. Je me retirai, après avoir demandé au prince s' il n' avoit

p20

point d' ordre à me donner. Il me fit signe de la tête qu' il n' avoit rien à me dire. Je ne manquai pas à mon arrivée chez ma soeur, où nous mangions, de régaler ma compagnie du récit des peines que j' avois prises pour rien. Ferdinande en rit aux larmes. Ha que je suis ravie, dit-elle, que ce sot métier vous rapporte si peu ! Peut-être que vous vous en rebuterez, si vous n' y êtes pas plus heureux. Ho parbieu, dis-je, hasard ! Mais je sais bien que le prince m' en tiendra bon compte. Nous avions à peine dîné, que nous entendîmes un grand murmure dans notre rue, quoiqu' elle fût une des moins fréquentées de Paris. Nous nous mîmes tous aux fenêtres pour apprendre de quoi il s' agissoit. Un mousquetaire qui venoit du jeu de paume de Saurin m' ayant reconnu, me demanda si je ne savois pas la nouvelle qui se débitoit. Lui ayant répondu que je ne savois rien du tout, il me dit que le bruit couroit que le roi étoit mort. Je m' en vais de ce pas, dit-il en nous saluant, où je saurai positivement la vérité. Ne pouvant résister à l' envie que nous avions de satisfaire notre curiosité, nous

p21

sortîmes au plus vite, le chevalier et moi. Il entra dans le café de la place du palais royal, et je courus droit au palais du prince. Je vis bien du premier coup d' oeil que la nouvelle étoit vraie. Je trouvai un monde infini dans les appartemens. L' abbé Du Bois que je rencontrai, passoit à mon côté sans me dire mot ; mais l' arrêtant par le bras, parlez donc lui dis-je, Mr. L' abbé ; le roi est-il mort ? Oui, oui, il est mort, me répondit-il d' un ton fort consolé ; et ayant voulu lui faire quelque

autre question : ah ! Sacre d... repliqua-t' il,
j' ai bien autre chose à faire qu' à te répondre.
Adieu donc, lui repartis-je, Dom
Brutus, et je montai dans l' appartement
du prince, où je fus étonné de voir des
gens qui, quatre jours auparavant, ne le
regardoient seulement pas.
En une heure de temps que je demeurai
dans cette chambre, je suis sûr que le
prince sortit et rentra plus de cent fois
dans son cabinet, où j' aperçus
mrs. Le chevalier de Conflans et d' Argenson qui
n' en branloient pas, et qui étoient occupés à
écrire chacun de leur côté. On
pensera peut-être bien que ce n' étoit pas

p22

pour avoir audience que je demeurai-là
si long-temps. La curiosité m' y avoit
conduit, et l' admiration m' y retenoit.
N' est-il pas merveilleux en effet de voir tant
de gens d' eglise, d' épée et de robe, changer
aussi subitement de visage et de
manières, que de nouveaux prothées.
On a beau dire, quelque brillant que soit le
soleil lorsqu' il se couche, tout le monde
se tourne du côté du soleil levant. J' eus
lieu de faire là des réflexions qui m' ont
servi dans la suite. C' est à leur faveur que
dans quelque abyme de misère que j' aie
été plongé, je n' ai jamais regretté la cour.
J' ai fait plus, j' en ai même détesté les
maximes, et j' ai regretté amèrement tous
les momens que j' y ai passés.
Je sortis du palais-royal si plein et si
accablé de ces réflexions, que tous ceux
que je rencontrais dans mon chemin, croyoient
bonnement que j' étois vivement
touché de la mort du roi. Je ne
m' amuserai point ici à décrire les différentes
impressions que cette mort fit dans Paris.
Je me contente de dire que les honnêtes
gens la regardoient comme une perte
essentielle pour le royaume, et que la

p23

canaille s' en réjouissoit. Pour moi j' y fus

assez indifférent dans le moment même.
Il n' en fut pas ainsi le lendemain, que
j' appris que malgré le testament du roi, qui
étoit reçu et déposé depuis six mois au
parlement, le prince se dispoit à prendre
les rênes du royaume, et s' en faire
reconnoître régent. J' espérois qu' étant
alors dépositaire de tous les emplois de
l' etat, il pourroit bien me gratifier de
quelqu' un. La promesse qu' il m' avoit faite
d' avoir soin de ma fortune, sembloit
autoriser mes espérances ; mais j' éprouvai que
qui compte sur les grands, est bien éloigné
de son compte. Plus ils sont puissans,
plus ce sont de foibles roseaux sur lesquels
on ne sauroit s' appuyer.
La perspective que je me formois, servit
du moins à m' égayer et à me dilater
le coeur. Je parlai de ma fortune à Ferdinande,
comme d' un bien qui étoit déjà
entre mes mains et je lui en fis hommage.
Il est sûr que mon amour étoit la mesure
de mon ambition, et que si j' eusse été sans
Ferdinande, ou sans quelqu' autre qui l' eût
remplacée, je ne me serois jamais repu des
vains projets que je formois. Elle y ajoutoit

p24

foi tout comme moi, et nos mutuelles
espérances donnoient une nouvelle
force à notre amour. Jamais je n' éprouvai
tant de tendresse ; jamais je n' en ai tant
épanché. Ce qu' il y avoit de plaisant, c' est
que mon ami me regardoit comme le plus
puissant de ses patrons. Il étoit fondé sur
les marques d' amitié que le prince m' avoit
données en plusieurs occasions. Mais
il ne pensoit pas non plus que moi, que
quoiqu' il aimât ceux qui servoient lâchement
ses passions, il avoit trop de discernement
pour les estimer. L' abbé qui étoit
un de ses plus zélés ministres, n' auroit pas
eu un meilleur sort que le mien, si le
prince ne l' eût trouvé d' ailleurs propre à
l' exécution des grands desseins, qui ont étonné
et même alarmé toute l' Europe.
De si judicieuses réflexions ne se
présentèrent pas alors dans mon esprit ; il
étoit trop préoccupé des avantages
flatteurs dont je me repaissois, pour saisir
de si heureuses idées, qui auroient pu

prévenir l'aveuglement avec lequel je me suis livré aux fatales occasions qui m'ont précipité dans un abîme de misère, d'où, selon les apparences, la mort peut seule

p25

me retirer. Je continuai donc à m' appuyer sur la faveur du prince, et à l' approcher avec la même confiance qu' auparavant. Hé ! Qui dans une jeunesse inconsidérée, n' auroit pas imité ma conduite ? Quelques puissans et nombreux que fussent les ennemis du Duc D' Orléans, quelque idée qu' on eût à la cour et à la ville des motifs qui l' avoient fait agir en Espagne, lorsqu' il y étoit à la tête des armées, il s' en embarrassa fort peu ; et ne consultant que le droit de sa naissance, soutenu de son ambition, il osa aspirer à la régence du royaume, se promettant une heureuse issue de son courage et de sa fermeté. Un petit nombre d' anciens serviteurs de la maison d' Orléans, auxquels se joignit d' Argenson, ne manquèrent pas de le confirmer dans son dessein ; et l' abbé Du Bois, sans être sur les rangs, ne laissoit pas de l' y fortifier par ses conseils vifs et entreprenans. L' exécution suivit de près. L' exclusion qu' il avoit pour la régence dans le testament du roi, ne fut pas capable de le rebuter. Il est vrai que le codicile la lui désignoit ; mais elle n' auroit été que l' ombre

p26

vaine d' un grand nom, s' il l' eût acceptée sur le pied de cette dernière disposition, qui établissoit le Duc Du Maine lieutenant-général du royaume. En vain dans cette division il auroit donné ses ordres, il n' auroit pas eu les forces pour se faire obéir ; il eût fallu les emprunter du maître des troupes, avec qui il n' étoit pas bien. L' état dans le fond n' auroit pu que souffrir de la désunion des deux pouvoirs essentiels. Il sut bien faire valoir ces raisons dans le parlement qu' il fit assembler au plutôt, pour ne pas donner le temps aux esprits de se rasseoir. La mort du roi les avoit remplis de différentes idées qui s' entrechoquoient. Il sut profiter du temps. Il donna des ordres si absolus à la maison du roi à pied et à cheval, d' investir le palais et de se saisir des avenues, que cela fut exécuté un matin au point du jour.

Comme il pensoit alors comme le sénat sur la constitution *unigenitus* , aucun des sénateurs n' eut garde de manquer à cette séance. Le prince s' y rendit en grand cortége, qui semblable à une boule de neige grossissoit en chemin, par le grand nombre

p27

de courtisans que cette fermeté décisive lui attira. Il y avoit long-temps qu' on n' avoit vu d' assemblée si auguste dans le palais. Le prince y prit sa place, et harangua le parlement avec une si plausible éloquence, qu' il fut d' abord prévenu en sa faveur. Il demanda en premier lieu que la régence du royaume lui fût donnée, et qu' elle fût enrégistrée en vertu du droit de sa naissance. Les gens du roi ayant voulu proposer d' ouvrir le testament du feu roi, le prince s' y opposa, et persista dans sa demande pure et simple. Cet article accordé, le régent représenta que son autorité seroit vaine, s' il n' avoit le commandement des troupes pour se faire obéir. Ceci fut un peu agité, mais enfin on déclara que l' un devoit être inséparable de l' autre.

Tout étant ainsi réglé, le prince harangua encore le sénat, et après l' avoir loué de sa docilité et de son zèle pour le bien de l' etat, il protesta qu' il n' avoit d' autre vue que de le rétablir dans une situation florissante, et qu' il croyoit ne pouvoir mieux commencer que de former ses conseils des meilleures têtes qui composoient

p28

le parlement. Il promit d' en faire incessamment le choix, et il tint parole. Mais ces dispositions ne furent pas de longue durée. Il commença bientôt à gouverner seul, et à gouverner très-glorieusement ; quoi qu' en aient prétendu dire gens qui n' ont pas la vue plus longue que le nez, et qui sont plus frappés de la ruine des particuliers, que de la richesse du public et de l' état.

On sent bien que je veux parler du système qui a fait tant de malheureux. Mais combien d'avantages n'en est-il pas revenu à l'état ? En a-t-il souffert quelque altération ? Point du tout, ou il a été altéré en mieux. Paul, qui avoit dix mille livres de rente, dont l'état tiroit un dixième, par exemple, ne payoit plus rien après avoir perdu son bien ; mais Jacques qui en avoit fait l'acquisition, remplaçoit le même produit. Les finances étoient toujours sur le même pied. Mais quelle cruauté, dira-t-on, de forcer les particuliers à porter leur argent dans le trésor public, à peine de confiscation ? On se trompe. Cette disposition est juste et très-sage. Si le régent en eût

p29

été cru, il auroit publié cet édit sur peine de la vie. Sa raison étoit plausible ; la voici. Il y a de la justice à punir de mort un homme qui en a étranglé un autre. Il ne l'a tué, que parce qu'il lui a arrêté la circulation du sang. Pourquoi ceux qui ayant de l'argent le cachent et en arrêtent la circulation dans l'état, ne seront-ils pas criminels, et beaucoup plus en suffoquant l'état, qu'en étouffant un particulier ? Car il est sûr que ceux qui resserrent les espèces dans leurs coffres, sont les ennemis mortels du public et de l'état, et qu'on ne sauroit décerner contre eux que des peines assez sévères.

Telle étoit la juste idée du régent, quand il rendit cette déclaration. Il avoit plus de soin des intérêts des sujets, que les sujets n'en avoient eux-mêmes. Leur argent caché ne leur produisoit rien ; il leur en procuroit par-là le revenu. Qu'avoient-ils à repliquer, puisqu'ils y gagnoient, et qu'ils procuroient à la fois un gain considérable à l'état ? Au reste, ce qui a paru étonnant à plusieurs, m'a paru infiniment beau, quoique je sache bien que les âmes de boue ne m'applaudiront

p30

pas. N'est-il pas beau en effet de voir le riche devenir pauvre ; le marquis tomber dans la roture par sa pauvreté, et le roturier s'élever au marquisat par ses richesses ? Je ne trouve en cela qu'une justice très-raisonnable. Il devrait être du monde civil, ainsi que du naturel. Les terres qui dans une saison sont privées des influences du soleil, en sont favorisées dans une autre. Tel est le cours de la nature, et même de la providence, qui gouverne le monde avec une sagesse exempte de reproche, malgré le murmure insensé des malheureux. Mon assiduité auprès du régent augmenta avec son pouvoir. Il lui étoit fort aisé d'y faire une attention efficace, si elle eût répondu à mon zèle. Cependant je ne pouvois lui parler aussi souvent qu'avant sa nouvelle dignité. Il étoit si obsédé toute la journée, que je ne pouvois l'approcher que la nuit à l'heure de ses plaisirs. Je fis tant néanmoins que j'en obtins une pension de deux cens louis, qu'Ariague son trésorier me payoit exactement par quartier. Cette générosité du prince me paroissoit une disposition plus essentielle.

p31

Je visois à la majorité d'une place de ma province, où je me proposois de passer mes jours avec ma chère Ferdinande. Nous n'attendions, elle et moi, que ce période pour nous donner la main, et nous renouveler solennellement notre fidélité. Mais l'officier qui remplissoit ce poste, ne voulut pas me faire le plaisir de me le céder, quelque offre que je lui fisse pour l'y engager. Les parques mêmes affectèrent de filer lentement ses jours, pour me faire crever de dépit. Je me bornai donc à cultiver Ferdinande, et à ménager son coeur, laissant au prince le soin de ma fortune. Je ne manquois pas un jour à lui faire ma cour ; outre que le palais-royal étoit pour moi un théâtre où se passoient mille scènes qui m'amusoient infiniment. Je fus spectateur de quelques-unes des plus cossues, où le prince et l'abbé étoient acteurs. Celle

dont l' intrigue procura à cet ecclésiastique de nouvelle édition l' archevêché de Cambrai, est une des plus étonnantes. Il la demanda au prince, dans un de ces momens qu' il s' épuisoit en tendresse. Il en eut des preuves, et il l' obtint. Il ne lui

p32

en coûta pour cela que quelques coups de poings, qu' il reçut dans le nez, et un rabat que lui déchira le garçon de la chambre, qui malgré sa résistance ne put l' empêcher d' entrer. Ses ordres étoient de ne laisser entrer personne, parce que le prince faisoit alors ses dévotions à la divinité de Cythère.

Mercuré porta bien vite de café en café la soutane violette que le régent venoit de donner à l' abbé. Chacun en déchira un morceau ; mais Du Bois s' en moqua, et quelque éguenillée qu' elle parut à tout le monde, il la porta jusqu' à ce qu' elle fût remplacée par une rouge. Il n' est point de b... dans Paris où cette nouvelle ne fît plaisir ; on en célébra la fête, avec les cérémonies les plus extraordinaires dont on fait usage dans ces académies de plaisir. Je ne puis passer sous silence un trait de la directrice la plus fameuse ; c' est de la Filhon que je parle. S' étant mise un matin aussi modestement que la plus affectée bigotte, elle s' en alla à l' audience du prince, qu' elle trouva avec un bon nombre de ses favoris. La scène eût été parfaite, si l' abbé Du Bois eût été de ce nombre. Le

p33

régent qui la reconnut de loin, s' attendit certainement à quelque trait comique. *ha, ha, messieurs*, dit-il aux spectateurs, *voici du fruit nouveau ; la Filhon en habit de pénitente*. hélas oui, monseigneur, répondit cette diablesse, qui n' étoit ni muete ni sourde, il y a un temps pour toutes choses. Le prince qui saisissoit avec avidité toutes les occasions de se réjouir, lui demanda *quelle affaire la conduisoit à son*

audience ? Par quel endroit, lui dit-il, puis-je te fortifier dans le changement que ta modestie m'annonce ? Il vous est aisé, monseigneur, repartit cette effrontée. Quoique je connoisse les pièges dont le monde est rempli, et que j' en aie même inventé pour surprendre l' innocence, je ne laisse pas de les craindre pour moi-même. J' ai donc pourvu à ma sûreté, en formant le dessein de me retirer dans un couvent. Vous êtes si pitoyable, continua-t' elle, envers les gens de mon caractère, que vous leur procurez des asyles sacrés, que j' ose espérer que vous m' en assignerez un pour le reste de mes jours. Je viens donc, ajouta-t' elle, exercer votre bonté, en suppliant très-humblement votre altesse

p34

royale de me donner une abbaye. Personne ne sait mieux que moi conduire les demoiselles. J' espère que consultant leur avantage et le mien, vous ne me refuserez pas. Tout le monde, et le prince lui-même, éclatèrent de rire. Pour moi j' en ris encore, en me retraçant cette scène. C' est assurément une des plus impudentes saillies qui aient jamais été poussées. Son altesse riant toujours grassement : *par ma foi, lui dit-il, il faudroit épuiser l' état pour fournir à l' entretien des filles qui se rangeroient sous tes loix, si je te donnois une abbaye ! Mais au reste, y penses-tu bien d' aspirer à une abbaye ? pourquoi non ?* Reprit-elle ; je suis fâchée de n' être pas du bois dont on fait les abbés, car j' oserois bien prétendre à un archevêché. Le prince qui étoit bon, et qui aimoit les tours d' imagination, la renvoya, en lui disant *qu' elle n' avoit qu' à persister au moins un an dans une vraie pénitence, et qu' alors il lui procureroit un hermitage, où elle seroit servie par les deux plus vieilles et plus laides duégnés qui se trouveroient en Italie.* elle se retira d' un air effronté et bien différent de celui

p35

qu' elle avoit eu en entrant, disant assez haut qu' elle alloit reprendre la possession de son ancien couvent.

Cette aventure vola dans un moment par la porte et par les fenêtres du palais jusqu' aux extrémités de Paris. Je l' allai raconter à ma chambrée, où elle fut le sujet de l' agréable entretien que nous eûmes pendant le dîner. Nous admirâmes et l' effronterie de cette créature, et la bonté du prince, qui n' avoit pas fait punir son impudence. Je n' expose ce fait aux yeux du lecteur, que pour lui donner à connoître combien il étoit aisé d' approcher du prince. Il étoit d' un si facile accès, qu' il auroit écouté la plus méprisable de toutes les créatures. Sa bonté étoit si excessive, que personne ne s' est jamais plaint d' en avoir été rebuté. Il n' avoit pas la force de refuser les graces qu' on lui demandoit. Aussi est-il arrivé plusieurs fois, qu' il accordoit le même emploi à huit ou dix personnes différentes. Pour être sûr d' avoir ce qu' il promettoit, il falloit lui en demander sur le champ l' ordonnance signée de sa main. C' est ce que j' éprouvai à la fin de l' année 1720. Je lui demandai le

p36

fond de sa cassette. Il me l' accorda de bonne grace, me souhaitant qu' il fût considérable. Après l' avoir remercié, je tirai de ma poche une ordonnance dressée dans les formes, et la lui ayant présentée à signer, il ne balança pas un instant. Je fus fort heureux, car il avoit fait le même présent à cinq ou six de ses officiers. Moi qui étoit au fait de ce manège, je ne perdis point de temps ; et m' en étant allé présenter mon ordonnance à Mr Ariague, il voida la cassette du prince dans mes mains, où je trouvai deux cens cinquante louis.

La fortune me montrait son visage gracieux. Ses faveurs présentes sembloient me garantir toutes celles que j' en espérois. J' avois l' oreille et la protection du prince, qui avoit toute l' autorité royale. Je possédois ma maîtresse, sans partage et sans craindre de rival ; elle me donnoit

chaque jour de nouvelles preuves de tendresse. L' esprit content, le coeur tranquille, mon ambition satisfaite, du moins en espérance, je vivois heureux. Eh ! Manquoit-il quelque chose à ma félicité ? Cette situation ne fut pas de longue durée.

p37

Ferdinande, sans cesser de m' aimer, donna une furieuse atteinte à mon amour et à ma tranquillité. Elle me fit un jour confidence qu' elle s' ennuyoit à Paris, et me demanda en grace de la renvoyer en province, si mes affaires ne me permettoient pas de l' y ramener moi-même. Je me sens saisie d' une langueur, me dit-elle, que je prévois qui ne finira pas si je ne quitte le séjour qui me la cause. Ne vous alarmez pas de mon éloignement, ajouta-t' elle, mon amour n' en souffrira aucune altération. Pour devenir plus vif et plus sincère, il ne sauroit l' être davantage. Vous serez l' unique objet qui m' occupera dans notre campagne, et je vous y attendrai pleine d' ardeur à recevoir votre main, lorsque vos intérêts, que je regarde comme les miens propres, vous mettront en état de me la présenter. Juste ciel, m' écriai-je ! N' ai-je donc joui d' une félicité passagère, que pour être accablé d' une disgrâce qui me paroît devoir être durable ! Je vous conjure, lui dis-je, ma souveraine, de m' avouer ingénument si vos plaintes sont fondées, et si vos peines sont réelles. ô dieux ! Repartit-elle

p38

sans biaiser, me croyez-vous capable de vous en imposer ? Non, non, mon cher coeur, ce n' est qu' à regret qu' il faut que je vous quitte, à moins que vous ne m' exposiez à la cruelle mort qui nous séparera pour toujours. Je souffre depuis quelque-temps sans oser vous le dire, et suis dans une contrainte continuelle dans mon air et dans mes manières, de peur que vous

ne vous en apperceviez. Finissez mes peines, je vous prie. Je n' y aurois jamais résisté, si mon amour n' en eût contrebalancé les rigueurs.

Je la connoissois trop naturelle, pour douter de la sincérité de ses plaintes. Mon amour, qui n' étoit pas moins sincère, me fit condescendre à ses desirs. Mais j' y mis des bornes, et l' ayant priée de m' accorder encore un mois sa présence, elle y consentit de tout son coeur. à l' espérance que vous me donnez de me remettre dans ma patrie, je sens que je puis vous satisfaire. Je vous accorde un mois ; mais comptez que Ferdinande sera la proie de la mort si vous lui manquez de parole. Consolez-vous donc, lui repartis-je ; vous ne mourrez jamais, s' il faut que je

p39

sois parjure pour que vous cessiez de vivre. Il est bien vrai que l' espérance a quelque chose de plus consolant que la possession même. Celle que je donnai à mon incomparable reine, fit un si prompt effet dans toutes les facultés de son ame et sur ses sens, qu' elle en devint mille fois plus gaie et plus tendre qu' elle n' avoit jamais paru. Elle nous aiguillonna sans cesse, pour fournir la carrière des plaisirs que nous nous étions ouverte ; elle les assaisonna des saillies du monde les plus agréables ; ce n' étoit plus Ferdinande ; on eût cru voir le cavalier le plus amusant, et le plus propre à ranimer les plaisirs languissans.

Quelque plaisir que j' eusse d' aller faire ma cour au prince, je ne la quittois qu' avec peine, et je la rejoignois avec un empressement des plus marqués. Nous diversifions tous les jours les plaisirs, et Ferdinande en inventoit souvent de nouveaux. Le spectacle, la promenade, les parties de campagne et de chasse, et cent autres récréations, étoient placées fort à propos : c' étoit au goût de Ferdinande

p40

que nous en étions redevables.
Elle eut un jour le plaisir d' une scène,
qui la divertit infiniment. Nous allions
nous promener au bois de Boulogne, à
dessein de souper à Passy. Quand nous
fûmes au-delà de l' étoile de l' allée qui
conduit au bois, nous aperçûmes deux carrosses,
de chacun desquels nous vîmes
sortir une dame. S' étant éloignées de
cent pas du grand chemin, elles s' arrêterent à dix pas
l' une de l' autre, ayant
toutes deux un pistolet à chaque main.
Ne les connoissant pas, et ayant même
lieu de croire que c' étoient deux
cavaliers qui vouloient masquer ce duel,
nous fûmes à elles, le chevalier et moi,
pour tâcher d' empêcher le combat. Mais
nous n' eûmes pas fait dix pas, que mon
ami se servant de sa lorgnette, les
reconnut. Bon, bon, me dit-il, il faut
les laisser faire pour la rareté du fait. C' est
la Marquise De Nesle et Madame De
Polignac. Ayons, ajouta-t' il, le plaisir de
les voir tirer. Je ne crois pas qu' elles
soient assez adroites pour se toucher. Tu as
parbleu raison, lui dis-je, mais je
serois curieux de savoir leur querelle. Je

p41

ne la sais pas, me dit-il en allant joindre
nos dames, mais je m' en doute. Je
gage, reprit-il, qu' elles entrent en lice
pour se disputer quelque coeur ou
quelque bourse. Ho ! Je t' avoue, repartis-je,
que je ne doute point que tu n' aies deviné.
Ce n' est pas là le noeud de l' affaire, je
voudrais savoir quel est le sujet qui les
intéresse si fort. Comme nous parlions
encore, nous entendîmes deux coups
de pistolets, qu' elles se tirèrent à
brûle-pourpoint, et ayant redoublé fort vite,
nous vîmes tomber la Marquise De Nesle.
Oh ! Pour lors nous courûmes à elles ;
Ferdinande et ma soeur nous suivirent, et
les cochers nous voyant à leur secours
demeurèrent tranquilles sur leurs sièges.
La Polignac, fière de sa victoire : va,
dit-elle à son adversaire en allant
rejoindre son carrosse, je t' apprendrai à
vivre et à vouloir aller sur les brisées

d' une femme comme moi. Si je tenois le perfide, ajouta-t' elle, je lui mangerois le coeur, après lui avoir brûlé la cervelle. Vous êtes vengée, madame, lui dit Ferdinando ; il ne vous convient pas d' insulter au malheur de votre ennemie ;

p42

sa valeur doit vous la faire estimer. Taisez-vous, jeune étourdie, lui répondit-elle ; il vous convient encore moins de me faire des leçons.

Cependant nous occupâmes ma soeur à dépouiller la blessée. Cette maligne peste, à qui Ferdinando se joignit, baissoit tant qu' elle pouvoit le tour de sa chemise pour nous faire voir sa gorge.

Voyant un de ses têtens couvert de sang, je crus qu' elle y avoit reçu le coup ; mais l' ayant essuyé et examiné de près, je vis que le sang y couloit du haut de l' épaule qui n' avoit été que légèrement effleurée. Courage, lui dis-je, madame, votre blessure n' est qu' une égratignure. à ces mots ; j' en rends graces au ciel, dit-elle ; je triompherai donc encore de ma rivale.

Ces paroles nous firent comprendre qu' il s' agissoit d' un cavalier. Ma soeur, plus hardie que nous, lui demanda si son amant en valoit du moins la peine. Oui, oui, madame, lui répondit-elle ; il est digne qu' on répande pour lui un plus beau sang que le mien ; et ayant jeté les yeux sur Ferdinando, vous en avez là un, lui

p43

dit-elle, qui me retrace très-fort le mien. Après que le chevalier eut éteint son sang avec des orties qu' il froissa entre deux pierres, et lui avoir bandé la blessure avec des lambeaux de son mouchoir, je la pris sous un bras, tandis que le chevalier lui soutenoit l' autre, et nous la conduisîmes à son carrosse, qui ne pouvoit absolument entrer dans la place qui avoit servi de champ de bataille. En chemin faisant ;

parbieu, madame, lui dis-je, j' ai une grande idée de l' heureux mortel pour qui vous prodiguez ainsi votre sang. Vous pensez juste, me repartit-elle, c' est assurément le plus aimable seigneur de la cour. Je suis prête, ajouta-t' elle, à verser pour lui mon sang jusqu' à la dernière goutte. Toutes les dames lui tendent des piéges, reprit-elle ; mais j' espère que la preuve que je viens de lui donner de mon amour, me l' acquerra sans partage. Je vous ai trop d' obligation, messieurs, dit-elle en finissant, pour vous cacher son nom. C' est le Duc De Rich oui, le Duc De Rich lui-même, le fils aîné de Mars et de Vénus. Nous n' attendîmes pas pour éclater de

p44

rire que le carrosse allât. Je croyois que Ferdinande ne pourroit se calmer. Pour ma soeur, elle tomba à la renverse, en faisant des éclats qu' on pouvoit entendre de bien loin. Après que les ris se furent modérés, Ferdinande et ma soeur qu' elle mit en train, nous dirent au sujet de cette scène tragi-comique, mille jolies choses qui nous entretenirent pendant toute notre promenade. Elle se termina à Passi, où nous soupâmes avec le même enjouement. Nos dames avouèrent que rien au monde, non pas même l' amour, ne leur avoit jamais fait passer de si charmante journée. Il est vrai que nous la passâmes fort agréablement. Croyant que nous étions les seuls témoins d' un combat si particulier, je me faisois fête d' en porter la première nouvelle au régent. Je me rendis le lendemain à son palais, pour lui en faire le récit à son petit lever ; mais je vis bien en entrant qu' on m' avoit prévenu. Son altesse étoit avec l' archevêque de Cambrai, les Comtes De St Pierre et De Nocé, qui en badinoient fort agréablement. Dès que le parquet me fut ouvert, je dis

p45

au prince que personne ne pouvoit mieux
savoir que moi toutes les circonstances de
ce combat. Il m' ordonna de lui en faire
le détail, et j' obéis. Je crus qu' il se
pâmeroit de rire lorsque je lui dis que je
l' avois visitée, et que j' avois bandé sa
blessure : mais quand je répétai les
paroles fières de la Polignac, et la satisfaction
de la Nesle d' avoir versé son sang
pour le Duc De R que je dis avoir
été nommé : *hà pour le coup, me dit-il,
tu veux briller, mouton de champagne !* je
l' assurai pourtant, avec tout le sérieux
dont j' étois capable, que je n' ajoutois pas
une syllabe. Il me crut ; et l' archevêque
Du Bois, comme s' il eût été jaloux de
ma bonne aventure, s' écria, en m' adressant
la parole ; par la sacre d... ce b... là
se trouve dans toutes les bonnes fêtes ! Jamais
bon chien, ajouta-t' il, n' a rencontré un bon os. Cette
saillie de l' archevêque
ne fut pas le moins risible épisode de la
comédie que je donnai à son altesse royale,
qui y fit des gloses qui
mériteroient d' avoir place ici. Mais outre
qu' il ne me conviendrait pas de les
répéter, c' est qu' il me seroit impossible d' en

p46

rappeller la mémoire. L' archevêque et
les comtes n' en dirent guères moins que
le prince, avec cette différence que son
altesse se servit d' expressions qui ne
pouvoient sortir d' un autre génie que le sien.
De retour au logis, je trouvai ma soeur
et Ferdinande qui avoient encore les yeux
mouillés des larmes qu' elles avoient versées.
Mon arrivée les ayant surprises, elles
n' avoient pas eu le temps de les sécher,
ce qui me fit comprendre qu' elles avoient
été insultées. J' eus de la peine à leur en
arracher l' aveu ; mais enfin elles me le
firent, après bien des instances, me priant
fort de n' en dire mot à mon beau-frère.
En sortant de l' eglise de St Sauveur,
me dit Ferdinande, un petit maître est
venu à nous d' un air effronté, comme s' il
eut pris ma cousine pour une fille de joie,
et il l' a traitée conformément à cette idée.
J' ai voulu lui répondre sans fiel, qu' il se

méprenoit, et que la dame que je conduisois étoit la femme d' un gentilhomme d' honneur, qui pourroit bien l' en faire repentir. Il m' a reparti, que puisque je prenois ses intérêts, je n' avois qu' à prendre sa place ; et que si je n' acceptois le parti,

p47

j' étois un lâche et un... en termes de crocheteur.

Je vous avoue que si ma cousine ne m' eût retenue, j' aurois dégaîné contre lui. Je fus si fâchée d' avoir déguisé mon sexe pour cette seule occasion, que si je l' avois prévue, je n' en aurois rien fait, j' eusse mieux aimé quitter Paris sur le champ. Reconnoîtriez-vous l' insolent, leur dis-je, si vous veniez à le rencontrer ? Assurément, reprit ma soeur ; il est de médiocre taille ; il a d' assez beaux yeux, un teint frais et vermeil ; en un mot, elle m' en fit le portrait, dont je ne connoissois nullement l' original. Je les consolai enfin, en leur faisant voir que ces sortes d' aventures étoient sans conséquence à Paris, et je conseillai à Ferdinande de ne sortir qu' avec moi pendant le peu de temps qu' elle devoit séjourner dans cette ville. Au bout du compte, je fus charmé de ne pas connoître le brutal qui les avoit insultées ; je sentoîs que la moindre affaire étoit capable de nuire à ma fortune sans ressource. Je ne pensai donc pas à faire des recherches pour venger nos dames. Uniquement occupé de l' établissement auquel

p48

j' aspirois, j' étois continuellement à l' affût au palais-royal, pour saisir la première occasion où je pourrois demander un emploi qui me convint, dans ma province, ou dans le voisinage. Le goût de ma chère Ferdinande m' assignoit ces bornes. Cependant l' abbé Du Bois avoit le vent en poupe. Il fut fait cardinal, et peu de temps après premier ministre. Il en étoit si fier, qu' on ne pouvoit l' approcher.

Il abandonna ses anciens amis et amies, et ses vieilles connoissances, pour se faire un monde nouveau. Le premier usage qu' il fit de son autorité, eut le Comte De Nocé pour objet. Sans s' embarrasser qu' il fut le favori du régent, il l' exila par une lettre de cachet, pour un mot lâché à la table du prince. Tant il est vrai que les murs ont des langues et des oreilles. Voici le fait. Le Comte De Nocé étant un soir à souper chez le régent, en compagnie de gens affidés à son altesse-royale, le prince lui-même mit le cardinal Du Bois sur le tapis. *qu' est-ce qu' on dit dans Paris de Du Bois ?* demanda-t' il indifféremment aux convives. La plupart connoissant

p49

l' humeur de ce ministre, n' en parlèrent qu' avec beaucoup de prudence. *mais encore*, reprit son altesse, *ne trouve-t' on pas étrange que je l' aie fait cardinal et ministre presque en même-temps ?* personne ne dit mot ; on aima mieux se taire, que de produire des sentimens dont le cardinal auroit pu être informé. Le Comte De Nocé, moins politique que les autres, et qu' on peut dire avoir été véritablement le favori du prince, dit, sans biaiser, qu' on n' étoit point surpris à Paris de l' élévation de Mr Du Bois. Tant s' en faut, dit-il, monseigneur, que Paris soit surpris que vous l' ayez fait cardinal et ministre à la fois ; on ne doute même pas que vous ne le fissiez pape si vous l' entrepreniez ; mais malgré tout votre crédit, toute la France vous défie d' en faire un honnête homme. Ces paroles ne se perdirent point en l' air. Le cardinal en fut informé le lendemain à son lever, et la première expédition qu' il fit, ce fut d' une lettre de cachet qui exiloit le comte dans sa terre de St Martin-De-Beau-Rang, à sept lieues de Paris. Cette lettre fut signifiée au comte à

p50

midi. Il s' en fut au palais royal ; et ayant abordé le prince, il prit congé de son altesse royale comme pour faire un voyage. Le prince surpris ; *où vas-tu donc ?* lui dit-il. Où le roi m' envoie, répondit le comte ; voilà l' ordre de sa majesté, ajouta-t' il en lui présentant sa lettre de cachet. Le régent la lut avec quelque émotion. Il n' eut pas achevé de la lire, que Madame La Comtesse Du Tort, soeur du comte, parut. Elle étoit d' une grande familiarité avec le prince. En vérité, monseigneur, lui dit-elle, Du Bois est un maroufle bien insolent, d' oser exiler mon frère, qu' il sait avoir part à vos bonnes grâces. Est-ce ainsi qu' il use de l' autorité que vous lui avez mise en main ? Ne la lui avez-vous donnée que pour maltraiter ceux qui sont les plus attachés à vos intérêts et à votre personne ? *que diable veux-tu que j' y fasse ?* lui répondit le régent. Quoi, repliqua Madame Du Tort, vous aimez mon frère, et vous souffrirez qu' il parte et qu' on l' éloigne ? Que dira tout Paris, si vous ne l' arrêtez ? On ne manquera pas de publier que vous n' avez pas eu assez de crédit

p51

pour mettre vos amis, vos officiers à l' abri des entreprises d' un faquin. *je ne sais que te dire*, reprit le prince ; *mais comme c' est le premier acte qu' il fait de son autorité, il ne me convient pas de lui rompre en visière ; j' ai besoin de son ministère dans un projet que j' ai conçu.* ha, ha, reparti la comtesse avec un sourire malin, voilà qui est beau pour un aussi grand prince d' exposer ainsi son crédit ! Eh ! Ne craignez-vous pas que vos partisans ne vous abandonnent pour s' attacher au cardinal ? Le prince après avoir rêvé un instant, *obéis toujours*, dit-il au comte ; *je te donne ma parole que ce ne sera pas pour long-temps.* je vais obéir, monseigneur, lui dit le comte ; mais outre le regret que j' ai de me voir éloigner de votre altesse, j' ai un pressentiment que voyant son ambition satisfaite, par la facilité qu' il

a de faire signer au roi tout ce qu' il lui
plaît, il ne surprenne son seing contre
vous, et qu' il ne soit assez téméraire que
de vous exiler vous même ; s' il a encore
six mois de vie, vous verrez jusqu' à quel
excès d' impudence il poussera l' insolence.

p52

Le comte et la comtesse voyant que cette replique donnoit à penser au prince, se retirèrent, et Nocé partit aussi-tôt pour le lieu de son exil.

Le prince n' étoit plus régent en ce temps-là ; il avoit fait déclarer le roi majeur, et l' avoit fait couronner avec la dernière magnificence. Cette conduite du prince avoit coupé le sifflet à la canaille de Paris, qui pensoit que son altesse aspirait au trône, où l' on disoit hautement qu' il s' élèveroit par un crime. Hélas ! S' il eût eu cette ambition criminelle, il auroit trouvé assez de gens qui en auroient été les ministres. Quels fondemens avoit-on pour penser si sinistrement de ce prince ? Les voici, et il n' y en eut jamais d' autres. Son altesse qui s' occupoit aux opérations chymiques, ayant travaillé souvent sur l' antimoine et sur les arsenics, avoit poussé les souffres vénéneux de ces minéraux jusqu' au dernier degré de subtilité : il en parloit avec plaisir au Sr Homberg, qui travailloit avec lui ; et il s' embarrassoit peu de discourir publiquement, pour ainsi dire, de ces sortes de matières. Tout Paris en étoit imbu. De-là l' idée

p53

que se forma le peuple, que le prince ne travailloit aux poisons que pour en faire usage. Fut-il jamais de soupçon si téméraire et plus injuste contre le meilleur des princes du monde, qui étoit incapable de faire du mal à une mouche ?

Le peuple avoit encore un autre fondement : c' est qu' ayant vu enlever le Duc Du Maine et Mr De Villeroy, qu' on prétendoit être le conservateur de sa majesté, il s' imagina que le prince prenoit ses mesures de loin, en éloignant tous ceux qui étoient attachés à sa personne sacrée. Le plus grand homme que la France ait jamais eu, et qui rend aujourd' hui son roi si puissant et ses états si florissans, en fut lui-même ébranlé. Mais il se rassura bien vite, quand il eut réfléchi sur la droiture et sur la probité du régent, qui aimoit véritablement le roi, et qui ne travailloit qu' à l' affermir sur son trône,

et à le mettre à même de régner glorieusement.
Quant à l' exil du Comte De Nocé, il est certain que le prince ne jugea pas à propos d' en faire révoquer l' ordre : non qu' il n' y eût pas réussi s' il l' eut entrepris ;

p54

mais il avoit raison, ayant besoin du cardinal, de ne pas s' opposer au premier acte qu' il faisoit de son autorité. Ce n' étoit pas une défaite qu' il donna au comte, qui sentit bien les raisons légitimes de l' inaction de son altesse.

Il est vrai que le prince donna lieu de raisonner à gauche six mois après. Le cardinal mourut à six heures du soir. Il n' eut pas les yeux fermés, que son altesse dépêcha un courier au comte, avec une lettre conçue en ces termes : *morte la bête, morte le venin. Je t' attends ce soir à souper au palais royal.* c' en fut bien assez pour que les mal-intentionnés conclussent que le prince n' avoit ni pû, ni osé empêcher le comte d' aller dans son exil, puisqu' aussi-tôt après la mort du cardinal il l' avoit rappellé auprès de sa personne. Ce qu' il y a de certain, c' est qu' il reprit le ministère, pour n' être plus exposé à de pareils événemens, et à d' autres traits dont il avoit lieu de se plaindre.

Le mois que Ferdinande m' avoit accordé expira si vite, qu' il me parut moins qu' un jour. Elle attendit la fin de ce terme,

p55

sans marquer aucune impatience. J' espérois qu' elle n' y penseroit plus ; mais elle fut aussi exacte à me sommer de ma parole, qu' elle avoit été complaisante à me donner la sienne. Je ne lui fis point d' instances pour obliger de reculer son départ. Elles auroient non seulement été fort inutiles ; mais j' aurois pu la chagriner, en lui faisant cette espèce de violence. Je l' aimois trop pour m' opposer à

ses desirs, sur-tout dans cette conjoncture.
Je ne me le serois jamais pardonné, si je
l'avois exposée à quelque sinistre événement.
Mon beau-frère lui offrit sa compagnie,
qu' elle accepta. Elle reprit les habits
de son sexe, et emporta néanmoins tout
son équipage de cavalier. Il me servira
quelquefois, dit-elle, à la chasse et à
d' autres parties de plaisir. Quelque peine
que j' eusse toujours eue à m' en voir
éloigné, je n' en ressentis jamais de si vive qu' à
cette dernière séparation. Il sembloit que
j' eusse un pressentiment que je ne la
reverrois de ma vie. Mon coeur palpita
avec tant de violence, que le sang m' en
coula par les narines. Je n' en tirai pas

p56

un bon augure, quoique je n' eusse pas
la foiblesse de déférer à ces sortes de signes.
La tristesse de ma soeur fut partagée
entre son mari et sa cousine. Elle les
aimoit l' un et l' autre très-tendrement. Je
l' amenai à la promenade toute l' après-midi
du départ de notre chère compagnie,
pour tâcher de dissiper ses ennuis. Mais
au lieu d' y réussir, mes discours et les
siens, nos regrets et nos plaintes, ne
firent que nous plonger dans une noire
mélancolie. Je lui fis compagnie les trois
premiers jours, et nous commençames dès-lors
à nous accoutumer à l' absence de
Ferdinande.
Cependant, pour ne pas négliger mes
intérêts, je repris le train du palais-royal.
Je priai la maîtresse du logis de permettre
que sa fille fît compagnie à ma soeur le
plus assiduellement qu' il seroit possible. Elles
avoient lié ensemble une amitié fort étroites ; et
cette demoiselle lui en donna des
preuves, en ne la quittant pas même la
nuit. Elle couchoit avec elle, et mangeoit
avec nous ; ce qui me mit l' esprit assez
en repos.
à mon entrée dans la salle du prince ;

p57

j' y trouvai un plus grand nombre de courtisans que j' y eusse jamais remarqué. Son altesse n' y étoit point, et j' appris qu' il étoit allé au conseil, pour nommer aux bénéfiques royaux. Il y en avoit beaucoup à remplir. Aucune nomination n' avoit été faite depuis la mort du roi. Le prince avoit toujours différé de la faire, par un principe de la plus fine politique. Tout le monde sait qu' il avoit d' abord panché pour le parti de ceux qui avoient appelé de la constitution du pape Clément XI. Les intérêts de sa maison l' ayant fait en quelque façon changer de système, il favorisa les constitutionnaires. De-là le mariage d' une des princesses ses filles avec l' infant d' Espagne Dom Louis, en faveur duquel Philippe V son père abdiqua sa couronne. La seconde princesse fut destinée au second infant, et envoyée à cet effet en Espagne. Et la troisième fut accordée au Duc De Modène. Tels furent les fruits du zèle du pape, et de la docilité du Duc D' Orléans. Il revint du conseil à une heure après-midi, paroissant même fort échauffé et d' un air très-enjoué. Il s' arrêta au milieu

p58

de sa cour qui l' attendoit ; et sans donner le temps de souhaiter d' apprendre d' où il venoit : *je sors, dit-il, du conseil, où j' ai enfin nommé aux bénéfiques. On dit que les appellans me regardent comme leur adversaire ; ils se trompent. Je viens, ajouta-t' il, de leur donner des preuves que je suis de leur parti. Ils n' ont certainement pas raison de se plaindre de moi ; car dans la distribution que je viens de faire des bénéfiques royaux, j' ai tout donné à la grace, et rien au mérite.* à peine eût-il dit cela, qu' il entra dans son appartement. La salle retentit de mille éclats de rire. Les uns applaudissoient à une saillie si délicate et si fine, d' autres en enrageoient ; chacun, en un mot, en pensoit selon qu' il en étoit affecté ; car il n' y avoit ni petit ni grand à la cour et à la ville qui n' eût pris parti dans cette affaire : je n' en exclus pas même les servantes, qui se

rencontrant aux halles et aux boucheries, se demandoient, *qui vive de Molina ou de Quesnel* ; et se décoëffoient, se gourmoient à coups de poings, et se pochoient souvent les yeux. La postérité aura de la

p59

peine à croire toutes les scènes comiques et tragiques qui se sont passées à ce sujet. Nos descendans en jugeront sans doute, comme nous pensons du schisme qui fit naître parmi les cordeliers de France la question sur leur capuchon ; savoir, s'il devoit être rond ou long. Personne n'en ignore les funestes suites.

Comme j'avois vu le prince de belle humeur, je voulus tâcher d'en profiter, pour procurer à mon beau-frère un poste qui lui convenoit fort. Je ne pensois pas à demander pour moi ; la poire que je lorgnois n'étoit pas encore mûre. J'attendis le moment qu'on devoit lui servir son chocolat, qui lui tenoit ordinairement lieu de dîner. Il étoit déjà tard ; il ne me fallut pas attendre long-temps ; les gens de l'office passèrent, précédés d'un page, mon ancien camarade, que je priai de m'annoncer. Il le fit, et je fus introduit dans l'appartement, où je fus spectateur du dîner frugal du prince.

Il me demanda *si je n'avois point de parent dans l'église* . Je lui répondis que je n'en connoissois point ; que je doutois même qu'il y en eût jamais eu, et

p60

que je me flattois d'être le plus dévot de ma race. Il rit de bon coeur, et me dit *qu'il ne croyoit pas que mon nom grossit le calendrier ecclésiastique* . Lui ayant répondu que j'aimerois mieux qu'il grossit la liste des emplois dans les places, il me dit obligeamment *qu'il ne m'oublieroit pas quand il seroit temps* .

N'étant interrompu de personne, je lui représentai que mon beau-frère, qui étoit bon gentilhomme, et qui avoit servi avec

honneur dans les dernières guerres d' Espagne,
n' étoit pas fort bien partagé du
côté de la fortune : et l' ayant prié
d' allonger son pain pour que ma soeur n' en
manquât point, il me demanda *si elle
étoit joli*. elle l' a été, lui dis-je,
monseigneur ; mais ne l' étant plus, le pain
pourroit bien lui manquer. *va*, reprit-il,
tu es un grotesque corps. *Sais-tu*,
reprit-il, *quelque place vacante ?* je lui
repartis que je connoissois trois postes à
remplir, deux de maréchal de France,
et la majorité d' Arras. Je suis modeste,
monseigneur, repris-je, je ne demande
que le dernier, qui mettroit mon beau-frère dans
un état passable. *pardieu*,

p61

dit-il, *je te jure qu' il t' aura*. je remerciai
son altesse royale, et lui baisant la main,
il sentit que je la mouillois de mes
larmes. *tu pleures donc de joie ?* me dit-il.
Non, lui répondis-je, monseigneur,
mais mes yeux sont si noirs, que j' en ai
lâché le robinet, croyant qu' il en
sortiroit de l' encre pour écrire le brevet.
je t' entends, repliqua-t' il. *va-t' en de ma
part au bureau de la guerre, fait écrire
le brevet, apporte-le-moi sur le champ, et
je le signerai*. pardon, monseigneur, lui
dis-je en prenant congé, ma foi il est bien
dur de voir le lièvre entre les mains d' un
autre, quand on l' a soi-même déniché
du buisson. Il se mit à rire, et je ne fis
qu' un saut du palais-royal au bureau.
Je le trouvai encore ouvert ; mais les
commis se disposoient à s' en aller dîner.
J' en priai un de si bonne grace de me
dépêcher, qu' il se mit en train d' écrire. De
quoi, s' agit-il ? Me demanda-t' il. *de la
majorité d' Arras*, lui dis-je. D' Arras,
reprit-il, en rêvant. Oui, oui, d' Arras,
répétai-je. Il ne repliqua point ; mais ayant
feuilleté son registre, il me dit que je me
trompois, parce que ce poste étoit promis,

p62

et qu' il en devoit expédier le brevet dès le soir même. Voyant bien qu' il falloit quelque chose de plus éloquent que ma langue, je tirai dix louis de ma poche, que je lui mis dans la main. Il les lorgna, et se mit à écrire. Je pris le brevet, sans me donner le temps de le remercier ; je crois qu' il s' en soucioit très-peu, et je courus d' une haleine à l' appartement du prince, que je trouvai encore seul. Il lut le brevet avec plus de tranquillité que je n' en avois à le lui voir lire, de peur qu' il ne se souvint d' avoir promis le poste. Heureusement il n' y pensa pas. Il le signa, et ma tendre impatience me fit voler auprès de ma soeur, à qui je donnai le brevet pour en faire présent à son mari à son arrivée.

Il revint deux jours après, chargé de toutes parts de mille embrassades pour ma soeur et pour moi. La lettre qu' il m' apporta de Ferdinande me fit pour le moins autant de plaisir, que le brevet de major lui causa de joie. Sa femme le lui donna en l' embrassant. Voilà, lui dit-elle, l' effet de mes desirs, et le fruit des soins de mon frère ; Dieu nous face la grace d' en jouir

p63

long-temps en joie et en santé. Il le lut, et se jetant ensuite à mon cou ; je vous serai donc sans cesse redevable, me dit-il, mon cher et tendre frère. Heureux mille fois ! Si je trouvois l' occasion de m' acquitter. Je répondis à ce sentiment de reconnoissance d' une manière à finir les compliments, et je le priai de me donner des nouvelles de Ferdinande. Comment se porte-t' elle ? Lui dis-je. Est-elle contente ? A t' elle repris sa belle humeur en respirant l' air natal ? Je lui fis à la fois vingt questions de cette nature. Il me répondit qu' elle étoit dans son élément, et qu' il ne falloit que la voir pour en juger. Le jour que nous devons arriver au logis, elle voulut à toute force se mettre en cavalier, pour surprendre toute la famille. Elle y réussit, et pendant plus d' une heure elle fut inconnue à tout le monde. Personne ne la connut, même à la voix. Je ne sais si elle se contrefaisoit, ou si la voix

lui avoit insensiblement changé à Paris, sans que nous l'eussions remarqué. Vous sentez bien qu'elle ne put se déguiser plus long-temps ; elle voulut éprouver la tendresse de ceux dont elle avoit

p64

reçu mille politesses, en qualité de cavalier étranger que j'amenais avec moi. On la trouva parfaitement bien. Je n'en fus point surpris, puisqu'elle s'étoit exercée avec nous pendant quelques années. Il ne manquoit que vous pour rendre la joie complète, et pour rendre parfaite la satisfaction de toute la famille.

Le chevalier ne passa que deux jours à Paris. Il en partit le troisième pour Arras, après avoir remercié le prince et pris ses ordres. Il s'en fut prendre possession de son poste, pour revenir dans la quinzaine prendre ma soeur, et se fournir en même-temps de bien des choses nécessaires au ménage, qu'on trouve plus aisément à Paris qu'en province.

Je me trouvai seul à Paris après leur départ. Je quittai les deux appartemens que nous avions occupés, et je fus prendre possession de celui que Mr De Canillac m'avoit destiné à l'hôtel. J'eus beaucoup de peine à m'accoutumer à la privation de l'aimable compagnie que j'avois perdue ; rien au monde ne me parut plus étrange ; c'étoit la première fois de ma vie que je me trouvois seul. La Tulipe me

p65

divertissoit néanmoins de temps en temps par sa naïveté. Je puis dire que c'étoit un valet sans prix. Je ne m'en serois jamais défait, si j'eusse pu avancer sa fortune ; mais ne la regardant que dans un lointain, je préfèrai son avantage à mes propres intérêts. Le lieutenant-colonel au régiment de Piémont m'ayant dit qu'il cherchoit un valet-de-chambre qui pût le servir à toute main, je lui offris la Tulipe ; et sur le caractère que je lui en fis, il

s' empressa de l' avoir, et je le lui accordai. Je ne sais par quel pressentiment j' avois une envie démesurée de quitter Paris, il m' étoit devenu insupportable. Eh ! Plût au ciel que j' eusse suivi les mouvemens de la nature ! Si je m' étois retiré, comme je faillis à le faire, je ne regretterois pas la prétendue fortune que j' attendois du prince : la possession de Ferdinande étoit capable de m' indemniser de tout ce que je pouvois attendre de mieux, au lieu que je perdis et mon adorable maîtresse, et la faveur du prince, avec toutes mes espérances. Ciel ! Que ne m' inspirois-tu avec plus de clarté ! Mais j' ai dans l' idée que tu n' a pas manqué dans cette occasion, et que j' ai

p66

manqué moi-même d' intelligence ou de docilité. Quelques mois après le départ de ma soeur et de mon beau-frère, dont la triste séparation acheva de me plonger dans la mélancolie où l' éloignement de Ferdinande m' avoit jeté, je me trouvai dans un cercle au café de Procope avec deux aimables cavaliers, qui voyant entrer le Comte De Bre mousquetaire dans la première compagnie, me dirent que ce jeune seigneur soutenoit bien mal son nom et sa naissance. Je ne le connoissois pas même de vue, car je ne me rappellois pas sa figure. Continuant à parler de lui, ils me dirent qu' ils avoient été témoins de la vive insulte qu' il avoit faite dans la rue de St Sauveur à une jeune dame très-modeste, à qui un fort joli cavalier, qui avoit l' air d' être nouvellement arrivé de province, donnoit très-poliment le bras. à ce récit, le sang me bouilloit dans les veines. Je le regardai et le reconnus au portrait que m' en avoit fait ma chère Ferdinande. Comme je me disposois à lui aller parler, je le perdis de vue. J' eus beau chercher des yeux dans tous les coins du

p67

café, je ne le vis plus. Mais ma vengeance pour être différée n' en étoit pas moins vive, et je pris dès ce moment la résolution de la satisfaire. Je revins plus de dix jours de suite au même café, sans pouvoir le rencontrer. Comme le temps passe l' éponge sur toutes choses, je ne pensois plus à lui.

Mais un matin que je sortois d' un gros pharaon, qui s' étoit fait toute la nuit chez la maréchale D' Etrées, et où j' avois perdu tout mon argent à dix louis près, je rencontraï mon homme. Autant piqué de ma perte que de l' insulte faite à ma soeur, je lui dis à l' oreille que j' avois quelque chose de conséquence à lui dire dans le parvis de l' eglise des grands Augustins. Après lui avoir demandé s' il n' étoit pas le Comte De Bre il me dit que c' étoit lui-même. Hé bien, lui dis-je, il y a long-temps que je te cherche pour tirer raison de la brutalité avec laquelle tu traitas, il y a déjà quelque-temps, ma soeur et un de mes proches qui lui donnoit le bras. Tu es mousquetaire, je le suis aussi ; allons-nous-en de ce pas derrière l' enclos des chartreux, où je prétends, si je puis, laver cette

p68

insulte dans ton sang ; je doute fort que celui de tes illustres ancêtres coule dans tes veines.

Se sentant piqué au vif, comme il est aisé de le penser, il me répondit qu' il me feroit voir qu' il ne dégénéroit pas de la valeur de ses aïeux. Bien te vaudra, lui repliquai-je, et il s' en alla au rendez-vous par la porte St Jacques, et je m' y rendis par celle de St Michel. Y arrivant presque en même temps, nous convînmes de prendre haleine pendant quelques momens. C' est assez, me dit-il de son ton brutal : pourquoi différer à satisfaire ta vengeance ? Tu as raison, lui dis-je, car je suis impatient d' en goûter le plaisir. Nous mîmes à l' instant justaucorps bas et nous étant mis en posture, nous nous tâtâmes assez long-temps. Ne nous connoissant ni l' un ni l' autre, il étoit naturel que nous examinassions un peu nos attitudes. Cet examen fut cause de sa perte.

Je remarquai en lui faisant une feinte que je ne fournis point, qu' il m' avoit donné jour, et qu' il s' étoit découvert le côté qu' il me presentoit. Je ne jouai pas d' abord tout mon jeu ; je m' amusai à lui parer sa

p69

ferraillerie, et ayant mis brusquement mon coup en oeuvre, je le renversai sur la poussière. Je m' approchai pour voir s' il avoit quelque signe de vie, mais il étoit roide mort.

Je pris aussi-tôt mon parti ; car j' avois à faire aux plus puissans de la cour. J' aurois eu tort de me flatter de n' être pas découvert ; deux soldats aux gardes avoient été spectateurs de notre combat. Mes premiers pas me conduisirent au palais-royal. J' y trouvai heureusement Ariague, que je cherchois. Je le priai de si bonne grace de m' avancer le quartier de ma pension, qu' il ne fit pas difficulté de me compter mon argent, quoiqu' il ne me fût pas dû plus d' un mois. Sortant de chez lui, j' allai à l' hôtel ; je mis une partie de mes hardes dans un porte-manteau, et ayant pris un fiacre, je me fis mener jusqu' à Nanteuil, où j' attendis le carrosse de Sedan, qui devoit y être le lendemain à la dînée. Je pris cette route pour en imposer aux espions, qui pouvoient croire que j' irois chez mon père, où il n' étoit pas sûr pour moi de paroître. Les parens du gentilhomme, qui méditoient sans

p70

cesse contre moi des desseins de vengeance, auroient été charmés de cette occasion pour la satisfaire. Je n' avois résolu de me servir du carrosse public que jusqu' à Soissons, où je proposai de prendre des chevaux de louage jusqu' à la Meuse, que je fus joindre à Dinant, pays de Liège, d' où je m' en allai pour Namur, par la barque qui en part tous les jours à midi. N' ayant pas trouvé de sûreté pour moi à prendre la route d' Arras, à cause du

grand nombre de places où il faut dire son nom, et où l' on est conduit aux commandans, je fus privé du plaisir d' embrasser ma soeur et mon beau-frère. Cette difficulté me priva encore des secours que j' en aurois pu tirer. Je continuai ma route de Namur à Bruxelles, par le carrosse ordinaire. Mon dessein étoit d' y faire quelque séjour, et même de m' y fixer, si je trouvois les moyens de me tirer d' intrigue. J' étois là plus à portée de ma province, de Paris, et d' Arras, les seuls endroits qui m' intéressoient.

Dès mon arrivée à Bruxelles, je me renfermai dans une chambre garnie, qui me fut d' abord procurée, où je me livrai

p71

à des réflexions accablantes. J' en avois tout le temps. Ne connoissant personne dans cette ville, rien ne pouvoit m' en distraire. Je me couchai sans souper. Soit qu' ayant l' estomac vuide, il ne s' élevât point de vapeurs assoupissantes, ou que mes tristes réflexions m' eussent mis les esprits en mouvement, il ne me fut pas possible de dormir. L' aurore même, qui assoupit les plus malheureux, me refusa cette faveur. Elle parut, et je la vis naître avec plaisir, dans l' espérance que le soleil calmeroit le trouble de mon esprit et de mon coeur, à mesure qu' il dissiperoit l' obscurité de la nuit. Il se leva, et parut dans toute sa beauté. Le ciel étoit clair et pur ; mais tout cela ne ramena point la sérénité dans mon ame.

Je sortis de ma chambre pour aller prendre du chocolat au café de la Cantestienne, où est le rendez-vous de tout ce qu' il y a de grands dans Bruxelles. Je suis surpris, quand je me rappelle le désordre où étoient toutes les facultés de mon ame, que j' aimasse encore la vie, et que je pensasse aux moyens de me la conserver : tant il est vrai qu' à moins que d' avoir l' esprit

p72

perdu ou entièrement dérangé, on ne sauroit renoncer à un sentiment si naturel !
Admire donc qui voudra la philosophie enragée de ceux qui, sous quelque prétexte que ce puisse être, regardent le souverain mal comme la source du véritable bien. Un système si dépourvu de bon sens ne peut être adopté que par des esprits atrabilaires, pour qui le présent, quelque agréable qu' il soit, n' a point d' attraits ; comme si l' avenir, qu' il leur est inconnu, pouvoit solidement fonder leurs espérances. La nature est trop sage pour autoriser un principe si ruineux, et qui la combat si fort. à chaque pas que je faisais dans les rues, le nom de ma chère Ferdinande m' échappoit, accompagné d' un soupir. Je me serois consolé de son éloignement, si j' eusse vu la moindre lueur d' espérance de la rejoindre quelque jour. Mais de m' en flatter, c' eût été embrasser la chimère. Le parti du désespoir auroit été encore plus raisonnable. De tous ceux que je vis au café, le Baron De Broc me parut du plus facile accès. Je l' accostai, en lui faisant le compliment que peut faire un étranger

p73

en pareille occasion. Il me parla fort gracieusement, et me mit en peu de temps au fait du train de Bruxelles. Nous sortîmes ensemble ; il prit son parti, et je m' en fus dans ma chambre pour m' entretenir de ma chère Ferdinande, qui étoit le seul objet que je regrettois, comme l' unique de ma félicité. Rempli dans ce moment, plus que jamais, des sentimens que peut inspirer la plus vive tendresse, je ne voulus pas différer à les lui marquer. Je lui écrivis à cet effet, et lui appris mon duel qui m' éloignoit sans ressource de sa présence. J' en écrivis aussi une à mon père et à mon beau-frère le major, pour les informer de ma fatale situation. En attendant réponse à les lettres, je continuai de fréquenter le café dont j' ai parlé, et d' y cultiver le Baron De Broc qui y passoit la meilleure partie du jour. à la faveur de sa connoissance, je me faufilai avec l' abbé Carraccioli, fort aimable gentilhomme

italien, et joueur de profession.
Il n' eut pas de peine à me mettre dans
son train. J' aimais le jeu autant que lui ;
cependant je balançai long-temps à m' associer

p74

avec lui. Je n' avois que cinquante louis, et je ne devois attendre de l' argent de qui que ce fût au monde. Je me laissai prendre enfin aux appas dont il me fit un étalage plein d' espérances. Je jouois de mon côté et lui du sien ; la fortune ne laissa pas de nous rire et de grossir notre magot ; notre fond étoit de cinquante louis, à moitié perte ou profit.

En toute autre situation j' aurois goûté ce plaisir, mais mes réflexions désespérantes mêloient de l' amertume à tout ce que je faisois. J' avois beau saisir toutes les occasions propres à les dissiper, mon esprit étoit trop frappé pour recevoir quelque relâche. Je me trouvois d' ailleurs assez bien à Bruxelles. L' air et les manières m' en plaisoient fort. Je m' estimois malheureux de ne pouvoir en profiter comme je l' aurois pu, si mon coeur n' eut été tout occupé de Ferdinande.

Mon père me fit une aussi prompte réponse que je pouvois l' attendre. Après m' avoir parlé en père, et m' avoir fait des corrections que je sentois mériter, il me parloit en ami, en m' exhortant à profiter de mes fautes, sur-tout dans le pays étranger

p75

où j' étois sans ressource, et à devenir sage à mes dépens. Pour des secours de ma part, m' écrivoit-il, vous n' ignorez pas l' impuissance où je suis de vous en donner ; la plus petite somme que je pourrois vous envoyer incommoderoit extrêmement ma famille, ainsi ne comptez que sur vous seul. Il me prévenoit, car je ne lui avois pas touché cette corde, sachant qu' il étoit fort inutile.

Cette réponse, à laquelle je m' attendois, ne me causa aucune altération. Mais n' en recevant point de l' adorable Ferdinande, j' éprouvai ce qu' un amour sans retour peut faire sentir de plus rigoureux. Mon associé vint me voir au moment que j' étois livré à de cruelles réflexions. Il ne lui fut pas mal-aisé de s' en appercevoir ; mon visage et mes yeux lui marquoient assez la situation de mon coeur. Qu' avez-vous ? Me dit-il ; ne me jugez-vous pas

digne de votre confiance ? Vous savez, reprit-il, Mr. Le chevalier, que rien ne soulage mieux nos peines que de les déposer dans le sein de nos amis. Mettez-moi, je vous prie, ajouta-t' il, au nombre des vôtres ; vous m' éprouverez quand il

p76

vous plaira, et je me flatte que vous m' en trouverez digne.
Cette ouverture, qui me parut naturelle, sembla apporter quelque soulagement à mes peines. Je sentis le vrai de son discours, et je m' y rendis. Après avoir répondu à ses politesses avec une cordialité égale, je lui racontai toutes mes affaires, sans lui déguiser l' amour violent que j' avois pour ma cousine. Quant aux affaires d' honneur que vous avez eues, c' est moins que rien : il est aisé de renoncer à sa patrie, et de trouver ailleurs de quoi s' en dédommager. Je suis à peu près dans le même cas, reprit-il ; mais je n' ai jamais été sensible à mon exil. Je me suis tiré d' affaire par-tout, à coup sûr, avec moins de moyens que vous. Tranquillisez-vous donc sur cet article. Mais pour les affaires de votre coeur, je n' ai point de conseil à vous donner, ou tout au plus, je vous conseille de vous faire ici une maîtresse propre à remplacer celle que vous perdez ; à moins que vous ne veuillez attendre du temps la guérison de la blessure que l' amour vous a faite.
Ses conseils étoient sages et solides ; je

p77

les avois déjà mis en oeuvre quant aux affaires qui m' exiloient de ma patrie ; mais Ferdinande étoit trop profondément gravée dans mon coeur pour que le temps même fût capable de l' en effacer. Toutes les autres beautés, toutes celles de Bruxelles, et c' est dire beaucoup, me paroisoient insipides et rebutantes. Je lui parlai en conformité de ces sentimens. Il me plaignit, et avant de me quitter, il me donna

rendez-vous au café ordinaire, d' où nous devons aller à une partie de jeu qui doit se faire chez le Duc D' Ar. Il y avoit de l' argent à gagner.

Nous y arrivâmes comme la partie se lioit. C' étoit un gros pharaon, ou la plus petite masse étoit d' un louis, c' est-à-dire, une pistole de Brabant. Le jeu étoit trop fort pour que nous fussions assez hardis pour jouer tous deux. Je le laissai faire, et il réussit. Sa manière de jouer me parut aussi sûre que sage. Il prenoit toujours une seule carte au commencement de la taille, la couvroit de deux louis. S' il perdoit, il prenoit une autre carte, sans avoir égard aux faces des deux colonnes ; il ne pouvoit jamais deux fois la même ; et il la

p78

couvroit de quatre louis. Si elle étoit encore faite, il massoit huit louis sur une autre, et il continuoit de la sorte jusqu' à ce que sa carte vint à gain. De façon que chaque fois qu' il gagnoit, il avoit toujours deux louis de profit. Mais la taille ne fut-elle qu' à moitié quand il avoit gagné, il en attendoit une autre pour rejouer. Il tint pied à boule au banquier, quoiqu' il taillât jusqu' au lendemain à dix heures du matin. Il n' y auroit pas eu de prudence à perdre un argent sûr. Le plus grand nombre de cartes qu' il perdit, ne passa pas la cinquième, et ordinairement il gagnoit la seconde ou la troisième. Je fus si surpris de la méthode de mon associé, que j' eus le lendemain la constance de passer la nuit avec lui, pour voir le nombre de cartes que je perdrois de suite. En douze heures de temps que l' abbé me tailla, je ne perdis jamais jusqu' à la quatrième.

Vers les dix heures du soir, le poète R, cet obscène epigrammiste, entra dans la salle du jeu, pour se relâcher sans doute de son travail. Je ne le connoissois pas ; mais l' ayant ouï nommer, je l' accostai. J' étois mis d' une certaine façon à

p79

n' en pas être mal reçu. Cependant je ne trouvai pas qu' il répondit à mes politesses. Je crois qu' il ne venoit-là que parce que la compagnie se trouvoit tout près de son appartement. Il logeoit dans un pavillon que le duc, plein de générosité, lui avoit donné dans son hôtel. à cela, ce seigneur joignoit sa table et mille autres bontés, dont il a été fort ingrat. Son coeur revêche et mal placé est marqué par cent traits indignes, qu' on ne sauroit ni justifier, ni pallier. Hé ! Comment pourroit-il avoir de la reconnoissance pour ses bienfaiteurs, lui qui a violé les devoirs les plus sacrés de la nature et du sang, en reniant son père, et laissant périr sa mère de misère, quoiqu' il fût très-en état de leur donner du secours ! Monstre affreux, qui ne sauroit être que du goût d' autres monstres, en quelque genre que ce soit. Voyant son air brutal, je m' éloignai de lui, résolu d' éviter les occasions de donner l' essor à ma vivacité. Je prévoyois que si j' avois continué de l' entretenir, j' aurois pu m' exposer à des affaires, dont j' avois raison d' être las. Ce visage me déplaisoit infiniment. Je m' éloignai d' une si

p80

bourrue perspective, et je m' approchai de mon associé qui avoit vent en poupe. Le banquier ayant quitté, nous fûmes à notre café, pour nous refaire de la veille de la nuit par une tasse de chocolat. Le profit montoit à cinquante louis, que nous partageâmes, comme nous en étions convenus en nous associant. Quoique nous jouassions de moitié, nous avions chacun notre fond, et nous partageions sur le champ le produit de la fortune. Plus cette inconstante me favorisoit au jeu, moins j' espérais ses faveurs dans mon amour. Hélas ! Si elle m' eut laissé le choix, j' aurois perdu tout mon bien, et j' eusse possédé Ferdinande. Le gain de tout l' or du monde n' étoit pas capable de me rendre son absence supportable ; je ne supportois guères moins son silence. Il y avoit plus de cinq semaines que je lui avois écrit, et je n' en recevois point de

réponse, quoique j' en eusse pu recevoir par quatre ordinaires. Toutes mes réflexions étoient vaines dans cette conjoncture ; je ne pouvois m' en prendre qu' à mon malheureux destin.

Cependant le séjour de Bruxelles me

p81

devenoit de jour en jour agréable, autant que je pouvois être susceptible de plaisir. J' y fis connoissance avec la principale noblesse, chez qui j' avois une très-gracieuse entrée. Tout étoit capable de dissiper mon chagrin, s' il n' eût pas été si fondé. Il prit néanmoins fantaisie au destin de me regarder d' un oeil de pitié. Il finit mes peines lorsque j' y pensois le moins.

Un jour que je jouois au piquet dans mon café ordinaire avec un officier des troupes de l' empire, le fils de mon hôtesse vint me dire à l' oreille, qu' un jeune cavalier françois m' attendoit au logis. Le coeur me tressaillit, et je ne savois à quoi en attribuer les mouvemens. J' éprouvois des symptômes que je ne pouvois démêler. Heureusement la partie finissoit ; car s' il m' eût fallu jouer davantage, je n' aurois su comment m' y prendre : je sortis, et je courus au logis d' un mouvement machinal.

Ciel ! Quel spectacle ne s' offrit point à mes yeux ! Comment pus-je le voir sans mourir ! C' étoit Ferdinande, qui sous un habit de cavalier me sauta au cou, et me rendit immobile. Silence, me dit-elle à

p82

l' oreille, et mesurez vos termes. Ces mots me réveillant comme d' un sommeil léthargique, me rappellèrent les sens et la raison, et me firent voir la conséquence de la précaution qu' exigeoit notre amoureux mystère.

Soyez le bien arrivé, lui dis-je mon cher chevalier ; je suis charmé de vous voir ; et après quelques politesses, qui ne pouvoient donner rien à entendre, je pris

la clef de mon appartement, et nous y montâmes, Ferdinand et moi. Ce fut alors que notre mutuelle tendresse prenant son essor, nous nous embrassâmes mille fois, nous disant ce que l' amour peut dicter de plus doux et de plus touchant. Dieux ! Ne fûtes-vous point jaloux de cette réunion ? Et votre jalousie vindicative ne vous déterminait-elle pas à en borner de si près la durée. Ayant épanché toute notre tendresse, nous prîmes nos mesures pour tenir caché tout le mystère de nos amours. Il se trouva un appartement vuide, qui étoit fort à propos de plein pied avec le mien ; je l' arrêtai aussi-tôt pour Ferdinand, sous l' ancien nom de chevalier du conseil.

p83

Je bénis mille fois mon sort au milieu de mes infortunes, trop heureux de posséder l' objet du plus violent amour qui fut jamais. L' heure du dîner s' étoit passée sans nous en être aperçus. Ferdinand se sentant de l' appétit ; dînerez-vous aujourd' hui ? Me dit-elle d' un air badin. Par ma foi, lui répondis-je mon cher chevalier, votre présence m' a fait perdre le goût de toutes choses. Bon, bon, dit-elle, il faut manger pour vivre, et vivre pour s' aimer plus long-temps. Je donnai ordre à l' instant qu' on allât à mon auberge, pour me faire apporter un bon dîner. Il nous fut promptement servi. Je gratifiois si souvent les domestiques, qu' ils auroient quitté pour moi tous leurs chalands. Après le dîner, elle me dit que dans le dessein qu' elle avoit formé, à la vue de ma lettre, de me répondre de bouche, elle n' avoit pas jugé à propos de confier son secret au papier. Ayant appris votre sort, je me proposai d' en partager les disgrâces. Je n' ai pu exécuter plutôt mon dessein, parce qu' il ne m' étoit pas facile de prendre mes mesures. Puisque le destin vous éloigne pour toujours de notre commune

p84

patrie, je lui ai dit un éternel adieu,
pour adopter celle où vous trouverez un
asyle.

Jamais situation ne fut pareille à la mienne,
quand j' appris la résolution de la
fidèle Ferdinande. J' en frémis. La crainte
de la voir réduite à la misère que j' avois
en perspective, contrebalançoit si fort la
joie que j' avois de la posséder jusqu' à la
mort, que j' eus de la peine à résister au
cruel combat qui se livra dans mon coeur.
Embarrassé à lui répondre, je me jetai à
ses genoux, en la conjurant de ne pas
s' exposer aux disgraces qui me
menaçoient. J' en soutiendrai seul toutes les
rigueurs ; mais de vous les voir éprouver,
j' en aurois un si grand créve-coeur que je
ne saurois y résister, et j' en mourrois de
tristesse et de rage.

Tranquillisez-vous, mon cher cousin,
me dit-elle, et ne prévenez point ainsi les
choses sinistres. Si nous devons les
éprouver, elles n' arriveront que trop-tôt.
Ne nous repaissons donc, vous et moi, que
de ce que l' amour et la fortune ont de
plus doux. Le ciel doit certainement favoriser
notre tendre union, puisqu' il l' a

p85

formée dès notre enfance. Nous l' avons
fomentée ; nous en avons serré les noeuds
par un amour fidèle et constant. Si les
loix condamnent la nature, la nature est
autorisée des dieux : attendons-en, au
contraire, la récompense de notre fidélité ;
nous n' avons rien fait qui puisse les irriter,
ni mériter leur juste colère.

Que de force, m' écriai-je, que de
raison dans un sexe fragile, que les insensés
en trouvent incapable ! C' en est fait, lui
dis-je, souveraine de mon ame, j' oublie
le passé, je ne pense plus à l' avenir ; le
présent est le seul bien que vous et moi
devions mettre à profit. Ciel ! M' écriai-je
encore, soutiens-nous dans de si heureuses
dispositions !

Point de foiblesse, reprit-elle, mon
cher coeur ; la fortune n' écrase que les ames
lâches ; forçons-là par notre fermeté à
nous être favorable. Elle n' eut pas achevé
de parler, qu' on frappa à la porte. C' étoit

l'abbé Carraccioli, qui entra, à son ordinaire, presque aussi-tôt qu'il eut frappé. Je vous croyois seul, me dit-il, sans quoi je ne serois pas entré si hardiment. Je lui répondis qu'il ne seroit

p86

jamais de trop chez moi, en quelque compagnie que j'y fusse. Il reçut ma politesse ; et nous ayant remarqué quelques traits ressemblans et le même accent, il crut que le prétendu chevalier étoit mon parent. Il me demanda s'il se trompoit ? Je lui dis que son discernement étoit juste. Il me félicita de son arrivée, et se retira en concluant qu'apparemment on ne me verroit point de ce jour-là au café. Vous l'avez deviné, lui dis-je, Mr. L'abbé ; mais j'espère que nous vous reverrons ici ce soir, car je vous prie d'y venir manger un poulet ; nous vous attendrons. Il me promit d'y venir, et me tint parole.

La soirée se passa fort agréablement. Le chevalier du conseil trouva l'abbé fort de son goût. Il étoit toujours de belle humeur ; mais il la porta ce soir-là au dernier période. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller celle de Ferdinand. L'abbé en fut charmé. Il lui demanda son amitié, qu'elle lui accorda de la meilleure grace du monde. à la fin du souper, il faut, dit-il, que je paie à présent mon écot, et tirant cinq louis de sa poche ; voilà, reprit-il, le produit de ma fortune dans

p87

mon après-dîner. Je lui en remis deux, j'en avois gagné quatre dans la matinée. Ne perdons point courage, mon cher associé, dit-il en se levant de son siège ; il en sera peut-être de nous comme de la règle de grammaire, qui porte que deux négations valent une affirmation ; peut-être que de malheureux que nous étions tous deux avant de nous connoître, il en résultera un couple heureux. Dès qu'il fut sorti, je prévins la

curiosité de Ferdinand, et lui rendis compte de l' association que j' avois faite avec l' abbé. Elle m' est fort avantageuse, lui dis-je, et si la fortune continue à nous rire, nous serons en état de figurer dans Bruxelles. Depuis environ deux mois que j' y suis arrivé, j' ai trente louis de profit au-delà de ma dépense. Elle me témoigna d' un ton assez indifférent qu' elle en étoit bien aise, et elle se tut tout court. Vous avez encore quelque chose à dire, lui dis-je ; parlez librement, et développez-moi, je vous prie, votre pensée. Puisque vous le voulez, reprit-elle, je vous prends au mot ; et elle me dit qu' elle seroit au désespoir que le jeu m' engageât dans de

p88

mauvaises affaires, sur-tout si l' abbé, avec qui j' étois de moitié, violoit en jouant les loix de la franchise et de la fidélité, qui, comme vous savez, ajouta-t' elle, sont encore plus sacrées au jeu qu' en tout autre commerce. Je la rassurai sur cet article, en lui disant que l' abbé avoit parmi les joueurs de la cour et de la ville, la réputation du plus beau joueur du monde. Cela me fait plaisir, dit-elle ; et tirant sa bourse, voilà, reprit-elle, tout le bien que j' espère ; joignez-le au vôtre avec autant d' empire que vous en avez sur mon coeur. C' est, ajouta-t' elle, tout ce que j' ai pu glaner chez mes amis. J' ouvris la bourse, et j' y trouvai deux cens louis. C' étoit une ressource considérable dans la situation où nous étions. Ciel ! Que n' a-t' elle été de plus longue durée ! Ferdinand, que je ne nommerai plus que mon cousin, dormit jusqu' au lendemain fort tard, pour se refaire de la fatigue de son voyage. Elle n' avoit rien emporté que la bourse dont elle m' avoit fait dépositaire. Pour moi, qui étoit fort matineux, je me levai à l' ordinaire pour aller au café joindre mon associé. Je laissai ordre

p89

en partant, de dire à mon cousin qu' il attendit mon retour. Je ne l' aurois point quitté, s' il ne m' eût fallu prendre langue avec l' abbé pour continuer notre commerce. Il y étoit déjà avant que j' y arrivasse ; il étoit même aux prises avec un officier allemand, qui n' aimoit pas moins le jeu que lui. J' attendis qu' ils eussent fini. Nous primes ensemble le chocolat, et il me dit que les joueurs avoient fait partie d' aller dans la forêt de Soing voir la chasse de l' archiduchesse ; et que si je voulois la faire voir à mon cousin, il nous accompagneroit. Je lui répondis qu' il étoit trop fatigué pour faire cette partie, et que d' ailleurs l' affaire qui l' obligeoit de quitter la France étant de la nature de la mienne, il me paroissoit n' avoir pas beaucoup de goût pour les plaisirs tumultueux. Donnons-lui un peu de relâche, ajoutai-je ; le temps pourra le tranquilliser. Vous avez raison, me repliqua-t' il : cependant comme nous sommes libres aujourd' hui, je serois d' avis que nous prissions l' air ; nous pourrions fort bien aller dîner ensemble à Ixel. La proposition me plut ; je me chargeai de

p90

la rendre agréable à mon cousin, et je fus le joindre, ayant parole de l' abbé qu' il viendroit nous prendre à onze heures. Il n' en étoit encore que huit lorsque j' arrivai au logis, où je trouvai mon cousin prêt à sortir. Nous avions autant de temps qu' il en falloit pour aller lui acheter des hardes. Nous sortîmes à ce dessein, et je l' équipai parfaitement bien. Après avoir fait nos emplettes, nous trouvâmes l' abbé qui nous attendoit au logis. Nous en sortîmes aussi-tôt pour exécuter notre partie. Ayant rencontré hors de la porte de Namur un étranger que j' avois vu plusieurs fois au café, écoutant tout ce qui s' y disoit et ne disant jamais mot, je saisis l' occasion de satisfaire la curiosité que j' avois depuis long-temps de l' entretenir. Il faisoit notre chemin ; et comme si nous eussions eu tous deux le même desir, nous nous joignîmes sans aucune façon. Mon cousin prit les devans avec l' abbé. C' étoit un cavalier d' un certain âge,

mais de très-bonne mine. Je lui trouvai
beaucoup d' esprit et de sagesse. Notre

p91

conversation de générale qu' elle fut d' abord,
devint particulière. Il me dit qu' il
n' avoit quitté la Calabre sa patrie, que
pour satisfaire la passion qu' il avoit de
voyager. Je me contentai de lui faire
pressentir qu' une affaire d' honneur m' avoit
éloigné de la mienne, ainsi qu' un de mes
parens qu' il voyoit devant nous avec un
abbé. Il me plaignit, voyant que mon exil
n' étoit pas volontaire ; et après m' avoir
fait des offres de service, il voulut me
quitter, disant que l' heure du dîner s' approchoit.
Je le priaï avec tant d' instances
d' accepter celui que la beauté du jour
nous invitoit d' aller prendre à la
campagne, qu' enfin il l' accepta. Nos minois lui
plurent, et il parut touché de nous voir
si jeunes dans l' embarras.
Cependant nous ne parlâmes plus de
rien qui fût capable de nous attrister. Le
dîner se passa avec beaucoup d' enjouement,
et nous nous réjouîmes on ne peut pas
mieux. L' abbé, qui étoit toujours de belle
humeur, s' y donna carrière entière. Nous
ne fûmes pas en reste, chacun se mit en
frais de gaieté, et nous profitâmes du
beau jour, jusqu' à la nuit avancée, que

p92

nous rentrâmes dans la ville. Nous parûmes
tous fort contents de l' agréable partie
que nous venions de faire.
J' étois si charmé de la conversation que
j' avois eue avec l' étranger, qu' elle me
roula toute la nuit dans la tête. Je me
rappelai sans peine à mon réveil tous mes
rêves. Je ne savois sur quoi étoit fondé
le plaisir que j' avois de m' y amuser. Je les
communiquai à mon cher cousin. Il me
dit qu' on avoit souvent en songe des
pressentimens fort justes. Que fait-on ?
Dit-elle ; peut-être cet homme est-il l' instrument
dont le ciel veut se servir pour
nous rendre service. Cette réflexion me
fit une si forte impression, que je le regardai
désormais comme une solide ressource.
Quoique je pusse m' en passer alors, je ne
laissai pas de prévoir que je pourrois en avoir
besoin. J' eusse été fort téméraire
de compter sur la fortune ; ses faveurs sont

rarement constantes. Le jeu d' ailleurs ne manque jamais d' avoir ses révolutions. Je pris donc la résolution de cultiver les bonnes grâces de cet honnête homme, qui me paroissoit fort en état de me rendre

p93

service dans l' occasion. Tous les momens que je n' employois pas au jeu lui étoient consacrés ; je ne manquois pas de l' accoster toutes les fois que je le voyois au café, et il me faisoit connoître le plaisir qu' il avoit de ma complaisance. Un jour qu' il m' y vit désœuvré, il me proposa la promenade. Je me prêtai à ses desirs, et nous allâmes au parc, qui tout fréquenté qu' il est, contient beaucoup d' endroits où l' on peut jouir de la solitude. Nous en choisîmes un, où nous étions sans témoins. Après que nous y eûmes fait deux ou trois tours ; me pardonneriez-vous, dit-il, une curiosité dont vous êtes le sujet ? Ne croyez pas, reprit-il, que j' aie l' impertinente démangeaison de savoir vos affaires. Non, mon cher monsieur, ce n' est pas là mon motif, j' en ai un autre qui est digne de mon coeur. Vous me paraissez élevé d' une façon à ne pas pouvoir vivre dans la dépendance. J' ai appris de votre bouche que vous n' avez point de bien à attendre de vos parens, non plus que votre cousin. Je m' imagine d' ailleurs que vous tâchez de vous tirer d' intrigue par le jeu, et je trouve

p94

cette ressource bien chancelante. Parlez-moi franchement, ajouta-t' il ; peut-être trouverai-je le moyen de suppléer à cet expédient peu solide. Cette ouverture me surprit agréablement : je crus qu' il parloit avec candeur, je voulus lui répondre du même ton. Je lui dis que quoique je n' eusse pas l' honneur de le connoître, toutes ses manières me persuadoient que j' avois à faire à un homme d' honneur. Je lui racontai toutes

mes affaires, sans lui en cacher la moindre circonstance. Je lui avouai même que mon prétendu cousin étoit ma parente et ma maîtresse, que je tremblois de n' être pas toujours en état de soutenir. Il me repartit, que si je voulois être sage et discret, il me mettroit en état de me passer de tout le monde. C' étoit un paradoxe pour moi ; mais sans y voir goutte ; il ne laissa pas de fonder mes espérances. Adieu, me dit-il ; trouvez-vous demain ici à la même heure, j' ai quelque chose à vous y communiquer.

Je fus au café en le quittant : j' y trouvai mon associé qui perdoit assez considérablement ; c' étoit la troisième séance où

p95

la fortune nous avoit tourné le dos. L' abbé ayant quitté le jeu, me joignit. La perte que j' ai faite est assez grosse, me dit-il ; mais j' ai un pressentiment que nous la réparerons dès aujourd' hui. Joignons nos fonds, me dit-il, et laissez-moi faire, vous aurez demain au matin de mes nouvelles. Je lui mis en main tout ce que j' avois de notre société. Il s' en alla je ne sais où, et je fus joindre mon cousin, qui s' amusoit plus de la moitié de la journée avec la fille de notre hôtesse, qui étoit fort aimable.

Nous montâmes dans notre appartement, où je lui répétai l' entretien que j' avois eu avec le cavalier avec qui elle avoit dîné à Ixel. Elle me conseilla de le ménager, me disant que la sympathie faisoit souvent les meilleurs amis. Je l' assurai qu' il ne tiendroit pas à moi de mériter son attention. C' étoit effectivement mon dessein. Je sentois que la fortune commençoit à se lasser de nous être favorable ; je ne comptois plus sur la ressource du jeu. Le lendemain assez matin je m' en fus au café à mon ordinaire, accompagné de mon cousin. Il y étoit déjà assez connu pour être accosté

p96

de plusieurs cavaliers, qui, je ne sais par quelle notion, recherchoient sa compagnie. Me trouvant dans la salle du billard avec un officier de ma connoissance, je lui demandai s' il n' avoit point vu l' abbé. Il me dit qu' il dormoit apparemment, parce qu' il avoit passé la nuit au jeu. Je l' y ai laissé à trois heures après-minuit, reprit-il ; il étoit même en perte. Je ne sais, ajouta-t' il, si la chance a tourné. Il ne me convenoit pas d' en demander davantage. J' avois d' ailleurs un pressentiment que nous perdriens tout de suite et notre profit, et notre fond. Je m' y tins et m' en consolai d' avance, en prenant du chocolat avec mon cousin et sa compagnie. Je fus persuadé que l' abbé répareroit dans son lit la veille de la nuit, comme cet officier me l' avoit insinué ; et laissant mon cousin au café, j' en sortis, après lui avoir fait signe que j' allois joindre mon homme. Le temps ne pressoit pas à la vérité, mais j' étois bien aise de lui prouver mon exactitude, et j' aurois été bien mortifié de le faire attendre. Il me joignit assez-tôt pour ne pas éprouver ma patience. Comment avez-vous passé

p97

la nuit ? Me demanda-t' il en m' abordant. Je lui répondis que je l' avois passé très-agréablement, et que j' avois eu le plaisir de m' entretenir avec lui pendant le sommeil. Qu' avez-vous pensé de moi ? Me dit-il ; parlez sans déguisement. Je lui repartis que je l' avois vu en songe me tendre une main secourable dans le fond d' un précipice où des inconnus m' avoient jeté, et qu' il m' avoit assuré en m' en retirant que ce seroit la dernière chute que je ferois, si je profitois de ses sages conseils. Il me repliqua que mon rêve s' accordoit avec ses sentimens, et que s' il avoit pris la liberté de me donner quelques avis, ce n' avoit été qu' à dessein de me mettre à l' abri des coups de la fortune. Je ne sais si je puis oser me promettre que vous ne manquerez pas de discrétion, et que vous n' abuserez pas de la facilité avec laquelle je me livre. On s' imaginera sans peine que prévenu de son pouvoir, sans

en connoître le fondement, je ne manquai pas de lui donner des assurances de ma discrétion. Oui, je lui protestois mille fois, dans les termes les plus énergiques et les plus touchans, que je ne me rendrois

p98

jamais indigne de ses bontés par ma légèreté, ni par quelque action lâche ou équivoque. Mais hélas ! Que l' homme est imprudent, et peu constant dans ses résolutions ! Content de mes promesses, et jugeant, comme il étoit vrai, que je les lui faisois avec toute la candeur possible, il tira une bourse assez enflée, et me pria de l' accepter. Ne vous informez pas, dit-il, de quelle part elle vient ; servez-vous-en noblement, mais modérément, à jouer. Ne vous refusez ni à vous-même, ni à votre cousin, aucun agrément de la vie. Tirez-en parti en honnête homme, et quand elle sera vuide, j' aurai le soin de la remplir. Nous nous séparâmes, et je courus au logis faire hommage à mon aimable cousin du présent que je venois de recevoir. Cette heureuse aventure mit la dernière main à ma félicité : eh ! M' en falloit-il davantage pour être le plus heureux des hommes ? Nous ne pouvions cependant nous imaginer, mon cousin et moi, d' où cet homme-là tiroit cet argent, et par quel sort il le répandoit si généreusement

p99

en notre faveur. Assurément, lui dis-je, mon cher cousin, c' est un de ces philosophes bienfaisans, qui ne courent le monde que pour leur plaisir, et pour en faire aux malheureux qu' ils en jugent dignes. Qu' importe, me répondit-il, d' où nous vienne ce secours ? C' est toujours la providence qui en est la directrice ; c' est elle que nous devons bénir, sans négliger de marquer notre reconnoissance au cavalier, qui par sa probité est digne d' en être l' instrument. Ses réflexions étoient judicieuses, et je les adoptai. Cependant

je vidai la bourse sur la table, et nous en comptâmes l' argent, ou pour mieux dire l' or ; car ce n' étoit que des ducats. Il y en avoit deux cens, que je mis entre les mains de mon cousin, où ils étoient plus en sûreté qu' entre les miennes. Mon coeur me pressoit de marquer ma reconnoissance à mon bienfaicteur ; aussi ne manquai-je pas d' épier le moment qu' il seroit au café. Je m' y rendis le lendemain des premiers, parce qu' il y alloit ordinairement de bonne heure, pour avoir le temps de s' aller promener après y avoir déjeûné. Il y avoit peu de temps que j' y

p100

étois lorsqu' il entra, et nous nous y trouvâmes seuls. Je l' accostai à mon ordinaire, et je lui marquai ma reconnoissance en des termes et d' un air qui prouvoient que mon coeur étoit vivement pénétré de ses bontés. Il m' interrompit, me priant de ne pas continuer à le contrister, en lui renouvelant la mémoire d' un si petit présent : le temps viendra peut-être auquel je pourrai vous en faire de plus considérables et plus dignes de moi ; et changeant tout-d' un-coup de sujet, il me demanda des nouvelles de mon prétendu cousin, dont je lui avois avoué le déguisement. Il me dit que si je voulois lui donner une preuve de ma probité, il falloit que je solemnisasse notre mariage. Je le lui promis, et dès que je l' eus quitté, je fus rejoindre mon cousin, et lui annoncer mon dessein et le desir de mon bienfaicteur.

On ne doit pas douter qu' elle n' y consentit de bonne grace. Mais nous n' aurions jamais réussi en Brabant, où la loi du prince est sur le pied de celle de France. J' en voulus conférer le lendemain avec mon inconnu, dont j' ignorois toutes les qualités, et jusqu' au nom. Il me répondit

p101

que le café n' étoit pas un lieu propre à traiter ce sujet. Il me demanda ma soupe ;

ce qui me fit un extrême plaisir. Nous serons libres chez vous, me dit-il, nous y terminerons cette affaire.

L'abbé qui me rencontra comme j'allois donner ordre au dîner, me confirma la perte qu'on m'avoit annoncée. Je le priai de croire que je n'étois plus en état de continuer notre société, et je lui témoignai prendre beaucoup de part à son malheur. Il faut espérer, me repliqua-t'il, que la fortune ne me tournera pas toujours le dos ; et en me quittant, il m'emprunta dix louis, que je jugeai à propos de lui prêter.

Mon généreux étranger étant venu demi-heure avant celle du dîner, il nous parla à Ferdinande et à moi de la manière du monde la plus cordiale. Il fut charmé de notre docilité, et sur-tout de la tendre éloquence dont elle lui parla de l'amour qu'elle avoit pour moi : en un mot, il fut content de nous trouver disposés à suivre ses conseils au sujet de notre mariage. Après que je lui eus allégué la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité

p102

de le célébrer en Brabant, je lui proposai le pays de Liège, où la discipline du concile de trente n'étoit pas encore établie, et qu'ainsi nous n'aurions aucune peine à trouver des prêtres qui nous donneroient la bénédiction nuptiale. Il goûta cet expédient, qui étoit presque le seul qu'on pût mettre en usage, et voulut être du voyage. Il étoit si sage, que je ne jugeai pas à propos de lui demander le secret.

Pour que l'abbé ne se doutât de rien, je le prévins sur mon absence de trois ou quatre jours, lui disant que mon cousin et moi allions à Gand, pour y voir un officier de nos parens qui étoit en garnison à Lille, et qui devoit faire la moitié du chemin. Il le crut, et nous souhaita un bon voyage, et je lui souhaitai une meilleure fortune. Le pauvre diable en avoit besoin, puisqu'il ne se soutenoit que par le jeu.

Nous partîmes, mon bienfaicteur, Ferdinande et moi, au jour fixé, et nous

allâmes dîner à Saintrond pour y prendre langue. Le hasard nous conduisit dans un cabaret, dont le maître avoit un fils prêtre

p103

et curé d' un gros bourg nommé Bourgklone, qui étoit autrefois une ville nommée Looz, capitale du comté de ce nom. L' ayant prié de nous informer des formalités qui s' observoient dans les mariages au pays de Liège où nous étions, il nous en instruisit avec beaucoup de précision, et nous proposa de nous mener chez son fils. Nous acceptâmes ses offres, l' assurant que nous ne serions pas ingrats. Il nous promit de faire notre affaire, et nous nous disposâmes à le suivre. Voilà d' abord le principal obstacle surmonté ; il ne s' agissoit plus que de vaincre celui qui m' embarrassoit le plus. Je ne voulois pas absolument que Ferdinande fût connue dans Bruxelles pour ce qu' elle étoit. Il étoit donc question qu' elle reprît les habits de son sexe, afin de recevoir la bénédiction nuptiale, sans que notre cocher s' en aperçût. Il n' est pas possible de compter sur la discrétion d' un homme de cette étoffe, quelque cher qu' on puisse l' acheter. L' amour, fécond en expédiens, m' en inspira un, qui nous parut le plus conforme à mon dessein. Je m' étois muni de toutes les nipes nécessaires à ma cousine

p104

pour reprendre son état de fille, et je les avois renfermées dans un porte-manteau, qui en route et à l' auberge n' étoit pas sorti de dessous mes yeux. Voici comment je m' y pris. Arrivant à Bourgklone, nous descendîmes dans un cabaret assez voisin de la maison du curé, et y ayant laissé Ferdinande, nous allâmes, mon hôte, mon bienfaiteur et moi, rendre visite à ce bon prêtre, qui sous les auspices de son père nous reçut fort gracieusement. Je lui dis, qu' une demoiselle de condition, qui

n' avoit ni père ni mère, et avec qui j' avois été en certaine liaison, se voyant deshonorée pour ainsi dire dans sa province, m' étoit venue joindre à Bruxelles, dans l' espérance que je l' épouserois, comme je le lui avois promis. Je suis homme d' honneur, repris-je, monsieur, et je veux, à quelque prix que ce soit, lui en donner des preuves en lui tenant parole. Elle a eu la prudence, continuai-je, de déguiser son sexe, pour que notre réunion se fit sans scandale. J' espère, monsieur, que vous aurez la bonté de la terminer

p105

en nous donnant la bénédiction nuptiale. Elle attend à l' auberge, où nous l' avons laissée, une réponse favorable de votre part à ses vœux légitimes. Ses espérances sont fondées sur votre caractère bienfaisant et sur vos lumières, qui ne peuvent manquer de vous inspirer à remettre dans la bonne voie ceux qui s' en sont égarés.

Le père appuyant de ses sollicitations le discours pressant que je venois de faire, le fils se laissa persuader. Il me répondit, *à tout pécheur miséricorde ; je consens, dit-il, à finir le scandale en vous recevant au sacrement ; faites venir votre promise, et nous finirons cette affaire.* mais, lui dis-je, Mr. Le curé, il faut que vous étendiez votre bonté jusqu' à permettre qu' elle vienne ici en habit d' homme, pour y reprendre les habits de son sexe que j' ai fait apporter dans notre carrosse. *faites-là venir seulement,* me repliqua-t' il ; *l' habit ne fait pas le moine. Quelque travestie qu' elle soit, je connoîtrai bien si elle est du genre féminin.* j' eus un vrai plaisir de me voir délivré de cet embarras ; mais je n' aurois jamais prévu l' expédient dont se servit le curé

p106

pour distinguer les sexes. Cependant mon bienfaiteur s' empressa d' aller chercher Ferdinand, qu' il informa de l' heureuse issue

de notre visite. Dès qu' elle parut, je juge déjà par son beau teint que ce n' est point un garçon, me dit le curé, et qu' elle est même belle fille : mais ce n' est pas assez pour exclure de mon esprit *omnem dubitandi formidinem* : il me reste, ajouta-t' il, une autre petite épreuve à faire, pour fonder ma certitude.

Elle entra dans la chambre où nous étions ; le curé la fit asseoir, et après lui avoir fait quelques politesses pédantesques, il la pria de se lever pour procéder à son examen. Ne soyez point scandalisés, nous-dit-il, mes amis ; je vais faire les choses *cum moderamine inculpata curiositatis* . Il pria aussi-tôt Ferdinande de lever autant qu' elle pourroit les yeux au plafond de la chambre, pour lui faire étendre le cou. Elle le fit, et aussi-tôt le bon prêtre s' écria : bon, voici une des preuves que je cherche, elle n' a point le signe des mâles, je veux dire le quartier de pomme qui demeura et s' attacha au gosier d' Adam, lorsqu' il mangea ce fruit à la

p107

sollicitation de sa femme. Tous les hommes l' ont hérité de ce malheureux grand-père, mais jamais femme ne l' a eu. Ce n' est qu' au genre masculin que ce morceau funeste et ignominieux se communique par la voie de la génération, et qu' il lui reste attaché au gosier d' une manière à ne pouvoir le cacher.

Notre hôte, mon bienfaiteur et moi, nous tendîmes aussi-tôt et sans réflexion le cou comme des grues ; et nous étant entre-regardés, nous fîmes un éclat de rire, qui fit perdre le sérieux au curé. Ferdinande ne pouvant garder sa gravité, ne put s' empêcher d' éclater aussi-bien que nous. Le curé reprenant son sérieux ; à l' autre preuve, dit-il, qui me suffira pour confirmer celle-ci. Il prit un tapis qu' il étendit sur le plancher, et après m' y avoir fait coucher sur le dos, il pria son père et mon bienfaiteur d' aider Ferdinande à s' y coucher auprès de moi et dans la même attitude. Nous n' y eûmes pas demeuré deux minutes, qu' il nous fit lever. En voilà autant qu' il en faut, nous dit-il, elle est

réellement femelle, ajouta-t' il ; et vous,
s' adressant à moi, vous êtes un mâle. Elle

p108

est garnie des coussinets de nature *à parte ante et à parte post* . Monsieur, parlant encore de moi, n' en est point pourvu ; car la nature *nihil agit frustra* , mais aussi *non deficit in necessariis* . Il nous fit ensuite un discours physique de sa façon, où il s' étendit beaucoup sur les caractères qui distinguent l' homme de la femme, indépendamment de l' essentiel.

C' est une des plus plaisantes scènes que j' aie eue de ma vie. Mon inconnu, sage au possible, étoit dans une admiration aussi profonde que s' il eût été spectateur du plus surprenant phénomène de la nature. Pour Ferdinande, elle pensa étouffer de rire. Elle eut toutes les peines du monde à rappeler son sérieux pendant les cérémonies de notre mariage.

Le curé les célébra sur le champ dans sa chambre ; il les fit précéder d' une exhortation sur l' institution du mariage, et il les finit par une autre sur l' usage légitime que nous en devons faire. Voilà qui est fait, nous dit-il en finissant ; et m' embrassant, il ajouta que nous étions aussi-bien mariés qu' Adam et Eve. Est-ce parce que nous ne faisons plus qu' un mon époux et

p109

moi, dit Ferdinande au curé, que vous avez cru me baiser en la baisant ? Non, ce n' est point en ce sens que nous ne faisons qu' une même personne ; et l' ayant accosté, elle lui donna plus de trente baisers à droite et à gauche, tournant la tête du pauvre curé, qu' elle avoit saisie de ses deux mains, comme celle d' une pagode. Ha ! Dit le curé sortant des mains de Ferdinande, je n' ai tant baisé de ma vie, la tête m' en tourne. Et à moi, riposta Ferdinande, les coussinets en tremblent. Les éclats de rire que nous excita cette repartie finirent la scène, et se bornèrent enfin à nous mettre en belle humeur. Mon bienfaicteur, toujours généreux, joignit le curé sans m' avoir prévenu, et lui mit dix louis dans la main. J' ai appris ensuite de son père, que cette somme faisoit au moins la quatrième partie de son revenu. Le temps s' étoit écoulé insensiblement,

et l' heure du souper approchoit. Ce bon curé me parut si galant-homme, que je le priai de nous prêter sa table pour souper. Il m' entendit à demi-mot, et accepta de bonne grace ma proposition. Je m' en allai au plus vite à l' auberge, et

p110

j' y fis préparer un meilleur souper que je n' aurois osé espérer dans un petit lieu comme Borgklone. Il nous fut servi chez le curé, qui s' étant mis en train nous fit passer la nuit à table. Ferdinande, qui étoit au comble de la joie, chanta plusieurs chansons assez libres, dont le curé voulut avoir des copies. Elle se fit un vrai plaisir de les lui donner le lendemain avant notre départ.

Nous prîmes congé, et il nous souhaita mille bénédictions, nous priant bien de le voir si nous passions quelque jour de ce côté-là. Nous lui en donnâmes parole, et nous partîmes pour Bruxelles, où nous arrivâmes à la brune. Mon épouse pria de si bonne grace mon bienfaiteur de nous accorder la soirée, que nous eûmes le plaisir de le posséder jusqu' à minuit, beaucoup au-delà de son ordinaire ; car il m' assura, quand je l' accompagnai à son appartement, qu' il y avoit plus de trente ans qu' il n' en avoit tant fait, et qu' il étoit ordinairement couché à neuf heures en toute saison. Je me félicitois de son excès, qui me procuroit la connoissance de son logis, que j' avois ignoré jusqu' alors.

p111

De retour auprès de Ferdinande, je me jetai à ses genoux, la priant de me dire ingénument si elle pensoit que je pusse lui donner encore quelque preuve de mon amour. Eh ! Pourriez-vous, dit-elle, en trouver à me donner ? Non, non, reprit-elle, mon cher cousin, je n' ai plus rien à désirer ; la mort se présentera quand il lui plaira ; contente de mon sort, je la recevrai sans nulle peine. Quelle vienne

donc le plus tard qu' il est possible, lui dis-je, pour ne pas rompre notre tendre union, qui devrait être éternelle. Objet des bontés de mon bienfaiteur, et uniquement aimé de ma propre épouse, je passois la vie avec une douceur inespérée, qui m' indemnisoit agréablement de toutes les espérances que j' avois en France ; et d' autant plus, qu' ayant appris la mort du Duc D' Orléans, je me consolai bien vite de la perte des faveurs que j' en attendois, et dont, selon les apparences, je n' aurois jamais joui. La mort imprévue qui l' enleva, ne lui eut pas donné le temps de me placer. Ma chère Ferdinande me tenoit lieu de la plus puissante et de la plus affectionnée protection de tous les grands

p112

de la terre. Je lui proposai un jour de reprendre l' habit de son sexe, puisque nous n' avons plus de mesure à garder ; mais m' ayant prié de ne la point presser sur cet article, je ne lui en parlai pas davantage ; je me contentai de lui représenter l' embarras où nous nous trouverions, si notre mariage venoit à nous produire du fruit. Hé bien, dit-elle, en ce cas là je vous avertirai d' assez bonne heure, pour que vous ayez le temps de m' éloigner de cette ville, et de me placer en quelque lieu où vous et moi ne soyons connus de personne, et j' y pourrai revenir sur le même pied que j' y suis. Je me trouve bien dans mon déguisement, ajouta-t' elle, il favorise l' envie que j' ai de ne plaire qu' à vous seul ; car sous l' habit que je porte, qui est le cavalier qui s' avisera de donner quelque assaut à ma fidélité ? Laissez-moi donc dans l' état où je suis, reprit-elle ; mon amour en sera plus pur, et votre tranquillité à l' abri de toute inquiétude. Quelques jours après notre mariage, mon inconnu vint nous voir à l' heure du dîner, et me fit le plaisir de se prier à manger la soupe avec nous. Il ne nous entretint

p113

pendant la table, que de la défiance
qu' on devoit avoir du monde entier et
de soi-même. Vous pouvez compter,
dit-il, que l' intérêt est le premier mobile des
hommes ; il ne faut point passer avec eux
les bornes que nous assignent les loix de
la politesse et de la société civile. Il nous
dit plusieurs autres choses de cette nature,
dont il nous donna des preuves sensibles.
Un moment avant de quitter la table, il
adressa la parole à mon épouse, que j' ose
dire avoir été l' objet de son estime et de
son amitié. Je suis charmé, lui dit-il,
madame, de vous voir dans l' heureux état
auquel vous aspiriez. Le ciel veuille en
prolonger la durée autant que vous pouvez
le souhaiter ; je serois charmé qu' il m' eût
choisi pour contribuer à votre satisfaction.
Mon épouse, qui avoit pour lui une
estime toute particulière, lui répondit
avec des sentimens de la plus vive reconnoissance. Elle
le remercia avec des graces
infinies de tous les bienfaits que
j' avois reçus de lui, et qu' elle avoit
partagés avec moi. Elle auroit continué sur ce
ton, lorsqu' il l' interrompit, pour la prier
de ménager son coeur, qui se reprochoit

p114

de ne pouvoir se satisfaire ; et tirant une
bourse de sa poche, c' est à vous, madame,
que je fais ce présent, dit-il en la lui
présentant ; le motif qui me conduit est
désintéressé ; je ne bute qu' à m' assurer votre
estime au même degré que vous me l' avez
déjà témoignée. Nous lui répondîmes
d' une voix, mon épouse et moi, que nous
le regardions avec raison comme un père
tendre et bienfaisant, que le ciel nous
procuroit en sa personne.
Après qu' il fut sorti, nous ouvrîmes la
bourse, où nous trouvâmes deux cens ducats.
Ces présens qui étoient assez fréquens,
nous jetoient dans un étonnement
dont nous ne pouvions revenir. Que
penser en effet du bon coeur de cet étranger,
et des libéralités par lesquelles il
nous en donnoit de si généreuses marques ?
Nous donnâmes, elle et moi,
l' essor à nos idées, mais nous n' en pûmes

jamais fixer aucune. Nous résolûmes
donc d' imposer silence à notre curiosité ;
et de jouir tranquillement des bienfaits
reçus. Nous prîmes certainement le bon
parti ; car à quoi bon nous casser la tête
pour découvrir une source, dont le ruisseau

p115

nous étoit si utile ? Nous nous contentâmes
d' en faire un usage gracieux. Nous
nous mîmes en nippes et en bijoux, pour
avoir une ressource en cas que cette source
précieuse vint à tarir. C' étoit là le seul
objet de notre inquiétude ; mais elle n' étoit
pas capable de répandre de l' amertume
dans nos plaisirs. Nous les goûtions
dans toute leur étendue, sans nous embarrasser ni
de leur durée, ni des peines
que le destin pouvoit nous préparer. L' abbé
que j' aimois véritablement, et pour
qui mon épouse avoit une véritable
considération, les partageoit assez souvent ;
et nous nous trouvions, mon épouse, lui
et moi, dans des parties de campagne,
de promenade et de jeu, qu' il avoit soin
de lier pour nous faire passer la vie
agréablement. ô l' heureux temps ! Hé ! à qui
dois-je m' en prendre qu' à moi seul, s' il
n' a pas été d' aussi longue durée que je
l' espérois ?
L' abbé m' avoit faufile avec un gentilhomme
de ses amis, avec qui nous allions
de temps en temps souper chez un fameux
traiteur. Mon épouse y venoit quelquefois,
mais le plus souvent elle refusoit

p116

la partie ; la compagnie de la fille de notre
hôtesse l' amusoit beaucoup mieux ; elle la
préféroit à nos parties où elle s' ennuyoit,
parce qu' on la sollicitoit à boire, elle
qui ne buvoit jamais de vin sans eau, et
qui en buvoit même très-peu.
Un jour que je donnai à souper à l' abbé
et à ce gentilhomme, notre ami commun,
j' eus le malheur de me rendre indigne des faveurs de
mon inconnu. Le vin est

capable de jeter dans les plus grandes folies le plus sage des hommes. J' en fis, pour mon malheur, et je l' avoue à ma confusion, la fatale expérience. Vers la fin du souper, où nous avions bu copieusement, le cavalier de notre compagnie témoigna beaucoup de surprise de me voir dans un état brillant, malgré l' aveu que je lui avois fait plusieurs fois en présence de l' abbé et du Baron De Broc que j' obtiendrois plutôt trente ruades du cheval de bronze du Pont-Neuf, qu' une lettre de change de vingt pistoles de mon pays. Comment diable faites-vous ? Me dit-il. Vous vous entretenez noblement dans Bruxelles, votre cousin et vous : à la figure que vous faites, on diroit que vous

p117

avez une mine intarrissable d' or et d' argent. Un certain air fanfaron que j' avois perdu depuis mes malheurs me saisissant dans ce moment, je lui répondis que j' en étois surpris moi-même. L' argent ne me manque pas, repris-je : un ruisseau, dont je ne connois pas la source, m' en fournit non-seulement au-delà de mes besoins, mais même beaucoup au dessus de mes desirs : je ne sais si c' est d' un homme ou d' un diable que je le reçois ; mais mille, deux mille louis et plus, me seroient faciles à trouver en un quart d' heure. Pour moi, dit l' abbé, malgré mon étonnement, je n' ai jamais voulu toucher cette corde : content de trouver de l' argent dans votre bourse, je me suis fort peu embarrassé d' où il vous vient.

Parbieu, messieurs, leur dis-je plein de vin, vous en trouverez toujours chez moi à votre service ! Je ne crois pas devoir vous en faire un mystère ; mais je puis vous dire que j' ai un petit bout d' homme que l' enfer a suscité pour me faire du bien ; car le ciel qui fut toujours d' airain et de bronze à mon égard, ne s' avise certainement pas de penser à mes besoins. Ce petit

p118

diable est très-humain, il m' aime, et
je fais devant lui le chien couchant. Il
m' ordonne de faire usage de ses bienfaits
et de me divertir, sans rien épargner. Je
m' aime trop pour lui désobéir ; à ce prix-là
je lui serai toujours soumis. Le cavalier
qui avoit de hautes idées de la pierre
philosophale, dit que ce pourroit bien être
un des adeptes, dont il paroissoit fort
peu dans le monde, quoique selon lui il
y en eût plus qu' on ne pensoit. L' abbé
qui traitoit cette science de chimère, repartit
qu' il croiroit plutôt que c' étoit quelque
faux-monnoyeur, qui étoit assez
prudent pour ne pas s' exposer à la
sévérité des loix.

Ne fus-je pas assez ingrat et assez fou
de pencher pour le sentiment de l' abbé ?
J' enchéris sur lui, et je me proposai d' examiner
mon homme de si près, que je
découvrierois le métier qu' il faisoit. Allons,
dis-je, messieurs, buvons à sa santé. Ayant
rempli nos verres, nous les vuidâmes ;
l' un à la santé du bon philosophe, l' autre
à la santé du libéral faux-monnoyeur,
et moi je bus à la santé du plus bienfaisant
de tous les diables. De quelle rage ne

p119

fus-je point saisi dans ce fatal moment ?
Quelle ingratitude, grands dieux ! Je
devois du moins consulter mes intérêts,
puisque j' avois le coeur assez mauvais pour
dénigrer mon aimable bienfaiteur !
Mais je poussai la perfidie bien plus
loin ; elle alla jusqu' à me faire promettre
à mes deux amis de le leur faire connoître. Le
ciel qui l' aimoit sans doute, et
qui vouloit me punir, me mit dans l' impuissance
de tenir ma parole. Je trouvai mon
homme le lendemain au café, où il s' étoit
arrêté plus long-temps qu' à l' ordinaire ;
je l' accostai comme de coutume,
et je lui demandai comment il se portoit.
Il me répondit que malgré ses ennemis
cachés qui pensoient à le perdre, il se
portoit parfaitement bien. Il me donnoit
une trop belle occasion de lui témoigner
ma reconnoissance, pour que je ne la
saisisse pas ; je lui offris mes services jusqu' à

la dernière goutte de mon sang. Il me
répondit, qu' il ne prétendoit pas qu' il m' en
coûtât si cher pour le venger. Voulez-vous
bien sortir avec moi, ajouta-t' il, et je vous
dirai de quoi il est question.
Je le suivis jusqu' au parc, où nous arrivâmes

p120

sans nous être dit un seul mot. Au
premier tour que nous fîmes sur une pelouse où nous
étions sans témoins, il
me demanda où j' avois soupé la veille. Je
lui avouai ingénument que j' avois donné
à souper à deux amis chez le fameux
traiteur. Je le sais, reprit-il, et même vous
leur avez servi un dessert à mes dépens.
Un coup de foudre ne m' auroit pas rendu
plus immobile : mon attitude eût été
suffisante pour le persuader de ma perfidie,
quand même il n' en auroit pas eu des
preuves sensibles. Revenu de mon étonnement,
je le priai de s' expliquer, pour
qu' il me donnât le temps de trouver le
moyen de pallier mon lâche procédé. Il
entra en matière, et me raconta de fil en
aiguille l' entretien que nous avions eu à
table mes deux amis et moi. Si c' étoit,
dit-il, un rapport qu' on m' en eût fait, j' aurois
lieu de le croire fort infidèle ; mais
ayant tout entendu de mes propres oreilles,
je ne suis que trop convaincu de votre
indiscrétion, et de quelque chose de plus :
je me persuade bien, ajouta-t' il, que le
vin avoit en ce moment répandu des nuages
dans votre esprit, et suspendu les justes

p121

mouvements de votre coeur : mais de
quelque principe que procède votre imprudence,
j' en aurois encore plus de demeurer
exposé aux traits des langues pernicieuses
et des esprits mal tournés. Le ciel,
reprit-il, m' a fait la grace de me pourvoir
d' un discernement, dont je suis aveuglément les
inspirations : je me rendrois indigne de ses faveurs,
si je n' en faisais point
usage : il n' est pas naturel que je

cesse d' être sage, parce que vous êtes indiscret : je vous souhaite de meilleurs amis que moi ; et me présentant une bourse : voilà, dit-il encore une preuve de mon affection ; et j' en dois avoir assez pour moi-même, afin de pourvoir à ma sûreté.

Je me jetai à ses genoux, plus consterné que si je venois d' entendre mon arrêt de mort. Je le conjurai en termes des plus touchans, de me pardonner ma faute, que je traitai du plus noir de tous les crimes. Il n' est ni soumission, ni protestation que je ne lui fisse. Mais mon repentir, tout amer et sincère qu' il étoit, fut inutile, il me quitta pour ne me jamais plus rejoindre. Je m' en fus sans délai à

p122

son logis ; il n' y étoit point, et j' appris de son hôte qu' il l' avoit payé le matin à son lever ; et qu' il étoit parti, disant qu' il avoit à faire un voyage qui étoit pour lui de la dernière conséquence. J' eus beau questionner ce bourgeois, je n' en pus rien apprendre ; il ne savoit rien de toutes les affaires de son logeur ; il ne le connoissoit point du tout, et il en ignoroit jusqu' au nom.

Cette démarche inutile ne me rebuta point ; je m' imaginai pouvoir découvrir quelque chose de ce que je desirois savoir, chez le traiteur où mon bienfaicteur m' avoit entendu parler de lui d' une manière peu conforme à la reconnoissance que je lui devois. J' y allai du même pas, et l' ayant pris en particulier, je lui fis le portrait de l' homme que je cherchois, et lui demandai s' il ne le connoissoit pas. Il me répondit, qu' il ne connoissoit que sa personne, sans en savoir même le nom, et qu' il n' en savoit pas davantage. Il vient, ajouta-t' il, souper chez moi presque tous les soirs, et j' ai soin de lui préparer un petit morceau délicat, et de lui donner de bon vin. Il soupa encore ici hier ; il

p123

mange ordinairement dans un cabinet joignant la chambre où je vous sers quelquefois ; il me paie généreusement ; c' est tout ce que j' en sais, conclut-il, et je n' en demande pas davantage.

Je quittai le traiteur pour aller examiner la chambre où j' avais soupé la veille, et le cabinet d' où mon bienfaicteur avait entendu toute notre maudite conversation.

Il ne me fut pas mal-aisé de comprendre qu' il lui avait été facile d' entendre tout ce que nous avions dit. Le cabinet n' étoit séparé de la chambre que par une cloison de grosse toile clouée sur un chassis ; et je maudis mille fois le moment que j' étois entré dans cette fatale maison.

C' étoit pourtant à moi seul que je devois attribuer la perte que je faisais d' un si généreux bienfaicteur.

L' heure du dîner me ramenant au logis, j' y parus fort abattu aux yeux de ma tendre épouse. Elle en fut alarmée, et m' en demanda la cause. Je rejetai ma tristesse sur un mal de tête qui m' avait pris en sortant du parc avec notre père, c' est ainsi que nous le nommions entre nous ; et je lui remis la bourse que j' en avois reçue,

p124

où nous trouvâmes cent ducats. Elle sût que je lui disois vrai, et nous nous mîmes à table sans qu' il me fût possible de manger, malgré les efforts que je fis pour lui cacher, du moins pendant quelque temps, le sujet de mon chagrin. J' espérois retrouver notre bienfaicteur lorsque j' y penserois le moins ; je le croyois assez prévenu en ma faveur et pour mon épouse, pour oser me flatter que son juste

courroux ne seroit pas de longue durée.

Mais hélas ! Il fut trop sage pour seconder mes espérances, je le perdis pour toujours. Son départ mit tous mes plaisirs au tombeau, et donna naissance à l' affreuse misère, qui, selon les apparences, ne finira qu' avec mes malheureux jours.

Cependant le temps avait passé l' éponge sur mon chagrin, et mes réflexions m' avaient fait vouloir de bonne grace ce que je ne pouvois empêcher, lorsqu' il

m' en causa un bien plus cuisant, par la maladie de mon épouse. J' eus d' abord un pressentiment qu' elle me l' enlèveroit, ce qui ne fut que trop vrai. D' ailleurs le chagrin qui la saisit, ne voyant plus notre père, et l' aveu que je lui fis qu' il avoit

p125

quitté Bruxelles, augmenta si fort sa fièvre, qu' en moins d' un mois elle mourut, et me laissa dans un regret mortel d' une si cruelle séparation. Bruxelles, où j' avois passé deux ans avec toute sorte d' agrémens, cette belle ville qui m' avoit indemnisé de tout ce que j' avois perdu en France, me devint insupportable. L' abbé qui étoit homme à se consoler de tout eut beau me débiter sa philosophie ; quelque conforme qu' elle fût à ma raison, j' en trouvai la pratique au-dessus de mes forces. Il me quittoit peu et il tâchoit de me procurer des occasions à me distraire de ma douleur : mais j' avois perdu le goût pour le plaisir ; toutes les compagnies m' ennuyoient ; la promenade, la campagne, le spectacle, le jeu me paroisoient affreux ; la solitude même, quoique propre à nourrir mon chagrin, m' étoit à charge ; je n' étois jamais bien dans un endroit quel qu' il fût, et je me trouvois encore plus mal dans un autre où j' espérois être mieux ; la vie, en un mot, m' étoit à charge, et je ne sais si c' est par lâcheté ou par force d' esprit que je ne me donnai pas la mort.

p126

Prévoyant bien que je ne sortirois point de cet état tandis que je continuerois de faire mon séjour à Bruxelles, je pensai à quitter ce pays. N' en connoissant aucun par ma propre expérience, l' Angleterre fut le premier qui me vint dans l' idée. Je la suivis avec ardeur ; et sans prendre congé que du seul abbé de Carraccioli, je partis, prenant la route d' Anvers pour me rendre à Rotterdam, et m' y embarquai

pour Londres. C' est la route que me donna l' abbé ; je n' en avois point d' autre à prendre, à moins de gagner Ostende. Celle de Calais et de Dunkerque m' étoit absolument fermée. De toutes mes nippes, je n' avois pris que celles qui m' étoient absolument nécessaires ; le reste fut vendu. Je fis présent à la fille de mon hôtesse de toutes les hardes d' usage à son sexe. Elle fut la seule qui eût connoissance que mon prétendu cousin étoit une femme et mon épouse. Elle m' avoit gardé exactement le secret sur cet article, du moins jusqu' à mon départ. Je n' en souhaitois pas davantage ; peu m' importoit qu' il fut divulgué après. Je fis argent de tout, ne me réservant

p127

que mon épée et ma canne, et je fis fort bien ; car si j' eusse attendu à être dans le besoin, j' en aurois retiré moitié moins. Il semble que les malheureux soient connus des marchands, qui profitant de leur nécessité, donnent le prix à ce qu' ils ont à vendre. Telle est l' humanité de notre siècle. Lorsqu' un arbre est tombé, tout le monde court aux branches pour les écuissier, personne ne s' empresse à le relever. Les tristes réflexions que je fis en route, furent d' autant plus cruelles, que je ne m' en prenois qu' à moi dans mon état malheureux. Je ne fis pas comme la plupart de ceux qui éprouvent mon sort, qui en accusent injustement la fortune, tandis qu' ils ne doivent l' attribuer qu' à leur mauvaise conduite. La mienne m' ouvrit un précipice affreux, où je glissai bientôt. L' argent que j' emportai du Pays-Bas fût bientôt dispersé, et n' ayant aucun talent pour en gagner, je fus réduit à un état déplorable. J' arrivai à Rotterdam, où je n' étois connu de personne. Il est vrai que je m' en souciois peu, parce que je n' avois pas résolu de m' y arrêter ; mais étant allé loger

p128

à l' enseigne de l' horloge, j' y trouvai le Baron De Poln jeune seigneur prussien, qui attendoit le départ d' une chaloupe angloise pour faire le même trajet que moi. Il étoit gracieux et poli, et ayant appris à table que je passois à Londres, il me témoigna un vrai plaisir d' avoir ma compagnie. Je répondis comme je devois à toutes ses politesse ; nous liâmes ensemble une certaine amitié, que je croyois pouvoir m' être de quelque utilité à Londres, où il étoit connu de quantité de seigneurs. Il m' avoua à notre arrivée en Angleterre, qu' il étoit sans argent. Il étoit assez bien mis, mais il portoit sur son corps tout ce qu' il avoit, à quelques chemises près. La fortune lui faisoit alors éprouver ses rigueurs, comme si pour le combler des faveurs dont il jouit à la cour de son souverain, elle eût voulu les lui faire mériter par la patience et par la grandeur d' ame avec laquelle il a supporté ses revers. Où allez-vous loger ? Me dit-il en débarquant. Ma foi, lui dis-je, je n' en sais rien : j' ai envie, ajoutai-je, de chercher un appartement dans un quartier

p129

françois, pour me faire entendre et pour prendre langue. Et moi, me dit-il à son tour, je vais payer d' audace. Quoique je sois sans argent, je vais me loger dans le quartier le plus peuplé de noblesse, assez près du palais ; j' y prendrai un magnifique appartement payable par mois ; j' aurai toujours ce temps-là devant moi pour me remuer, et faire des connoissances utiles. Je lui souhaitai l' heureuse issue de ses desseins, et je le quittai pour aller chercher une chambre. Le garçon qui portoit mon porte-manteau, et qui entendoit assez le françois pour me comprendre, me conduisit selon mes desirs dans le quartier des grecs, presque tout françois. Passant devant un café, le Sr Fa médecin françois qui en sortoit, m' ayant reconnu pour françois nouvellement débarqué : monsieur est étranger, me dit-il, et je comprends qu' il cherche un logement. Je lui répondis qu' il avoit rencontré juste, et que s' il vouloit m' en procurer un,

il me rendrait un grand service. J' étois en effet très-fatigué de mon trajet, la mer ayant été presque toujours orageuse. Il se prêta à mes desirs et à mes besoins de la

p130

meilleure grace du monde. Je n' eus pas fait cent pas avec lui, que je fus parfaitement bien logé et à bon marché, dans une maison de sa connoissance, où il me recommanda comme s' il m' avoit connu le plus particulièrement du monde.

Mon hôtesse, qui étoit une veuve françoise d' un âge avancé, sans être décrépité, avoit une fille de vingt ans, ou environ, qui n' étoit ni jolie ni laide, mais dont l' esprit, le coeur, et les manières l' indemnisoient bien de la beauté. Le médecin fit d' abord pourvoir à mon repos ; on me fit un lit, et il me dit adieu, en me souhaitant une nuit tranquille. Je me couchai aussi-tôt, et je ne fis qu' un sommeil profond depuis les six heures du soir jusqu' à neuf heures du lendemain matin.

Mon hôtesse vint me dire à mon lever, que le médecin m' attendoit à prendre du chocolat chez lui. Cela me fit d' autant plus de plaisir, que j' espérois recevoir de ce docteur officieux des avis sur la conduite que je devois tenir dans un pays dont les loix et les manières m' étoient tout-à-fait étrangères. Il est certain que de tous les pays de l' Europe, c' est l' unique

p131

qui soit si fort isolé de tous les autres en ce genre. Que l' on sorte de France, par exemple, avant d' arriver à ses frontières, on commence à trouver des manières et des usages qui se mêlent avec ceux du pays limitrophe ; et ils ne se perdent insensiblement, que quand on est presqu' au centre du pays étranger où l' on va. Mais il n' en est pas de même de l' Angleterre. Quoique cette isle ne soit séparée de la France que par un bras de mer de sept lieues, les loix, les manières, la langue, et les usages françois se perdent absolument dans le trajet. Il faut, pour ainsi dire, les oublier à Calais, pour en prendre de nouveaux à Douvres.

Je me fis conduire chez le médecin, qui demeuroit à cinq ou six maisons de celle où il m' avoit logé. La femme m' y reçut avec la même cordialité que son mari ; on m' y caressa ; on m' y donna des avis

dont je profitai. Je m' y tirai d' affaires pendant quelques mois ; mais la fortune, jalouse de voir que j' allois me procurer une situation tranquille, rompit toutes mes mesures ; et la punition que le ciel prit de mes anciennes débauches, me rendit

p132

l' objet du monde le plus déplorable. M' imaginant que le Baron De Poln seroit quelque jour en état de me rendre service, je le voyois presque tous les matins à son lever ; c' étoit le seul moment de la journée où on le trouvoit chez lui : il donnoit tous les autres au dessein qu' il avoit de se faufiler avec les seigneurs anglois, qui sont d' un assez facile accès, quand on est fait et mis d' une certaine façon. Il y réussit. Ayant appris qu' il se trouvoit tous les soirs aux armes du roi et à la tête du Duc De Richemont, qui sont deux fameuses auberges, un grand nombre de ducs et de milords, il s' y procura l' entrée. Son nom et sa maison étoient connus de tous les seigneurs de la cour ; il ne lui fut pas difficile d' y être bien reçu. L' histoire qu' il leur fit de sa disgrâce, de son prince, et de sa cour, les toucha. Il en obtint des secours suffisans pour soutenir l' essor qu' il avoit pris à son arrivée à Londres. Courtisan outré, il me repaissoit d' espérances ; mais ce n' étoit que de la fumée et de l' eau bénite de cour. De mille bons offices qu' il pouvoit me rendre, je ne pus

p133

jamais en obtenir un. Il ne lui étoit rien de si aisé que de me procurer quelque place sortable chez quelqu' un des seigneurs qu' il fréquentoit. Je compris bientôt qu' il n' étoit bon que pour lui seul. J' ai connu cent personnes à qui il a des obligations essentielles, dont il n' a jamais eu la moindre reconnoissance depuis qu' il est rétabli dans ses biens et à la cour de son prince, dont il est aimé. Croiroit-il

se déshonorer, en satisfaisant tous ceux à qui il est redevable ? Ne pourroit-il pas, au contraire, se faire un vrai mérite de regarder du degré d' élévation où il est, les petits d' Angleterre, de Hollande, de Bruxelles, de Liège, et d' ailleurs, qui sont tombés dans l' indigence, et à la ruine desquels il a contribué ? Et ne devoit-il pas également contribuer à réparer leurs pertes, en réparant au moins par principe de justice, s' il ne le fait pas par générosité, les pertes qu' il leur a causées ? On lit son nom dans les livres de quantité de misérables aubergistes, qui sont réduits à la mendicité ; il est couché sur les tablettes de beaucoup de particuliers officieux qui lui ont fait plaisir. Ne se feroit-il pas honneur,

p134

s' il effaçoit ces monumens de sa misère passée, avec l' encre dorée dont il a le cornet plein ? Mais c' est parler aux rochers, que de lui renouveler la mémoire du temps passé, qui pourroit l' humilier dans son élévation.

Toutes ses belles promesses aboutirent à me proposer de travailler à l' histoire du Comte De Konismarck, sur les mémoires secrets qu' il offroit de me fournir. Il me les mit effectivement en main. Je les examinai, et je le remerciai de l' occupation qu' il vouloit me donner. Il eut beau me tenter par des espérances d' un profit considérable que produiroit cet ouvrage, qu' il avoit dessein de faire imprimer par souscription, je ne me laissai pas séduire. Cette corde étoit trop délicate, pour que j' eusse l' imprudence de la toucher. Voyant donc que je perdois mon temps en le fréquentant, je cherchai à l' employer mieux.

Cependant ma bourse désenfloît furieusement. Il est vrai que j' y fis une vilaine brèche, en m' avisant de prendre réjouissance dans un boulingrin hors de la ville de Londres, où il y avoit une grosse partie

p135

de lansquenet. Il ne me resta pour tout bien que dix ducats. Je commençai alors, mais trop tard, à vivre d' économie. La gargotte fut ma ressource. C' est-là où je fis connoissance avec une troupe de malheureux, parmi lesquels étoit un certain nombre d' imposteurs.

Je vis un jeune homme très-bien tourné, et dont l' éducation et les manières ne répondoient pas mal à la naissance et au nom qu' il se donnoit. Il se disoit de la maison de Créqui : et quoiqu' elle fût dès lors tombée en quenouille, il avoit eu le talent d' en imposer aux seigneurs de la cour, et à la Duchesse De Kendale, qui lui avoit accordé sa protection. Il mit à profit tout le temps que dura cette erreur. Le Duc De Mont qui étoit charmé de sa compagnie, le mettoit de toutes ses parties de plaisir ; et soit à la ville ou à la campagne, il lui procuroit par-tout des agrémens qu' un honnête-homme n' eut osé espérer. Ce jeune homme, qui étoit d' un fort joli minois, n' étoit pas moins bien venu chez les dames. La Duchesse De Kendale eut même la bonté de le présenter au

p136

roi, qui à sa considération le regarda d' un oeil favorable.

Les appartemens du palais de St James lui étoient gracieusement ouverts ; et je ne doute pas qu' il ne se fût maintenu dans cette gracieuse situation, si le préjugé favorable où il avoit mis le Duc De Mont eût été de plus longue durée. On lui fit faire attention au peu de fondement qu' il y avoit à croire que ce jeune homme fût de la maison de Créqui, dont la tige mâle s' étoit éteinte avec la vie du dernier, qui avoit été tué en Italie, au commencement de ce siècle. Il revint de son erreur, ou du moins il commença à soupçonner qu' il étoit la dupe de sa générosité précipitée ; et pour sortir sans éclat du doute où il étoit, il prit un jour le prétendu Créqui en particulier, pour lui décharger son coeur. Qui que vous puissiez être, lui dit-il, avouez-moi franchement qui vous êtes. Si votre naissance est telle que vous

me l'avez fait accroire, et que vous m'en donniez une simple preuve, la fortune vous eût-elle encore plus maltraité, je vous dédommagerai de la perte de ses faveurs. Si vous êtes tout autre chose, parlez-moi

p137

avec sincérité, et sachant alors distinguer le mérite personnel, d'avec celui du sang, je vous ferai du bien, et je vous rendrai service. La générosité du duc ne le toucha point ; il avoit pourtant beau jeu, et il pouvoit aisément se conserver la bienveillance d'un si grand seigneur : mais un affreux aveuglement le retint dans son impudence. Il soutint toujours qu'il étoit tel qu'il s'étoit donné, et promit au duc de lui en donner des preuves en moins de quinze jours. Le duc dans cette attente continua à le caresser. L'imposteur l'approchoit toujours avec la même assiduité ; mais aussi-tôt que le temps de la promesse fut échu, il disparut de l'hôtel du duc, et garda la chambre, où il se faisoit porter à manger de la gargotte. On n'avoit besoin d'autre preuve que cette conduite pour juger qu'il n'étoit pas de la maison dont il se réclamoit. Cependant on fut informé de la vérité. Un officier qui servoit en France dans le régiment de Béarn, et qui avoit été assez long-temps en garnison à Valenciennes, le voyant un jour traverser la rue où il logeoit,

p138

pour aller, à son ordinaire, passer la journée dans une maison vis-à-vis de son appartement, il le reconnut, et fut surpris de le voir si bien étoffé. Il en parla à Mr De Broglio, alors ambassadeur à Londres, en présence de plusieurs seigneurs de la cour. Ils furent tous piqués d'avoir été la dupe de cet imposteur, et en firent leur rapport à la Duchesse De Kendale, qui en informa le roi, George 1, qui sans beaucoup de réflexion ayant cru

qu' il étoit tel qu' on le lui présentoit, avoit également donné dans le panneau. Il en fut choqué ; néanmoins, par un excès de bonté, il lui envoya cinquante guinées, avec ordre de sortir de la Grande-Bretagne en vingt-quatre heures. C' est ainsi que finit le personnage que joua le faux-Créqui sur le théâtre de la cour d' Angleterre. Cette aventure a si fort rebuté les seigneurs anglois, qu' ils sont devenus plus circonspects dans leurs générosités ; ils n' accordent plus leur protection qu' à bonnes enseignes.

Il y avoit en ce temps-là dans Londres une quantité prodigieuse de gens de toute nation, du caractère du faux-Créqui qui

p139

fut reconnu par l' officier françois, nommé Petit-Bois, pour le fils du commis des vivres de la citadelle de Valenciennes. Le gouverneur de cette forteresse l' avoit pris à coeur dès son enfance. Son minois et ses manières lui plurent ; et comme il avoit deux enfans de son âge, il le fit élever avec eux. Il avoit également profité de cette belle éducation ; aussi se présentoit-il avec tous les agrémens qu' il faut avoir pour mériter le coup d' oeil. Ce qui prouve que les belles manières donnent un grand relief à la qualité, et que l' éducation peut mener plus loin que le mérite de la naissance qui n' en est pas soutenue. Je ne sais par quel hasard je me faufilai avec un autre aventurier, dont l' imposture fit encore plus de bruit que celle dont je viens de parler. Il s' en faut bien que celui-ci eût les appas de l' autre, et j' ai souvent admiré comment on avoit pu s' y laisser surprendre. C' étoit un jeune homme, aussi épais d' esprit que de corps, et brutal comme un vrai cheval de carrosse. Quoique se disant le chevalier de Coetlogon, et par conséquent d' une des plus illustres maisons de Bretagne, il ne s' avisa

p140

pas d' en imposer à la cour. Les marchands françois de Londres furent les seuls objets de ses soins. De tous ceux qu' il entreprit de duper, il n' y en eut aucun qui ne fût sa dupe. Il fut malheureux que mon argent tirat à sa fin, sans quoi il ne m' auroit pas moins trompé que les autres. Cependant, malgré l' indigence où je me voyois tomber, je fus assez sot pour lui prêter deux louis, c' est-à-dire, la moitié de mon bien. Le voyant traîner dans les boues des habits de velours et plusieurs autres brodés ou galonnés, et lui entendant me dire sans cesse qu' il attendoit incessamment des lettres de change très-considérables, dont il me faisoit les lettres d' avis, j' espérois qu' il seroit un jour ma ressource. Il avoit pris à Calais une femme fort jolie, qu' il a rendu très-malheureuse, après lui avoir mangé quinze à dix-huit mille francs, qui lui avoient été comptés le jour de ses noces. C' étoit la fille d' un nommé Grandcire, fameux aubergiste de Calais. Elle étoit si tendrement aimée de ses parens, que croyant faire sa fortune, ils la rendirent misérable.

p141

Quant à cet aventurier, soi-disant chevalier de Coetlogon, ce n' étoit qu' un irlandois, fils d' un chaudronnier de Cork. Il avoit été élevé à Nantes en Bretagne, où il avoit étudié à fond la généalogie de la maison dont il prenoit le nom ; et c' est par ce moyen que se réclamant toujours d' une noble et nombreuse race, il surprit la bonne-foi et la générosité de bien du monde. Ne pouvant plus tenir dans Londres, il y laissa sa femme et trois petits enfans qu' il en avoit, et il repassa la mer, pour donner carrière à son caractère aventurier, sous quelque autre figure. Quelque besoin que j' eusse de mon argent, il fallut me consoler de ma perte. Je ne laissois pas néanmoins de faire des réflexions sur le malheureux avenir auquel je touchois. J' en devins si triste, que ma bonne femme d' hôtesse s' en étant aperçue, fit tous ses efforts pour me rappeler à l' état où elle m' avoit vu à mon arrivée. Il est certain qu' elle y réussit. Soit que je m' imaginasse pouvoir compter sur des

secours de sa part, ou que la voyant affectionnée
pour moi, j' eusse conçu l' espérance de
devenir son gendre, ma tristesse

p142

disparut en peu de jours. Je commençai dès-lors à me rendre plus assidu auprès de sa fille. Elle ne recevoit pas mal mes soins. Mes espérances se fortifièrent ; la bonne mère me la confioit de bonne grace, et je la menois tous les dimanches à la promenade hors de la ville. Mes manières, et les preuves d' amour que je lui donnois, ne lui déplaisoient pas.

L' été, et une bonne partie de l' automne, avoient servi à serrer les noeuds de notre amour. Nous nous voyions à la veille de nous en donner réciproquement des preuves solennelles, lorsqu' un fatal contre-temps gâta toutes mes affaires. J' avois été autrefois traité à Paris d' un mal, dont les symptômes commencèrent à reparoître. Voulant y mettre ordre de bonne-heure, aux dépens même de ma dernière chemise ; car n' ayant plus d' argent, je ne pouvois m' en prendre qu' à mes hardes, j' eus le malheur de m' adresser à un chirurgien, à qui j' avois parlé trois ou quatre fois par hasard, sans le connoître. Ma confession l' instruisit à fond de la cause des symptômes qui paroissoient, et de ceux dont je me plaignois, et qui ne paroissoient

p143

point. Il me promit de me guérir sans me gêner, et sans même qu' on s' apperçut au logis que j' étois dans les remèdes.

Satisfait de la manière dont il m' offroit ses bons offices, je l' en remerciai, après avoir eu la parole qu' il m' enverroit des remèdes au bout de deux jours qu' il avoit pris pour les préparer. Mais au lieu de cela, il trahit mon secret. Assez proche parent de mon hôtesse, et sachant que j' aimois sa fille, et que j' en étois aimé d' une façon qui conduisoit au mariage, il leur révéla mon mal. Elles en furent si effrayées, que non-seulement je fus débouté de mes espérances, mais qu' il me fallut encore déloger de sa maison.

Dans la situation désespérante où j' étois, il n' en falloit pas tant pour me causer le plus vif chagrin que j' eusse éprouvé de ma vie. Dans toutes les traverses que

j' avois eues, l' argent du moins ne
m' avoit pas manqué ; mais celle-ci m' arriva,
n' ayant pas un sol, et privé de la plus
petite lueur d' espérance. J' eus d' abord recours
au gracieux docteur dont j' ai parlé, et
chez qui je trouvois toujours quelque consolation

p144

à mes peines. Je lui avois déjà
fait confiance de mes amours ; il m' avoit
même conseillé de les pousser jusqu' au
dernier période. Le contraste que je
venois de lui annoncer, le surprit et le
toucha sensiblement. Il m' en témoigna son
chagrin ; mais ce n' étoit ni du bout des
lèvres, ni par compliment. La pitié qu' il
avoit des malheureux étoit efficace : et j' en
connois plusieurs, l' un à présent pasteur
d' une eglise réformée ; l' autre marchand,
assez bien dans ses affaires : celui-ci dans
un emploi considérable ; celui-là bien
établi, qui ont tous trouvé sa table à leur
service pendant des années entières, et
qu' il a produits tant qu' il a pû, pour leur
procurer des ressources. Il n' étoit pourtant
pas des plus à son aise. Je ne sais s' il
est mieux présentement ; mais j' ose
avancer, que s' il étoit dans le besoin, ceux
mêmes qui ont éprouvé son bon coeur
dans leur indigence, lui refuseroient des
secours qu' ils pourroient lui donner sans
s' incommoder.

C' est donc à ce coeur généreux que
j' ai l' obligation de n' avoir pas couché sur
le pavé. Il me logea chez une pauvre,

p145

mais honnête femme, qui avoit été nourrice
de son fils aîné, qui n' avoit alors qu' environ
trois ans. Elle me donna une espèce
de grenier, encore je me trouvois très-heureux.
Le chagrin qui me saisit, ne
contribua pas peu aux prompts et grands progrès
que fit mon mal. Il me réduisit à ne
pouvoir me servir de mes bras, mes jambes
avoient de la peine à me soutenir ; il
falloit, en un mot, que ma misérable hôtesse

me couchât et me levât comme un enfant. Malgré ma foiblesse, je ne laissois pas d' aller presque tous les jours chez le docteur. La faim me donnoit assez de force pour m' y traîner, enveloppé d' une mauvaise redingotte, traînant de vieux souliers en pantoufle, et mes bas sur les talons. Mes cheveux étoient épars, leurs pointes menaçoient le ciel. Quoique j' y allasse en si mauvais équipage, je ne laissois pas d' y être bien reçu. Outre la nourriture que j' y prenois chaque fois, je puis dire que j' y trouvois des consolations dont j' étois privé par-tout ailleurs.

L' extrême indigence où j' étois, toucha un chirurgien à qui mon docteur parla de moi. Ils convinrent ensemble de me traiter

p146

sans qu' il m' en coûtât rien, et pourvurent en même-temps aux alimens dont je devois user pendant la cure. Je fus trois mois entre les mains du chirurgien, qui n' ayant pu prendre la voie que lui indiquoit le docteur, ne réussit pas, et me rendit un vrai squelette. Ce fidèle ami ne pouvant faire tous les frais de ma cure, trouva moyen d' avoir deux guinées du Sr Prev D' Ex qui étoit alors gouverneur du fils du Chevalier Ey chez qui il avoit tous les agrémens possibles. Ce fut à cette occasion que je fis connoissance avec lui, et je ne saurois décider si elle ne m' a pas été plus désavantageuse qu' utile. Quoiqu' il en soit, je fus guéri en moins d' un mois, sans avoir éprouvé aucun des désagrémens qui accompagnent ordinairement cette cure. Ma reconnoissance fut sincère. Mon bienfaicteur, qui n' en doutoit point, reçut mon grand merci, comme la plus généreuse récompense que j' eusse pu lui donner. Cependant ma misère n' avoit pas pris fin avec mon mal ; mais du moins pouvois-je me donner des mouvemens pour chercher les moyens de la soulager. Je fis connoissance avec un garçon perruquier,

p147

plein de coeur, et qui me fit
connoître plusieurs de ses camarades. Ils
boursilloient de temps en temps pour me
mettre en état de vivoter. J' en avois assez
pour ne pas mourir de faim.

Voyant bien que ces pauvres diables ne
pouvoient pas tout faire, je m' évertuai à
leur trouver des aides. Je fis connoissance
avec des laquais, et je ne rougis pas de
l' avouer, qui suppléant au défaut des
autres, me mirent un peu plus au large. Je
fus leur pensionnaire pendant environ six
mois ; mais je ne laissois pas d' aller souvent
prendre la soupe du docteur, qui
quoiqu' un peu maigre, étoit néanmoins
une des meilleures de Londres, où l' on
n' en fait presque point. J' y étois également
bien reçu, et l' on m' y regardoit toujours
du même oeil.

Je remerciai donc mes bienfaiteurs,
dès que je n' eus plus besoin de leur
secours. Je ne trouvois point qu' il y eût
de bassesse à les recevoir dans l' état où
j' étois ; mais je me serois accusé de
lâcheté, si j' avois pris leur argent dans le
cas où je me trouvois. Etant un jour chez
le docteur, un homme d' un certain âge,

p148

nommé Guenau, vint pour le consulter.
Il étoit tombé dans l' hypocondriasm. Le
docteur, après lui avoir prescrit certains
remèdes aisés, dont il devoit faire un
assez long usage, lui dit que le meilleur
dont il pouvoit user, c' étoit d' avoir à sa
table un ou deux jeunes gens d' esprit et
de belle humeur, propres à le divertir,
pour dissiper les noires vapeurs qui lui
dérangeoient la cervelle. En voici un, lui
dit-il en me désignant, qui à coup sûr ne
vous laissera pas saisir par la mélancolie. Je
vous en laisserai un autre, qui est son
vrai second tome. Je vous conseille de
les prier une fois pour toutes d' accepter
votre table. Il ajouta, que nous étions
deux gentilshommes françois, gens
d' honneur, et à qui il pouvoit donner
toute sa confiance. Celui qu' il proposoit
avec moi, se nommoit Rig. Il étoit fils
d' un lieutenant-colonel, qui avoit été

tué au service du roi d' Angleterre dans la guerre qui commença avec ce siècle. Le Sr Guenau étoit un homme de lettres, réfugié à Londres pour la religion. Il avoit élevé le fils unique du Duc De Buckingham, qui par son testament lui

p149

avoit donné deux cens guinées de pension annuelle pendant sa vie. Ce revenu considérable, joint à celui qu' il retiroit d' un assez gros fond qu' il avoit ménagé et placé dans les fonds publics, le mettoit certainement en état de vivre gracieusement, et de soutenir le dessein qu' il forma sur les avis du docteur, et qu' il exécuta aussi-tôt.

La table m' étant donc ainsi assurée, il ne s' agissoit plus que d' un habit et de quelques autres nippes. Je ne tardai pas à en être muni. Le docteur fut si à propos persuader mon nourrissier, qu' il l' engagea à me vêtir, aussi-bien qu' à me nourrir. Cette situation, que je n' aurois jamais osé espérer, me rappella la belle humeur que l' indigence avoit exilée. Je vivois content ; le Sr Guenau sembloit se porter mieux ; il goûtoit même le plaisir ; en un mot, tout alloit le mieux du monde. Nous avions assez d' éloquence, mon camarade et moi, pour persuader notre mélancolique à prendre le plaisir de la campagne. Nous diversifions tous les jours nos promenades, et elles aboutissoient à quelque cabaret où il y avoit

p150

de bon vin. Les contes bleus que nous inventions à propos le divertissoient. J' avois lieu d' espérer que cette agréable vie dureroit au moins quelques années. Mais je comptois très-mal ; le destin ne m' aimoit pas assez pour ménager ses jours qui m' étoient si précieux. Il n' avoit jamais été si gai que la veille de sa mort tragique. Nous l' avons mené à Foxhal, charmante guinguette, où

se rendent tous les jours les beautés
ambulantes de Londres, qui y attirent une
infinité de cavaliers de toute condition.
C' est un endroit où les allées, les
cabinets, les boulingrins sont ménagés avec
beaucoup d' art. On y trouve tout ce qui
peut flatter le goût, les autres sens, et
les passions : bonne chère, bon vin, belle
symphonie, danses et spectacles,
agréable compagnie, rien n' y manque ; et on
y respire sur-tout un air de liberté qui se
trouve rarement ailleurs. On diroit que
Flore, Bacchus, Vénus, et toutes les
aimables divinités, y font leur
continuel séjour.
C' est-là où nous passâmes le dernier
jour de notre malade, et d' où nous ne

p151

sortîmes qu' à dix heures du soir. Il y avoit
bu, mangé et ri à plaisir, tel que le
cygne, qui ne chante, dit-on, jamais
qu' un moment avant de mourir. Nous le
ramenâmes sain, sauf et joyeux dans sa
maison, et nous le quittâmes, après lui
avoir souhaité le bon soir. Nous nous
félicitons Rig et moi d' être de dignes
substituts d' Hipocrate, et nous espérions
qu' après que son client que nous avons
en main seroit guéri, notre réputation
seroit assez bien établie, pour en avoir
quelqu' autre, d' un si grand nombre qu' il
y en a dans cette ville hypocondriante.
Nous préparâmes même, au clair de la
lune, le rôle que nous devons faire le
lendemain. Nous ne pouvions mieux faire
que de chercher, sous les auspices de
cette planette, de quoi divertir notre
lunatique, qui fut ainsi juridiquement qualifié
aussi-tôt après sa mort.
Quoique je me fusse couché tard, je
ne laissai pas de me rendre le lendemain
chez lui à l' ouverture de la porte de sa
maison. La servante l' ouvroit pour aller à
la provision, lorsque j' y arrivai. J' entrai,
et après m' être arrêté en passant devant

p152

sa chambre sans avoir entendu aucun mouvement, j' entrai dans un autre appartement, où je pris le premier livre qui se trouva sous ma main. C' étoit justement les *mémoires de Mr Ouste* , le plus grand visionnaire qui fut jamais. Je n' en eus pas lu deux pages, que j' entendis un coup d' arme à feu, sans pouvoir distinguer d' où il partoît.

La servante de retour du marché me trouvant seul, fut un peu surprise que son maître, contre son ordinaire, n' eût pas encore ouvert la porte de sa chambre. Je la calmai, en lui disant que s' étant couché tard, et ayant fait beaucoup d' exercice la veille, il avoit sans doute besoin d' un plus long repos. Cette raison la tranquillisa, et elle entra dans sa cuisine pour penser au dîner. Cependant Rig arriva, et nous nous amusâmes avec Mr Ouste, dont les idées chimériques nous divertirent, jusqu' à ce que la servante, impatiente de voir son maître, qui ne lui étoit pas indifférent, alla rudement frapper à sa porte. Je ne sais par quel pressentiment ; car l' amour en fait toujours naître, d' espérance ou de crainte ; elle nous joignit fort alarmée.

p153

Il faut, nous dit-elle, qu' il soit arrivé quelque chose de sinistre à mon maître. Il y a plus de trois heures qu' il devoit être levé. Cette réflexion me paroissant assez plausible, je fus frapper à sa porte, et l' appeller plusieurs fois ; et n' appercevant pas de mouvement, nous conclûmes à faire venir un serrurier pour ouvrir la porte.

La servante, qui avoit la même idée, courut au plus vîte en chercher un. Il vint, et mettant brusquement la main à l' oeuvre, il enfonça la porte. Ciel ! Quel spectacle s' offrit à nos yeux ! Nous vîmes le bon Mr Guenau pour ainsi dire sans tête, son crâne étoit éparpillé par morceaux, sa cervelle étoit attachée au mur et au plafond ; c' étoit l' objet le plus effrayant que j' eusse vu de ma vie. Il étoit assis sur ses fesses, immédiatement sur le planché, et le dos appuyé à une chaise placée le long de la

muraille. Il ne vouloit pas assurément
manquer son coup ; car de peur que le premier
pistolet ne suffit pas, il s' étoit muni d' un
second, qu' il tenoit de la gauche, bien
bandé et chargé à trois bales. Celui dont
il s' étoit servi étoit encore dans sa main

p154

droite, le bout appuyé à la gorge, et
dans la même situation qu' il l' avoit déchargé.
Ce que je trouvai de comique, malgré
l' horreur de cette tragédie, c' est la précaution
qu' il avoit eue de prendre un vieux
habit qu' il ne portoit plus depuis trois ans,
de peur de tacher un meilleur du sang qu' il
alloit répandre, et de mettre bas son
bonnet, pour ne pas le percer et le déchirer en
se brûlant la cervelle. Je n' ai jamais pû comprendre
qu' un homme, qui est assez
fou pour attenter à sa vie, ait de pareilles
idées.

Je fus plus frappé de ce coup, que de
tous ceux que la fortune m' avoit déjà
porté. Il semble qu' on soit plus sensible à
l' adversité qui se renouvelle après une
lueur de fortune, que la première fois
qu' on l' a éprouvée. Je m' en allai raconter
cette catastrophe à la bonne femme, dont
heureusement pour moi j' avois toujours
occupé le grenier, comme si j' eusse pressenti
que l' état où j' étois, que je puis
appeller heureux, ne seroit pas de longue durée. Elle
fut touchée de ma juste affliction ;
mais elle n' étoit pas en état de me
soulager. Je montai dans mon grenier, où

p155

je me livrai à des réflexions aussi inutiles
qu' accablantes. Ne suis-je pas le plus imprudent
des hommes, pensai-je, de
n' avoir pas mis à profit un temps aussi précieux
que celui que je viens de perdre ? Ne
devois-je pas prévoir que Guenau ne vivroit
pas long-temps, et travailler à ma
tranquillité future ? Je ne pouvois me
pardonner ma négligence. J' aurois pu me
produire et faire des connoissances utiles, au

lieu de me reposer sur un présent aussi douteux que celui dont je jouissois. Je m'amusais à la bagatelle, dès que je ne faisais pas compagnie à mon malade ; c'est-à-dire, que je perdois ordinairement la moitié de la journée.

Mais vaines réflexions, qui ne faisoient que me rendre plus sensible à mes malheurs ! Que faire dans une situation si éprouvante ? Tous les conseils du monde ne me servant de rien, je pris le parti de tout attendre du hasard. Triste ressource à la vérité, mais je ne voyois pas d'autre fondement à mes espérances. Il fallut d'abord penser à avoir quelque argent pour recommencer à gargotter. On sent bien que je n'en pouvois avoir qu'en vendant de

p156

mes nippes ; c'est ce que je fis. Ma bonne femme se prêta à mes desirs, et m'apporta quelque argent. Dieu sait si je le ménageois ; on ne peut pas mieux, sans mourir de faim, car je me contentois de dîner, à moins que je ne soupasse avec mon docteur, chez qui je m'accrochois toujours.

En vain je cherchai les garçons perruquiers et les laquais, mes anciens bienfaiteurs.

Les uns étoient disparus, les autres avoient changé de maître ; je ne savois où les prendre. Ce contraste me fut encore un sujet de chagrin. Je me promenois au parc, rêvant sur cet article, et les yeux à la quête pour tâcher de découvrir quelque un de ceux que je cherchois, lorsque j'aperçus un homme de mon âge assis seul sur un banc. Comme je ne négligeois aucune occasion de chercher quelque ressource, je l'accostai ; espérant que le moins que j'y penserois, je pourrois en trouver, et peut-être même chez des gens de peu d'apparence. Il étoit françois ; la conformité de nation sembloit m'autoriser à l'entretenir.

Il en est des malheureux comme des plaideurs. Ils ont toujours leur objet présent,

p157

et c' est de quoi ils s' entretiennent avec le plus de plaisir. Je ne fus pas long-temps sans conjecturer que cet homme n' étoit pas le favori de la fortune, et il ne tarda pas à me le confirmer. Après avoir écouté ses plaintes, je crus qu' il ne refuseroit pas d' être le dépositaire des miennes. Je lui racontai par quelles voies le destin m' avoit conduit au triste état où je me trouvois. En vérité, me dit-il, mon cher monsieur, je ne suis pas mieux que vous ; et continuant, il m' apprit qu' il étoit un gentilhomme du pays d' Artois, qu' une fatale nécessité avoit exilé de sa patrie ; jusques-là c' étoit mon original. Il ajouta, qu' il avoit une femme, deux petits innocens, et une belle-soeur à nourrir. Je m' estimai dès-lors moins malheureux, n' ayant pas avec lui ce caractère de ressemblance. Il me dit ensuite, que ses besoins pressans l' avoient rendu industriel. J' ai appris, reprit-il, à revêtir d' osier les bouteilles dont se servent les marchands de vin, pour débiter leur vin en France : ma femme et ma belle-soeur me secondent, et nous vivons des fruits de nos travaux. Ne sachant pas ce métier, je ne pouvois

p158

comprendre qu' il pût procurer la substance à l' ouvrier. Il me désabusa, et m' offrit de me mettre en peu de jours en état d' en être agréablement convaincu ; car enfin, ajouta-t' il, est-il d' état plus agréable à un malheureux, que de vivre dans l' indépendance et sans avoir obligation à personne ? De quelque qualité qu' on soit, on ne déroge jamais en vivant du travail de ses propres mains ; mais quand on n' a pas ce talent, n' est-on pas à plaindre d' être obligé de tirer des coups de pistolet de poche à tous ceux qu' on croit en état de donner quelque secours ? Et à combien de rebuts et de bassesses n' est-on pas exposé ? Ce raisonnement m' encouragea à saisir l' occasion de me retirer moi-même de l' abyme de misère où j' étois. L' ayant pris au mot, je le priai de me dire son nom et sa demeure, et de me recevoir pour son apprentif. Il me satisfit, et j' appris qu' il

étoit de la noble maison de Vignacourt,
et d' une branche plus ancienne que celle
qui est en Champagne. Voyant un
gentilhomme en quelque façon au-dessus de
moi, réduit à un état plus triste que le

p159

mien, à la santé près, car la sienne étoit
robuste, et la mienne foible et chancelante,
je goûtai la consolation des malheureux.
Nous nous quittâmes à la sortie du parc,
mais je le suivis de près. J' arrivai en vue
de sa maison un moment après qu' il y fut
rendu. Je m' amusai exprès dans la boutique
d' un cordonnier françois, afin qu' il
eût le temps d' informer son épouse de la
rencontre qu' il avoit faite, et de lui
raconter mon état malheureux. Sensible à
ses infortunes, elle ne pouvoit qu' être
touchée de la mienne, et porter son mari
à me mettre en état de supporter avec
moins de rigueur. Ce dessein me réussit.
J' entrai chez lui, m' annonçant moi-même.
Je les trouvai, le mari, la femme, et sa
soeur, qui s' entretenoient de moi. J' en fus
reçu le mieux du monde. Je les regardai
travailler, sans que ma présence les fît
rougir. La dame, m' adressant la parole,
dit qu' elle vouloit avoir la gloire de me
montrer le métier, afin que je l' apprise plus
vîte. Son principe n' étoit pas mauvais ;
car il est sûr qu' un homme profite bien plus
des leçons d' une femme : de la douceur

p160

et de la complaisance de la maîtresse,
naissent infailliblement l' ardeur et la docilité
du disciple ; et je ne doute pas que cela
ne soit réciproque entre les deux sexes.
J' en fis l' épreuve ; car en moins de
quatre jours je sus parfaitement mon métier ;
il ne s' agissoit plus que d' avoir de l' ouvrage.
Je me donnai des mouvemens à ce
dessein. Trois fameux marchands de vin
françois, qui étoient de ma connoissance,
m' occupèrent avec plaisir. Je me renfermai
dans mon grenier, où je couvrois par

jour au moins dix-huit bouteilles. C' étoit assez raisonnable pour un pauvre diable comme moi, qui sortois de la misère. On m' en payoit quinze sols par douzaine ; de sorte que je me fis un revenu quotidien de vingt-deux sols et demi, d' où ôtant quatre sols et demi qu' il m' en coûtoit pour l' osier, il me restoit dix-huit sols : somme considérable pour moi en ce temps-là, et qui me rendoit haut et puissant seigneur. Ne trouvant pas d' autre occasion de témoigner ma reconnaissance à mes bienfaiteurs, je voulus leur en donner des preuves, par le zèle que j' eus de leur procurer de l' ouvrage quand il leur en manqua.

p161

Je m' engageai pour cela à fournir mes marchands, à condition que je ferois tout leur ouvrage. Ils le trouvoient si bon et si propre, qu' ils acceptèrent ma proposition, et se défirent de deux ou trois ouvriers qu' ils avoient. Mon bon coeur ne se borna pas là. Ayant un jour rencontré Rig qui depuis la mort de Guenau n' avoit trouvé aucune ressource, je lui offris de lui apprendre mon métier. Il goûta mes offres, et se rendit en trois ou quatre jours aussi habile que moi. Il travailla avec moi pendant deux mois. Nous chantions et faisons des contes agréables en travaillant, et nous donnions un libre essor à nos idées. Tout le genre humain, sans en excepter les puissans du monde, étoit le sujet de nos traits satyriques. Le docteur, qui venoit nous voir très-souvent, trouvoit notre sort fort heureux, et il l' étoit véritablement, puisque nous savions borner nos desirs, et que nous étions parfaitement contents du bien dont nous jouissions. Ce bon ami, qui ne put s' empêcher de parler à plusieurs personnes des scènes comiques qui se passaient dans notre laboratoire, nous attira quantité

p162

de gens d' esprit, qui en voulurent être

spectateurs. On sortoit de chez moi plus satisfait que du théâtre le mieux assorti. Je sentis bien la différente situation de mon coeur dans cet aimable état, d' avec celui de ma misère. Un honnête-homme me donna lieu d' en faire l' épreuve. La curiosité l' ayant conduit chez moi, comme bien d' autres, il me pria en sortant d' accepter deux guinées, dont il vouloit me faire présent. Je le remerciai en des termes qui le surprirent, et qui le persuadèrent qu' il y avoit encore des hommes au monde, qui sachant se borner au nécessaire, méprisoient le superflu. Gardez votre argent, lui dis-je, monsieur, et apprenez que je regarde les richesses comme des excréments de la terre, qu' il est glorieux de traiter avec mépris. Content de ce que la nature exige, le superflu m' est tout-à-fait inutile et même pernicieux. Il pourroit troubler mon sommeil, et peut-être le repos de ma vie. Il se retira sans me dire mot : je ne sais s' il fut choqué de ma réponse, ou s' il me regarda comme un fou ou comme un homme sage. Rig qui m' avoit laissé entrevoir malgré

p163

lui le dessein qu' il méditoit, suivit de près sa jeune épouse. Elle étoit fille de Mr De Ponth gentilhomme xaintongeois, réfugié en Angleterre pour cause de religion. De trois filles qu' il avoit, il avoit donné son ainée au Sr Cavalier, chef des cevenois, nommés vulgairement camisards, qui se révoltèrent contre Louis Xiv au commencement de la guerre en faveur de Philippe V roi d' Espagne. Son épouse étoit trop belle pour lui, aussi s' échappa-t' elle de ses bras pour se livrer entre ceux d' un officier qui l' emmena à Port-Mahon, où son régiment étoit en garnison. La seconde fut accordée à une espèce de bijoutier françois réfugié ; et la troisième, qui n' étoit ni moins belle, ni moins aimable que son ainée, força Rig à l' épouser le pistolet à la gorge, et peu s' en fallut qu' elle ne le tuât d' un coup qu' elle lui en lâcha, comme il sortoit d' une eglise. Son mari attribua la violence de sa femme

à la force de son amour. Il eut
toujours pour elle de très-bonnes manières,
mais il n' étoit pas en état de l' entretenir.
Elle s' ennuya de languir ; et ayant appris

p164

qu' un de ses oncles venoit d' être nommé évêque de Xaintes, elle lui écrivit pour le prier de la diriger dans le dessein qu' elle avoit de changer de religion et de rentrer dans celle de ses ancêtres. Le nouvel évêque trouvant matière à son zèle, ne manqua pas de lui donner l' essor. Il croyoit se faire un mérite auprès du roi et des jésuites, ses patrons, en saisissant l' occasion de rappeler sa famille au giron de l' eglise romaine. Madame Rig ayant reçu réponse à sa lettre, partit furtivement de Londres, pour se rendre à Paris à l' adresse qui lui étoit marquée. Son mari fut alarmé de sa fuite ; il ne savoit absolument quel en pouvoit être le motif ; mais la lettre qu' il en reçut de Calais, rétablit le calme dans son coeur. Elle se servit d' expressions si séduisantes pour le déterminer à imiter son exemple, qu' il seroit parti sur le champ pour la rejoindre, s' il l' eut crue en état de lui donner du pain. Le temps seconda ses vœux. Elle lui marqua quatre mois après son départ, qu' elle avoit obtenu du roi une pension de mille écus, qu' elle lui offroit de partager avec lui, aux conditions qu' il ne

p165

pouvoit ignorer. Rig à qui toutes les religions étoient indifférentes, excepté celle qui lui auroit donné du pain, se résolut de l' aller rejoindre. Il me communiqua son dessein la veille de son départ, et après avoir vendu à son beau-frère une pension qu' il avoit de George I, roi d' Angleterre, qui la lui avoit donnée en montant pour ainsi dire sur le trône de la Grande-Bretagne, il me dit adieu, et partit, me laissant livré à la mélancolie de ma solitude. N' importe, je ne me rebutai pas. Je continuai mon petit commerce, et je vivois. Je ne pensai pas même à sortir de mon état, lorsque mon docteur vint m' en proposer un autre. Il me dit que le Sr Prev D' Ex se trouvoit obligé de quitter la maison du chevalier Ey. Une petite affaire de coeur l' en éloignoit nécessairement. Il ajouta que ce savant ne pouvoit se résoudre à vivre dans Londres, après y avoir

perdu un poste si gracieux. Il m' a demandé, reprit-il, si je ne connoissois point quelque jeune cavalier d' esprit, qui voulut le suivre en Hollande. J' ai jeté les yeux sur vous, et je vous ai proposé. Votre caractère lui a plu ; il m' a prié de vous déterminer à suivre sa fortune.

p166

Quelque tranquille que je fusse dans ma solitude, mes espérances se réveillèrent. J' acceptai, sans balancer, la proposition du docteur, et les offres de Prev. Il commença par m' ouvrir sa bourse, pour me mettre en état de payer quelques petites dettes que j' avois depuis long-temps. Je n' oubliai pas de mettre sur la liste que je lui en donnai, la récompense dont je voulois gratifier ma bonne femme d' hôtesse. Je m' acquittai avec tout le monde, et je partis avec lui.

Mon humeur naturellement enjouée, se réveilla dès que nous eûmes levé l' ancre, et une aventure des plus plaisantes dont je fus témoin à Gravezend, me divertit beaucoup. Le vent nous étant devenu contraire, nous fûmes arrêtés au port de cette petite ville. Prévoyant bien que nous aurions le temps de nous ennuyer en mer, nous nous fîmes porter à terre. Nous ne fûmes pas entré dans l' auberge où nous allâmes loger, qu' ayant mis sans dessein la tête à la fenêtre, je vis d' assez loin un homme qui galopoit avec toutes les allures d' un cheval. Il étoit nu, et avoit une selle sur le dos et un bridon à la bouche.

p167

Il s' arrêta tout court devant notre auberge un peu à côté de la porte, et s' attacha lui-même par les rênes de son bridon à un anneau de fer fiché dans le mur. Il y demeura bien une grosse demi-heure avec autant de tranquillité, qu' un cheval qui attend que son maître sorte du cabaret, pour le monter et continuer sa

route. Au bout de ce temps-là, il se détacha lui-même, et parla en ces termes à l' hôte, à l' hôtesse, et à beaucoup de gens qui s' étoient rassemblés devant l' auberge. " je suis, dit-il, de l' illustre race chevaline de Pegase. Bucéphale étoit un de mes ancêtres. Cupidon m' a pris pour son coureur, et j' ai l' honneur de porter tous les billets-doux dictés par ce puissant et aimable dieu. Je porte même souvent Mercure, la Renommée, et même Iris, quand Junon la dépêche par un coup extraordinaire de belle-humeur. Fatigué de la course que j' ai faite aujourd' hui, je me suis arrêté ici pour repaître. Je ne doute pas que le cavalier qui me monte n' ait grassement payé ; je m' en vais le rapporter incessamment où je l' ai pris, pour courir de nouveau,

p168

afin de rendre à un amant qui est sur le point de se désespérer, une lettre consolante de sa maîtresse, qui doit retenir son bras courroucé de son sort, qu' il croit le plus malheureux du monde. Il s' est imaginé que celle qu' il aime est entre les bras d' un rival, tandis qu' elle est renfermée par ses rigoureux parens, qui n' approuvent pas son amour. à moi, Pégase ! S' écria-t' il ; donne-moi ton agilité, afin que je me montre digne de ton sang. "

il dit, et après avoir fait quelques ruades et pétarades, il recommença sa course en hennissant, et criant ensuite, *ohé, ohé*, ni plus ni moins qu' un courier qui va pour des affaires de conséquence. Cette aventure nous réjouit extrêmement ; je crois qu' elle contribua à l' appétit que j' eus à souper ; je n' ai tant mangé de ma vie.

Notre hôte, qui étoit un homme gracieux, n' attendit pas que nous nous informassions qui étoit cet homme, et comment il étoit tombé dans cet excès de folie. Il nous prévint ; et nous ayant demandé en entrant dans la chambre, si

p169

nous avons jamais vu un spectacle pareil,
il nous fit l' histoire de cet homme qui nous
en avoit donné le plaisir.
C' est, nous dit-il, un gentilhomme de
Rochester, à qui la cervelle a tournée à
l' occasion d' une lettre de sa maîtresse qui
fut interceptée. Il en eut un chagrin qui lui
causa une affreuse maladie, dont la folie
a été le terme. Il s' est fourré dans la tête
qu' il est cheval de poste. Vous avez
entendu la généalogie qu' il s' est faite lui-même.
Il la répète par-tout où il s' arrête.
Nous le voyons ici régulièrement une fois
le mois. Il parcourt ainsi tous les ans, les
villes, les bourgs et les villages à quinze
lieues autour de sa ville natale.
Après avoir remercié l' hôte de sa
complaisance, nous fîmes sur cette aventure
mille réflexions badines, qui nous
égayèrent. Nous les continuâmes pendant tout
le souper, qui nous fut servi bientôt après,
où nous avons de fort aimables angloises
et allemandes, qui étoient sur notre
chaloupe. Elles avouèrent que l' exactitude et
la fidélité de ce cheval imaginaire seroit
bien plus de leur goût, si l' on
pouvoit compter sur sa discrétion ; mais que

p170

tandis qu' il auroit l' usage de la langue humaine,
il y avoit beaucoup de risque à s' y
fier. Mais aussi, dit une d' entr' elles qui
l' avoit attentivement considéré, je lui
trouve un avantage favorable à une
maîtresse qui s' en serviroit comme d' un
postillon. C' est qu' il est assez bien tourné pour
pouvoir remplacer l' amant auquel elle
l' envoyeroit, s' il venoit à lui être infidèle.
Oui, dit une autre ; mais n' auroit-il
pas aussi l' avisement et la malice de débusquer
des coeurs des belles, les amans
qu' elles aimeroient, qui seroient en effet
plus aimables que lui ? Qu' importe,
reprit la première, si l' on ne perdoit rien
au change. On continua sur ce ton là
pendant la table, qu' on ne quitta qu' aux
approches du jour. Nous pensions à prendre
du repos, lorsque le capitaine s' en vint
faire grand bruit à l' auberge pour nous
éveiller, nous croyant bien endormis. Le

vent étoit devenu bon ; il avoit raison d' en profiter. Nous nous rembarquâmes avec plaisir, espérant n' être pas long-temps en mer. Notre trajet fut si prompt, que le même jour, à l' entrée de la nuit, nous arrivâmes à Helvoetsluys, petit lieu situé

p171

presque à l' embouchure de la Meuse. Nous en partîmes le lendemain par terre, pour ne pas languir sur cette rivière, et nous arrivâmes à Rotterdam à l' heure du dîner. Prev qui étoit dans l' impatience d' être rendu à Amsterdam, où il avoit dessein d' exercer sa plume, me proposa de continuer notre route. Cette résolution fut de mon goût, et nous prîmes la barque pour la Haye, où nous ne nous arrêtâmes qu' autant de temps qu' il en fallut pour recevoir nos coffres, que notre hôte de Rotterdam s' étoit chargé de retirer du vaisseau et de nous envoyer. La Haye étoit fort de notre goût, et nous en aurions aimé le séjour si nous y eussions trouvé l' occasion de nous indemniser par quelque ouvrage de la grosse dépense qu' on est obligé d' y faire. Ayant donc reçu nos coffres le deuxième jour de notre arrivée, nous en partîmes pour Amsterdam, où nous mîmes aussi-tôt la main à l' oeuvre. Nous nous renfermâmes à l' auberge, dans le dessein de ne paroître qu' après avoir fini les *mémoires de Cleveland* , ou le *philosophe anglois* , que nous commençâmes en arrivant. Je dis nous, quoique

p172

je n' aie eu d' autre part à cet ouvrage, que d' avoir donné l' idée de quelques aventures et pris la peine de le mettre au net. Trois semaines de travail assidu nous conduisirent à la fin du quatrième volume. Nous avions projeté de le pousser jusqu' au septième, et nous l' aurions fait tout de suite, si un libraire d' Utrecht qui acheta le manuscrit, n' eût eu l' empressement de l' imprimer tel qu' il étoit, dans

l' espérance que Prev, lui donna de lui fournir incessamment le reste. Mais dès que nous eûmes touché notre argent, son ardeur pour le travail se rallentit. Il promit cependant de le continuer, et s' engagea même avec deux libraires de la Haye à traduire l' *histoire de Mr De Thou* , et à l' enrichir de remarques intéressantes : et comme les libraires s' étoient aperçus qu' il avoit du penchant à la dissipation, ils l' engagèrent à aller demeurer à la Haye, afin de le faire travailler sous leurs yeux. Cette précaution, si sage en apparence, fut la cause de la perte de Prev. Il ne fut pas long-temps à la Haye sans y faire une maîtresse, qui le consumoit si fort en dépense et l' occupoit tellement,

p173

qu' il n' étoit pas possible que son travail le fit subsister. Je ne fus pas le seul qui éprouvai les effets de ce désordre. Le médecin, dont j' ai déjà parlé, et qui avoit fait ma consolation à Londres, eut bien de la peine à se faire payer de quelque ouvrage que Prev lui avoit fait faire. Il avoit quitté l' Angleterre pour passer en Hollande. Prev l' avoit employé ; mais ses affaires ne lui permettant pas de continuer, il rendit son ouvrage à Prev et lui en demanda le paiement. Celui-ci, qui étoit un panier percé, n' en ayant pas, voulut le remettre à un autre temps ; mais le médecin lui ayant parlé des grosses dents, ne lui donna que douze heures de temps pour le satisfaire. Le débiteur qui savoit que son créancier n' étoit pas tendre, trouva de l' argent, et le paya avant l' échéance du terme qui lui avoit été fixé. Pour moi, je ne fus pas long-temps sans m' appercevoir que je m' étois engagé dans une mauvaise société. Je pris mon parti ; j' y fus même déterminé par un autre motif. *lenki*, que tout la Haye connoissoit pour une véritable sangsue, qui avoit épuisé la plupart de ses amans, se donnoit en ma

p174

présence des airs qui ne me convenoient point du tout. Outre qu' une créature de ce caractère ne méritoit point de ménagement, j' étois trop naïf pour en user avec elle. Je la relevai un jour en présence de son amant avec des airs de mépris et en des termes peu ménagés, qu' elle sentit parfaitement bien. Quelques larmes qu' elle appella à son secours, irritèrent Prev qui voulut s' aviser de m' imposer silence. Il fut très-sage de se taire lui-même, quand je le lui imposai à mon tour. Je me levai, et après avoir traité la donzelle comme elle méritoit, je sortis résolu de ne me trouver jamais plus en sa compagnie ; et quelque sollicitation que m' en ai pu faire sa dupe d' amant, rien ne fut capable de me ramener.

Un ami, que je m' étois fait à Amsterdam, m' avoit procuré la traduction d' un ouvrage, intitulé la *physique sacrée* . Je me vis indemnisé par-là de l' occupation que me donnoit Prev. Je m' attachai fort à mon ouvrage ; et si je le suspendois, ce n' étoit que pour aller passer une heure chez un des deux libraires qui avoient entrepris le *de thou* , où j' étois reçu avec

p175

toute sorte de politesse. Son épouse, qui a beaucoup d' esprit, paroissoit souffrir ma conversation ; c' en fut bien assez pour me borner à cette occasion de me donner du relâche ; cette seule société me tint lieu de toutes celles que j' aurois pu lier ; je ne voyois plus Prev qu' avec une politesse indifférente, et je ne balançai pas à lui dire que j' en agirois avec lui de la sorte, tandis qu' il verroit sa grispine, que j' honorois d' un souverain mépris. Cette ouverture ne lui fit aucune impression. Il en étoit si coëffé, que pour ne pas la désobliger, il se brouilla avec tous ceux qu' il avoit tout lieu d' estimer ; il poussa même si loin sa complaisance, qu' il n' épargna pas des femmes d' honneur auxquelles il avoit de l' obligation. Son amour aveugle pour sa Lenki, réduisoit son esprit à la même condition. Il s' imaginoit sans doute lui rendre son honneur, aux

dépens de celles à qui il l' enlevait par les traits les plus aigus et les plus déchirans. C' est ce funeste aveuglement qui a failli à le conduire à une fin des plus tragiques. Outre l' argent qu' elle lui coûtait, il en

p176

perdoit beaucoup, qu' elle l' empêchoit de gagner, en lui prenant plus de temps qu' il n' en employoit au travail. C' est ainsi qu' il se dérangea si fort, qu' il se vit forcé de quitter la Haye, et par conséquent d' abandonner son entreprise, dont la plus grosse partie lui avoit été payée d' avance. Il s' en alla à Londres avec sa Lenki, où il éprouva les suites funestes de son amour effréné. Ne pouvant fournir aux dépenses de cette créature, il essaya de la soutenir aux dépens d' autrui ; mais ce coup d' essai faillit à lui coûter la vie. Elle lui fut conservée par ceux mêmes qu' il avoit voulu duper. Il sortit de Londres pour se retirer à Calais, où il s' arrêta *incognito* pour employer ses amis à lui ménager sa paix avec l' ordre monastique dont il avoit secoué le joug. Ses supérieurs se donnèrent eux-mêmes le soin d' obtenir du pape un bref, qui lui permettoit d' entrer dans un autre ordre, où chacun mène la vie qui lui plaît. Lenki informée qu' il étoit en lieu de sûreté, ne tarda pas à le joindre. Leur union se renouvela à Paris, avec autant d' ardeur qu' elle s' étoit faite à la Haye. En changeant d' état, il n' avoit point changé

p177

d' inclination. Il avoit jeûné pendant dix ans chez Loyola, et pendant douze chez les bénédictins : il n' étoit pas étonnant de le voir si affamé. Il lui faut au moins autant de temps pour satisfaire son appétit, qu' il a languit par la privation des objets propres à le contenter. Heureux si Linki ne lui fait point quitter Paris. Quoiqu' il en soit, je menai une vie tranquille après son départ ; ma plume suffisoit pour m' en procurer les

petites douceurs. J' étois trop heureux pour que ma médiocre félicité ne fût point troublée. Les remèdes que j' avois pris à Londres n' avoient rien fait que pallier mon mal. Tous les symptômes s' en renouvelèrent, et je fus aussi perclus de mes membres que je l' avois été en Angleterre. Le docteur prenant congé de moi en quittant la Hollande, ne m' en fit pas un mystère. Il me produisit un chirurgien françois établi à la Haye, qu' il instruisit parfaitement de la nature de mon mal. Il me conseilla de me mettre entre ses mains. Je ne sais si je n' ai point mal fait de n' avoir pas suivi ses avis : mais je sens bien qu' il me manque quelque chose, malgré

p178

l' exactitude et l' attention avec lesquelles j' ai été traité par un médecin qui m' offrit généreusement ses soins. M' étant donc déterminé à recevoir le soulagement qui m' étoit offert, je fus mis dans un cours de remèdes, où mon gracieux libraire me fut d' un grand secours. Les bouillons et les autres alimens dont je pouvois faire usage, me venoient de chez lui, et les derniers me furent fournis avec autant de bonté que les premiers. On soutenoit tout cela d' une extrême politesse. J' étois confus de voir deux fois le jour des émissaires qui venoient de la part de mes bienfaiteurs s' informer de mon état. Rien n' étoit plus consolant pour un homme aussi malheureux que moi. On s' imaginera peut-être que la situation où j' étois m' avoit fait oublier mes proches et ma patrie. Rien moins que cela. à mesure que je jouissois de quelque rayon de fortune, ces sentimens naturels me renaissoient, et je n' y pensois point du tout quand j' étois accablé de mal et de misère ; ma sensibilité étoit entièrement étouffée sous le poids de mes malheurs. Depuis que j' étois sorti de ma patrie, je

p179

n' eus jamais tant d' envie de la revoir, que pendant le cours de mes remèdes. Je me proposai d' y faire un voyage *incognito* , dès que j' en serois quitte. J' écrivis à mon père en me mettant entre les mains des médecins ; mais j' appris par la réponse que me fit le mari de ma soeur ainée, qu' il étoit mort. Il eut même l' imprudence de me marquer que ma conduite n' avoit pas peu contribué à lui faire perdre la vie. Il ajoutoit, que le bon homme avoit eu tant de chagrin de la fuite de Ferdinande, qu' il étoit persuadé que j' avois séduite et engagée à me suivre, qu' il n' avoit survécu que deux mois à son départ : et conséquemment à cette idée, disoit-il, et à celle qu' il avoit de mes débauches, il m' avoit donné sa malédiction en mourant. Cette lettre, que mon beau-frère pouvoit bien se dispenser de m' écrire, me piqua au vif. J' étois outré des airs qu' il se donnoit, et je méditois la vengeance que j' en voulois prendre. Quant à mon autre beau-frère, major d' Arras, je n' en eus jamais ni vent ni fumée. Il sembloit que toute ma famille s' étoit liguée avec ma mauvaise fortune. Je pris donc la résolution

p180

de faire un voyage en Champagne, aussi-tôt que je serois en état de l' entreprendre. J' achetai à cet effet un petit cheval, assez vigoureux pour mon dessein. Je voulois prendre la route des Ardennes, qui abrégeoit mon chemin de quinze lieues.

La confiance que je fis de mon projet à un ami, me fut salutaire. Il me fit sentir que ce seroit m' exposer beaucoup que d' aller dans ma province, où le prévôt avoit ordre de m' arrêter ; et d' autant plus, que n' étant pas bien avec mes parens, je n' y trouverois aucun asyle. Ce raisonnement ayant calmé mon courroux, me persuada ce que j' aurois dû prévoir, si la passion ne m' eût obsédé. Ma vengeance et mon dessein s' évanouirent à la fois. Je ne pensai plus qu' à me tirer d' intrigue, et à me consoler d' être sans parens le reste de mes jours.

Mes remèdes ayant suspendu ma

traduction de la *physique sacrée* , je m' y appliquai de nouveau avec beaucoup d' assiduité. La rétribution que je retirois de mon travail, jointe aux secours que je recevois de mon officieux libraire, me mettoient

p181

dans un état à pouvoir me passer du reste du monde. Après avoir essuyé tant de tempêtes, je me trouvois heureux dans le calme dont je jouissois. On avoit beau me venir rapporter qu' on parloit de moi comme d' un aventurier, inconnu à tous les françois qui venoient à la Haye de toutes les parties de la France, et qu' il falloit qu' il y eut bien des choses sur mon compte, puisque tout le monde ignoroit mon nom et ma patrie ; rien de tout cela n' étoit capable de troubler mon repos. Je continuai à mener une vie fort retirée ; je ne sortois guères que pour me délasser de mon travail, en prenant l' air hors de la ville ; et à deux maisons près où j' allois deux fois la semaine, je ne fréquentois personne. Ma conversation étoit ordinairement avec les morts ; je veux dire avec les livres. Bien différens des vivans, ils me corrigèrent de mes défauts sans aucun fiel ; je les quittois et les reprenois à ma fantaisie, sans qu' il s' en formalisassent, et j' en retirois beaucoup d' avantages, sans être exposé aux traits de la critique, de la médisance, de la calomnie, ni à la jalousie et au mépris ; ce qu' on éprouve souvent

p182

dans la plupart des cercles. Les cafés et les cabarets étoient encore moins mon élément. Je ne pouvois m' imaginer quels plaisirs peuvent y goûter ceux qui les fréquentent. Je suis si prévenu contre ces maisons publiques, que je ne comprends pas qu' on puisse en être des piliers, à moins que d' y avoir des rendez-vous pour des affaires. Mais on n' y voit ordinairement que des gens désœuvrés, qui ne sachant pas s' occuper, y cherchent

à charmer leurs ennuis, en lisant des nouvelles, dont un gazetier remplit une misérable feuille du lundi, et qu' il rétracte le vendredi. Que de temps perdu, pensois-je quelquefois ! Que je me trouverois à plaindre s' il me falloit réduire à ce genre de vie ! J' étois si fort revenu de ces fades amusemens, que s' il m' eût fallu reprendre celle que j' avois menée à Paris et en Lorraine, j' aurois préféré la prison à une liberté si agréable en apparence, qui charme la jeunesse volage et inconsidérée.

Telle étoit la vie retirée que je menois, lorsque la complaisance et la politesse m' obligèrent pendant quelque temps

p183

à prendre l' essort. Un étranger, qui arriva à la Haye, me rendit une lettre d' un ami, qui me prioit de lui faire voir la Hollande et de lui servir de mentor. Je ne pus me dispenser de me prêter à ses desirs ; c' étoit le moins qu' il pouvoit exiger de mon amitié. Le jeune cavalier qu' il me recommandoit, étoit un gentilhomme de Touraine, qui ne manquoit ni d' argent, ni de crédit. Bien lui valut ; car je n' étois pas en état d' y suppléer. Je me préparai à l' accompagner dans toute la Hollande, aussi exactement que s' il en eût voulu faire la carte.

Nous eûmes à Leyde une aventure qui faillit à me jeter dans l' embarras. Il y avoit dans l' auberge où nous fûmes loger, une fort belle fille, que nous prîmes pour la servante. Le cavalier, que j' accompagnois, en fut épris. Ayant affecté d' avoir quelque besoin, il descendit de l' appartement que nous occupions, pour s' entretenir, sans savoir un mot de flamand, avec cette beauté qui n' entendoit point le françois. Mais l' amour est assez ingénieux pour suppléer à l' ignorance des langues ;

p184

le langage des yeux est de toutes les nations.

Mon amoureux compagnon, guidé
sans doute par l' amour, la chercha avec
tant d' ardeur, qu' enfin il la trouva dans
le jardin où elle cueilloit des herbes pour
la cuisine. Il l' accosta, les yeux enflammés.
Elle n' en fut point effarouchée. La nature
sut bien lui faire discerner qu' il ne
l' approchoit pas pour lui faire du mal. Les
signes qu' il lui fit furent assez expressifs
pour qu' elle comprit qu' il l' aimoit. Elle
lui répondit également par signes, qu' elle
ne le haïssoit pas. Aussi étoit-il d' une assez
jolie figure pour se faire aimer. L' entendant
aussi-bien qu' elle l' entendoit, il voulut
s' avancer pour lui prendre un baiser. Elle
fit quelque résistance, mais qui ne fut pas
assez grande pour l' en priver. Cependant
elle le rebuta d' une certaine façon, à lui
faire entendre qu' elle se défioit des étrangers,
et j' entendis de la fenêtre, d' où je
les considérois sans pouvoir en être
apperçu, qu' elle lâcha ces mots
niet fransman . Il comprit tout comme moi
qu' elle lui disoit qu' elle se défioit des
françois.
Il mit aussi-tôt la main sur la poitrine, et

p185

leva les yeux au ciel, comme pour lui
jurer qu' il l' aimoit avec sincérité. à ce
serment, qu' elle me parut entendre
parfaitement bien, elle lui prit la main où il y
avoit une bague, et elle lui fit signe de
la lui mettre au doigt, comme une preuve
qu' il vouloit l' épouser. Ne sachant pas les
suites que pourroit avoir cette
cérémonie, il l' ôta aussi-tôt, et la lui mit au doigt
qu' elle lui présentoit ; et après l' avoir
reçue, elle lui donna un tendre baiser. Il ne
se contenta pas de cette faveur, et
aspirant à une plus grande, il prit avec elle
certaines familiarités qu' elle souffrit avec
bien peu de résistance : et lui ayant fait
entendre qu' on pourroit les découvrir des
maisons voisines qu' elle lui montrait, elle
lui fit une grande révérence et se retira.
Il y a grande apparence qu' elle prit son
temps dans le reste de la journée, pour
raconter son aventure à sa mère, qui étoit
veuve, et que la bonne femme comptoit
avoir un gendre dans la personne du jeune

cavalier. De cette affaire là nous en
fûmes mieux traités ; et la bonne femme
ayant mis trois couverts à notre table,
que j' avois fait dresser dans notre appartement,

p186

me dit en hollandois que sa fille
auroit l' honneur de souper avec nous. Je
lui répondis qu' elle nous feroit honneur
et plaisir, et comme elle sortoit, je
regardai mon Télémaque sans pouvoir me
tenir de rire. Inquiet de savoir pour qui
étoit ce troisième couvert, je le satisfis
sans le faire languir. Je lui répondis, que
la belle fille qu' il avoit caressée dans le
jardin devoit souper avec nous, et
qu' apparemment il l' en avoit priée. Moi, dit-il
vivement ; hé comment aurois-je pu l' en
prier, ne sachant pas un mot de
hollandois ? Bon, bon, repartis-je ; puisque vous
avez su lui exprimer votre amour, il ne
vous a pas été difficile de lui faire entendre
tout le reste. Je vous avoue, reprit-il,
que si j' avois cru qu' elle m' eût compris,
je lui en aurois fait la proposition. Mais
n' importe, ajouta-t' il ; elle m' a assez
entendu, pour apprendre que sa présence ne
peut que me faire plaisir. Il me dit ensuite,
qu' il donneroit cent louis pour savoir
autant de flamand que j' en savois. Je lui
répartis que peu de chose à ce prix-là lui
coûteroit bien cher. Je le parlois effectivement
très-mal ; mais je l' entendois
beaucoup mieux.

p187

Le souper fut servi, et la fille y vint,
très-bien ajustée, et d' une grande propreté.
Il est certain que sa beauté étoit brillante.
Après m' avoir salué très-gracieusement
en entrant, elle s' approcha de mon
compagnon, qui étoit tout ébaubi de la
voir encore plus belle qu' elle ne lui avoit
paru. Elle lui donna deux baisers, avec
autant de tendresse que de naïveté.
Prétendant en avoir autant, je la joignis pour
les prendre ; mais elle me refusa d' une
manière si polie, que je n' insistai pas
davantage. Si j' en agissois, me dit-elle, avec
monsieur par un principe de politesse, je
croirois devoir vous traiter également.
J' ai très grande raison de lui donner cette
marque de distinction ; ne soyez donc pas
surpris que je m' en acquitte.
Une preuve d' amour si authentique ravit
mon compagnon. Ses yeux et ses

manières ne me permirent pas de douter que son coeur ne fût absolument pris. Je ne sais par quel pressentiment j' en fus mortifié ; mais je craignois que cette passion naissante ne se fortifiât, par le retour que la belle avoit pour lui. Je voyois parfaitement qu' elle traitoit cette affaire d' un grand

p188

sérieux et de très-bonne foi.

Je ne leur étoit point suspect, car ils se firent l' amour pendant toute la table ; ils se caressèrent avec autant de liberté, que s' ils eussent été accordés authentiquement. Je m' étois agréablement prévenu qu' ils auroient besoin de mon ministère pour leur servir d' interprête ; mais ils ne m' employèrent pas. Ils nourrirent leur passion mutuelle de la même manière qu' ils l' avoient fait naître. Leurs yeux et les signes qu' ils faisoient pour s' exprimer leurs tendres sentimens, me firent comprendre que l' amour n' a pas besoin d' interprête, et que l' éloquence de la bouche fait moins de progrès dans ce doux commerce, que le langage des yeux, et les manières qui le soutiennent. Ils me laissèrent si peu de vuide dans leur conversation amoureuse, que je ne trouvai pas à placer un mot. Chagrin de voir ce jeune homme s' engager si avant avec cette fille, je prévoyois celui qu' auroient ceux qui me l' avoient recommandé. Il leur tenoit de trop près, pour n' être pas vivement touchés, s' il faisoit quelque fausse démarche. Il me convenoit de faire tous mes efforts pour

p189

étouffer cette passion dès sa naissance, puisqu' il sembloit qu' elle s' étoit formée sous mes auspices. Cependant cette scène amoureuse dura au-delà de la table ; et je ne doute pas que si la bonne femme ne fût montée pour ramener sa fille, elle n' eût duré toute la nuit. Dans l' espérance que ce n' étoit qu' un amour entre oiseaux de passage, je ne laissai pas d' y prendre

plaisir. Jamais la nature ne s' étoit si bien développée à mes yeux. D' où j' inférai avec combien d' artifice la plupart des amans s' efforcent de se prouver leur amour. En vérité, quand on y va de bonne foi, on n' a que faire d' étudier pour persuader qu' on aime.

Dès que la mère parut, la fille bien née se leva, et après m' avoir salué, elle embrassa tendrement son amant en présence de sa mère, qui pour confirmer la passion de sa fille, l' embrassa aussi avec beaucoup de tendresse. Je fus aussi étonné qu' un homme à qui les cornes pointent. Il s' en aperçut, et m' en demanda la cause. Je lui répondis très-franchement que j' étois inquiet sur les deux scènes qui s' étoient passées entre cette fille et lui. Si vous ne

p190

cherchez, lui dis-je, qu' à passer le temps, je suis charmé que vous en ayez trouvé l' occasion : mais s' il y a dans votre amour autant de sérieux que j' en puis comprendre, vous me permettrez de vous dire, que j' aurois beaucoup à me reprocher, si je ne tâchois de briser une chaîne qui vous paroît douce aujourd' hui, et qui un jour vous deviendrait très-dure. Jamais, jamais, me répondit-il brusquement. Il n' est pas possible, ajouta-t' il, qu' un si beau feu et si bien allumé puisse s' éteindre. Ce n' est pas ainsi que je l' entends, repris-je ; je ne fais attention qu' au chagrin qu' auroient vos parens, si vous veniez à serrer authentiquement les noeuds de votre passion, et vous pourriez bien en être la victime. Il me repliqua, que quoiqu' il en pût arriver, il ne pourroit jamais être malheureux, s' il étoit une fois en possession d' une si belle et si aimable personne. Il n' est pas possible, reprit-il, que le ciel ne nous ait faits l' un pour l' autre. Sur ce pied-là, il saura bien m' indemniser de l' injustice et de la cruauté que mes parens pourroient exercer contre moi. Ne pouvant en tirer de meilleure raison,

p191

je me mis dans mon lit, et il ne tarda pas à entrer dans le sien. Je ne sais s' il rebuta Morphée, ou si ce restaurateur des hommes se refusa lui-même ; mais il ne dormit point de toute la nuit. Je ne dormis guères mieux ; car il troubla mon sommeil, comme sa belle troubloit le sien. à peine j' allois m' y livrer, que des soupirs profonds, souvent des sanglots, quelquefois des expressions tendres qui lui échappoient, m' éveilloient en sursaut. Fatigué de cette insomnie, je lui demandai s' il n' étoit point incommodé. Mon corps se porte fort bien, me répondit-il ; mais mon esprit et mon coeur sont bien malades ; je sens un mal que je n' ai jamais senti. Il m' est cher, je l' aime, et je serois fâché d' en guérir. Croyez-moi pourtant, lui dis-je, et cherchez-en au plus vîte le remède ; car les suites en pourroient être fâcheuses. Ho que non, reprit-il ; la douceur que je me promets, et que je goûte par anticipation, ne sauroit être une source d' amertume. Amen, lui repartis-je, et je m' assoupis à l' instant. Je dormis jusqu' après soleil levé, sans aucune interruption. Je me levai, croyant

p192

partir pour Amsterdam. Dans ce dessein, je tirai le rideau du lit de mon compagnon, et je vis ce à quoi je n' aurois jamais pu m' attendre. Sa belle étoit assise sur un fauteuil, se soutenant d' un coude sur le chevet de son lit. Ils s' entregardoient avec délectation, et se faisoient des minauderies auxquelles je ne comprenois rien ; mais je m' imaginai que l' amour animoit leurs organes. Il ne me parut pourtant pas qu' elle eût aussi mal dormi que lui. Elle avoit les yeux vifs, et le teint vermeil comme une rose. Elle se leva dès qu' il m' eut apperçu ; et après l' avoir embrassé toujours avec la même tendresse, elle me fit la révérence, et s' en alla en me disant, *goede morgue mynheer*. surpris de l' aventure, je demandai à mon compagnon, s' il y avoit long-temps qu' elle étoit entrée ? Il me répondit qu' il y avoit au moins trois heures qu' elle avoit

frappé à la porte. Le coeur m' ayant inspiré,
reprit-il, que c' étoit elle-même, je
me suis levé et lui ai ouvert. J' étois en
chemise, et elle n' en a point été alarmée.
J' ai voulu profiter du moment ; mais elle
m' a résisté, me faisant entendre, que quoique

p193

son coeur fut à moi, elle ne m' avoit
encore donné aucun droit sur sa personne.
Cette réponse m' a rendu si respectueux,
que je me suis borné à lui confirmer mon
amour. Elle m' a payé de retour, et nous
nous sommes contentés de nous faire des
caresses réciproques. Ah ciel, qu' elle
est aimable ! S' écria-t' il dans un amoureux
transport ; et le sommeil le saisit
aussi brusquement que s' il eût été frappé
de la foudre.

Le voyant endormi si profondément,
je refermai ses rideaux ; et pour ne pas
l' interrompre, je descendis pour prendre
du café avec nos hôtes. Elles
m' entretenirent de toute autre chose que de ce
que je souhaitois. J' eus beau les mettre sur
les voies, je ne pus réussir à leur arracher
un seul mot sur le compte de mon
compagnon de voyage. J' admirai ce flegme
hollandois : et quoique je connusse le
caractère de cette nation qui parle peu, je
ne pouvois pourtant m' imaginer que ces
deux femelles eussent pu garder le silence,
s' il y avoit eu du mystère entre elles
et le jeune cavalier.
Après m' être repu de cette idée, je

p194

leur demandai ce qu' il leur falloit pour
notre gîte ? La mère me répondit d' un
grand flegme, qu' il n' étoit pas encore
temps de compter, et que quand il seroit
venu, elle vouloit m' apprendre qu' elle
savoit payer un plaisir par un autre. Cette
réponse me débouta en quelque façon des
espérances que j' avois conçues. Je ne
savais que penser d' un désintéressement
si rare parmi les gens de cette espèce. Je

sortis, pour me livrer à mes réflexions, dans une belle allée, qui n' étoit pas loin du logis : mais ne voyant goûté dans cette aventure, où l' amour jouoit un nouveau rôle, et qui m' étoit inconnu, je ne pus me fixer à aucune décision.

Ayant rêvé mon sou, je retournai au logis, résolu d' apprendre, de quelque manière que ce pût être, le dessein de mon compagnon. Croyant le trouver encore au lit, je montai à notre chambre, et j' eus la malice d' examiner s' il n' avoit point été foulé, et s' il y avoit plus d' une place empreinte. Je n' y remarquai rien de tout ce que je pouvois soupçonner. Je descendis dans la cuisine, et je le trouvai en conversation muette avec la mère et la fille.

p195

Il me parut qu' ils s' entendoient parfaitement bien, et qu' ils se répondoient juste à leurs idées et aux signes qu' ils se faisoient pour se les exprimer. Leur air et leurs manières me firent comprendre que je n' étois pas de trop. Je demeurai donc dans ce lieu, où je fus assez long-temps témoin de leur dialogue, dont les expressions nouvelles pour moi excitèrent à la fois mon attention et mon étonnement. Quand ils se furent expliqués, la fille ayant passé dans une espèce d' office, en rapporta une copieuse tasse de chocolat, avec deux biscuits que la servante avoit préparé. La fille me demanda fort poliment si j' en souhaitois ? Je la remerciai, et dès qu' il eut pris celui qu' on lui avoit présenté, il sortit avec moi pour aller voir ce qu' il y avoit de curieux dans cette ville. Je saisis l' occasion, et l' ayant prié de me parler ingénument, je lui demandai ce qu' il prétendoit faire de cette créature ? Ma divinité ! Répondit-il d' un ton fort haut ; et fut-elle créature dans le sens que vous l' entendez, je l' adorerai toute ma vie. Ces manières auxquelles je ne m' attendois pas, réveillèrent mon ancienne sensibilité.

p196

Je lui repliquai que j' étois surpris d' une conduite si extraordinaire, et de l' air dont il recevoit mes remontrances, après la confiance qu' il m' avoit donnée. Il me repliqua, que malgré tout ce que je pouvois dire, j' avois tort de mettre mon doigt entre le marteau et l' enclume, et que l' amour n' étoit sujet à aucune loi, à aucune règle. Je trouve, reprit-il, l' occasion de me rendre heureux, faut-il que je sois assez ennemi de moi-même pour ne pas la mettre à profit ? Quant au ton que j' ai pris pour vous repliquer, mon amour l' autorise. Il ne peut qu' être choqué du terme peu ménagé dont vous vous êtes servi. Il choque également mon amour et la divinité que j' adore. Tous vos avis sont inutiles, ajouta-t' il ; l' amour m' a blessé du plus charmant de ses traits. Oseriez-vous vous flatter de pouvoir me guérir de la blessure qu' il m' a faite ?

Mais, lui repartis-je, vous pouvez fort bien me dire vos sentimens avec d' autres manières. Il m' interrompit, me repliquant du même ton, que si je n' étois pas content, il étoit homme à me contenter d' ailleurs. Le feu me montant au visage, je mis l' épée

p197

à la main, en le traitant de petit sot. Il me répondit en brave homme. Nous eûmes à peine le temps de nous mettre en posture, qu' il fut saisi par sa belle, qui se trouva sur nos traces à point nommé. Il y a toute apparence qu' elle nous suivoit de près. Je rengaînai mon épée, et je me retirai pour ne pas faire assembler une nombreuse populace, qui voyant mon ennemi entre les bras d' une fille de leur connoissance, m' auroit infailliblement immolé à l' amour de leur patriote. En passant un pont, je me retournai pour voir que deviendrait ce couple amoureux. Je les aperçus marchant à petit pas dans la rue qui menoit au logis. Elle lui avoit donné le bras sans façon, quoique cet usage ne soit pratiqué en Hollande qu' entre mari et femme. Je doute même qu' on l' approuvât entre des amans solennellement promis.

Il ne me restoit d' autre parti à prendre
que de m' en revenir à la Haye. C' est celui
que je pris à l' instant, abandonnant
l' étourdi cavalier à la conduite de son amour
aveugle et précipité. Mais ne voulant pas
perdre mon sac de voyage où j' avois mon

p198

plus beau linge, dont je n' étois pas trop
bien fourni, je m' en allai chez l' ecuyer
de l' académie de Leyde, avec qui j' étois
ami. Je lui appris en gros mon aventure,
et je le priai d' envoyer sa servante à
l' auberge pour demander mon sac. Elle alla
et revint fort vîte sans me l' apporter,
disant qu' elle y avoit trouvé un jeune cavalier,
qui l' avoit chargée de me dire que
je lui ferois plaisir de l' aller prendre
moi-même, et que la belle *Mitie* , c' étoit le
nom de la fille en question, lui avoit dit
de me prier de sa part de venir au moins
lui dire adieu. La prudence me défendant
cette démarche, je renvoyai la servante
pour leur dire de ma part, que trouvant
un ami qui me ramenoit à la Haye dans
son carrosse pour des affaires que nous
avons ensemble, je ne pouvois
absolument différer mon voyage. Cette fille
s' acquitta de sa commission ; elle me rapporta
mon sac, et je partis, après avoir dîné
avec mon ami et son épouse. Je les régalai
de mon aventure dans toute son étendue.
Elle les divertit pendant tout le dîner,
et ils ne purent s' empêcher d' admirer ce
coup extraordinaire du caprice de l' amour.

p199

Il est rare en effet d' en trouver
des exemples.
De retour à la Haye, je n' eus point de
plus grand empressement que d' en aller
servir un plat, comme d' un fruit nouveau,
aux personnes des deux sexes que je
fréquentois. Tout le monde reçut mon
histoire avec la même admiration. Elle fut
bientôt divulguée, et l' on ne parla
d' autre chose pendant quelques jours dans

tous les cercles. La plupart de ceux qui l'entendirent s'empressoient de l'apprendre de ma bouche, et comme je n'en oublois aucune circonstance, ils l'écoutoient avec une plus agréable surprise. Quelque indifférente que me fût absolument cette aventure, je ne laissois pas d'être inquiet d'en savoir le dénouement. Je ne pouvois me dispenser de me décharger auprès des parens de cet étourdi, du soin qu'ils m'en avoient confié ; mais je ne voulois leur écrire qu'après avoir vu la fin de cette plaisante scène. Ne pouvant la voir de mes yeux, j'écrivis à l'ecuyer de Leyde pour le prier de la suivre avec beaucoup d'attention, afin que je n'en perdisse pas la moindre circonstance.

p200

Il fut aussi fidèle dans la relation qu'il m'en fit, qu'il avoit été exact spectateur. Je reçus au bout de huit jours une lettre de sa part, où il me marquoit que la belle *Mitie* étoit entre les bras de son amant, que le magistrat et le ministre avoient métamorphosé en époux, et que toute la ville de Leyde avoit admiré ce beau couple, que l'amour avoit uni d'une manière si extraordinaire. Il ajouta, qu'il avoit appris de la mère qu'elle alloit en France avec sa fille, dans le pays de son gendre. Cette circonstance me surprit un peu, et me fit prendre le parti d'écrire en termes ménagés, soit pour ne pas prévenir ses parens en mauvaise part contre la fille de peu de chose qui entroit dans leur famille, soit encore pour ne point passer moi-même pour un homme mal intentionné, s'ils venoient à donner leur approbation à ce mariage. Je ne perdis pas de temps, et craignant que le cavalier ne leur eut déjà écrit, je datai ma lettre du jour que je le menai à Leyde. J'espérois que cette précaution me disculperoit dans l'esprit des personnes intéressées, et sur-tout dans celui de mon ami,

p201

qui me l'avoit si fort recommandé.
Ma lettre n'étoit pas partie, que j'appris
qu'ils devoient se mettre incessamment
en chemin. Ils partirent en effet le
surlendemain que ma lettre fut mise à la poste.
Trois semaines après leur départ, mon
ami me fit réponse. Si j'avois été informé
à temps que la mère de ce jeune gentilhomme,
qui étoit veuve, étoit d'une
complaisance assez aveugle pour son fils, pour
autoriser sa conduite quelle qu'elle fût, je
ne me serois pas obligé de la contrecarrer.
Je me reprochai même d'avoir pris
trop vivement l'affirmative pour ses
propres intérêts. Au reste, peut-être
feront-ils meilleur ménage ensemble que s'ils se
fussent vus long-temps. Hé ! Qui sait si
elle et lui s'étant unis avec d'autres,
n'auroient pas mené une vie malheureuse
ou criminelle ? Tant il est vrai que les
mariages sont écrits au ciel, et qu'en
s'opposant à ceux de cette nature, ou même
plus mal assortis, on risque de s'opposer
à ses sages décrets. Cette maxime, ou
pour dire mieux, ce principe incontestable
n'est pourtant pas reçu dans le siècle
présent. On n'en suit point d'autres que

p202

l'ambition et l'intérêt. Aussi combien
d'affreux désordres ne s'en ensuivent-ils pas ?
Que la société en seroit bien plus
tranquille et plus heureuse, si au lieu de forcer
les personnes qui ne s'aiment point à s'unir
ensemble, on se faisoit un principe d'humanité
et de religion de favoriser l'union
de celles qui s'aiment.
Je ne pensois plus à celle que l'amour
avoit faite si brusquement et d'une manière
si extraordinaire, lorsque je reçus une
seconde lettre de mon ami, où il me
marquoit que le jeune homme, sa femme et
sa belle-mère étoient arrivés en
Tourraine ; et que la mère, charmée de sa
belle-fille, bénissoit le ciel de la lui avoir
donnée. Il m'assuroit qu'elle étoit
généralement aimée, et que toute la famille
bénissoit aussi le ciel d'avoir inspiré au
cavalier d'aller en Hollande. Dans le fond,
j'en étois bien aise. J'aurois été fâché d'apprendre

qu' il eût été malheureux. J' étois
seulement mortifié de n' avoir pas su le
goût de ses parens ; je m' y serois
conformé du meilleur de mon coeur. Cette
aventure m' a rendu plus circonspect ; j' ai
fait serment de regarder d' un oeil indifférent

p203

la conduite la plus dérangée de mes
propres amis dans le commerce amoureux,
et de ne me mêler de ma vie de
leurs amours ni de leurs amourettes,
moins encore de leurs mariages. C' est le
plus sûr parti qu' il y ait à prendre pour se
conserver leur amitié. Il faut si peu de
chose pour rompre ce qu' on appelle
amitié dans notre siècle, qu' on ne sauroit
être trop circonspect avec ses prétendus
amis. Mais où les trouver, si l' on
confronte leur conduite avec les règles de la
vraie amitié ?

Ayant donc repris le train de ma
solitude, je m' y félicitois en secret d' être
sorti de cette affaire, sans qu' il m' en eût coûté
mon repos. Je repris mon ouvrage,
priez bien le ciel d' éloigner tout ce qui
pourroit m' en distraire. L' accomplissement
de ce desir légitime suffisoit pour me
rendre heureux ; mais je ne fus point exaucé.
J' étois encore jeune ; mes passions, et
sur-tout celle que j' avois toujours eue pour les
femmes, n' étoient pas encore mortifiées.
Une angloise que j' avois connue à
Londres par occasion de voisinage, ralluma
dans mon coeur un feu que j' y croyois

p204

éteint. Je me trompois ; il avoit seulement
cuvé sous les cendres de mes malheurs
et de mes occupations. Aussi fit-il une
irruption d' autant plus violente.
Elle se promenoit avec la fille de son
hôtesse sur le Voorhaut, un jour que j' y
avois borné ma promenade, pour ne pas
me distraire long-temps de mon travail.
Cette demoiselle, sans être absolument
belle, avoit tous les agrémens d' une

beauté du premier ordre. Son esprit et ses manières rehaussoient les traits passables qui la formoient. Elle me vit, et sans garder aucune mesure, elle vint me joindre et m'embrasser. Je sentis dès ce moment le poison amoureux se glisser subtilement dans mon coeur. Je n'en aurois pas été surpris, si elle avoit été autrefois l'objet de ma passion, qui fut alors réveillée. Le tendre baiser qu'elle me donna à la façon de son pays, auroit été capable de produire cet effet, puisqu'il eut le pouvoir d'allumer un grand feu dans mon coeur. Mais je ne l'avois fréquentée que sur un pied d'estime, sans lui avoir jamais témoigné qu'une politesse générale.

p205

Je débutai à l'ordinaire, lui marquant le plaisir que j'avois de la voir en bonne santé, et lui demandant depuis quand elle étoit en Hollande. J'appris qu'elle n'y étoit arrivée que la veille de cette maudite entrevue, que l'enfer toujours à mes trousses m'avoit procurée pour troubler ma tranquillité. Elle n'attendit point que je m'informasse où elle étoit logée : elle me prévint, et me donna son adresse ; et pour mieux l'apprendre, je l'accompagnai dans son appartement. Ce fut-là que la pitié qu'elle m'excita, se joignant à l'amour qu'elle m'avoit fait naître, augmenta le feu qui me dévorait.

L'histoire qu'elle me fit des malheurs de sa famille, me toucha. Je ne pouvois pourtant faire moins que d'écouter ses justes plaintes. Son père étoit orfèvre à Londres. Les banqueroutes qu'il souffroit dérangèrent beaucoup ses affaires, plus encore sa pauvre cervelle. Il fut saisi d'un chagrin mortel, qui le mit bien vite au tombeau. La mère se voyant dénuée de tout son bien, le suivit de près. Un frère et elle étoient leurs enfans uniques. Il prit le parti, pour s'indemniser de son

p206

patrimoine, d' aller tenter la fortune dans les colonies anglaises. Triste reste de sa famille, elle aima mieux être le jouet de l' adversité ailleurs que dans sa patrie. Tout les pays du monde, dit-elle, m' étoient indifférens. Je n' avois d' autre dessein que de m' embarquer. J' entrai en effet dans le premier vaisseau que je vis prêt à partir, sans savoir où il alloit. C' est le sort qui ma conduit ici ; c' est lui qui m' a conduite sous vos yeux. J' ai lieu de le bénir de ce dernier hasard, qui m' a fait rencontrer la seule personne que je connoisse hors de ma patrie. Je vous regarde, ajouta-t' elle, comme une ressource qui peut me tenir lieu de tout ce que j' ai perdu.

Pouvois-je n' être pas sensible à un récit si touchant ? J' avois trop senti les coups de la fortune, pour n' être pas attendri de ceux qu' elle porte aux autres. Mon coeur tendre d' ailleurs pour les objets aimables, étoit si fort disposé à l' aimer, qu' elle n' eut pas de peine à se faire plaindre. Après lui avoir donné des assurances d' amour et de pitié, je voulus savoir à quoi elle pourroit s' occuper à La Haye. Elle me répondit avec beaucoup de

p207

candeur, qu' elle y exerceroit tous ses talens, pour ne pas tomber dans la misère : je sais coudre et broder, dit-elle ; mais ne sachant que la langue de ma nation, à qui pourrai-je me produire ? J' ai sauvé à la vérité quelque débris du naufrage de ma famille, ajouta-t' elle ; mais je prévois que si je puise toujours dans cette foible source, sans lui joindre quelque ruisseau, elle tarira bientôt. Je me suis fait un magot d' environ cinquante ducats ; voilà tout mon bien, et toutes mes espérances.

Cette ouverture exigeoit mes conseils ; je lui donnai ceux qui me parurent les plus plausibles dans cette conjoncture. Il faut, lui dis-je, que vous fassiez un petit commerce de nipes galantes, propres aux dames et aux cavaliers. Vous êtes adroite de vos mains ; vous pourrez aisément imiter les modèles de toutes les sortes

que je vous ferai venir de Paris, et de cette façon vous trouverez le salaire de votre travail. J' ajoutai que je me donnerois des mouvemens pour l' achalander, et qu' elle étoit seule au monde capable de me faire violer la résolution que

p208

j' avois prise de ne pas me répandre dans les compagnies. Elle me remercia, avec des protestations d' une reconnoissance éternelle. Ce fut avec tant de graces, qu' elles me séduisirent jusqu' à lui jurer un amour constant et fidèle. J' ai bien aimé dans ma vie ; mais mon amour ne fut jamais si violent et si sincère que pour l' aimable Harders ; c' étoit le nom de cette charmante angloise. Elle se mit aussi-tôt à même de mettre mes conseils en pratique. Elle commença à travailler à des bourses à perruque, à broder des noeuds d' épée, des mules, des souliers, des mouchoirs, et à se fournir d' autres galanteries à l' usage des deux sexes. Je furetai tant, qu' à la fin je lui trouvai une boutique et un appartement commode, qui faisoient partie d' une maison très-fort à sa bienséance. J' écrivis à Paris à une marchande du palais des mieux assorties, que j' avois connue autrefois. Je lui fis toucher l' argent que ma maîtresse me donna, et elle m' envoya sans différer tout ce qu' il y avoit de plus à la mode. à peine fut-elle établie, que sa boutique

p209

fut étrennée par quantité de dames et de cavaliers ; elle ne désemplissoit pas de la journée, et la marchande savoit parfaitement amuser les petits-maîtres, qui étoient de vrais piliers. Pour moi, je n' y paroissois jamais de jour. Il étoit heureux pour moi de n' être pas obligé de lui donner un temps que j' employois au travail. Je lui avois avoué ma situation. Elle avoit approuvé les mesures que je

voulois prendre pour tâcher de la rendre meilleure. Nous convinmes même qu' elle ne viendrait jamais chez moi, où elle pouvoit me voir de chez elle ; mais je me dédommageois bien le soir. Dès que la nuit étoit close, je me rendois dans sa chambre, sans jamais y manquer. Nous soupions toujours tête à tête, et nous passions la soirée ensemble avec un plaisir digne d' envie. Nos précautions avoient été prises si justes, que j' aurois défié tous les argus de découvrir notre intrigue amoureuse. Nous avions dépaïsé les plus expérimentés. Aucun des jeunes gens qu' elle amusoit le jour dans sa boutique pour leur débiter ses marchandises, ne pouvoit obtenir

p210

de la voir quand elle l' avoit fermée. En vain prenoient-ils le prétexte de vouloir acheter quelque un de ses ouvrages, elle leur répondoit d' un air enjoué, et toujours de sa fenêtre qu' elle avoit trop de probité pour leur vendre au flambeau des marchandises qui étoient aussi trompeuses à la clarté, que les belles, dont tant d' amans étoient les dupes. Ils se retiroient aussi mortifiés, qu' elle étoit satisfaite de mon assiduité, et nous nous divertissions à leurs dépens. Je pris le train du café, où quand l' occasion se présentoit, je parlois d' elle comme les autres. Mais elle mérite, concluois-je toujours, qu' on aille se niper chez elle. Outre qu' elle est assortie de tout ce qui est à la mode et de meilleur goût, c' est qu' elle n' est pas chère, et qu' on ne sauroit trop payer la bonne grace avec laquelle elle vend ses guenilles. Bien plus, j' affectois quand on en parloit d' un ton équivoque, d' enchérir sur les plus critiques. Il eut fallu être diable, pour soupçonner que nous fussions de si bonne intelligence. Nos plaisirs étoient d' autant plus doux, que nous les déroptions à la connoissance

p211

de tout le monde. Cet avantage étoit un des plus agréables sujets dont nous nous entretenions avec le plus de satisfaction.

Mon travail, d' un côté, et le grand débit qu' elle faisoit de l' autre, nous mettoient au dessus de nos affaires. Nous menâmes deux ans cette charmante vie. Elle auroit même été de durée, si le destin n' en eût pas été jaloux. Pour ne perdre aucune occasion de me faire éprouver son courroux, il conduisit exprès à La Haye un anglois qui s' en alloit aux eaux de Spa, uniquement pour prendre part aux plaisirs qui y règnent dans la belle saison. Il avoit passé la mer avant le temps, pour faire quelque séjour en Hollande. Je le vis plusieurs fois au café et au bois. Nous liâmes amitié. Je l' adressai moi-même chez la Harders, pour quelques nippes dont il vouloit faire provision. Je ne me défiai pas plus de lui que des autres étrangers dont je lui procurois les pratiques. Je n' oserois dire qu' il abusa de ma confiance, puisque je ne lui avois rien confié. Je ne dois m' en prendre qu' à mon malheureux sort, et à l' inconstance de ma maîtresse que j' aimois

p212

uniquement. Combien de cuisans regrets n' ai-je pas eu de ne l' avoir pas épousée, comme elle m' en sollicitoit dans les tendres momens que nous passions ensemble ?

Mal-à-propos différais-je toujours, je ne sais pour quels égards. J' attendois que les oeufs du merle fussent éclos, mais cet heureux anglois les dénicha, sans que j' aie eu lieu d' en concevoir le moindre soupçon.

Un jour que je le rencontrai dans l' allée de Scheveling, il me proposa d' aller prendre l' air de la mer. Le jour étoit beau, et d' ailleurs ne me trouvant pas fort disposé au travail, nous y allâmes ensemble. Après nous être assez long-temps entretenus de choses indifférentes, il me parla d' une conquête qu' il avoit dessein de faire à La Haye avant d' en sortir. Il me fit un portrait si beau, mais en même-temps si général de l' objet qui l' avoit charmé,

que je n' y reconnus point ma chère maîtresse. Encore s' il eût nommé son pays, s' il fût entré dans le détail de ses traits, de ses manières, de ses qualités de l' esprit, peut-être aurois-je pu prévenir le coup qui m' a si cruellement frappé. Mais

p213

non, il la disoit belle au possible, et elle ne l' étoit point. Il lui trouvoit une charmante modestie, et ce n' étoit pas là son bel endroit. Elle lui paroissoit toute jeune, et elle étoit au moins dans son sixième lustre. Comment aurois-je pu la reconnoître à des traits si peu fidèles ? Tout autre que moi s' y seroit mépris. Eussai-je eu cent grains de jalousie dans la tête, mille pressentimens dans le coeur, je ne pouvois fonder aucun soupçon contre sa fidélité. Les tendres preuves qu' elle m' en avoit données, ne m' auroient jamais pu permettre de la croire capable de changer. Elle avoit autant de raisons à être constante, que j' en avais moi-même à être tranquille.

Il poussa plus loin, et il m' avoua qu' il ne pouvoit la résoudre à le suivre en Angleterre, pour laquelle elle avoit une répugnance insurmontable. Ciel ! S' il m' eût dit qu' elle étoit angloise, j' aurois pu rompre toutes ses mesures. Mais loin de penser à ménager mes intérêts, que je ne croyois pas lésés, je lui donnai des conseils qui leur étoient entièrement opposés. Je ne sais s' il en profita ; mais il

p214

me souvient très-bien qu' il m' en remercia dans la dernière conversation que nous avons eue ensemble. Ce qu' il y a de singulier dans ma planette, c' est que je rendis compte le même soir à la dissimulée Harders de l' embarras où se trouvoit son amant, sans qu' il parut aucune altération sur son visage et dans ses manières. Elle en rit avec moi de tout son coeur ; car tranquilles dans nos amours, les

inquiétudes des malheureux amans nous divertissoient ; nous insultions pour ainsi dire à leur malheur. Je ne sais si elle en sera punie quelque jour ; mais j' éprouve encore les peines que mérite une si grande inhumanité. Rien ne me les rend plus supportables que la persuasion où je suis que je souffre pour des fautes qu' on peut appeller des crimes, dont je me suis mille fois rendu coupable.

Je n' avois jamais trouvé ma maîtresse si enjouée que la veille du jour qu' elle disparut. Elle me fit plus de caresses que je n' en avoit encore éprouvé ; et comme si elle eût voulu me dédommager de la perte que j' allois faire de son coeur, elle me mit en folâtrant une bourse de cinquante guinées

p215

dans la poche de mon habit. Cette générosité, qu' on peut nommer angloise, me la fait encore regretter : et peut-être l' aurois-je d' abord oubliée avec un mépris infini, si elle n' avoit pas fait cette action, que je crois inouïe.

Quoiqu' il en soit, ne la voyant jamais de jour, je lui donnois beau jeu pour me trahir et pour déménager à mon insu. Son hôtesse sachant que je la voyois tous les jours, croyant même que j' étois secrètement marié avec elle, ne m' avoit jamais parlé des mesures qu' elle prenoit depuis huit jours pour quitter La Haye ; elle l' inféroit de la vente qu' elle lui avoit fait des meubles de son appartement et de sa boutique. Cependant je ne savois à quoi attribuer les politesses extraordinaires que j' en reçus en sortant de sa maison. Elle vint à la porte, contre son ordinaire, pour la fermer sur moi. Je vous souhaite, dit-elle, la continuation de votre prospérité. à demain, ajouta-t' elle, en me donnant le bon soir. Qui diable auroit pu profiter de ces notions ?

En voici bien une autre. M' étant levé le lendemain avec une grande foiblesse

p216

d' estomach, je m' imaginai qu' une tasse de chocolat pourroit me fortifier. Je fus pour cet effet au café, où je contentai mon envie, et peut-être mes besoins. Mon anglois, qui y étoit avant moi, me joignit, et me parlant assez bas : je vous quitte aujourd' hui, me dit-il ; ma belle s' est laissée fléchir ; elle me suit avec autant de plaisir qu' elle a eu de peine à s' y résoudre. Je vous dis adieu, ajouta-t' il en m' embrassant ; je pars comblé de plaisir et de joie. Je lui répondis, que j' en étois charmé, et que je le serois bien plus, si j' avois trouvé l' occasion de contribuer à sa félicité. Vos conseils m' ont été fort utiles, repartit-il ; je vous en suis très-obligé. Je souhaiterois vous rencontrer à Londres, ou ailleurs, pour vous en témoigner ma reconnaissance. Adieu, reprit-il, je vais tout disposer pour notre départ. Quelqu' autre, plus curieux et moins discret que moi, auroit saisi l' occasion d' apprendre qui étoit la beauté qui se jetoit entre ses bras ; mais je n' y fis nulle attention. Me trouvant heureux de posséder la Harders, je m' embarrassois peu

p217

de la félicité des autres. Je retournai chez moi aussi tranquille que j' en étois sorti. Je doute fort que qui que ce soit à ma place eût profité des indices qu' on me donnoit de la perte que je fis de ma maîtresse, avec qui je comptois fermement passer heureusement le reste de mes jours. Je n' aurois jamais pensé à la perdre d' aucune manière, et moins encore sans lui en avoir donné aucun sujet, et dans un temps où elle me marquoit le plus de tendresse et de fidélité. Arrivant dans ma chambre, je me mis au travail, que je continuai jusqu' au dîner, qu' on m' apportoit chez moi ; et après dîner je repris mon ouvrage jusqu' à la nuit. Dès que l' obscurité fut assez grande, je sortis à mon ordinaire pour aller souper avec ma maîtresse. Son hôtesse m' ayant ouvert la porte, parut fort étonnée de me voir ; elle auroit juré que

j' étois parti avec sa locataire. Hélas !
Dit-elle, je m' attendois à ne plus vous
revoir de ma vie. Surpris de ce compliment,
je lui en demandai la raison, et
si elle avoit donné ordre à quelqu' un de
me tuer ? Non vraiment, dit-elle, je

p218

payerois plutôt pour contribuer à la conservation de vos jours ; mais je croyais que vous étiez parti avec Mademoiselle Harders. Un coup de foudre ne m' auroit pas rendu plus immobile que cette nouvelle ; mes sens et toutes les facultés de mon ame se bouleversèrent en ce moment. Cependant tout offusqué que fût mon esprit, je ne laissai pas de rappeler tout ce qui m' avoit été dit par cette bonne dame et par mon heureux rival. Je me reprochois, mais sans raison, de n' avoir pas profité de tous les indices que j' avois eu de mon malheur. Cette réflexion étant interrompue par les vapeurs qui s' élevèrent à ma tête, et par une palpitation de coeur, dont la violence et la durée faillirent à me tuer, je fus saisi d' une si grande foiblesse, que cette bonne dame et sa servante eurent beaucoup de peine à m' en rappeler. Je revins enfin, graces à leur secours, et après les en avoir remerciées, je priai la dame de s' expliquer plus clairement, l' assurant que je ne comprenois rien à ce qu' elle m' avoit voulu dire.

p219

Elle ne tarda pas à me tirer d' inquiétude. J' appris que la Harders avoit pris ses mesures pour son départ plus de huit jours avant qu' elle partit, et qu' elle lui avoit dit en confidence, qu' étant mon épouse, elle ne pouvoit se dispenser de suivre mon sort. Elle m' a fait entendre, reprit-elle, que Mr. Votre père étant mort, vous deviez aller en France en recueillir l' hérédité, et que selon toutes les apparences vous y feriez tous deux votre séjour. Ah ! L' ingrante, l' infidèle ! M' écriai-je. Elle est donc partie ? Repris-je. Assurément, repartit-elle. Un fiacre l' est venu prendre ce matin à dix heures ; et n' ayant vu personne dans le carrosse, nous avons cru qu' il venoit de votre part. Ciel, quelle trahison ! M' écriai-je encore. La bonne femme qui comprit que je ne savois rien du tout, fut à son tour aussi étonnée que je l' avois été d' abord. L' horreur de cette perfidie, dont elle fut subitement

frappée, lui causa une émotion
qu' elle ne pouvoit calmer. Un peu plus
tranquille, elle me demanda s' il étoit vrai
que mon épouse m' eût ainsi abandonné.
Hé non, lui dis-je, madame ; elle n' étoit

p220

pas encore ma femme, mais elle devoit
l' être bientôt. Je sais tout présentement,
lui dis-je, et trop tard à la vérité ;
et si vous m' eussiez parlé plus clairement
hier au soir, vous m' auriez mis en état
de rompre ses mesures. Je connois l' anglois
qu' elle a suivi. Il m' a lui-même communiqué
son dessein, sans me nommer la
demoiselle, qu' il ne pouvoit aisément séduire ;
et c' est par mes maudits conseils
qu' il a réussi. Dieux ! Repris-je ; serai-je
donc toujours le malheureux objet de
votre courroux ! Cette femme me voyant
accablé de chagrin, s' efforça de me consoler.
Tout ce qu' elle me disoit m' étoit
à charge, je n' étois susceptible d' aucune
consolation.
Cette maison où j' avois passé de si agréables
momens, m' étant devenue affreuse,
je pris congé, et m' étant retiré chez moi,
je m' y livrai aux réflexions éprouvantes
que me présentait naturellement cette
aventure. Elle me réduisit à un état plus
déplorable, que n' avoit fait aucune traverse
de ma vie. On n' aura pas de peine à
croire que mon sommeil ne fut pas fort
tranquille. Il est difficile de ne pas sentir

p221

quelque temps les coups qui portent au
coeur. Je me levai au point du jour, accablé
de la mauvaise nuit que j' avois passée.
Ne me trouvant pas en état de travailler,
j' allai me promener au bois, pour tâcher
de me distraire de mon chagrin.
Il me prit fantaisie de changer d' habit,
et de reprendre celui que j' avois quitté
la veille. En le mettant, je sentis dans ma
poche un poids extraordinaire. C' étoit celle
où je mettois uniquement mon mouchoir.

Y ayant mis la main, j' en retirai une bourse que je reconnus appartenir à la Harders. Je l' ouvris, et j' y trouvai cinquante guinées. C' étoit assurément un présent qu' elle me faisoit aux dépens de son nouvel amant ; car je savois parfaitement bien que la veille elle n' avoit pas plus de quatre de ces espèces, et que l' argent qui étoit dans son armoire consistoit en ducats et en espèces d' argent.

Après bien des réflexions sur cette aventure, je me souvins qu' elle m' avoit embrassé plusieurs fois la veille de son départ, et je conclus qu' elle s' étoit servie de ce temps-là pour me glisser sa bourse dans la poche. C' étoit un reste de bon coeur

p222

pour moi. Elle voulut me donner par-là une preuve de sa reconnaissance pour tout ce que j' avois fait pour elle. Mais l' amour, et sur-tout un amour aussi tendre que le mien, ne se paie pas de cette monnaie. Tout l' or du monde ne m' auroit pas indemnisé du vol qui m' étoit fait de son coeur, et dont elle étoit complice. Cependant cette générosité apparente, qui m' occupa quelques instans, suspendit mon chagrin. Il en fut beaucoup moins sensible, quand il me reprit, pour ne se dissiper qu' avec le temps, qui étoit seul capable d' y passer l' éponge. L' avantage que je retirai de cette perfidie, fut la résolution que je pris de ne voir de ma vie aucune femme sur le pied de maîtresse. Je ne lui ai donné jusqu' ici aucune atteinte. Les principes que je me fis dès-lors d' insensible misanthropie, m' ont rendu ferme et constant. Je fus assez long-temps fort dérangé. Si je m' appliquois à mon ouvrage, le souvenir de la Harders interrompoit le cours de ma plume ; il me le falloit absolument quitter pour chercher à me distraire de cet objet perfide. Je ne sais si la terrible

p223

révolution qui s' étoit faite dans mon sang,

ne me renouvella point mes anciens maux ;
mais je ne doutai pas qu' elle n' y eût beaucoup
contribué. J' en eus quelque atteinte,
en conversant un jour avec l' hôtesse de
la Harders : et comme s' il eût été encore
temps de prévenir la perfidie qui m' étoit
faite, je priai cette bonne femme de m' avouer
si elle n' avoit pas vu quelque cavalier
assidu auprès de sa perfide locataire.
Elle me dit avec beaucoup de naïveté,
que depuis environ un mois elle avoit remarqué
un cavalier, qui la voyoit au
moins trois fois le jour. Si j' eusse entendu
l' anglois, ajouta-t' elle, ils parloient
ensemble assez haut pour que je n' ignorasse
rien de tout ce qu' ils disoient. Je la priai
de me faire le portrait de cet homme. Elle
me le fit si au naturel, que j' y reconnus le
rival que je n' aurois jamais cru heureux
aux dépens de mon repos.
Ne doutant donc plus que mon ingrate
maîtresse ne fût entre ses bras, j' eus une
inquiétude de moins. Les incommodités
qui se faisoient déjà sentir, partageant mes
tristes réflexions, j' en fus moins accablé.
Je commençai à regarder la bourse qu' elle

p224

m' avoit laissée, comme une ressource
dans le dessein où j' étois de me faire traiter
au plutôt. Je m' imaginai ne pouvoir
mieux réussir, qu' en m' en allant à Leyde.
Cette ville où il y a une académie florissante,
s' est rendue célèbre dans l' Europe
par son collège de médecine. Le
savant Boerhave, un des plus grands docteurs
de son siècle, qui y professoit cet
art divin, y attiroit de toutes parts des
disciples. Telle étoit la réputation de cet
habile professeur, que si quelque jeune
médecin après avoir pris ses degrés sous
ses auspices, s' en retournoit dans son
pays, il étoit aussi-tôt regardé comme le
plus expert. C' étoit du moins le préjugé
de l' Allemagne, de la Suède, de la Pologne,
de la Hongrie, de la Bohême,
des Pays-Bas, de l' Angleterre, et de plusieurs
autres nations. Cependant beaucoup
de connoisseurs n' en ont pas approuvé le
fondement. Le Sr Boerhave étoit si profond
dans la théorie de la médecine, qu' il

étoit très-propre à donner d' excellens principes.
Mais sa pratique n' y répondoit pas.
Il prescrivoit ordinairement des remèdes si
foibles et si peu actifs, qu' ils n' étoient pas

p225

plus capables de combattre les maladies
auxquelles il les appliquoit, qu' un pot de
terre est propre à briser un pot de fer.
Qu' on consulte les gens du métier. S' ils
sont de bonne-foi, ils avoueront que la
réputation parmi eux tient lieu de mérite.
Quoiqu' il en soit, je consultai ce grand
homme. Il me conseilla de me mettre entre
les mains d' un chirurgien de Leyde,
qu' il me donna pour expérimenté. Je suivis
son avis, et je ne m' en trouvai pas
mieux. Je me suis accoutumé à la vie languissante
que je mène. Je tâcherai pourtant
de n' en point précipiter la fin. La Parque
en coupera la trame, quand elle voudra
bien me regarder d' un oeil favorable. Je
m' en retournai à la Haye pour reprendre
mon ouvrage, autant que ma santé chancelante
pouvoit me le permettre. Ce gracieux
séjour, qui avoit auparavant fait
mes plus chères délices, me devint insupportable
par le souvenir qu' elle m' occasionnoit
de ma félicité passée. Ne pouvant
plus y tenir, je pris la résolution
d' en sortir, sans me déterminer pour
aucune autre.
Le hasard y suppléa. Un ami, à qui je

p226

fis part de mes irrésolutions, m' offrit de
me donner des lettres de recommandation
pour le Marquis Damis, qui demouroit
depuis quelque temps au bois de Harlem,
dans une maison qui avoit appartenu au
feu Margrave De Bade-Dourlach, et que
ce prince lui avoit donnée. Je connoissois
le marquis de réputation : les différens
rôles qu' il a joué dans le monde, le brillant
avec lequel il a paru dans les plus
belles cours de l' Europe, le haut et le
bas de sa vie, et mille anecdotes surprenantes,

l' ont rendu un sujet d' admiration
aux grands et aux petits. Pour moi, je
n' en ai point été la dupe. Je l' ai regardé
comme un homme très-versé dans l' art
d' en imposer. Il a joué bien du monde, de
tout sexe, de toute condition ; et il a
été lui-même le jouet de la fortune.
Quoiqu' il en soit, j' acceptai l' offre de
mon ami, et je partis pour Harlem. Aussi-tôt
que le marquis eut lu la lettre que je
lui présentai, il me fit mille politesses,
et m' engagea même à passer quelques jours
chez lui. Nous les employâmes à former
mille projets, la plupart plus aisés à imaginer
qu' à exécuter. Celui auquel nous

p227

nous arrê tâmes, fut d' écrire les *mémoires*
de sa vie. Il fut conclu qu' il en fourniroit
le canevas, et que je leur donnerois la
forme convenable. Nous partîmes pour
Amsterdam, où l' ami qui m' avoit autrefois
procuré la traduction de la *physique sacrée*
s' étoit établi libraire depuis quelque-temps.
Nous lui proposâmes les *mémoires*
du marquis ; il les accepta, sans
balancer, et sur le champ nous mîmes
la main à l' oeuvre. J' en écrivis quelques
feuilles, que le libraire me paya grassement.
Mais cette ressource, qui auroit pu
me faire subsister plusieurs années, me fut
bientôt ôtée ; et voici comment.
J' avois donné de bonne-foi dans le projet
du marquis ; mais pour lui, il avoit
d' autres vues. Il s' étoit arrêté en Hollande,
dans l' espérance d' y raccommo-der sa
fortune délabrée ; mais en attendant une
occasion favorable, il falloit vivre. Il
connoissoit depuis long-temps le libraire
dont j' ai parlé, et sur l' idée qu' il s' étoit
fait de son caractère, il eut cru qu' en lui
proposant ses *mémoires* , il en pourroit
tirer mille petits secours, que sa situation
pressante lui rendoit nécessaires ; bien résolu

p228

de faire traîner le plus qu' il pourroit

la composition de cet ouvrage, et de ne jamais permettre qu' il vit le jour. Lorsqu' il vit donc que mon travail avançoit, et qu' il y auroit bientôt de quoi faire le premier tome, il se plaignit à son libraire, du tour romanesque que je donnois, disoit-il, à ses *mémoires* ; et ajouta, qu' il ne consentiroit jamais qu' ils parussent dans cet état. Le libraire, qui avoit intérêt de le ménager, m' annonça cette fâcheuse nouvelle, et me pria de trouver bon qu' il employât une autre plume. Il fallut y consentir. L' ouvrage fut remis entre les mains d' un autre, qui ne tarda pas à lui donner la forme que le marquis demandoit. Il fut obligé d' en convenir lui-même ; et ne sachant plus comment faire pour en différer l' impression, il demanda le manuscrit pour quelques jours, sous prétexte d' y faire des additions essentielles. Le libraire ne put le lui refuser ; mais il ne lui a jamais été possible de le retirer de ses mains ; et voyant enfin que le marquis ne cherchoit qu' à le duper, il lui en dit naturellement sa pensée, et rompit avec lui sans retour :

p229

trop heureux d' en être quitte à si bon marché. Au reste, je dois avertir qu' il ne faut point confondre les *mémoires* dont je viens de parler, avec un *roman* , qui a paru sous le titre de *mémoires du signor Fioraventi, connu sous le nom de marquis Damis* . Quoique le titre porte qu' ils sont *écrits par lui-même* , il est certain que le Marquis Damis n' y a pas eu la moindre part, et que l' auteur, quel qu' il soit, ignore jusqu' au pays, jusqu' au nom même de celui dont il prétend donner l' histoire. Le compliment du libraire chagrina cruellement le marquis, d' autant plus que les autres ressources commençoient à lui manquer. Le pauvre diable s' est évertué par toutes sortes d' inventions à gagner de l' argent. Il fait des tables d' une composition qui imite le jaspe ; il a fait des chandelles dont on ne coupe jamais le moucheron ; il a vendu des secrets qui se sont trouvés peu fidèles. Tous ses efforts ont

été inutiles. Ne pouvant plus en imposer à personne en Hollande, il est allé en Allemagne pour y chercher des dupes ;

p230

mais je doute fort qu' il en trouve, après les impressions qu' il y a laissées dans l' esprit de tout le monde.

Ce contre-temps, que je ne pouvois prévoir, déranga un peu mes affaires. Je me trouvais sans ouvrage, et par conséquent obligé d' être sur mes crochets. J' avois jusqu' alors toujours fait la guerre sur le terrain d' autrui. J' avois été assez sage pour ménager l' argent que m' avoit donné mon infidèle, pour le salaire de mon amour. Bien me valut ; car en vérité j' en eus besoin. Cependant étant accoutumé au travail, je m' ennuyois d' être sans occupation. Je n' étois point au rang des auteurs ; mon nom n' avoit paru à la tête d' aucun ouvrage : comment les libraires m' auroient-ils déterré pour m' employer ?

Aurois-je même osé leur demander du travail, n' étant absolument connu d' aucun ?

N' ayant donc rien de mieux à faire, je commençai ces *mémoires* , auxquels je ne travaillois qu' à bâtons rompus. Mon dessein n' étoit pas même de les rendre publics, et je doute qu' ils eussent jamais vu le jour, si certaines personnes que

p231

j' honore et à qui je me dois tout entier, ne m' y avoient point déterminé. Je suis véritablement mortifié que les aventures que je lui présente soient presque toutes sinistres et attristantes. Je ne serois pas dans la situation où je me trouve, si je n' en avois eu que d' égayantes et capables d' amuser. Je les offrirois au lecteur, avec autant de confiance qu' elles lui feroient passer quelque agréable quart-d' heure, que j' ai de certitude que celles que je lui offre exciteront sa pitié.

L' histoire de ma vie me prenant beaucoup moins de temps que n' en auroit

exigé un ouvrage dont j' aurois été chargé
par un libraire, j' en donnois beaucoup à
la promenade et à d' autres plaisirs innocens.
J' allois souvent à la bourse, pour
y avoir des preuves authentiques de l' avidité
des hommes pour les richesses. Le
remue-ménage que j' y voyois ne servoit
qu' à m' inspirer du mépris pour les richesses,
et à me dégoûter de la vie tumultueuse
qu' on mène dans les villes où
le commerce est florissant...
j' étois un jour assis au milieu du bruit
que font en ce lieu les négocians, livré

p232

à mes réflexions, quand un étranger vint
s' asseoir à mon côté. Il me salua très-poliment,
et je lui répondis du même ton.
C' étoit un bon bourgeois d' Aix-La-Chapelle,
que la curiosité avoit conduit en
Hollande. Il n' y avoit que deux jours qu' il
étoit arrivé à Amsterdam, où il ne connoissoit
personne. L' air étranger qu' il me
trouva, l' attira de mon côté. Il avoit
jugé que j' étois françois, et le préjugé
où il étoit en faveur de ma nation, lui
avoit inspiré de me joindre. Je me fis un
point d' honneur de l' y confirmer, et il
ne m' eut pas plutôt appris qu' il ne
connoissoit personne dans cette ville, que je
lui offris ma compagnie. Il l' accepta, disant
qu' il n' étoit pas assez ennemi de lui-même
pour la refuser.
Sortant de la bourse, je le priai à
dîner à mon auberge, où je le traitai avec
franchise, n' ayant fait que doubler ma
portion. Il en fut plus content, que si je
m' étois mis en frais pour faire servir un
dîner délicat et somptueux. C' est ainsi,
me dit-il, qu' il faut vivre, quand on veut
se voir souvent et sans contrainte. Son
humeur sympatisoit fort avec la mienne.

p233

Cette conformité lia d' abord entre nous
une amitié sincère. Je lui donnois tous les
jours l' après-dînée entière, et souvent

une bonne partie de la matinée. Nous mangions ensemble, ou dans son auberge ou dans la mienne : en un mot, nous ne nous quittions presque pas.

La pâleur de mon visage lui donna lieu de me demander, comme nous nous promenions ensemble, si je relevois de maladie ?

Je lui répondis que je m'estimerois heureux d'en relever, mais que je n'avois point cette espérance. Je suis continuellement incommodé depuis quelque-temps, lui dis-je ; j'ai beau faire usage de tout ce qu'on me prescrit pour combattre mon mal, je n'en reçois que de foibles soulagemens.

Vous savez, me dit-il, que nos eaux d'Aix sont merveilleuses contre les maladies de langueur ; je ne doute pas qu'elles ne vous fissent du bien si vous veniez les boire sur le lieu. Je vous offre ma maison, ajouta-t'il ; j'y suis maître, à moins que vous ne veuillez en disposer. Cette politesse qui m'étoit faite de bon coeur, me tenta. Il n'est point d'offre qu'un malade n'accepte, lorsqu'il la croit

p234

favorable à sa santé. Il est naturel de soulager ses maux quand on en trouve l'occasion.

Celle-ci étoit trop belle pour m'y refuser : je le pris au mot, sans aucune minauderie. Ma franchise lui plût, et nous partîmes. Je ne vis jamais d'homme qui eut le coeur mieux placé. Il eut pour moi des attentions infinies. Son caractère généreux ne put souffrir qu'il m'en coûtât un sol dans ce voyage. Je fus témoin, entre Maastricht et Aix, d'une des plus plaisantes saillies qui puisse sortir de l'esprit de l'homme. Nous rencontrâmes un cavalier que mon compagnon connoissoit. Il faisoit notre route ; il se joignit à nous, et après les complimens ordinaires, il nous entretint des affaires du temps. Cette conversation, où il parla avec autant d'esprit que de vivacité, ne fut interrompue que quand nous arrivâmes à un carrefour à une lieue d'Aix, où des missionnaires avoient planté une très-grande croix, avec un crucifix proportionné. Notre cavalier y jetant les yeux,

rompit son discours pour nous dire,
qu' il étoit fâché qu' un de ses ancêtres eut

p235

si fort maltraité cet honnête gentilhomme,
en parlant du messie. Cette idée,
après m' avoir fait rire, m' en fit naître
une, qu' il falloit que cet homme-là fût
entiché de sa noblesse, puisqu' il prenoit
occasion de nous insinuer que ses aïeux
vivoient sous l' ancien testament.
Je ne me trompai pas. Etant arrivé à
Aix, il prit congé et nous quitta. Il me
tardoit qu' il nous eût laissé libres. Profitant
du moment ; qui est cet homme-là ?
Demandai-je à mon compagnon. Il m' apprit
que c' étoit un gentilhomme, qui faisoit
son séjour dans un château à une
lieue de cette ville. Il s' appelle le Baron
De Ponce, me dit-il ; son entêtement est
qu' il descend de mâle en mâle, sans interruption,
de Ponce-Pilate ; et ce qu' il
y a de vrai, c' est qu' il a une généalogie
très-curieuse, en bonne et due forme,
et qu' elle est soutenue de contrats
et d' actes qui prouvent qu' il est né en
ligne droite de parens, qui ont pris successivement
naissance de ce préfet du prétoire,
qui alla s' établir à Vienne en Dauphiné.
Il est certain que sa famille est sortie
de ce pays-là pour venir s' établir dans celui-ci,

p236

et qu' il y a plus de douze cens
ans qu' elle s' y soutient ; mais je ne sais
si les chartres qu' on produit sont bien
authentiques.
Cette prétendue généalogie me fit
beaucoup moins d' impression, que la saillie
du gentilhomme qui la produisoit.
J' étois accoutumé en France à voir une
si prodigieuse quantité de houbreaux infatués
fade ambition ne me touchoit point ; mais
je n' avois jamais oui de fanfaronnade si
outrée que celle-ci. Elle me divertit, et
m' inspira en même-temps du mépris
pour la tête fêlée qui l' avoit conçue. Mon
compagnon de voyage, que je nommerai
mon ami, avec beaucoup de raison,
donna dans mon sens.
à notre arrivée il me conduisit dans
l' appartement qu' il m' avoit destiné, et
après m' avoir dit obligeamment que je devois
me regarder comme chez moi, il me

pria de l' occuper, jusqu' à ce que ma santé fût entièrement rétablie. Il pria de ses amis à souper pour me faire compagnie. Ses caresses étoient si sincères, et ses manières si cordiales, que j' en fus pénétré de reconnoissance.

p237

Tant il est vrai que le hasard procure plus souvent de vrais amis, que tous les ménagemens dont on use pour s' en faire et pour les conserver. Son premier soin fut de me mener le lendemain chez le plus fameux médecin du lieu, que je consultai sur ma santé chancelante, sans lui cacher rien de tout ce qui l' avoit altérée. Il me parla en homme d' expérience et de probité. Il me détourna du dessein que j' avois de boire les eaux et de prendre les bains, dont il me dit que l' usage me seroit pernicieux, et peut-être funeste. Je fus attristé d' avoir fait un voyage inutile pour ma convalescence, quoique je m' en trouvasse bien mieux que de la vie sédentaire que je menois en Hollande. Les mouvemens que je m' étois donné, l' agitation des voitures, le changement d' air, m' avoient donné de la couleur et des forces. Mes incommodités me donnèrent quelque répit, et je repris mon ancien enjouement. Je ne manquois pas d' occasions propres à le cultiver. On vit dans cette ville avec une grande liberté. Le grand nombre d' étrangers qui s' y rendent, s' y fréquentent aussi familièrement

p238

que s' ils s' étoient connus toute la vie. La nature et l' humanité y reprennent leurs droits ; personne ne se contraint ; tout le monde y agit avec une franchise et une cordialité digne des heureux siècles que le nôtre ne daigne pas imiter. J' y passai quinze jours aussi agréables que j' en eusse passé de ma vie ; j' y trouvai mon élément. Les conversations familières, les promenades, le jeu, le bal, le spectacle, le doux commerce de la table ;

tout cela me faisoit renaître, pour ainsi dire. J' oubliai mon ancienne misère, et tous mes maux passés. Aix étoit pour moi un nouveau monde. Ce n' étoit pourtant pas la vie éternelle ; je n' étois point chez moi ; et quoique je ne parusse pas être à charge à mon généreux ami, mon coeur me le faisoit craindre, et je ne pus lui résister. L' occasion se présenta de le satisfaire. Un seigneur anglois avec qui j' avois fait connoissance, m' offrit, avec beaucoup d' instances, une place dans sa chaise. Il étoit venu par Calais, et s' en retournoit par Rotterdam. Je l' acceptai ; je partis avec lui, laissant mon ami véritablement touché de notre séparation. J' en

p239

sentis toute l' amertume ; mais je n' étois pas assez heureux pour que l' aimable ville d' Aix fût destinée à être mon séjour. Nous prîmes la route d' Utrecht, et nous la fîmes fort heureusement, avec beaucoup de plaisir, et par le plus beau temps du monde, qui y ajouta un nouvel agrément. Milord Derby que j' accompagnois, étoit un homme d' esprit et de bonne façon. Il s' y prit de si bonne grace pour me demander par quel sort je faisois mon séjour en Hollande, que j' aurois cru manquer à la franchise que je devois à la sienne, si je n' eusse pas satisfait sa généreuse curiosité. Je lui fis le plan de ma vie, sans lui en cacher aucune circonstance. Il fut touché de mes malheurs. Non-seulement il me plaignit, mais il me plaignit efficacement. Je ne pus me dispenser, quelque résistance que je fisse à ses offres, d' accepter le présent qu' il me fit. Il m' engagea à recevoir une montre de son pays, qu' il avoit mis dans une bourse avec trente guinées. Ce présent étoit considérable des deux côtés, et pour milord, qui avoit perdu beaucoup d' argent à Aix, et pour moi qui en avoit très-peu. Ses

p240

affaires exigeant qu' il se rendît à Rotterdam,
il me quitta à Utrecht, où ma belle
humeur commença à se ralentir.
Je ne laissai pas d' y séjourner huit jours,
sans y avoir néanmoins aucune connoissance.
Cette belle ville me plaisoit infiniment,
et je voulus profiter de l' occasion
pour la voir et pour en visiter les dehors,
qui sont des plus amusans. Me promenant
un jour dans un endroit assez écarté,
je vis une femme qui se promenoit seule
à quelques pas de moi. Je me rappelai
l' avoir déjà vue plusieurs fois. Elle logeoit
dans un appartement vis-à-vis du
mien, de sorte que je ne pouvois pas
mettre la tête à la fenêtre que je ne l' apperçusse.
Je me doutois bien qu' elle m' avoit
remarqué plusieurs fois, et elle me le
confirma dans la conversation que nous eûmes
ensemble. Monsieur me paroît triste, me
dit-elle, quoique, si sa phisionomie ne me
trompe pas, je doive croire qu' il est d' une
humeur enjouée.
Je lui répondis que j' éprouvois le sort
des étrangers, dont la vivacité étoit réprimée
par l' air qu' on respiroit dans ce
climat. Il est vrai, reprit-elle, que l' impression

p241

de l' air produit cet effet ; mais il
n' est pas certainement la cause de l' humeur
sombre qui vous domine. Il y en a quelque
autre, à laquelle je pense qu' elle doit
être attribuée ; vous avez assurément quelque
chagrin. à la manière dont elle jugeoit
de ma situation, je n' eus pas de
peine à croire qu' elle étoit bonne physionomiste ;
et voulant rendre justice à son
discernement, je lui avouai que le chagrin
ne me quittoit pas plus que mon ombre.
Elle me témoigna y prendre part, et me
dit fort gracieusement qu' elle souhaiteroit
pouvoir contribuer à le faire finir. Sa politesse
me consola, et mérita une gracieuse
réponse de ma part.
à juger de son âge, par son embonpoint
et par les traits de son visage, on
lui auroit donné quarante ans, ou environ.
Elle avoit le teint beau, la taille régulière ;
son port étoit noble et imposant ;
les graces accompagnoient ses discours

et ses manières. Je pris beaucoup de plaisir à sa conversation. Nous nous fîmes réciproquement plusieurs questions, qu' une innocente curiosité inspire en pareille occasion. Nous nous trouvâmes de

p242

la même province, et néanmoins à trente lieues l' un de l' autre. Le titre de compatriote autorisa notre connoissance, et nous la liâmes avec d' autant plus de plaisir, que nous allions résider dans la même ville. Elle devoit partir le lendemain. N' ayant rien qui me retint à Utrecht, je lui dis que j' aurois l' honneur de lui faire compagnie. Elle en eut du plaisir ; je n' y fus pas moins sensible qu' elle. Continuant notre conversation en revenant en ville, je ne sais à quel propos elle me dit qu' il y avoit quarante ans qu' elle étoit sortie de France. Ayant fait attention à cette époque, et m' étant rappelé qu' elle m' avoit dit quelques momens auparavant qu' elle étoit âgée de trente ans quand elle avoit quitté sa patrie, le total de mon addition me donna soixante-dix ans. J' eus de la peine à le croire, et mon inquiétude m' excita à lui proposer mon doute. Elle se leva bien vite, en me disant que j' avois calculé juste, et qu' elle n' avoit pas moins de soixante-dix ans passés. Je voulus lui dire, sans faire le gracieux, qu' au coup d' oeil on ne lui en donneroit pas trente. Il se peut, me repartit-elle ;

p243

mais outre que je suis d' un bon tempérament, et que je sais me sévrer de tout ce qui peut le détruire, je fais encore usage d' une liqueur de ma façon, qui me conserve en santé et dans l' embonpoint où vous me voyez. On doit bien penser que malade comme j' étois, je fus tout oreilles pour l' écouter. Je m' imaginai d' abord que le ciel vouloit finir les maux que mes débauches m' avoient préparés. L' espérance

que cette femme pourroit bien être l' instrument
dont il vouloit se servir, éclipsa
mon chagrin, et la sérénité reparut sur
mon visage. Elle s' en aperçut. Je suis
charmée, me dit-elle, de vous voir beaucoup
mieux que quand je vous ai rencontré.
C' est le moindre effet, lui répondis-je,
que puisse faire sur moi votre présence :
et d' ailleurs, ajoutai-je, le bon
coeur qui se manifeste dans toutes vos manières
gracieuses, m' est garant que vous
pouvez soulager les maux qui me rendent
la vie ennuyeuse.
Elle me repartit que je pensois juste,
si son pouvoir alloit de pair avec sa bonne
volonté. Je ne suis pas présentement en

p244

état, reprit-elle, de seconder vos espérances.
Le restaurant efficace dont je fais
usage, me manque, et c' est pour m' en
refournir que je vais à Amsterdam. La liberté
avec laquelle on y fait certaines
opérations, qui sont suspectes presque partout
ailleurs, est le seul motif du voyage
que j' y fais. Madame, repris-je, travaille
donc ce remède elle-même ? Elle me repartit,
que jusqu' alors elle l' avoit fait
toute seule, et qu' elle ne se joindroit à
personne, à moins qu' elle ne trouvât
quelqu' un digne de sa confiance. Heureux,
madame, repris-je, qui trouveroit
l' occasion de la mériter ! Elle me repliqua
que celui qui s' en croyoit le plus éloigné,
étoit souvent celui qui s' en approchoit le
plus.
Arrivant aux portes de la ville, je balançai
à la quitter, de peur qu' elle n' eut
quelque peine que j' y entrasse avec elle :
mais ayant fait réflexion qu' étant étranger,
personne ne devoit le trouver mauvais,
je l' accompagnai à son logis ; et
ayant voulu la quitter à sa porte, j' en reçus
une politesse ordinaire aux gens de ma
nation. Elle me pria de monter dans son

p245

appartement. Dieu sait si je la pris au mot.
Oui, et de bon coeur, je lui donnai la
main, et je l' accompagnai dans sa chambre,
où elle m' avança un siège. Elle me
mit en train de parler ; et voulant mériter
sa confiance, je voulus lui faire voir
que je la jugeois digne de la mienne. Je lui
dis qui j' étois, et je lui fis un détail de
ma vie, sans en oublier aucune circonstance,
heureuse ou malheureuse.
Elle me donna toute son attention,
sans laisser échapper aucun signe d' impatience ;
et voyant que je cessois de parler :
voilà bien des traverses, me dit-elle. Il
me paroît que vos peines l' ont emporté
sur vos plaisirs. Il faut espérer que le ciel,
toujours juste, les conduit à une entière
proportion. Je n' ai pas lieu de m' en plaindre,
ajouta-t' elle ; et si j' en ai éprouvé
quelquefois les disgraces, il a eu la bonté
de m' en indemniser ; et saisissant l' occasion
elle me parla en ces termes :
" je veux, dit-elle, payer votre confiance
de la mienne. Mon père, je ne
sais s' il vit encore, étoit, reprit-elle,
un bon gentilhomme, qui faisoit son
séjour dans une de ses terres à deux

p246

lieues de Langres. Je n' ai que faire de
vous dire comment les demoiselles de
campagne sont élevées, ni quelles sont
leurs occupations. La charge du ménage,
les soins d' une basse cour en
font les principales. Vous n' ignorez pas
qu' on vit fort noblement dans nos provinces,
quand on y a un petit château,
avec les terres qui lui sont attachées.
Elles fournissent le pain, le
vin, le bois, les légumes, joignez à
cela la basse-cour, le colombier, et
chasse. Avec ces secours on peut faire
grosse chère ; une famille nombreuse
se soutient avec honneur. L' hospitalité
est noblement exercée ; une compagnie
ne sort point qu' elle ne soit aussitôt
remplacée par une autre. La nape
est toujours mise ; tout le monde est
bien reçu ; il semble qu' il n' en coûte
rien quand on a tout à prendre chez
soi. Telle étoit la situation de mon père

et de sa nombreuse famille.
Ma mère étoit depuis dix ans retenue
au lit, par une paralysie qui la
rendoit percluse de tous ses membres.
Ma soeur ainée étant occupée à la servir,

p247

tout le ménage rouloit sur moi.
Deux frères que j'avois étoient sans
cesse à la chasse, pour que notre
crochet fut toujours bien garni. On faisoit
vendre dans la ville une partie du
gibier, pour acheter de la poudre et du
plomb. J'y trouvois même du bon pour
me donner certaines nippes, qu'on ne
nous fournissoit pas ; de sorte que j'étois
mieux mise que ma soeur, et de
meilleur goût. Pour des amans, nous
n'en voyions point, quoique la maison
fût toujours pleine de jeunes cavaliers ;
mais ils ne rendoient hommage qu'au
dieu du vin.

Mon âge nubile étoit déjà plus que
doublé, quand un cavalier étranger
vint nous demander l'hospitalité. Il fut
réduit à faire cette démarche, par un
violent orage dont il soutint l'impétuosité
jusqu'à la nuit. Ne trouvant ni
village, ni hameau, et ne sachant où
aller, il alla prendre langue à une
chaumière un peu écartée de son chemin.
On lui dit qu'il avoit encore deux
lieues à faire pour trouver une mauvaise
auberge. Il se mit à rêver sur le

p248

parti qu'il avoit à prendre ; et comme
la paysanne le vit déterminé à se mettre
à l'abri chez elle jusqu'au jour, ne
regrettant que son cheval, qu'il ne pouvoit
mettre à couvert de l'orage, qui
étoit encore violent et qui dura toute
la nuit, cette bonne femme le tira
d'embarras. Elle lui dit qu'il y avoit
un château à une portée de fusil de
la chaumière, où tout le monde étoit
bien reçu. Il s'informa de la route qui

y menoit ; et après l' avoir apprise, il fit ses libéralités à la bonne femme, et s' en vint au logis.

N' attendant personne par le vilain temps qu' il faisoit, nous étions prêts à souper lorsqu' il frappa à la porte de la cour. Les gens de peine, qui logeoient dans un corps de logis tout auprès, furent lui répondre, et lui ouvrirent.

Cependant un d' entr' eux étant venu avertir mon père, il s' y en alla au plus vite ; et voyant un homme de bonne mine, bien monté, et à la fleur de son âge, il n' attendit pas la fin de son compliment. L' ayant prié d' entrer, disant qu' il lui faisoit beaucoup d' honneur,

p249

il l' introduisit dans la salle où nous étions ; ma soeur, mes frères et moi, nous y reçûmes des politesses, qui nous paroissoient d' autant plus particulières, que nous y étions moins accoutumés.

Vous venez à la bonne heure, monsieur, lui dit mon père, nous étions sur le point de souper ; vous me ferez s' il vous plaît l' honneur de manger avec nous à la fortune du pot. Il ne lui convenoit pas d' user de façon ; aussi n' en fit-il point. Le hazard voulut que je me trouvasse occuper une place vis-à-vis de la sienne. Nous ne pouvions ouvrir les yeux sans qu' ils se rencontrassent.

Je ne sais si je ne lus point dans les siens quelque chose de tendre pour moi ; mais soit par retour, ou par aventure, j' en fus éprise. C' est ainsi que l' amour décoche ses flèches à la sourdine. Cet aimable traître blesse lorsqu' on y pense le moins.

Cependant la conversation fut toujours générale ; et s' il me dit quelque chose, ce ne fut que par les yeux. Mon père, qui étoit charmé de sa conversation, aussi spirituelle qu' amusante,

p250

ne lui laissoit épuiser un sujet, que pour le mettre sur un autre. Il satisfit à tout, avec une éloquence naturelle et enjouée. Il nous donna à entendre qu' il avoit parcouru toute l' Europe, et beaucoup de climats des autres parties du monde ; mais nous ne pûmes jamais savoir d' où il étoit ; il ne toucha jamais là, et nous n' eûmes point l' impolitesse de nous en informer.

Trouvant un moment vuide, il demanda quelle étoit la maladie de ma mère ? Il s' étoit apperçu que mon père avoit reproché à ma soeur, qui se plaisoit à l' entendre, qu' elle oublioit ma mère, et qu' il étoit temps de lui donner son bouillon. On lui dit la nature du mal qui la retenoit au lit depuis si long-temps. Il demanda à la voir, disant qu' il pourroit peut-être lui rendre la santé. L' espérance qu' il nous donnoit, fit que dès qu' on fut hors de table, nous l' introduisimes dans sa chambre. Il s' approcha de son lit, et après lui avoir fait un compliment très-court, il la flatta de sa convalescence. Ce n' est rien, lui dit-il, madame ;

p251

c' est à l' ignorance des médecins qui vous ont traitée, que vous devez attribuer votre état ; ils n' ont la plûpart qu' une routine qu' ils tiennent de leurs maîtres, ou qu' ils se forment dans des livres pleins d' erreurs, ils la suivent scrupuleusement, et tuent impunément tous les malades, que la nature et la force du tempérament ne peuvent guérir. Il n' eut pas achevé de parler, qu' il tira une bouteille de sa poche, et ayant demandé du meilleur vin que nous eussions dans la maison, il en mit également dans deux verres. Je l' observois exactement. Il ne mit que six gouttes de sa liqueur dans chacun, et après en avoir bu un, il lui présenta l' autre. J' ai bu, lui dit-il, sans besoin, et j' en serai beaucoup mieux. Imittez-moi, madame, ajouta-t' il, et je vous garantis votre santé. Ma mère qui s' ennuyoit dans son

lit, où elle attendoit tous les jours la mort, prit le parti d' une femme d' esprit et de courage ; et s' étant fait mettre sur son séant, elle prit le verre de la main de l' étranger et le but. Voilà

p252

qui est bien, lui dit-il, tranquillisez-vous, et j' aurai demain l' honneur de vous voir au point du jour. Mon père et mes frères le ramenèrent dans la salle, et nous demeurâmes, ma soeur et moi, auprès de ma mère. Ma soeur eut beau me dire que je pouvois m' aller coucher, j' étois trop curieuse pour ne pas examiner les effets du remède. Je pris donc la résolution de passer la nuit dans la chambre de la malade. Ma surprise ne fut pas médiocre, lorsqu' ayant pris un flambeau, j' ouvris ses rideaux. Je lui vis un visage charmant ; mais humecté d' une rosée de bonne augure. Elle dormoit d' un sommeil doux et profond. Je priai ma soeur de tenir mon flambeau, et ayant glissé doucement la main sous les couvertures, je sentis qu' elle étoit dans une moiteur universelle. Ayant entendu l' étranger dans la salle qui s' entretenoit avec mon père, j' y courus aussi-tôt pour lui rendre compte de ce que je venois de voir. Il m' écouta, me regardant de l' air du monde le plus tendre. J' avoue que ses

p253

coups d' oeil me mirent dans un désordre qui ne lui fut pas inconnu. Cependant je ne laissai pas de lui dire, en finissant mon rapport, qu' il ne nous avoit point prévenu que son remède feroit suer la malade. Il est vrai, me répondit-il, que je vous ai fait espérer la santé de madame votre mère, sans vous expliquer la manière dont mon remède la lui procureroit. Ne le sachant pas moi-même, comment pouvois-je

vous le dire ? Je laisse ces fanfaronnades
aux charlatans et aux imposteurs,
et je me contente de donner
à un malade ce qui peut le fortifier
dans le combat qu' il livre à son
mal, afin qu' il le surmonte et qu' il
en soit victorieux. Tout ce que je sais,
c' est, ajouta-t' il, que la nature se sert
à propos du secours que je lui donne.
Elle chasse son ennemi par des voies
qu' elle peut choisir elle seule. Il n' est
point d' homme sur la terre qui puisse
les déterminer. Dès que vous m' apprenez
que madame votre mère est
dans une douce moiteur, vous m' en
dites assez pour que j' ose vous assurer

p254

que demain elle soupera avec sa famille
dans cette salle, et qu' elle y
fera aussi bonne figure qu' elle ait fait
de sa vie. Cela étant comme vous l' assurez,
repris-je, vous ne pouvez ce
me semble, vous dispenser de lui faire
compagnie. Assurément, dit mon père
sans lui donner le temps de répondre,
et je compte là-dessus. Il ne fit ni
minauderies, ni façon. Il se contenta
de me saluer en me donnant un coup
d' oeil des plus vifs, et de répondre
en même-temps à mon père, qu' il
étoit charmé de l' espérance que nous
lui donnions de boire à table avec la
malade, comme il avoit eu le plaisir
de boire avec elle auprès de son lit.
Mais pourquoi, repris-je, ne suez-vous
pas comme elle, puisque vous
avez pris le même remède ? C' est, repartit-il
d' un air gracieux, parce que
je n' ai point de mal, mademoiselle,
et que je me porte parfaitement bien,
à votre service.
Ces paroles, qu' il m' adressa d' un
air tendre, me firent monter le rouge
au visage. Craignant que mon père ne

p255

le prit dans le sens que je les entendois,
et qu' assurément il me les avoit
dites, je fus si déconcertée, que malgré
le plaisir que me faisoit sa conversation,
il fallut me retirer. Cependant
mon père, qui me tournoit le dos,
ne pouvoit s' en appercevoir. Je rentrai
dans la chambre de ma mère, contente
de moi-même. Une fille a beau déguiser,
elle est toujours ravie d' être
aimée ; et quand elle en est persuadée,
l' amour qu' elle reçoit lui en fait naître
de toute nécessité. Je me trouvai dans
le cas, et mon sort me paroissoit doux.
Le coeur est un héros qui se glorifie
de toutes ses conquêtes.
Cependant mon amour naissant n' éclipsa
point ma curiosité. Je donnai
également mon attention aux merveilles
qui s' opéroient dans ma bonne mère.
Sa moiteur continuoit encore, et
elle dura autant que son tranquille
sommeil, qui ne finit qu' au point du
jour. Elle s' éveilla riante, et appella
ma soeur qui s' étoit endormie. Je m' approchai
pour lui répondre. N' étant pas
accoutumée à recevoir de moi les

p256

petits services dont elle avoit besoin,
elle fut surprise de me voir remplir la
place de ma soeur. Est-ce toi, Nanon ?
Me dit-elle. C' est moi-même, lui répondis-je.
Hé bien, ajoutai-je, comment vous trouvez-vous ? Elle
me repartit, qu' elle étoit fort bien, et
me demanda un bouillon. Je le lui
fis chauffer aussi-tôt, et avant de le
lui porter, je voulus la relever sur
son séant, comme on faisoit ordinairement
pour le lui faire prendre. Mais
elle me dit qu' elle n' avoit pas besoin
de moi, et se relevant elle-même à
l' instant, j' eus le plaisir de la voir se
servir de tous ses membres. Sa langue
qui depuis son accident avoit toujours
été embarrassée, étoit parfaitement
libre ; elle n' avoit jamais si bien articulé,
ni avec tant de rapidité.
Dès que j' eus payé le tribut qu' exigeoient
de moi la nature et le sang,
je ne pouvois décider si le plaisir que

j' avois de la convalescence de ma
mère, m' étoit plus sensible que celui
de la réputation de l' étranger. Mon
coeur étoit également touché de la

p257

guérison de ma mère, et de l' habileté de celui qui la lui avoit procurée.

Je n' aurois su dire lequel des deux m' étoit le plus cher. Je n' ai jamais mieux compris qu' alors, que l' amour unit plus étroitement que le sang. Je conçus une admiration intéressée de l' équité de la nature.

Ma soeur s' étant éveillée au ton haut et fort dont ma mère avoit parlé, fut agréablement surprise, voyant qu' elle touchoit à l' heureux moment qui l' alloit délivrer de la pénible tâche de soigner ma mère. Hé, mon dieu ! Dit-elle, est-ce ma chère mère qui parle ? Oui, oui, ma fille, lui répondit ma mère d' un ton ferme, je me porte mieux que jamais. Tous mes membres sont libres, et je veux me lever tout-à-l' heure. Ha, lui dis-je, ma chère mère ! Ne faites pas cela, je vous prie ; attendez, s' il vous plaît, les avis de l' étranger qui vous traite ; et la quittant brusquement, je courus à son appartement pour l' éveiller, en frappant à sa porte. Que l' amour est ingénieux ! N' est-ce point lui qui m' inspira

p258

de mettre cette occasion à profit ? Aussi aise de voir mon étranger que de lui demander ses avis, je montai pour satisfaire mon espérance. Mais je n' eus pas la peine d' aller jusqu' à son appartement, je le rencontrai dans le corridor qui y conduit. Je fus interdite en l' abordant. Voyant que je ne parlois pas, il me prit par la main, et me demanda comment j' avois passé la nuit ? Cette avance me fit recouvrer la parole pour lui répondre ; et lui ayant demandé à mon tour, s' il avoit bien reposé ? Autant bien qu' il se peut, me repliqua-t' il, quand on a l' esprit et le coeur remplis de vos attraits. Je ne lui fis d' autre repartie qu' une profonde révérence, et je le priai de descendre dans la chambre de ma mère, qui souhaitoit lui parler. Je ne me suis point informé, reprit-il, comment elle

se porte. Je ne m'informe jamais de ce que je sais ; et je sais qu' elle se porte mieux qu' elle n' a fait de sa vie ; et me prenant la main que je ne pus lui refuser ; allons, dit-il, mademoiselle, allons nous réjouir avec elle de sa guérison.

p259

Dès que ma bonne mère l' aperçut, elle fut saisie de si tendres sentimens de reconnoissance, qu' elle ne pût d' abord les exprimer que par des sanglots et des larmes. Elle lui prit la main, et la tint avec tant de force, qu' elle la baisa mille fois, malgré lui. Ce spectacle touchant m' attendrit, et je ne pus lui refuser des larmes. Mon père et mes frères, qui comme de concert entrèrent dans la chambre, furent également acteurs dans cette scène. Leur reconnoissance égalant leur surprise, ils se jetèrent tous ensemble au cou de ce généreux étranger. Des manières si naturelles et si tendres, ne pouvoient que le persuader qu' il n' avoit pas obligé des ingrats. Ma mère ayant recouvré la liberté de parler, se contenta simplement de le remercier, lui disant, qu' ayant été témoin de la situation où l' avoit mise sa juste gratitude, il n' avoit pas besoin d' autre preuve pour être convaincu qu' elle sentoit lui être redevable de sa santé. Après avoir vu et écouté toute cette scène d' un air tranquille et serein,

p260

il dit qu' il remercioit le ciel de l' avoir conduit au logis, pour y faire l' oeuvre qu' il regardoit comme la plus agréable et la plus précieuse de sa vie. Et adressant la parole à ma mère ; vous êtes guérie, lui dit-il, madame. Cependant vous avez encore une doze du même remède à prendre pour confirmer votre guérison. Vous êtes le

maître, lui répondit-elle ; je suis disposée
à faire tout ce qu' il vous plaira.
Il eut aussi-tôt recours à sa petite bouteille ;
je l' avois assez bien remarquée
pour la reconnoître ; et voyant qu' on
ne lui apportoit qu' un verre ; pourquoi,
dit-il, veut-on me priver de
l' honneur de boire avec madame ? Ce
n' est pas dans cette vue qu' on en agit
ainsi, lui dit ma mère, c' est uniquement
pour vous marquer la confiance
que nous avons tous en votre probité.
Il n' est pas nécessaire, reprit-il, de
m' en donner d' autres preuves, après
celles que j' ai reçues ; et s' adressant à
moi, je vous prie, me dit-il, mademoiselle,
de me faire apporter autant
de verres que nous sommes ici de

p261

personnes. Je courus au plus vite les
chercher moi-même, et je les tins
entre les mains pour avoir le plaisir
de les lui présenter à mesure qu' il me
les demanderoit.
Mon père, qui comprit son dessein,
le prévint en le remerciant de sa liqueur,
disant qu' il n' en prendroit certainement
pas. Outre que je n' en ai pas
besoin, dit-il, c' est qu' elle est trop
précieuse pour la prodiguer. Mes frères
et ma soeur, qui haïssoient infiniment
tout ce qu' on appelle remède,
protestèrent tous d' une voix qu' ils n' en
vouloient point du tout ; mais je ne
les imitai pas. C' est, dis-je, parce que
cette liqueur est précieuse que je suis
bien aise d' en goûter, puisque monsieur
me fait la grace de m' en offrir.
Oui, me répondit-il, et du meilleur
de mon coeur. Il doza la prise pour
ma mère, et en mit neuf gouttes dans
son verre. Il en mit autant dans le
sien, et il n' en versa que quatre dans
celui qu' il me destinoit. Je me recriai
sur cette foible doze. Il se mit à rire,
et dit qu' il en donnoit peu aux filles

p262

pour ne pas les rendre trop amoureuses.
Toute la compagnie éclata, et je
rougis ; mais m' étant remise, versez en
donc davantage, lui dis-je. S' il est vrai
qu' elle produise cet effet, on n' en
saurait trop prendre. Il reprit son sérieux,
et me dit que sa liqueur prise
à une certaine doze sans besoin, éprouvoit
trop le corps. M' étant donc contentée
de ma doze, nous choquâmes
les verres, et avalâmes notre liqueur.
Ma mère ne l' eut pas plutôt prise,
qu' elle en sentit l' effet ; elle s' endormit
à l' instant. Mais ce remède opéra
chez moi tout le contraire ; car je ne
fus jamais si éveillée. Tout ce que je
sentis d' abord, fut une douce chaleur
vivifiante, qui s' étendit tout d' un coup
depuis la plante des pieds jusqu' au sommet
de la tête. Je me sentois d' une
force supérieure à mon tempérament
et à mon sexe ; et deux heures après
l' avoir prise, j' eus une faim dévorante.
Ne pouvant y résister, je mangeai
extraordinairement, et ce ne fut
qu' une disposition à manger encore
mieux à dîner. Quoique je fusse charmée

p263

d' avoir cet officieux étranger
dans la maison, je ne laissai pas d' avoir
du dépit que mon père le possédât
tout entier. J' avois beau faire la
guerre à l' oeil pour tâcher de l' entretenir
à la place de mon père, s' il venoit
à s' en éloigner, pour vaquer à des affaires
journalières dont il ne manquoit
point, je ne trouvai jamais le moment.
Il sembloit que mon père n' eut
ce jour-là rien à faire, ou qu' il négligeât
ce qui l' occupoit ordinairement.
Pour mes frères, outre qu' ils ne m' étoient
point suspects, ils étoient allés
à la chasse, pour mieux régaler notre
gracieux bienfaicteur. Lasse de m' entretenir
moi-même de cet aimable sujet,
je m' en allai joindre ma soeur dans
la chambre de ma mère, et je le mis
aussi-tôt sur le tapis. Elle étoit assez
indifférente ; mais néanmoins j' eus la

satisfaction de la trouver de mon goût ; sans craindre qu' elle fût ma rivale. Elle avoit remarqué les qualités de son esprit et de sa personne. Elle les rehaussa de son mieux, et m' avoua qu' il méritoit d' être aimé. Je fus contente de

p264

cette approbation ; il n' en falloit pas tant pour m' autoriser à m' en assurer la conquête. Je la quittai, par un certain pressentiment où je fus, que je trouverois l' occasion de lire dans son coeur ; et ne doutant pas qu' il ne fît pas un long séjour au logis, je me déterminai, malgré toutes les réflexions incommodes qui se présentèrent à mon esprit, et qui n' étoient fondées que sur le préjugé d' une éducation pleine d' artifice, à ne rien ménager pour lui marquer du retour. J' étois même dans la disposition à lui faire quelque avance, pour peu qu' il m' eût marqué y devoir répondre. Je ne fus pas sortie de la chambre de ma mère pour aller dans une autre, afin d' y consulter le miroir, que je le vis par une fenêtre du corridor se promenant seul dans le jardin.

Je courus vite à la cuisine, et ayant dit à la cuisinière que j' allois cueillir une salade et de menues herbes pour l' assortir, je pris une serviette et un panier. Cet équipage couvroit parfaitement bien mon prétexte. Il me tournoit

p265

le dos quand j' entrai dans le jardin. L' allée qu' il avoit enfilée étoit fort longue, et craignant avoir tout le temps de cueillir mes herbes sans en être apperçue, l' amour m' inspira d' éternuer, pour qu' il se tournât de mon côté. L' expédient me réussit ; il m' entendit. Je ne sais s' il ne pensoit pas alors à moi ; et m' ayant saluée profondément, et après avoir reçu ma révérence,

il vint à moi comme j' entrois
dans un quarré garni de toutes sortes
d' herbes propres à la salade.
Après m' avoir demandé si ma chère
mère dormoit encore, il ajouta, pourquoi
je ne dormois point aussi ? Je lui fis
la même question. Il me répondit que
quand on étoit blessé au coeur, il étoit
bien difficile de prendre du repos. Hé
quoi, monsieur, repartis-je, me
croyez-vous donc invulnérable, et à
l' abri d' une blessure semblable à la
vôtre ? Plût au ciel, me repliqua-t' il,
fussions-nous blessés tous deux du même
trait ! Hélas, repris-je, cela se pourroit
bien ! Et peut-être en serions-nous
convaincus, s' il m' étoit permis d' entrer

p266

dans un éclaircissement si délicat. Nous
suivîmes assez long-temps cette conversation,
toujours sur un ton fort
équivoque ; mais enfin il me parla clairement.
Je vous aime vivement, me dit-il :
j' ose vous le dire, quoique je doive
pour de grandes raisons m' attendre à
vous voir punir ma témérité de votre
indifférence, que je redoute plus que
la mort. Je lui répondis, qu' il n' avoit
rien dit de trop, supposé qu' il dit vrai.
Il m' approcha de plus près, et me dit
trois paroles seulement, que je ne répéterai
de ma vie. Elles furent si efficaces,
que je lui dis en propres termes :
je m' acquitte de mes dettes, je
vous dois mon coeur et ma personne,
je suis prête à suivre votre sort. On doit
bien s' imaginer que je ne lui fis pas cet
aveu sans émotion ; mais le calme lui
succéda bientôt. Je sortis du quarré
d' où je lui parlois dans l' allée. Il me
donna la main pour m' aider à franchir
la platte-bande sans la fouler aux pieds.
Il me serra même si fort, que j' en eus
le petit doigt disloqué. N' ayant pu

p267

m' empêcher de pousser un petit cri ;
voilà ma charmante compagne, me dit-il,
l' unique mal que vous aurez de votre
vie. Il étoit écrit que vous le souffririez
tôt ou tard. J' ai voulu vous le
faire moi-même, pour finir dès-à-présent
toutes vos peines. Il m' accompagna
jusqu' à l' entrée du salon, et sans perdre
le temps à me compter fleurettes,
il me dit que je me disposasse à partir
le lendemain ; mais qu' il me prioit
instamment de sortir du logis les mains
vides. Je suis en état, ajouta-t' il, de
vous tenir lieu de tout. Il n' oublia pas
de me marquer un rendez-vous. Il avoit
remarqué un vieux et gros orme au milieu
d' un taillis qui bordoit un chemin
que je connoissois ; ce fût-là où il me
dit de l' aller attendre le lendemain, et
de m' y trouver à la pointe du jour.
J' acceptai tout, sans aucune résistance,
et lui ayant serré la main, je fus porter
mes herbes à la cuisine.
J' en sortis au plus vite pour me retirer
dans ma chambre ; une seule réflexion
m' y occupa. Je ne pouvois revenir
de mon étonnement, de ce que

p268

la pudeur, le préjugé de l' éducation,
et le sot qu' en dira-t' on, ne se révoltèrent
point quand je me livrai à mon
amant. Je demurai bien un gros quart-d' heure
plongée dans une grande rêverie.
J' en sortis enfin, en me rappelant
les trois paroles qu' il m' avoit dites dans
le jardin : et s' il m' étoit permis de les
révéler, il n' est point de Lucrece qui
ne m' applaudit.
Je ne parlai plus de toute la journée
à mon aimable ravisseur ; mais je ne
cessai pas un moment de m' en occuper.
J' eus cependant tout le temps de faire
des réflexions sur la démarche que j' allois
faire pour le posséder. Je savois
de sa propre bouche ce qu' il valoit, et
j' assure avec vérité que toutes les couronnes
n' auroient pu me dédommager
de sa perte. Il avoit déjà mon coeur,
ma parole et ma foi. Ce n' étoit pas pour
retirer tous ces gages de mon amour,

que je me proposai de lui parler avant
qu' il se couchât : je voulois seulement
le tâter, pour voir s' il ne pourroit pas
m' obtenir de mes parens, et m' épouser
dans leur maison. L' ayant donc rencontré

p269

à la brune dans la basse-cour, comme
il venoit de voir son cheval, je
l' arrêtai pour lui faire ma proposition.
Il me répondit que deux grandes raisons
rendoient la chose impossible. La
première, c' est qu' il n' étoit pas de ma
religion, et qu' il professoit le socinianisme.
L' autre étoit, le serment sage
et prudent qu' il avoit fait de ne jamais
dire son nom à personne qu' à une
femme, s' il en prenoit une. Il m' en dit
plusieurs autres, qui sans être aussi fortes,
ne laissoient pas de rendre notre
union impossible si nous avions voulu
la faire, selon les loix et les usages
ordinaires. Voilà qui est fait, lui dis-je,
je suis toute résolue à me livrer entre
vos bras. Vous le pouvez, me
répondit-il en toute sûreté ; et pour
fortifier ma confiance, il me répéta les
trois paroles qu' il m' avoit dites dans le
jardin. Elles répandirent un si heureux
calme dans toutes les facultés de mon
ame, que jamais plus je n' eus la moindre
inquiétude sur mon sort. J' étois
sûre d' être la plus heureuse femme de
la terre. L' événement a justifié que

p270

mon assurance étoit fondée.
Le souper fut servi presqu' à l' instant ;
ma mère qui s' étoit levée à trois heures
après-midi, sans aucune aide, y
prit sa place. Elle mangea d' un appétit
charmant, et elle fut de la meilleure humeur
du monde. Tâchant de l' imiter,
je fis cent contes plaisans pendant toute
la table. On me trouva fort extraordinaire ;
mais je jouois de mon reste ;
je n' avois plus rien à perdre. Vers la

fin du souper, qui fut assez long, ma bonne mère voulant encore caresser son sauveur, le pria de lui donner encore le lendemain, et qu' il partiroit ensuite quand il lui plairoit. Mon père, toute la famille enfin, et moi-même, nous joignimes nos instances aux desirs de ma mère. Mais en vain ; il alléguait des raisons si plausibles, qu' il y auroit eu une extrême impolitesse à le presser davantage. Dieu sait si j' en fus bien aise. Oui, certainement, le jour qu' on lui demandoit, m' auroit paru plus d' un siècle, si l' on eût reculé de ce temps-là ma félicité. Il arriva ce jour si désiré, et je le

p271

vis poindre avec une joie sans pareille. Les premières lueurs de l' aurore éclairèrent mes pas jusqu' à l' entrée du taillis où étoit notre rendez-vous. Mon incomparable amant m' attendoit sous l' orme ; mais il ne m' y attendit pas long-temps. à peine avoit-il eu celui de mettre pied à terre, afin de disposer toutes choses pour me mettre à cheval. Il me chaussa vite une paire de ses souliers, me mit ses bottines, me coëffa d' une de ses perruques et de son propre chapeau, se contentant de son bonnet de nuit. Il m' enleva et me mit à cheval ; et ayant jeté son manteau sur mes épaules, en sorte qu' il cachât mes jupes, il marcha devant moi pour me guider, son épée lui tenant lieu de canne ou de bâton. Il prit le chemin de Langres, d' où il étoit sorti l' avant-veille trois heures avant la nuit, et il me mena si bon train, qu' assurément nous y arrivâmes que les trois quarts des habitans étoient encore au lit. C' étoit le vrai moyen de dérouter les plus fins espions. En arrivant à une grosse auberge que je

p272

connoissois très-bien, il me fit entrer dans la cour, et sous prétexte qu' il conduisoit un officier malade, le valet d' écurie qui étoit le seul témoin, ne s' étonna point de le voir m' enlever de dessus mon cheval, et de me porter tout de suite dans la chambre, où il me mit aussi-tôt dans un lit. Il m' y laissa et descendit sur le champ pour panser son cheval à la place du palfrenier, qu' il envoya vite chercher une chaise de poste, en lui disant que plus il seroit actif plus il seroit payé. Il aimoit sans doute l' argent, car il revint très-vite, amenant avec lui la chaise de poste avec un postillon. Mon amant jugea à propos de profiter du temps, et sans avoir rien pris ni l' un ni l' autre, nous partîmes en prenant la route d' Orléans. Le postillon n' ayant point d' ordre d' aller plus loin qu' à la première poste, il ne nous fut pas possible de le faire passer outre. Mon amant fut obligé d' acheter la chaise, et d' en donner le prix que l' estima le maître de poste de ce lieu.

p273

Mais ce n' est pas en de pareilles circonstances que l' épargne et l' économie sont de saison. Le cheval de mon amant fut apprécié, et il fit partie du prix qui fut donné pour la chaise. Si je fus au comble de la joie de nous voir une voiture qui nous mettoit à l' abri des argus, et si favorable à mon évasion, je n' eus pas moins de plaisir d' avoir la compagnie de mon amant dans la chaise. Il m' y fit cent protestations d' un amour éternel, et pour la première fois de sa vie, il me demanda un baiser, que je lui accordai avec une tendresse sans égale, et qu' il prit avec un respect infini, qui me déplut beaucoup plus que s' il en eût eu moins. Ce furent-là les bornes de nos caresses, auxquelles nous fîmes succéder un entretien sur nos affaires. Il m' apprit son nom, sa naissance, ses qualités. Je n' en ai jamais parlé à personne ; et quoiqu' il soit

mort, j' en garderai le secret à ses mânes.
Je fus très-satisfaite de connoître
objet de mon amour, et de savoir

p274

que je ne m' étois pas mésalliée. Je comptois tout le reste pour rien, tant je trouvois en lui de quoi m' en indemniser au centuple.

Nous arrivâmes enfin à Orléans, sous les auspices de l' amour. Je ne déguisai plus mon sexe. J' avois quitté les souliers, la perruque, les bottines et le chapeau, et j' avois repris mes hardes. En entrant dans le faubourg de cette ville, mon amant fit arrêter le postillon, et le payant, il lui dit de s' en retourner, sans s' arrêter, pour aller chercher sa montre qu' il avoit oubliée à l' auberge d' où nous étions partis. Il lui donna une lettre bien cachetée, sans autre écriture que l' adresse ; et lui mit un écu à la main, avec promesse de lui en donner deux s' il lui rapportoit réponse avant midi à l' auberge où la chaise étoit arrêtée. Ce n' étoit, comme on le sent bien, qu' un prétexte pour dépayser le postillon, qui n' auroit point manqué de dire à tous ceux de l' auberge où il seroit descendu avec nous, que j' étois un second

p275

Tyrésias ; qu' il m' avoit vu homme le soir, et femme le matin. Le pauvre garçon content de son écu, et l' espérance d' en avoir encore deux autres, tourna bride sur le champ, et nous laissa en pleine liberté.

Nous entrâmes dans l' auberge, qui n' étoit ni bonne ni mauvaise, et peu nous importoit ; et après nous être fait servir à déjeuner, nous envoyâmes chercher des chevaux de poste pour continuer notre route. Je l' ignorois, je n' en étois pas inquiète. Nous prîmes celle de Chartres, d' où ayant gagné Calais nous passâmes en Angleterre. Nous nous y mariâmes, selon les loix du pays, quoique nous nous en embarrassassions fort peu l' un et l' autre.

La cérémonie n' ajouta rien à notre amour ; nos coeurs étoient déjà si étroitement unis, que rien au monde n' étoit capable d' en serrer plus fort les noeuds, non plus que de les défaire.

Je vous ennuyerois s' il falloit que je vous rendisse compte de mille circonstances du reste de ma vie, et surtout

p276

des attentions infinies qu' il avoit pour moi : il m' a communiqué tous ses secrets, sans aucune réserve. Celui dont il fit l' application à ma mère, en est un impayable ; mais il n' est que la branche d' un tronc plus précieux. Je l' ai déjà travaillé trois fois ; deux avec feu mon époux, et une depuis sa mort. Il fut tué par un coup de méprise à Vienne en Autriche. C' est donc pour la quatrième fois que je vais faire cette opération. Ma liqueur pourroit me manquer ; je veux prévenir le besoin que j' en puis avoir. Je vous en promets, monsieur, ajouta-t' elle, plus qu' il ne vous en faut pour recouvrer une parfaite santé. C' est tout ce que je puis faire pour votre service. " quelque étonné que je fusse d' entendre une histoire si singulière, j' en fus moins frappé que de l' offre gracieuse que cette bonne dame me fit de sa liqueur ; je l' aurois préférée à toutes les richesses de la terre. Mais combien peu est agréable l' usage qu' on en peut faire, lorsqu' on

p277

n' a pas la santé, qui est l' assaisonnement essentiel de tous les plaisirs de la vie ! Je lui marquai d' avance des sentimens de la plus vive reconnoissance, et je lui offris de consacrer à son service les jours qu' elle avoit dessein de me conserver. à notre arrivée à Amsterdam je lui procurai un appartement. Je souhaitois en trouver un près du mien ; mais il me fut impossible. Elle fut même obligée d' en prendre un fort loin de chez moi. Mon assiduité à lui rendre mes devoirs, me fit auprès d' elle un certain mérite, que je soutins par de petits services que je trouvois occasion de lui rendre. Je ne manquois

pas à lui faire ma cour tous les jours ;
elle m' en savoit bon gré ; et j' avois lieu
de juger par ses manières, qu' elle me
tiendrait la parole qu' elle m' avoit donnée.
Hélas j' y comptois ; mais aussi je ne comptois
pas que la fortune me dût éloigner du
tout au tout de mon compte.
Elle commença son opération en ma
présence. Elle se cachoit même si peu de
moi, que si j' eusse été artiste, j' aurois

p278

découvert son secret. Je vis bien qu' elle
se servoit d' antimoine, de vitriol, et d' une
liqueur qu' elle avoit tirée des cailloux
transparens, avec le secours de différens
sels ; mais je n' étois pas assez initié dans
cet art admirable pour retenir ses opérations,
ni pour connoître même plusieurs
autres drogues qu' elle y employoit.
Au reste j' espérois si fort d' avoir une
certaine quantité de sa liqueur, que je ne
pensois pas à lui dérober son secret. Un
ami qui m' attira à Leyde où je ne croyois
séjourner que deux jours, me fit déchoir
de mes espérances. Malheureux que
je fus de n' avoir point tenu pied à boule
à cette officieuse femme ! Je ne fus pas
plutôt arrivé chez mon ami, que j' y fus
entrepris de tous mes membres sans pouvoir
m' en servir absolument. J' écrivis à
mon officieuse dame, jusqu' à trois fois,
sans en recevoir aucune réponse. Je n' en
fus plus surpris à mon retour à Amsterdam,
où j' appris de son hôtesse qu' elle ne savoit
point écrire. Ayant toujours demeuré
à la campagne, on l' avoit plus occupée
au ménage qu' à cette partie de son
éducation.

p279

Les soins que mon ami me fit donner
par d' habiles médecins, me mirent en
état de retourner à Amsterdam après dix-sept
jours d' absence. Il me restoit quelque
lueur d' espérance de l' y trouver encore ;
mais elle étoit partie, après avoir

été trois fois au logis pour s' informer de moi. Il n' est pas difficile de se figurer le triste état où me jeta son départ : la maladie dont je relevois en fut renouvelée ; et peu s' en faut qu' à présent même que je le décris, la plume ne me tombe des mains. Aucun plaisir n' est fait pour moi ; le destin ne me prépare que des peines. Il devrait pourtant bien se lasser de me poursuivre avec autant d' opiniâtreté. Il m' a pris à tâche depuis la mort de ma chère cousine, ma tendre épouse, de l' incomparable Ferdinande. Ciel ! Puis-je survivre à l' articulation du nom d' une si charmante personne ? Adieu fortune, plaisirs ; adieu doux repos de ma vie ; tout cela est descendu avec elle dans le tombeau. J' en ai quelquefois eu de foibles lueurs ; j' ai cru tenir la fortune entre les mains ; je m' en félicitois ; et du

p280

même coup d' oeil je l' ai vue s' envoler d' une aile rapide, comme un moineau qui s' échappe des mains d' un enfant qui n' a pas l' avisement de le retenir. Ma vie n' est plus qu' un tissu de chagrin et de peines, assorti du regret amer du passé, et d' une désespérante incertitude de l' avenir. Je n' ai plus d' autre agrément dans ce monde, que l' espérance de voir finir mes malheurs avec mes jours.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)